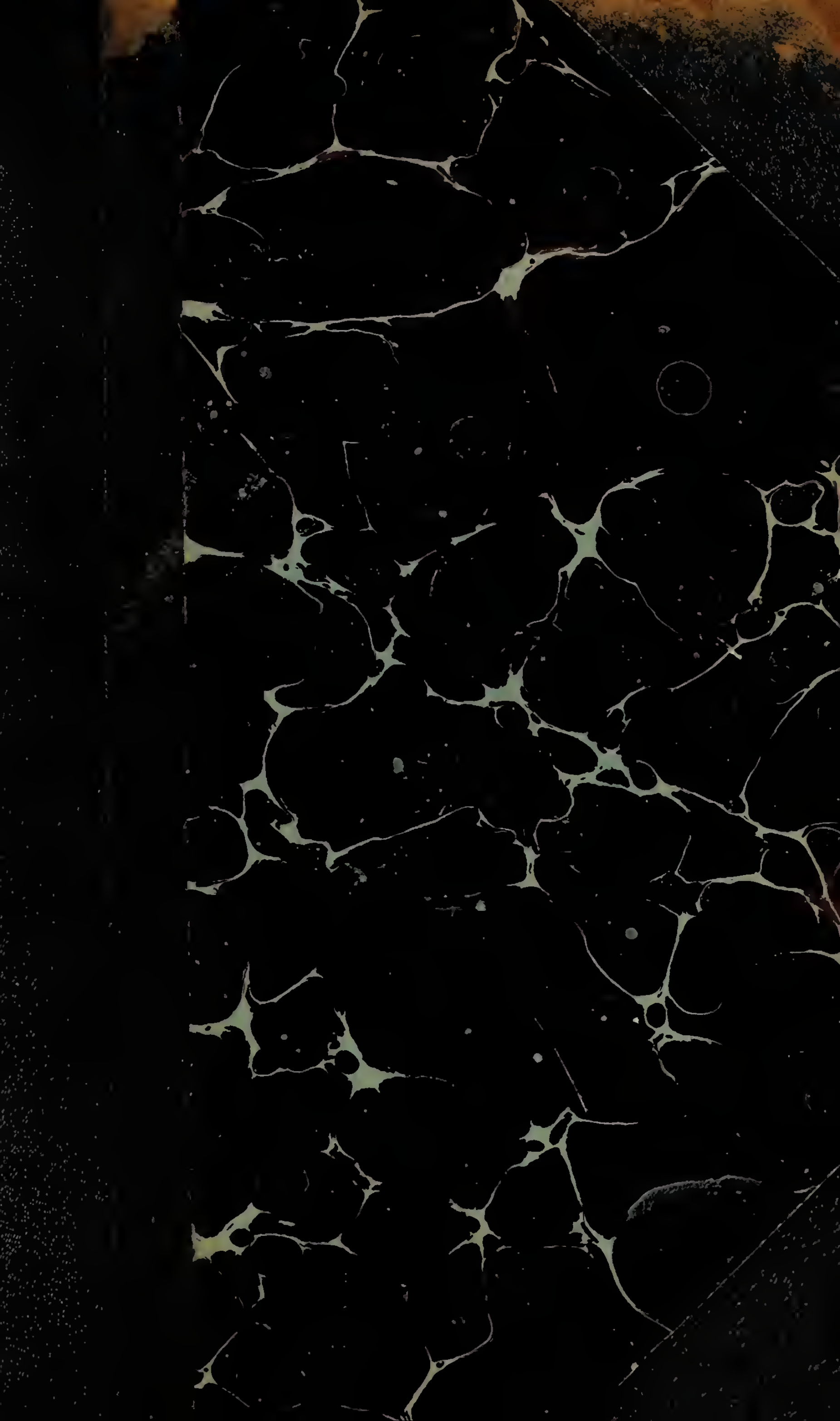



EX·LIBRIS
F KOCH JR
W·STAK·fec.





SOUVENIRS

DU

BARON DE FRÉNILLY

PAIR DE FRANCE

(1768-1828)





LE BARON DE FRENILLY

PAIR DE FRANCE 1768-1848

d'après une miniature de Le G[illegible]

SOUVENIRS

DU

BARON DE FRÉNILLY

PAIR DE FRANCE

(1768-1828)

PUBLIÉS AVEC INTRODUCTION ET NOTES

PAR

ARTHUR CHUQUET

MEMBRE DE L'INSTITUT

Avec un portrait en héliogravure

Nouvelle édition



PARIS

LIBRAIRIE PLON

PLON-NOURRIT ET Cie, IMPRIMEURS-ÉDITEURS

8, RUE GARANCIÈRE — 6e

1909

INTRODUCTION

I

L'auteur de ces *Souvenirs*, François-Auguste Fauveau de Frénilly, naquit à Paris le 14 novembre 1768. Il appartenait à la classe de la haute finance qui, selon son expression, était au dix-huitième siècle comme une dignité de l'État et allait de pair avec la haute magistrature et la bonne noblesse de Paris. Son père était receveur général de l'apanage du comte d'Artois, du Poitou et de l'Angoumois (1). Sa mère, Mlle Chastelain, issue d'une famille parlementaire fort riche, avait pour oncle M. de Saint-Waast, administrateur général des domaines de la couronne.

Il eut des précepteurs, notamment l'abbé Bréjole, qui lui laissa toujours une grande liberté. Avec Bréjole, il vécut trois ans à Reims — de 1785 à 1788, — faisant son droit tout

(1) Son père avait un frère aîné, André-François Fauveau ou de Fauveau (cf., p. 5 et 107 des *Souvenirs*) et deux sœurs, mariées, l'une à M. Alissan de Chazet, l'autre, à M. de Thésigny.

Il descendait d'une ancienne famille protestante qui semble avoir émigré de Flandre en Bourgogne après 1562. Ce qu'on sait, c'est que Jean Fauveau, bisaïeul de l'auteur des présents *Souvenirs*, abjura la religion protestante avec sa femme, fille de Josué Babault, et ses enfants, dans l'église de Senan (Yonne), le 24 novembre 1681. Mlle Félicie de Fauveau qui, après avoir chouanné en Bretagne avec la duchesse de Berry (Mme de Boigne, *Mémoires*, t. IV, p. 21, 44, 57), acquit de la réputation comme sculpteur, était nièce à la mode de Bretagne du baron de Frénilly. *(Ed.)*

en lisant des romans, et, durant les vacances, poussant des pointes en pays étrangers. Sa mère désirait qu'il fût magistrat et lui proposait pour modèle le brillant Hérault de Séchelles, l'enfant gâté de la renommée, l'idole des dames, le mari qu'elle rêvait pour sa fille. Frénilly soutint sa thèse et ses examens avec succès, et ce fut le beau, le sémillant Séchelles qui le reçut avocat en parlement. Lui aussi, voulait devenir magistrat, conseiller, maître des requêtes, puis intendant. Une intendance lui semblait le plus honorable des postes pour un homme de tête et de cœur. L'intendant n'était-il pas le premier de sa province, et n'avait-on pas vu Turgot arriver de l'intendance de Limoges au contrôle général?

Mais le grand-oncle de Frénilly, M. de Saint-Waast, lui destinait sa place d'administrateur général des domaines. Bien qu'il eût un souverain mépris pour la finance, Frénilly dut étudier la science domaniale. Il se rendit à Poitiers, sa capitale, comme il dit, — puisqu'il devait à sa majorité exercer la charge paternelle, celle de receveur général du Poitou, — et il y passa, de 1788 à 1790, les deux années les plus heureuses de sa vie, dînant chez l'intendant, chez l'évêque, chez les gens de la finance qui malgré leur âge s'inclinaient devant ce jouvenceau, fréquentant volontiers les soirées d'une noblesse élégante et aimable, courtisant la charmante Amaranthe d'Esparts, visitant ces bons gros châteaux qui faisaient alors du Poitou la province la plus sociable de France, courant avec les trois demoiselles de Turpin dans les bois de Monts. Il était la coqueluche et de Poitiers et du Poitou; il donnait des déjeuners; il jouait au brelan et au volant tant qu'on voulait; il musiquait, dessinait et chantait joliment; il dansait à merveille; après avoir pris, à Paris, des leçons du célèbre Petit, à douze francs le cachet, il possédait l'art d'entrer avec grâce dans un salon, d'envoyer à la ronde

un léger salut et d'avancer jusqu'à la maîtresse de la maison sans être embarrassé par les dentelles, le chapeau, l'épée et le manchon.

Il regagna Paris quatre jours avant la Fédération du 14 juillet 1790, et il put voir Talleyrand célébrer la grand'messe, en plein air, sous une pluie battante.

D'emblée, il détesta la Révolution, non pas seulement parce qu'elle lui ôtait ses places et son patrimoine, mais parce qu'il était aristocrate d'instinct. L'aristocratie, écrit-il, était chez lui « un élément indélébile, fondu et infiltré dans la moelle de ses os »; et, du premier coup d'œil, il discerna ce qu'il y avait, comme il s'exprime encore, de rouge et de noir derrière la gaze de cette Révolution qui s'annonçait si belle. Ses cheveux se hérissent lorsqu'il aperçoit, dans le salon de sa mère, un buste de Lafayette, et, si Mme de Frénilly lui dit que la Révolution est un enfant qui commet des sottises, mais qui deviendra homme, « ma mère, répond-il, il deviendra monstre. » Il va trois fois, avec Sémonville, au club des Jacobins, et y prend des nausées. A la nouvelle de la fuite du roi, il délire d'allégresse. Il ne voit dans l'Assemblée législative que des révolutionnaires de bas étage qui n'ont d'autre idée que d'abattre le trône, et il qualifie la journée du 20 juin de bacchanales dégoûtantes, organisées par les orléanistes qui comptent « qu'au milieu du tumulte le roi et le dauphin s'élèveront au ciel, comme Romulus ».

Frénilly s'était enrôlé dans le bataillon royaliste de la garde nationale des Filles Saint-Thomas. Il assista de très près à la journée du 10 Août, et il faisait partie de la compagnie de chasseurs qui servit d'escorte à la famille royale jusqu'à la porte de l'Assemblée législative.

Après les massacres de Septembre, il quitta Paris avec sa mère et sa sœur. Durant deux ans, il vécut à Loches sans être inquiété, grâce à l'appui d'un jacobin de l'endroit. Pour-

tant il fit quelques voyages à Paris. Il était dans la rue Saint-Honoré lorsque passa la charrette qui menait Danton et Hérault de Séchelles à l'échafaud, et il rendit visite aux fermiers généraux emprisonnés.

Il eut des convulsions de joie quand il connut le 9 Thermidor : si les vainqueurs avaient encore besoin de « garder les lois de fer et de sang », la réaction allait venir. Il s'établit à Chartres. Bientôt même il rentra définitivement dans Paris; il s'était fait mettre en réquisition comme peintre de fleurs! La situation avait tellement changé qu'il défendit, en 1795, cette Convention qu'il appelait, en 1793, un ramas de vils poltrons soumis à de vils scélérats et à de viles prostituées. Il était de la garde nationale qui, le 1er prairial, pénétra dans la salle des séances par une porte et poussa par l'autre la populace fatiguée, déconcertée, impuissante. Il était de la colonne qui prit possession du faubourg Saint-Antoine. Mais il ne fut pas de la jeunesse dorée de Fréron, et, s'il chanta le *Réveil du peuple*, c'était en le parodiant. Au lieu de dire aux conventionnels :

Suivez le cours de votre gloire,

il leur disait :

Suivez le cours de la rivière.

Cependant, les débris de la bonne compagnie se rejoignaient, se rassemblaient. De 1796 à 1800, Frénilly fut, comme le nommait Mme d'Esquelbecq, la fleur des pois, composant des chansons légères et un vaudeville qui fut sifflé par le public et même par l'auteur, brillant dans les bals, les soupers et la comédie de société, accueilli partout, partout fêté, chez les Vindé, les Lecouteulx du Moley et les Mérard de Saint-Just, chez Mme d'Houdetot, nouant amitié avec Pasquier, avec Mathieu Molé et Christian de Lamoignon,

avec le baron de Staël, le plus bel homme de Suède, a-t-il dit, et qui, pour de l'argent, épousa la plus laide fille de France.

Il fallut faire une fin. Au mois de mai 1800, il s'unit à une jeune veuve, Mme de Chemilly, qui fut la plus douce, la plus tendre, la plus dévouée des femmes et des mères (1). Elle lui apportait en dot le grand domaine de Bourneville, dans l'Oise, tout près de Marolles, à une lieue de la Ferté-Milon. De 1800 à 1830, Frénilly exploita Bourneville. Il avait, de son propre témoignage, la bosse de l'ordre et la passion d'arranger et de créer. « Il existe, dit-il, un métier commun à tous les états et dont aucun ne dispense, c'est celui de propriétaire : il faut savoir administrer, accroître et défendre son bien, l'étudier, le connaître; et, si le ciel m'a départi un talent, c'est celui-là que j'ai poussé jusqu'à la minutie. » A force de soins incessants, il parvint à faire de son potager un des plus beaux de France, et un agronome célèbre, le marquis de Crèvecœur, assurait que les plantations de M. de Frénilly étaient les mieux gouvernées qu'il eût jamais vues.

Jusqu'à l'année 1830, Frénilly vécut sur ses terres. Mais, dès 1807, il passa l'hiver à Paris, au premier étage d'une maison du faubourg Saint-Honoré, et sa femme y tint un salon. Sa société était tout intime et composée de familles alliées entre elles : les Damas, les Lamoignon, les Rosambo, les Montbreton, les Mézy, etc.

Il croyait à la durée de l'Empire, la naissance du roi de Rome lui semblait consolider la dynastie nouvelle, et, lorsque, au 20 mars 1811, il comptait anxieusement les coups de canon, le vingt-deuxième l'assommait presque : Napoléon avait un fils, et ce coup de canon tuait la race des Bourbons.

Mais Napoléon n'était-il pas le fléau de l'Europe? Ne faisait-

(1) Elle était fille du commissaire des guerres Mullon de Saint-Preux; cf., p. 260 des *Souvenirs*.

il pas de la France — disait Frénilly — ce qu'était l'Italie sous Néron et Domitien, une nation esclave au logis et maîtresse au dehors? Selon Frénilly, les vrais patriotes ne devaient aspirer qu'à la chute de Napoléon. L'invasion des coalisés était certes une calamité; mais elle venait anéantir une calamité plus grande encore : leur triomphe délivrait le pays, et qui aimait la France devait souhaiter qu'elle fût, coûte que coûte, arrachée au joug de ce Corse, de ce « parvenu étranger », et rendue à ses légitimes souverains.

Il accueillit donc le retour des Bourbons avec enthousiasme, et il élucubra en leur honneur une épopée qui comprenait deux chants et qu'il intitulait : *Fin du poème de la Révolution*. Aux Cent-Jours, il refusa de rester en France et résolut de gagner Gand par l'Angleterre.

Après les Cent-Jours, il se jeta dans la politique. Il fit paraître un opuscule, *les Considérations sur une année de l'histoire de France*, qui lui valut les éloges de Vitrolles et la faveur du comte d'Artois. Il publia un ouvrage sur *les Assemblées représentatives*. Il tenta, en 1816 et en 1820, d'être député de l'Oise. Il était un des *ultras* les plus ardents et il se vantait de conspirer, d'appartenir à la fine fleur des révoltés. Il entra dans la Société dite des bonnes études, qui fut plus tard une pépinière de magistrats et d'administrateurs royalistes, et il correspondait diligemment avec les directeurs des missions de France. Il collabora très activement au *Conservateur*, et, après la disparition de ce journal, il le ressuscita, le continua quelque temps, avec Bonald et Lamennais, sous le titre du *Défenseur*.

Enfin, en 1821, il fut élu député par l'arrondissement de Savenay : des Vendéens et des Bretons, nous dit-il, se mirent en tête, sur la foi de ses écrits, de lui confier leurs affaires. Il s'attacha au groupe des *piétistes*, de ceux qui, avec La Bourdonnaye, Delalot et plusieurs autres, se réunis-

saient dans le salon commode du député Piet, et, en 1824, après sa réélection, il fut rapporteur de la commission du budget. Le comte d'Artois le goûtait fort; une fois la semaine, depuis l'hiver de 1821, Frénilly venait faire sa cour à Monsieur au pavillon de Marsan. Au mois d'août 1824, il fut nommé, par le crédit du comte d'Artois, conseiller d'État. Au mois de novembre 1827, il fut compris dans la fournée des soixante-seize pairs. C'était, dit-il, une folle et colossale fournée, et les trois ordonnances que Villèle rendit alors : création de pairs, dissolution de la Chambre et suppression de la censure, présageaient la chute de la monarchie; « au bruit de ces trois ordonnances, on entendit un premier craquement dans la machine. »

C'est à cet endroit de sa vie que Frénilly a interrompu ses Mémoires. Lorsque éclata la Révolution de 1830, il resta fidèle au drapeau blanc et quitta la France. Il vendit son cher Bourneville; il voyagea en Allemagne, en Suisse, en Italie, et finit par se fixer, d'abord à Vienne, puis à Gratz, dans le voisinage de la duchesse de Berry et de la famille royale, qu'il ne cessa de voir jusqu'au dernier jour. C'est à Gratz qu'il mourut le 1er août 1848.

II

Frénilly a rédigé ses *Souvenirs* pendant sa vie d'exil (de 1837 à 1848), non d'une traite, mais par intermittences, à Rome, à Bologne, à Trieste, à Ischl, à Innsbruck, à Gratz, pour tuer le temps et, comme il s'exprime, parce qu'il aime mieux radoter que végéter.

Ces Mémoires, composés à bâtons rompus, renferment donc quelques inexactitudes et erreurs : l'auteur est déjà

loin de l'époque qu'il décrit, et, s'il a gardé sa correspondance depuis 1807, il n'a pas, nous dit-il, d'annales sous la main.

En outre, il n'est pas exempt de vanité; il grossit le rôle qu'il a joué et, si on l'en croyait, il serait un des principaux acteurs de la Restauration. A peine élu député, il demandait le ministère de l'instruction publique pour défendre le trône et l'église contre le philosophisme », et son collègue et ami Salaberry assure, à ce propos, qu'il avait une huppe et sur la tête et dans l'esprit (1).

Enfin, il est homme de parti, et ses préventions ont dicté nombre de ses jugements. Qu'il appelle Talleyrand un infâme et Fouché un coquin, soit. Mais il regarde Voltaire comme un homme fatal qui ne mérite que mépris et aversion. Il exècre Lafayette, ce *Gilles César*, ce paillasse de Washington, le plus infatué et le plus pédant des étourdis qui rapportèrent d'Amérique les principes de Penn et de Franklin, le héros niais que la France, à sa honte, mit par deux fois sur le pavois. Il qualifie La Bédoyère de criminel, Fabvier de drôle, Manuel de petit monstre et Casimir-Perier de fou. Il tient Fiévée pour un fat insolent dont l'opinion était dans la bourse du prochain. Il traite le général Foy — ce Foy qui, selon le mot de Pasquier, honora grandement la tribune française par son caractère et son éloquence — de solennel paltoquet, de gredin, et il lui trouve la figure d'un garçon perruquier. Il n'a que du dégoût pour Benjamin Constant, dont le visage lui semble, comme l'âme et les discours, « saturé de cruauté, d'impudence, de haine et d'envie. » Il ne voit dans le duc de Richelieu qu'un philosophe dénué de talent, et Decazes est à ses yeux un Narcisse aux épaules de laquais, un misérable qui n'a pour lui que sa prestance de beau cocher,

(1) SALABERRY, *Souvenirs politiques*, 1900, t. I, p. 14.

son effronterie vulgaire et son esprit tranchant, qui monte ou amplifie la conspiration du bord de l'eau et qui ne peut rien refuser aux d'Orléans.

Les d'Orléans ne lui inspirent qu'un sentiment d'horreur. Pourquoi leur permettre de séjourner en France? Pourquoi ne pas les laisser dans leur « nid de vipères » à Twickenham? Leur retour n'est-il pas, avec la dissolution de la Chambre introuvable et la disette, un des trois fléaux qui désolèrent la France en 1816? Et il insinue que Louis-Philippe a fait la même besogne que Philippe-Égalité, a payé l'assassin du duc de Berry.

Il n'aime ni Louis XVI ni Louis XVIII.

Il rappelle que les élégants de Versailles nommaient Louis XVI le serrurier ou le gros cochon, et il lui reproche d'avoir manqué d'esprit et de jugement, de goût et de mesure : « c'était une masse inerte et mal taillée. »

Quant à Louis XVIII, c'est sa bête noire. Lorsqu'il voit entrer à Paris, en 1814, cet homme obèse, malade, fatigué, vautré au fond de sa calèche, insensible aux cris de la publique allégresse, il éprouve une impression pénible. Bientôt il s'étonne, s'afflige. Quoi! Louis XVIII ne fait et ne défait rien! Louis XVIII ne ressuscite pas les provinces et les parlements, ne rétablit pas les maîtrises et les corporations, ne tire de l'ancien régime que les quatre compagnies de mousquetaires! Quoi! après les Cent-Jours, il emploie Talleyrand et Fouché! Il confie le ministère à ce duc de Richelieu qui n'a ni haine ni amour pour la famille royale; à ce Decazes qui devient à la fois l'enfant, l'ami et le maître de son roi! Frénilly ne cesse, dans la dernière partie de ses Mémoires, de déplorer le libéralisme de Louis XVIII et d'assurer sur un ton de douleur et de colère que Louis XVIII aide les jacobins à démolir la monarchie. Il s'écrie qu'il aurait vu de bon cœur Louis XVIII à Pondichéry, et il demande sérieusement si

l'on pouvait aimer sa patrie sans mépriser un tel homme! Il lui reproche la dissolution de la Chambre introuvable, cette dissolution qui fit « le déshonneur du roi et la perte de sa cause ». Il lui reproche de sanctionner la loi Gouvion Saint-Cyr. Il lui reproche de n'avoir pas, après l'assassinat du duc de Berry, cassé la Chambre et chassé les d'Orléans. Selon lui, Louis XVIII a traîné la France dans une funeste ornière; comme les émigrés, Louis XVIII n'avait rien appris et rien oublié, ce ne fut qu'un « égoïste doctrinaire ». Au reste, le roi n'ignorait pas l'opinion de Frénilly; il le nommait ironiquement M. de Frénésie (1), et il ne dit pas un seul mot au baron lorsqu'il signa, le 1er juillet 1819, le contrat de Claire de Frénilly avec Camille de Pimodan (2).

Pareillement, Frénilly a peu de goût pour le duc et la duchesse d'Angoulême. L'un manque de savoir-dire, et l'autre de savoir-vivre; le duc, à la tête étroite et plate, est possédé du démon libéral; la duchesse, si héroïque, si sainte qu'elle soit, ne sauvera pas la monarchie en péril : elle sacrifie sa conscience à ses devoirs d'épouse et ignore l'art de gagner les cœurs; au milieu des transports de la Vendée, elle reste comme empêtrée et roide, et, lorsqu'elle entre dans Paris aux côtés de Louis XVIII, elle semble guindée en son corset neuf et fait une figure triste qui rappelle le passé et présage l'avenir.

Le roi de Frénilly, son roi de prédilection, le roi selon son cœur, c'est Charles X. Celui-là ne laisse pas la France aller à la dérive. S'il a moins d'esprit que Louis XVIII, il a des sentiments nobles, élevés, et sa correspondance avec le bailli de Crussol — Frénilly l'a eue entre les mains — montre l'âme et le style d'un Henri IV. Il sait d'ailleurs reconnaître

(1) *Mémoires et Souvenirs d'un pair de France*, t. IV, p. 342.

(2) Voir le contrat de mariage, ainsi que l'érection du majorat de pair de France pour M. de Frénilly, dans les *Titres de la maison de Rarécourt de La Vallée de Pimodan*, par Alph. Roserot. Paris, Plon, 1903, p. 326-332.

le dévouement de Frénilly : au mariage de Claire avec le marquis de Pimodan, il a, pour le baron, « grâces, bontés et jusqu'à des louanges. »

Frénilly porte ainsi sa passion politique dans ses jugements. Mais cette sincérité fait le prix de ses *Souvenirs*. Sous la Restauration, il n'hésita pas à rompre avec ceux de ses amis qui ne partageaient plus ses opinions. Il était lié de longue date avec Norvins et Lacretelle, avec Pasquier, Barante et Vindé; il cesse de les voir dès qu'ils s'enrôlent sous la bannière du libéralisme. Ses appréciations témoignent donc d'un état d'esprit qu'il importe de connaître. Il est, dit-il lui-même en deux passages, un aristocrate féroce (1), et, après tout, cette roideur, cette obstination de principes lui fait honneur. Bien qu'on ait prétendu que l'homme absurde est celui qui ne change jamais, les gens qui, comme Frénilly, ne démordent pas de leurs idées et ne renoncent pas à leur foi, inspirent toujours estime et respect.

III

Ses *Souvenirs* offrent une série de tableaux d'un réel attrait. Il décrit le Paris d'avant la Révolution, le Paris élégant qui n'avait d'autre affaire que le plaisir; le Paris sentimental et sensible, où dans un coin de salon, au milieu de trente personnes, des mères allaitaient leur nourrisson, « pauvre victime de Rousseau; » où des jeunes femmes de vingt ans disaient qu'elles ne dansaient plus parce qu'elles avaient un enfant. Il passe en revue les spectacles, les foires, les bals, les modes. Il nous introduit dans les familles de cette haute

(1) Pages 414 et 428 des *Souvenirs*.

finance qui se faisait noblesse lorsque la noblesse se faisait peuple, et il nous présente, outre son oncle Saint-Waast : le vieux Delahante, gracieux et un peu persifleur; Delahante neveu, grand, osseux, carré, et, malgré sa figure sèche et dure, excellent homme; Luzines, à l'air froid et au port imposant; Lauzon, bon gros garçon réjoui et le plus commun du monde. Il nous mène aux cours du Lycée; au cours de Garat, le littérateur blême, lourd et diffus; au cours de La Harpe au front cramoisi et au joues vermeilles; au cours de Deparcieux, l'habile physicien et le lucide démonstrateur. Il a connu de près le fougueux d'Éprémesnil et ces jeunes membres de la chambre des Enquêtes, échappés de collège, petits-maîtres philosophes qui se croyaient un aréopage ou un sénat; mais la plupart des parlementaires n'avaient-ils pas la fatuité et l'orgueil turbulent des Enquêtes?

Du même crayon rapide, tantôt avec finesse, tantôt avec vigueur, il esquisse la physionomie du Paris révolutionnaire.

Il montre comment la Révolution a fait des progrès dans Paris. Les députés n'étaient-ils pas à la mode? On les a donc reçus avec honneur; la Révolution est entrée dans les salons, et « le frottement journalier avec des erreurs et des noirceurs aimables, souvent même éloquentes, faisait insensiblement des modifications, des inoculations, des greffes d'approche ».

Il nous raconte sur cette époque des anecdotes saisissantes et qui peignent au vif la lâcheté humaine. Dans la diligence qui l'emporte vers Loches après les massacres de Septembre, le fils d'un procureur général du parlement de Nancy s'époumone à crier : *A la guillotine!* en voyant passer les prisonniers d'Orléans : « Taisez-vous au moins, » lui dit Frénilly. — « Hé! répond l'autre, c'est que j'ai peur. »

Le Paris de la Terreur revit en quelques pages : plus de voitures; les rues silencieuses; les hommes, vêtus de la carmagnole, et la jeunesse trouvant encore le moyen de mettre

de l'élégance dans ce grossier costume; la disette absolue de toutes choses; les longues queues d'affamés à la porte des boulangers et des bouchers; les amis se réunissant pour manger en secret du pain blanc; Frénilly allant jusqu'à Charenton, par une horrible gelée, chercher une petite voiture de bois qu'il ramène prudemment à travers champs.

Il évoque plusieurs scènes curieuses de la vie parisienne sous le Directoire : les gens rivalisant d'infortune et de pauvreté, assurant par bon ton qu'ils sont ruinés et qu'ils ont été persécutés ou emprisonnés, regrettant presque de n'avoir pu être guillotinés, mais ajoutant qu'ils l'auraient été le lendemain ou le surlendemain du 9 Thermidor; lui-même, à un déjeuner de victimes, subissant l'affront d'être le seul qui n'eût pas été incarcéré.

La société de l'Empire n'est pas oubliée : on la voit se divertir; on la voit jouer tous les ans, du dernier dimanche d'août au deuxième dimanche de septembre, la comédie aux « grands jours » du Marais. Les uns sont irréconciliables et refusent de pactiser avec Bonaparte, avec l'assassin du duc d'Enghien; les autres vont aux Tuileries et — à l'exception de Pasquier et de Mathieu Molé — ils médisent du maître.

De jolis et piquants portraits se mêlent à ces descriptions. Quelle brillante galerie que le chapitre des *Souvenirs* où défilent devant nous les nobles dames et demoiselles qui règnent dans les salons de Poitiers et les châteaux du Poitou !

Frénilly excelle à peindre les femmes. Elles abondent dans son œuvre.

C'est, par exemple, sa cousine, la marquise de Bon, si fringante et si coquette.

C'est Mme Grant, qui devint princesse de Talleyrand. Elle aima Frénilly et il parle d'elle avec un goût et une délicatesse

que n'ont pas toujours les auteurs de *Mémoires* : il se borne à dire qu'elle était bonne femme au fond, belle et bête tout ensemble.

C'est Mme d'Houdetot, gaie, vive, spirituelle, et, malgré sa laideur, malgré sa voix de rogomme et son œil qui louche, aimée jusqu'au bout par son mari et son amant, maintenant entre Saint-Lambert et M. d'Houdetot une parfaite amitié, inépuisablement bonne et adoptant la nombreuse couvée que son fils le vicomte lui ramène un jour d'Amérique, légère, superstitieuse, et, avant de se mettre au lit, frappant trois fois du talon et jetant trois épingles par-dessus l'épaule.

C'est Joséphine de Beauharnais, la Joséphine du Directoire, « fort maigre, fort serrée, fort enduite, fort *sucée*, et ayant beaucoup rôti le balai ; du reste fort bonne femme, bien polie et très nulle, comme toutes les créoles. »

C'est l'aimable Hortense de Beauharnais qui dansait si bien, faisait de si jolies romances et détestait si cordialement son royal et maussade mari.

Les hommes sont portraiturés avec la même vivacité, avec le même esprit et le même bonheur, en quelques traits précis et nerveux : le précepteur de Frénilly, l'abbé Bréjole, qui, lui aussi, aurait eu besoin d'un précepteur, désolé d'exercer son métier, orgueilleux, romanesque, bizarre, ridicule, tout aise de quitter le petit collet en 1791 et néanmoins exécrant la Révolution ; — Vitrolles, ce sous-Talleyrand de Provence ; — Laborie, « fluet à passer partout, souple à plier à tout, hardi à arriver à tout, tourmenté d'une démangeaison de mouvement perpétuel qui le jetait à corps perdu dans les affaires des autres ; » — Lacretelle, dissimulant sous une apparente froideur et sous de singulières distractions une âme passionnée ; — Vindé, ce parlementaire qui pense comme Vespasien sur l'odeur de l'argent et qui ne cesse, sous tous les régimes, d'accroître sa fortune ; — Molé, aux yeux

noirs, à la belle figure ovale et allongée, à l'abord gracieux et caressant, à l'esprit fin : — Norvins, vif, remuant, fécond en plaisanteries, déridant bon gré mal gré les visages les plus refrognés, portant dans tous les cercles l'amusement et la vie, jurant de faire rire la future de Frénilly pendant la lecture entière du contrat de mariage et tenant parole ; écervelé d'ailleurs, étourdi, demandant et manquant toutes les places ; — Despinoy, instruit, lettré, mais dur, impérieux, implacable dans son zèle royaliste comme jadis dans son zèle jacobin.

Certains hommes de la Restauration sont assez équitablement jugés : Villèle, nasillant et dépourvu d'éclat, mais très clair, très adroit, mesuré, s'acquittant fort bien de sa tâche de ministre du Trésor; gâtant sa justesse d'esprit par son entêtement, par son caractère méticuleux, par son étroitesse arithmétique ; ayant d'assez bons yeux pour discerner le danger, mais non une assez bonne tête pour le prévenir ; — Corbière, doué d'un plus grand talent oratoire que Villèle, plein de sens, mais avocassant parfois, mal léché, un peu hérissé et sauvage, vrai paysan du Danube ; — La Bourdonnaye, ignorant, hardi, emporté, violent, parlant de tout sans fin et sans talent.

Les portraits littéraires foisonnent autant que les portraits politiques dans l'œuvre de Frénilly. Sa grand'mère maternelle aimait les beaux esprits et tenait un salon dont l'abbé de Mably fut l'oracle. Sa mère l'envoyait deux ou trois fois la semaine avec le précepteur Bréjole dans le cercle intime de d'Alembert et de Marmontel.

Il a vu en 1778, dans la maison du marquis de Villette, le vieux Voltaire enseveli au fond d'un fauteuil et coiffé d'un énorme bonnet de poil qui le couvrait jusqu'aux yeux.

Il a curieusement interrogé Mme Dupin et Mme d'Houdetot

sur Jean-Jacques Rousseau : Mme d'Houdetot refusa de répondre; Mme Dupin se contenta de dire : *C'était un vilain coquin.*

Il nous dépeint quelques littérateurs :

Rulhière, à la figure de renard, faisant le distrait et le bonhomme, narrant et mentant avec charme;

Carmontelle, sec, sévère, colère et cachant un très bon cœur sous l'âpreté des formes, dessinant en quatre coups de crayon des portraits ressemblants, plantant des jardins, attrapant dans ses proverbes le ton et la manière des diverses classes de la société;

Suard, fin, subtil, remarquable par son bon goût et par une saine critique, incapable de trouver du nouveau en quoi que ce fût;

D'Alembert, parlant par boutades et brodant sur l'étoffe des autres;

Marmontel, devenu vieux et dormant dans son salon;

Morellet, caustique et surtout grand mangeur, découpant à table les grosses pièces et laissant avec négligence tomber le meilleur morceau dans un coin du plat où il savait le retrouver;

Florian, à la taille épaisse et courte, à la tête grosse et ronde, à l'ensemble commun, mais très éveillé, très gaillard, très piquant, jouant avec agrément ses gentilles arlequinades, peureux toutefois, et si peureux qu'il mourut de peur en 1793;

Condorcet, engoncé et sentencieux;

Desfaucherets, grand et bel homme, mais froid, orgueilleux; le tyran des plaisirs de sa société;

Népomucène Lemercier, qui fut fini et vidé après son *Agamemnon*, puisqu'il descendit d'*Agamemnon* à *Ophis*, tomba d'*Ophis* dans *Isule et Orovèse*, et culbuta dans *Clovis;*

Delille, glacé, traînant, quelquefois gracieux dans le poème descriptif;

Esménard, pâle sosie de l'abbé Delille, « faisant de l'imagination comme on fait des souliers; »

Fontanes, dont les vers sont nets, propres et limés sur la même enclume que ceux d'Esménard;

Chateaubriand, tantôt bon enfant, tantôt grand homme, naïf, gai, riant et s'amusant à des riens, puis « gonflé, bourré, hérissé d'un orgueil insatiable »; et sa digne moitié, Mme de Chateaubriand, sortie du même nid que son mari, ayant le même esprit et la même tête détraquée; et c'est pourquoi tous deux « s'étaient fougueusement épousés, impétueusement quittés et étourdiment repris ».

Ajoutez que Frénilly sait conter et qu'il a dans ses narrations beaucoup de verve et d'entrain. Lui-même a dit, non sans raison, que son style était franc et rapide, mordant et coloré. Il avait fait des vers, traduit l'Arioste, composé une épopée de *Jeanne d'Arc*, et il eut des visées académiques : il assure qu'il aurait été des Quarante sans M. de Sèze qui l'évinça,

Quoi qu'il en soit, ses *Souvenirs* fourmillent de récits alertes, spirituels et dextrement menés : le remariage de Mme de Lavoisier avec Rumford qu'elle relance jusqu'à Munich et qui la tyrannise et l'enferme sous clef; les Cosaques mettant à sac le château de Bourneville; la promenade triomphale de Frénilly parmi son peuple électoral de la Loire-Inférieure, et les réceptions, et les banquets, et les bals, et l'enthousiasme des paludiers; Despréaux faisant jouer ses marionnettes ou ses *petites jambes*; ce qui veut dire que ses doigts, revêtus de petits bas de soie blancs et chaussés de mignons souliers, exécutaient à perfection des pas de deux où les spectateurs reconnaissaient les danseurs et danseuses de l'Opéra.

Le plus beau, le plus saisissant récit que nous offrent les

Souvenirs de Frénilly, est celui de la journée du 10 Août. Il affirme que Louis XVI pouvait vaincre, et il croyait à la victoire du roi; ses amis et lui attendaient avec impatience l'attaque du château pour en finir avec la *canaille* par un coup décisif. Mais, lorsque au matin le roi passa la revue des bataillons, il était soucieux, triste, et semblait dire que tout était perdu. S'il avait eu, rapporte Frénilly, du cœur et de la tête, s'il avait harangué ses fidèles serviteurs, s'il avait jeté tout ce qu'il avait de monde sur les assaillants, il les eût facilement dispersés. Il hésita, il laissa derrière des murs une troupe ardente et dévouée qui frémissait de rage, et il se rendit à la Législative. La scène que retrace Frénilly est inoubliable : le cortège descendant en silence le grand escalier de l'Horloge bordé de vieilles moustaches suisses qui ruissellent de larmes, le roi entraîné dans l'assemblée, son escorte restant au pied de l'escalier et voyant surgir des piques surmontées d'espèces de casques rouges et noirs qui sont les têtes des victimes, la canonnade éclatant soudain, et Louis XVI ordonnant de cesser le feu!

Nous avons reproduit le manuscrit des *Souvenirs*, texte et notes (les notes qui portent la mention *Éd.* ou *Éditeur*, sont de nous; les autres, de Frénilly). Mais nous avons divisé le texte en chapitres et mis aux chapitres des sommaires (1). Nous avons, en outre, supprimé des longueurs, des répétitions, et particulièrement abrégé les passages qui concernaient les affaires domestiques de Frénilly et l'exploitation de ses domaines; nous avons laissé de côté quelques mots qui blesseraient légitimement des familles encore existantes,

(1) On comprendra toutefois que nous avons dû nous borner et qu'il était impossible de mettre partout des notes, non seulement pour ne pas trop grossir le volume, mais parce que certains événements et personnages nous semblaient soit trop connus, soit trop obscurs.

et il ne nous reste, en terminant cette trop courte introduction, qu'à remercier de tout cœur les héritiers de ce baron de Frénilly dont les *Souvenirs* vont prendre, nous l'espérons, un rang distingué dans la littérature déjà si riche de nos Mémoires.



SOUVENIRS

DU

BARON DE FRÉNILLY

CHAPITRE PREMIER

1768-1780

But de ces Mémoires. — Le père et la mère de l'auteur. — Sa famille maternelle, — Sa grand'mère. — Son grand-oncle, M. de Saint-Waast. — Sa famille paternelle. — Son oncle, M. de Fauveau. — Sa cousine Flore. — Ses cousines de Chazet, la marquise de Bon et la baronne de Mackau. — Carmontelle. — M. Pascal. — Le Kain et Mme du Mesnil. — Le répétiteur Thiriot. — Mme de Lavoisier. — Un vers d'Horace. — L'émulation. — L'Académie de Saint-Ouen. — Mme et Mlle Necker. — La comédie de société. — Mme Le Sénéchal. — Le marquis de Bièvre. — Rulhière. — L'abbé Pluquet. — Le chevalier de Cercey. — Monticour. — Chastellux. — Visite à Voltaire. — Sourire impertinent. — Entrée de Louis XVI à Paris. — Les enfants du marquis de Girardin. — Mort du père de l'auteur. — Les médecins Bory et Malouet.

Commencé à Rome le 24 février 1837.

Depuis quelques années, dans mes heures de repos, qui sont les seules qui me fatiguent, j'ai conçu la pensée de me raconter à moi-même ma vie, que l'histoire ne racontera pas à d'autres, car elle n'est ni celle d'Alexandre, ni celle de Gil Blas : c'est celle d'un modeste particulier qui a traversé cette vie dans un assez juste milieu, entre l'aigle et la taupe.

Mon histoire n'est donc qu'une confidence, et cette confidence, je ne la fais qu'à moi-même ; c'est un cours d'étude pour servir à mon éducation, car on la fait à tout âge, et, ayant soixante-huit ans, il est temps d'y penser.

A parler sérieusement, ce projet est puéril, car je n'ai ni l'espoir ni la volonté d'occuper le monde de mon *outre-tombe*, comme Rous-

seau et M. de Chateaubriand. Eh bien, c'est précisément parce qu'il est puéril que je l'exécute. Depuis que je vieillis tout de bon et que mes ressorts se détendent, ma force physique, qui demande à se reposer, est dans une guerre perpétuelle avec ma force morale, qui est toujours à l'œuvre. Il faut faire la paix entre ces deux puissances, m'élancer avec l'une tant qu'elle me soutient, radoter avec l'autre quand elle m'abandonne, et avoir des riens en magasin pour passer d'un travail de fatigue à un travail de repos. Pendant presque toute ma vie, je n'ai connu que le premier; je l'ai connu sans peine et sans satiété. Je travaillais comme on respire, et, s'il en est résulté quelques bonnes choses, j'y mérite moins de louanges qu'un autre, car c'était chez moi œuvre d'instinct et de besoin. La diversité du travail en faisait pour moi le repos : élever mes enfants, diriger mon agriculture, administrer ma fortune, vaquer aux affaires du Conseil ou de la tribune, correspondre avec une province, assiéger pour elle directeurs et ministres; enfin, rentré chez moi, veiller avec les bouquins de la vieille Angleterre et jeter les fondements du seul de mes travaux auquel l'avenir pensera peut-être quand il aura oublié les grands hommes du dix-neuvième siècle... c'était là mon atmosphère, mon élément (1). Aujourd'hui que je ne laboure plus, que mes enfants élèvent les leurs, que MM. de Polignac et de La Fayette m'ont débarrassé du Conseil, de la tribune, de la province, des ministres et d'une partie de ma fortune, et que j'achève de vivre dans ma tanière d'Allemagne, la diversité me manque. Je n'ai plus à labourer que le champ de l'histoire parlementaire, et, quand la fatigue me prend au milieu d'un sillon, il faut, ou mal faire, ou ne rien faire. Le premier m'est odieux, le second m'est impossible, et je ferais plutôt de la tapisserie ou des contes de Perrault que de rester les doigts où l'esprit désœuvrés. Voilà pourquoi il me faut avoir en réserve un travail de repos, des riens studieux; voilà pourquoi enfin j'entreprends un projet puéril, celui de me faire des histoires et de me raconter ma vie. Il n'aura que mes heures de lassitude, mes mauvaises heures, et, par exemple, je le commence aujourd'hui, 24 février 1837, à Rome, parce qu'il pleut, parce je n'ai ni la force de ne rien faire, ni le courage de rentrer pour un jour dans cette carrière des parlements

(1) Cet ouvrage *(Histoire parlementaire d'Angleterre)* n'a pas été terminé; le manuscrit est resté dans la famille de l'auteur. *(Ed.)*

qui veut de la suite et de la méditation. J'ouvre donc mon livre ce matin.

Je suis né à Paris, le 14 novembre 1768, et, je crois, dans l'étroite rue Saint-Pierre, que mes parents habitaient, près de la place des Victoires et du Palais-Royal : car, à cette époque, à l'exception de la haute noblesse, qui occupait le faubourg Saint-Germain, et de la robe, qui se retranchait dans le quartier austère du Marais, toute la bonne compagnie de Paris, et surtout la haute finance, qui n'était plus celle des Turcarets, se groupait aux environs du Palais-Royal et des Tuileries. Ma famille faisait partie de cette dernière classe, qui était devenue une sorte de dignité dans l'État, depuis que la gloire de Louis XIV avait ruiné la noblesse, depuis que la folie du régent avait jeté la fortune publique aux traitants, depuis que les grosses fortunes s'étaient fondues avec les hautes naissances (1). La philosophie achevait alors de tout niveler, et on ne voyait pas dans l'État beaucoup de dignités supérieures à un brevet de fermier général ou à un fauteuil de l'Académie (2).

Mon père était un homme du monde, d'une figure belle, agréable et riante, plein d'amabilité et d'esprit, faisant de très jolis vers, fort lié avec les beaux esprits d'alors, aimant le luxe et la dépense, mais, chose moins commune, aimant sa femme et ses enfants mieux que tout cela.

Ma mère était la femme la plus remarquable que j'aie connue. Dans le cours de mon assez longue vie, sa mémoire est restée pour moi un modèle sans copie. Il eût fallu refaire la Junon d'Apelle et prendre dans dix femmes ce qu'elle réunissait en elle seule. A un esprit transcendant, — ce n'est rien dire de trop, — à une grande instruction, à des talents du premier ordre en musique et en peinture, elle joignait une modestie, une simplicité qui allait jusqu'à l'ignorance de soi-même. A une imagination vive et pleine d'éclat, elle unissait une douceur, une patience, une faculté de vivre et de converser avec des bêtes, que je n'ai connue qu'à elle. Elle possé-

(1) Sous l'ancienne monarchie, la perception des impôts était affermée à des particuliers qui payaient à l'État, outre le privilège de leur charge et cautionnement, un fermage annuel. Les bénéfices qu'ils pouvaient réaliser leur demeuraient acquis. On les désignait sous le nom générique de *financiers*. *(Ed.)*

(2) Il faut lire entre autres les *Mémoires* de Mme d'Épinay pour se faire une idée de ce qu'était alors un fermier général.

dait enfin une grâce, une perfection de ton, de goût et de tact qui était l'assaisonnement du reste, et, si j'ai quelque chose de ce vernis, je ne le dois qu'au bonheur d'avoir vécu trente ans avec elle. Enfin, et c'est le plus étonnant de ses contrastes, à une noblesse, à une élévation d'âme jusqu'aux nues, à une tête pleine de force et d'énergie, elle unissait une tendresse de cœur, une charité, une indulgence inépuisables. Elle fut longtemps sévère pour moi, qu'elle idolâtrait, et ce n'était pas son moindre sacrifice. Je veux citer un trait de sa justice. J'avais six ou sept ans, et j'égratignais beaucoup ma sœur, qui avait deux ans de moins. Un jour que le délit avait été apparemment plus grave qu'à l'ordinaire, ma mère me prit froidement entre ses genoux, tira une épingle noire de ses cheveux et me fit une estafilade du plus beau rouge d'un bout de la main à l'autre. Je ne soufflai pas; le talion était un peu fort, mais il y avait accumulation de délits et la chose me parut dans l'ordre. Cette exécution m'est restée présente comme d'hier : je vois ma mère, sa coiffure, son fauteuil entre un secrétaire et une fenêtre, et cette épingle de Damoclès suspendue sur ma main. Je crois que, depuis ce jour, je n'ai égratigné personne.

La famille de ma mère se bornait à deux personnes : sa mère et son oncle. Mon aïeule, Mme Chastelain, femme de beaucoup d'esprit et de jugement, mais de cœur sec et de tête froide, avait élevé sa fille, et j'ai souvent entendu ma pauvre mère dire à ma sœur, qu'elle élevait à son tour : « Vous ne me vaudrez jamais, parce que vous n'avez pas été élevée aussi bien que moi. » Telle qu'elle était, cette aïeule m'aimait autant qu'elle pouvait aimer, parce qu'elle mettait sa gloire en moi, qui promettais quelque chose. Elle avait une soirée de beaux esprits le samedi, un dîner le dimanche et un souper le mercredi. J'avais été initié de bonne heure à ces mystères, dont le célèbre abbé de Mably était l'hiérophante, et je ne m'en sentais pas de gloire. Aussi avais-je pour cette aïeule une dévotion craintive et respectueuse. Je lui ai dû de savoir lire. J'avais dix-sept ans, quand elle me pria de lui faire une lecture. J'ânonnai deux pages si terriblement, qu'avant la troisième, elle tendit sa main auguste et m'ôta le livre en disant : « Mon petit-fils, vous lisez comme un cochon ! » Cette sentence fut pour moi ce que furent les cailloux pour la voix de Démosthène. Depuis, j'ai su lire.

L'oncle de ma mère, M. de Saint-Waast, administrateur général des domaines, extrêmement riche, et dont elle devait seule hériter, était un excellent homme, simple, gai, spirituel, généreux, aimant la magnificence, mais avec goût et discernement (1). Je n'ai jamais rencontré dans aucun palais un luxe à la fois plus riche et plus élégant que dans le salon de la maison qu'il avait bâtie sur les Tuileries. Il avait dans sa bibliothèque la célèbre *Frileuse*, que Houdon avait faite pour lui. Sa femme, bonne et spirituelle, mais plus ferme, plus froide, recevait une nombreuse société mêlée d'hommes d'esprits, d'hommes de rang et d'hommes de finances (2).

Ma mère, ma sœur, jolie, spirituelle et piquante, et moi, qui, je crois, valais déjà quelque chose, étions l'amour et la joie de cette maison. Je perdis mon grand-oncle un an après mon aïeule. A peine avait-il les yeux fermés que la Révolution, qui déjà fauchait tout, supprima sa charge et saisit une fondation qu'il venait de faire pour douze mariages annuels à sa paroisse de Saint-Roch.

La famille de mon père était jeune, gaie, aimable, et, de mon enfance, je ne me rappelle que jeux et plaisirs, M. de Fauveau, frère de mon père, Mmes de Thésigny et de Chazet, ses sœurs, tous logés près de lui et du Palais-Royal, avaient de belles maisons, un luxe honorable et des enfants de mon âge. Nous étions dix cousins germains.

M. de Fauveau était l'homme d'honneur et de vertu par excellence; Mme de Thésigny, une beauté blanche, froide, douce et nonchalante; Mme de Chazet, un modèle de grâce, de bonté, de pétulance et de piété.

(1) M. de Saint-Waast ou Saint-Wast « aimait l'Opéra, s'y rendait exactement après dîner, et on ne le revoyait plus ». Delahante, *Une Famille de finance au dix-huitième siècle*. 1881, I, p. 384 et 399. *(Ed.)*

(2) La première où j'ai paru. L'entrée d'un jeune homme dans le monde demandait alors une étude approfondie et faisait, après sa philosophie et les humanités, le dernier cours de l'éducation. Ce n'était pas une médiocre science que celle d'entrer avec assurance et avec grâce dans un salon où trente hommes et femmes étaient assis en cercle autour du feu, de pénétrer dans ce cercle en faisant à la ronde un léger salut, de s'avancer jusqu'à la maitresse de la maison, et de se retirer avec honneur, en se démêlant sans gaucherie de son habit habillé, de ses dentelles, d'une coiffure à trente-six boucles poudrée à frimas, d'un chapeau sous le bras, d'une épée dont la pointe tombait au talon, et, enfin, d'un énorme manchon, dont le moindre avait deux pieds et demi de haut, et à peu près autant de circonférence. Je pris un mois de leçons du célèbre Petit, à 12 francs le cachet, pour cette partie de mon éducation, et jamais acteur ne trembla plus que moi à son début.

Une des femmes que j'ai le plus affectionnées était une des filles de M. de Fauveau, ma cousine Flore, ma chère Flore, comme je la nommais toujours; Flore, si bonne, si fraîche, si jolie. Elle fut comme la sœur de ma sœur, et elle est restée la mienne tant qu'elle a vécu. Il y a sept ans que le ciel me l'a reprise, après trente-huit ans de mariage (avec M. de Romeuf) et mère de dix-sept enfants.

Mme de Chazet eut deux filles charmantes. L'aînée, la marquise de Bon, jolie femme dans toute l'étendue du terme, brillante, coquette, donnant le ton et la mode, bonne au fond, car elle m'a pardonné la plus grande injure qu'on puisse faire à une femme, est morte, isolée, ruinée, après avoir perdu son mari et tous ses enfants. L'autre, la baronne de Mackau, la créature la plus céleste dont je me souvienne après ma mère, — qu'elle adorait et dont elle était adorée, — avait la figure, le caractère et la piété d'un ange descendu du ciel pour y retourner trop tôt; pétillante avec cela, et d'une originalité douce et naturelle. Elle rappelait en tout la charmante duchesse de Bourgogne, sauf en ce point, qu'elle était admirablement jolie. Nous citions d'elle mille traits. Sa mère s'amusait à la charger de ses invitations; et la petite Félicité allait rondement, disant aux gens : « Maman vous prie de venir dîner le ... » Mme de Chazet lui répéta bien des fois qu'il fallait dire « de lui faire l'honneur de... ». Enfin, un jour, elle va à Mme de... et lui dit : « Maman vous prie d'avoir l'honneur de venir... » et puis, toute joyeuse, elle s'interrompt et court à sa mère en lui disant : « Maman, voilà l'honneur qui me vient (1). »

Ces quatre familles Frénilly, Fauveau, Thésigny et Chazet, intimement unies, s'étaient distribué les quatre lundis de chaque mois, et la même société se réunissait tour à tour à leurs soupers. On y jouait souvent des proverbes de Carmontelle, de ce Carmontelle qui était alors dans le beau monde de Paris l'âme et l'arbitre de tous les plaisirs de bon goût. C'était un homme sec, à la figure longue et sévère, au rire sardonique, impérieux, colère, et cachant sous cette âpreté de formes un cœur très bon et une

(1) Angélique-Madeleine-Félicité Alissan de Chazet avait épousé le baron de Mackau en 1780. Elle était à Naples, en 1793, lorsque son mari, ministre de la République française, reçut l'ordre de partir. Elle revint à Paris, soigna seule quatre enfants en bas âge, et succomba peu après aux fatigues du voyage. Cf. sur elle le livre du comte Fleury, *Angélique de Mackau, marquise de Bombelles, et la cour de Madame Élisabeth*. 1905. *(Ed.)*

âme singulièrement élevée. Il avait commencé par élever les enfants du marquis d'Armentières. Puis il était devenu lecteur du duc d'Orléans. Son ambition en resta là. Peu de chose lui suffisait, car il était d'autant plus fier qu'il se sentait plus pauvre. Il dînait partout et n'était parasite nulle part. Il amusait tout le monde et en ami qui oblige : artiste gratuit, homme du grand monde, à pied. Il possédait tous les petits talents qui convenaient à son siècle, au petit siècle où il vivait. Il faisait en quatre coups de pinceau ou de crayon des portraits mauvais, mais ressemblants, et j'en ai conservé quelques-uns, entre autres celui de Mlle Necker. Il dessinait et plantait des jardins assez extraordinaires, car ils n'étaient pas français, et il se mettait en fureur quand on les appelait des jardins anglais. Il avait planté celui de mon père à Saint-Ouen et le fameux jardin de Mousseaux (1) sur le mur duquel il avait écrit : *Ceci n'est point un jardin anglais.* On se serait plutôt passé de Le Nôtre sous Louis XIV, que de Carmontelle en ce temps-là. Et que ne faisait-il pas encore! Ses proverbes n'étaient pas trop bons; mais il attrapait le ton, le genre, le style, la manière des différentes classes de la société avec une vérité extrême, et quelquefois piquante. On les avait joués à Villers-Cotterets où ils consolaient de l'ennui des drames de Mme de Montesson. De là ils avaient passé dans tous les salons : on n'y jouait plus autre chose; c'était le Scribe de l'époque. Mais, malheur à la troupe qui l'avait pour souffleur! Il ne faisait que ce rôle, parce qu'il était détestable dans tous les autres. Je l'ai vu dans des accès de colère à faire tout manquer, pour un mot changé ou transporté : il fallait apprendre sa prose aussi religieusement que les vers de Racine. Du reste, d'une invention, d'une ressource d'imagination inépuisable, dans ce qui concerne la mise en scène. Il était à lui seul le peintre, l'architecte, le décorateur et le costumier. En voici un exemple dont j'ai été témoin et acteur. Il se trouvait à la campagne chez mon père. On résolut, pour amuser notre bande d'enfants, de nous faire jouer le lendemain le proverbe du *Petit don Quichotte*. Il fallait une salle, des gradins, une décoration de forêt, un lointain de village et de montagne, des costumes, des armes. Tout cela fut pour Carmontelle l'ouvrage de vingt-quatre heures. Une longue et large orangerie, vide en été, était remplie au

(1) Aujourd'hui Monceaux. *(Ed.)*

tiers de bottes de foin. En une demi-heure, les bottes de foin, fixées par des piquets, s'élevèrent comme les gradins de l'amphithéâtre de Vérone pour asseoir tous les bourgeois de Saint-Ouen. La bonne compagnie eut des chaises dans l'arène de ce cirque. D'énormes branches d'arbres taillées dans le jardin formèrent à la fois la forêt et la coulisse. Quant aux lointains, Carmontelle fit coudre ensemble six paires de drap, délayer de la bouse de vache, cuire des épinards, piler de la brique : voilà déjà du bistre, du vert et du rouge. Je ne sais quelles furent ses autres couleurs; mais ce que je sais, c'est que le lendemain au soir la toile de fond, village, arbres, montagne, perspective, étaient en place et d'un fort bon effet. Enfin, dernier talent, qui n'a pas connu ses transparents? C'était une invention charmante, la plus ingénieuse du monde, et qu'on a mal imitée depuis : au moyen d'une bande de papier qui se déroulait d'un cylindre pour s'enrouler sur l'autre, un tableau de quinze pouces de haut sur trois pieds de large se renouvelait sans fin, en faisant passer sous les yeux des campagnes, des villes, des monuments, des bals, des illuminations, des incendies, une foule de scènes de la vie. Carmontelle en fit plusieurs de ce genre et leur dut de ne pas mourir à l'hôpital. Car, lorsqu'il vit les complots de son détestable prince, il quitta noblement sa place de lecteur dont il vivait, et serait mort de faim sans demander ni se plaindre, si l'excellent duc de Charost, qui l'aimait et l'estimait, n'eût trouvé le moyen de lui faire accepter une rente viagère de 4,000 francs pour le prix d'un de ses transparents. Son orgueil n'en fut pas révolté. Il était fort vieux et je ne sais s'il prisait un paysage de Claude Lorrain plus que ses transparents. Avant de quitter cet homme qui a tant amusé ma jeunesse, je veux dire encore deux mots d'une lanterne magique qu'il donna un soir chez mon père. Les personnes de la société y paraissaient en action. Leurs figures, leurs costumes, leurs aventures, leurs tics, tout était passé en revue, et avec cela force historiettes, bons mots, coups de patte, et la grosse bêtise savoyarde. Cette scène pleine de sel et de goût m'est parfaitement restée devant les yeux depuis quelque soixante ans que je l'ai vu représenter (1).

(1) Carmontelle (1717-1806), lecteur du duc d'Orléans et ordonnateur de ses fêtes, auteur de *Proverbes* (1768-1781, 8 vol.) dont le succès fut très vif; le grand créateur du genre, a dit Sainte-Beuve. *(Ed.)*

Me revoilà de nouveau en pleine mer, à cent lieues du port et je ne sais où aborder pour éviter les anachronismes. Tâchons d'en sortir par deux anecdoctes de mon enfance. La première est un mot qui, dit en toute innocence par un enfant de huit ou neuf ans, a fait plus de mal à trois personnes que la plus sanglante satire. Dans la maison qu'habitait mon père (alors rue Neuve-des-Petits-Champs) logeait aussi M. Pascal, officier des Cent-Suisses, garçon de quarante à cinquante ans, d'une honorable famille de Provence, fort bel homme et le meilleur du monde, doué d'un accent méridional qui me divertissait beaucoup; riche d'ailleurs, ayant chevaux et voitures, n'en menant pas moins la vie des célibataires d'alors, qui étaient la coqueluche de la société, qui comptaient autant d'amis que de connaissances et autant de tables et de loges que d'amis, attendus partout, et grondés quand ils l'étaient en vain. Donc, cet excellent M. Pascal arrive un jour dans le salon de mon père un quart d'heure avant le dîner et, dès la porte, avant que mes parents aient eu le temps de le remercier de cette attention, voilà le marmot de huit ans qui s'écrie « : Ah! voilà M. Pascal qui vient mendier notre dîner. » Qu'on se figure quelque chose de plus sanglant pour une personne et de plus embarrassant pour les deux autres. Ce mot ne pouvait être de moi. Était-il d'un domestique? Je ne m'en souviens pas. De mes parents? Impossible. Je ne sais pas si je reçus un, deux ou trois soufflets, car mon père ne me les ménageait pas. On m'accabla de sarcasmes. On ne m'appela pendant huit jours que *Monsieur le mendiant*, je fis des excuses, je retournai en faire le lendemain. Mais le trait resta.

Cette historiette montre que je me haussais au-dessus de mon âge, et mon père y avait peut-être contribué. Il me menait partout, notamment dans sa loge des « Français ». J'ai vu jouer Lekain et Mlle du Mesnil.

Lekain représentait Oreste, en perruque noire à la Louis XIV, habit habillé de velours marron, à brandebourgs d'or, veste de satin rouge, bas pareils, chapeau galonné à trois cornes et plumet rouge. Ce costume n'étonnait personne; c'était la tradition et l'on eût été scandalisé de lui voir une toge et des brodequins. Mlle Clairon aux Français et Mme Saint-Huberty, à l'Opéra, se hasardèrent les premières, non sans exciter grande rumeur, à être des Grecques et des Romaines. La réforme fut longue à prendre et j'ai encore

vu Vestris le père et Gardel danser le ballet des Horaees et des Curiaees en tonnelet, pourpoint, ehausses, bas, souliers et gants blanes et ehapeau à la Henri IV. On sait l'histoire de Mlle du Mesnil qui jouait Camille et qui, en fuyant le poignard d'Horaee, s'embarrassa dans son panier et tomba sur la seène; Horaee rengaîna son poignard, mit ses gants, la releva poliment et la tua dans la coulisse.

Pour Mlle du Mesnil, je la vis faisant Clytemnestre, en vertugadin de deux aunes et souliers à ehappins.

On sait que les ehappins étaient des espèees de talons très hauts et pointus, sur lesquels toutes les femmes marehaient alors en équilibre. Aussi ne marehaient-elles que très lentement et seulement dans des salons ou dans la grande allée du Palais-Royal. Les ehappins, eomme les paniers, ont donc eu quelque influenee sur la bienséanee soeiale, et puisque je tombe dans eette digression, elle me rappelle que les talons hauts et ee qu'on appelait le *cou de pied abattu* ont été dans tous les sièeles un des attributs des personnes du grand monde; un homme ignoble a toujours été un pied *plat*. A Athènes, à Rome, l'aeteur tragique montait sur un eothurne, l'aeteur eomique, sur un soele; et, dans les pièees où on amusait les Pollion et les Métellus aux dépens de la eanaille, elle faisait ses farces en souliers plats. Je n'ai pas oublié les heures de fatigue que m'infligea l'illustre Petit, mon maître de danse, qui trois fois la semaine me faisait faire quatre ou einq fois le tour du salon de ma mère sur la première phalange des doigts de pieds retournés en dedans, pour m'abattre parfaitement le eoup de pied, car, hélas! à eette époque (j'avais dix-huit ou vingt ans) les talons étaient déjà déehus d'un demi-pouee, le niveau triomphait partout et la Révolution approehait. Je n'y ai gagné que de eonserver une marehe très légère et de pouvoir — alors! — faire une lieue sur la pointe du pied dans les rues de Paris, en esearpins et en bas de soie blanes, sans attraper une seule taehe.

J'ai encore le souvenir d'avoir vu Molé qui jouait la tragédie, et fort mal, Fleury qui débutait avee une bouehe pleine de bouillie et des bras de mannequin, et la fameuse Mlle Contat dans l'éelat de son renom, eharmante, mais détestable. Je me rappelle l'époque par eette réponse de la fausse Agnès, qu'elle jouait alors, à M. Desmazures, lui demandant eombien il y avait de rois de Franee :

« 1777. » C'était le millésime de l'année! J'avais donc à peine neuf ans.

Mon père ne se contentait pas de me mener au théâtre. Il me montrait lui-même le latin, car il était fort bon littérateur et d'un goût parfait. Mais j'avais, de plus, un répétiteur. Ce répétiteur, appelé M. Thiriot, était un honnête et pauvre professeur de je ne sais quel collège, un don Quichotte en perruque à marteaux, habit veste et culotte noirs, l'idéal du cuistre, du pédant, d'ailleurs le meilleur homme du monde, mais le tyran du barbarisme et le fléau du solécisme. L'été, il arrivait une ou deux fois la semaine, dès le matin, à Saint-Ouen; à cause de la chaleur, il ôtait sa perruque et lui substituait un bonnet carré de papier blanc qui, dès le commencement de la leçon, causait un accès de joie à ma sœur et à moi. Tel qu'il était, ce bon M. Thiriot mettait un peu de sa gloire à mes talents, car je le répète, je promettais déjà quelque chose.

Il enseignait en même temps le latin à la célèbre Mme de Lavoisier (femme du chimiste et fermier général, depuis comtesse de Rumford) fort liée avec mes parents, plus âgée que moi d'une douzaine d'années, et qui m'appelait son camarade de collège. Elle était jeune, point jolie, un peu pédante, et de ton et manières par delà le Marais, de plus, singulièrement économe, pour ne rien dire de plus. Au temps de la vogue des cours du Lycée, près le Palais-Royal, elle empruntait le soir la voiture de son père, suivait deux ou trois cours de science, se faisait mener ensuite chez mon oncle de Saint-Wast, renvoyait la voiture paternelle, et après avoir soupé, chaussait de gros souliers, prenait le bras de son laquais, et retournait à pied des Tuileries à l'Arsenal. On sait quelle fortune elle vient de laisser.

M. Thiriot me poussait de son mieux et un jour que nous piochions ensemble l'ode d'Horace à Auguste (1), quand nous fûmes arrivés au vers *épectandus in certamine Martio*, j'étais assez embarrassé pour le bien rendre en français, et je le serais certes encore aujourd'hui. « Quoi, me dit le bon Thiriot, vous ne le trouvez pas! La plus belle expression de notre langue, la plus noble, digne de Bossuet, vous ne la trouvez pas! » Je ne trouvais rien. « Hé bien, monsieur, me dit-il, c'est *qu'il faisait beau le voir!* — Ah fi donc!

(1) *Odes*, IV, XIV, vers 17. *(Ed.)*

m'écriai-je, mais c'est pédant et commun » (j'avais dix ou onze ans). Voilà mon homme rouge de colère; il appelle mon père, le prend pour juge, et mon père décida... que j'avais raison. Thiriot devint statue, je devins bouffi : il eût fallu juger contre moi, ou encore ne pas juger du tout, mais mon père ne tint pas au plaisir de trouver l'écolier plus habile que le maître.

On n'épargnait rien pour stimuler mon émulation et semer en moi un grand homme, soit d'Académie, soit d'autre chose. L'émulation, c'est-à-dire le désir d'être au-dessus des autres, était la grande épidémie de ce temps-là, et, d'avance, elle s'accordait merveilleusement avec la passion de faucher à la Tarquin tout ce qui montait plus haut que nous.

Notre émulation, au reste, n'était pas de celles qui menacent le repos social. Mes parents avaient formé, sans sortir de la famille, une petite académie de Saint-Ouen dont ils étaient les juges, et nous, enfants, les candidats. Chaque dimanche dès le matin, elle s'assemblait chez mon père. On déjeunait, on faisait une partie de cerf-volant dans le jardin; puis on venait recevoir un texte d'histoire qu'on devait développer avec pleine liberté d'y être Tite-Live, Salluste ou Tacite, à sa fantaisie. Chacun avait son cabinet séparé. Les concurrents étaient, outre moi et ma sœur, mes cousines Adèle et Félicité de Chazet et Mlle Necker. La maison de campagne de M. Necker qui, je crois, était déjà contrôleur général, touchait à celle de mon père, et les deux voisins se connaissaient. Mlle Necker était élevée seule à Saint-Ouen par une excellente Mlle Bernard, protestante genevoise et personne d'esprit, sans la roideur que ces trois titres comportent. Mme Necker était charmée que sa fille, qu'elle ne destinait pas à faire du bruit, trouvât dans la maison de mon père de bons exemples et une émulation paisible. Elle voyait souvent ma mère, qui lui rendait un de ces petits services si agréables à Paris, en la ramenant le soir des sociétés où elles se rencontraient. C'était une grande femme maigre, sèche et roide comme la vertu calviniste, doué d'ailleurs d'un cœur excellent, d'une âme élevée, d'un esprit juste, étendu et orné.

Mlle Necker passait donc sa vie chez nous. Elle nous aimait autant qu'elle pouvait aimer et, si elle nous a depuis oubliés, ce n'est pas sa faute, c'est que nous n'avons pas fait de bruit. Elle m'a, je crois, toujours regardé comme un sot. Sans quoi, elle m'eût

recherché comme les Benjamin Constant, les Schlegel et autres. Il est vrai de dire, pour la justifier, que je n'ai jamais possédé l'art de me faire valoir. Quelque trente ans plus tard, elle me rencontre au bureau d'esprit de Mme Suard, chez qui j'étais venu avec Mme d'Houdetot. Au bout d'un grand quart d'heure Mme d'Houdetot se lève et me prend le bras en me disant : « Allons-nous-en. » Voilà Mme de Staël pétrifiée. Elle me prend l'autre bras et me dit : « Est-ce que vous êtes avec Mme d'Houdetot? » Ce qui voulait dire : « Est-ce que vous seriez un homme d'esprit? »

Je reviens à nos exercices académiques. Quand chacun avait fini son ouvrage, pendant que nous allions courir, l'aéropage prononçait son jugement écrit et motivé pour l'instruction des futurs historiens. Le prix était une couronne de roses, et l'accessit, un bouquet. Puis on dînait, on faisait une promenade et ce n'était pas une mince gloire pour le vainqueur de montrer son front couronné à la foule respectueuse des badauds de Saint-Ouen : nous étions déjà dans les principes de César. Parfois cette brillante journée se terminait par la représentation d'une comédie de la bonne Mlle Bernard qui la faisait vertueuse, larmoyante et courte. La comédie inondait alors la société, elle était partout, et mon père, son frère Fauveau, sa sœur Mme de Chazet, ma mère surtout la jouaient avec talent. Cette manie avait gagné quelques degrés plus bas et je me rappelle une représentation d'*Athalie* qui fut donnée par la famille de notre jardinier de Saint-Ouen. Sa fille, Mlle Nanette, fort jolie petite personne de quinze ans, qui esherbait le potager le matin et étudiait son rôle le soir, représentait la reine des Juifs. Les petits étaient alors plus raisonnables que les grands, leur goût tendait à s'élever, il leur fallait du Racine; les grands jouaient les Savoyards, et le garde des sceaux, M. de Miromesnil, les Crispins.

Il faut dire encore un mot, — ce seras hélas un adieu, — de cette chère maison de Saint-Ouen où ma mémoire ne retrouve que des jours doux et heureux, que des personnes aimables et riantes. Peut-être les souvenirs d'enfance donnent-ils à toutes ces choses un si beau coloris. Mais non. Il n'y avait pas là d'illusion, ou il y en avait bien peu. Telle était la société d'alors. Mon père avait meublé cette campagne avec élégance. Il avait un cuisinier parfait, l'illustre Vacossin, dont le fils, « fils inconnu d'un si glorieux père »

a depuis été restaurateur dans ma maison de la rue de Richelieu. On reconnaît ici mon esprit d'ordre : je nomme le cuisinier avant les amis. Ces amis étaient nombreux, il est vrai; mais comme presque tous avaient aussi de bons cuisiniers, ce n'était pas, à tout prendre, des amis de comédie. On venait de Paris l'après-midi ou le soir et on s'en retournait après le souper. Je vois encore un assez grand salon à huit fenêtres séparées par des pilastres en colonnes corinthiennes cannelées, de grandes glaces aux deux bouts et un meuble de perse blanche à ramages. Cette espèce de galerie bien éclairée et remplie de vingt à quarante personnes était d'un effet fort agréable et d'une gaieté charmante.

Bien peu de noms reviennent à ma mémoire. J'y retrouve pourtant l'aimable, vive et bonne Mme Le Sénéchal, encore belle après avoir eu une figure d'Hébé, et ses trois charmante filles (1). Son mari, le plus excellent homme du monde, sans manquer d'esprit, possédait ce beau séjour de Villemoisson dont tout Paris a connu et fréquenté les fêtes. Amie intime de mes parents, Mme Le Sénéchal est restée la mienne jusque dans sa vieillesse qu'elle a finie dans le malheur sans cesser d'être gaie, naïve et spirituelle.

Je puis nommer encore le marquis de Bièvre qui valait mieux que ses calembours et Rulhière qui fit la piquante épigramme sur le fauteuil de Florian :

Auteur actif et guerrier sage,
Il combat peu, mais il écrit :
Il dut la croix à son esprit
Et le fauteuil à son courage.

Rulhière était un homme à figure et à aspect de renard, faisant le distrait et bonhomme, d'ailleurs écrivain supérieur narrant et mentant avec charme. Un soir, à dîner, chez mon oncle de Saint-Waast, il racontait l'histoire d'une ville de Pologne où les Russes n'avaient après le siège trouvé qu'un seul soldat; il défendait une seule porte, les autres portes étaient murées : « Je ne puis me rappeler, dit Rulhière, le nom de cette ville. » — « Monsieur, remarque le grave abbé Pluquet (celui des hérésies) (2), ne cher-

(1) Cf. plus loin, p. 134.
(2) L'abbé Pluquet (1716-1790) a composé un *Dictionnaire des hérésies, des erreurs et des schismes*. 1762, 2 vol. in-8°. *(Ed.)*

chez pas; c'est à Cravovie. » Cet abbé était le rabat-joie de Rulhière, Tous deux étaient toujours en picoterie. « L'abbé! lui disait un jour Rulhière, cela vous est bien commode d'avoir un bénéfice pour un sermon. » — « Comme à vous, monsieur, répondit l'abbé, d'avoir la croix de Saint-Louis pour un couplet. »

Il y avait aussi le chevalier de Cercey, officier de cavalerie laissé pour mort à la bataille de Rosbach d'où il était revenu avec un bandeau de velours noir qui couvrait la moitié de son front, une surdité complète et un acoustique qu'il maniait avec tant de dextérité qu'il était à toute la conversation. C'était un modèle d'aménité, de modestie et de bon ton. Il conta un jour qu'un officier, d'ailleurs obligeant et poli, avait reçu l'ordre de ne pas faire de quartier. Un ennemi, pris dans la mêlée, lui demanda la vie : « Ah! monsieur, dit-il, demandez-moi toute autre chose, mais pour la vie, c'est impossible ». Il contait aussi qu'après un jour de bataille, l'officier, chargé de surveiller l'ensevelissement des morts, crut voir remuer des corps et prévint les travailleurs. « Laissez-donc, mon officier, dit l'un deux, si on les écoutait, il n'y en aurait pas un de mort. »

Je citerai encore Monticour, l'ami de Sterne et l'ami héréditaire de ma famille, plein d'esprit et de sel, rieur de sang-froid et qu'on appelait le roi des persifleurs. Je l'ai vu dans sa quatre-vingtième année représenter l'amour à l'occasion de la fête de ma grand-mère; il était tout en blanc, les ailes et le carquois au dos, l'arc en main et la tête chauve comme un genou; il mourut peu après d'une apoplexie foudroyante en se promenant avec nous dans ses jardins de Neuilly.

Enfin, je retrouve dans la fleur de cette société le chevalier, depuis marquis de Chastellux, homme de belle taille, de figure noble et blême, froid, mais désireux d'esprit, de gloire et de fortune. Il n'avait encore que l'esprit; il alla chercher la gloire dans la guerre d'Amérique, et la fortune lui vint par la mort de son frère aîné. Il était grand ami de mon père et avait remplacé le bon M. Pascal dans un appartement de sa maison. Nous le vîmes revenir d'Amérique avec un in-quarto de mémoires que je n'ai jamais lus et que d'Alembert appelait un catalogue des auberges. Ce catalogue, greffé sur deux volumes de *La félicité publique* que Voltaire avait loués comme il louait tout homme de qualité, lui

ouvrit les portes de l'Académie (1). Il fit ensuite deux sottises : l'une, de donner, comme beaucoup d'autres, ses cent louis pour le secret de Mesmer; l'autre, de se laisser entraîner par Mme de Genlis à faire à Spa un ridicule mariage de conscience avec miss Plunkett. Je ne citerai qu'un trait de son esprit toujours froid et quelquefois assez piquant. C'était à l'époque où Paris s'engouait des *folles*. Personne qui ne voulut *avoir fait une folle*, c'est-à-dire un petit conte sentimental dont une folle était l'héroïne. Mme de Staël ne pouvait être la dernière. Un jour que le chevalier de Chastellux entrait chez elle, elle courut à lui en lui disant : « Chevalier, j'ai fait une *folle!* » — Oh! répondit-il gravement, je croyais que c'était Madame votre mère. »

J'ai nommé Voltaire et son nom me ramène à la plus grande aventure de mon enfance. C'était dans l'été de 1778, il avait quatre-vingt-trois ans et je n'en avais pas tout à fait dix. Il avait obtenu la permission de faire un voyage à Paris; on se rappelle les ovations frénétiques dont il fut l'objet, ses chevaux dételés à la porte du Carrousel, sa voiture trainée jusqu'aux Français par les garçons poètes de ce temps, les applaudissements convulsifs de toute la salle et son buste couronné par Clairon au dénouement de la plus mauvaise de ses tragédies. Ses amis redoutaient pour lui cette indigestion de triomphe, et ma mère, elle aussi fascinée et ne pouvant à son regret approcher de l'idole, voulut que son fils au moins pût dire un jour aux fils de ses fils : *J'ai vu Voltaire.* Il ne s'agissait de rien moins que de me faire tomber du ciel dans son sanctuaire, car on ne le laissait recevoir personne. Il fallait, en outre, m'avoir pour complice, et ce n'était pas chose facile; car à cette proposition je fis d'abord une grimace effroyable; mais on appela à mon secours l'honneur, la gloire et le café qui faisait sauter les chèvres. Je me soumis enfin à être un enfant étonnant, et pendant huit jours ma pauvre mère ne travailla qu'à armer ma mémoire de tous les vers et morceaux poétiques de Voltaire analogues à la circonstance. Pas une question du grand homme qui ne fût prévue et dont la réponse ne fût numérotée dans ma tête.

(1) Chastellux a composé des *Voyages dans l'Amérique septentrionale* (1786, 2 vol. in-8°), et il avait publié auparavant *De la félicité publique ou Considérations sur le sort des hommes dans les différentes époques de l'histoire* (1772-1776, 2 vol in-8°), que Voltaire ne craignit pas de mettre au-dessus de l'*Esprit des lois*. *(Ed.)*

Le jour arrive. On me passe mon habit de satin vert-pomme doublé de satin rose, culotte *idem*, bas de soie blancs, souliers à boucles, épée aux coté, chapeau sous le bras et triple frisure. Pauvres petits singes! C'était ainsi qu'on nous habillait! Ma mère me donne une lettre pour Voltaire; je ne l'ai pas lue; c'était sans doute l'épanchement admiratif d'une femme ignorée à un homme connu de l'univers. Elle devait au besoin me servir de passeport et si quelqu'un m'interrogeait avant de m'introduire, j'avais pour instruction de dire qu'elle était de M. d'Arget, ami de Voltaire et de mon père (1). Nous montons en voiture; nous touchons au pont Royal, à cent pas de la rue de Beaune dont la maison du marquis de Villette faisait le coin; je descends, et pendant que ma mère reste à m'attendre, me voilà seul au milieu du monde en habit de satin vert-pomme sur le quai des Théatins. Les jambes me tremblaient un peu. Pourtant j'arrive sans me crotter, ce qui me paraissait un point important de ma mission; je franchis la porte cochère; point de suisse pour m'arrêter, et j'enfile à droite un petit escalier d'entresol dont j'avais le plan dans la tête. « Où va monsieur? », me dit une espèce de valet de chambre. Je répondis, et, je crois, assez fièrement : « Je vais chez M. de Voltaire. » Là-dessus on m'ouvre une petite porte et je me trouve face à face avec un grand squelette enseveli dans un grand fauteuil et qu'un grand bonnet de poil couvrait jusqu'aux yeux. C'était Voltaire... J'avais compté sur des antichambres, sur des salons pour me préparer. Je ne fus tiré de mon saisissement que par une voix caverneuse qui s'écriait : « Oh, le joli enfant! Approchez donc, mon petit ami. » — « Monsieur, j'ai bien l'honneur... » — « De qui est cette lettre? » — « Monsieur, elle est de M. d'Arget. » (Oh! malheureuse mère!) — « Et comment vous appelle-t-on? » — « Monsieur, je m'appelle Frénilly. » (Malheureuse mère, J'avais dix vers pour cette question.) — « Et qui est votre père? » — « Monsieur, il est receveur général. » (Trois fois malheureuse mère! J'en avais six pour celle-là.) J'ai oublié les autres questions auxquelles je répondis sans doute avec un aussi heureux à-propos et que le grand homme assaisonna dix fois des mots : « Oh, le joli enfant! » On apporte un énorme

(1) D'Arget ou Darget, secrétaire de l'envoyé de France Valori, puis de Frédéric II, professeur à l'École militaire, ministre des évêques de Liège et de Spire, mort en cette même année 1778. *(Ed.)*

biscuit de Savoie, dont la figure est restée gravée dans ma tête aussi nettement que celle de Voltaire. J'étais horriblement gourmand, et je le suis encore. Mais il y allait de mon honneur et je savais déjà qu'il y a des occasions où l'appétit doit céder à la gloire; je crois même qu'intérieurement je fus un peu blessé qu'on offrit du biscuit à un homme qui venait de mettre fin à une entreprise aussi hasardeuse. Enfin, je ne mange, ne bois, ni ne parle; je salue, je sors à reculons, j'enfile l'escalier, la porte, le quai et je saute dans la voiture de ma mère. « Hé bien, as-tu vu Voltaire? — Oui, dis-je fièrement. — T'a-t-il parlé? — Oui. — Lui as-tu donné la lettre en mains propres? — Oui. — De qui as-tu dit qu'elle était? — De M. d'Arget!!! » Je jette le voile de Timante sur la douleur de ma mère. Cependant cette aventure fit du bruit; on ne parlait d'autre chose et deux jours après, le *Journal de Paris* qui disait presque autant de vérités qu'il en dit aujourd'hui, imprima qu'un enfant charmant s'était échappé de chez ses parents pour aller rendre hommage à Voltaire. Qui m'eût dit dans cet engouement général que dès ma première jeunesse j'aurais l'esprit assez juste pour puiser dans ses propres ouvrages le mépris et l'aversion que cet homme fatal m'a toujours inspirés?

On travaillait ainsi à me hausser au-dessus de mon âge et on n'y réussissait que trop. Je n'en savais guère plus que les autres; mais en revanche je croyais très sincèrement être plus savant et plus sage qu'eux tous, et il en résultat chez moi, a défaut d'autre développement, un développement de suffisance et de *self-satisfaction* fort supérieures à mon âge. Je n'avais de confiance qu'en moi-même, je discutais, je disputais et quand il intervenait un « taisez-vous », un tirement d'oreille ou un soufflet que j'appelais *ultimo ratio patrum*, j'avais une dernière arme en réserve : un sourire dont l'impertinence était, suivant l'occasion, plus ou moins perceptible. Que ce sourire a fait pleurer de fois ma pauvre mère! Que de taloches, que de menaces de m'envoyer au collège il m'a valu! On l'appelait « un ricanement bête » car il fallait m'humilier; mais à la guerre continuelle qu'on lui faisait, je sentais bien qu'il n'était pas si bête qu'on le disait. Mes pauvres parents recueillaient un peu plus qu'ils n'avaient semé; on m'appelait *Monsieur le docteur* et, à tout prendre, j'étais un petit pédant insupportable. Pourtant j'avais un grand sentiment de vérité, un amour de l'ordre et

de la bienséance qui ne m'a jamais quitté, et une religion du devoir qui m'a été toute ma vie une loi bien commode, puisqu'elle me dispensait d'hésiter ou de choisir quand elle avait parlé. Ces trois qualités sont, j'ose le dire, d'une âme élevée, et quelle âme élevée n'a pas été brusque ou impertinente dans son enfance? Quant au cœur, il était excellent. En voici un trait qu'assurément personne n'a jamais su. Le pauvre Thiriot avait une femme, beaucoup d'enfants et fort peu d'argent; il tomba malade et ma mère, le sachant dans le besoin, enveloppa dans un rouleau cinquante écus de 6 francs qu'elle me chargea de glisser adroitement sous son oreiller, lorsque j'irais le voir. J'ajoutai au rouleau quatre gros écus de mes économies. La charité était complète : à la fois juste, modeste et ignorée. Cependant je n'éprouvai pas l'ineffable joie que donne le sentiment d'un bienfait. Cet homme m'ennuyait souvent, rien ne m'intéressait en lui, je n'eus que le contentement d'un devoir accompli. Il faut autre chose pour m'émouvoir. J'ai le malheur de ne pouvoir épancher ce qui m'oppresse. En revanche le ciel m'a donné des larmes pour l'admiration. J'ai pleuré à une représentation d'*Esther*. J'ai pleuré en lisant la *Partie de chasse de Henri IV* (1), en lisant des gazettes qui racontaient le retour des Bourbons.

Mais j'ai omis dans ma chronique un spectacle qui m'est encore présent. Je n'avais que sept ans lorsque Louis XVI fit avec Marie-Antoinette sa première entrée dans Paris après la mort de Louis XV. On me mena voir ce magnifique cortège. Le roi avait la figure, non pas agréable, mais fort noble. La reine avait beaucoup d'éclat, de fraîcheur, et son visage s'animait par la bonté et la gaieté. Tous deux, vêtus de blanc, occupaient une de ces magnifiques voitures, monuments de sculpture et de ciselure qu'on n'a imités depuis qu'avec une mesquinerie ridicule. Je fus frappé de la pompe pacifique, élégante, presque galante qui les escortait. Rien de militaire. Tout était civil : les officiers des maisons, ceux de l'écurie, la compagnie des chasses, la fauconnerie. Même les Cent-Suisses dans leur fraise antique et les gardes du corps dans leur costume rouge et bleu fort riche et surchargé d'or, ne rappelaient aucune idée guerrière. Ces formes ont bien changé depuis trente

(1) Comédie de Collé, donnée pour la première fois au Théâtre-Français en 1774. *(Ed.)*

ans : les cérémonies de ce genre offrent à nos yeux de véritables armées; on a l'air d'aller faire le siège de Notre-Dame pour y entendre un *Te Deum*.

Il me semble qu'à peu de temps de là, je vis une deuxième entrée du roi. Il venait de poser la première pierre de la Révolution, c'est-à-dire de rétablir l'ancien Parlement et de dissoudre le Parlement Maupeou. La canaille de Paris se réjouissait sans savoir pourquoi, mais le Parlement, ou plutôt les jeunes et turbulentes Chambres des Enquêtes, étaient populaires comme celles de la Fronde, comme tout ce qui fait opposition, car, depuis Gracchus jusqu'à Benjamin Constant, le peuple n'a jamais pu croire qu'on fît de l'opposition autrement que pour son service. On chantait partout la jolie chanson des *Revenants* de Collé et ce petit couplet sur l'air *Sous le nom de l'amitié :*

Sur la route de Chatou
Le peuple s'achemine
Pour voir la triste mine
Du chancelier Maupeou,
Sur la rou...
Sur la rou...
Sur la route de Chatou.

Une réforme alors plus importante pour moi que celle du Parlement, fut celle que tenta le marquis de Girardin. Ce dernier, hôte de Rousseau, père de trois fils de mon âge, osa braver le qu'en dira-t-on. Une foule d'enfants de Paris, élevés comme moi chez leurs parents, se réunissaient aux Tuileries pour prendre leurs ébats en culotte, bas et escarpins, manchettes aux poings et le chapeau à trois cornes sur la tête. Un après-midi nous y vîmes venir le trio des Girardin en matelots à l'anglaise, chapeau rond, veste sans basque et pantalon (1). La huée fut d'abord générale. Puis on s'accoutuma à ce costume, on l'envia et moi plus qu'un autre. Un jour que j'exaltais le bonheur des Girardin exempts de papillottes, de fer à friser, de poudre, de pommade et surtout de la crainte d'être grondés pour un trou ou pour une tache : « Hé bien, me dit mon père, veux-tu être comme eux? » — « Ah! de tout mon

(1) Cf. *Revue d'hist. litt. de la France*, n° 1 de 1906, p. 108, le récit de l'architecte Paris qui voit à Ermenonville les Girardin, père et fils, habillés « d'une toile bleue anglaise ». *(Ed.)*

cœur! » Et soudain ma queue fut coupée; ma bourse et mon catogan disparurent; j'eus des cheveux de leur propre couleur, plats ou bouclés, comme ils voulurent, au grand contentement de M. Favier, le valet de chambre. Il faut ajouter que je payais bien cher cette métamorphose de ma toilette : d'abord par le martyr quotidien d'un bâton de pommade, aussi dur qu'un bâton de chêne, qui, tous les soirs redressait pendant un quart d'heure la racine de mes cheveux pour entretenir l'honneur des sept pointes que j'avais reçues de la nature; ensuite par l'humiliation de passer toute ma matinée avec des cheveux en mèches hérissées de pommade; ce qui me valut de l'impitoyable Carmontelle le surnom de *chat mouillé*.

Ma vanité avait donc sa part en cela comme dans tout le reste et, quand je méditais sur moi-même, je trouvais un peu dur que le lauréat de Saint-Ouen, l'interlocuteur de Voltaire, l'homme qui venait de sacrifier sa queue en Romain n'eût pas encore le moindre rang dans le monde. Mon père avait à Paris des soupers charmants. Mes jeunes cousins de Chazet en étaient, et moi, qui avais dix ans, on m'envoyait coucher dès neuf heures! Je traversais la salle à manger où je voyais, le cœur gros, une grande table dressée, un surtout de glaces, des porcelaines, des fleurs. Quel chagrin, quelle injustice! Je résolus un soir de conquérir la place qui m'appartenait. A l'heure où l'on venait enlever ma sœur et moi, je me glissai derrière de gros rideaux de damas qui couvraient l'embrasure d'une fenêtre. On ne me trouve pas, on me croit parti en avant, et la gouvernante n'emmène que ma sœur. Cependant une table de jeu se plante devant ma fenêtre et me voilà pendant une grande heure dans ma niche sans oser remuer ni respirer. Enfin, on annonce le souper, tout le monde se lève, et dans la confusion je reparais, je circule, je crois qu'on va trouver ce trait ingénieux, digne d'être couronné par le succès. Déjà, je me vois assis à cette belle table et compté pour un personnage. *O vanas hominus mentes!* Mon père m'aperçoit : « Mon pauvre Auguste, me dit-il, on t'a donc oublié! » Il sonne, on vient, je pars. J'aurais bien dit comme Rousseau : « Adieu, rôti! » Cette défaite humiliante rabattit le vol que je commençais à prendre.

Je crois avoir épuisé les souvenirs de mon enfance jusqu'à l'époque qui la sépara en quelque sorte de ma première jeunesse.

Ce fut celle de la mort de mon père. J'avais douze ans quand je pris la petite vérole à Saint-Ouen. Presque toute la maison la prit de moi, excepté ma mère qui avait été la première personne inoculée en France quand le célèbre La Condamine, ami de mon aïeule, rapporta cette découverte du Nouveau Monde. Ma petite vérole fut terrible et les remèdes encore plus, car après ma convalescence je fus porté pendant six mois, ne pouvant pas faire usage de mes jambes. Cependant elle ne fit qu'une victime, et cette victime fut mon père. Dès les premiers symptômes de ma maladie, on l'avait exilé à Paris. Il ne reparut à Saint-Ouen que quand tout était fini, guéri et purifié; il n'entra pas dans la maison; mais du jardin on me montra à lui par une fenêtre. Ma figure rouge le frappa. Le soir la petite vérole le prit; le médecin Bory fit le reste. Ce célèbre et élégant Bory était l'ami de la famille, ce qui est toujours un malheur, on peut bien avoir un médecin pour ami, mais il ne faut pas avoir un ami pour médecin. Celui-ci littéralement tua mon père qui était plein de force et de santé et qui avait le sang pur qu'il m'a transmis. J'ai vu, peu d'années après, ce même Bory conduire ma grand'mère, son amie aussi, jusqu'au bord de la tombe. Elle avait un corps de fer qu'il exténua six mois durant de tisane et de jeûne, jusqu'à ce qu'enfin ma mère qui, comme on le pense bien, avait conservé peu de confiance en lui, força la sienne à recevoir la visite de Malouet. Malouet, après lui avoir tâté le pouls, lui dit : « Madame, mangez. » Elle mangea et, huit jours après, elle se portait bien.

CHAPITRE II

1780-1787

Douleur de Mme de Frénilly. — Transformation du Palais-Royal. — Colère contre le duc d'Orléans. — Paris en 1780. — Dîners et soupers. — Allaitement. — Les maîtresses de maison. — Importance des Quarante. — Les embarras. — Les théâtres. — Les foires. — Autres plaisirs de qualité. — Longchamp. — Les bals. — Le bal de l'Opéra. — Frénilly intrigué par sa cousine Mme de Bon. — Un précepteur. — Guiraudet-Bréjole. — Théâtre domestique. — Le cours épistolaire. — Gail et le grec. — D'Alembert. — Le comte de Tressan. — Condorcet. — Maury. — Delille. — Marmontel. — Mme de Montigny. — Morellet. — *Le Mariage de Figaro*. — L'esprit public. — Les nouvellistes. — L'arbre de Cracovie. — Métra. — Patriotisme. — Louis XVI, le « gros cochon ». — Lafayette ou Gilles-César. — Voyages. — Ermenonville. — Séjour à Reims. — Études de droit. — Les manies de Bréjole. — Lectures. — Religion. — Tournée en Allemagne. — Amsterdam. — La Hollande. — Londres. — La revue de Woolwich. — Infortunes d'un notaire. — D'Orcy. — Hérault de Séchelles. — Actrices de Paris.

La douleur de ma mère fut ce que ma mère était partout, douce pour les autres, amère pour elle seule. Son cœur semblait avoir besoin de remords, et cherchait en lui-même une victime à celui qu'elle pleurait. Ce sentiment injuste était le frein de son imagination ardente. Un malheur ne lui suffisait pas : il lui fallait une cause et une justice : la cause, c'était elle; la justice, elle se la fit dans un deuil éternel, dans une séparation totale du monde, et elle l'inscrivit sur le portrait de mon père, sur un tableau des *Nuits* de Young, partout. Hélas! elle n'était coupable que de lui avoir permis de me voir. Elle ne voulut plus rentrer à Saint-Ouen, elle vendit sa maison, elle se retira à Neuilly dans les solitudes du bois de Boulogne. Il lui restait une mère, un oncle et deux enfants; mais la maison brillante de mon oncle l'effarouchait; elle n'était plus cette femme qui faisait le charme de tous les cercles; elle n'était qu'une mère pénétrée de ses devoirs. Ce qu'elle ôtait au monde profita à ses enfants et leur éducation fut la seule chose qui ne se ressentit pas de la perte de leur père. Une année se passa ainsi au bout de laquelle elle changea son logement de la rue des Petits-Champs,

qui lui était devenu un supplice, contre une de ces jolies maisons que le fermier général de la Haye venait de bâtir sur le boulevard de la Madeleine. Elle revint à sa mère, lui consacra toutes ses soirées, et, lorsque sa mère mourut, son oncle, devenu infirme, hérita de ce dévouement quotidien.

Ma mère, solidement instruite et qui possédait ses auteurs latins, s'était flattée de finir elle-même mon éducation. Ce plan qui continuait mon père, lui semblait un legs, un devoir, et elle voulait que je tinsse tout d'elle. Elle eût été la reine Blanche faisant vomir à son fils le lait qu'il avait reçu d'une autre. Mais quelques mois de cette épreuve la convainquirent qu'il était nécessaire de me mettre entre les mains d'un homme. On me chercha un gouverneur; ce fut un second veuvage pour ma mère.

Avant d'en venir à cette révolution dans mon éducation, il faut dire quelque chose d'une révolution sociale qui advint alors et qui préluda par le bouleversement d'un quartier au bouleversement d'un royaume. Je veux parler de la destruction du Palais-Royal. Le vieux duc d'Orléans, retiré avec Mme de Montesson dans son élégante maison de la Chaussée d'Antin, avait abandonné à son fils, le duc de Chartres, ce magnifique domaine du cardinal de Richelieu. Son vaste jardin, borné à l'ouest par le palais, l'était des trois autres côtés par une rangée de maisons que leur position rendait sans prix. Des allées droites, des bassins et des parterres le divisaient, et du côté du midi régnait cette grande allée des marronniers, dont aucune en France n'égalait l'antiquité, la largeur et la superbe voûte impénétrable au soleil. A son extrémité était l'orangerie. Cette immense galerie de verdure formait depuis Anne d'Autriche le salon commun de toute la bonne compagnie de Paris, sans distinction de quartiers. Le soir était l'heure des promenades, et, en été, — car alors on habitait Paris toute l'année, — on ne sortait pas de l'Opéra sans venir au Palais-Royal.

C'était une promenade de luxe, de fête et d'étiquette. Tout y était plumes, diamants, habits brodés et talons rouges; une *chenille*, c'est-à-dire un frac et un chapeau rond, n'eussent osé s'y montrer. Les cafés de Foy et du Caveau, qui seuls ont survécu aux révolutions, y avaient fait des fortunes colossales. Bref, le Palais-Royal était le cœur et l'âme, le centre et le noyau de l'aristocratie parisienne; il tenait à sa racine. Voilà ce que le duc de Chartres entre-

prit un jour de détruire. Il ignorait sans doute ce qu'on répondit à Jacques I[er] qui voulait bâtir au parc Saint-James et demandait ce que ce projet lui coûterait : « Rien que trois couronnes. » J'ai vu la hache au pied du premier marronnier de la grande allée, et la chute de cet arbre eut pour écho un universel cri de douleur ou plutôt de fureur. Ce fut un déchaînement général. Il n'y avait point de forfait dont un tel Vandale ne fût capable. Hélas! on ne se trompait que de quelques années! Il était méprisé, il fut exécré. La vénération qu'inspiraient sa femme et son beau-père donnait du lustre à son ignominie. Il eut beau s'élever dans les airs (1), combattre sur les eaux (2); on ne vit partout qu'un lâche faisant de la bravoure. Le prince de Lamballe, son beau-frère, qu'il tua de débauches pour envahir l'héritage des Penthièvre; Mme de Genlis, si méprisée, créée *gouverneur* de ses fils; l'intrigue scandaleuse de Mme de Buffon; un théâtre de la foire (3) construit dans le sanctuaire d'Anne d'Autriche et du cardinal de Richelieu; la magnifique galerie du Palais-Royal vendue à un banquier... (4), fut tout sujet d'injures et de sarcasmes. J'ai encore les oreilles pleines des chansons, la plupart fort piquantes, dont on l'affublait, et voilà comme la haine publique a fait d'un homme vil et plat un homme méchant et coupable. Le Palais-Royal devint ce qu'il est aujourd'hui : son salon de verdure fut transformé en bazar, les boutiques succédèrent aux talons rouges, l'aune à l'épée, et le règne de la démocratie commença dans cette capitale de Paris. L'incendie de l'Opéra, qui suivit de près, acheva d'en bannir la bonne compagnie. On refusa au duc de Chartres la permission de le rebâtir, et ce fut alors qu'on vit Le Noir élever en trois mois cette merveille de la porte Saint-Martin, cage de bois, délicieuse, garantie pour trois ans et qui vit toujours.

Mais pourquoi ne m'arrêterais-je pas un moment pour dessiner quelques traits de la figure de Paris à cette époque?

On dînait à deux heures et on soupait à dix. Les dîners étaient d'apparat et les soupers de plaisir. On soupait après le spectacle qui commençait entre 5 et 6 heures et finissait entre 8 et 9. Après le

(1) Le ballon de Saint-Cloud.
(2) Le combat d'Ouessant.
(3) Les Variétés.
(4) La Borde de Méréville.

souper, on jouait, et ce n'était pas un talent médiocre ni facile pour une maîtresse de maison que celui d'assortir les parties. Mais quelques femmes, quelques hommes d'esprit, et une partie de la jeunesse ne jouaient pas ou faisaient, en courant, un reversi. Le jeu, la conversation, les rires, prolongeaient souvent la soirée jusqu'à deux heures du matin. On n'avait d'affaire que le plaisir. On se levait tard. J'ai vu commencer la mode de ne pas souper. On restait au salon, et « je ne soupe pas » voulait dire « je dîne tard » : le bon ton est toujours de faire les mêmes choses plus tard que les autres. J'ai vu encore dans ces soupers commencer une autre mode, particulière aux dames : celle de se faire apporter son nourrisson au milieu de trente personnes et d'allaiter dans un coin du salon ces pauvres victimes de Rousseau qui, au lieu de téter en bon air le sein d'une robuste paysanne, venaient prendre dans une salle de fête le lait échauffé de leurs sensibles mères. Enfin, si c'était là le triomphe de la Nature sur le sens commun, j'ai vu commencer dans le même temps une troisième mode, qui était le triomphe du bon ton sur la Nature : les jeunes femmes ne dansaient plus dès qu'elles avaient un enfant. Elles vous disaient avec leurs vingt ans et une figure de rose : « Je suis trop vieille, je ne danse plus. » Et, après la Révolution, ces vieilles de vingt ans avaient retrouvé leurs jambes et dansaient à trente ans sans quitter la place.

Les spectacles n'étaient pas, comme en Italie et dans une partie de l'Allemagne, l'occupation obligée de la soirée. Il y avait beaucoup de cercles aimables où la maîtresse de la maison restait chez elle soit constamment, soit à des jours marqués. Et quel talent supérieur elle déployait — talent d'autant plus grand qu'il était moins aperçu! Captiver son monde; diriger, prolonger, renouer ou abréger une conversation; avoir un regard, un mot pour chacun; introduire, d'un coup d'œil ou d'une parole, un tiers dans la causerie des autres; le mettre en contact avec eux; le faire connaître sans le nommer ni le présenter : quel art charmant et délicat! Il fallait voir surtout quelle importance, quelle attitude avait dans ces cercles un des quarante de l'Académie. L'abbé Maury avait à choisir entre un fauteuil ou un évêché, sans mériter ni l'un ni l'autre; il préféra à l'évêché qui ne le mènerait à rien le fauteuil qui le mènerait à tout!

Pour revenir aux spectacles, ils étaient alors plus fréquentés

qu'aujourd'hui; les heures étaient plus commodes; chacun avait sa loge et un rang de loges formait presque un salon où conversaient des gens de connaissance; enfin, chaque théâtre avait ses bons jours, les jours où jouaient les meilleurs acteurs et où venaient les personnes du bel air : l'Opéra, le mardi et surtout le vendredi; les Français, le mercredi et le samedi; les Italiens, le lundi et le jeudi, car on peut dire qu'aux autres jours, à l'exception du dimanche, la salle était vide.

Ce partage des jours de la semaine entre les grands théâtres avait eu pour motif, outre l'intérêt de ne se pas nuire réciproquement, l'avantage de diminuer un inconvénient qui dans mon enfance se renouvelait sans cesse autour du Palais-Royal et particulièrement dans la rue que nous habitions. C'était ce qu'on appelait les *embarras*. Les voitures venaient des quatre points cardinaux s'amonceler dans cette rue, à l'heure de la sortie des spectacles, et quand elle était remplie, comme je l'ai vu vingt fois, depuis la place des Victoires jusqu'à la place Vendôme, toute la tactique des cavaliers du guet y perdait son latin; il fallait rester emboîté durant une heure, avançant avec une lenteur extrême, reculant parfois, et alors le cri de *gare derrière* était comme celui de *sauve qui peut* : tout était sens dessus dessous : les femmes criaient, les cochers juraient, les timons cassaient : c'était comme un jour de bataille. Quand ma mère logea sur le boulevard de la Madeleine, elle avait tous les soirs la rue entière des Petits-Champs à traverser pour aller chez ma grand'mère qui demeurait place des Victoires, et c'est ainsi que j'ai souvent assisté à cette bagarre.

Les pièces nouvelles étaient rares. L'Opéra vivait sur un opéra de Gluck ou de Piccinni; les Français, sur Corneille, Racine et Crébillon, Molière, Regnard et Destouches; les Italiens, sur Sedaine, Favard, Marsollier, et sur les canevas italiens de Gherardi, qui n'avaient pas le sens commun, mais que Carlin savait rendre charmants.

Quant aux théâtres du peuple, on n'en comptait que deux : Audinot de l'Ambigu-Comique, et Nicolet ou les grands danseurs. Ils étaient côte à côte, sur le boulevard dit le beau Boulevard, qui était dans ce temps le Palais-Royal des rues Saint-Martin et Saint-Denis. Les cafés, les parades, les Curtius et autres curiosités y abondaient, et c'était une espèce de foire très amusante. Les jeudis

seulement le beau monde y paraissait en gala, et deux files de berlines — les calèches auraient été roturières et on ne voyait guère encore de coupés — en faisaient gravement le tour au pas, montrant chacune deux ailes de vertugadins qui sortaient par les portières, tandis que les élégants se promenaient au milieu. Ces petits théâtres, fort molestés par les grands théâtres que la bonne compagnie désertait quelquefois, avaient en revanche deux privilèges : l'un, de jouer une semaine de plus qu'eux dans les vacances de Pâques ; l'autre, de se transporter aux différentes foires de Paris.

Ces foires avaient un grand attrait pour les enfants de notre âge. Le mot « nous irons ce soir à la foire » répandait un rayon de joie sur toute la journée. J'aimerais encore à parcourir ces galeries couvertes, bordées de deux rangs de boutiques illuminées, entremêlées de marionnettes, de fantoccini, de géants, de nains, de joueurs de gobelets, de chiens savants et d'animaux curieux, sans compter un vaux-hall, deux spectacles, et les tartelettes, les croquignolles ! Il fallait voir tout, il fallait manger de tout, et la soirée passait trop vite.

Les autres plaisirs de qualité étaient Toré, le Colysée, les bals, Longchamp et les concerts spirituels.

Torré, le roi des illuminations, avait tout près du beau Boulevard un vaux-hall et un petit jardin où deux fois la semaine, avec un goût merveilleux, il variait sa décoration de lampions de couleurs.

Le Colysée était beau, mais trop vaste et trop éloigné. On l'avait placé au rond-point des Champs-Élysées, sur cette route de Neuilly qui n'était que commencée et qui n'aboutissait encore qu'au petit bois dit de l'*Étoile* entre Paris et la porte Maillot (1).

Longchamp était plus éloigné encore, et tout Paris s'y donnait rendez-vous en carême, à une époque froide et rigoureuse ; mais il s'agissait de briller, non de s'amuser, et la vanité mène bien plus loin que le plaisir.

J'ai vu Longchamp dans son plus grand éclat. Deux files de voitures partaient de front de la place Louis XV, deux autres redescendaient de même de l'extrémité du bois de Boulogne. Au

(1) C'est de ce bois percé en *étoile* que la barrière actuelle a pris son nom. Cf. sur le Colysée les *Souvenirs* de Mme Vigée Le Brun, I, p. 24. *(Ed.)*

milieu de l'immense avenue de Neuilly circulaient les hommes à cheval; la cohue remplissait les contre-allées. On ne voyait pas un fiacre; on eût sifflé un carrosse de remise, et on avait quelque dédain pour les voitures à quatre chevaux qui décelaient la seconde robe ou la moyenne finance, par la vanité d'en avoir plus de deux et l'impossibilité d'en avoir six (1). Le suprême bon ton était en effet, à Longchamp, d'avoir deux chevaux ou six, et seulement le mercredi et le vendredi, car l'importance d'être le premier ou le dernier est un de ces caprices de la mode qui s'expliquent fort bien par la vanité. Mais ce que nul, hors les Parisiens de mon âge, n'a vu juste à ce sommet de perfection, c'est le délire inouï du luxe dans ces trois jours; chevaux, harnais, voitures, livrées, toilettes, tout devait être neuf, si l'on voulait être regardé. Les *filles* surtout avaient le privilège particulier de se montrer, chacun de ces trois jours, avec des attelages neufs, parce qu'elles n'avaient ni vieilles armoiries, ni vieilles livrées à conserver; et j'ai vu Adeline, des Italiens, la plus célèbre coquine de Paris, qu'entretenait le fermier général Vémeranges paraître trois fois à Longchamp avec trois voitures et trois attelages à six chevaux différents, sans oublier trois livrées.

Les bals étaient devenus une sorte d'obligation sociale, Celui qui avait des enfants ou des petits-enfants devait un bal à la société. Peu de personnes s'en dispensaient, et, pour peu qu'on fût un peu répandu, on avait communément trois ou quatre invitations de bals pour le même jour. On ne peut se figurer ces bals, à voir ceux du temps présent. C'est comme la nuit et le jour. Tout y respirait un air de fête, un parfum d'enchantement : illuminations et décoration des appartements; toilette des femmes, toute de fleurs et de plumes; parures des hommes, toutes de soie et de broderie; luxe des buffets; recherche des soupers qui se répétaient trois ou quatre fois dans le courant de la nuit. Ces grands bals se tiraient du pair et de la foule en se donnant au commencement du carême. Un bal de carême était la perfection du grand

(1) C'est par la même raison de vanité qu'à l'Opéra, où tout était d'étiquette, la très bonne compagnie allait peu aux premières qui sentaient le banquier, le traitant, l'homme qui veut se produire; point aux secondes, qui étaient par tradition les premières du commerce et des grosses boutiques; mais toujours aux baignoires, aux troisièmes et aux quatrièmes, et au parterre. — Les hommes s'entend.

air. J'ai vu mourir les menuets qui, dans mon enfance, avaient encore le premier rang, comme ces souverains qui ne règnent plus que par l'étiquette. La valse n'était pas née; on dansait quelquefois l'allemande, la plus spirituelle danse que j'aie vue de ma vie, et que Marie-Antoinette avait introduite en France. Deux ans avant la Révolution, un sinistre augure annonça la réforme des bals. Les habits de gala disparurent et les hommes ne dansèrent plus qu'en habit habillé noir; ce mélange de corbeaux et de nymphes blanches nous faisait appeler les bals des œuvres *pies*.

Un bal qui ne ressemblait pas à ceux-là, c'était le bal de l'Opéra. Ce nom seul rappelle le nom et la quintessence de Paris à cette brillante époque. Toutes les femmes y étaient masquées, tous les hommes sans masque, et c'est ce qui en faisait le sel et le charme : une moitié connaissant l'autre sans en être connue. Les femmes avaient le plaisir d'être téméraires et respectées sous le masque, et les hommes, celui d'être intrigués et celui de deviner.

Les femmes comme il faut étaient en domino et masque noir, rarement en blanc, jamais en couleur, mais masquées et couvertes jusqu'aux yeux. On déguisait jusqu'à ses pieds et surtout ses cheveux. On arrivait en chaise à porteurs; on retournait en brouette. N'être pas connu était une affaire, et ce n'était pas toujours sans raison. Bien des conspirations domestiques, bien des intrigues de cour ou d'état se nouaient là. Le malicieux Rulhière fut un des aigles de ce bal. Il y donnait, un soir, le bras à Mme Le Sénéchal, alors dans sa première jeunesse; il reconnaît la reine assise et masquée. Une place vide était à côté d'elle. « Mettez-vous là, » dit-il à sa compagne; et il entame la conversation, passe en revue toutes les femmes de la cour, conte sur elles des anecdotes si plaisantes que Marie-Antoinette en pâmait de rire, et rapporta beaucoup d'instruction de cette soirée.

Les hommes laissaient leur épée à la porte, et il était de mauvais goût de tutoyer les masques. La conversation se faisait à demi-voix; on n'entendait point ces rumeurs glapissantes que j'ai trouvées ailleurs. Aussi le premier coup d'œil était lugubre. Une immense cohue noire circulait lentement dans une immense salle, sans autre bruit qu'un murmure confus, moitié aigu, moitié grave; il n'amusait que quand il commençait à intéresser, et cela ne tardait guère. Il y avait là comme vingt villes de pro-

vince où tout le monde se connaissait. Pour moi, qui n'ai vu ce bal qu'à son déclin, j'en ai joui délicieusement tout un hiver, grâce à une mystification de Mme de Bon. Elle s'était fait une espèce de souffre-douleur d'un certain secrétaire d'ambassade de son beau-frère, dont je cherche en vain à me rappeler le nom. C'était un tout petit homme fort mince, insignifiant, obséquieux, et dont on riait un peu dans ma famille. Il fut choisi par ma belle cousine pour filer tout un hiver une intrigue de bal avec moi. Je débutais tout frais émoulu de mes voyages, et ne connaissant âme qui vive dans Paris. Je fus donc très fier de me voir recherché, cajolé, lutiné; de recevoir un rendez-vous au bal suivant, un du second au troisième et ainsi de suite. Quant à deviner quelque chose, c'eût été ma propre sœur, que je ne l'aurais pas reconnue tant j'étais neuf à ce jeu. On peut donc juger de l'imbroglio où me mettait une personne instruite de moi, des miens, de ma vie, de mes goûts, de mon caractère, jusque dans les plus intimes détails. Puis venaient les questions. On me faisait parler sur Mme de Bon, et c'était, je crois, assez lestement; sur M. le secrétaire, et, là, c'était avec un superbe dédain qui faisait bien payer au pauvre homme le plaisir qu'il avait de me tromper. Cependant le carême approchait, je devenais pressant; je demandais avec insistance un autre rendez-vous que ceux du bal. Enfin on promit de se faire reconnaître dans le cercle même de ma mère, qui, depuis quelque temps, consentait à recevoir ses amies le dimanche soir : une rose donnée par moi devait être au sein de ma belle inconnue; le lendemain, la plus belle rose de Wenzel (1) fut remise à un messager secret, et j'attendais le soir du dimanche avec une palpitation inquiète... Par malheur et au grand désappointement de ma belle cousine, le dénouement avorta. Elle avait peu calculé, dans sa petite volonté de femme, quelles pouvaient être les suites de ce dénouement. La dupe d'une femme est toujours résignée, celle d'un homme l'est rarement, et l'esclandre du bouquet au milieu de trente personnes pouvait le rendre encore moins patient. Elle n'avait rien calculé de tout cela, ou ne s'en embarrassait guère; mais M. Descombes (voilà son nom retrouvé) l'avait calculé pour elle. Il avait reçu

(1) Wenzell, dont les fleurs de papier, disait-on, faisaient la nature jalouse, demeurait rue de l'Échiquier, au pavillon de l'Échiquier; sous le Directoire, il donna des bals et des fêtes qu'on appelait balladères. *(Ed.)*

force duretés et me tenait quitte. Il ne voulait pas d'un duel qui, tuant ou tué, lui faisait perdre sa place. Il confia tout à Mme de Chazet, qui confia tout à ma mère, qui me le confia. Je fus outré, la cousine se désespéra, mais les choses finirent par s'arranger à l'amiable. Tel fut mon début au bal de l'Opéra.

Mais je reviens à l'époque où on reconnut que j'avais la bouche trop dure pour une bride féminine. Ce fut une grande affaire que de me chercher un précepteur ou plutôt un gouverneur, car il importait beaucoup plus de me gouverner que de m'instruire. Notre excellent abbé Séguret, citoyen d'Anduze et chanoine indultaire d'Alais, était alors précepteur de mon cousin de Thésigny, que son mérite n'empêcha pas d'être un mauvais sujet, comme tout l'esprit de l'abbbé de Condillac n'avait pas empêché son duc de Parme d'être un sot.

Il fut consulté et il trouva que le meilleur des éducateurs serait un citoyen d'Alais ou d'Anduze. Le Languedoc, pays de droit écrit où on peuplait beaucoup et où abondaient les cadets de famille, était alors en possession de recruter les séminaires et d'approvisionner Paris d'instituteurs. M. Guiraudet, d'Alais, naguère précepteur du prince Charles de Rohan-Rochefort, homme d'esprit, assez original, mais froid, doctrinaire et ambitieux, à qui tous ses petits talents firent depuis une petite fortune politique (1), avait un frère puiné, âgé de vingt-deux à vingt-trois ans, qui battait le pavé de Paris, après avoir entrepris et quitté l'éducation du prince Jules, neveu et coadjuteur du célèbre cardinal de Rohan. Cet abbé alaisien aurait eu lui-même besoin d'un précepteur; il devint le mien. Le bon abbé Séguret, pétri de vertus douces et chrétiennes, se laissa guider dans son choix par l'amour du prochain, par le compatriotisme, peut-être par une certaine conformité d'accent. Ma mère crut l'abbé Séguret, qui avait éprouvé le candidat par une semaine de séjour au château du Fay (2). On me demanda mon avis, et il fut favorable; j'avais trouvé l'abbé fort plaisant, fort sautant, fort chantant, un peu plus enfant que moi; et c'est ainsi que M. Guiraudet a été mon mentor-camarade pendant six ans de ma vie.

C'était le troisième fils d'un médecin d'Alais, qui en avait quatre

(1) Il mourut préfet de Dijon en 1804.
(2) Nom d'une terre de M. de Thésigny. *(Ed.)*

et peu de fortune. Son frère aîné, chef de la famille, comme le sont les aînés en Languedoc, et qui joignait à cet avantage celui de s'être frotté de beau monde à l'hôtel de Rohan, exerçait sur lui un despotisme qu'il subissait avec une déférence forcée. Il n'était que sous-diacre, et son ambition était destinée à vieillir dans les honneurs obscurs de quelque bénéfice. Il était singulièrement laid : sa tête, faite en parallélipipède, s'accompagnait de deux joues pendantes, à l'autrichienne, et colorées d'une teinte entre le jaune et l'olive. Petit, maigre, trapu, il avait des mains taillées en épaules de mouton et emmanchées de doigts d'un tel diamètre, que le malheureux, qui était fou de musique et pataugeait tout le jour sur un piano, n'avait jamais pu parvenir à toucher moins de deux notes à la fois. Il avait de l'instruction fort peu, de l'esprit beaucoup; de l'originalité infiniment, mais lourde et fatigante, à la manière de Swift; enfin, de la singularité, de la bizarrerie en tout; une ignorance complète du monde, qui, jointe à un orgueil excessif, faisait de lui l'être le plus susceptible, le plus hérissé, le plus tourmentant et le plus tourmenté qu'on pût voir. Il y avait, pour lui, deux choses insupportables. L'une était d'être prêtre, et il le fut cependant, quoique rien en lui ne m'ait clairement démontré qu'il crût en Dieu et qu'il eût dit sa seconde messe; quand la Révolution l'obligea de quitter pour un temps le petit collet, il accepta cette obligation pour le reste de sa vie, et ma sœur, qui était maligne et ne l'aimait guère, le faisait entrer en convulsions en l'appelant *monsieur l'abbé*. L'autre objet de son aversion, et de beaucoup le plus important, c'était d'être précepteur. Cette place, qu'il avait désirée et qui assurait son avenir, lui paraissait une dérogation humiliante; un Montmorency tombé dans le malheur ne l'aurait pas vue de plus haut que lui. Il avait pour l'excellent abbé Séguret, à qui il la devait, un dédain verni de reconnaissance. Dans les rues ou les promenades, lorsqu'une de ses connaissances venait à passer, en deux sauts mon homme était de l'autre côté, pour échapper à l'opprobre d'être rencontré avec un enfant. Un jour, ma mère, qui restait en relations de politesse avec Mme Necker et de maternité avec sa fille, sa « chère minette », nous envoya leur faire une visite. L'abbé fit de fortes objections et se rendit enfin, sur l'assurance qu'il n'y aurait personne. Je crois que c'était après la disgrâce de M. Necker. Nous arrivons rue Bergère, où il demeu-

rait; l'abbé, qui ne voulait rien livrer au hasard dans une affaire aussi délicate, s'arrête à cinquante pas de la porte et m'envoie seul parler au suisse et remettre ma carte. J'arrive, je parle; on me répond : « Madame y est. » J'entre, je traverse une avenue, puis une grande cour, et j'atteignais le perron quand l'abbé, accourant tout essoufflé, m'arrêta. Il était entre Charybde et Scylla : me laisser entrer seul, et qu'on sût qu'il m'avait laissé là, ou subir le déshonneur d'entrer avec moi! Pour se tirer d'embarras, il me ramena sans visite faite et sans carte remise. Il déguisait sa demeure, sa vie, jusqu'à son nom qu'il changea au bout de quelque temps en celui de Bréjole. Joignez à cela une tête singulièrement romanesque, une disposition à croire toutes les femmes occupées de lui, une santé de fer et un tempérament de feu.

Tel était l'instituteur de mon enfance; et j'avoue que je n'ai rien appris de lui, que mon instruction l'occupait peu, mon éducation point, et que je ne lui ai dû que celle des contraires; que je ne l'aimais, ni ne l'estimais, ni ne le craignais, quoiqu'il fût extrêmement violent. Si j'ai vécu six ans avec lui sans me plaindre, c'est pour ne pas affliger ma mère, et parce que la plus grande partie de ce temps s'est passée en voyages, qui m'amusaient, ou en séjours dans une ville de province où ses goûts, ses allures, et le soin que son orgueil avait de s'isoler de moi, me laissaient une grande liberté. Voilà les seuls souvenirs qu'il m'a laissés. Durant six ans, nous avons vécu ensemble, et depuis je l'ai soigné, servi, recueilli, supporté comme s'il m'avait créé des devoirs envers lui; quand la Révolution et une banqueroute l'eurent privé d'une rente dont ma mère avait consenti à lui payer le capital, je lui en constituai une de même valeur. Donnons-lui cependant une louange : surpris par la Révolution, jeune, ardent, philosophe, orgueilleux, bizarre, et ennemi juré de l'habit dont elle le délivrait, il l'a eue en horreur, et n'a pas cessé de la juger avec une hauteur de mépris et de sarcasmes que rien n'a jamais diminuée. Cela était, par mille raisons, plus honorable en lui qu'en beaucoup d'autres.

Deux années de cette nouvelle vie, depuis treize ans jusqu'à quinze, ne m'offrent que peu de souvenirs. Ma mère vivait solitaire. Elle nous dédommageait de son mieux en nous laissant dans nos heures de récréation une entière liberté de mettre sa maison sens dessus dessous. Nous en profitions avec modération, et nos

plaisirs étaient d'un ordre assez relevé. Ne pouvant aller au théâtre, nous en avions, ma sœur et moi, organisé un spectacle domestique, dont elle était le costumier et moi le décorateur, le machiniste et l'auteur. Les acteurs n'étaient pas nombreux : ma sœur, moi, et la fille d'une femme de chambre, à peu près de notre âge. Dans les pièces à grand spectacle, et nous n'en jouions point d'autres, chacun faisait au besoin deux ou trois rôles, et le talent de l'auteur était de ne pas les mettre ensemble dans une même scène.

Nous ne représentions que des pantomimes, pour ménager le génie du poète et la mémoire des acteurs. Quant aux spectateurs, on convoquait le ban et l'arrière-ban des vassaux : le portier, le cuisinier, le marmiton, les laquais, le cocher; j'aurais volontiers fait monter les chevaux. Un grand salon nous était abandonné et une partie de mon revenu. employé en poulies, en cordes, en papiers, en couleurs, en paillons, serges, rubans, plumeaux, etc., l'avait convenablement décoré. Lorsque la pièce nouvelle était suffisamment répétée, ma mère, en rentrant de la place des Victoires, s'asseyait sur son canapé, l'abbé à ses côtés, toute sa cour derrière, et le spectacle commençait. Par malheur, ces représentations ne durèrent pas longtemps. Une catastrophe nous arrêta au plus brillant de nos succès. Nous donnions *Médée;* ma sœur, dans un char d'osier, y poignardait fort noblement deux enfants de carton; la fille de la femme de chambre, Mlle Éléonore, jouait Créuse, et moi, Jason. Mais je m'étais chargé en outre du rôle d'une Euménide qui faisait des sauts périlleux en agitant sa torche enflammée. Au moyen d'un petit cabinet voisin, d'une perruque de serpents et d'une veste, culotte et bas noirs de l'abbé parsemés de flammes de papier rouge, je venais porter l'épouvante dans le palais de Créon, puis retournais prendre mon casque, mon sabre, ma cotte de mailles et mes brodequins pour assister au poignardement de mes enfants. A la seconde représentation, la torche de l'Euménide mit le feu à une des colonnes du palais; à cette vue, toute la maison s'élance; on coupe les cordes, on abat les décorations, Créuse ressuscite, ma sœur dégringole de son char et, depuis ce jour, nous eûmes beau prier, le théâtre fit relâche.

Ma mère nous consola par un cours de style épistolaire. Elle écrivait avec une grâce piquante, une originalité simple et natu-

celle qui me font encore relire ses lettres, en trop petit nombre, sauvées de la Révolution. On sait combien la perfection du style épistolaire était alors le cachet particulier de la meilleure compagnie. Biens des femmes d'esprit, entre autres Mme d'Houdetot; bien des femmes du grand monde, entre autres Mme de la Briche, écrivaient très mal. Ma mère voulut que nous eussions, jeunes encore, ce « cachet ». Mais elle avait trop de goût pour nous l'enseigner par les livres. Le bon abbé Séguret avait laissé en Languedoc, un ami, l'abbé Tessier, curé d'Anduze, homme aussi plein d'esprit, de grâce et d'urbanité que de vertu et de religion, qui s'intéressait de loin à nos progrès. Ses lettres furent montrées à ma mère qui les trouva charmantes; et là-dessus elle projeta de nous le donner pour modèle et de mettre le cours épistolaire en action, en faisant correspondre ces deux enfants de douze et quatorze ans avce cet aimable vieillard. Nous écrivîmes, nous eûmes peur; il répondit, nous nous rassurâmes; le commerce continua. Que vous dirais-je du succès? Personne n'écrivait d'une manière plus piquante que ma sœur, et moi, pourquoi ne pas dire la vérité? j'ai toujours su tourner une lettre.

Ce ne fut donc pas M. de Bréjole qui forma mon style; ce qu'il a fait de mieux pour moi, c'est, durant les longs jours qui sont de tristes jours dans les murs de Paris, d'avoir consacré nos matinées à parcourir les manufactures, les fabriques et les métiers de divers genres, à voir les monuments, les tableaux, les statues.

Tout en perdant mon temps très volontiers, j'avais un goût assez décidé pour l'occupation, car il n'y avait nulle paresse en moi, et mes amusements, si bêtes fussent-ils, étaient actifs comme mon travail. Lorsqu'on me proposa d'apprendre soit le grec, soit l'italien, ma gloire opta sur-le-champ pour le grec; et, le lendemain, le célèbre abbé Gail (1), qui ne l'était pas encore, m'apporta le discours de Démosthène *Sur la couronne*. J'allai si vite dans cette besogne que, l'année suivante, je traduisis les *Nuées* d'Aristophane pour la fête de mon oncle de Saint-Waast, qui, avec son bon sens tout uni, trouva, sans me le dire, que cette pièce n'était qu'un ramas de sottises, indignes des cochers de fiacre de Paris, et il avait

(1) Je l'ai retrouvé quarante-cinq ans après. Il lut mon nom et mes discours dans les journaux, il m'écrivit, il vint me voir et il se reprit pour moi d'un sentiment très vif que son grand âge laissa peu durer.

raison. Quant à Homère, c'était mon pain quotidien, l'objet de mon culte, et je comprends que mon pauvre ami Dorion (1), bien des années après, se soit indigné qu'on n'apprît pas le grec au duc de Bordeaux. Les adieux d'Hector et d'Andromaque me transportèrent au point que je fis une tragédie, en trois actes, de *la Mort d'Hector*, pour les y insérer textuellement. Si elle était tombée, j'aurais pu crier au parterre à meilleur titre que Voltaire : « Athéniens, c'est de l'Homère! » mais je ne l'ai jamais finie et elle s'est perdue sans que j'aie pu la retrouver. Quoi qu'il en soit, j'ai assez bien su le grec; aujourd'hui, je ne sais pas comment on dit « du pain ».

Ces dispositions studieuses plaisaient à ma mère qui ne me destinait pas à végéter dans l'opulence oisive d'une place de la haute finance. Elle connaissait d'Alembert et Marmontel; elle me présenta à eux, et me voilà, avec mon abbé, installé le soir deux ou trois fois la semaine dans le cercle intime que d'Alembert, alors secrétaire perpétuel de l'Académie, réunissait dans son petit logement du Louvre.

Des habitués de ce petit cercle, je n'ai guère conservé le souvenir que des suivants. Le comte de Tressan, vieux courtisan roué et rusé, qui, de la *Bibliothèque Bleue* écrite avec une grâce légère, était tombé dans une pesante et diffuse traduction de l'Arioste qu'on lui avait imposée pour lui donner ses invalides à l'Académie, et qu'il avait, je crois, composée en six semaines. Ce phénomène s'explique en la lisant.

Le marquis de Condorcet, grand homme bellâtre, engoncé, sentencieux, doctrinaire, académique en tout et transpirant l'orgueil par tous les pores, haineux, jaloux, ambitieux, et qui semait depuis vingt ans ce qu'il devait récolter dix ans plus tard. Quand il leva le masque et entra dans cette carrière qui mena son roi à l'échafaud et lui au suicide, il y eut un *tolle* général parmi ses amis. Ils lui fermèrent leur porte. Du nombre fut la duchesse d'Anville (2), qu'on ne pouvait pas soupçonner de manquer de philosophie. Les domestiques de cette dame enlevèrent le buste de

(1) Claude-Auguste Dorion (1770-1829), auteur d'épopées, *la Bataille de Hastings* (1809) et *Palmyre conquise* (1815), d'odes, d'idylles et d'opuscules en faveur des Hellènes. *(Ed.)*

(2) La duchesse d'Anville (de La Rochefoucauld). *(Ed.)*

Condorcet qu'elle avait dans son salon, lui firent des obsèques solennelles et l'enterrèrent dans un tas de fumier.

Si Condorcet me déplaisait souverainement, l'abbé Maury m'amusait beaucoup. Il visait à l'Académie et n'avait ni la parcimonie de M. de Tressan, ni la morgue de M. de Condorcet, mais une exubérance de santé, de muscles et de poumons aussi formidable qu'elle le fut depuis dans l'Assemblée constituante; une allocution pesante, mais rapide, hardie, originale et soutenue d'un accent prononcé qui lui donnait quelque relief.

A côté de lui était quelquefois l'abbé Delille, son parfait contraste : fluet, exigu, cacochyme, léger comme la plume, tout nerfs et imagination, mais aplati par ce colosse de Maury. Longtemps après, je retrouvai chez M. Suard ces deux hommes revenus de l'émigration et toujours les mêmes. L'abbé Maury ne cessa de parler, l'abbé Delille ne desserra pas les dents. En sortant, l'abbé Delille disait : « Il n'y a plus de conversation à Paris. » — « Ma foi, disait l'abbé Maury, il faut convenir qu'on ne cause qu'en France. »

Quant à d'Alembert, déjà atteint de la longue maladie dont il est mort, son petit corps était enfoncé dans son grand fauteuil comme ses yeux vifs étaient enfoncés dans sa perruque ronde; il ne parlait que par boutades, brodant sur l'étoffe des autres, mais fournissant rarement le texte de la conversation. Je ne me rappelle bien de lui qu'une inscription qu'il proposait pour le tombeau de Fénelon : « Passant, n'efface point ce nom avec tes pleurs, pour que je puisse pleurer à mon tour, » Jamais rien ne fut plus ridiculement académique.

Le cercle de Marmontel était d'une tout autre nature; c'était, à quelque chose près, le règne de la plus épaisse bourgeoisie. Marmontel, très bon homme qui ne prenait plus la peine de briller, papillon émérite, devenu vieux et pesant, qui dormait sur trente mille livres de rentes amassées en petits contes moraux, en petits opéras-comiques et en petits articles du *Mercure*, était le Sylla des boudoirs, après son abdication. Excellent littérateur d'ailleurs, et d'un goût délicat. Ses *Mémoires* l'attestent, et son *Dictionnaire de littérature* est bien préférable, selon moi, au fameux *Cours* de La Harpe. Enfin, homme de bien et d'honneur. Sa conduite dans la Révolution l'a prouvé. Il avait sur le retour épousé une jeune personne très belle, très bonne et très sourde, Mlle de

Montigny, qui était, je crois, ce qu'il y avait de mieux dans son cercle, quoique son infirmité l'y rendît à peu près muette. Mais, si elle ne parlait pas, elle avait une mère qui parlait pour tout le monde, et surtout pour son gendre. Rien qui représente mieux Mme Angot que Mme de Montigny. Je la vois encore allant de fauteuil en fauteuil excuser son gendre quand il lui arrivait de s'endormir. Elle s'aidait, pour faire les honneurs du salon, d'un sien frère, M. Morellet, employé des domaines, qui était bien la plus lourde et la plus naïve bête que je me souvienne d'avoir vue, et qui, se sentant frotté d'académie, frère et beau-frère des Quarante, tenait le dé avec assurance jusqu'à ce que Marmontel ou que l'abbé Morellet prît la parole.

Pour celui-ci, c'était un tout autre homme : bénéficier, prêtre sans croire en Dieu, et pensionné par l'Église pour la détruire, garçon philosophe quand Voltaire l'appelait l'abbé *Mords-les* et passé maître dans les dîners du baron d'Holbach, il avait l'esprit pesant, mais caustique; sec, mais juste; une grande connaissance des classiques, le goût sûr, l'humeur satirique; et son opuscule de la *Théorie du paradoxe*, dirigé contre le fameux Linguet, n'est pas assez connu. Du reste, à cet opuscule près, tenant réputation dans le monde et siégeant à l'Académie, sur le crédit d'ouvrages qu'il avait commencés et qu'il ne finit jamais. Je l'ai beaucoup vu et particulièrement connu dans ses dernières années, qui avaient expié les torts, peut-être même le scandale, des premières par un généreux emploi de ses talents. Quand il mourut, il laissa pour fortune une grande chambre pleine de manuscrits à sa nièce, la bonne et aimable Mme Belz. Il croyait en conscience lui léguer une dot. Je ne pense pas qu'elle en ait tiré 24 sols (1).

Vers l'époque dont je parle, Paris était dans une espèce de convulsion. *Le Mariage de Figaro* venait de forcer les portes de la Comédie-Française malgré la police, malgré l'archevêque de Paris, malgré le Roi. Tout le monde proclamait l'ouvrage scandaleux, dangereux et révolutionnaire : c'était le bon ton. Tout le monde y courait : c'était encore le bon ton. Je me rappelle une séance de l'Académie où M. Bailly, je crois, fit une éloquente sortie contre cette pièce; chacun applaudit, mais chacun regardait à sa montre,

(1) Voir page 303. *(Ed)*

car c'était l'heure d'aller au théâtre. Beaumarchais fut mis à Saint-Lazare, ce qui était au reste fort ridicule, et on applaudit. Il sortit : le prince de Conti l'alla voir, ce qui était plus ridicule encore, et on applaudit derechef. Paris était un enfant malade. Il avait de vieilles mœurs et de nouvelles passions. Les symptômes étaient clairs, la crise prochaine. Beaumarchais fit école (1).

L'esprit public allait changer de principes et de direction. Tout Français prenait alors un vif intérêt à la chose publique : l'artisan comme le marchand, le bourgeois comme le grand seigneur, s'informaient, se souciaient des événements, des guerres, des alliances; mais ce n'était pas cette agitation égoïste qui s'occupe de la chose publique pour redescendre d'elle à la chose privée et consulter l'intérêt de l'État comme le thermomètre de l'intérêt de sa boutique : c'était un sentiment inverse qui allait de soi-même à la France (2). Nul ne s'inquiétait de sa paix domestique enracinée depuis deux siècles. Il ne restait donc à chacun d'intérêt et d'alarmes que pour la France même et ses vicissitudes extérieures : aussi était-ce alors l'ère des nouvellistes. Telle société voulait être mieux informée qu'une autre, et je me rappelle un certain abbé Le Monnier, qui ne devait son siège aux augustes samedis de mon aïeule qu'à sa réputation d'être une gazette irréfragable. Qui n'a pas connu ou vu au moins l'illustre M. Métra? Je le vois encore trônant chaque matin aux Tuileries, sous le fameux arbre de Cracovie, avec son tricorne bordé d'or, sa redingote écarlate à brandebourgs d'or, et son triple nez plus écarlate encore et festonné de huit ou dix nez subalternes, qui représentait au naturel une grosse truffe du plus beau rouge (3) Il siégeait là, entouré d'une troupe respectueuse qui attendait religieusement ses oracles, et je ne veux pas y omettre le célèbre abbé *Trente mille hommes*, qui faisait marcher à sa volonté nos généraux, l'empereur, le stathouder et toutes les puissances de l'Europe, toujours à la tête de 30,000 hommes. J'avais quinze ans quand la

(1) On nous dispensera de mettre une note à des noms comme ceux de Tressan, Condorcet, Maury, Delille, d'Alembert, Marmontel, Morellet, Beaumarchais, etc. *(Ed.)*

(2) Voir sur ce sentiment patriotique un passage du *Mémorial* de Norvins (1896-1897), I. p. 19-20. *(Ed.)*

(3) Cf. sur Métra les *Souvenirs et portraits* du duc de Lévis, p. 183, et le *Mémorial* de Norvins, I, p. 183 *(Ed.)*, et notons qu'il trônait au Luxembourg, non aux Tuileries.

guerre d'Amérique prit fin. Il y avait donc encore un grand esprit national en France, et après avoir entendu conter à des témoins l'enthousiasme que provoqua la bataille de Fontenoy et la douleur qu'inspira la maladie de Louis XV, j'ai été témoin de la stupeur que causa la défaite du comte de Grasse. C'était un serrement de cœur, un chagrin universel, et de là sortit spontanément une effusion de dons et d'offrandes, non pas seulement des provinces, des villes, mais des moindres particuliers. C'était un touchant spectacle; il m'émut, me tira ces larmes que la sensibilité obtenait rarement de moï. Quel beau germe, quelle féconde semence que la Révolution vint épuiser et stériliser pour jamais! C'est que Paris ne suivait que ses propres impulsions et, depuis Louis XIV, n'en recevait aucune de la cour. La vertu, la piété, la bonté étaient sur le trône sans doute, mais non la force, l'éclat, le jugement, l'esprit, même le goût, le tact et la mesure. Comment la signature de la paix fut-elle connue à Paris? A toute heure on attendait la nouvelle: à Versailles, chacun avait un courrier prêt, des chevaux sellés. Rien ne transpirait cependant. Le petit coucher fut le révélateur. Il y avait une vieille et mauvaise chanson des halles, bien sale, bien canaille, qui s'était chantée dans les carrefours, à la paix de 1735, et que bien des gens savaient encore par cœur. C'était un dialogue entre Louis XV et l'Empereur :

> Louis dit à l'Empereur :
> Je t'ai fait ch... de peur.
> Tes chausses ne sont pas nettes,
> Turlurette,
> Turlurette,
> Lantanturlurette.
>
> L'Empereur dit à Louis :
> Ne reviens plus dans mon pays,
> Baise mon c.., la paix est faite,
> Turlurette,
> Turlurette,
> Lantanturlurette!...

Louis XVI, en chemise et près de se coucher, se mit à chantonner entre ses dents le dernier vers du second couplet. C'est ainsi que la paix fut connue. Les élégants de Versailles appelaient ce digne et bon roi le *gros cochon*, et il n'y prêtait que trop par ses manières. En 1792, le comte de Narbonne, ministre de la guerre, y

fit allusion au sortir d'un Conseil où le roi avait laissé échapper un bruit très suspect. Il dit à ses collègues : « Messieurs, prenons garde à nous; malgré toutes les assurances que Sa Majesté vient de nous donner, certains bruits que j'ai recueillis me font craindre qu'Elle ne soit prête à nous péter dans la main. »

Or, cette paix de 1781 nous ramena nombre d'étourneaux de tout âge, engoués des principes de Penn et de Franklin. Quand, vingt ans auparavant, le duc de Lauraguais revint d'Angleterre, Louis XV, qui détestait les Anglais, lui dit : « Qu'avez-vous été faire en Angleterre? — Sire, répondit le duc, j'ai été y apprendre à penser. — Des chevaux! » reprit le roi en lui tournant le dos. Louis XVI n'avait pas assez de jugement ni d'esprit pour répliquer ainsi. Le plus infatué et le plus pédant de ces étourdis, le marquis de La Fayette, devint la coqueluche de la cour, qui goûtait plus ceux qui la méprisaient que ceux qui la flattaient. Le duc de Choiseul fut le dernier qui jugea juste ce réformateur de vingt ans; toutes les petites femmes de son salon le priaient d'écouter un moment ce merveilleux La Fayette; il l'écouta un quart d'heure, puis, se tournant vers ces dames : « Hé mais, leur dit-il, c'est Gilles César (1). »

J'en reviens à mes voyages. J'allai d'abord au Havre voir la mer.

> Sitôt qu'il fut hors de sa case,
> « Que le monde, dit-il, est grand et spacieux! »

C'était beaucoup pour moi qui étais alors ce qu'étaient la plupart des enfants de Paris, couvés, éclos dans Paris, acclimatés dans Paris, animaux domestiques de tel ou tel quartier, ayant tout au plus le vol du chapon jusqu'à Boulogne ou Vincennes, tenant pour provincial tout ce qui sortait de la banlieue et pour étranger tout ce qui dépassait l'Ile-de-France. Dans ce temps-là, c'était dans les familles une résolution quelque peu sauvage que de marier une fille en province : c'était comme une prise d'habit; il y fallait

(1) Ce mot de Choiseul était assez exact, dit La Marck, car La Fayette avait quelque chose de niais dans la figure et les mouvements; Mirabeau s'en amusa beaucoup et il nomme ainsi La Fayette dans sa *Correspondance* avec La Marck; parfois aussi, il appelle La Fayette *Gilles le Grand* ou le *général Jacquot*. (*Correspondance entre Mirabeau et La Marck*, t. II, p. 66-67, 125-126, etc.) *(Ed.)*

des causes désespérées, et ces Iphigénies faisaient au Palais-Royal les mêmes adieux que Marie Stuart à la France.

Je vis donc le Havre, puis Honfleur, Dieppe, Abbeville, Beauvais, Chantilly.

L'année suivante, un deuxième voyage me fit voir Ermenonville, Soissons, Reims, Laon et la manufacture de glaces de Saint-Gobain. Ermenonville, la dernière auberge de Rousseau, me frappa beaucoup par son château gothique, par son immense jardin anglais, par sa majestueuse avenue de hêtres antiques, par le coup d'œil imprévu de son étang et de son île qu'on découvre en sortant d'une grotte obscure. Il me déplut par une profusion d'inscriptions anglaises, italiennes, latines, jamais françaises, qui à chaque arbre, à chaque banc vous invitaient au repos, à la vertu, à la méditation, à la sensibilité. Quant au tombeau de l'homme de la Nature, j'en admirai beaucoup les peupliers, mais le monument me fit peu d'impression. Il me parut en faire encore moins sur un personnage que nous rencontrâmes dans cette île et qui disait assez haut : « J'achèterais bien volontiers ces peupliers-là pour Stockholm, pourvu qu'on ne me donne pas le tombeau par-dessus le marché. » C'était le roi de Suède, Gustave III. Je l'avais vu naguère dans la charmante fête que lui donna la reine au petit Trianon et dont je n'ai jamais vu nulle part un second exemple. C'était dans tout le parc une illumination invisible de lampions masqués par des arbres, par des touffes, par de petits buissons peints et mobiles, qui, du perron et de divers points de vue ménagés avec art, montraient le parc et ses fabriques éclairés comme par un beau coucher de soleil. Je me souviens que, deux ou trois jours après, je revis ce roi à Reims. Il se promenait à pied, vêtu en voyageur, accompagné de deux ou trois personnes de sa suite, et, malgré l'incognito, on avait imaginé, pour lui rendre honneur, de le faire escorter par la maréchaussée : il marchait entre deux cavaliers, et la canaille courait après lui en disant : « Tiens, en voilà un qu'on va fouetter et marquer ! »

Ce voyage de Reims n'était qu'une préparation, et, deux mois plus tard, nous allâmes, l'abbé et moi, établir notre domicile dans cette ville. J'avais alors seize ans; j'étais d'un côté fort en avant de mon âge et de l'autre fort en arrière; en avant pour les principes, les doctrines, le développement d'esprit, l'instruction peut-

être, quoique le savant Mauduit, mon maître de mathématiques, eût consciencieusement déclaré à ma mère qu'il lui volait son argent et que je ne serais jamais bon à rien; en arrière pour l'expérience, pour les connaissances naturelles qui viennent comme par révélation entre l'enfance et la jeunesse, pour l'usage et la science du monde, pour le caractère même, encore plein de confiance puérile et de niaiseries enfantines. Le monde, qui nous forme si bien en érigeant nos défauts en vices, ne m'avait encore rien appris, et ma mère, qui redoutait ses leçons, voulut que je fisse mon droit, non sur le pavé de Paris, mais dans l'atmosphère plus grave et plus modeste de Reims, sous les yeux d'un ancien ami, Mgr l'évêque de Pouilly (1), homme aussi bon qu'aimable et spirituel, dont je révère encore la mémoire.

Nous voilà donc à Reims. Notre premier logement fut chez un coutelier, le second chez un tonnelier, le troisième chez un corroyeur; nous ressemblions à l'âne de La Fontaine. Le pauvre Bréjole était fort économe, mais son économie était sans proportion et sans tact; elle eût été économie pour le petit collet d'Alais; elle était vilenie pour la fortune et l'état de mes parents. Élevé parmi les petites choses et les petites gens, il avait une grande facilité à se mêler à eux, à se compromettre, à se quereller, à se hargner familièrement avec eux. Nous délogions donc comme des filles; on lui fit des représentations et nous nous fixâmes enfin dans la rue de Vesle, la plus belle de Reims. Il occupait au premier étage une fort belle chambre de trois fenêtres sur la rue, et moi, une fort grande chambre d'une fenêtre sur une cour d'environ vingt-trois pieds sur douze en carré. Ce séjour était à l'abri des distractions et bien choisi, à la lumière près, pour l'étude. Ma chambre avait pour appendice un petit cabinet en couloir qui était ma propriété particulière et où j'avais le droit exclusif de cirer mes souliers, de battre et brosser mes habits, de me coiffer et de faire ma queue, car tous ces emplois n'étaient confiés qu'à moi. Il y avait dans cette institution un mélange de Locke et de Rousseau dont, en somme, je me suis bien trouvé, puisque dans le reste de ma vie je me suis toujours suffi à moi-même et ne me laissais servir que pour faire plaisir à mes domestiques. Enfin, nous avions au fond de

(1) D'une famille du parlement de Dijon. *(Ed.)*

deux ou trois cours l'usufruit d'un jardinet et d'un pavillon pour la partie gymnastique de mes études; mais il me fallut y renoncer promptement, parce que l'abbé, qui possédait, entre autres facultés, celle d'avoir un engouement nouveau tous les trois mois, s'éprit d'anatomie, et mon pavillon devint la prison mamertine de tous les petits chiens qu'il pouvait escamoter et disséquer. La chose alla si loin qu'il voulut, de nuit, se faire livrer dans ce cabinet le cadavre d'un pendu. Mais je me liguai avec la maîtresse du logis, et la rumeur fut telle que le barbare abbé alla dorénavant disséquer à l'école d'anatomie.

Au bout de trois mois, terme ordinaire de ses passions, il eut un autre goût. Il vendit ses livres de théologie pour acheter un piano d'Érard, et, à partir de ce jour, je n'entendis plus dans ma retraite que le pataugement de ses larges doigts sur le clavier et l'accompagnement de sa voix. Or, un piano d'Érard étant alors une merveille dans la ville de Reims, la renommée s'en répandit promptement de la porte de Vesle à la porte de Cérès; il n'y eut fille de bonne mère qui ne voulût l'entendre et le toucher, et il figura dans tous les concerts. De là mille douceurs, prévenances, flatteries, invitations, pour cet aimable abbé qui passait ses jours dans le monde, pendant que l'étudiant de seize ans vivait seul dans sa chambre et son petit jardin. Ma mère avait soigneusement recommandé qu'on me fit voir la bonne compagnie de Reims avec choix et modération. La modération fut telle qu'excepté Mgr de Pouilly, à qui on ne me pouvait cacher et qu'en conséquence on voyait fort peu, je ne vis personne, et qu'en trois ans de séjour dans cette ville, je n'y retrouve pas un nom de connaissance.

Je n'avais pour société assidue que mes livres. Ils étaient de deux sortes. Les uns formaient ma bibliothèque officielle : Domat, Ferrières, Potier, les *Institutes* de Justinien, etc. Ceux-là étaient à moi et honorablement étalés aux regards du public. Les autres constituaient ma bibliothèque privée qui m'était fournie par un loueur de livres et qui résidait plus modestement dans mes tiroirs; c'étaient les romans. Je me souviens de la peine que me donna *Paméla* que j'avais derrière mon pupitre, tandis que Domat occupait le devant, et qui retournait dans sa retraite à chaque pas que j'entendais approcher de ma porte. C'est ainsi que je lus Voltaire; il m'inspira plus d'indignation que d'enthousiasme. Son insolence

à l'égard de Racine et sa perfidie envers Corneille, que j'aurais volontiers lus à genoux, en faisaient pour moi un objet d'animadversion particulière et instinctive. J'ignorais pourtant tout le mal qu'il pouvait faire, et, chose étrange, malgré la liberté de tout lire que le mystère me donnait, je n'ai lu à cette époque ni *la Pucelle*, ni aucun de ces ouvrages cyniques où la première jeunesse cherche à la fois la science et le plaisir du mal. Je ne cherchais ni l'une ni l'autre. Je ne sais quelle pudeur timide, secrète, inexpliquée, montait la garde autour de mon innocence.

Quelle était ma religion à cette époque? Je serais aujourd'hui bien embarrassé de le dire. Peut-être ne l'aurais-je pas été moins alors, avec cette différence qu'aujourd'hui il me faut des explications et qu'alors je n'en avais pas besoin. J'étais catholique parce que j'étais né tel, sans examen, ni doute, ni recherche, et comme on serait heureux de l'être toujours. J'aurais pu dire comme Roger, dans l'Arioste :

> Je prends la foi qui me vient de mes pères,
> Non en chrétien : hélas! j'en sais trop peu!

Je remplissais mes devoirs de religion fidèlement, sans peine, avec joie même. Quant à une conviction intime et raisonnée, on ne me l'avait jamais offerte, jamais demandée; je n'y pensais pas. C'est le plus sévère reproche que j'aie à faire à mon gouverneur et peut-être au choix peu réfléchi de ma mère. L'âge où il me prit est celui où l'on reçoit facilemeut les empreintes, et celui où on ne les reçoit pas comme une cire inerte, sans les comprendre. Des instructions données alors par un homme tel que l'abbé Frayssinous, méditées, discutées, acceptées, eussent fait le sort et la confiance de ma vie. Quand on vieillit sans avoir reçu cette jeune empreinte, on sent à la fois l'impossibilité d'une conviction qui ne soit pas raisonnée, la difficulté de l'acquérir par le raisonnement et le malheur de ne pas l'avoir.

Mon séjour de Reims ne me fournit guère d'autres souvenirs, excepté que, pour égayer l'austérité des livres de droit, on crut devoir ajouter à l'étude des lois celle de la chicane, c'est-à-dire joindre l'apprentissage de la pratique à celui de la théorie; car ce qu'on appelle chicane, c'est le code mis en action. L'idée était juste et cette seconde étude devrait toujours accompagner la première,

car elle est d'une grande utilité pour quiconque a une fortune à garder et à défendre. Mais je confesse à ma honte que je ne pus aller fort avant dans cette carrière. Une fois la semaine, un jeune procureur du présidial de Reims m'apportait des dossiers qu'il feuilletait avec moi et dont je devais la semaine suivante lui rendre l'analyse; j'avais beau faire, je me voyais comme M. Coulanges dans la mare à Grappin; et, au bout de quelque temps, mon procureur avoua, comme le savant M. Mauduit, que je ne serais jamais bon à rien. Au reste, je fis assez bien mon droit : je soutins thèses et examens sans rien apprendre par cœur et sans être soufflé; ce qui était, je crois, fort rare alors.

Cet exercice n'occupait, au surplus, qu'une partie de mon temps, et nos voyages commençaient d'ordinaire aussitôt que mes inscriptions étaient prises.

La première année, en 1785, je crois, nous fîmes une tournée en Allemagne; nous vîmes Mayence, Coblentz, Cologne, Dusseldorf et Crevelt, d'où nous revînmes par les pays de Gueldre et de Liège. J'écrivis la relation de ce voyage comme j'écrivais tout, et la brûlai ensuite comme je brûlais tout. Il ne m'en reste que le souvenir des chemins d'Allemagne où la poste avait peine à faire douze lieues dans des mers ou des forêts de sable. L'année suivante, nous fîmes le voyage de Flandre, de Hollande et d'Angleterre. J'approchais de dix-huit ans et je me rendais compte à moi-même, avec peu de satisfaction pour mon amour-propre que les voyages n'avaient encore d'autre fruit pour mon éducation que de me vieillir et d'étendre le cercle de mes idées. Mes relations rapportaient fidèlement le nombre des clochers, la position des rivières, la population des villes, etc.; c'étaient des suppléments de la *Géographie* de La Croix, rien de plus.

Je ne retrouve nettement que deux choses dans ma mémoire : l'une, l'étonnement d'avoir mis à fin une entreprise aussi gigantesque que d'atteindre Amsterdam, cette cité hyperboréenne; l'autre la jouissance dont je me sentais inondé en prenant ainsi possession du monde. Tout m'était nouveauté, révélation; aucun pas qui ne fût une découverte. Je n'avais pas assez de sens pour tout ce qui s'offrait à moi. Je savais cent choses du monde ancien, du monde moral, du monde idéal; rien du monde réel; et il n'y avait pas une pierre, pas un brin d'herbe qui ne me donnât une sensa-

tion. Ce tableau de mon âme est fidèle, et je le regarde encore quelquefois comme le portrait d'une maîtresse qui n'est plus... A travers la forêt de mâts qui couvrait la mer et faisait du port d'Amsterdam une seconde ville, à travers les innombrables moulins de Saardam, à travers les arbres peints et les maisons de marbre de Brook, et mille choses que je ne peux pas dire parce que je ne m'en souviens pas ou que je ne veux pas dire parce que tout le monde s'en souvient, je retrouve devant mes yeux la livrée rouge galonnée d'or du superbe banquier Hope, rangée à ma sortie le long d'un corridor de marbre blanc, pour recevoir le ducat d'or dont on payait comptant le dîner du maître et que le pauvre Bréjole lâchait avec un serrement de cœur inexprimable. Il faut convenir qu'on en use plus poliment en Italie, où la *famille* vous laisse au moins digérer votre dîner et ne vient que le lendemain vous en demander le prix. J'ai dit *Bréjole* et non l'*abbé*, car il n'était plus abbé dès qu'il avait passé la frontière. Le décorum gênant de la prêtrise, les pays protestants à traverser, etc. : il avait cent raisons excellentes pour se métamorphoser. Il quittait sa vieille peau, rajeunissait comme un serpent, et devenait un nouvel homme quand il avait changé le drap violet en drap gris, la calotte en résille et la boule ronde en catogan : en fait, il avait vingt-huit ans et il usait à bon droit du privilège d'être fou, qu'il a, je crois, encore.

Je vis aussi à Amsterdam le théâtre du Collège. Les millionnaires d'Amsterdam qui se piquaient d'être *francisés*, qui ne parlaient que français, qui ne vivaient qu'à la française, avaient fondé sous le nom de *Collège* un joli petit théâtre où ils appelaient à grands frais les meilleurs acteurs de France. J'y retrouvai mon ancienne connaissance de la Comédie-Française, Mlle Sainval l'aînée, qui était par accès ou détestable ou sublime, et j'y vis pour la première fois le célèbre Aufresne dont Brizard, tout fameux qu'il était, n'était qu'une sèche et froide copie (1). Citerai-je aussi le quartier des Juifs portugais, où, dans cette ville si peinte et si luisante, on ne marchait que sur des enfants, de la vermine et des guenilles ; les charmantes symphonies vocales de la synagogue allemande ; les vaux-

(1) Aufresne (1729-1806) jouait surtout à l'étranger. Frédéric II a loué son jeu « noble, simple et vrai » ; Gœthe, qui l'entendit à Strasbourg, lui trouvait de la réflexion, de la force et un calme sans froideur. *(Ed.)*

halls de la canaille maritime où tout est réglé, tarifé avec tant d'ordre et de décence; où chaque catin arrive par une porte de derrière, quitte ses loques, passe une robe, des bas, un bonnet, des gants, sans oublier le rouge et les mouches, et du tout plus ou moins, selon le prix du loyer et la bourse de la princesse, puis vient sans mot dire étaler ses attraits d'emprunt sur les banquettes d'une salle de bal éclairée d'une livre de chandelle? Je ne sais si, comme on le prouve toujours, cet encan de charmes enluminés était fort profitable aux bonnes mœurs; mais il me paraissait au moins très plaisant, et, ce qui ne l'était pas moins, c'était de voir de fort honnêtes femmes assister à ce spectacle comme à une des curiosités d'Amsterdam.

Mentionnerai-je également ces villes hollandaises de vingt, trente et quarante mille âmes, où on n'en soupçonnerait pas cinq cents tant elles paraissent désertes et silencieuses au milieu de leurs campagnes et des digues qui suspendent le Zuyderzée à quinze pieds au-dessus de votre tête? Mentionnerai-je l'orgue, les tulipes et les incunables de Haarlem; l'Université et les cabinets de Leyde; le beau village royal de la Haye, son palais, sa pièce d'eau, les charmantes allées qui descendent jusque dans la grande rue; la fameuse maison du *Bois* d'où Guillaume III donna tant de fil à retordre à Louis XIV; la belle ménagerie de Loo; le vieux, immense et solitaire château de Ryswick; Delft et ses tombeaux de la maison d'Orange?

Voilà tout ce qui me reste de ce pays froid, plat et blême qui me causa tant d'enchantement (1). Nous le quittons, nous passons le Moordyk, nous traversons Anvers, Gand, Bruges; nous voilà à Ostende, et, le lendemain, sur les côtes de la blanche Albion; vingt-cinq lieues d'océan, une petite tempête, le mal de mer. Je me crus presque à New-York; mais non, c'était bien Douvres, Le jour suivant, nous vîmes l'autel où avait péri Thomas Becket, et le surlendemain j'étais abasourdi, étourdi, ébloui, confondu par le bruit et les murmures de Londres, comme cela m'est arrivé toutes les fois que j'y suis venu. Bréjole, qui ne perdait jamais de vue son objet principal, l'économie, j'entends non pas l'ordre et la dépense

(1) Comparer ces impressions d'un Français du dix-huitième siècle sur la Hollande avec celles d'un contemporain, d'un jeune homme, le marquis de Vérac *(le Marquis de Vérac et ses amis)*, 1890, p. 9-37. *(Ed.)*

réglée, mais la jouissance de faire un shilling de douze pence et une guinée de vingt shillings, nous logea sordidement dans une *lane* obscure, voisine de Cheapside, le quartier du peuple, chez un vieux notaire français, qui, je crois, nous avait pris en pension. Nous ne connaissions pas une âme à Londres où m'a position de famille, de fortune et de société nous aurait cependant permis de voir autre chose que des monuments et un vieux notaire; mais, je l'ai déjà dit, Bréjole se trouvait subalterne et comme étranglé dans le grand monde; il lui fallait son niveau pour qu'il pût paraître et briller; il le cherchait donc toujours, et toujours au-dessous du mien. Tant pis pour moi; je n'étais qu'un accessoire et il ne s'agissait que de lui dans cette affaire. D'ailleurs, cette pointe en Angleterre n'était qu'un appendice imprévu qu'il avait gagné sur le capital du voyage par son talent merveilleux d'épargner et d'entasser les gros sols. Ma mère nous donnait de quoi voyager honorablement; nous logions dans les gargotes, nous mangions de la choucroute et de la soupe à la bière, nous chicanions l'écot, nous étions bafoués des garçons d'auberge et nous faisions cent lieues de plus; cela avait son bon côté, et l'envie de voir et de voir encore me faisait prendre patience. Toutefois, l'honneur de nous avoir pour commensaux faillit coûter la vie à notre vieux notaire français. Une grande revue et un exercice d'artillerie étaient annoncés à Woolwich. Il proposa de nous y conduire et nous partîmes dans une guimbarde à vingt places pour revenir par la Tamise. Le bonhomme était gros comme un muid, et il s'était attifé : vaste perruque, habit de velours marron, grande chaîne de montre, bagues aux doigts, tabatière d'or, pour paraître avec éclat et faire honneur à ses hôtes. La revue, l'exercice à feu, tout se passa fort bien. Mais lorsque, au retour, nous gagnâmes la Tamise, il y avait presse pour les barques, et Dieu sait ce que c'est qu'une presse en Angleterre! Dieu sait aussi ce que c'est que les coquilles de noix à deux pointes qu'on appelle barques sur la Tamise, et que dix livres de lest mal placé font chavirer comme une pirogue de sauvages! Notre gros notaire, de coups de coude en coups de poing, arrive enfin à une barque, monte, trébuche et renverse hommes et barque dans la rivière; on le ramasse, on s'empresse autour de lui, on recherche sa perruque, on le délivre de son habit, on le sèche, on le frotte; j'admirais la nation anglaise et n'ai jamais tant vu de gens offi-

cieux. Bref, quand mon homme revint à lui, il se trouva seul au bord de l'eau, entre Bréjole et moi, en veste, sans perruque, sans montre, sans bagues, sans boucles et sans tabatière. Pour moi, j'avais une fort belle chaîne de montre au grand jour, mais le *mob* ne m'avait pas jugé digne d'être « pressé »; le volume et l'éclat du notaire avaient concentré toutes ses opérations.

A présent, que me dirai-je encore de Londres, de Blenheim, d'Oxford, de Bath, de Bristol, de Salisbury, de Southampton et de Portsmouth? Rien, absolument rien. Tout cela n'est plus qu'un nuage devant mes yeux, et, quand j'y verrais clair, qu'en dirais-je qui ne soit raconté, imprimé partout? Il n'y a que les hommes, la société, les usages, les mœurs qui offrent du nouveau. J'étais trop jeune et Bréjole trop sordide pour que cette étude pût me profiter. Nous vîmes en poste des maisons, des champs, des rivières, des ponts, des fabriques; le mal du pays me gagnait; la bourse de l'abbé s'applatissait; nous regagnâmes Douvres, puis Calais, puis Paris avant de retourner à Reims, car il fallait bien montrer à ma mère, à ma sœur, à mon aïeule, à toute ma famille, le jeune Télémaque et le sage mentor de vingt-huit ans qui venaient d'affronter tant de périls et d'explorer une si vaste partie du globe.

L'année suivante vit une révolution dans ma société de Reims. Elle était composée d'un seul individu, moi; nous fûmes deux désormais. Ma mère avait à Reims une ancienne connaissance, une Mme d'Orcy, froide et collet monté, mais femme de bien, de vertu et de piété, mariée à un receveur général, fastueux, superbe, tranchant, ami de tous les grands et de toutes les actrices, et qui se souciait médiocrement de sa petite dévote de femme. Cependant, tout occupé d'un magnifique cabinet d'histoire naturelle, il abandonnait à Mme d'Orcy l'éducation d'un fils unique de mon âge dont l'air gauche et lourd, je dirais presque pataud, le maintien grave et engoncé, l'esprit lent et l'ensemble de province flattaient peu sa vanité. Ce compagnon me fut donné pour finir son droit à Reims, et comme, sous cette croûte, tout était d'or en lui, il devint promptement mon ami. Une jolie chambre se trouva au rez-de-chaussée, au-dessous de l'abbé; d'Orcy l'occupa. Elle devint notre salon et nous y passions d'heureuses soirées d'hiver à lire, à causer, à étudier, tandis que le mentor courait les routes et les concerts. Les loisirs du jour, nous les employions à jouer à la

paume ou en promenades, mais pédestres, les locatis étant un luxe exclu du budget de l'abbé. Du reste, mes études étaient les mêmes, comme nos carrières paraissaient devoir l'être : lui receveur général en survivance de son père; moi administrateur général en survivance de M. de Saint-Waast. Mais ma mère, sans heurter ouvertement les idées d'un oncle, dont elle attendait la fortune, avait au fond des visées différentes sur moi. Toutes ses lettres me dirigeaient vers la magistrature; l'exemple de Hérault de Séchelles était le texte ordinaire de toutes ses leçons. D'abord militaire, M. de Séchelles allait aux sermons d'un capucin de campagne et s'écriait : « Que le coquin est heureux de pouvoir parler en public! « Devenu avocat général du parlement de Paris, parent des Polignac, beau, jeune, avenant, avec de belles manières, de la faconde, une conduite sage et le ton du grand monde, il était devenu l'idole des belles et l'enfant gâté de la renommée. Ma mère le destinait pour modèle à son fils et pour époux à sa fille. Ce mariage se mitonna. M. de Saint-Waast assurait une dot de huit cent mille francs. Une maîtresse le fit échouer et sauva ma sœur de ses crimes, de sa honte et de sa catastrophe. C'est à lui que s'appliquent ces vers que je fis plus tard sur le petit village d'Épône, près de Mantes :

> Épône n'est pas loin, Épône encore en deuil,
> Pleurant son maître mort sans gloire et sans cercueil.
> Lieux qui vîtes germer sa précoce espérance,
> Pleurez! Vous n'avez vu que ses jours d'innocence!

Le dernier vers était pour ma mère ce que fut le *Tu Marcellus eris* pour Livie. Quoi qu'il en soit, je partageais les idées de ma mère. Je me sentais un souverain mépris pour la finance et je ne rêvais que robe, toge, bonnet carré, défense de la veuve et de l'orphelin...

Le printemps de 1787 devait terminer notre stage. Le reste de cette année fut destiné à un voyage de Suisse. Nous revînmes au mois de mai le préparer à Paris. J'étais dans ma dix-neuvième année, mais j'en avais à peine dix-huit; car, quoique les voyages m'eussent un peu vieilli, j'ai été longtemps avant d'avoir mon âge. J'étais encore plein d'une franchise d'illusion, d'une naïveté d'enchantement, dont le moindre échappé de collège rougirait aujourd'hui. J'étais arrivé de Reims à franc étrier, à toute selle,

sans savoir monter à cheval. J'étais éreinté et charmé ; c'était le jour de loge de ma grand'mère à l'Opéra ; elle m'y attendait : j'embrasse mère et sœur, je ne dîne pas, je m'habille, je cours. Or, c'était la deuxième représentation de *Tarare* et je ne connaissais pas la nouvelle salle. Je fus ravi et il y avait de quoi l'être ; peu de gens se rappellent encore combien cette salle était fraîche, gaie et resplendissante. Ajoutez-y cinq rangs de femmes en parures, la musique de Salieri, la pompe du spectacle, et jetez là un esprit neuf, nullement blasé, qui avait effleuré la mousse du plaisir, « un cœur tout frais moulu des universités. » Il y avait de quoi perdre la tête et je ne me sentais guère plus vieux qu'au temps où je tombai presque en convulsions, la première fois que mon père m'annonça qu'il me mènerait le soir à l'Opéra.

Deux opéras-comiques faisaient fureur dans le même temps aux Italiens qui venaient de quitter leur Jeu-de-Paume enfumé pour se loger dans la riche salle vert et or qu'on leur avait bâtie dans le jardin de Choiseul ; c'étaient *Nina* et *Richard Cœur de Lion*, l'un, le triomphe de Clairval, l'autre, celui de Mme Dugazon. Pour compléter la fortune de ce théâtre, on applaudissait le début des petites Renaud dont l'aînée était un rossignol, et la seconde une petite sylphide pétillante d'esprit, de grâce et de gentillesse, qui commençait à me tourner sérieusement la tête et eût peut-être avancé beaucoup mon éducation, si les chevaux de poste ne fussent venus fort à propos nous enlever.

CHAPITRE III

1787

Voyage en Suisse. — Motiers-Travers. — La principauté de Neuchâtel. — M. de Garville. — Mésaventure de Bréjole à Aarberg. — Saint-Gall. — Rorschach. — Altsætten. — Gais. — Zurich. — L'hôtel de l'Épée et M. Ott. — Lavater. — Gessner. — Glaris. — Linthal. — L'ascension du Tœdi. — Wesen. — Les bains de Pfæffers. — Coire. — Bergün. — L'Engadine. — Saint-Maurice. — Le col du Bernina. — Lac Blanc et lac Noir. — Tirano. — Sondrio. — Le lac de Côme. — Domaso et Gravedona. — Chiavenna. — Campodolcino. — Guide et paysans. — Reichenau. — Le Crispalt. — Andermatt. — Realp. — Obergestelen. — Le Grimsel. — La Reuss. — Le Pont du Diable. — Altorf. — Le Righi. — Zug. — Lucerne. — Meiringen. — Lauterbrunnen. — Interlaken. — Le Valais. — Sion. — Chamonix. — Vevey. — Brouille avec Bréjole. — Genève. — Coppet et Ferney. — Le Dauphiné. — Retour à Paris.

En trois jours, nous fûmes à Besançon, d'Orcy, Bréjole et moi. Le surlendemain, nous fîmes une lieue sous terre, tantôt en quadrupèdes, tantôt en reptiles, dans une caverne de Motiers-Travers qui ne valait pas le suif que nous y brûlâmes; mais nous étions possédés de la démangeaison de tout voir et nous avions emporté une garde-robe de mineur complète pour ces occasions.

Une autre garde-robe qui nous devint encore plus nécessaire en Suisse, c'était celle de taffetas ciré qui couvrait hermétiquement tout notre corps, la tête et les jambes comprises. Cette toilette garantit, il est vrai, de la pluie, mais elle avait le double inconvénient de cuire le patient qui la portait, et, dès qu'on l'ôtait, de coller si bien ses plis qu'il fallait perdre beaucoup de temps à les détacher.

Autre point à mentionner dans notre bagage de route. J'ai dit que M. d'Orcy avait un magnifique cabinet d'histoire naturelle. La partie la plus riche était l'insectologie. Nous aimions donc l'insectologie, — car d'Orcy continuait son père, et moi, je suivais d'Orcy, — et l'un de nos plaisirs de Reims avait été la chasse aux papillons. Grâce à d'Orcy, je m'étais insensiblement fourni de toutes les

munitions requises pour entrer en campagne contre les insectes : filets de poche montés en canne, pinces de toutes sortes, petits cadres plâtrés, glaces pour les couvrir, et surtout boîtes garnies de liège et épingles de toutes les tailles à tête d'émail ou de cire pour empaler sur ce liège les malheureux que nous jugions dignes de cet honneur. L'abbé protégeait cette chasse qui lui donnait plus de loisirs pour vaquer aux siennes; mais la renommée en instruisit ma mère qui en prit un sensible chagrin : elle me voyait tomber des hauteurs du barreau dans la minutie des papillons! Rien de léger ni d'éphémère n'allait à son caractère; aussi entreprit-elle une guerre moitié d'autorité, moitié de persiflage contre cette passion naissante; et, quand nous partîmes pour la Suisse, j'eus le crève-cœur de voir d'Orcy chargé de quatre immenses boîtes qui devaient recruter le cabinet de son père, tandis que moi, je cachais timidement dans une poche un petit filet et dans l'autre une petite boîte en fer-blanc. Heureusement, l'amitié de d'Orcy vint à mon secours; nous partageâmes. Bréjole ferma les yeux : il n'était pas tout à fait le plus fort, et, de toutes les passions qui agitent les cœurs de dix-neuf ans, celle des scarabées lui paraissait la moins dangereuse. Je rapportai donc de Suisse une assez jolie collection, que j'encadrai et que je finis par donner à M. d'Orcy, parce qu'elle faisait le désespoir de ma mère. Mais les insectes nous avaient menés aux fleurs; j'étais fou de botanique, et nous emportions Linné, Tournefort et des herbiers. Ce n'était pas tout encore; nous étions fort amoureux de minéralogie, par conséquent de marteaux, de ciseaux, de drogues chimiques, et de l'arsenal nécessaire pour interroger les rochers, cryptes et mines que nous trouverions sur notre route.

De Motiers-Travers, nous vînmes à Neuchâtel, et, de Neuchâtel, nous fîmes le tour de cette petite principauté qui me parut un pays enchanté. J'ai revu ce pays il y a deux ans; je l'ai trouvé ennuyeux et sauvage, et je crois qu'il faut prendre pour lui, comme pour mille autres choses, la moyenne entre 19 et 66. J'y ai remarqué, entre autres choses, ce qui ne m'avait pas alors frappé, qu'on n'y voit presque pas de clochers, mais en revanche force cimetières sur la route avec une phrase polie pour le bon Dieu : apparemment, les gens ne pensent à lui qu'après leur mort.

Après avoir admiré la chute du Doubs, beaucoup plus belle et

beaucoup moins connue que celle du Rhin, et l'île de Saint-Pierre, naguère habitée par ce Rousseau qui remplissait le monde et qui ne pouvait coucher nulle part, nous allâmes voir, auprès de Morat, l'oncle de d'Orcy, M. de Garville, qui bâtissait alors, non loin du lac, l'agréable château de Greng. M. de Garville, qui a été fort connu à Paris (1), était un grand et bel homme, d'esprit et de capacité, riche et, je crois, receveur général comme son frère; d'ailleurs sec, dur, égoïste et ambitieux. Sa fille unique, fort contrefaite, mais d'une figure aimable et spirituelle et d'un caractère qui lui répondait, avait épousé le fils aîné du comte d'Affry, colonel général des Suisses, bon et fin courtisan, fort aimé de la reine, pauvre d'ailleurs, mais dont M. de Garville avait acheté le crédit; et cette alliance lui avait fait choisir un domicile en Suisse. Greng réunissait alors la bonne noblesse du canton catholique de Fribourg, toute servant en France, jeune, aimable, gaie : les Mailliardoz, les Diesbach et d'autres. Fort près du château était le premier ossuaire des Bourguignons : amas d'ossements presque réduits en poudre, contenus dans un immense bassin de pierres, carré, sur lequel ils s'emboîtaient en pyramide et que recouvrait un toit de chapelle. Ce monument de la défaite de Charles le Téméraire a été détruit et remplacé par une fort belle colonne avec des inscriptions. Mais l'ossuaire était un fait et la colonne n'est qu'un souvenir.

De Greng, nous nous rendîmes à Berne et, par Soleure, à Bâle. J'aurais oublié cette route, sans la disgrâce qui advint à Bréjole. Il faut savoir qu'il y avait dans ces contrées une pureté de mœurs, une chasteté d'habitudes qui rendait les jeunes filles très susceptibles sur la moindre atteinte portée à la décence. Il y avait aussi de petites lois municipales qui protégeaient la propreté des murs et la netteté des chemins. Or, à la sortie d'Aarberg, le pauvre mentor, nous laissant suivre la grande route, cherche un mur solitaire et un sentier détourné; à peine commençait-il à vaquer aux affaires qui l'avaient conduit en cet endroit, que deux jeunes laitières, sortant de la ville, l'aperçoivent; elles s'arrêtent, elles se signent, puis retournent en arrière, et cinq minutes après deux estafiers, hallebarde haute, se présentent, s'emparent de mon

(1) Voir sur lui les deux premiers tomes du *Mémorial* de Norvins. *(Ed.)*

homme qui n'avait pas réparé le désordre de sa toilette et le mènent chez l'*amtmann* qui vérifie le cas, constate le flagrant délit et inflige une amende qu'il réduit pourtant à deux écus de six francs, parce que Bréjole, étant étranger, ne peut connaître à fond la pudeur des filles et l'inviolabilité des murs d'Aarberg. Bréjole nous rejoignit une demi-heure plus tard, tout bouffi de colère, car il ne prenait rien au comique de ce qui le regardait; il nous conta son histoire à la manière des héros d'Homère et nous en rîmes comme les dieux d'Homère.

Nous logeâmes à Bâle, au fameux hôtel des *Trois rois*, sur le Rhin, où l'on voit à la fois la Suisse, la Souabe et la France. De Bâle, nous allâmes par les quatre villes forestières de la forêt Noire à Schaffouse et de Schaffouse à la chute de Lauffen. D'autres auraient pris une voiture et un guide, mais il eût fallu débourser un écu de six francs; nous partîmes à pied, seuls, nous dirigeant d'après le bruit de la cataracte. Nous nous perdîmes deux ou trois fois à travers les bois, nous gravîmes des rochers, enfin nous gagnâmes six francs et perdîmes une journée. De Schaffouse, nous courûmes à Constance qui était et reste une bicoque déserte dans la plus riche position imaginable. Nous vîmes les deux charmantes îles de Meinau et de Reichenau. Dans la première, un commandeur teutonique chez qui nous couchâmes avait employé beaucoup d'art et d'argent à se cacher, par une belle grande charmille, la vue importune du lac et des Alpes de l'Appenzell. Dans la seconde, on nous montra le riche trésor des Bénédictins, une dent gâtée de l'empereur Charles le Gros, ses pantoufles, et une émeraude donnée par Charlemagne.

De Constance, un verger continuel vous mène à Saint-Gall dont l'antique et célèbre abbaye était entourée par une ville protestante qu'entouraient les vassaux catholiques des moines. Il n'y a plus aujourd'hui ni moines ni vassaux, mais un canton qui subsiste, comme l'Appenzell, son voisin, par le commerce des mousselines. Ces Alpes de l'Appenzell que depuis trois jours nous voyions s'approcher de nous, non pas en banc monotone comme le Jura, dont la vue ennuie et fatigue, mais avec leurs belles pointes variées, gigantesques, couronnées de neiges et resplendissantes au soleil, ces Alpes, les premières que nous eussions vues, nous donnèrent une tentation irrésistible de quitter la plaine. Voilà notre voiture

remisée à Saint-Gall, et juchés sur trois locatis, précédés ou plutôt suivis d'un guide, car il était gras, paresseux et lorrain, nous allâmes visiter à Rorschach, à l'extrémité orientale du lac de Constance, la marine du seigneur abbé. Elle consistait, je crois, en cinq barques que remplace aujourd'hui un bateau à vapeur. Nous couchâmes au pied de l'Appenzell, au fond de la superbe vallée du Rhinthal, dans une des plus hideuses bicoques de la Suisse, où on trouvait alors, non des glaces, des draperies et des cuisiniers, mais des marmottes bouillies et des lits de plume, des lits de quatre pieds et demi de long sur six de large, dans lesquels, au mois de juin, on couchait à trois. D'Altstætten, nous grimpâmes deux ou trois heures dans les sinuosités d'une ravine par où descendaient, pour se rendre au marché de Rorschach, deux cents mulets chargés de leurs bagages, qui nous rendirent cette sorte de chemin fort pénible. Nous étions enfin dans l'Appenzell, c'est-à-dire dans un petit pays tout vert, doux et frais d'aspect, semé de maisonnettes de sapin qui ont chacune leur potager, leur fontaine, et leurs vaches paissant jusqu'au ventre dans une prairie touffue et couverte de belles fleurs. Il faut bien l'avouer, d'Orcy et moi, nous n'y voyions que des coléoptères; et, tandis que Bréjole et le guide avalaient quelques pintes de lait dans une de ces cabanes hospitalières, nous faisions une fort belle chasse aux insectes. Nous dinâmes à Gais, village fameux pour son lait de chèvre, et où nombre de gens, venus de loin, s'établissent pendant une saison pour rétablir leur santé. Nous couchâmes dans une assez bonne maison et je n'ai pas encore oublié mon réveil. C'était à cinq heures du matin. Un beau soleil frappait aux vitres; en ouvrant notre petite fenêtre, je vis que nous étions logés au milieu d'une prairie en pente douce où courait à petits flots la fontaine de la maison. Chaque herbe avait une fleur et chaque fleur une goutte de rosée qui chatoyait au soleil. A droite et à gauche étaient deux futaies de grands sapins et d'énormes hêtres dont le soleil levant projetait les ombres en jetant entre elles des torrents de lumière. De tout cela s'exhalait, dans un silence profond, une fraîcheur délicieuse, un parfum exquis. Je me souvenais sans doute de cette scène de la nature lorsque j'écrivis ces vers, quinze ans après :

Et, sans l'eau qui frémit et le vent qui murmure,
A peine entendrait-on respirer la Nature.

Je me noyais dans cette volupté silencieuse quand les vaches, leurs cloches et un petit berger qui les conduisait, en jouant son *ranz*, vinrent compléter ce tableau de Berghem (1). Cette première impression d'une jeune âme, neuve à tout, pétrie encore d'innocence et altérée de plaisirs champêtres, est restée intacte dans ma vieillesse.

Ce jour-là, nous montâmes le mont Sentis, l'Alpe la plus haute de l'Appenzell, dont la plaine est déjà une Alpe; et nous montâmes pour monter, pour faire acte de voyageurs et prendre possession des montagnes, car il n'y avait à voir que des vallons et des coteaux tout verts et un petit ermitage (le *Wildkirchlein* ou petite église sauvage) planté comme un aire d'aigle dans le creux d'un rocher.

Nous reprîmes notre voiture à Saint-Gall et le lendemain nous vînmes coucher à Zurich, sans autre rencontre que la longue petite ville de Winterthur, et, à la sortie, une grêle grosse comme des œufs de poule qui nous obligea de remiser en hâte le véhicule sous une futaie de sapins. Zurich, ses fabriques de crépons, son académie, ses clochers, ses cabinets d'histoire naturelle, sa belle auberge de l'*Épée* en face de son superbe lac, son gros et grand hôte, l'excellent M. Ott, aubergiste et académicien, faisant les honneurs de sa longue table d'hôte en habit habillé, l'épée au côté et le chapeau sous le bras, tantôt assis au milieu et servant, tantôt faisant le tour de la table et parlant à chacun d'un air affable et respectueux à la fois : tout cela m'est présent.

On ne peut parler de Zurich sans parler de Lavater et de Gessner, Le pasteur Lavater était un homme grand, assez maigre, avec une figure longue pleine de douceur et de calme, un grand front, des cheveux noirs naturellement bouclés, le nez grand et légèrement arqué, les yeux petits et couverts mais pétillants, la bouche serrée et les lèvres minces. Tous ses portraits sont ressemblants. J'en avais deux ou trois qu'on m'a volés. Sa personne, sa voix, sa conversation respiraient la simplicité, la candeur et la vérité. Aussi croyait-il à ses fables. Je dis ses fables, non qu'il n'y eût un principe de vérité dans son système; mais mille vérités vraies en théorie deviennent erreurs parce que c'est un instrument d'erreur, la main de l'homme, qui les applique. Lavater pensa, comme bien d'autres,

(1) Berghem ou Berchem, célèbre paysagiste hollandais (1624-1683). *(Ed.)*

qu'il y a des rapports secrets entre les formes physiques et les formes immatérielles, et que l'observation des unes peut éclairer les mystères des autres; mais il pense à lui seul que des cartes de visite ou des adresses de lettres, dont il avait des armoires pleines, l'initiaient au caractère intime de tous les visiteurs et écrivains de l'Europe; il pensa à lui seul qu'un microscope lui révélait le caractère d'un ciron, d'une hirondelle, d'une souris ou d'une carpe par leur physionomie. Il avait une fort belle collection de portraits d'oiseaux, de poissons, de quadrupèdes, de reptiles et d'insectes dont il connaissait à fond l'âme, l'esprit et les inclinations. Si ce digne homme s'en fût tenu à la vérité, jamais on n'aurait prononcé son nom.

La figure de Gessner était l'antipode de celle de Lavater. C'était une grosse tête toute ronde et un peu chauve, sans aucun trait saillant, hors ses yeux qui étaient petits et pleins de feu, mais à fleur de tête, et sa bouche qui, au lieu d'être pincée avec des lèvres étroites, était légèrement entr'ouverte avec de belles lèvres roses; ce qui lui donnait une expression générale de gaieté, de vivacité et de bonhomie. Rien ne trahissait le poète et sa figure ne mentait pas. Il n'a dû sa réputation qu'au fade engouement qu'on avait pris en Allemagne, et pendant quelque temps en France, pour les moutonneries sentimentales que l'insipide et léger Florian avait réchauffées du pesant et fastidieux Racan. Je vis Gessner chez lui, dans sa maisonnette de campagne, à trois lieues de Zurich, près du lac, au milieu des bois, sur le torrent de la Seil qu'on passait sur une planche. Assis près d'une fenêtre, il peignait ses idylles, au milieu de sa famille groupée autour de lui, et ces jeunes filles droites et fraîches, ces jeunes garçons grands et forts, ces petits enfants ronds et bouclés, des métiers, des livres, des crayons, des fleurs, tout formait également une idylle, une idylle de Gessner et sans doute sa meilleure. Il faut lui rendre cette justice qu'il était tout étonné d'être un grand homme; et je l'étais bien un peu aussi, car, depuis Théocrite jusqu'à Florian, je n'ai jamais aimé la bergerie.

Je passe en courant les bains de Baden où la Limmat nous porta en moins d'une heure dans ses barques plates qui glissaient à chaque minute sur le large dos des rochers; Rapperschwyl et le pont dont les planches, sans clous ni chevilles, faisaient mine de s'envoler au moindre vent; Einsiedeln, la fameuse abbaye de Notre-

Dame des Ermites. Nous en redescendons au bord du lac de Zurich; nous prenons à Lachen une petite calèche, deux petits chevaux et un petit cocher, et nous voilà sur le chemin de Glaris. M. Ott devait nous envoyer notre voiture à Lucerne, car nous entrions en Suisse tout de bon. Il ne s'agissait plus que de glaciers, de glacières, de torrents; des rochers partout; des chemins nulle part; nous allions à la grâce de Dieu, sûrs de trouver des roues partout où on pouvait rouler, des mulets partout où on pouvait trotter, et nos jambes pour les escalades. C'était un dimanche, par le plus beau temps du monde, et à la fin de juin. La belle vallée de Glaris, avec ses vertes prairies, ses grands arbres, ses riches montagnes et ses jolis villages, était resplendissante. Mais si l'on ouvrait les yeux, il fallait se boucher le nez : c'était la saison où se fait le fameux fromage *schabzieger*, et des millions de mouches cantharides, répandues dans le pays, n'auraient pas égalé l'odeur de cette odieuse drogue verte qui a ses amateurs et que je déteste. A ce sens près, tous les autres étaient satisfaits. La population se montrait en habits de fête et des troupes d'enfants vermeils suivaient, précédaient, entouraient notre voiture, dansant, sautant, criant : « Donnez-moi un liard et vous serez mon ami, » car pas un enfant ne mendie, mais tous demandent; c'est leur argent de poche et de toilette, et généralement en Suisse, hors dans la moyenne région des montagnes, les étrangers sont considérés comme les contribuables du pays. Nous arrivâmes dans cette espèce de triomphe, qui faisait boule de neige et grossissait de village en village, jusqu'au bourg de Linthal, au bout de la vallée; là, elle se ferme; il ne reste que des Alpes à gravir, et les lieux commencent à prendre un aspect sauvage et désert. Cependant, il y avait une auberge et nous y descendîmes. Elle avait un balcon et sous ce balcon était la place de Linthal, où tous les habitants étaient déjà rassemblés pour voir une calèche et trois Parisiens. Les enfants continuaient à crier à pleine tête : « Donnez-moi un liard et vous serez mon ami. » Je ne résistai pas au plaisir de me faire tant d'amis. Je changeai un écu de six francs, je reçus quatre ou cinq cents pièces de monnaie du pays, et du balcon, comme un roi, je jetai mon trésor à grande volée sur tout ce petit peuple. Il fallait voir la joie, les sauts, les exclamations. Cela dura une demi-heure, tandis que les bonnes têtes de Linthal affirmaient tout bas que nous étions des émissaires de la France, qui

venaient corrompre les bons Suisses. Enfin, la nuit vient, la foule va se coucher; nous soupons d'un bouillon de marmotte, d'un ragoût de marmotte, d'un rôti de marmotte et d'un plat de beignets de feuille de sauge. Le lendemain, quand il fut question de l'écot, M. l'hôte demanda un louis; Bréjole fit un bond en arrière; l'hôte allégua que nous jetions l'argent par les fenêtres. Bréjole refusa de payer; l'hôte représenta qu'il était le podestat du lieu. Il n'y avait rien à objecter; on paya et nous partîmes, résolus de ne plus faire de largesses en plein air. Il était quatre heures du matin. Nous allions à pied, conduits par un grand garçon de Glaris et éclairés par un beau crépuscule, à trois où quatre lieues de là, voir les glaciers du Tœdi qui couronnent le canton au midi. Nous prîmes promptement le chemin des chèvres, nous passâmes la Pantenbrücke et nous nous engageâmes dans une solitude désolée le long d'une grève presque perpendiculaire. Cette grève était formée des débris des rochers qui d'âge en âge dévalent des sommets pour combler la vallée, accomplissant ainsi ce travail perpétuel de la nature qui ravine les plaines pour y faire des montagnes, et roule les montagnes dans les vallées pour y refaire des plaines. Dans cet immense atelier, où jamais l'ouvrier ne se repose, il y a des monts de tous les âges; les uns se forment, les autres se détruisent et quand ces derniers ont atteint la dernière période de leur décrépitude, nus, décharnés, minés, leurs crêtes suspendues en équilibre présentent l'aspect d'une immense citadelle aux vieux créneaux ruinés; viennent les pluies qui s'infiltrent dans les assises schisteuses; leur adhérence cesse, et les créneaux précipités vont couvrir la prairie d'un chaos informe de blocs gigantesques qui s'y amoncelleront jusqu'à ce que le niveau se fasse entre la montagne qui croule et la vallée qui s'élève. Telle était la grande leçon d'histoire naturelle à laquelle nous assistions pour la première fois avec une religieuse horreur, car l'homme se sent d'une petitesse effrayante quand il contemple ces œuvres de l'éternité; il y succomberait s'il ne sentait pas aussi de l'éternité en lui-même.

En moralisant ainsi sans mot dire, nous arrivâmes à un chalet où nous ressuscitâmes en trouvant de l'herbe, des bois, des vaches et surtout du lait, du « seré » et du fromage. Grâce à l'esprit calculateur de Bréjole, nous n'étions pas de ces voyageurs prosaïques qui portent sur le dos d'un mulet ou d'un guide un pain, un

jambon et deux bouteilles de vin. Notre bagage, c'était une veste et un pantalon de toile à sacs, un bâton ferré, un manteau ciré. Nous remettions le reste aux soins de la Providence, et je n'ai jamais voyagé dans une bonne voiture et sur des routes sablées avec autant de plaisir que je voyageais alors. Nous mangeâmes donc le pain des habitants du chalet; c'est ce seré qu'ils entassent dans un coin, en une miche énorme, à mesure qu'ils convertissent leur lait en fromage. Nous bûmes leur vin, c'est le lait, et nous mangeâmes leur viande, c'est le fromage : dans toutes ces hautes Alpes, l'homme ne vit que du pis de la vache. On trouve cependant, dans quelques chalets où le luxe a pénétré, quelques pains ronds et plats, enfilés et pendus au plafond, d'où on en descend un dans les occasions solennelles; après l'avoir brisé à coups de marteau, on jette les débris dans une chaudière et on les sert bouillis dans une infusion de sauge ou de cumin. Mais c'est le dernier degré de la sensualité. Nous refusâmes de donner ce mauvais exemple à nos hôtes. Après un court déjeuner, nous escaladâmes le Tœdi, à travers un brouillard épais qui venait de couvrir les flancs de la montagne. Pour mieux dire, nous traversions des nuages fort denses, qui s'étaient abaissés, et nous grimpions dans une forêt perpendiculaire d'énormes pins, en nous accrochant de souche en souche, à travers une obscurité glaciale et un vent qui devenait impétueux. Cet exercice dura une heure, au bout de laquelle nous revîmes par degrés le jour, puis le soleil, puis un ciel bleu, resplendissant d'azur et de lumière, et, en face de nous, l'amoncellement des glaces du Tœdi s'élevant en rochers de cristal entre de grands rideaux de sapins. Tels étaient le ciel et la terre au-dessus et autour de nous. Mais, au-dessous de nous, nous ne voyions qu'une mer de nuages; la terre semblait nous manquer et nous étions dans une île, entre elle et le firmament : les vents, que nous avions laissés dans la moyenne région, roulaient des nuages avec furie, amoncelaient, poussaient et brisaient leurs vagues, et nous entendions le bruit de leurs chocs; c'était le tonnerre, c'était un orage, et il était sous nos pieds! Quel début! Quelle gloire! Quel vacarme! Il faut avoir marché sur le tonnerre comme nous et la belle Arsène (1), pour juger de l'épouvantable bruit qu'il fait et que toutes les montagnes répètent : le spec-

(1) L'héroïne de la féerie qui porte ce titre (paroles de Favart et musique de Monsigny); elle s'égare dans une forêt au milieu de l'orage. *(Ed.)*

tacle ne fut pas long heureusement, car, tout sublime qu'il était, s'il eût duré, nous aurions couché à jeun dans la montagne. Le brouillard s'éclaircit; une partie des nuages remonta, l'autre était tombée en torrents de pluie; nous trouvâmes notre chalet noyé, le ruisseau du vallon écumant. Du reste, l'orage avait cessé, le calme était rétabli, et nous fûmes surpris d'entendre du côté de Linthal une forte détonation, qui tenait le milieu entre le canon et le tonnerre. Le guide le fut moins que nous et nous dit : « Partons vite, car il pleut des rochers par ce temps-ci. » Nous partons, nous arpentons derechef cette grève perpendiculaire où nous avions eu tant de peine à marcher le matin quand un incident vient nous en rendre la traversée plus facile. Un quartier de roc de quelque cinquante pieds cubes s'était détaché des cimes supérieures, et, en roulant jusqu'au fond du vallon, il avait emporté dix ou douze toises de notre sentier de chèvres. Cette vue rendit notre allure si légère que, sans pouvoir le moins du monde m'expliquer comment cela se fit, en un moment la brèche fut franchie, et, en une demie-heure d'une course de chamois, nous nous retrouvâmes à la Pantenbrücke.

Trois heures après, nous avions retraversé la belle vallée de Glaris et nous dînions dans une auberge de la petite ville de Wesen, en face de ce beau lac de Wallenstadt que Daguerre transporta vingt-cinq ans plus tard auprès du faubourg du Temple (1). Une barque nous attendait, et sa traversée de trois lieues nous mena coucher à Sargans. Nous étions dans les Grisons.

Depuis notre entrée en Suisse, tous les cantons s'étaient accordés à nous dépeindre le pays des trois Ligues comme un séjour d'abîmes, d'horreurs et d'épouvantes où les mortels ne s'aventuraient que dans des circonstances désespérées. Jusqu'ici, nous ne voyions qu'un charmant lac et une belle, large et fertile vallée. Nous la quittâmes pour faire une tournée pédestre aux fameux bains du Pfæffers, dans les montagnes qui bordent l'ouest de la vallée du Rhin. Un petit torrent, nommé la Tamina, s'est creusé, à mille ou douze cents pieds de profondeur, un petit lit d'environ dix toises de large, dont une forêt d'arbres vieux comme le monde couvre les deux murs perpendiculaires. Le soleil, à son zénith, regarde pendant deux ou trois heures, dans les longs jours de

(1) Le Diorama inventé par Daguerre et Bouton. *(Ed.)*

l'été, une petite partie de cette fente où l'art a profité d'une éclaircie pour bâtir une maison en galerie, accompagnée d'une cour en boyau : ce sont les bains de Pfæffers. Cent pas plus haut, la fente s'étrangle et les bois se changent en rochers à pic, espacés d'environ vingt pieds, au fond desquels bondit et écume la Tamina. Cet étrange séjour a deux accès. On y descend au nord par une jolie allée en zigzag, que l'art a taillée dans le roc, et qu'ombrage la forêt. Au midi, on n'en sort que par des échelles. A un quart de lieue, en remontant le torrent, se trouve dans les rochers la source des eaux de Pfæffers. Le chemin qui y conduit est une planche de sapin d'un pied de large, attachée aux flancs du rocher par des crampons, à trois ou quatre cents pieds au-dessus du torrent, et que les feuilles, la terre et l'eau qui tombent d'en haut rendent quelquefois fort glissante. Dans quelques endroits, elle franchit d'une paroi du rocher à l'autre, et de temps en temps les deux rocs, se refermant par en haut, ajoutent l'obscurité aux autres inconvénients de cette route. Il faut avoir le pied alpestre et la tête froide pour y marcher, et si l'on ajoute qu'au terme du voyage, il n'y a rien à voir qu'un petit regard et un petit bassin d'eau qui fume, on conviendra sans peine que cette promenade est, pour un voyageur, la plus niaise et la plus inutile des témérités. Nous la fîmes pourtant, et je dois avouer qu'au bout de quelque cent pas, la tête me tourna si complètement que je n'eus que le temps de me jeter assis sur la planche, le dos contre le roc, les jambes pendantes et les yeux fermés. Au bout d'un quart d'heure, cet éblouissement passa ; le guide m'aida à me remettre sur mes pieds. J'allai, je revins, mais cette aventure m'aguerrit si peu que je ne ferais certainement pas cette promenade aujourd'hui. Lequel avait le plus de courage, du guide automate qui parcourait ce chemin usité comme une grande route, de mes compagnons qui la parcouraient d'un pied prudent et d'une tête froide, ou de moi, qui marchais la crampe aux pieds et l'éblouissement aux yeux? Question que je laisse à décider aux moralistes. Y a-t-il du vrai courage sans peur? de la vraie force sans difficulté vaincue? Et le plus brave ne serait-il pas le poltron qui fait son devoir? Nous déjeunâmes aux bains, nous montâmes les échelles, nous redescendîmes dans la vallée du Rhin. Nous étions excédés de fatigue. Un roulier se rencontra; nous montâmes pour quelques batz sur ses bottes

de foin, et nous fîmes ainsi notre entrée dans la ville de Coire. Cela nous valut une très mauvaise auberge, un fort mauvais souper, de fort méchants grabats et un écot de charretier. Bréjole n'aurait pu mieux choisir; mais, dès le lendemain, l'excellent capitaine Antoine de Salis, qui vint nous voir, détruisit toutes ces illusions en nous forçant d'aller loger chez M. Mathis, dont l'hôtel propre et bien meublé, l'aimable accueil et la bonne chère sont restés dans ma mémoire.

Nous avions résolu de faire le tour des Grisons. Nous partons avec trois chevaux, et un guide pédestre, court, trapu, plus insolent qu'il n'était gros, et qui avait quelque droit de l'être, parce que c'est à ces guides que les chevaux sont confiés et qu'ils en répondent. A peine sortis, de grand matin, des portes de Coire, nous commençons à monter, et le soir nous montions encore, quand nous entrâmes en pleine nuit dans le gros bourg de Bergün, où il faisait déjà très froid, mais non pas dans l'auberge, qui était chauffée de la cave au grenier, comme une maison russe au mois de janvier. Ce lieu est un grand passage de voyageurs qui se rendent par la montagne à la riche vallée d'Engadine, aux bains de Saint-Maurice et à Chiavenne. Le lendemain, nous montâmes de plus belle, et tant montâmes-nous que nous étions à midi dans la neige au bord du petit lac de Weissenstein où les voyageurs gourmands font halte six fois de la semaine, pour pêcher et frire eux-mêmes des truites, dont ils déjeunent; mais le septième jour, celui du repos, ils se refusent cette volupté, parce que, si leurs chevaux entraient dans le *tugurio*, qu'on appelle une auberge, le respect de la Genèse ne leur permettrait plus d'en sortir. Notre ascension se borna là. Vers l'autre extrémité du lac, nous nous engageâmes dans une descente hérissée de rochers et couverte de grands bois de pins, par laquelle nous débouchâmes en deux heures dans les belles plaines de l'Engadine.

L'Engadine est un des cantons de la Suisse les moins connus et pourtant les plus dignes de l'être. C'est un petit Élysée tout vert, tout tranquille, creusé dans les Alpes Rhétiennes à huit ou neuf mille pieds au-dessus du niveau de la mer, et où l'on ne parvient, sauf du côté de l'Italie, qu'à travers des glaces et des précipices. Une belle prairie, d'un quart de lieu de large, s'y déroule entre deux pentes tapissées de hauts et noirs sapins. L'Inn y prend nais-

sance et une belle route la traverse. Voitures, promeneurs y circulent, et de riches villages la bordent. C'est un autre monde, une petite patrie à part que ses enfants quittent jeunes, comme ceux de Barcelonnette, pour aller décrotter, chauffer ou vêtir l'Europe, et où ils reviennent vieux et riches habiter, bâtir et cultiver. Nous couchâmes aux bains de Saint-Maurice. Le lendemain matin, nous prîmes la route de la Valteline, non par Chiavenne, seul chemin praticable et par conséquent indigne de nous, mais par la Bernina. Au sommet, nous côtoyâmes dans une plaine de neige les deux lacs Noir et Blanc, séparés l'un et l'autre par une étroite jetée, de laquelle on peut, suivant la tradition, cracher à la fois dans le Pont-Euxin et dans la mer Adriatique, puisque du premier sort un ruisseau que l'Inn conduit au Danube, et du second un autre ruisseau qui va se jeter dans l'Adda. J'eus là le plus terrible froid que j'eusse éprouvé de ma vie, transi et congelé à ne pouvoir ni me tenir en selle, ni poser un pied par terre. Il faisait un brouillard noir et une brume glaciale; mes compagnons marchaient à pied; j'étais resté à cheval, et il faillit m'en coûter cher : je tombai comme un sac, et aussi blanc que la neige dont on me frotta les mains et le visage, je ne sais combien de temps, avant que je pusse me remettre en route. Le soir nous couchâmes à Tirano, fenêtres ouvertes, suffoqués de chaleur et dévorés par des millions de moustiques. Mais le lendemain nous eûmes une compensation. M. de Salis-Marschlins, gouverneur de la Valteline, qui mangeait jovialement sa part de cette pauvre province, nous reçut près de Sondrio dans une jolie maison de campagne, qu'il venait de fort bien bâtir et de fort bien meubler, sur la pointe d'un coteau couvert de vignes et de châtaigniers, dans la plus belle vue du monde; il nous y donna un souper qui ne se sentait pas de la misère de ses peuples.

Puis nous côtoyâmes le lac de Côme. A la Ripa, nous envoyons guide et chevaux à Chiavenne, nous prenons une barque, nous voguons sur ces belles eaux jusqu'à Domaso et Gravedona. Nous avions fait un pacte avec la lune pour retourner à pied, de nuit, de la Ripa à Chiavenne : elle ne nous tint pas parole, et, à peine avions-nous quitté notre barque, que le ciel nous envoya un de ces orages qui, dans les Alpes, naissent, grossissent et crèvent en un quart d'heure. Par malheur, il n'était pas sous nos pieds,

comme au Tœdi! Une nuit bien noire, une pluie à torrent, point de guides, point de manteaux, point de maison, nous firent trouver avec délices un de ces hangars qui servent de refuge aux moissonneurs. Nous y eûmes pour lit des bancs de bois, pour société une légion de cousins, et pour musique les éclats du tonnerre et le bruit des quartiers de rocs qui roulaient des sommets voisins. Ce fut à sept heures du matin que nous soupâmes enfin dans une gargote de Chiavenne.

Nous n'étions pas quittes des aventures. Nous voulions franchir le Splügen. Mais nous voulions voir et faire tant de choses, qu'il y avait toujours quelque mécompte. Le soleil nous laissa en route, la lune ne nous fut pas plus fidèle, et nous nous trouvâmes entre Isola et Campodolcino, pataugeant, par une nuit à ne pas voir le bout de son nez, sur une corniche de cinq ou six pieds de largeur, au-dessus d'une rivière dont le fracas lointain représentait à notre imagination cinq ou six cents pieds de profondeur. Nous mîmes pied à terre. Notre guide conduisit la caravane, sondant d'une main avec son bâton, et menant de l'autre le premier cheval par la bride; après lui, chacun de nous empoigna bravement la queue du sien, pour s'y retenir s'il tombait, ou pour lâcher si la bête dégringolait. C'est dans cette procession que nous arrivâmes à onze heures du soir à l'auberge de Campodolcino.

L'ignorance des habitants du pays nous exposait souvent à de pareilles disgrâces. Je ne crois pas avoir trouvé deux paysans qui connussent la distance d'un point de la route au bourg voisin. Le premier nous disait « deux lieues »; au bout de deux lieues, le second nous disait « quatre », et, une lieue plus loin, nous trouvions notre bourg. Notre guide ne connaissait point ce canton, ne savait pas un mot de français, et avait sur nous l'avantage de parler un peu le patois roman de ces campagnes : ce qui, joint à la mauvaise humeur que lui donnaient nos cavalcades, le rendait complice de tous les tours qu'on voulait nous jouer. C'était le plus méchant et le plus franc coquin qu'il me souvienne d'avoir vu : un enfant de la nature, un vrai Spartiate, qui se couchait en travers d'un chemin pour nous empêcher de le prendre, nous jetait des pierres si nous galopions, montrait au pauvre Bréjole une branche d'arbre et une corde pour lui faire comprendre qu'il était bon à pendre; et il nous est arrivé deux fois, pour avoir la liberté de

courir dans la montagne, d'en appeler au prodestat du lieu qui le mettait en prison pendant une demi-journée.

Revenons à Campodolcino, où tout est encore italien. Le lendemain, nous arrivâmes, par les sommets hideux et désolés du Splügen, sur les bords du haut Rhin, dans le joli vallon de Schams, où tout est allemand, puis dans le riant bassin de Thusis. Je ne parle pas des gorges de la Via Mala, situées entre Schams et Reichenau. Ce sont les gouffres les plus profonds et les plus surprenants de la Suisse; deux mulets avaient peine à marcher de front sur leur corniche. Arrivés à Reichenau, nous remontâmes la vallée de l'Inter-Rhein avec de nouveaux chevaux et un nouveau guide, qui nous furent envoyés de Coire. Ce dernier, Antoine, était un beau grand jeune homme, aussi doux et aussi bon garçon que son devancier était superbe et indomptable. Nous voulions voir les sources du Rhin et les cimes du Saint-Gothard. Notre vallée se dépeuplait, se rétrécissait et s'élevait de plus en plus, jusqu'au dernier lieu habité, où nous couchâmes chez le curé; car, dans ces hauts lieux, les curés tiennent auberge, et nous avions déjà payé la veille notre écot à celui de Tavetsch. Le lendemain, toujours montant, nous nous embourbâmes dans des prés marécageux, nous passâmes à gué vingt ruisseaux, nous en sautâmes vingt autres : c'étaient les sources du bas Rhin; après quoi, par une ascension de quatre heures, des pieds et des mains, à travers les roches, les grèves et les neiges, nous atteignîmes le dernier sommet du Badus, que je crois le plus élevé du Saint-Gothard. C'est un pic de roches nues et brisées, dont l'espace praticable m'a paru d'environ six pieds carrés. On y arrive par une corniche fort étroite faisant crête entre le vallon d'où nous venions et la vallée d'Urseren. Je ne puis dire précisément à combien de mille pieds de profondeur, parce que c'est une de ces occasions où j'avais la précaution de ne regarder qu'en haut, où tout au plus horizontalement. Nous eûmes le chagrin de nous trouver à ce sommet du mont Crispalt comme ces inventeurs qui découvrent ce que d'autres ont inventé avant eux. Il y avait là une petite pyramide, et trois ou quatre noms gravés. Nous laissâmes en paix ces Christophe Colomb, mais nous dédaignâmes d'inscrire nos noms au-dessous des leurs; et, en fort peu de temps, grâce aux pentes de neige et à nos pantalons de toile, nous arrivâmes, à la ramasse, sur les bords d'un petit lac,

d'où nous gagnâmes Andermatt, où nos chevaux étaient allés nous attendre. C'est un assez joli village, défendu des lavanges par un triangle de sapins, dont l'angle supérieur les divise. On dit qu'il y a peine de mort contre quiconque y abattrait un arbre. Nous traversâmes Zumdorf, où passe la route d'Airolo. et, remontant le cours de la Reuss, nous vînmes coucher à l'autre bout de la vallée, dans le petit hospice de Realp, au pied du mont Furca.

Le lendemain, montant quelque temps, puis redescendant sans fin le col de la Furca, nous atteignîmes le premier village du Valais, Obergestelen, en passant devant le magnifique glacier du Rhône; car il n'y a pas six lieues, à vol d'oiseau, de la source de ce fleuve à celle du Rhin.

D'Obergestelen, nous grimpâmes à pied le Grimsel, le mont le plus désolé des Alpes, pour aller coucher à son hospice, pauvre baraque que dédaigneraient les cochons de France, au fond d'un puits, dont les murs de roc vif ne laissent pas apercevoir un brin d'herbe. Pour souper, une marmotte bouillie et du fromage; pour coucher, trois bottes de paille. Nous étions là dans notre triomphe. De grand matin, nous regagnâmes, par une autre route, la Furca, puis Realp, où nous avions envoyé nos chevaux, et, retraversant le petit vallon d'Urseren, nous descendîmes enfin à Altorf par le pont du Diable et le terrible val des Schœllenen où la Reuss se précipite avec un fracas épouvantable. Mais, petit à petit, ces murs prodigieux s'écartent, la pente diminue, la Reuss se calme, ses bords verdissent; vous tournez à gauche, et vous voilà tombés de l'enfer dans le paradis terrestre. C'est cette belle et féconde vallée d'Uri, qui va s'élargissant et se couvrant de villages, de bestiaux et de moissons, jusqu'à ce que le lac de Lucerne l'arrête. Nous couchâmes à Altorf en face d'une tour carrée, devant l'endroit où se passa la fameuse scène de Guillaume Tell; car il ne faudrait pas s'aviser ici de douter que ce demi-dieu a percé une pomme d'un coup de flèche, sur la tête de son fils, au lieu de commencer par frapper le tyran lui-même. Nous voulions faire l'ascension du Righi. Nous traversons le joli bourg de Schwitz, nous côtoyons le lac de Lowerz; nous voici au village d'Arth, au bord du lac de Zug, au pied du Righi. Au nord, on ne voit que des plaines, spectacle horizontal, qui surprend les yeux accoutumés depuis un mois aux lignes perpendiculaires; au midi, toutes les Alpes Grées, Italiennes,

Rhétiennes; à l'est, toutes celles du Tyrol; à l'ouest, le seul Righi, qui termine de ce côté le croissant de neige qui s'arrondit depuis Genève jusqu'au lac de Zug. Il était tard, mais il faisait encore jour; nous quittons la voiture, nous montons à pied les sentiers du Righi, cette Alpe apprivoisée, tapissée de gazon et ombragée d'arbres, qui n'a ni roches ni neige et qui semble amollie par le contact de la plaine. La nuit nous atteint dans un petit village rempli de pèlerins qui viennent adorer un saint, et de voyageurs qui vont voir lever le soleil. On soupe, on ne dort ni ne se couche; il faisait chaud, beau temps, clair de lune, et, à quatre heures du matin, il fallait être sur la cime de la montagne. Nous y voilà enfin. Nous arrivons, une heure avant le soleil, sur la dernière cime qui est une jolie petite pelouse, bornée au nord et à l'ouest par des barrières; car, quoique ce soit la moindre des Alpes, celui qui de ces deux côtés mettrait le pied dehors, ferait un saut jusque dans le lac de Lucerne, à cinq mille pieds au-dessous. L'heure de nuit que nous passâmes là eut le charme d'une sensation nouvelle : le silence et les bruits de la nuit dans l'immensité; le sommeil de la nature inerte interrompu par quelque voix de la nature animée, par des aboiements de chiens, par des beuglements de vaches, par le chant d'un coq, par le traquet d'un moulin, par une cloche de matines; tout cela perdu dans des lointains incommensurables; puis, par degrés, à mesure que l'horizon s'éclaire, les cornets, les voix des villes, les cris des troupeaux, un bourdonnement confus qui croît jusqu'au réveil général, jusqu'à ce que le jour fasse taire toute chose. Nous n'eûmes pas, hélas! d'autres jouissances! Le jour ne fut pour nous qu'un ciel couvert de nuages et l'horizon qu'une plaine couverte de brouillards. Nous déjeunâmes tristement, dans un misérable chalet qui se trouvait sur cette pelouse, et nous redescendîmes pédestrement à Arth, et, pédestrement, nous côtoyâmes le joli lac de Zug pendant deux lieues encore, pour arriver à Zug, où nous nous reposâmes enfin dans une assez bonne auberge, un peu tard, fort las, fort endormis et fort affamés.

De là, nous fûmes à Lucerne, petite et assez vilaine ville. Notre désappointement y fut grand. Nous nous faisions une fête d'y retrouver notre voiture envoyée par M. Ott et d'y refaire peau neuve, comme les serpents; mais elle n'était pas arrivée. Il fallut l'envoyer chercher et l'attendre trois jours. Elle arriva enfin, et,

après avoir refait notre pacotille, nous l'envoyâmes à Berne, pour nous enfoncer de plus belle dans les Alpes.

Nous prîmes une barque à Lucerne, nous côtoyâmes le mont Pilate, et, au bout de deux ou trois heures, nous trouvâmes nos chevaux au petit port de Stanzstad, et vînmes coucher au gros bourg de Sarnen. Côtoyer le joli lac de Sarnen et le charmant petit lac de Lungern, passer le Brünig et redescendre dans la vallée de l'Oberhasli, aller voir la chute du Reichenbach et revenir coucher au village de Meiringen, fut la journée du lendemain. Je la passe au vol, quoique tout en fût charmant; et ainsi veux-je faire des autres journées, à moins qu'il ne se lève sur ma route quelque gibier qui m'en détourne et me fasse battre la campagne.

La grande Scheideck, le grand chemin ordinaire de Meiringen au Grindelwald, n'est pas une vallée ni une montagne; c'est une plaine stérile, inculte, pierreuse, et qui serait le désert le plus platement hideux de la Suisse s'il n'avait pour encadrement au midi toutes ces pyramides de rochers et de neige qui séparent la Suisse du Valais et forment l'arrête de l'Oberland : l'Enhelhorn, le Wetterhorn, le Schreckhorn, la Jungfrau ou Vierge, ainsi nommée parce que sa cime est encore pucelle. Je crois que les autres ne le sont pas moins, car, excepté l'aigle, on ne conçoit pas de créature animée qui puisse les atteindre. Sur leurs pentes rapides, la neige est sans appui et dans un perpétuel mouvement.

Nous voilà dans le bassin du Grindelwald, et après avoir vu ses deux médiocres glaciers, qui n'ont que le mérite, très grand, il est vrai, d'être à la portée de tout le monde, nous dînons dans une baraque de bois qualifiée d'auberge. Nous allons de là, par la petite Scheideck coucher à Lauterbrunnen au presbytère, au pied du Staubbach. Nous trouvons chez le curé une table bien garnie et je pense que le casuel des étrangers lui rapportait plus que celui de sa paroisse.

De ce charmant réduit de Lauterbrunnen, nous descendîmes, en deux heures, dans la plaine qui s'étend du lac de Brienz au lac de Thun. Les deux capitales de cette plaine portent chacune le nom d'*Entre les lacs :* l'une, Unterseen, vieille petite ville, mais fort pittoresque, à une lieue du lac de Thun; l'autre, Interlaken, à un quart de lieue du lac de Brienz. Cette dernière n'est, à proprement parler, qu'un jardin semé de maisons, planté de grandes allées

d'arbres et ombragé par les plus prodigieux noyers du monde. De l'auberge où nous couchâmes, nous avions sous les yeux de délicieux jardins; au delà, la vallée des deux Lütschine qui s'ouvre en face, et, au fond de cette vallée, le colosse tout blanc de la Jungfrau, que son énormité rapproche tellement qu'il semble planté au milieu des noyers d'Interlaken. C'est, selon moi, le lieu le plus beau et le plus délicieux de la Suisse.

D'Unterseen, nous côtoyons la rive méridionale du lac de Thun pour nous rendre dans le Valais, dont nous n'avions vu que l'entrée à Obergestelen. Nous nous enfonçons sur la gauche, dans les vallons qui conduisent à la Gemmi. Arrivés au point le plus élevé du passage de Kandersteg, un petit bassin sauvage se découvre bien loin sous nos pieds : ce sont les bains de Lœtsch. Le chemin, taillé dans un rocher et bordé d'un parapet, revient trente ou quarante fois en zigzags sur lui-même. On le dit dangereux, il n'est que rude et incommode. Je traverse en courant les hideux bains de Lœtsch dont je ne me rappelle bien qu'un toit de grange au-dessus d'un bassin de bois, dans lequel barbotaient pêle-mêle, en costume de bain, des tritons de Genève, des sirènes de Fribourg et des capucins de Lucerne. Je traverse la petite capitale du Valais, Sion, située au pied de deux monts pointus, le Tourbillon et le Valère, puis le large Valais, tantôt dans des bocages délicieux, tantôt sur des plages désolées par les torrents qui fournissent au Rhône le tribut de leurs eaux, de leur galets et des débris qu'ils emportent. J'arrive au gros bourg de Martigny, et, là, je prends la route qui grimpe au mont Blanc par la vallée de Trient et le col de Balme. C'est à peine une route de mulets. Nos chevaux y allaient au plus petit pas; Bréjole était sur l'un d'eux, le guide menant les autres, d'Orey et moi pédestrement. Mais j'étais entreprenant, lui confiant, et, au lieu d'aller coucher chez le curé d'Argentière, dans la vallée de Chamonix, nous allâmes coucher sans souper sous un grand sapin, après avoir tourné et retourné dans les bois, jusqu'à ce que nous fussions complètement égarés. Par bonheur, le temps était beau. Au lever du soleil, nous vîmes de la fumée, puis un fourneau de charbonnier, puis un charbonnier qui nous ramena au col de Balme. De là, nous vîmes pour la première fois le mont Blanc et la vallée de Chamonix. A dix heures, nous entrâmes enfin chez le bon curé où nous trouvâmes Bréjole, déjeunant philoso-

phiquement avec du miel et des œufs frais. Le reste de la journée se passa à arpenter la vallée et à visiter les glaciers. Nous revînmes coucher à Chamonix où il n'y avait qu'une auberge. Le souper de la table d'hôte me parut charmant : c'était un mélange confus : hommes et femmes de toutes les contrées de l'Europe, et, brochant sur le tout, un certain M. Bourrit, je crois, grand chantre de Saint-Pierre à Genève, qui avait imprimé deux gros livres sur la Suisse (1); homme d'une imagination volcanique, qui nous donna pour dessert une description du soleil levant. Le médecin Paccard venait de faire la première ascension du mont Blanc. Toutes les têtes étaient exaltées, la mienne comme une autre, et je crois que j'écoutai Bourrit une demi-heure sans m'endormir. Mais enfin la fatigue du jour et la nuit blanche d'avant l'emportèrent, et j'ignore s'il vint à bout de faire lever le soleil.

De Chamonix, nous retournons à Martigny par le vallon pittoresque de la Tête-Noire. Puis nous passons le Pissevache, qui n'est qu'une gouttière pour qui a vu Terni et Tivoli. Nous traversons Saint-Maurice, et, le Rhône franchi, nous errons dans le seul pays de la Suisse qu'on puisse comparer à Interlaken. Nous arrivons à Vevey! Quelle ravissante ville! Un beau quai, des magasins élégants, de belles allées d'arbres; tout cela se déroulant sur les eaux du lac de Genève.

Il me semble que de Vevey nous retournâmes à Greng raconter notre odyssée; que, de Greng, nous retournâmes à Fribourg, où notre voiture vint nous rejoindre de Berne; qu'enfin nous nous rendîmes de Fribourg à Genève par Lausanne. Je ne retrouve dans le dénouement de notre voyage que celui de notre société avec Bréjole. Les liens n'avaient jamais été très étroits. Depuis quelque temps ils s'usaient. Le pauvre abbé, avec ses vingt-neuf ans, croyait gouverner comme des enfants deux jeunes gens de dix-neuf ans, que le voyage vieillissait tous les jours. Nous devenions trop mûrs, trop expérimentés pour ses bizarreries et ses ridicules, pour ses folies, pour son ton et ses manières subalternes. Que dirai-je enfin? Il nous poussait des ailes; le joug nous pesait et nous étions à l'âge où, pour le porter, il faut le sentir doublé de velours et orné d'amour, de reconnaissance et d'estime.

(1) Bourrit a, en effet, publié deux ouvrages sur les Alpes (1783 et 1803). *(Ed.)*

Quelques scènes un peu vives avaient déjà éclaté; nous avions cessé de lui parler et de l'emmener dans nos promenades. Un jour, à je ne sais quelle montée, il nous joignit et nous déclara d'un ton sec qu'à la première incartade, il nous enverrait coucher en prison. Je devins blême de fureur. « D'Orcy, dis-je à mon camarade, que ferons-nous de ce misérable? Il n'y a que deux partis à prendre, le quitter ou l'assommer. » L'abbé recula de quelques pas. D'Orcy, qui était d'une pâte sans levain, mit du coton entre nous : l'abbé ne fut quitté ni assommé; mais, à Lausanne, après un souper où ne régna pas la concorde, il nous déclara qu'il partirait le lendemain à six heures. Ce décret, dont l'esprit nous convenait, nous blessa par la lettre; nous n'en tînmes compte et nous dormîmes le lendemain d'autant plus à notre aise que personne ne vint nous réveiller. A huit heures, quand le soleil traverse nos rideaux, nous nous levons, nous descendons : le monsieur est parti, emmenant voiture et bagages! Voilà, j'espère, une situation de roman, une aventure digne de Gil Blas. Nous fûmes d'abord un peu étourdis de nous trouver seuls et libres dans l'univers, sans lisière, sans effets, sans argent. Si nous avions eu assez de malice pour aller faire n'importe où une promenade de quelques jours, sans donner de nos nouvelles, notre mentor aurait été vis-vis de deux familles en très mauvaise posture. Cette idée de vengeance ne nous vint pas. Nous ne songeâmes qu'à poursuivre le ravisseur jusqu'au bout du monde, ou du moins jusqu'au bout du lac : nous ne doutions pas qu'il ne fût à Genève. Nous l'y déterrâmes en effet et nous lui rendîmes le service de le tirer d'une terrible angoisse, car il subit sans souffler tous nos reproches. La leçon qu'il avait cru nous donner fut une leçon pour lui-même; de ce jour, ses manières devinrent plus conciliantes. Mais la scission était consommée, et, d'accord sur ce point, nous vécûmes en bons amis jusqu'au retour.

Mettons enfin le signet. Je ne veux pas pousser plus loin cet éternel voyage. Je ne dirai rien de Genève ni de Coppet ni de Ferney. Coppet n'avait à montrer que son vieux château et ses antiques allées droites. M. Necker était au contrôle général et Mme de Staël dans la mousse de ses premiers succès. Ferney me parut une petite gentilhommière du quatrième ordre, triste, sombre, et où partout la vanité tapissait les masures. Pareillement,

je ne dirai rien du Dauphiné où, pour achever ce qui restait de l'été, nous allâmes papillonner, herboriser et métalliser encore pendant un mois. Mais puis-je traverser sans mot dire cette bonne ville de Grenoble dont toutes les vitres étaient alors en papier? Passerai-je sous silence cette admirable vallée de Grésivaudan, le beau fort de Barraux, ce nid d'aigle nommé Briançon, où les habitants jouent, soupent et dansent dans leurs écuries, Gap, Embrun, la mine de la Gardette, la vieille et majestueuse ruine de Lesdiguières, la vénérable maison de Saint-Bruno qui, si près de la foudre qui allait l'atteindre, reposait encore dans son antique silence, au milieu de sa haute vallée verdoyante, au pied de son énorme aiguille de rocs nus et sous sa noire forêt de pins séculaires?

Peu après, nous regagnâmes Paris par Lyon, Mâcon et Dijon. Ce fut, je crois, vers la mi-octobre 1787. Le divorce suivit de près entre l'abbé et moi. Mon droit était terminé.

CHAPITRE IV

1787-1791

Entrée dans le monde. — Orgueil malade. — Gaucherie et embarras. — Le Paris de 1787. — Modes et toilettes. — Breteuil. — Le salon de Mme de Saint-Waast. — Quelques fermiers généraux. — Delahante, Luzines, Lauzon. — Lorry, évêque d'Angers. — Les Valory. — D'Éprémesnil. — La Reine. — Les Polignac. — Louis XVI. — Le cardinal de Rohan. — Cagliostro. — D'Ormesson. — Calonne. — Brienne. — Le Lycée. — Garat. — La Harpe. — Mme Récamier. — Voyage dans le Midi. — Mme de Bon. — Arles. — M. de Bellefaye. — M. de Balainvilliers. — La foire de Beaucaire. — Entretien nocturne. — Bréjole à Alais. — Les Cévennes. — Fugue de Mme de Bon. — Montpellier. — Narbonne. — Toulouse. — Bordeaux. — Séjour de deux ans à Poitiers. — L'esprit national. — La noblesse poitevine. — L'intendant Nanteuil. — L'évêque Beaupoil de Sainte-Aulaire. — La famille Beauregard. — Les Nieul. — Les Marsillac. — Les Marconnay. — Les présidents Chassenon et Bazoges. — Les Vigier. — Les Moisin. — Les d'Asnières. — Les Chasteigner. — Les d'Aloigny de Rochefort. — Les Margeret. — Mlle d'Esparts et Mlle de Pradel. — Le château de Monts. — Les La Chastre. — Les trois demoiselles de Turpin. — Les Montalembert. — La Révolution. — La Grande Peur. — Départ pour Paris. — La fédération du 14 juillet 1790. — Talleyrand. — Paris et Versailles. — Le club. — Conversations politiques. — Mort de M. de Saint-Waast. — L'hôtel de Jonzac. — Necker. — Bailly. — Dussault. — D'Orcy. — Norvins. — D'Alency. — De Lessart. — Mme L'Empereur. — Mme Le Sénéchal et ses filles. — Arnault. — Florian. — Desfaucherets. — Tourolle. — Mme Pourrat. — Mme Le Couteulx. — Mme Hocquart. — Mme Boutin. — Mme Saurin. — La Sablière. — Les Suard. — Les Parseval. — Flore devenue Mme de Romeuf. — Les Romeuf. — Paix apparente. — Voyage en Touraine. — Beaugency. — Bois Bonnard. — Les pruneaux, les sebecs et M. Barreau. — Poitiers. — Le cuisinier Sichère. — Monts et Rigny. — Oiron. — La fuite du Roi. — L'émigration. — Le pays de Luçon. — M. Tom. — La Voulte en Ardèche. — Lafayette à Clermont et à Chavaniac.

A peine entré dans le monde (1), j'y trouvai établis mes contemporains, mes camarades d'enfance qui ne l'avaient jamais quitté. Tous y étaient dans leur élément, avec leurs habitudes, leurs liaisons, leurs amitiés. Ils ne sentaient pas que quelque chose pût leur manquer; libres, satisfaits d'eux, les coudées franches, ils piaf-

(1) L'auteur des *Souvenirs* habite alors chez sa mère qui avait quitté sa maison de la rue Basse-de-la-Ville-l'Évêque pour louer le premier étage d'une maison de la rue Vivienne. *(Ed.)*

faient, jugeaient, tranchaient, parlaient, riaient avec insouciance et sans nulle gêne. Leur orgueil se portait à merveille. Plusieurs étaient des sots, la plupart des fats, mais tous, les plus heureuses gens du monde et les mieux venus de la société. Pour moi, je ne pouvais me défendre d'une extrême défiance de moi-même et tout mon capital me semblait une espèce de *caput mortuum*. J'inclinais même à croire le capital beaucoup moindre qu'il ne l'était: je me sentais pauvre au milieu de la fortune des autres, et je ne pensais qu'à mettre sous clef ce que j'avais et ce que je savais, de peur que cette monnaie étrangère ne fût pas de cours. J'avais donc l'orgueil malade et il ne m'épargnait aucun de ses tourments. Étais-je dans une maison, je ne connaissais intimement personne et ne cherchais pas à me lier, de peur d'importuner, ou d'avoir l'air neuf, ou de mendier un accueil. Les conversations s'engageaient; je faisais la mienne tout seul. Si une personne charitable se mettait en tiers, je ne voyais dans cette attention qu'un sacrifice de politesse et un mouvement de pitié pour un pauvre jeune homme solitaire; je mettais tout mon savoir-vivre, toute ma bonté de cœur à abréger la corvée : il ne m'entrait pas dans l'esprit qu'on pût venir causer par plaisir avec un homme qui avait si peu des moyens à la mode pour attirer et plaire. Que dirai-je? Cette maladie me suivait dans ma famille même. Je vois encore ma figure aux soirées de Mme de Saint-Waast. Et quand j'avais tourné autour de trois ou quatre portes, examiné une douzaine de jeux et remboursé autant de fois le compliment : « Jouez-vous ce jeu-là? » il ne me restait de refuge que la cheminée où je posais à moi tout seul. Mais, me dira-t-on, là-bas, dans un coin du salon, étaient assises deux jeunes personnes : l'une était votre sœur, jolie, gaie, vive, spirituelle; l'autre, la comtesse Marthe de Valory, jeune chanoinesse pleine d'esprit et d'espièglerie. Que n'étiez-vous entre elles? C'était à leur partie qu'on vous avait réservé... Ah! vraiment je n'avais garde de m'y frotter; j'étais si mécontent de ma figure, je me sentais si gauche que je devais infailliblement leur paraître un petit docteur en droit fort ridicule. Elles causaient tout bas, c'était pour ne pas me le dire en face; elles riaient aux éclats, parce qu'elles n'y pouvaient plus tenir. Et j'aurais été me fourrer dans le guêpier! Notez qu'eussent-elles été les personnes du monde les plus charitables, et elles ne l'étaient guère, je leur ôtais tout

moyen de me tirer d'embarras; car comment me juger timide et embarrassé, là presque chez moi, avec ma sœur? Impossible. C'était donc de la morgue, du dédain, de la misanthropie, et c'est ainsi que le monde juge très naturellement les orgueils malades quand il leur croit des raisons de se bien porter... Ainsi me le disait longtemps après ma bonne et vieille amie Mme d'Esquelbecq qui me voyait en beau et me parlait sincèrement. Elle avait eu la maison la plus brillante de Paris et m'avait attiré chez elle lorsque j'avais vingt-huit ans. Longtemps après, elle me disait : « J'ai commencé par ne pas vous souffrir; je vous attirais parce que vous étiez la fleur des pois ; mais j'avais une peur terrible de vous (moi, faire peur, c'était bien le lièvre de la Fontaine). Quand vous entriez dans un salon, vous aviez dès la porte un certain regard, qui avait l'air de dire à tout le cercle : « Vous êtes tous de fichues bêtes. » Voilà comment on interprétait mon entrée embarrassée et qui cherchait à se rendre intrépide.

Tel était le jeune homme que je conduisis dans le monde. Mais, à dire vrai, de ce monde, je ne pus prendre qu'un aperçu superficiel, car, huit ou neuf mois après, je partis pour un nouveau voyage; puis je vécus deux ans en province. Quand je revis Paris, il n'était plus Paris; la Révolution l'avait métamorphosé. Il faut donc, avant qu'il disparaisse, que je m'arrête un moment pour le crayonner.

En 1780, à l'époque du Paris dont j'ai donné plus haut une légère esquisse, tout était déjà ruiné, même démoli dans les fondements. Mais la superficie existait; les formes, le simulacre de la durée, l'étiquette de la solidité subsistaient et défendaient encore l'édifice comme des murs de carton peint défendraient une ville si l'ennemi les prenait pour des remparts de pierre. Les femmes subissaient leurs chappins, leurs paniers et leurs queues; les hommes, leur épée et leur chapeau sous le bras; les magistrats, leur habit noir et leurs cheveux pendants, bien poudrés; les abbés leur rabat, leur claque et leur petit manteau. Chacun avait et gardait son enseigne, qui le gardait à son tour, et la scène du monde se représentait encore en habit de caractère. Mais, en 1787, la farce, comme on l'a dit, était jouée, la toile baissée, et on commençait à voir le derrière des coulisses. Sauf dans les représentations solennelles, abbés et prélats se montraient en habit court, brun ou vio-

let; présidents, en frac et en catogan. La perruque en ses différentes formes, caractéristiques du magistrat, du financier, du médecin, du procureur, du gros marchand, cédait insensiblement la place aux cheveux poudrés. Les femmes étaient en souliers plats, en jupes serrées et en *pierrot*. Ce pierrot, espèce de petite queue d'oiseau retroussée au bas du corset, affichait une révolte ouverte à la fois contre les queues et les paniers. C'était une révolution de linon; mais c'en était une et qui avait son importance. En panier, la coquette la plus légère avait l'air d'une matrone; en pierrot, la plus sévère matrone eut l'air d'une linotte. Je me rappelle le cri général qui se fit entendre contre les pierrots. En revanche, les hommes avaient conquis le gilet, qui souleva à ses débuts une rumeur plus grande encore et qui s'ouvrit plus difficilement les salons. Tout était perdu, disaient les têtes sages; les hommes allaient nus, rien ne déguisait plus leurs formes. Il n'est pas besoin de dire que, dans le même temps, une armée auxiliaire des gilets, les culottes collantes de casimir jaune, le chapeau rond, le frac, s'étaient introduits comme les Huns dans le cœur de l'empire. Les culottes devaient même, pour être fashionables, être serrées au point qu'il fallait du secours pour les passer, qu'il fallait de l'art et de la prudence pour marcher et encore plus pour danser, qu'il fallait du talent pour s'asseoir, pour se baisser, et que le moindre mouvement irréfléchi les exposait à quelque catastrophe. Cependant, notre abjuration n'était pas complète; nous portions encore les bas de soie blancs, les souliers à boucle, et la poudre, car la première tête à la Titus qui osa paraître (ce fut, je crois, celle de M. de Valence, gendre de Mme de Genlis) fut le sujet d'un scandale général. Nos fracs aussi conservaient quelque nuance de parure : ils étaient de très beau drap rayé en soie, et on les relevait par une garniture de boutons très brillants et très chers. Une garniture d'acier n'était pas magnifique quand elle coûtait 25 louis. C'était alors la fureur de l'acier, le traité de commerce avec l'Angleterre nous avait inondés d'acier. L'acier succédait à l'or et aux pierreries; il se mettait à tout, épées, boucles, ganses, boutons chaînes de montre; point de salut sans l'acier.

Mais le négligé complet prenait pas à pas le dessus. Quand la botte eut passé le seuil d'un salon, la victoire fut consommée; j'ai fait moi-même cette folie d'aller l'après-midi à cheval au Bois de

Boulogne en culotte de nankin, bas de soie et escarpins, et de revenir chez moi passer de petites bottes à revers jaunes, pour souper en ville. C'était le suprême de l'impertinence et la quintessence du bon ton. Pour compléter ce tableau de l'irruption du frivole, il faut y joindre les cabriolets qu'on appelait alors wiskys. Ils étaient encore à leur première phase, et il ne faut pas les confondre avec les cabriolets pesants et rares dont Louis XV disait que, s'il était lieutenant de police, il les défendrait; c'étaient des oiseaux qui effleuraient à peine la terre (1).

D'un autre côté, à la Comédie-Française, Figaro, sa famille et son école avaient remplacé Corneille et Racine. A l'Opéra, Quinault et Gluck avaient fait place à la Caravane et à Panurge. Les femmes avaient emprunté au dernier les chapeaux en lanterne; à l'invention de Montgolfier, les chapeaux au ballon : à *Werther*, qui se partageait alors avec le *Voyage sentimental* les cœurs sensibles, les chapeaux à la Charlotte; à une nourrice du Dauphin, les chapeaux à la Marlborough (2) et leur prodigieuse envergure et, pour n'en rien devoir aux gilets et aux culottes étroites, elle avait poussé le négligé jusqu'à une sorte de robe de chambre qu'on appelait alors, je ne sais pourquoi, un *Aristote :* cette mode (que notre pauvre reine, qui commençait à prendre de l'embonpoint, avait composée avec la fameuse Mlle Bertin) déguisait parfaitement la taille.

Voilà donc quelle était la forme nouvelle, l'épiderme de Paris. Mais, me dira-t-on (je parle vraiment comme si quelqu'un devait me lire), est-ce là tout ce que vous nous avez promis? Des gilets, des pierrots, des wiskys; mais les mœurs, les caractères, les doctrines? C'est précisément tout ce que je viens de vous dire; prenez seulement la peine de regarder à travers et de soulever l'écorce. Si ces gens-ci étaient nés en gilets et en bottes, ils pouvaient être dans ce costume des Solon, des Socrate, des Caton : Épaminondas

(1) Un neveu de mon père, garçon, jeune et riche, possédait un cabriolet. Il avait aussi force gilets et colifichets à la mode. Je ne puis m'empêcher de rire en me rappelant le *tolle* qui s'élevait contre lui dans ma famille, surtout dans le salon de ma mère qui redoutait pour moi la contagion de l'exemple. Le pauvre garçon, qui ne faisait que jeter joyeusement son revenu par la fenêtre, se présentait à l'imagination de ma mère, et par suite à la mienne, comme une des bêtes de l'Apocalypse, comme une dégénération de la nature humaine.

(2) Mme Poitrine, nourrice du Dauphin, berçait son royal nourrisson avec la chanson de *Marlborough;* cette chanson fit la fortune qu'on sait; tout devint Marlborough, c'est-à-dire rouge et noir, et jamais mode n'eut un plus long et plus glorieux empire.

allait tout nu ; mais il étaient nés l'épée au côté et la toge au dos, et ils se sont trouvés un jour en frac et en bottes. Le costume héréditaire d'une nation ne fait rien à son caractère; mais si, un beau jour, il change du blanc au noir, évidemment le caractère a changé avant lui. Peindre l'un, c'est peindre l'autre. Aussi, avec cette révolution de costume vit-on la révolution du bon ton. Le bon ton, ce fut désormais le manque d'égards pour les hommes et de galanterie pour les femmes, le manque de formes, l'allure libre; plus d'étiquette et de gêne; le goût de la vie commode et égoïste institua les clubs, multiplia les restaurants et les cafés qui enlevèrent à la famille les heures des repas. Cette séparation des sexes commençait à faire un grand vide dans la société; et c'était dommage, car la plus mauvaise compagnie pour les hommes, c'est les hommes, et pour les femmes, les femmes. Il n'y a de vraiment bonne, et morale, et sociale compagnie que celle qu'a faite la nature, celle où les femmes apprennent à se respecter et les hommes à respecter les femmes, qu'ils traitent en femelles lorsqu'ils sont entre eux et en déesses lorsqu'ils sont près d'elles. Ce fut vers ce temps que le baron de Breteuil, devenu d'ambassadeur à Vienne ministre de la maison du Roi, s'imagina, beaucoup moins par un sentiment délicat des convenances sociales que par une appréciation assez juste du danger politique, de fermer les clubs (1). Il fut sifflé par les hommes, sans être applaudi par les femmes, car il y avait déjà un parti pris de trouver tout mal. D'ailleurs, on le haïssait personnellement; il était le contraire de son bon et aimable fils, depuis mon ami et mon collègue. Dur, hautain et brusque, comme il fallait si on avait su le soutenir, on l'enterra sous les quolibets et les chansons, et on vendit partout son portrait, fort ressemblant, sans nom, avec deux lignes de musique notée pour épigraphe. C'était le commencement d'une ariette de l'opéra *le Magnifique,* que tout le monde savait alors par cœur; chacun n'avait que les paroles à y mettre, et ces paroles étaient :

Ah! c'est un superbe cheval!
On ne connut jamais de plus fier animal!

. . . .

(1) Cf. sur les clubs de ce temps-là Rocquain, *l'Esprit révolutionnaire avant la Révolution*, 1878, p. 415, et Droz, *Histoire du règne de Louis XVI*, t. I, p. 326. *(Ed.)*

Bologne, le 24 juillet 1837. — J'étais à Rome à la fin de mars, quand j'ai fait cette pause; et, depuis ce jour, je n'ai pas eu cinq minutes de désœuvrement dans ma vie. Grâce au ciel, me voilà enfin malade, dans une auberge de Bologne : c'est la meilleure position du monde pour muser sans remords. Si la souffrance ne m'abrutit pas trop, je vais user de ce petit congé pour retourner à Paris, il y a environ cinquante ans.

Je disais donc que quelques salons de Paris avaient fermé leurs portes aux innovations, et je ne pense pas que ce fussent les plus célèbres. Ceux-là n'étaient, hélas! que trop infatués de nouveautés. Non, c'étaient des salons de la vieille robe, et même quelques-uns de la haute finance, qui se faisaient noblesse lorsque la noblesse se faisait peuple. Celui de mon auguste tante de Saint-Waast était de ce nombre. Il commençait à faire monument, et ce n'est pas là qu'il eût fallu porter les airs ou les habits du nouveau style. Je me reproche, en parlant de ce cercle, de n'y avoir pas placé quelques personnes que ma mémoire ingrate n'a pas retrouvées à propos. La première de toutes était le vieux M. Delahante, fermier général, ami, commensal et meuble de la maison, où il occupait le matin le deuxième étage et le soir un fauteuil à bras, en face de celui de M. de Saint-Waast, du côté opposé de la cheminée. Il figurait le vice-président du cercle et jouait ce rôle avec un calme froid, mais gracieux, aimable, spirituel, un peu persifleur, et la fleur du bon ton et de la politesse (1). Il avait un fils, un des plus beaux et des plus aimables jeunes gens de Paris, auquel il eut la douleur de survivre, et un neveu de son nom, lui aussi fermier général, grand homme osseux, carré, à figure sèche, dure et vulgaire, sentant d'une lieue la finance, qui, devenu millionnaire par la mort de son cousin, épousa cette bonne Adèle de Parseval, aussi excellente femme qu'il était au fond un excellent homme (2). Après lui, j'aperçois un autre fermier général, remarquable par sa

(1) Deux jolis braques régnaient entre les pieds de ces deux puissances, et M. Delahante, par un sentiment délicat de la hiérarchie, appelait le sien le sous-chien.

(2) Nous renvoyons le lecteur qui voudra connaître de plus près la famille Delahante au livre, déjà cité, d'Adrien Delahante, *Une Famille de finance au XVIIIe siècle:* il y trouvera de curieux détails sur Jacques Delahante, sur son fils Antoine-Jacques qui fit, comme Frénilly, un voyage en Suisse et dans le midi de la France, sur son neveu Étienne-Marie (1743-1829), à qui Mme de Saint-Waast fit épouser Adèle de Parseval. *(Ed.)*

mine imposante, sa taille haute, son port noble et son air froid et superbe; e'était le vrai portait d'un vieux duc et pair; il n'y manquait à la ressemblanee qu'un peu de modestie. C'était M. de Luzines. Il parlait peu, et je crois qu'il faisait bien; il était homme de cheval, et d'un goût exquis en fait de meubles et de bijoux. Lui aussi avait à sa remorque un neveu nommé de Lauzon, fermier général en herbe, bon gros garçon réjoui, et le plus eommun du monde. La tradition de la noble finance semblait s'éteindre et les arrière-petits-fils remonter à leur souree. Après M. de Luzines, je vois M. de Lorry, évêque d'Angers, gros, grand, bel et bon homme, fort mondain, aecablé de bénéfices et de dettes (1); l'abbé de Ruallem, eonseiller au parlement de Rouen et surintendant de la maison de Mesdames, apprenti évêque, qui, avec le flegme le plus spirituel et une gravité de bon goût, faisait une guerre perpétuelle à la gaieté piquante de ma sœur (2). Je revois surtout la famille ineommensurable des Valory. Elle commençait par le ehevalier, qui eourbait sa tête de quatre-vingts ans, frisée et refrisée, sur une petite béquille à lorgnette. Puis venait sa nièce, Mlle de Valory, petite bossue pleine de bonté, d'esprit et d'originalité, l'inséparable amie de ma tante; elle oceupait le troisième de la maison. Puis la eomtesse Marthe de Valory, sa nièee, ehanoinesse étique, à la taille élaneée, au nez busqué, piquante et hardie, l'objet de mes terreurs, et qui a fini par épouser son ehirurgien. Puis le marquis et la marquise de Valory : lui, beau, grand, simple et exeellent homme; l'autre, fille du eélèbre Dupleix, élevée aux Indes, dans le palais de son père, traitée de Majesté et qui s'en ressentait encore, haute eomme le Temps, mais femme de vertu, de mérite et de bien, pénétrant fort bien ce qu'il y avait de rouge et de noir derrière la gaze de eette Révolution qui s'annonçait si joviale.

Mais il faut eonvenir aussi que le petit nombre de eeux qui voyaient et disaient eomme la marquise de Valory, étaient les Cassandre de ee temps; tout le reste se jetait à eorps perdu dans les

(1) Michel-François Couet du Vivier de Lorry, né à Metz en 1728, évêque de Vence (1764), puis de Tarbes (1769), puis d'Angers (1782); il se réfugia en septembre 1792 au hameau de Saint-Germain (Marmontel, *Mémoires*, éd. Tourneux, III, p. 319.) *(Ed)*

(2) Plus exactement, chef du conseil et intendant général des finances de Mesdames Adélaïde et Victoire. *(Ed.)*

avenues de cette révolution couleur de rose. On laissait faire, soit en riant, soit en levant les épaules. La plupart même des aristocrates les plus signalés, ceux qui soutenaient le trône avec la plus vive ardeur un an après, étaient alors parlementaires et demandaient les États généraux sans prévoir la Constituante. Je me rappelle le jour où d'Éprémesnil enleva les Enquêtes, subjugua la Grand'Chambre et fit prendre au Parlement cette mémorable résolution où il répudia ses envahissements, réfuta ses privilèges et proclama son incompétence en matière d'impôt, disant vrai pour la première fois, et abdiquant, pour nuire à la couronne, les droits qu'il avait usurpés. D'Éprémesnil devait dîner ce jour-là chez M. de Saint-Waast; il arriva tard, épuisé, hors de lui; il tenait un chiffon à la main : c'était cette résolution. Il la lut. Un cri général d'admiration le salua, et, avant de songer à dîner, chacun la copia; le soir, dans Paris, couraient vingt copies, qui le lendemain furent dix mille. D'Éprémesnil n'osait pas se montrer; il aurait eu des autels, des pavois; il aurait traîné le peuple de Paris à sa suite. Quatre ans après, il fut lapidé par ce même peuple, car il s'était repenti.

Ce qui imprimait plus particulièrement à ce fol engouement un caractère sérieux et prophétique, c'était le déchaînement d'aversion contre la reine. Cette société qui jetait le froc aux orties la haïssait parce qu'elle n'aimait pas l'étiquette; cette société, ivre des modes les plus extravagantes, la haïssait parce qu'elle aimait les modes, et jamais ministre pervertisseur de roi, jamais cardinal Dubois ne fut plus maudit que ne l'était Mlle Bertin, pour lui avoir conseillé des garnitures. Passionnée pour la bonne musique (la France lui avait dû Gluck), elle avait donné une pension à trois musiciens charmants qui chantaient à ses concerts, Azevedo, Louet et Garat (1), et, pour cette pension, elle était publiquement déclarée le vampire de l'État. Mais Paris avait une plus noble pâture à sa

(1) Garat, alors, dans sa fleur, inimitable, sans pareil dans le passé et probablement dans l'avenir, qui chantait de nature comme un rossignol chante, mais avec une âme de feu et une voix d'archange, et dont Sacchini disait à la Reine, quand elle lui demandait si Garat savait la musique : *E la musica stessa*. Il ne la savait pas, en effet, mais il la faisait. Je l'ai vu exécuter tout *Orphée*, tout *Armide*, accompagnant, chantant, faisant chanter; il était l'opéra. Sa voix vous embrasait; il fallait tour à tour avoir la chair de poule ou fondre en larmes, et il n'a réellement manqué à la fortune de Gluck que de s'entendre chanter par lui.

haine contre la reine. Qui ne se souvient des Polignac, pauvre mais bonne famille d'Auvergne, dont les charmantes filles gagnèrent l'affection de la reine? Les faveurs modestes que cette amitié valut à leur famille n'étaient pas la centième partie de celles que nos rois ont amassées sur leurs moindres favoris. Hé bien, il fallait voir quelle amertume de haine le nom des Polignac soulevait dans Paris et tout ce qui en retombait sur la tête de leur protectrice. Je ne parle pas d'une ou deux galanteries que lui imputaient des femmes qui en avaient eu vingt. Elles n'étaient ni prouvées, ni probables, et le reste de sa vie a assez montré tout ce qu'il y avait en elle d'honneur et de vertu. N'importe; le nom de Messaline suffisait à peine à l caractériser, et avec quelle sensibilité on s'apitoyait sur le mari, sur ce pauvre Louis XVI, pour qui l'on avait dans tout le reste un superbe dédain et qu'on appelait le *serrurier* ou le *gros cochon!* Que fallait-il donc à ces gens? Ils n'aimaient plus que la bourgeoisie et leur roi était bourgeois, ils abhorraient l'étiquette et leur reine ne l'aimait pas plus qu'eux. Ce qu'il leur fallait? Ce qu'il faut à un enfant gâté : un précepteur sévère, une règle inflexible, le contraire de leurs faiblesses et de leurs travers; une reine froide, dévote et collet monté; un roi sec, impérieux et sévère. Le caractère des Français, dit-on, demande du sérieux dans le souverain. Ils auraient peut-être haï leurs maîtres, mais ils ne les auraient pas coudoyés. Hélas! le roi était l'antipode de ce qu'il fallait pour succéder à Louis XV; bon homme, bon mari, pieux, chaste, vertueux, juste, humain, mais sans esprit, sans caractère, sans volonté, sans expérience, masse inerte et mal taillée, gros, se dandinant d'un pied sur l'autre, brusque, grossier, de ton commun et de manières triviales; il fallait réfléchir et fermer les yeux pour lui rendre justice. Mme de Sévigné disait du marquis de Saint-Géran : « Le gros Saint-Géran a besoin d'être tué pour être solidement estimé. » Cela n'a été que trop vrai de Louis XVI.

Il ne faut pourtant pas omettre le grief le plus sérieux qu'on s'était fait contre la reine. Il y avait en France un homme universellement méprisé pour ses mauvaises mœurs, sa conduite scandaleuse et ses dettes. C'était le grand aumônier de France, abbé de Saint-Waast, de Marmoutiers, de la Chaise-Dieu, etc., évêque-prince de Strasbourg et possédant dix-huit cent mille livres de rentes en bénéfices; le cardinal de Rohan, en un mot, bel homme

de tournure, fort grand seigneur de manières, très aimable de ton et d'esprit. Son ambassade à Vienne avait fait le mariage de Louis XVI. Quand Marie-Thérèse le conduisit dans l'appartement des quatre jeunes archiduchesses en lui disant : « Choisissez, » il choisit Marie-Antoinette. J'ai oublié un trait de ce cardinal, le plus saillant quoique le plus misérable de tous : c'est qu'il croyait à tout et en tout, hors peut-être en Dieu ; superstitieux, crédule, illuminé, visionnaire, lui, sa réputation et sa fortune étaient devenus le jouet et l'apanage de tous les charlatans. On sait quel empire a longtemps exercé sur lui le prétendu comte Cagliostro qui le faisait souper entre Aspasie et Jésus-Christ, quel rang ce fourbe et sa femme occupaient dans son château de Saverne. Je citerai sur ce Figaro, qui pétillait d'esprit, de verve et d'originalité, une historiette véridique.

Il piaffait à Saverne à la table du cardinal; sa colombine de femme y faisait la duchesse, à quelques places de lui. Auprès d'elle était le marquis de Noailles, qui se rendait, je crois, à son ambassade de Vienne. Par je ne sais quelle maladresse, il répandit une saucière sur la dame. Elle se lève en jetant les hauts cris; le marquis s'excuse, et là-dessus Cagliostro apostrophe sa femme en lui disant dans son patois italien-français : « C'est votre faute, signora; *perche* vous avez voulu vous asseoir à côté d'*oun impertinente?* » Au mot d'*impertinente*, le marquis, qui lavait et essuyait la dame de son mieux, se tourne vers Cagliostro et lui dit : « Sortons, monsieur; vous me rendrez raison sur-le-champ de cette insolence. — Oui, oui, sortons, cria Cagliostro, qui cependant se faisait tenir à quatre; c'est une affaire de la vie ou de la mort, *bisogna qu'oun* de nous deux y reste. Choisissez vos armes, monsieur le marquis. — Eh! parbleu, l'épée. — Bon, cela; et moi, je choisis la mienne. — Hé! quoi donc? — Hé! parbleu, l'émétique. Vous me passerez votre épée à travers la poitrine, je vous passerai mon émétique à travers le gosier; après cela, vivra qui pourra. » — Quoique le marquis fût rouge de colère, il fallut bien rire, car tout le monde riait; et les choses en restèrent là. Je n'ai pas vu cette scène, mais je la tiens d'un témoin oculaire, de Bréjolc, alors gouverneur du prince Jules et qui, étant passablement pantalon lui-même, rendait fort bien les pantalonnades de Cagliostro.

On connaît l'histoire du collier. Chacun sait que des coquines firent acheter au cardinal ce magnifique collier qu'elles s'approprièrent, tandis qu'il croyait le donner à la Reine, et qu'au lieu de mettre deux grandes choses, la reine de France et la grande aumônerie, dans un sanctuaire impénétrable; au lieu de faire saisir les diamants en Angleterre, de mettre les coquines aux Repenties et d'exiler le cardinal dans la moindre de ses abbayes, l'imprudent et borné Louis XVI, bon philosophe de roi, ami de la justice, ennemi des lettres de cachet, envoya Louis de Rohan à la Bastille et l'affaire au parlement de Paris. C'était jeter une mèche sur un baril de poudre, et le baril éclata avec un fracas épouvantable. La puissante famille de Rohan se leva comme un seul homme; elle chargea Target de la défense du cardinal. Mille traits de cette défense atteignaient Marie-Antoinette, et, l'avocat avait beau les émousser, le public y remettait les pointes. Enfin, il y eut jugement, condamnation des subalternes, absolution du cardinal; on l'envoya à Marmoutiers, par où il aurait fallu commencer, et l'on fit si bien que l'homme méprisé fut plaint et que la Reine fut soupçonnée et haïe (1).

Ainsi tout dégringolait, ce n'étaient que faux pas et que chutes. Les contrôleurs généraux croulaient les uns sur les autres. Le désordre des finances et le manque perpétuel d'argent faisaient d'eux les maîtres de l'Etat; mais à peine arrivaient-ils au contrôle qu'ils étaient sifflés, chansonnés, usés. M. de Calonne avait eu sur les autres l'avantage de l'être d'avance, à cause d'une mauvaise réputation, peut-être en partie usurpée; c'était, du reste, un homme d'esprit et de sens et aussi courtisan qu'aimable. On sait sa réponse à une demande de la Reine : « Madame, si cela est possible, cela est fait; si cela est impossible cela se fera. » Le fardeau qui avait fait reculer tous les autres, il l'avait pris en se jouant, mais il ne trouva ni confiance ni crédit. Son assemblée des notables était bien imaginée, si l'on eût été au temps des États de Tours. Elle ne produisit rien parce qu'on était arrivé à un temps de doute et d'inquiétude générale, où le principe dominant était de penser à soi-même, de tirer son épingle du jeu. Elle fut soufflée et neu-

(1) Quand la Révolution eut éclaté, le cardinal se retira dans sa principauté de Kehl, de l'autre côté du Rhin, et y devint l'appui généreux des émigrés. Il était Rohan!

tralisée par le parti du Parlement, qui parlait tout haut et ne voulait que des réformes, et par le parti d'Orléans qui parlait tout bas et ne voulait que des révolutions. Elle ne produisit rien et produisit par conséquent beaucoup de mal, car un remède certain qu'on a annoncé et préconisé nous laisse plus malade s'il avorte. La rumeur s'accrut, on demanda des États généraux, et M. de Calonne partit avec ses notables. Par compensation, on prit un homme de vertu : ce fut M. d'Ormesson, nom honoré dans la robe qu'on voulait se concilier. Mais la « vertu sans argent n'est qu'un meuble inutile » ; d'ailleurs, on s'abusait beaucoup sur le Parlement même. Les ennemis n'étaient pas dans la Grand'Chambre et sous le mortier ; ils étaient dans cette folle cohue des Enquêtes, encombrée d'échappés de collège et de petits-maîtres philosophes tout frais émoulus de Sparte, d'Athènes et de Rome, qui se croyaient un aréopage ou un sénat. Ce vrai parlement détestait ou méprisait la Grand'Chambre ; il était tel qu'au temps de la Fronde avec un but plus haut, des intérêts plus sérieux et point de guide. La vie de M. d'Ormesson fut donc courte, et je crois bien (car je ne prends rien que dans ma mémoire) que son successeur fut M. de Brienne (1). Pour celui-là, c'était un aigle, et on était mal reçu à en douter. C'était cet illustre archevêque de Toulouse qui avait fait des mandements, qui avait administré son diocèse, chose fort rare alors. Personne ne parut plus digne d'administrer l'État. Il vint, paya les rentes en papier et tomba au milieu d'un *tolle* plus bruyant que tous les autres. Ce fut enfin le tour de M. de Lamoignon (2), transfuge du Parlement, dont on voulait faire un second Maupeou ; homme sans considération, sans mœurs et sans principes, brouillon hardi et obéré qui paya depuis ses dettes par un suicide. Ce fut le dernier degré d'où jaillit la Révolution tout entière.

On s'occupait alors d'obtenir pour moi la survivance de la charge d'administrateur général. C'était en 1788. On voyait bien que l'État était menacé d'un grand détraquement, mais qui aurait pu penser à la suppression des administrateurs généraux ? Mon excel-

(1) Aussi sa mémoire le trompe ; d'Ormesson avait précédé Calonne. Cf. Rocquain, *l'Esprit révolutionnaire avant la Révolution*, p. 406-407. *(Ed.)*
(2) Cf. sur Lamoignon le livre de M. Marcel Marion (1905), *Lamoignon et la réforme militaire de 1788. (Ed.)*

lent oncle, qui n'estimait rien au delà de cette haute situation financière, voulait que je m'en rendisse digne par une étude approfondie de la science domaniale. Il fallut donc me résigner à passer six matinées par semaine dans le cabinet de M. M***, directeur des domaines, qui, plein de zèle et de respect pour l'administrateur futur, chargeait ma table de ses dossiers les plus appétissants et me laissait dormir dessus tout à mon aise, en répétant sur moi le pronostic de M. Mauduit et de mon procureur de Reims. Mais, trois fois la semaine, au coup de midi, je me réveillais. Ma jolie cousine de Bon venait me prendre et nous allions ensemble au *Lycée*.

Le Lycée avait alors, après la politique, la vogue de Paris (1). C'était un beau et spacieux local près du Palais-Royal et au lieu même où avait été brûlé l'Opéra. On y trouvait de jolis salons, une riche bibliothèque et une immense salle où, de neuf heures du matin à dix heures du soir, se succédaient des cours de tout genre : physique, chimie, anatomie, botanique, astronomie, littérature, plus l'histoire et les langues. Garat, le blême, l'académique et lourd Garat, l'oncle du chanteur inimitable, qui n'a laissé de souvenir que parce qu'il eut l'effroyable honneur d'avoir monté dans la voiture du Roi pour le conduire à l'échafaud, Garat nous y faisait un cours d'histoire plat, diffus et pourtant à la mode. Le bouffi, vermeil et suffisant La Harpe, promu à la charge de grand homme par substitution, depuis que Voltaire, Buffon, Montesquieu et Rousseau avaient disparu de la scène pour n'y laisser que Condorcet, La Harpe y faisait ce fameux *Cours de littérature* qui s'est installé depuis en oracle dans toutes les bibliothèques, excepté dans la mienne. Que de fatuité chez ce petit grand homme ! En sortant de son cours, il promenait dans les salons son front cramoisi et ses joues luisantes, recueillant avec une bénignité superbe les applaudissements de son auditoire. Dans cette même salle du Lycée, je le vis, cinq ans plus tard, mugir en forcené, le bonnet

(1) Voir une étude de Ch. Dejob, *De l'établissement connu sous le nom de Lycée et d'Athénée et de quelques établissements analogues (Revue internationale de l'enseignement*, 15 juillet 1889); ce fut le 8 janvier 1786 que La Harpe et Garat inaugurèrent au Lycée, le premier, l'enseignement de l'histoire littéraire, le second, celui de l'histoire proprement dite. Ils représentaient l'esprit nouveau; La Harpe, a dit Boissy-d'Anglas, « combattait les erreurs de Montesquieu sur la monarchie, et Garat façonnait les âmes à l'énergie républicaine. » *(Ed.)*

rouge sur la tête, cette ode de cannibale dont-il ne m'est resté que cette fin de strophe :

> Le fer, amis, le fer, il presse le carnage;
> Le fer, il boit le sang : le sang donne la rage,
> Et la rage donne la mort!

Hélas! ce pauvre petit Archiloque n'avait d'autre rage que la peur, et il avait une peur horrible que les Tarquins d'alors ne vinssent faucher le prince de la littérature. Trois ans après, dans cette même salle, je le vis encore poudré à frimas; il nous débitait, aux trépignements de joie de tout Paris, un discours aristocratique sur les *tu* et les *vous*. Il était alors à l'école de Mme de Clermont-Tonnerre, depuis notre bonne et bizarre Mme de Talaru, qui le fit catholique sans le faire chrétien, car il fut aussi intolérant catholique qu'il avait été intolérant poète, vrai suppôt de l'Inquisition, ne concevant pas qu'on pût rester incrédule quand il avait cessé de l'être, et, au baptême et au *Credo* près, toujours le même homme et surtout le plus gourmand des académiciens. Voici un trait que m'a raconté ma vieille amie, Mme de Damas. Il dînait à Livry, chez elle, à côté d'elle; c'était un vendredi, et mon homme ne mangeait pas. Au second service, sa gourmandise chrétienne éclate : « Comment se fait-il, madame, que, chez une dame chrétienne comme vous, on ne serve pas de poisson le vendredi? — Pas de poisson? dit Mme de Damas; mais voilà des soles devant vous. — Ah! reprit La Harpe un peu confus, j'ai cru que c'étaient des limandes. »

A La Harpe et à Garat, je joindrai ce modeste Parcieux, le meilleur des hommes, le plus habile des physiciens, et le plus lucide des démonstrateurs: l'arrogant Fourcroy, aussi mauvais citoyen que pauvre chimiste, qui débitait à pas de course un pathos académico-chimique incompréhensible; Sue, bellâtre sot et avantageux qui faisait aux femmes de la galanterie anatomique (1). J'avais la conscience de suivre tous ces cours et la niaiserie de les analyser le soir, tant je craignais d'ignorer quelque chose. J'ai fait depuis de ces cahiers ce que la plupart des professeurs auraient

(1) La Harpe et Garat sont assez connus. Parcieux, ou mieux Deparcieux (1753-1799), reçut de la Convention une récompense de 3,000 francs. Fourcroy (1755-1809), dont les leçons, dit Cuvier, rappelaient ce que l'antiquité eut de plus noble, siégea à la Convention et fut fait comte par Napoléon. Sue, père du romancier, était chirurgien de l'hôpital de la Charité et professeur d'anatomie à l'École de peinture et de sculpture. *(Ed.)*

dû faire des leurs, un autodafé. Mais quoi! je quitterais pour jamais le Lyeée, sans un mot de la vehoule de Mme Réeamier (1)? Mme Réeamier est devenue trop eélèbre pour qu'on taise à la postérité la souree de sa gloire. Tous les jours, matin et soir, au milieu du fashionnable auditoire du Lyeée, au milieu de l'émulation des modes, des parures et des immenses ehapeaux qui avaient pris la plaee des paniers, on voyait assise une jeune femme, d'une beauté ravissante et d'une taille à servir de modèle, vêtue en blane et eoiffée en blane de ee mouehoir noué sur le front que les eréoles appellent *vehoule*. C'était Mme Réeamier. Au bal, au speetaele, à la promenade, elle se montrait en vehoule et en robe blanehe. Elle était modeste, simple, je dirais presque un peu niaise, et tout eela lui seyait à merveille. La vehoule fit fortune, et Mme Réeamier ayant, elle aussi, fait fortune et acheté la belle maison de M. Neeker dans la ehaussée d'Antin, elle se vit la divinité d'un séjour eharmant, l'hôtesse d'une table élégante et l'Aspasie d'un eercle d'hommes de rang et d'esprit. Des rapports d'intérêts la lièrent avee Mme de Staël. Mme de Staël avait des prétentions à tout. Mme Réeamier n'avait de prétentions à rien; ou, au moins, elle avait eelle de paraître n'en pas avoir. L'union fut done prompte et intime : l'une donna du dévouement et des louanges; l'autre, le rang de bel esprit et la renommée. La vehoule blanehe opéra tout eela. Sans elle, Mme Réeamier fût restée la femme belle et nulle d'un gros banquier. Depuis, le mari se ruina, il vendit sa maison; il mourut même, je erois. Mme Réeamier, retirée à l'Abbaye-au-Bois, resta bel esprit, eentre et idole des grands hommes du jour, et je ne doute pas qu'elle ne porte eneore la vehoule.

Nous étions au eommeneement de juillet. Mme de Bon possédait, eomme tutriee de ses deux fils, une fort belle terre entre Nîmes et Arles. L'époque de la foire de Beaueaire approehait : e'était une belle oeeasion pour une jeune et jolie veuve de voir le monde et de se faire voir, tout en visitant, eomme une mère sage, la propriété de ses enfants. Mais faire et refaire quatre cents lieues seule, e'était quelque ehose de bien triste. Elle me proposa de l'aeeompa-

(1) Ce que dit ici |Frénilly se rapporte à une époque postérieure, puisque Juliette Bernard, devenue Mme Récamier en 1793, n'avait en 1789 que douze ans. Cf. sur elle l'ouvrage de Herriot, *Madame Récamier et ses amis.* 1904. *(Ed.)*

gner. Je vis les cieux ouverts; j'en parlai à ma mère, qui en parla à Mme de Chazet. Celle-ci fit une petite moue, qui voulait dire : « Ils sont bien jeunes; » mais la petite veuve ne faisait que ce qu'elle voulait Elle allégua la solitude, les périls du voyage; sa mère l'approuva. Elle avait vingt-cinq ans, j'en avais bientôt vingt. Que pouvait-on imaginer de plus convenable? Mon excellente mère se chargea de démontrer à son oncle que rien ne pouvait mieux me préparer à la finance que la foire de Beaucaire, et on convint qu'après cette étude, j'irais achever mon éducation domaniale au centre de mes états, à Poitiers, — car j'étais resté titulaire, après mon père, de la charge de receveur général des domaines de Poitou et d'Angoumois. — Tout est d'accord. Ma mère met cinquante louis dans ma poche, et nous partons. Notre équipage avait grand air. Une berline, six chevaux de poste et deux laquais en courriers. Au fond de cette berline, ma belle cousine et moi; sur le devant, son marmot et une femme de chambre. Il faisait un temps admirable. Des chemins comme ils étaient avant la Révolution. Nous brûlions le pavé, nous courions au plaisir et j'avais vingt ans; que pouvait-il me manquer au monde? Rien que d'aimer ma compagne et de n'être pas le nigaud que j'ai trop bien dépeint. Elle était toute charmante et je ne l'aimais pas; toute jeune, et je la craignais. Elle avait dans le caractère quelque chose de décidé, dans le ton quelque chose de tranchant; elle me persiflait, elle m'avait joué au bal de l'Opéra; enfin, je savais qu'elle ne m'aimait pas. Mais j'étais jeune, frais, assez joli, ridiculement neuf, et j'aurais dû savoir qu'une jeune veuve peut aimer ces choses-là, sans en aimer le propriétaire. C'était donc un contraste digne de Marivaux que ma figure craignant de manquer l'air d'homme à bonnes fortunes et d'être persiflé si je le prenais, craignant de faire rire si je soupirais, craignant de paraître ce que j'étais complètement, un sot. Il y avait bien quelque marivaudage chez ma belle compagne, qui commençait à rentrer doucement ses griffes, pour faire patte de velours, et, si j'avais été amoureux, toutes ces quintessences se fussent évaporées en vingt-quatre heures. Mais, j'avais beau faire, je ne pouvais venir à bout d'être amoureux. Je me disais sans cesse : « Il y va de ma gloire; » mais qu'est-ce qu'un amour qui raisonne? Tout cela se mitonnait en courant la poste. Nous entrons dans Lyon; nous voyons jouer *Nina*

par Mme Dugazon; nous soupons chez l'intendant M. de Tholozan. Le surlendemain, nous passons le Pont Saint-Esprit, nous traversons Nîmes, puis cette belle terre de Fourques, l'objet de notre voyage. Nous voilà dans Arles où on nous avait retenu une assez belle maison. Là, tout était parents, amis, connaissances de la belle veuve. Je ne sais si j'ai dit que son beau-père, le marquis de Bon, habitait ce pays et avait été premier président de la chambre des comptes de Montpellier. Notre salon ne désemplissait pas. Les adorateurs abondaient. J'étais jaloux comme un tigre. Jaloux sans être amoureux, c'était le comble du ridicule. Elle en riait sous cape, me regardait du coin de l'œil et semblait me dire : « Je vois bien de qui vous êtes jaloux, mais je voudrais bien savoir de quoi. » Bref, je fus stupide, et j'avais de l'esprit, de la grâce, un bon ton, une tournure élégante; je faisais de jolis vers, et on m'aimait, on me voulait; on m'en donna cent preuves et je ne les crus pas.

Arles est dans le mois de juillet comme un faubourg de Beaucaire, et les quatre parties du monde s'y réunissent en attendant que le grand marché s'ouvre. M. de Bellefaye (1) y tenait sa cour. Fils du très riche fermier général de Laâge, gendre du prodigieusement riche banquier Duruet, il était cette année le fermier général choisi par sa compagnie pour venir manger cent mille francs en province. Il venait de faire une tournée chez ses tributaires d'Aix, de Toulon et de Marseille, qui l'avaient partout accueilli par des députations, des discours et des salves d'artillerie. C'était un grand jeune homme blond, fade, dégingandé, de figure un peu moutonne et portant le nez au vent, bombant la poitrine, se présentant en roi d'Arles, ayant du caquet et des boucles d'oreilles, du reste assez niais et le meilleur enfant du monde. Il me fit une visite. Nous nous connaissions de Paris, et dans la conversation nous convînmes qu'un galant homme ne pouvait subsister honnêtement à moins de huit voitures. Je me serais volontiers contenté de six, mais il insista et je ne voulus pas subir l'affront de me trouver moins nécessiteux que lui. A dire vrai, je ne possédais pas

(1) Clément-François-Philippe de Laâge Bellefaye; il eut avec deux autres adjoints des fermiers généraux, Sanlot et Delahante, le bonheur d'échapper à la fournée du 19 floréal qui comprit vingt-huit fermiers généraux, dont son père Clément de Lâage. Cf. Delahante, *Une Famille de finance au XVIIIe siècle*, II, p. 453, et Wallon, *Histoire du tribunal révolutionnaire de Paris*, tome III, 1883, p. 398-399. *(Ed.)*

même alors un cabriolet. Il avait sa musique qui donnait chaque après-midi un concert sur la place d'Arles, et, chaque nuit, un bal dans son palais. Le matin, on courait à cheval dans les environs, on jouait à la paume, on faisait des visites; on dînait chez Bellefaye ou chez d'autres, jamais chez soi. Le soir, on allait se promener sur le pont des bateaux d'Arles et voir les barques de tout l'univers qui remontaient le Rhône; on prenait des glaces, on retournait chez le roi d'Arles, souper et danser jusqu'à cinq heures du matin. Telles furent nos premières études, et je profitais déjà beaucoup quand la foire commença : on nous avait retenu à Beaucaire une fort jolie maison, agréablement meublée, avec un jardin. Je ne puis dire en vérité comment, car on n'aurait pas placé une épingle dans toute la ville; mais Adélaïde (je ne sais si j'ai déjà dit son nom) était très jolie femme, brillante Parisienne, fille du receveur général de Paris, et elle n'avait eu qu'à envoyer ses ordres à deux ou trois des deux ou trois cents troubadours qui auraient brûlé le monde pour elle : c'étaient des Castellane, des Porcellet, des Sabran, des Bargemont, etc. Il n'y avait pas un suzerain encadré depuis trois cents ans sur la cheminée qui n'eût un petit-fils sous l'empire d'Adélaïde; on aurait cru voir la cour du roi René.

Nous voilà installés. Le lendemain, le canon tonne. C'est l'intendant de la province, M. de Balainvilliers, cousin de ma cousine, brave homme, mais le plus pesamment ennuyeux des intendants. Ce digne magistrat, descendant de ses grandeurs qui lui auraient coûté de l'argent, faisait apporter son plat et venait modestement tous les jours dîner avec nous, mangeait lentement, parlait lentement, et discutait à perte de vue. J'en mourais. Trente-cinq ans plus tard, je fus son collègue au Conseil d'État. Il n'avait pas changé.

Beaucaire était alors le portrait de la foire Saint-Germain, excepté que son enceinte était plus grande, ses rues plus étroites, son terrain moins uni et ses curieux cent mille au lieu de quelques milliers. La foule de ses petites ruelles entre-croisées était couverte, au troisième étage des maisons, de larges toiles qui mettaient toute la ville sous un grand parasol. En bas, deux rangs de boutiques, illuminées durant une partie de la nuit, offraient des marchandises de toutes les parties du monde. Le Persan pouvait y acheter des tasses de Wedgwood, et l'Anglais, des outres de vin

de Schiraz. Entre la ville et le Rhône, au pied de cette colline escarpée qu'a illustrée le fabliau d'*Aucassin et Nicolette*, s'étendait une immense prairie nommée le Champ des Aulx, parce qu'au temps de la foire s'y étalaient toutes les provisions de cette bulbe que le midi de la France devait consommer dans l'année. C'était une chose gigantesque à voir que cette immense plaine couverte d'une seule couche d'aulx de deux pieds de hauteur, coupés en compartiments par leurs marchands, et en rues pour la promenade des chalands. Un peu plus loin, au midi, sur la rive opposée du Rhône, était Tarascon avec son pont de bois et sa fameuse Tarasque, dont la procession, qui se faisait au temps de la foire de Beaucaire, n'eut pas lieu cette année-là (1).

Pendant le jour, tout ce qui n'était pas acheteur ou vendeur se répandait dans ce beau pays à pied, à cheval, en voiture. Les prés étaient couverts de tentes et de tables; des chants, des orchestres, des danses partout, et, à nuit close, on revenait danser dans la ville, le peuple sur les places, la bourgeoisie dans des vaux-halls, et le beau monde chez le fermier général. Tous les jours, chez M. de Bellefaye, un bal de sept ou huit cents personnes succédait à une table de cent cinquante couverts. J'y ai dîné deux ou trois fois. J'y ai dansé chaque nuit, pour ne rien négliger de mon éducation domaniale, et, de cette cohue confuse de tous pays, il n'est pas resté un trait, un nom dans ma mémoire, si ce n'est peut-être une petite marquise d'Aramon, qui disputait à ma belle cousine les regards et les hommages de l'assemblée : l'une, brune, transparente, d'une beauté piquante, vive, altière, passablement coquette, et petite-maîtresse de Paris; l'autre, petite violette de province, blanche, fraîche, simple et timide, avec les plus beaux yeux bleus du monde.

Ainsi se passèrent huit jours de féerie, au bout desquels l'univers s'éparpilla : M. de Bellefaye retourna à Paris; Mme de Bon se rendit à Arles, pour s'occuper de sa terre de Fourques, et j'y passai encore trois jours avec elle, avant de partir pour la Provence. Je dis trois jours, car je n'ai rien à dire des nuits. La dernière est pourtant présente à ma pensée : elle s'élève devant moi comme une hydre de reproches. Tout le monde était retiré; j'étais chez

(1) Cf. la description de la foire de Beaucaire dans Stendhal, *Mémoires d'un Touriste*, II, p. 90-99, et A. Chuquet, *Stendhal-Beyle*, p. 346.

moi, faisant mes paquets. Une demi-heure après, ma porte s'ouvre sans bruit; Adélaïde entre sur la pointe des pieds, sans lumière, dans un négligé charmant. Je cours à elle, je m'écrie. Elle met la main sur ma bouche. « Point de bruit, au moins; car cela ferait scandale. Tout le monde n'est pas aussi discret que vous et on ne jase déjà que trop. — Et qui? et de quoi? m'écriai-je, furieux. — Paix donc! Et qui? Tout le monde. — Et de quoi? — Mais vous le savez bien. N'osent-ils pas dire que je suis votre maîtresse? — Oh! l'horreur! — Et voilà pourquoi je vous laisse partir. Mais asseyons-nous. (Et c'était sur mon lit.) Vous êtes bien jeune, Auguste; moi, je suis vieille, quoique encore passable. Qu'en dites-vous? Je sais un peu le monde, vous l'ignorez et vous l'allez courir tout seul. Je viens donc vous donner quelques conseils. Fermez vos rideaux, car il y a des fenêtres en face et on pourrait croire que je suis ici pour autre chose. — Quoi? que j'abuse de votre confiance? Que... Que. — Taisez-vous... Vous faites le bon apôtre; mais tout le monde ne vous croit pas aussi sage que vous le dites, et moi-même, n'ai-je pas bien vu?... Ne m'aperçois-je pas bien? — Quoi vu? Quoi aperçu? — Rien. » Là-dessus, je m'exaltai en protestations, en justifications; j'étais ému jusqu'au fond du cœur de cette démarche confiante et maternelle; j'aurais poignardé qui l'eût soupçonnée; je me fusse poignardé moi-même avant que de la toucher du bout du doigt. Jamais je ne me sentis plus chevaleresque. Pauvre Adélaïde! Elle me donna de très sages conseils. « Vous êtes aimable, sensible et sans expérience; on s'emparera de vous; vous trouverez des coquettes, des femmes qui vous diront : « Je vous aime; » ne les écoutez pas; n'écoutez que celle qui vous aimera sans vous le dire. Mon Dieu! vous en trouverez; et si vous prenez une maîtresse... il en faut bien une à votre âge. Mais, Auguste, ne suis-je pas folle de vous parler ainsi? On me croirait votre mère, et pourtant... — Oh! n'importe, continuez, et je vous jure... — Ne jurez pas. » Elle avait peur de mon serment. Que vous dirai-je enfin? Deux heures se passèrent ainsi; son ton changea par degrés; la sécheresse survint, puis l'aigreur. Plus j'étais confit en reconnaissance, plus elle devenait confite en vinaigre. A deux heures du matin, je la quittai, édifié et pénétré. Elle me quitta, respectée et outrée. J'ai dit quelque part qu'elle m'avait pardonné le plus sanglant outrage qu'on puisse faire à une femme. Ai-je menti?

Le lendemain, j'étais sur la route de Salon, seul et volant de mes propres ailes; c'était la première fois et je n'avais pas tout à fait vingt ans. Cependant, je ne me rappelle aucune sottise; ma timidité me sauva. Du reste, ôtez la Crau, ses cailloux ses moutons, le tombeau de Nostradamus, le mail d'Aix, le Cours, le port et le théâtre de Marseille, le défilé d'Ollioules, le quai de Toulon et les jardins d'Hyères, il ne me reste absolument de ce voyage que la fumée de deux gros cahiers où je l'avais décrit en prose et en vers, et que je m'absous d'avoir brûlés.

De la Provence, j'allai visiter Avignon, la délicieuse plaine du Comtat et la triste fontaine de Vaucluse, qui ne mérite pas sa réputation. Enfin, repassant le Rhône, j'entrai dans les Cévennes; je traversai Uzès, puis le pont du Gard, ce prodige de l'antique Narbonnaise, auquel Rome n'a rien à comparer, et je vins coucher dans la patrie de mon jeune mentor, à Alais.

On est bien faible à vingt ans, on l'est encore à trente. Il n'y avait pas un an que nous nous étions quittés brouillés, et auparavant il avait passé six années à me négliger. J'avais passé six ans à me soucier fort peu de lui. Mais, enfin, c'étaient six ans passés ensemble. Il vint m'enlever à mon auberge. En un clin d'œil, nous fûmes les meilleurs amis du monde, et nous le sommes restés; j'ai même mis quelque espèce d'honneur à lui être un ami intime, jusqu'à ce que son caractère intolérant et intolérable m'ait forcé de laisser un peu plus de distance entre nous. L'abbé, — car, à Alais, il l'était tout de bon, — habit, rabat, calotte, manières, rien n'y manquait; son oncle était chanoine, son frère chanoine, sa mère dévote, et son évêque, M. de Bausset, point bigot, mais ami sage des bienséances (c'est celui que nous avons vu depuis un si aimable cardinal et un si brillant écrivain) — l'abbé m'installa donc, dans sa famille. Son orgueil avait changé de route; il ne s'agissait pas de se cacher en menant un marmot, mais de se montrer escorté d'un jeune monsieur de Paris, fort élégant, bien appris, sentant son beau monde, et de faire dire aux bonnes gens d'Alais : « Voilà comme il les tourne! » Je passai huit jours dans cette famille patriarcale. On m'y faisait une petite chère provençale, la plus fine, la plus recherchée qu'il soit possible d'imaginer, et la seule querelle que j'eus fut d'avoir donné un louis à cette bonne cuisinière qui connaissait à peine les pièces de 24 sols. On m'assura

qu'elle en gâterait les sauces pendant plus de trois mois. Nous allâmes, l'abbé et moi, faire, avec des locatis, une tournée dans les hautes Cévennes. J'embrassai à Anduze ce bon et aimable abbé Tissier, mon maître épistolaire, curé catholique d'une ville protestante dont il était adoré et méritait de l'être, car c'était le parfait chrétien, avec toute sa charité, toute sa pureté, toute sa grâce, et la gaieté aimable d'un esprit vif et d'une âme tranquille. Il était fort vieux et survécut peu à cette visite. Ses ouailles hérétiques suivirent ses obsèques. Ce petit pays n'était plus persécuté; il vivait heureux et tranquille. Quand on a voulu l'élever plus haut, il est devenu persécuteur.

Ce mot, qui présage la Révolution, ne me permet pas d'oublier dans notre tournée la petite ville de Durfort où nous arrivâmes tard, et que nous trouvâmes illuminée, le peuple en danse, le vin ruisselant et un grand mannequin qu'on brûlait. Ce mannequin était M. de Lamoignon, et la cause de cette joie publique était la nouvelle de sa disgrâce et du rappel de M. Necker (1). La Révolution était commencée; les camisards brûlaient un petit-fils de M. de Basville et se grisaient en l'honneur d'un ministre calviniste.

Après quelques jours de montées et de descentes sur les croupes ardues et dans les vallons sauvages des Cévennes, nous atteignîmes l'Épcron, qui est le Righi de cette chaîne, dernière cime au midi, d'ou l'on embrasse d'un coup d'œil la riche plaine de Languedoc et la Méditerranée. De là on arrive, par une descente éternelle, dans le délicieux vallon, petit Éden tapissé de pampres, de fleurs, de pelouses, de grands arbres, de petits ruisseaux, au fond duquel est la jolie petite ville du Vigan. Ce fut au Vigan que je quittai mon compagnon de voyage; il retourna dans son Alais et je m'avançai jusqu'à Nîmes, d'où, après avoir passé deux jours à voir les antiquités, je gagnai Montpellier.

Je me proposais d'aller ensuite, à Arles, rejoindre Adélaïde, à cent lieues de penser, dans la sotte pureté de ma conscience, que je pusse être brouillé avec elle; car ce sont de ces choses qu'une femme ne dit pas à l'homme qui a eu l'impertinence de la respecter, et j'étais beaucoup trop bête pour les soupçonner. Il faut dire

(1) Necker fut rappelé le 26 août 1788, mais le garde des sceaux Lamoignon qui fut remplacé par Barentin, ne se retira que trois semaines plus tard, le 14 septembre. *(Ed.)*

que, dans le temps de notre bonne intelligence, la belle avait réglé avec moi son voyage, de sorte qu'au lieu de retourner tout droit à Paris, comme elle en était venue, nous devions aller voir ensemble son beau-père à Narbonne, gagner Toulouse, puis Bordeaux, puis Poitiers où nous devions nous séparer. Rien ne lui paraissait mieux entendu alors que ces curiosités qui nous faisaient passer quinze jours de plus ensemble. Elle devait donc m'attendre à Arles, pour commencer cette deuxième tournée, et j'y retournais bonnement quand on m'apprit à Montpellier qu'elle était partie pour Narbonne : « Bon, me dis-je, c'est ma faute; j'ai trop allongé mon voyage. Elle est allée m'attendre à Narbonne. » Vite des chevaux, une chaise, et me voilà sur la route de Narbonne. Comme je changeais de chevaux à dix heures de Montpellier, arrivent deux courriers au grand galop; ce sont ceux d'Adélaïde : « Où est donc votre maîtresse? — Monsieur, elle arrive dans dix minutes; nous retournons à Montpellier. » Mes idées se confondent; je laisse ma chaise au relais et je vais au-devant d'elle sur la route. Voilà un nuage de poussière, six chevaux, une berline; c'est elle. Je fais signe aux postillons. On arrête. J'ouvre la portière : « Eh bonjour, mon cousin; vous allez à Poitiers? Moi, je m'en vais au camp de Metz. — Mais comment? Mais Bordeaux? — Sera pour une autre fois... J'ai changé d'avis. Bon voyage. Fermez bien la portière. » Et la voilà partie. Ah! que ce fut bien fait! J'étais interloqué, planté seul sur la route; je n'avais pas seulement osé sauter dans sa voiture, tant le colloque avait été court et sec. Force était pourtant de courir après elle, car il me fallait une explication, et mes effets étaient dans ses malles. Je retourne à toutes jambes à la poste. Elle était partie. Je reprends ma chaise, je suis sa trace; à chaque poste, je la trouve partie une demi-heure avant que j'arrive et je ne la rejoins enfin qu'à l'auberge de Montpellier. Il était tard; la conversation fut courte. On déballa mes effets, et le lendemain, à 5 heures, la belle me dit adieu en me recommandant d'être toujours bien sage, et de bien étudier la coutume de Poitou. Ah! que ce fut bien fait!

Me voilà seul à Montpellier, où je ne connaissais âme qui vive, avec beaucoup d'effets, peu d'argent et un voyage de deux cents lieues à faire. Ma mère m'avait bien fait remettre vingt-cinq louis depuis mon départ; cela faisait en tout soixante-quinze, somme

honnête, et bien des gens font leur tour de France avec moins. Mais j'avais beaucoup couru et noblement, donnant et jetant comme un administrateur général présomptif et comme un émule de M. de Bellefaye. Bref, mon compte fait, — car il fallait bien commencer à compter, — il se trouva qu'avec la plus sévère parcimonie, je pourrais arriver à Poitiers sans un sou dans ma poche. Un autre se serait dit : « Je trouverai à Narbonne le marquis de Bon qui me donnera l'argent que je voudrai ; à Bordeaux, le premier homme de finance prendra une traite du receveur général de Poitou et d'Angoumois, du neveu d'un administrateur général de Paris. » Non, je ne sais quelle honte niaise à demander de l'argent et à paraître besogneux me fit rejeter ces moyens si simples. Je ne me souviens pas sans rire de m'être trouvé deux ou trois fois à Poitiers littéralement sans un sou, faisant argent de tout, comme Panurge, et n'osant pas m'asseoir à une partie de jeu.

J'avais résolu de courir la poste et de partir pour ma capitale à franc étrier. Restaient mes effets, habits habillés, épée, boucles, bas de soie, chapeaux à trois cornes, dentelles qui ne pouvaient courir sur le dos d'un cheval. Il me fallait une malle. Puis, suivant l'étiquette de la poste, il me fallait encore une selle, une paire de bottes et des culottes de peau. Tout cela eût prodigieusement dérangé mes finances. Je décidai de voyager à toutes selles, en culotte de nankin et en escarpins. J'achète une petite valise pour le nécessaire, une malle pour mes grandeurs passées; je me l'adresse à Poitiers, je la remplis. Mais, quand il fut question de mon épée, j'avais si mal pris mes mesures qu'elle ne voulut jamais entrer dans la malle. « Eh bien, dis-je, je courrai l'épée au côté. » Et, le lendemain matin, je galopais dans cet équipage sur la route de Narbonne. Cela n'allait pas mal ; mais ma bonne épée me gênait horriblement. On la portait alors pendue à la ceinture de la culotte par un crochet et deux chaînes inégales, pour qu'en se prêtant à tous nos mouvements, sa pointe vînt sans raideur tomber un pouce au-dessous de la cheville. Mais mon épée usait de cette liberté, si bienséante dans un salon, pour voltiger, pour accrocher ma selle, pour se loger entre mes jambes. Je dus la confier à mon postillon, et tel fut alors l'ordre de la marche : il galopait devant moi, l'épée à la main, la pointe en l'air, et je galopais derrière, en chapeau à plumes, culotte de nankin et bas blancs. On nous mon-

trait un grand respect dans les villages et on me prenait sans doute pour le connétable de France courant la poste à franc étrier pour sa santé. Enfin, j'arrive à Narbonne, après avoir fait ainsi quinze ou dix-huit postes. Je dîne, je fais ma toilette et je cours chez le marquis de Bon (1), ou chez sa sœur la marquise de Durban, qui avait la meilleure maison de la ville : petite vieille et petit vieillard vifs, aimables, spirituels; de ces vieillards qui aiment la jeunesse et s'en souviennent; il n'y a que ceux-là de vraiment aimables. Ils me reçurent comme un fils; ils ne m'avaient jamais vu. Adélaïde m'avait sans doute dépeint comme un jeune homme bien sage et bien neuf; rien ne plaît mieux à la vieillesse : en un quart d'heure, je fus de la maison. On me retint deux jours. Le marquis avait une foule de curiosités et de raretés : c'est lui qui avait fait faire une paire de mitaines de fils d'araignées pour l'impératrice de Russie. J'admirais tout et j'aurais tout emporté, si je l'eusse voulu croire, tout, jusqu'à une femme; car il y avait là un grand baron d'Ortaffa, Roussillonnais, avec une charmante fille de dix-sept ans; il voulait à toute force m'emmener à Perpignan avec elle.

J'entrai dans Toulouse écorché, moins écorché toutefois que mes culottes. Là, je tins conseil avec ma bourse. Cette allure chevaleresque n'était plus tenable; il fallait en chercher une plus bourgeoise. Je la trouvai sur un bateau qui descendait la Garonne, pour se rendre à Bordeaux. Les ballots le remplissaient tout entier, hors un coin de la poupe où s'élevaient une tente et un divan de bottes de foin pour l'agrément des passagers. J'allais de chute en chute; mais il faisait un temps admirable, les bords de la Garonne étaient ravissants, les selles de bois me faisaient un édredon des bottes de foin, et j'eus bonne compagnie : une petite dame fort gaie, qui retournait à Paris; un jeune juif de Bordeaux, aimable et prévenant, et un petit Anglais de mon âge, pour qui je me pris, et lui pour moi, d'une très tendre amitié, qui dura près de huit jours. J'ai oublié son nom.

(1) Louis-Guillaume Bon, marquis de Saint-Hilaire, baron de Fourques, dit le marquis de Bon, né en 1715, fut premier président de la Chambre des comptes de Montpellier, et associé correspondant honoraire de l'Académie royale des inscriptions et belles-lettres. Son père, son aïeul et son bisaïeul avaient rempli la même charge que lui à la Chambre des comptes de Montpellier. Il était veuf d'une fille de Louis-Basile de Bernage, grand-croix de Saint-Louis et prévôt des marchands de la ville de Paris. *(Ed.)*

C'est dans ce cortège que l'homme aux huit voitures entra dans le superbe Bordeaux; Bordeaux, l'une des merveilles du monde, et la plus chère de toutes. Je voulus tout visiter, tout voir, et, au bout de quatre jours, je n'eus d'autre ressource, pour finir ma route avec honneur, que de louer un voiturier que je ne devais payer qu'à Poitiers et de le charger de tous les frais.

De neuf francs que j'avais en poche, il ne me restait que douze sols quand j'entrai dans ma métropole; mais je pris possession de Poitiers, comme Scipion du rivage d'Afrique. Je courus chez mon receveur Des Minières; je fis connaissance avec lui, connaissance avec sa caisse; j'en rapportai un rouleau. Ma malle était arrivée, et, une heure après, je faisais mes visites, coiffé, poudré, en habit habillé, le chapeau sous le bras et l'épée au côté.

Maintenant, il faut baisser d'un cran. Il ne s'agit plus de peindre Paris, ses modes, sa politique, ses folies, mais de me retrouver, si je puis, dans cette petite capitale de province, où l'on me demandait une retraite de quelques mois et où je passai bien volontairement les deux plus heureuses années de ma vie.

Poitiers était, de toutes les villes du troisième ordre, la plus tortueuse, la plus montueuse, la plus étroite, la plus sale et la plus mal bâtie. Les réverbères, qu'on trouve aujourd'hui dans les moindre bourgades, n'avaient pas même encore éclairé cette cité de trente mille âmes, et, à la porte des soupers ou du spectacle, chacun avait son falot. Le théâtre était un ancien jeu de paume, et il n'y avait de remarquable qu'une assez belle promenade publique, nommée, je crois, les Groix; un cours, qui aux jours saints était le Longchamp de la ville et où l'on comptait jusqu'à trente ou quarante voitures; la place Royale; puis, hors des faubourgs, la *pierre levée*, ancien autel druidique devenu sacré dans le pays, par la tradition que sainte Radegonde en avait apporté la table dans son tablier.

Si la ville était hideuse, ses environs ne consolaient pas du tout de sa laideur. C'était une grande plaine de blé, de seigle, de bois posés au hasard, et les plus mauvaises petites routes du monde. Mais ces petites routes menaient à une foule de bon gros châteaux, quelques-uns assez beaux, qui, en été, faisaient de ces tristes campagnes les plus sociables et les plus animées de France. Je les ai beaucoup visités.

A cette époque, les gens de nom et de fortune ne se croyaient

pas en exil dans leurs petites capitales, et le bon ton ou l'ambition ne les portaient pas à quitter les centres où ils primaient, pour venir chercher à Paris des égaux ou des supérieurs. Chacun avait ses racines de terres, de vassaux, de rang, de charges, de devoirs et de plaisirs, de famille, d'amis et de fortune. On y vivait, on y mourait. De cela se formait l'esprit provincial, et, de tous les esprit provinciaux, l'esprit national où chacun portait sa nuance; on n'était pas Français en masse et pêle-mêle; on l'était en qualité de Poitevin, de Breton, de Bourguignon ou de Picard; et, comme l'esprit de patrie grandit à mesure que son cercle se resserre, on en trouvait beaucoup plus dans les provinces, qui avaient chacune leurs mœurs, leurs intérêts, leur gouvernement, leurs gloires, leur histoire privée, que dans Paris, dont les intérêts s'éparpillaient par toute la France. Ce que je dis de Poitiers, qui n'était qu'une pauvre sénéchaussée, était vrai à bien plus forte raison des villes de parlement comme Rennes, Dijon, Toulouse, etc., où se concentrait une puissance politique, et à plus forte raison encore des pays d'État, comme la Bretagne, la Bourgogne, le Languedoc, la Provence, où cette puissance était grande et pesait dans la balance du royaume. Il est aisé de juger que dans ce temps tout devait être stationnaire dans son cercle, actif dans sa seule circonférence, heureux, riche, grand, puissant même, sans sortir de chez soi, sans aller chercher des coups de coude à Paris, des dédains à Versailles; il n'y avait donc, pour chaque province, qu'une élite infiniment petite de ces grands noms qui, las de n'y avoir que des inférieurs, allaient chercher plus haut des égaux ou des maîtres, et échangeaient follement le premier rang de leur patrie contre la foule de l'Œil-de-Bœuf.

De là, à Poitiers et dans le Poitou, l'agrément de la vie. Nulle province de France, hors la Bretagne peut-être, n'était plus remplie de bonne et ancienne noblesse, fidèle aux traditions de patriarcale hospitalité. La plupart de ces gentilshommes étaient peu riches, quelques-uns même pauvres, mais tous, en proportion de leur fortune, vivaient noblement dans leurs châteaux. Les plus considérables avaient, en outre, maison à la ville. Les La Trémouille, les Larochefoucauld, les Richelieu étaient à la cour; mais les Chasteigner, les Marconnay, les Pradel, les d'Aloigny, les Nieuil et beaucoup d'autres, riches, considérés, lieutenants géné-

raux, chefs d'escadre, menaient à Poitiers un train et une existence fort honorable. Il en résultait que les manières et les habitudes de cette ville n'étaient pas celles d'une ville de province. Elle n'avait pas à garder une tradition de noble étiquette, une morgue parlementaire, une servitude de rang social ou politique; et cela excluait les dîners de trois heures, le faste des cérémonies, le pointillage des préséances, cet air gourmé que la hiérarchie met dans les salons. D'un autre côté, la noblesse de Poitiers avait, par ses noms et sa fortune, des alliances, des amitiés, des rapports avec Paris; elle y allait souvent, elle y séjournait quelquefois, et, de là, cette facilité de vivre, cette aisance de ton et de façons, qui la rendaient toute pareille à la société de Paris et parfaitement agréable. Sa principale réunion était l'heure des soupers, comme à Paris, et il fallait être bien peu répandu pour n'avoir pas à choisir par jour entre trois ou quatre réunions de vingt-cinq ou trente personnes. Soupers solides, élégants, recherchés, où on passait une heure en mangeant; puis on jasait, on jouait et on ne retournait pas chez soi le cœur isolé, l'esprit vide et l'estomac creux. Je le répète, depuis quarante ans, les soupers étaient en France la perfection de l'esprit social, et la société a pris fin avec eux.

L'intendant de Poitou était M. de Nanteuil, conseiller au parlement de Paris et maître des requêtes, comme tout intendant (1). C'était le premier degré de cette carrière qui se passait à monter d'une petite intendance à une plus grande, pour obtenir à la fin de sa vie un brevet de conseiller d'État. Mais, alors, rien de plus noble et de plus honorable que l'état et l'existence d'un intendant, pour qui voulait l'être en honnête homme et de bonne foi, et très peu le voulaient. C'était le premier homme de sa province, à la fois l'homme du roi et l'homme du pays. Il donnait le ton; il administrait tout, gouvernait tout, pouvait tout le bien, pouvait tout le mal; c'était le préfet de trois préfectures, avec une stabilité et une importance de famille, de fortune et de rang qu'on ne retrouve plus aujourd'hui. La carrière des intendants était la plus belle que pût choisir un homme qui se sentait de l'aptitude au travail et l'Amour du bien public. Avec ces deux choses, fort peu

(1) Antoine-François-Alexandre Boula de Nanteuil, intendant de Poitiers de 1784 à 1790. *(Ed.)*

communes du reste, elle vous tirait du pair; vous ne rouliez plus vers la remise du conseil d'État; vous aviez des ailes et vous montiez à tout. M. Turgot, petit, mais excellent intendant de Limoges, ne devint-il pas contrôleur général? Je n'ai pas besoin de dire que, dans mes rêves de magistrature, je visais à une intendance; sans la Révolution, avec des amis et de la fortune, ce rêve se serait réalisé facilement, et, avec ce que j'ai d'honneur dans l'âme et d'administration dans la tête, je crois pouvoir dire sans fierté que j'aurais été un fort bon intendant. Il en allait tout autrement de M. de Nanteuil. Il était gendre de ce fameux M. Le Noir, lieutenant de police de Paris, si honteusement décrié et qui n'a jamais pu atteindre qu'à la réputation d'un Dubois du troisième ordre. Cette alliance avait valu d'emblée une intendance à son gendre, et c'est Poitiers qu'on avait choisi pour victime. M. de Nanteuil était l'homme le plus parfaitement plat et un des plus vils que j'aie connus, livrant son intendance aux subdélégués, ne vaquant qu'à ses plaisirs, joueur jusqu'à n'avoir presque d'autres meubles que des tables de trictrac et d'autres commensaux que des joueurs, débauché jusqu'à n'avoir d'autre société que des femmes perdues, imbu d'ailleurs d'une fatuité parlementaire qui dédaignait les égards et bravait les mépris. Je n'étais pourtant pas son ennemi; je fus admis à ses petits soupers, introduit chez ses demi-castors, car j'étais une bonne recrue, surtout chez les derniers qu'il prêtait et partageait de la meilleure grâce du monde. Mais ce genre de société subalterne, vénale, me donna promptement des nausées; je m'en écartai sans rompre et je ne gardai de rapports avec M. de Nanteuil que des visites de politesse, des parties de trictrac, des dîners auxquels il eût été injuste de renoncer, car le seul homme d'un vrai mérite qui fût à l'intendance, c'était le cuisinier.

L'évêché était l'antipode de l'intendance, ce qui était fort naturel et ce qui cependant n'eût pas été vrai de tous les évêchés de France.

M. de Beaupoil de Sainte-Aulaire, homme de qualité d'ailleurs, et du bois dont on faisait les évêques, était un petit vieillard froid et sec, tenant assez majestueusement un salon de grande étiquette et donnant de sévères dîners de quarante personnes. C'est tout ce que je veux et puis en dire, car ces dîners sont à peu près le seul

rapport qui a existé entre le vieil évêque et le Parisien de vingt ans. Ma société était tout autre (1).

Mme de Saint-Waast était de Poitiers, d'une bonne famille ancienne, honnête et aisée. M. de Saint-Waast, qui avait habité cette ville, l'y avait épousée, puis conduite à Paris où, plus tard, son opulence, son luxe, sa charge d'administrateur général l'avaient élevé à ce pinacle de la haute finance, qui mettait de pair avec tout, sinon avec la noblesse de cour, du moins avec la haute magistrature (2) et la bonne noblesse de Paris.

Les gentilshommes poitevins qui venaient à Paris avouaient donc de grand cœur pour égale et concitoyenne Mme de Saint-Waast, maîtresse d'un beau salon, d'une grande maison et d'une grande fortune, et qui les recevait tous en anciens amis. D'un autre côté, mon père, quand il devint receveur général, avait paru un mois sur l'horizon de Poitiers; il y avait été comblé de dîners et de prévenances, et il y avait laissé la réputation d'un homme brillant, aimable et spirituel, ce qu'il était réellement au suprême degré. Cela m'ouvrait naturellement toutes les portes de Poitiers. Mais mon bon oncle de Fauveau, administrateur de ma charge jusqu'à ma majorité, homme loyal, vertueux et épais, visant au solide et prisant peu l'éclat du monde et les plaisirs de l'esprit, avait insisté pour qu'on me tînt en bride. Je me vis, pour début, recommandé dans une société de finance, finance nécessairement du deuxième ordre, puisqu'elle était de province, et qui, par conséquent, n'avait pas du tout le bon goût et le bon ton de la haute finance de Paris. Elle se composait de manœuvres qui piochaient leur fortune, tous partis de bas et voisins de leur point de départ; il ne pouvait y avoir là de ses substitutions de grandes charges, de ces héritages de grandes fortunes, de ces alliances de grandes familles, qui dans le cours d'un siècle avaient décrotté les traitants et brodé leurs petits-fils. Tout y était plat, trivial, fastueux mais sordide. On m'y prodigua les politesses, les indigestions et l'ennui, comme à un personnage du premier rang, et qui allait monter plus haut encore.

(1) Martial-Louis Beaupoil de Sainte-Aulaire devait être député par le clergé de la sénéchaussée de Poitiers aux États généraux. *(Ed.)*

(2) Je dis de la haute magistrature, parce qu'à cette époque, un conseiller de la Cour des aides, de la Cour des monnaies, ou un maître des Comptes n'étaient pas, quoique membres de cours souveraines, au niveau de la meilleure compagnie de Paris; ils partaient de plus bas et n'arrivaient pas si haut.

Je succombais au dégoût d'un tel cercle et j'avais des nausées de voir des hommes de cinquante ans se poser en subalternes devant un morveux de vingt ans.

Dans cette société où je me sentais d'autant plus descendu qu'on s'évertuait davantage à m'élever, je dois pourtant distinguer une famille simple, modeste, dénuée d'ambition et qui était restée un modèle d'honneur et de mœurs antiques, de ce qu'on appelle *la vieille roche*. Cette famille était celle des Beauregard, composée d'une mère veuve et âgée, aussi bonne qu'aimable, simple, parfaite de ton et de manières; et de trois fils, dont l'aîné, simple subdélégué, espèce de mentor secret donné à ma jeunesse, était la probité, l'honneur et la franchise mêmes, sous des formes un peu brusques; le second, bon, aimable et dévoué à ma famille, était directeur des fermes à Paris; le troisième, excellent ecclésiastique, est devenu, longtemps après, évêque d'Orléans (1). L'aîné des Beauregard avait été chargé de m'introduire dans tout Poitiers, de me loger, de m'établir, de me pourvoir d'un laquais et d'un valet de chambre, de me donner ouvriers, fournisseurs, etc. Le valet de chambre fut un grand vieil homme, fort confit en dévotion, car il était à la messe quand il fallait me lever, à vêpres ou au salut quand je voulais sortir. Je n'en sus bientôt que faire, d'autant que le pauvre homme m'aimait beaucoup et que je ne me sentais pas la force de lui dire : « Allez-vous-en. » Au bout de quelques mois, voici comme je m'y pris. Je lui fis faire une culotte de peau. Cette culotte mit le trouble dans son imagination et il rassembla tout son courage pour m'en demander le motif. « C'est, lui dis-je, pour que vous puissiez courir la poste devant ma chaise. » J'allais partir pour la Rochelle. A ce mot de poste, mon pauvre Gireuse, qui de la vie n'avait, je crois, enfourché un âne, fut pris d'un tremblement universel; le soir, il me demanda son compte. J'eus beau lui peindre les douceurs d'un voyage à franc étrier, lui raconter mes exploits en culotte de nankin et en escarpins; rien ne put le convertir. Il reçut son compte en pleurant, et, le lendemain, j'eus un courrier valet

(1) Ces trois fils (sept en réalité) étaient Jean-Emmanuel (1743-1802), subdélégué général de l'intendance; Vincent dit de Monfolon (1750-1822), directeur des fermes à Paris, puis de l'enregistrement à Asti et à Parme, et conseiller de préfecture de la Vienne; Jean (1749-1841), déporté à Cayenne sous la Révolution, curé de la cathédrale de Poitiers, évêque de Montauban, puis d'Orléans (1823). *(Ed.)*

de chambre, grand, beau jeune homme, assez mauvais sujet et la fleur des pois.

On m'avait logé dans la rue Neuve, en face de la sœur de Mme de Saint-Waast, bonne petite femme vieille et dévote, qui avait là une belle maison et un grand jardin, et à côté d'un certain M. d'Arlus, receveur des tabacs, le plus fin gourmand et le plus vieux galantin de Poitiers, ami, émule et pourvoyeur peut-être de M. de Nanteuil. C'est à lui que l'honnête et pur Beauregard avait recommandé la surveillance de ma jeunesse. Elle était en bonnes mains, et il en savait long. Mais ces leçons de scandale et de mauvaise compagnie n'ont jamais pu donner en moi. Je riais de grand cœur avec lui, car j'aurais été bien honteux qu'il me crût meilleur sujet que lui, mais j'éludais ses soupers où figuraient des catins de qualité, pour aller manger une aile de poulet chez la bonne Beauregard. Son excellent fils, après m'avoir si sagement logé et pouvu, me présenta donc dans le monde. Il commença par l'intendant; j'ai dit quel succès il avait eu auprès de moi. Il continua par la finance; j'ai dit aussi quels charmes j'y avais trouvés. Enfin, il finit par la noblesse, et c'est alors que je commençai à me sentir chez moi. Il n'y a pas là de sotte vanité; je retrouvais le ton, l'élégance, le train de maison, la société où j'avais passé ma vie, voilà tout. Et cette société m'adopta. Je ne gardai que des politesses pour l'intendance et la finance. Le sévère d'Arlus s'en plaignit à l'honnête Beauregard. Celui-ci s'en plaignit à mon bon oncle de Fauveau, qui s'en plaignit à ma mère. Celle-ci m'écrivit, sous la dictée de l'oncle, de fort beaux sermons. J'y répondis pour deux personnes; mon oncle ne me comprit pas, mais ma mère me comprit à merveille, et j'y comptais bien. Ce nuage se dissipa et on se résigna à me laisser voir une bonne compagnie qui était celle de mon père et de ma tante.

Je serais un ingrat si je ne cherchais pas à me rappeler, au bout de quarante-huit ans, quelques traits, quelques noms de cette société de Poitiers à laquelle j'ai dû deux heureuses années.

La première figure qui se présente à moi est celle de la marquise de Nieuil, femme du chef d'escadre, bon mari, fort rond, assez

(1) Poute, marquis de Nieuil (1730-1806), chef d'escadre et inspecteur du corps royal des canonniers matelots, contre-amiral au 1er janvier 1792, avait épousé Augustine-Jeanne des Francs. *(Ed.)*

vif, un peu gonflé de sa plaque et de son cordon rouge, au demeurant bonhomme et excellent père (1). Elle avait deux fils et trois filles. L'aîné était gendre de M. de La Luzerne, alors ministre de la marine. L'une de ses filles était la marquise de Vennevelle que je n'ai jamais connue; la seconde, Mlle de Vignolles, bonne et douce personne qui voulait être religieuse et qui devint la comtesse de Brouilhac; la dernière, Agathe, affreusement laide et maigre, mais pétillante d'esprit et d'originalité. Elle épousa depuis le comte de Milon, bon, gros, grand garçon qui était Créquy par sa mère et, par suite, se croyait homme de cour, l'élégant, le beau de Poitiers, qui me protégeait fort, m'aima quand j'eus des chevaux, m'adora quand j'eus une maison, et depuis, hélas! me sollicita. Mme de Nieuil était elle-même une femme de beaucoup d'esprit, mais cousue de caprices qu'elle intitulait maux de nerfs; complètement sourde d'ailleurs, prétendant ne pas l'être, devinant les réponses au mouvement des lèvres et les coupant par une nouvelle question si elles lui échappaient, car elle ne faisait jamais que des discours ou des questions. J'ai eu deux ou trois conversations avec elle avant de m'apercevoir de sa surdité. Elle avait une bonne et élégante maison qui servait de modèle aux autres. La marquise des Francs, sa mère, était une femme de soixante-dix ans, vieille amie de Mme de Saint-Waast, grande, droite, faite au tour et qui avait dû être admirablement belle. Je la vois encore siégeant avec majesté au fond de son salon, auprès de la cheminée, entre ses deux aides de camp contemporains, Mme d'Aventon et Mlle de Vittré : l'une figurant son chat, douce, mielleuse, complaisante et pateline; l'autre figurant son chien, aigre, hardie, plaisante, bavarde, un vrai capitaine de hussards, ou plutôt son frère même en jupe et en cornette. Car à Dieu ne plaise que j'oublie ce bon gros marquis de Vittré, si ouvert, si franc, si joyeux, jurant un mot sur trois d'un ton de corps de garde et le meilleur homme du monde, ni son fils de mon âge, Charles de Vittré, d'aussi bonne tournure et d'aussi bon ton que son père, aujourd'hui lieutenant général en retraite (1).

Mme de Marsillac était née Maupoix; grande femme de trente ans, bien prise, bien tournée, point jolie, mais à qui deux grands

(1) René-Antoine, marquis de Vittré (1726-1813), et Charles Raity de Vittré (1771-1850), maréchal de camp en 1814, lieutenant général en 1823. *(Ed.)*

yeux noirs donnaient de l'expression; vive, spirituelle, un peu coquette et moitié de Paris, moitié de Poitiers. Son mari, le comte de Marsillac, était d'une charmante figure, petit, svelte, élégant, plein de grâce et d'aménité. Quarante ans plus tard, je l'ai retrouvé à Paris veuf, vieux, ruiné par l'émigration; et il avait autant de plaisir à passer ses soirées chez moi que j'en avais jadis à passer les miennes chez lui.

La famille de Marconnay était infinie. Elle commençait par une vieille mère, qui recevait tout Poitiers dans un taudis et mangeait sa petite fortune en soupers et en jeux de cartes. Puis venaient ses trois fils. L'aîné, grand, de belle figure et de manières hautaines, était capitaine aux gardes, habitait Paris et vint par grâce tenir une excellente maison à Poitiers, quand, à l'approche des États généraux qui se mitonnaient alors, il songea à se faire des amis dans sa patrie. Il avait pour femme Mlle Titon, fille du fripon le plus avéré de la Grand'Chambre. Pauvre Mme de Marconnay! Je la vois encore, jeune, élancée, belle, fraîche, quoique trop brune, avec ses grands yeux noirs et ses petites moustaches, naïve comme un enfant, prenant à tout, aimant tout, riant de tout : le petit astre ne manquait pas de satellites, et, à voir l'engoncement froid du mari et les moustaches de la femme, il était à craindre qu'il ne manquât pas de consolateurs. Elle en a, dit-on, trouvé depuis à Londres, où l'émigration faisait faire à chacun un métier. On sait quelle ingénieuse association s'était faite entre elle et Mme de C...... dont la vertu était aussi tendre et blonde que celle de Mme de Marconnay était pétillante et brune. Des deux autres frères, le second était un fat fastueux qui en un an s'enrichit et se ruina avec le fameux P..., et le troisième, un cadet qui vivait retiré à la campagne avec une bonne petite femme blanche et laide. Ces trois frères avaient une sœur qui était pour moi la meilleure pièce de leur famille. La marquise de Montbrun portait sur un petit corps maigre, frêle et contourné la plus charmante tête qu'on pût voir; c'était une sirène de la pointe des cheveux jusqu'aux épaules. Maligne, gaie, vive et spirituelle, pleine même de verve et d'originalité, on la craignait dans Poitiers, et pour moi, qui n'avais rien à compromettre, je l'aimais beaucoup et elle m'a été une véritable amie. Son mari était un grand bel homme; elle en a eu quatre enfants qui ont pris la taille de leur père et la figure

de leur mère. Ils étaient riches et avaient une maison fort brillante à la ville et fort bonne à la campagne. L'émigration a emporté tout cela (1).

Le gros président de Chassenon était président honoraire de la Chambre des comptes de Nantes; fort épais, fort riche et fort avare, mais de cette avarice, honteuse et fastueuse à la fois, où Molière aurait trouvé cent choses à prendre. Il faisait des peignoirs avec les vieilles jupes de sa fille en attachant à son col ce qu'elle avait attaché à sa ceinture. Cette fille était jeune, point jolie, bonne musicienne, un peu triste et dévote à l'excès. Un beau jour, elle émigra pour se faire religieuse et revint mariée. Mme de Chassenon avait en outre deux fils encore enfants, dont l'un est devenu jacobin, et l'autre cet intrépide Curzay, si franc de loyauté, si noble de conduite, préfet de Bordeaux en juillet 1830, et que je m'honore d'avoir conservé pour ami (2).

Le président de Poitiers, Irland de Bazôges, était un fort bon enfant de quelque trente-cinq ans, bon mari, grand et bien fait; je ne dis pas bien tourné, car il était fort gauche, un peu important, et sentait son dignitaire de province. La petite présidente était laide, mais d'un air si ouvert, d'une gaieté si franche, d'une humeur si égale et si douce qu'elle me plaisait mieux que toutes les femmes de Poitiers. Je la voyais beaucoup et lui suis resté fort attaché. Elle avait une amie fort intime et fort mal choisie; c'était une comtesse de Laistre, fort laide, fort maigre, affectée, faisant à la fois la bonne femme et le bel esprit, et fort coquette, quoiqu'il fût difficile de deviner à qui elle pouvait plaire. Je la voyais souvent parce que ma petite Mme de Bazôges la voyait sans cesse, parce qu'elle m'accablait de prévenances et qu'un vieux mari qu'elle avait dans un coin de la maison, aimait à perdre son argent contre moi au trictrac. On jouait alors beaucoup et cher à Poitiers. J'y avais pris moi-même assez de goût et j'y perdais rarement.

Mme de Vigier était une vieille grosse femme hideuse, fagotée

(1) Louise de Marconnay avait épousé en 1781 Charles-Louis Bunault, marquis de Montbrun (1752-1831), qui fut capitaine de dragons et grand prévôt d'Angers. *(Ed.)*

(2) François-Boleslas-Casimir Duval de Chassenon (1780-1842), vicomte de Curzay, maître des requêtes, gentilhomme honoraire de la Chambre du roi, député de la Vienne (1820-1830), préfet de la Vendée, puis de l'Ille-et-Vilaine, puis de la Gironde. *(Ed.)*

en cuisinière de mauvaise maison, ton et manières à l'avenant. Mais sa maison était celle du bon Dieu, et elle-même, avec tout cela, la meilleure personne du monde, la plus polie, la plus prévenante, la plus révérencieuse. On ne voyait chez elle que des dindes aux truffes et des tables de brelan. Je me trompe; on y voyait encore deux filles : l'aînée, laide, mais grande, bien faite et froide, était fort supportable; la cadette, courte, large et rousse, avec des yeux éveillés, faisait l'aimable et la pétulante et était le portrait de sa mère et l'effroi des commensaux. Un frère, un peu nain, d'une figure toute pareille et de plus parfaitement albinos, était spirituel, instruit et excellent marin. Mais la meilleure pièce de cette maison, et celle qu'on y voyait le moins, était le père, homme d'esprit et de sens, d'une gaieté douce et piquante, parfait de ton et de manières et que fatiguaient beaucoup les adorations turbulentes de sa femme et les maussades prétentions de sa fille cadette. C'était un homme de finances et le seul, je crois, qui réunît chez lui tout le beau monde de Poitiers. L'exception était juste pour lui; la bonne table, le tapis vert et l'amitié intime de Nieuil avaient fait le reste.

Tout à côté était la belle comtesse de Moisin, la belle des belles, mais non de celles que j'aurais encensées; c'était une Minerve de vingt-cinq ans. La céleste Mme de La Borde me l'a depuis rappelée; mais la comtesse de Moisin n'avait ni ses grands pieds, ni ses larges mains. C'était la perfection des perfections, tombée de l'Olympe à un magot de mari gros, court, riant toujours, se plaignant d'être adoré de sa femme, du plus mauvais ton possible et qui eût été le meilleur Vulcain du monde si sa femme n'eût été une Minerve. Elle avait alors un marmot de six ans qui depuis fut le plus beau jeune homme et le plus ridicule fat de Paris.

Deux pas encore plus loin, je trouve la marquise d'Asnières, assez insignifiante, avec un gros, grand mari plus insignifiant qu'elle, un fils de vingt ans plus insignifiant qu'eux et une fille de dix-neuf qui signifiait beaucoup. Elle était fort belle, extrêmement formée; elle cherchait un mari et on le lui cherchait. Ils étaient de grande naissance, mais pauvres, et tenaient pourtant une assez bonne maison, doraient fort bien la cage où ils voulaient prendre un gendre. Je m'aperçus chez eux que je perdais toujours au jeu. La mode était de porter d'immenses boutons tout unis et parfaite-

ment polis; les miens, qui n'étaient certes pas des moindres, servaient de miroir à mon jeu; aussi les trouvait-on de fort bon goût. Un matin, je les changeai contre des boutons d'étoffe. Cette nouvelle mode eut moins de succès.

Encore deux pas sur la même ligne et je trouverai dans une fort belle et élégante maison qu'ils venaient d'acheter, la bonne marquise de Chasteigner et son mari, quinquagénaire, grand, de haute mine, cordon rouge, vénéré dans Poitiers, le meilleur et le plus simple des hommes. Ils avaient un beau nom, une jolie maison, une grande fortune. Six ans plus tard, la Révolution traîna la veuve à l'échafaud.

La marquise d'Aloigny de Rochefort : voilà encore un de ces beaux noms qui pullulaient à Poitiers. C'était une petite bossue, mais non à la manière de Mme de Montbrun; elle était beaucoup moins contrefaite et beaucoup moins jolie; mais elle avait l'esprit piquant et hardi, quelques prétentions, parfois amusante, souvent fatigante. Son mari était un bon gros garçon, fort bien portant et fort nul. Il s'était fait peindre en pied de grandeur naturelle au fond du lit de sa femme qui s'était fait peindre en pied au fond du sien. Leurs rapports conjugaux n'étaient apparemment qu'en ligne perpendiculaire, car ils n'avaient pas d'enfants. Cette petite bossue de qualité était l'intime de la vieille comtesse de Sommières que je ne veux certes pas oublier pour mille raisons dont la première est qu'elle m'aimait beaucoup et que j'ai fidèlement pratiqué avec elle cet excellent précepte que m'écrivait ma mère : « Soyez amoureux de toutes les vieilles. » La seconde, qu'elle avait de l'esprit comme un diable, franc, tranchant, mordant, réjouissant, original, et assaisonné au gros sel. Elle avait un mari commissaire ordonnateur, très bon homme pénétré de respect pour elle et la meilleure pâte de bavard qu'on pût voir. Mais elle avait encore une grande fille majeure, longue, droite, massive, assez laide, qui avait en charge tout l'esprit de sa mère. Ces deux femmes se détestaient et s'asticotaient de manière à embarrasser beaucoup les auditeurs. La plus grande malice de l'une était de dire à tout le monde son âge devant une mère qui était fort discrète sur le sien.

La famille de M. de Margeret n'était pas riche. Elle habitait cependant une assez belle maison avec un grand jardin où tout était sur un pied honorable. Elle recevait beaucoup de visites, en

rendait peu et ne donnait pas de grands soupers. Lui était un ancien militaire blessé, un peu humoriste mais poli, avec beaucoup de grâce et le ton du grand monde. La femme, âgée de quelque cinquante ans, grande, frêle, délicate, quittait peu son salon où elle était un modèle de bonté et de douceur; toujours souffrante et toujours gaie, prévenante et occupée des autres. Elle me rappelait quelques traits de ma mère et elle fut une mère pour moi. En vérité, il ne m'en aurait rien coûté pour être amoureux de celle-là, si je n'eusse trouvé auprès d'elle un préservatif, qui n'avait pas besoin des préceptes de ma mère; c'était sa nièce, Mlle d'Esparts, petite fleur de dix-sept ans, plus fraîche, plus blanche et plus rose que toutes les fleurs des poètes et des parterres. Elle avait la plus jolie petite mine qu'on pût imaginer; un petit nez pas retroussé, pas arqué, je ne puis dire comment, mais fin, piquant et que je n'ai vu qu'à elle; de beaux cheveux, un pied d'enfant, une jolie main. Cette aimable créature était, avec cela, vive et douce à la fois, rieuse, pleine de petites grâces mignardes et de tendres soins pour sa tante. Cette chère Mlle Amaranthe d'Esparts avait pour père un vieil officier aux gardes, roué, soucieux, ruiné, dur, égoïste et maussade. Elle avait un frère qui marchait dignement sur les traces de son père, débauché, querelleur, joueur, mangeant l'argent qu'il n'avait pas, et pourtant gai, spirituel, et le meilleur enfant du monde. Tous deux habitaient Paris, et la bonté des Margeret avait retiré la pauvre petite Amaranthe de cet enfer. Tel était cet aimable intérieur. Mais je serais bien ingrat d'y oublier la bonne Mlle de Verneuil, sœur de Mme de Margeret et son antipode par sa figure qui était d'une laideur ignoble, par sa tournure qui était celle d'une tourière de couvent et par ses manières qui étaient parfaitement communes. Elle rachetait tout cela par une simplicité, une gaieté et une bonté inépuisables. Je fus accueilli, aimé, attiré dans cette maison, peut-être trop. Peut-être aussi me livrais-je à la séduction. Mais si ces excellentes personnes ne s'avisèrent pas que mes assiduités écarteraient quelques personnes et en feraient parler beaucoup d'autres, était-ce à moi de les en avertir à vingt et un ans? Cette révélation me vint de Paris. Dans une lettre de ma mère, je trouvai une petite bande de papier proprement découpée qu'elle me renvoyait de Poitiers et qui portait : « M. de F... est amoureux de Mlle Amaranthe d'Esparts à en perdre la tête et les pieds. » Il n'y

avait pas un mot de vrai, mais les conjectures étaient justes et j'y pris garde, tout en déplorant le malheur d'avoir vingt et un ans auprès des filles de dix-sept. Il y avait pourtant là une étoile encore plus brillante que la charmante Amaranthe. C'était son amie inséparable, Mlle de Pradel, d'une beauté plus régulière, d'une taille plus parfaite et d'une élégance plus pure. La première était un Corrège et la seconde un Raphaël, mais presque une enfant cousue à la jupe d'une mère hideuse, contournée, fière, précieuse, qui ne recevait pas et qu'on ne voyait que chez Mme de Margeret. Cette jeune beauté avait en revanche un père, le comte de Pradel, colonel du 2e de carabiniers, qui était, sans exagération, le seul homme à qui j'aie vu réunir au même degré la beauté, la grâce et l'amabilité (1). C'est le fils de ce charmant homme, alors un marmot de cinq ou six ans, qui devint depuis intendant de la liste civile. Il voulut épouser ma fille : je n'y voyais guère d'obstacles ; ma femme le refusa obstinément et, je crois, parce qu'il portait de la poudre.

Mais finirais-je cette éternelle revue de Poitiers sans parler de ce qui m'y a le plus occupé, amusé et intéressé ? A dix lieues de cette capitale, près de la petite ville de Couhé-Vérac, il y avait un vaste château gothique, précédé de ses trois grandes cours, flanqué de ses tours et tourelles, suspendu en terrasse sur l'escarpement d'un ravin. C'était le château de Monts. Ce séjour féodal avait appartenu à la vicomtesse de La Chastre dont l'énorme mari a fait quelque bruit à l'Assemblée constituante (2). Lorsqu'elle mourut, le château passa à son fils, et quiconque a lu le vieux conte de *la Belle et la Bête* n'aura qu'une idée imparfaite encore de la figure de ce fils. Ils était dans son enfance tombé du haut d'un escalier, et cette chute le rendit le monstre le plus hideux qu'il soit possible de se figurer. Sa bouche partait de la tempe pour arriver au menton, et sur l'autre

(1) Charles Chardebœuf de Pradel était alors capitaine des carabiniers et devint lieutenant-colonel de ce corps le 1er septembre 1792. Il commandait un escadron à Valmy et il eut un cheval grièvement blessé. Adjudant-général, chef de brigade en 1793, il fut suspendu cette même année et mis à la retraite en septembre 1799. *(Ed.)*

(2) Cf. sur Charlotte de La Chastre, sœur de Mme d'Houdetot et belle-sœur de Mme d'Epinay, veuve de M. de Lucé, qui « porta avec dignité le nom de La Live de Bellegarde » et sur son second mari, le vicomte Claude de La Chastre, capitaine au régiment de Cambrésis, député de la noblesse du Poitou aux États généraux, émigré, mort en 1821 à Poitiers, les trois études de M. A. Tornézy, *le Vicomte de La Chastre* (1887), *Deux mariages au XVIIIe siècle* (1904), et les *Épreuves de Madame de Lucé* (1908). *(Ed.)*

joue pyramidait une bosse monstrueuse. Tout le reste était à l'avenant, et le pauvre La Chastre, rebuté, maltraité par ses parents, caché aux yeux de tout le monde, était devenu, en grandissant, une espèce de bête sauvage, craintif, misanthrope, les cheveux hérissés, vêtu et tourné comme le dernier des hommes. Avec tout cela, c'était pourtant le vicomte de La Chastre, âgé de vingt-cinq ans, très riche et au fond le meilleur garçon du monde. On lui cherchait une femme, et, chose plus étrange, on la trouva; on la trouva charmante et même d'une des meilleures familles de la province, mais n'ayant rien que deux sœurs chanoinesses, aussi pauvres et aussi charmantes qu'elle. C'étaient les trois demoiselles de Turpin, dans la fleur de leur jeunesse et de leur beauté, quand je fis connaissance avec elles. Il y avait un an que j'habitais Poitiers, et, quoique modéré, je ne laissais pas moisir la caisse du bon Des Minières. Je m'étais donné des chevaux, j'avais fait faire un wisky charmant, j'avais ajouté à mon beau valet de chambre un jockey de la plus jolie figure, mis et fait à ravir. C'était Ralph, mon pauvre Belin, depuis mon cocher, depuis mon valet de chambre, mort il y a vingt ans à mon service, qui ne savait ni mener, ni habiller, ni coiffer, mais qui m'était attaché comme un chien à son maître, et je n'ai jamais rien demandé de plus; car je défie bien qu'un domestique me quitte s'il m'aime. J'étais donc sur un fort bon pied, faisant des vers, faisant de la prose, faisant de la musique et des dessins, chantant joliment, beau danseur dès Paris. Jugez à Poitiers! Enfin, j'avais le cœur de toutes les vieilles femmes et les yeux de quelques jeunes, je donnais des déjeuners, je jouais au brelan et au volant tant qu'on voulait; j'étais la coqueluche de la ville. On juge bien qu'un tel météore se voyait de loin, et qu'on en parlait dans les donjons des trois belles. C'était en carnaval et dans les jours gras. Une Mme de la Brousse, leur voisine de campagne, réunissait pêle-mêle dans son château tout ce qu'elle pouvait ramasser de jeune et bonne compagnie. Ses hôtes devaient être cette année-là au nombre de cinquante, lorsque moi, le comte Charles de Vittré et deux autres, fîmes la partie d'aller grossir cette cohue, masqués et costumés en seigneurs du beau temps de la cour de Louis XVI. Les habits, les perruques et l'équipage nous occupèrent huit jours. Nous déterrâmes une antique berline du temps, dorée, sculptée, doublée de rouge; quatre chevaux, à tous crins,

noir, blanc, baie et pie. Notre cocher et trois laquais avaient la livrée de nos costumes. Dans cet équipage splendide, nous traversâmes dix lieues de pays, au grand ébahissement des campagnes, et vînmes tomber au milieu d'un bal dans le salon de Mme de la Brousse. Au nombre des belles qui y abondaient se trouvaient les trois déesses de Monts, que je n'avais jamais vues. A souper, je me trouvai entre la marquise de Marconnay à qui je débitai mille fleurettes, et la jeune comtesse de La Chastre qui me connaissait fort bien, sans l'être aucunement de moi, et qui fut fort piquée, elle me l'a dit depuis, de n'avoir de moi que quelques galanteries à la volée, tandis que je ne tarissais pas avec l'autre voisine. Elle jura bien que je parlerais pour elle et tint parole. Mais, pour arriver là, il me faut prendre encore un chemin de traverse; *tantæ molis erat!* Ce chemin me conduit au beau château d'Épanvilliers, qu'habitait, à deux ou trois lieues de Monts, la marquise de Montalembert, belle de la cour de Louis XV qui avait, sans s'en vanter, des souvenirs très distincts de Mme de Châteauroux et de la bataille de Fontenoy. Il ne lui restait de ce temps qu'une beauté droite, blanche, antique et majestueuse; un douaire qu'elle mangeait dans cette pompeuse solitude, et un chevalier de Lucemont, son chat et son souffre-douleur, qui avait dû être, il y a quarante ans, une fort jolie marionnette. Elle avait encore deux fils. L'aîné était le comte de Tryon-Montalembert, homme de bonnes manières, spirituel, avenant, prévenant, tout à tous, et qui s'en trouva depuis fort bien sous Bonaparte; il habitait Angoulême, il était marié, et la dame d'Épanvilliers n'aimait ni les brus, ni les petits-fils. L'autre faisait le désespoir de sa vie; c'était le chevalier de Tryon, et, pour celui-là, il faut avouer qu'elle n'avait pas tout à fait tort : ce pauvre chevalier était bien le tourbillon le plus fatigant, l'élégant le plus gauche, le bavard le plus maussade et le rieur le plus triste qu'on puisse imaginer. Le mot de *baroque* avait été créé pour lui. Il avait farci sa tête fêlée de philosophie, de chevalerie, de romans, de littérature, de politique, de philanthropie, et cette érudition indigeste lui servait à persifler les grands airs de sa mère et les petits airs du vieux chevalier de Lucemont. Cet hurluberlu avait avec cela un cœur d'or, un cœur chaud, ardent, sincère, qui brisait tout pour aller droit à une bonne action, ami jusqu'au sang et capable de tous les dévouements. Il faut lui rendre justice, il n'était qu'insup-

portable. Il me rencontra, me considéra, m'admira, m'adora, je ne dis rien de trop, le tout impromptu. Il se fit mon ami intime, mon chevalier, mon champion, mon héraut, mon séide, pis que cela, mon ombre, ma caricature. Las de tarabuster le château de sa mère, il avait dressé ses tentes à deux lieues de là, dans le donjon de Monts, et son mouvement, son caquet intarissable avaient été fort bien accueillis des trois pauvres sœurs que la solitude de leur château d'Udolphe et la figure de son châtelain rendaient peu exigeantes sur les perfections du voisinage. Voilà donc, après tant de détours, ce qui m'ouvrit les portes du château de Monts. Le bon chevalier vit d'un côté un homme inimitable, de l'autre, trois femmes incomparables, et il ne respira pas qu'il les eût réunis. Des invitations m'arrivèrent, et, quoique l'introducteur blessât un peu mon amour-propre, je partis, et il eut la triomphante satisfaction de m'introduire dans un immense salon, tapissé des amours de Gombault et de Macé, plafonné en solives et éclairé de deux bougies à la lueur desquelles se mouvaient force hobereaux du voisinage, car il pleuvait là des nuées de papillons du Poitou, lourds, mal tournés, sentant encore la chenille, et que la disette faisait recevoir à bras ouverts. Il fallut circuler parmi ces ombres, pour trouver à tâtons la dame du château, car elle voulait être cherchée. Une première sœur se présenta; c'était la deuxième, Aglaé de Turpin, blanche, douce, grasse, fraîche, blonde et sentimentale, qui depuis épousa le chevalier de Tryon, le supporta et le rendit heureux. Une seconde sœur parut ensuite; c'était la cadette, Antoinette, brune aux yeux noirs, aux cheveux noirs, le nez trop gros, mais la bouche charmante; le col, la gorge, les épaules admirables; la mine la plus spirituelle, la plus gaie, la plus piquante et qui certes ne mentait pas. J'ai aimé celle-là beaucoup plus que les autres, mais je ne l'ai pas épousée; ce qui lui a infiniment déplu, sans qu'elle ait cessé de m'être une tendre amie. De consolations en consolations, elle finit par être comtesse de Chernacé. Enfin, la troisième sœur parut et je reconnus ma voisine du mardi gras; c'était l'aînée, Louise de la Chastre, petite, frêle, mignonne, un peu pâle, avec des cheveux châtains admirables, et de petits traits fins, gracieux, délicats, malins, capricieux, mélancoliques, où se peignaient à la fois sa situation et son caractère. Elle s'était résignée toute jeune (car, à elles trois, elles ne faisaient

pas la monnaie de Mme de Montalembert) à épouser ce pauvre monstre de la Chastre pour ne pas mourir chanoinesse et pour donner un asile et des maris à ses sœurs. Mais, quand il fut question avec ce monstre d'autre chose que de le voir en face une ou deux fois par jour, la pauvre fille (elle l'était encore) cria à la trahison, déclara qu'on ne faisait pas de ces choses-là, que ce n'était pas pour cela qu'elle s'était mariée. Enfin, les choses en étaient là. L'infortuné la Chastre était amoureux, vigoureux, vierge et fort mécontent de l'être; sa petite femme était vierge aussi et toute honteuse qu'on pût la soupçonner d'avoir cessé de l'être pour lui. Cela dura assez longtemps ainsi, jusqu'à ce qu'enfin, sur les instances de quelques matrones ou par toute autre cause, elle devint sérieusement Mme de la Chastre et transmit ce nom à un enfant qui a évité la figure de son père, mais non la taille de sa mère, et que nous avons vu, il y a une dizaine d'années, épouser une miniature de sa hauteur dans la troisième fille du bon prince de Montmorency-Tancarville. Cet enfant (il avait bien, alors, trente-deux ou trente-trois ans) me rappela tous les vieux souvenirs de Monts. Il en avait été bercé; il ne m'avait jamais vu et il me savait par cœur.

Telle était cette société que je trouvais charmante quand le vicomte avait pris son fusil, quand le chevalier de Tryon était allé faire enrager sa mère et quand les escarbots du canton avaient pris leur vol d'un autre côté. Je guettais ces moments, je les saisissais, et j'ai eu ainsi d'heureux jours et de beaux clairs de lune auprès de ce trio charmant, soit près de leur piano, car elles étaient excellentes musiciennes, soit sur la belle terrasse, soit dans les bois de Monts. C'est un aimable réduit dans la mémoire que les souvenirs de vingt à vingt-deux ans! avec trois femmes de dix-huit à vingt et un! J'ai gardé longtemps une correspondance avec deux d'entre elles, Louise et Antoinette; la Révolution me l'a brûlée, à mon grand regret, et peut-être n'ont-elles pas eu besoin de la Révolution pour brûler la mienne.

Ce fut ainsi que je passsai deux ans à Poitiers. Mon bon oncle de Saint-Waast s'émerveillait du goût que j'avais pris à la science domaniale et me présageait de hautes destinées administratives; M. de Fauveau grommelait parfois de ma dépense, et ma mère était fort aise de me voir le premier en province, dans la meilleure

compagnie, au lieu d'être le centième à Paris et Dieu sait dans laquelle; car la Révolution qui naissait, faisait déjà une étrange confusion d'idées, de rangs, de projets et de sentiments. J'étais arrivé à Poitiers au commencement de décembre 1788; j'y passai le terrible hiver de 89, dont je ne me rappelle que des bals et des fêtes; au printemps vinrent les élections dont il ne reste dans ma mémoire que des dîners, et leur président, le duc de Luxembourg, dont nous avons vu depuis le fils, pauvre capitaine des gardes, et la nièce, l'altière duchesse de Rohan, femme du meilleur et du plus aimable homme de la cour, et mère de ce brillant duc de Rohan qui a été tour à tour, le plus beau des mousquetaires et le plus saint des archevêques. Après les élections vinrent les États généraux, et, après les États généraux, la prise de la Bastille qui me coûta un louis, car la prise de cette forteresse et celle de la lune me paraissaient à peu près du même ordre. Je commençai par nier, puis je pariai, puis je perdis, et j'appris de bonne heure à ne défier le gouvernement d'aucune sottise. J'en devins un peu plus aristocrate, car j'ai déjà dit que je l'étais de nature, et le voisinage de la Vendée n'avait pas affaibli cette disposition. Après la prise de la Bastille vint cette panique inouïe, invention d'un talent infernal, digne de Laclos et d'autres membres du conseil nocturne d'Orléans, qui pendant une semaine plana sur le pays : pas une ville, un village, une maison qui n'attendissent avec terreur une armée qui ravageait la province, et en huit jours cette grande peur réussit à désarmer tous les châteaux, à vider tous les arsenaux, et à armer toutes les gardes nationales. La Révolution eut en huit jours et gratis une armée d'un million d'hommes. Elle ne fut pas moins habile à licencier celle du Roi qu'à lever la sienne. Les journées d'octobre le prouvèrent bientôt. Ainsi allèrent les choses jusqu'au printemps de 1790 où toute la France s'émut pour la fameuse fédération du Champ de Mars. Ce nouveau et prodigieux spectacle me tenta et me fit enfin quitter les doux loisirs du Poitou. Le bon marquis de Vittré me prêta galamment et sans billet deux rouleaux de cinquante louis; je payai quelques petites dettes, les seules que j'eusse faites en deux ans; Ralph emmena mes chevaux à petites journées, et je partis en poste dans mon élégant wisky, mon valet de chambre en courrier. Je m'interroge encore aujourd'hui sur la facilité avec laquelle je quittai ce cher Poitou, et voici comment y

répond ma mémoire. Je n'étais pas un homme de soixante ans qui n'a plus qu'à vivre où il a poussé ses racines. J'avais la vie devant moi, je ne manquais pas d'ambition, et ce n'était pas sur le sol poitevin qu'elle pouvait bâtir. Poitiers avait été un temps d'arrêt dans ma carrière; la rapidité des événements dont Paris était le théâtre me faisait haïr mon repos, et mon bonheur si doux, si fleuri, si tranquille, commençait à me peser au milieu de l'agitation universelle : j'étais comme un homme qui d'une bonne et chaude prison voit neiger, grêler, venter et pleuvoir, et se désole de n'y pas être. Quatre jours avant le 14 juillet 1790, je partis, sans avoir eu seulement le temps d'écrire et sûr d'arriver avant ma lettre. Mais j'avais beau courir jour et nuit; je crus n'arriver jamais; les chevaux manquaient aux relais, les routes étaient encombrées de gardes nationales. Il fallait aller au pas, il fallait de lieue en lieue recueillir un ou deux exténués, les reposer, puis les redescendre. Enfin, je n'arrivai à Paris que la veille du fameux jour, un peu embarrassé, à dire vrai, car je craignais ma mère autant que je l'aimais : j'arrivais sans congé, sans passeport, et je n'ai jamais été un fanfaron d'indépendance. Je descendis donc chez Bréjole, que je savais revenu à Paris depuis quelque temps; je l'envoyai en parlementaire, et une heure après j'étais dans les bras de ma mère et de ma sœur; il y avait deux ans jour pour jour que je les avais quittées. Mais, pendant ces deux ans, un grand changement s'était opéré dans leur intérieur. Ma grand'mère était morte, ma mère avait changé de quartier, et le salon de mon oncle avait hérité de ses soirées. M. de Saint-Waast avait alors plus de quatre-vingts ans; il était devenu triste, pesant et goutteux; il voyait son administration menacée, il n'en espérait plus la survivance pour moi : à peine espérait-il de mourir administrateur, et c'était pour lui une grande amertume. La gaieté douce de ma mère et la gaieté brillante de ma sœur étaient devenues ses seules consolations.

J'assistai à la Fédération. C'est un spectacle qu'on a tant raconté que tout le monde l'a vu. Il en reste encore deux témoins éternels : l'un, c'est ce cercle de talus élevé en huit jours par la folle population de Paris; l'autre est l'impérissable Talleyrand, évêque d'Autun, révolutionnaire, émigré, mendiant, millionnaire, marié, démarié, ministre du Directoire, ministre de Bonaparte, plénipotentiaire de Louis XVIII, chambellan de Charles X, ministre de Louis-Phi-

lippe, immuable dans cette longue carrière où il est entré infâme et dont il sortira de même. On ne trouva que ce petit évêque, athée, joueur, crapuleux et boiteux pour chanter cette fameuse grand'messe en plein air que le ciel sembla prendre plaisir à noyer de cinq minutes en cinq minutes par vingt torrents de pluie. Je ne me rappelle pas une pareille succession d'avalanches; elles étaient telles qu'en deux minutes tous les talus étaient déserts. Au bout de dix minutes le soleil reparaissait, on remontait, et dix autres minutes après il fallait s'enfuir de plus belle. Toute la journée se passa ainsi et le petit évêque n'en perdit pas une goutte; toutes les lorgnettes étaient braquées sur lui, et c'était une consolation universelle, car il jouissait déjà de cette fortune qui ne l'a jamais quitté, d'être aussi méprisé de ses amis que de ses ennemis (1).

J'allai voir quelques jours après M. Guiraudet, le frère de Bréjole, qui me dit : « Eh bien, vous avez vu une journée manquée. La Révolution y a reculé; le Roi y a plus gagné qu'elle. C'est une faute! Nous aurons fort à faire. » Ce pauvre homme avait été promu au grade de sous-manœuvre de Mirabeau; il racolait des prosélytes et il crevait dans son importance. Ses profondes paroles, c'était du haut allemand pour moi, qui ne comprenais rien de Paris.

Paris, en effet, était la seule ville de France où un homme de bonne compagnie pût coudoyer la Révolution et la trouver dans un salon à côté de lui. Dans les capitales de province et, plus que dans toute autre, à Poitiers, où il n'y avait d'existence ou de fortune marquante, ni dans la finance, ni dans le commerce, ni dans la banque, on ne connaissait que deux rangs : noblesse et peuple. Le peuple vivait de la noblesse et marchait dans sa route. S'il s'y trouvait des Jacobins, ils étaient obscurs et timides, et ils n'auraient pu se faire entendre dans les salons où ne régnaient que l'horreur de la Révolution et une aristocratie transcendante. Telle était la crête de la société; par conséquent, tel était aussi son second rang, car l'amour-propre et l'orgueil gouvernent tout, et M. le receveur particulier, M. le directeur des domaines, M. le juge de la sénéchaussée auraient cru s'encanailler et descendre à la

(1) Frénilly racontait volontiers l'anecdote suivante. Un jour, sous la Restauration, Talleyrand regardait par une fenêtre des Tuileries les promeneurs qui fuyaient sous des averses successives, puis revenaient aussitôt le soleil reparu. Tout à coup, il s'écria : « Oh! quel temps, quel temps! C'est comme le jour de la Fédération. » *(Ed.)*

société de leurs cordonniers, s'ils n'eussent pas dit et pensé comme MM. de Nieuil, d'Aloigny ou de Chasteigner. On peut être bien certain que si les États généraux s'étaient réunis dans une ville de province, la Révolution, c'est-à-dire la tempête qui l'a complétée, n'aurait pas eu lieu.

Mais Paris était l'antipode de ce que je viens de peindre. Paris voyait de trop près Versailles pour ne pas le rapetisser, et parmi ceux qui fréquentaient la Cour — et ils appartenaient aux plus hauts rangs — se trouvaient des mécontents, ingrats, ambitieux, qui étaient les frondeurs, les censeurs, les ennemis même de Versailles.

Voilà déjà des grains de Révolution dans les salons. Le Parlement, qui se faufilait dans le grand monde, y portait la fatuité, le clabaudage et l'orgueil turbulent des Enquêtes : seconde graine de Révolution. Les élections enfin avaient écumé des provinces les gens avides de mouvement et de bruit, tous d'ailleurs hommes de nom ou de fortune, hardis et spirituels, attirés, fêtés partout comme les patrons et les arbitres de la France. Il suffisait d'être député pour être entouré, écouté et cru, pour être parfaitement à la mode. Et où crevait, bon Dieu! cette boîte de Pandore? Dans cette ville que j'ai montrée si profondément grangrenée; dans cette ville piquante, tracassière, chansonnière, ennemie de ses maîtres, vassale de l'Académie française, et à qui il a fallu deux ans d'échafauds pour cuver Voltaire, Diderot et Rousseau. Vous jugez donc que la Révolution était fort à l'aise dans les salons, en force dans les uns, en minorité dans les autres, mais partout honorablement reçue, parce qu'au lieu d'y entrer en sabots comme elle l'eût fait en province, elle entrait en escarpins, frisée et portant des noms qui trouvent toujours les portes ouvertes. Vous concevez que, même chez les gens les plus fermes dans leurs principes, ce frottement journalier avec des erreurs où des noirceurs aimables, souvent même éloquentes, faisait insensiblement des modifications, des inoculations, des greffes d'approche, et qu'on n'était pas à la fin de l'année ce qu'on avait été au commencement. Il y avait beaucoup de nuances et de dégradations, beaucoup de blanc d'argent devenu gris perle, beaucoup de couleur de rose qui tirait insensiblement sur le rouge, et, déjà, c'était chose peu commune de rencontrer à Paris ces couleurs primitives, nettes et tranchées, que l'isolement conservait intactes en province.

Tel est le phénomène qui me frappa d'étonnement et je puis dire d'effroi. Je dois ajouter cependant que ma famille était fidèle à l'esprit aristocratique : trop au-dessus du commun pour y prendre des idées nouvelles et trop loin des grands pour leur prendre des haines politiques, elle se voyait menacée de perdre des charges importantes. Je ne me rappelle qu'une exception : c'était le pauvre baron de Mackau qui possédait dès lors deux qualités qu'il a perfectionnées dans tout le cours de sa vie, la sottise et le ridicule. Sa charmante femme était aimée de Madame Élisabeth, sa vénérable mère était sous-gouvernante des enfants de France, et lui professait un jacobinisme habillé d'airs de cour (1) ! Si l'aristocratie n'était pas chez moi une chose d'instinct, un élément indélébile, fondu et infiltré dans la moelle de mes os, je pourrais peut-être me vanter d'être resté, à l'âge de ving deux ans, intact au milieu de tant de séductions. Mais je n'y avais pas le moindre mérite, pas plus que, je n'en eus depuis à vivre isolé durant vingt ans, dans l'âge de la force et du talent, plutôt que de servir un Directoire et un Bonaparte. Notre voisin Sémonville (2) s'empara de moi, me mena au fameux club de la Propagande ; il me fit recevoir, il répondit de moi. J'y allai trois fois entendre leurs discours, je pris des nausées et je n'y retournai pas. Il faut dire tout : dans le plus intime de ma famille, entre ma mère et ma sœur, j'avais quelques combats à soutenir. Mon adorable mère avait pour l'aurore de la Révolution cette indulgence qu'elle avait pour tout et pour tous. « C'est un enfant qui fait beaucoup de sottises, disait-elle, mais il se fera homme. — Ma mère, lui répondais-je, il se fera monstre. » Elle n'aimait pas mes pronostics noirs et son imagination tendre et vive cherchait toujours à voir en beau. Depuis la guerre d'Amérique, elle avait gardé du faible pour le *Gilles César* de M. de Choiseul ; pour ce héros fat et niais que la France, à sa honte, a deux fois porté sur le pavois ; pour cet homme enfin qui a en quelque sorte mitigé l'horreur de la Révolution en y faisant prédominer le ridicule, M. de La Fayette, en un mot. Ce n'est pas sans rire de tout son cœur qu'elle vit mes cheveux se hérisser

(1) Armand-Louis, baron de Mackau (1759-1827), officier, attaché au dépôt des Affaires étrangères, ministre plénipotentiaire près le duc de Wurtemberg (1784), puis en Toscane (1791), à Naples (1792-1793). *(Ed.)*

(2) Charles-Louis Huguet, baron de Sémonville (1759-1839), conseiller au Parlement, sénateur en 1805, pair en 1814. *(Ed.)*

lorsque j'aperçus son buste dans notre salon. Ce buste, ce nom, cet homme étaient entre nous un petit sujet de querelle, qui ne faisait, à dire vrai, qu'égayer la conversation. Je me souviens qu'on avait donné à ma mère un chien fort beau et fort grand qui apparemment n'avait pas été baptisé, car elle lui cherchait un nom. Elle hésitait si elle l'appellerait *Brutus* pour se faire des amis parmi la canaille du quartier qu'elle craignait fort, ou si elle le nommerait *Motier* (1). Elle avait des dîners de vieux amis, tous, je leur dois cette justice, hommes excellents, âmes candides et par cela même ouvertes à de brillantes et vertueuses illusions; les cœurs les plus droits et les esprits les plus faux que j'aie connus. Le plus ardent de ces aveugles était Melon, cet excellent Melon, le cœur le plus chaud, le plus pur, le plus sincère, l'ami le plus dévoué, qui aima la Révolution, qui la pleura et qui se tua quand le sang y parut.

Cinq semaines après mon retour, une attaque d'apoplexie vint épargner à M. de Saint-Vaast la douleur de voir supprimer sa charge et confisquer ses fondations charitables (2). Sa grande fortune fut partagée entre sa veuve et sa nièce qui donnèrent alors un bel exemple. Il avait depuis trente ans pour ami et pour conseil un ancien avocat au Parlement, homme d'honneur, de vertu et de piété. Ce bon M. Rochereau possédait la confiance de ma mère. Les deux héritières lui dirent : « Voilà la fortune; partagez et nous tirerons. » Ainsi fut fait; et, Mme de Saint-Waast ayant pris le lot qui la délogeait, ma mère lui rendit l'autre sans même l'avoir regardé. Ma mère reçut donc en partage les fonds de la charge d'administrateur général qui étaient de 1,500,000 ou 1,600,000 francs, environ 30,000 livres de rentes sur l'Hôtel de Ville de Paris, et l'hôtel de Jonzac, dont on lui offrit alors 500,000 francs. Tout cela, joint à des créances, allait aux environs de 3 millions.

Il faut dire ce qu'était l'hôtel de Jonzac. Paris ne comptait que quatre maisons qui eussent dans leur centre, avec un beau jardin, l'immense et magnifique vue du jardin des Tuileries, de la Seine et des quais. La première était l'hôtel de Boulogne; la seconde, la maison de M. de Saint-Waast; la troisième, l'hôtel de Jonzac; la quatrième, l'hôtel de Noailles. Cette dernière était immense;

(1) On sait que Motier est le nom de la famille d'Auvergne d'où sortirent les seigneurs de La Fayette. *(Ed.)*

(2) D'après Delahante (II, p. 215), il est mort au mois d'août 1790. *(Ed.)*

celle de M. de Saint-Waast, fort belle mais haute et étroite, et j'aimais mieux l'hôtel de Jonzac que celui de Boulogne. Ainsi, je le regardais comme la plus agréable maison de Paris. Elle réunissait grand et petit hôtel, deux cours, écuries pour douze chevaux, tout le reste à l'avenant, et cela au centre de Paris, à deux pas du Palais-Royal. Il avait été habité par le président Hénault, et M. de Saint-Waast, dont les murs étaient mitoyens, l'avait acquis depuis du marquis de Jonzac (1). J'en raffolais, mais j'insistai vivement pour que ma mère acceptât le prix énorme qu'on lui offrait. Cent mille écus suffisaient pour choisir une nouvelle maison entre les plus belles de Paris. Mais le sentiment intervint; la bonne mère (j'aurais dû me rappeler plus tôt ce nom que tout le monde donnait à Mme de Saint-Waast et qui lui était devenu un nom propre), la bonne mère dit :

Qu'allez-vous faire?
Voulez-vous quitter votre père?
L'absence est le plus grand des maux.

Et nul calcul ne tint devant ces tendresses. Il fut résolu qu'on habiterait l'hôtel de Jonzac. On devait y faire quelques réparations; on les commença. Le plus honnête architecte de Paris, M. Dumont, avait bâti la maison de Mme de Saint-Vaast; on le chargea de ces bagatelles, les yeux fermés, comme on avait chargé M. Rochereau du partage. Chaque semaine, il apportait son compte, que ma mère payait chaque semaine. Ces semaines devinrent des mois, ces mois des années, et cette source intarissable coulait encore quand le 10 août 1792 renversa maison, projets et fortune. Elle avait coûté jusqu'alors un peu au delà des 200,000 francs, car, l'appétit venant en mangeant et les réparations en réparant, on avait rebâti le petit hôtel de fond en comble, et refait en sous-œuvre toutes les voûtes et tous les plafonds du grand. Je me rappelle un trait curieux de l'économie et de l'esprit d'ordre qui présidaient à tout cela. Ma mère voulait faire sa chambre à coucher de celle du marquis de Jonzac. Elle alla la voir, et, dans sa simplicité modeste, elle recula, éblouie par l'éclat des dorures toutes neuves.

(1) François-Pierre-Charles d'Esparbez de Lussan, marquis de Jonzac, né le 28 janvier 1714, officier général, gouverneur de Collioure et de Port-Vendres, etc., marié à Élisabeth-Pauline-Gabrielle Colbert. Sa mère était fille de Jean-Rémi Henaut, secrétaire du roi et fermier général.

C'était trop peu que de les estimer 80,000 francs : « Qu'on me blanchisse tout cela, » s'écria-t-elle. Le loyal M. Dumont aurait du dire : « Madame, faisons d'abord enlever les dorures dont vous tirerez plus de 40,000 francs. » Il ne souffla pas, et le lendemain tout ce Pérou fut couvert d'un beau blanc d'argent. Il faut bien avouer que ma pauvre mère perdit boussole et gouvernail quand elle se vit flotter sur une mer de richesse, et que le désordre et la ruine entrèrent chez elle le même jour que le Pactole. J'y prenais ma part, en chien de La Fontaine, et, voyant l'honnête Dumont manger d'un si grand appétit, je portai mon lopin au second étage du petit hôtel, où je me fis un appartement ravissant de sculptures, de marbres, de glaces et de peintures. Tout y était d'un goût exquis. Je n'ai pas même eu le plaisir d'y coucher. Pour ma sœur, son lopin, fut l'ordonnance du jardin. Son imagination eut une surface d'environ un demi-arpent à exploiter et son problème fut la plus grande quantité possible d'argent à dépenser dans un espace donné. On fit venir Lesage, directeur des jardins de Mesdames, qui venait de leur faire à Bellevue un magnifique jardin anglais de 3 ou 400 arpents. On jugea qu'il serait capable de dessiner un parc trois ou quatre cents fois moins grand; il le fut en effet, et, en six mois, on vit sortir de ses mains une province dont voici la description abrégée. La scène commençait non loin du perron de l'hôtel par un rocher de pierres meulières d'où tombait en cascade un fleuve d'eau d'Arcueil. Le fleuve serpentait ensuite dans la prairie, et, après avoir formé une île, allait se perdre dans un lac. Plusieurs ponts se montraient çà et là pour avertir les promeneurs de ne pas enjamber la rivière. Les contours du lac étaient sauvages; sur un de ses bords s'escarpait une montagne couverte d'une sombre futaie, et au pied de cette solitude s'élevait un modeste chalet dont le seul défaut était d'être un peu plus grand que le lac où il se mirait. J'ai négligé une foule d'accessoires pour ne m'attacher qu'aux grands traits. Mme de Saint-Waast, qui avait des espions pour mon appartement et des yeux pour le jardin de ma sœur, donnait de loin en loin quelques petits avertissements à ma mère qui lui répondait : « Que voulez-vous, bonne mère? J'aime mieux une fantaisie qu'une passion et du marbre et des sculptures que du jeu et des filles; quant à la petite, laissons-lui sa poupée, et qu'elle fasse joujou en attendant

qu'elle se marie. Ils mangent un peu d'argent, mais je n'en mange pas et cela se compense. » Pauvre mère! Tout cela était fort sage et cependant trop indulgent. Nous n'avions aucune idée de la valeur de l'argent.

Je me retrouvais à Paris à peu près comme j'en étais parti, n'y connaissant presque personne, hors ma famille. Le rôle de phénix de province, que je venais de jouer pendant deux ans, m'avait affermi les jambes, dégourdi les bras, élargi la poitrine. Mais je trouvais le monde peu disposé à m'escompter des succès sur ce gage. Il n'y avait plus que deux moyens de briller : l'un, d'attaquer la royauté; l'autre de la défendre. Je n'avais ni tribune, ni expérience, ni talent, ni consistance pour me placer sur la brèche de la place assiégée. Quant aux gazettes, qui tenaient lieu de tout cela, je ressentais déjà pour elles cette haine radicale qui ne m'a pas quitté depuis. Ma seule œuvre politique fut une lettre à M. Necker. M. Necker, rappelé dans l'été de 1788, avait trouvé d'un côté une cour hostile, mais humiliée, qui capitulait devant lui; de l'autre, une nation qui, dans l'ivresse de l'enthousiasme, lui ouvrait son cœur et sa bourse. Jamais plus de gloire n'était tombée sur une tête bouffie. Il porta dans ce triomphe un attachement protecteur pour le Roi, un zèle présomptueux pour le bien public et une confiance superbe en lui-même. Il ouvrit un emprunt, et de ce royaume desséché coulèrent des fleuves d'or; la prospérité moussa; la dette s'accrut. Il étendit sa main sur la politique, et la question de la double représentation du tiers état lui dut son triomphe. Trois bureaux, formés de ce que la France avait de plus notable et présidés par Monsieur, par le comte d'Artois et par le prince de Condé, délibéraient sur cette question. Les deux derniers furent presque unanimes pour maintenir l'ancienne constitution des États généraux : représentation égale dans chaque ordre et délibération par chambre. Le premier se laissa infuser le philosophisme de Monsieur, ce prince vain, faux et superficiel qui se faisait populaire par amour-propre; il vota pour la double représentation du tiers; et, de cette minorité, M. Necker parvint à faire la loi. Au mois de juillet 1789, il fut redisgracié. Vingt-quatre heures après, tout Paris prit les rubans verts de sa livrée, et trois jours après le peuple, s'avisant que cette couleur était aussi celle du comte d'Artois, la foula aux pieds pour prendre la cocarde tricolore. Il uit

jours après, Necker, se laissant fléchir par les supplications du roi, rentrait triomphant sur les ruines de la Bastille; mais c'était le dernier éclat de son règne. La vie, l'éclat, l'*aura popularis* passaient aux États généraux: les héros du jour étaient La Fayette, Mirabeau, Bailly.

M. Necker, devenu un caissier bien logé et bien appointé, voulut se remettre à gouverner, et il ne trouva plus d'instruments; il donna des conseils à l'assemblée et elle les reçut avec un ennui poli; il lui apporta des leçons et elle les accueillit avec une impatience hautaine; il menaça de sa démission et on le laissa faire; il la donna et on le laissa partir : personne ne s'en aperçut. C'est à cette époque que nous étions parvenus. Ce banquier, repentant autant qu'un glorieux, un Genevois et un calviniste peut l'être, s'efforçait d'arrêter ce torrent dont il avait ouvert la digue; les honnêtes gens qui l'avaient blâmé commençaient à le regretter; je fus du nombre et j'écrivis ma lettre. Elle fit quelque bruit et m'attira les remerciements du superbe couple des Necker, quelques plaisanteries de leur fille qui prenait déjà son vol dans cette sphère d'agitation, et le suffrage de ma mère qui gardait toujours une place dans son cœur à M. Necker entre son héros, M. de La Fayette, et son saint, M. Bailly.

Parlons un peu de M. Bailly, puisque son nom vient de tomber de ma plume. Tout le monde a connu son nez de caractère et sa noble et longue figure. Membre de l'Académie des sciences, et avec justice, car il était un savant du premier ordre; membre de l'Académie française, et avec justice encore, car il était un écrivain d'un grand talent, M. Bailly voilait ce double éclat d'une modestie douce et sereine et d'une simplicité où rien n'était affecté. Dans un salon, il n'était qu'un homme de bon ton affectueux, ne prétendant rien, ne disputant rien, plein de sentiments purs et de nobles inspirations; un beau modèle de vertu, d'honneur et de vraie philosophie. Il n'avait pas d'envieux ni d'ennemis, et sa considération, bien venue de tous, allait, croissant d'elle-même, sans effort et sans charlatanisme. Quand vint le temps des États généraux, cet homme, qui ne demandait rien, recueillit tous les suffrages. Quand prévalut la noble mais puérile infatuation de donner tout au mérite sans s'informer s'il était apte à tout, quand il fallut nommer un maire à la ville de Paris, M. Bailly recueillit encore toutes les

voix, et ce jour de triomphe fut celui de sa perte. Sa modestie capitula; il se crut grand, il fut ridicule. *Dignus imperii si non imperasset.* Le ciel lui avait donné une femme toute proportionnée à son petit entre-sol de la galerie du Louvre; bonne ménagère, bonne garde-malade, en adoration devant lui, commère, bavarde, commune, ignorante et bête, mais tendre et dévouée, comme il les faut enfin à un académicien. La voilà d'un coup de baguette assise au fond d'un immense salon doré, où se pressent la ville et la cour. Je laisse à penser quel puissant auxiliaire elle fournit au ridicule qui s'essayait déjà sur son pauvre mari. Elle devint la pierre angulaire des *Actes des Apôtres* et la propriétaire, par droit d'épave, de toute sottise qui n'avait pas un titulaire avoué. « Je ne dédine jamais, disait-elle à une amie. » A quoi la gazette répondait : « On assure pourtant qu'elle dégoûte. » Qui ne se souvient encore de son combat entre *quatre cuisses*, de ses démangeaisons dans les jambes qui lui faisaient dire qu'elle était sujette aux *fornications,* et de tant d'autres *pataquès*, qui nous faisaient tant rire? Mais il n'était plus question de rire, lorsque, dans le petit comité, on rencontrait chez elle le grand, lourd et sempiternel Dussault; Dussault, dit le vainqueur de la Bastille, dont il avait toujours une pierre dans sa poche, comme Arlequin portant un échantillon de sa maison à vendre (1).

Je retrouvai à Paris trois compagnons de mon enfance restés amis de ma jeunesse. L'un était d'Orcy dont j'ai beaucoup parlé; j'étais resté en correspondance avec lui. Il était devenu un homme de mérite, un homme fait, un homme solide de vingt-deux ou vingt-trois ans, par conséquent un peu lourd, un peu engoncé, sage, pieux, exemplaire, sans autre passion que l'étude, sans autre goût que celui des scarabées. Il valait cent fois mieux que nous tous, mais il était mortellement ennuyeux, et cette qualité l'avait placé sur la liste des prétendants rebutés par ma sœur. Hélas! ce pauvre garçon mourut un an après, sans femme et faute d'une maîtresse.

Le second et le seul des trois qui vive encore, était le cadet des quatre frères Montbreton, Norvins, qui avait dans la tête vingt

(1) De toute cette cohue, je ne me rappelle distinctement que Dussault et un député du Midi, homme d'une tournure gracieuse, d'un esprit fin et aimable, d'une politesse et d'une aménité remarquables; on ne causait point avec lui sans l'aimer, c'était Barère, l'*Anacréon de la guillotine.*

fois plus d'esprit que ses trois frères ensemble et dix fois moins de raison qu'une linotte. Ses petits yeux louches et enfoncés rendaient sa figure sinistre; mais c'était bien le meilleur compagnon, l'être le plus constamment et le plus originalement gai qu'on pût imaginer, la vie de la société, l'âme de la conversation. Pauvre Norvins! Qu'il a gaspillé de talents, de moyens, d'argent! Qu'il a conquis et perdu d'amis! Quelle bienveillance acharnée on a eue pour lui, et qu'il a eu de peine à se déshonorer! Mais enfin, on y arrive quand on le veut, et il n'a mis de persévérance qu'à cela (1).

Le troisième de mes amis était d'Aleney, ce pauvre d'Aleney qu'il me fallut perdre si jeune et que j'ai longtemps pleuré; ami chaud, franc, sincère, sans une prétention, gai, simple et ouvert, de peu d'esprit, mais n'en affectant jamais. Il était petit-fils de ce vieux M. d'Aucour, devenu, de médiocre auteur, fermier général et receveur général, pour avoir épousé une cousine de Mme de Pompadour (2). Cette cousine, devenue vieille, était la meilleure et la plus aimable des femmes, après avoir été la plus jolie, et subissait dans son salon doré le marasme d'un époux de quatre-vingts ans, rassasié de vie et de richesse, et l'empire acariâtre d'une Mlle de La Charne, créature sèche et décharnée, qui depuis quarante ans gouvernait despotiquement son mari. Mme d'Aucour avait eu de lui trois enfants : Mme d'Aleney, morte jeune de la poitrine; M. de Planey, mort de la même maladie, et M. de Saint-Just, qui tout jeune en semblait déjà atteint. Il était le cadet de son neveu d'Aleney; cacochyme d'ailleurs, bizarre, maussade et spirituel, le vrai portrait de son père. On se hâta de lui trouver une femme pour lui épargner les maîtresses, et on la pêcha dans le bassin de Toulon, ce qui veut dire sans métaphore qu'il épousa la fille de l'ingénieur Groignard (3), que le bassin de Toulon avait rendu célèbre; d'ailleurs le plus laid et le plus maussade mari de la plus belle femme du monde. Mlle Groignard fut donc la charmante Mme de Saint-Just, douée de dix-sept ans, d'une taille de jonc, d'une beauté céleste et d'une bonté d'ange; la douceur et la simplicité d'un

(1) Cf. son *Mémorial*, publié par Lanzac de Laborie en trois volumes (1896-1897). *(Ed.)*

(2) D'Aucour est surtout cité dans les mémoires du dix-huitième siècle pour ses poésies libres. *(Ed.)*

(3) Cf. sur Goignard (1727-1798) les *Mémoires* du chevalier de Mautort, p. 32 et 102. *(Ed.)*

agneau, ce qui n'était pas de trop dans cette maison. Il était fort plaisant de l'entendre appeler « ma tante » par d'Alency qui avait six ou sept ans de plus qu'elle. Toute cette famille demeurait dans la rue Vivienne, en face de la maison qu'occupait ma mère : on pouvait causer des fenêtres, et on le faisait sans cesse, la rue Vivienne n'étant alors qu'un beau cul-de-sac solitaire. Le voisinage avait rajeuni d'anciennes amitiés rompues par le veuvage de ma mère ; l'intimité de d'Alency avait fait le reste.

A côté de cette maison et encore en face de la nôtre, logeait au premier la vieille Mme de Lessart dont le fils, homme d'un mérite justement reconnu, devint ministre pour son malheur et fut, deux ans plus tard, une des victimes du massacre de Versailles (1). On le voyait peu chez sa mère ; en revanche, on y voyait beaucoup la fameuse Mme Grant, alors sa maîtresse, beauté céleste et depuis longtemps reconnue telle, mais encore rayonnante de jeunesse, avec des dents incomparables, une blancheur transparente, et une forêt de cheveux blond clair qu'on n'a vus qu'à elle ; du reste, sotte jusqu'à la niaiserie, et se faisant collet monté pour gagner Mme de Lessart et ne pas perdre son fils, car il y a un genre d'esprit que la femme la plus bête a toujours. Je me souviens que cette vestale me trouvait trop jeune pour s'aventurer à causer avec moi. Deux ans après, elle me trouva assez vieux pour me rendre visite dans ma chaumière du lac. Elle avait un appartement délicieux rue d'Artois, une voiture charmante et point de chevaux ; j'avais de fort jolis chevaux blancs ; nous mettions tout cela ensemble et nous allions. C'était une bonne femme au fond, la belle et la bête ensemble. Devenue longtemps après princesse de Talleyrand, elle était encore l'une et l'autre ; mais j'évitai de la revoir : le dégoût du mari l'emportait sur les souvenirs de la femme (2).

L'étage au-dessus de Mme de Lessart était occupé par une femme que je serais ingrat d'oublier ici, car je l'ai sincèrement aimée et

(1) Antoine Valdec de Lessart, né en Guyenne en 1742, maître des requêtes en 1767, contrôleur général des finances en décembre 1790, ministre de l'intérieur, puis des affaires étrangères en 1791, décrété d'accusation par la Législative le 14 mars 1792, égorgé le 9 septembre suivant. *(Ed.)*

(2) Catherine-Noël Worlhée (1762-1835), née aux Indes, à Tranquebar, alors colonie danoise, — je suis d'Inde, disait-elle une fois, — divorcée de Georges-François Grant, mariée à Talleyrand (10 septembre 1802). Cf. sur elle les *Mémoires* de Mme de Rémusat, t. II, p. 183; ceux de Mme de Chastenay, t. II, p. 52, et Remacle, *Agents de Louis XVIII*, p. 103. *(Ed.)*

elle me l'a rendu. Et iei je ne mets ni maliee, ni modestie, ni réticenee : je n'ai eu pour elle qu'une tendre amitié; peut-être eut-elle quelque ehose de plus pour moi, mais je ne m'en prévalus pas. Posséder une femme, mère de trois enfants, heureuse et eonsidérée dans son ménage : profiter d'un léger faible pour la séduire, détruire la paix de son intérieur, mettre un bâtard dans sa famille, tout eela est d'un roué, et Dieu sait si en deux ans j'avais passé du eôté de Nicaise à eelui de Valmont. Si j'eusse été amoureux, je n'aurais peut-être pas répondu d'une faiblesse mutuelle; mais je ne l'étais pas et j'étais un honnête homme. Je puis lui avoir eoûté quelques regrets, mais aueun remords. Cette femme était Mme L'Empereur. Elle était, non pas préeisément jolie, mais fraîehe, blanehe, blonde, d'une figure aimable et piquante; l'esprit à l'avenant de eette figure et, ee qui me charmait d'elle, e'était une naïveté d'enfant, une gaieté et une doueeur inépuisables. Pas une prétention, pas une eoquetterie; le désir de plaire tout simplement et sans effort. Sincère, attachée, amie solide, avee eela bonne et tendre mère de ses trois petits enfants et femme résignée sans peine et sans maussaderie d'un gros mari, dont tout le mérite était d'être un bon et honnête homme. A vrai dire, il n'y avait qu'elle de bien dans eette maison; le reste, entourage, soeiété, famille, était bourgeois et eommun, e'était de la grosse et épaisse finanee, du moyen ordre, à peine eneore déerassée. Or, la finance n'avait pas comme la noblesse le privilège de pouvoir être bien à tous les étages; il y fallait le premier ou rien. Son beau-père, fort riche et propriétaire de cette très belle maison, petit vieillard spirituel, amateur et bon dessinateur, avait été longtemps joaillier de la eouronne et avait gagné dans cet état de la eélébrité et de l'argent. Son fils était payeur de rentes; son petit-fils aurait peut-être été fermier général. Je me souviens que Mme de Bon, jalouse; non de moi, mais de eeux qu'elle me soupçonnait d'aimer; jalouse par amour-propre, en tigresse, en femme qui a aimé *gratis*, venait voir ma mère, lorgnait ee seeond en faee, me eonduisait, tout en eausant, à la fenêtre ouverte; et là e'était une comédie de gentillesses, de petites grâees, presque de caresses. « Mais que vous devenez maussade! Mais vous ne m'aimez done plus? Comment, vous ne m'embrassez seulement pas?... » Et la traîtresse, qui volontiers m'aurait peut-être étranglé, se faisait embrasser dans l'espoir de me valoir une querelle le soir.

Dans le petit nombre de mes relations, je retrouve encore la bonne Mme Le Sénéchal, dont la maison, rue du Temple, hors du cercle de toutes les sociétés, était néanmoins brillante. Ses trois filles l'entouraient encore : la marquise de Chérisey, mariée à un officier aux gardes, d'une très vieille famille de Lorraine et le meilleur des hommes ; elle est toujours peu jolie, mais toujours douee, gaie, aimable et bonne ; la comtesse d'Audiffret, mariée à un militaire d'une bonne maison du Dauphiné ; lui, élégant, gracieux, poli, séducteur, ruinant sa santé, sa fortune et sa réputation en négligeant une petite femme dont l'esprit était aussi piquant que la figure ; la troisième, Sophie, n'était pas mariée ; c'était un miracle de beauté, très bonne, très spirituelle et très romanesque, et que ces perfections, jointes à la ruine de sa famille et à une très mauvaise santé, menèrent depuis à faire comme la comtesse Marthe de Valory ; elle épousa son médecin, mourut jeune et sans enfant, Mme d'Audiffret n'est morte qu'après sa mère, laissant dans les premiers rangs de l'administration deux fils, hommes de mérite. Amélie de Chérisey vit encore dans un âge avancé, veuve, aimée et vénérée dans sa terre de Lorraine. Ses deux fils se sont honorés dans la carrière militaire par leur loyauté, leurs services et leur retraite (1).

Entre beaucoup d'hommes de plus ou moins d'esprit qui formaient la société de Mme Le Sénéchal, je ne retrouve qu'Arnault, Florian et Desfaucherets. Le premier, devenu depuis Arnault le tragique, quelques crans au-dessus de Campistron, n'était alors qu'un fort bon enfant, gai, vif, agréable de traits et de tournure, patriote, mais de ceux qui commençaient à dételer, et plein de bons et honnêtes sentiments. Pour Florian, on pense bien qu'il n'avait jamais attelé ; lecteur du duc de Penthièvre, oracle et maître de cette petite cour, traité presque en ami par elle ; crevé de petits succès, qui de l'hôtel de Penthièvre avaient percé dans le monde, forcé les salons et escaladé l'Académie ; tout chargé des lauriers et des recettes d'*Estelle*, de *Numa*, de *Gonzalve* et de *Galathée ;* devenu enfin l'enfant gâté des plus brillantes sociétés, il avait trop de cœur pour toucher aux guenilles patriotiques. Ce qu'il avait fait de mieux, c'étaient ses petites arlequinades, pleines

(1) Voir, sur cette famille Le Sénéchal, les *Dix années d'épreuve* de LACRETELLE, 1842, p. 112. *(Ed.)*

de gentillesses, où il avait pris pour modèle la charmante bonhomie de Carlin et qu'il jouait comme Carlin même, quelques nouvelles de bon goût et de bonne grâce et plusieurs jolies fables. C'était, selon la lettre, un très bon enfant, très gai, Languedocien d'ailleurs, conteur piquant, avec une taille épaisse et courte, une grosse tête ronde et un ensemble commun. C'était, suivant l'esprit, un petit despote ambitieux, pétri d'amour-propre, froid, égoïste et peureux, mais peureux à ce point qu'au temps de la Terreur, il en est mort. Sa seule maladie fut la peur. Tel qu'il était, il avait pour réussir tout ce qui manquait à Desfaucherets qui tapissait au dehors tout ce que l'autre mettait soigneusement sous clef. Grand et bel homme, d'une tournure froide et assez imposante, ancien ami incontesté de Mme Le Sénéchal, il était le tyran des plaisirs de cette société; il les dirigeait, les gouvernait, les éduquait, les morigénait; c'était le lieutenant de police de la joie; l'orgueil lui perçait par tous les pores. Il venait de donner sa très jolie comédie du *Mariage secret,* mal écrite, mais bien conduite, bien dialoguée, qui dut vingt représentations à son mérite et soixante à Molé et à Mlle Contat. Depuis, il fit plusieurs comédies qui furent toutes sifflées. Ces disgrâces et celle qu'il avait de ne pas se faire aimer lui fermèrent les portes de l'Académie. Il voulait être autre que la nature ne l'avait fait; tout grimaçait chez lui. Né pesant et solide, il voulait être papillon. Né froid et sec, il voulait être bon compagnon, bon convive, bon camarade, homme de joie et de plaisir. Je l'ai beaucoup connu; il professait de l'amitié pour moi et je n'ai jamais eu qu'à me louer de lui; mais il m'a toujours rappelé ces vers que Boileau semblaient avoir faits exprès pour lui :

> Il veut être folâtre, évaporé, plaisant;
> Il s'est fait de la joie une loi nécessaire,
> Et ne déplaît enfin que par vouloir trop plaire (1).

Dans cette petite atmosphère académique, je retrouvai mon bon Tourolle, avec qui j'avais tété, et dont le père avait vécu avec le mien (2). Depuis la retraite de ma mère, tout nous avait séparés.

(1) Desfaucherets (1742-1808), membre du Directoire du département de Paris, administrateur des hospices, censeur au ministère de la police, a fait de nombreuses comédies dont la meilleure est *le Mariage secret,* représentée en 1786 au Théâtre-Français et restée longtemps au répertoire. *(Ed.)*

(2) Tourolle, conseiller à la deuxième chambre des Enquêtes depuis le 23 mars 1784. *(Ed.)*

Nous nous rejoignîmes pour ne plus nous quitter. Il y a quarante-six ans de cela et cela dure encore, quoique, hélas! de bien loin aujourd'hui. Il était, lui, un papillon au naturel, et ses ailes étaient d'une si bonne trempe qu'il a vieilli sans les user. Enfant perdu des Enquêtes, Tourolle avait commencé par dire beaucoup de folies et les regrettait maintenant. Du reste, le plus heureux garçon du monde, aimé et méritant de l'être, estimé et méritant de l'être, le cœur, l'esprit, l'amour-propre et la poitrine au large, les coudées franches, respirant à l'aise, fort content de tout et un peu de lui-même (ce qui est très nécessaire au bonheur), il ne souhaitait nulle place que la sienne, n'enviait et ne jalousait personne. Seulement, pour payer sa dette à la société, il faisait de petites nouvelles morales, pas trop gaies, un peu longues, qu'il lisait parfois à ses amis. Il m'en reste le souvenir d'une *Miss Morna* si soporifiquement vertueuse qu'un jour Mme Rillet, aussi méchante que spirituelle, profita de l'entr'acte du verre d'eau sucrée pour donner aux pages restantes le léger coup de pouce qui les passe en revue et en mesure la durée. Cet affront muet était resté sur le cœur du pauvre Tourolle, et, petit à petit, les lectures cessèrent. Il gardait une autre blessure. Il avait eu pour précepteur le célèbre Ginguené, alors inconnu, assez mauvais homme, aussi bien taillé pour cet état que mon ami Bréjole, et qui depuis, après avoir représenté le Directoire à la cour de Turin où il prétendait que sa femme fût reçue en pet-en-l'air, a fait ou copié un gros et estimable ouvrage sur la littérature italienne (1). Ce Ginguené négligeait beaucoup son élève et passait sa vie au dehors avec des hommes de lettres. Un jour, le père profita de son absence pour s'asseoir devant sa table et y tracer un petit mémento des qualités qu'il désirait dans un précepteur. Le mentor, de retour, lut le sermon, écrivit au-dessous le chagrin qu'il avait de ne pouvoir le mettre en pratique, et le regret d'avoir été choisi pour élever un enfant *qui ne serait jamais qu'un sot*; puis il fit son paquet et s'en alla. Quinze ans après, le bon Tourolle racontait cette anecdote à ma mère : « Oui, madame, oui, il a écrit en toutes lettres *que je ne serais jamais*

(1) L'ouvrage le plus important de Ginguené (1748-1816) est, en effet, *l'Histoire littéraire d'Italie*, composée en grande partie d'après Tiraboschi. Sur sa femme et l'épisode de la cour de Turin, voir Miot, *Mémoires*, t. I, p. 194, et Guillois, le *Salon de madame Helvétius*, 1894, p. 111-115.

qu'un sot! Fiez-vous donc au jugement des hommes! » Ma mère ne riait pas, mais ma sœur pensait un peu à la Ginguené et ce jugement avait mis Tourolle sur la liste des amoureux éconduits. Il a depuis épousé la fille jolie et délicate du receveur général Toinet, et l'a perdue après deux ans de mariage. Vingt-cinq ans plus tard, il a perdu sa fille unique, et aujourd'hui il est l'excellent aïeul d'un petit-fils et d'une petite-fille qui commencent à entrer dans le monde; je dis excellent, parce que le seul contraste que j'aie jamais vu en lui, c'est celui des formes les plus légères avec le cœur le plus solide. Sa conduite a toujours été sage et son amitié toujours chaude. Je l'ai connu tel en plus d'une occasion et je ne suis pas le seul. Il y a quelque trente-cinq ans, j'étais nouvellement marié et j'avais épousé avec ma femme les inextricables embarras de la terre de Bourneville et de la succession de son premier mari. Ma femme avait, en acquérant cette terre, contracté des obligations immenses. Il me fallait 30,000 francs pour faire face aux plus pressées, la Révolution m'avait à peu près ruiné, et il faut avoir vécu dans ce temps, si voisin du Directoire et des assignats, pour s'imaginer l'insurmontable difficulté de trouver 30,000 francs avec une terre déjà grevée deux fois au delà de sa valeur. Ma femme avait une aïeule fort riche qui eût pu lui prêter dix fois autant sans se gêner : elle essuya un refus et je désespérais de trouver cette somme quand Tourolle m'écrivit : « Je sais que tu as besoin de 30,000 francs, pourquoi n'as-tu pas pensé à moi? Je les ai à ton service; viens les chercher demain matin. » J'allai chez lui, écrivis un chiffon de billet et reçus son argent à 6 pour 100 : l'intérêt courant était à 10. Depuis, il le réduisit lui-même à 5. Jugez si c'est moi qui lui en aurais parlé.

Je retrouvai aussi, parmi les anciennes liaisons de ma mère, le cercle de Mme Pourrat, la veuve d'un banquier, jadis belle, aujourd'hui bel esprit, toujours bonne, aimable et spirituelle, quoique fort atteinte de patriotisme et entourée d'hommes, petits savants, petits littérateurs, mais grands patriotes, dont les idées et les prétentions me rebutaient singulièrement. Mais elle avait deux charmantes filles, mes compagnes d'enfance, alors mariées, riches, brillantes, et qui compensaient bien des choses dans le salon de leur mère. L'aînée était la belle, grande et blanche Mme Le Couteulx, sans esprit, mais simple, douce et modeste, au milieu d'un grand

éclat de luxe et dans le superbe hôtel de Luxembourg. L'autre était Mme Hocquart de Turtot, ni laide, ni jolie, ni grande, ni svelte, ni gracieuse, mais spirituelle et originale jusqu'à la bizarrerie, très bonne femme au fond, et l'antipode de sa sœur en tout le reste. Son mari était un officier de marine, blanc, froid, poupin, et beaucoup moins marin que sa femme. Il s'est enrichi dans les mines d'Anzin, il est devenu mon collègue, et il y a bien peu de temps m'a devancé là où nous allons tous. Sa femme est de mon âge et vivra longtemps, parce qu'elle a l'esprit vif et le cœur froid. Elle est à peu près aveugle et toujours recherchée dans la parure qu'elle dédaignait étant jeune. Elle a été la plus parfaite actrice de société de son temps, et son théâtre de Luciennes, le centre le plus fashionnable de Paris (1).

A côté de Mme Pourrat et de ses filles paraissait une autre dame que j'avais prise d'instinct dans une aversion particulière; grande et longue beauté d'entre quarante et cinquante ans, toute factice, pincée, affectée, petite-maîtresse, faisant du bel esprit et à qui son esprit n'appartenait guère plus que ses charmes, car je ne lui ai vu de bien naturel que des idées jacobines exprimées avec beaucoup d'aigreur. C'était Mme Boutin qui mangeait à Paris une grande fortune que son mari gagnait à l'île de France. Elle avait une petite réputation et un cercle d'hommes d'esprit. Plus tard, quand la Révolution l'eut débarrassée de son patriotisme et de la moitié de son argent, elle m'attira; mais je n'aimais pas cet intérieur entre l'insipide et pâle Lacretelle, et son aigre dame d'honneur Mme d'Allard. Un de ses mots m'est resté. Elle était allée voir Mme de Staël, et on lui demanda, au retour, comment elle avait trouvé sa fille, charmante enfant de six ans, qui est devenue depuis Mme de Broglie. « Ah! dit-elle, je n'ai pas osé lui en parler; j'avais peur qu'elle ne me trouvât trop commère. »

La personne de ce petit cercle que j'affectionnais le plus était Mme Saurin, veuve de l'académicien. Son mari, dont je me rappelle parfaitement la figure, était un grand homme sec, avec cela parfaitement bon, très peu philosophe, de mœurs très douces, et

(1) Cf. sur Mme Pourrat et sur cette Mme Le Couteulx, qu'André Chénier a célébrée sous le nom de Fanny, les *Études d'histoire*, d'A. Chuquet, 1re série, p. 240, et sur Mme Hocquart de Turtot (née Henriette-Jeanne-Jacqueline Pourrat, et morte en 1855, vingt ans après son mari qui fut colonel et pair de France), les *Souvenirs* de Mme Vigée Le Brun, II, p. 216. *(Ed.)*

auteur assez distingué de *Spartacus* et de *Beverley* (1). Il avait beaucoup fréquenté la maison de mon père avec sa petite femme, charmante alors, franche, vive, naturelle, spirituelle et bonne, tendrement dévouée à ma mère dont elle avait forcé la solitude et conservé l'amitié. Cette bonne Mme Saurin avait conservé peu de fortune et vivait très honorablement. Une fois la semaine, elle donnait à quinze ou vingt amis un petit souper modeste où elle m'avait admis et où on trouvait toujours des femmes aimables et des échappés de l'Académie. L'abbé Morellet qui en était, Dieu sait pourquoi, et le marquis de Bièvre qui brûlait d'en être, Dieu sait pourquoi aussi, y venaient beaucoup. Cette bonne Mme Saurin avait ménagé un mariage qui, par bonheur, ne réussit pas. M. de la Sablière, conseiller au Parlement, jeune, fort considéré, fort riche, assez laid, mais d'une laideur spirituelle, était le deuxième fils du célèbre M. Trudaine, ancien intendant du commerce. Son frère aîné avait épousé la riche Mlle de Courbeton, fille d'un président du parlement de Dijon, dont j'ai depuis beaucoup connu le frère (2). Ma sœur, demandée par lui, ne le mit pas sur la liste des évincés, et les choses avancèrent au point que le frère, la belle-sœur et leur ami et tuteur inséparable, l'excellent M. Le Roi de Nisas, vinrent en corps faire la demande. Mais une maîtresse enveloppa le pauvre La Sablière d'un filet dans lequel elle l'emporta pieds et poings liés à la campagne; le mariage échoua, et, trois ans plus tard, La Sablière périt sur l'échafaud avec tout le Parlement. Le doigt de Dieu semblait marqué dans cette affaire. Il nous en resta une liaison avec ce bon M. Le Roy de Nisas, la fleur du bon goût, du bon ton, de la grâce et de l'urbanité; conteur charmant, persifleur sans fiel et le plus parfait modèle de bonne compagnie que j'aie connu. Quand j'ai quitté la France (en 1830), il vivait encore dans un âge très avancé et toujours le même.

Parlerai-je encore de M. et Mme Suard, aussi académiciens l'un que l'autre? M. Suard avait pour titre au fauteuil quatre ou cinq volumes de *Variétés* pêchées à toutes les sources littéraires et cou-

(1) Bernard-Joseph Saurin (1706-1781) est moins connu aujourd'hui par ses pièces de théâtre que par le vers placé au-dessous du buste de Molière, dans l'Académie française : « Rien ne manque à sa gloire, il manquait à la nôtre. » *(Ed.)*

(2) Ce frère voulut marier sa sœur, devenue veuve, à Olivier de Vérac. Cf. sur cet épisode *le Marquis de Vérac et ses amis*, p. 124-126. *(Ed.)*

sues assez proprement ensemble. Il avait fait de son indigence un système, et son apophtegme favori était que le monde est trop vieux pour qu'on puisse y faire du neuf. Vérité très bien soutenue par la qualité de son esprit fin, subtil, de bon goût et de saine critique, mais fort incapable de trouver du nouveau en quoi que ce soit. Sa femme avait l'esprit plus prompt et la tête plus vive; jolie, piquante jadis, elle était devenue vieille et acariâtre, despote de son cercle où elle donnait et ôtait la parole, vous disant fort bien : « Monsieur Untel, c'est à vous de parler. » Je me mettais au plus loin d'elle, et dans le coin le plus obscur, pour éviter que cet honneur ne m'échût en partage. Elle n'avait encore fait qu'un ouvrage qui était la perle du ridicule, le *Voyage de Ferney*. Elle a fait plus tard une œuvre assez estimable, *Madame de Maintenon peinte par elle-même* (1).

C'est là que finit le cercle des beaux esprits que je voyais ou rencontrais à Paris. Je dis rencontrer, parce que j'étais à la fois trop jeune, trop peu engoué de petits succès, et, s'il faut l'avouer aussi, déjà trop rigide appréciateur de ces sortes de grands hommes, pour les rechercher ou en être recherché. Ils ont fait sur moi peu d'impression, et la preuve, c'est que dans le cercle même de M. Suard, composé de personnages plus ou moins connus, je ne me rappelle un peu distinctement que l'horrible ennui que me causait le marquis de Biencourt, député de Touraine et narrateur infatigable des portes et fenêtres de son château d'Azay. Son fils est devenu plus tard mon rival, puis mon ami, et l'est resté; il n'était pas beaucoup plus divertissant que son père; mais par bonheur il était bègue.

Autour de ma famille régnait une sphère de société moins transcendante et qui n'avait rien à démêler ni avec l'Académie, ni avec les jeunes titans qui s'élançaient alors de toutes parts, du barreau surtout, pour devancer en tirailleurs la marche de la Constituante. C'était de la bonne et loyale aristocratie financière, encore saintement murée de ses vieilles mœurs. Au premier rang de cette aristocratie, je trouve la tribu des Parseval. Le père, la mère, trois fils et trois filles sont tous restés des exemples constants de loyauté, d'honneur et de simplicité patriarcales, au milieu

(1) Les Suard sont connus; les *Variétés* du mari ont paru en quatre volumes en 1778; le livre de la femme sur *Madame de Maintenon* est de 1810. *(Ed.)*

du désordre universel. Le père, la vertu chrétienne personnifiée, avait eu le bonheur de mourir avant la Révolution, laissant sa famille riche et florissante; deux de ses fils, Parseval et Frileuse, et deux de ses gendres, Vernan et Delahante, étaient fermiers généraux. Cinq ans plus tard, les trois premiers mouraient sur l'échafaud. Le veuvage, la pauvreté, le malheur éparpillèrent cette famille (1).

Ma chère Flore, ma cousine, fille de M. de Fauveau, fut heureusement moins difficile en maris que ma sœur. Il est vrai que son excellent père, tout en faisant des sermons fort sages sur ma dépense de Poitou, avait moins prudemment gouverné la sienne, et que sa fortune était passablement écornée quand M. de Romeuf se présenta. Il était Auvergnat et fils aîné (c'est comme qui dirait unique dans ce pays) d'un père charmant, grand propriétaire, et qui resta toute sa vie, dans sa petite ville de La Voulte, le père et le roi de ses montagnes. Cette famille nombreuse de Romeuf était remarquable par sa beauté. Sans parler des filles, M. de Romeuf, qui était lui-même un homme très agréable, et de plus aimable et spirituel, avait trois frères, dont les deux premiers étaient des modèles. Leur nom a dû quelque célébrité au malheur qu'ils eurent d'avoir pour voisin M. de La Fayette, propriétaire de la terre de Chavaniac. Le héros des deux mondes fascina l'imagination de ces bons jeunes gens qui virent le ciel ouvert, lorsque, devenu commandant de la garde nationale de Paris, il les nomma ses aides de camp. Tous deux étaient hommes de bien et d'honneur, nullement révolutionnaires, et ils en donnèrent la preuve en rejetant l'égalité des partages et en conservant tous les droits de leur aîné. Ils avaient de brillants succès à Paris et à la cour. La Fayette déshonora l'aîné, Louis, en l'envoyant à la poursuite du roi fugitif; Louis n'osa refuser. Il devint sous Bonaparte un excellent militaire et périt colonel à la bataille de la Moskova. Le deuxième, Alexandre, fournit une carrière honorable qu'il a couronnée en 1830 : il s'est retiré lieutenant général, pour ne pas servir la cause de l'usurpation. Telle était la famille où entra, dans l'hiver de 1791, notre chère Flore, alors dans l'éclat et la fleur de sa beauté. Au printemps suivant, elle quitta Paris, heureuse et con-

(1) Voir sur les Parseval le livre d'Adrien DELAHANTE, *Une Famille de finance au XVIIIe siècle*, II, chap. V-VII. *(Ed.)*

tente de changer la parure et les bals contre la vie simple d'une petite ville des montagnes d'Auvergne.

Me voilà parvenu au printemps de 1791. A cette époque, l'état de Paris et de la France (1) était curieux et instructif à observer. Une espèce de halte ou de trêve semblait s'être faite dans la Révolution. A peine la reconnaissait-on à d'autres signes qu'à la cocarde tricolore, et encore, la mode, le bon ton ou l'aristocratie l'avaient modifiée de cent manières et une foule de chapeaux ne l'arboraient plus. Sûrement, nul ne rêvait encore le règne des cannibales. L'institution républicaine qui commençait à travailler quelques cerveaux exaltés n'était qu'une théorie vague et sans échos. La transmission de la couronne à la branche d'Orléans était dans le programme révolutionnaire le seul point qui eût un corps, la seule réalité qu'on pût saisir dans ce chaos, et cette réalité, condamnée au mystère, n'était sensible qu'aux yeux exercés; elle avait besoin de troubles, mais aussi du calme pour mûrir et éclater. Tout était rentré dans une paix apparente; la démolition universelle se faisait légalement; le désordre s'organisait avec ordre, se subissait sans résistance. Les assignats avaient éteint la dette publique; ils regorgeaient, perdaient très peu encore et imprimaient aux affaires un mouvement prodigieux; la prospérité marchande et commerciale était au comble et la masse disait : « Tout va bien : la Révolution est consommée, tout est fini, jouissons et reposons-nous. » D'un autre côté, la Constituante, débordée par les meneurs des Jacobins, ralentissait sa marche et commençait à regretter quelques-uns de ses actes. La masse était inerte; l'agitation n'existait que dans le silence du Palais-Royal et la rumeur des clubs. Un étranger aurait pu prendre la France pour le pays de l'Europe le plus paisible et peut-être ne se fût-il pas trompé si Henri IV ou Louis XIV avait pu se réveiller dans le lit de Louis XVI; car j'ai toujours cru fort peu à la force des choses et beaucoup à la puissance de l'homme qui les conduit, et je dis comme Mme de Sévigné : « Quand « je joue à noyer et qu'on me demande : « Qui noyez-vous? vous, « ou M. de V...? » Je réponds d'un grand courage : « M. de V... »

(1) Il suffirait même de dire l'état de Paris, car la France évanouie avec ses parlements, ses pays d'états, ses trois ordres et ses corporations, n'était déjà plus que ce qu'elle est restée, une succursale de sa capitale, et Paris, le quarantième de la population du royaume, est la France, tandis que Londres, le douzième de celle de l'Angleterre, est Londres, et rien de plus.

Je profitai de cette période de calme pour faire un voyage, non pas seulement de plaisir, mais d'affaires. C'était moi qui gouvernais maintenant la fortune de ma mère, et je commençai ce rôle de procureur qui ne m'a plus quitté de ma vie. J'allai visiter nos propriétés en Touraine et ailleurs, examiner de mes yeux ce qu'elles rapportaient, et je saisis l'occasion de voir à Poitiers nos amis d'antan.

Mais essayons de me rappeler les principaux épisodes de mon voyage. Dans mon phaéton traîné par deux chevaux gris pommelé et conduit par le fidèle Ralph, j'arrivai à Beaugency. Tout était en armes, drapeaux flottants, tambours battants, les gardes nationales en grande tenue pour fêter la visite pastorale de ce coquin d'abbé Grégoire, l'un des boute-feux de la Constituante, qui, de curé d'Emberménil, était devenu évêque de Blois. Je voyageais à très petites journées pour ne pas fatiguer mes bêtes, faisant dix lieues d'une traite, de six heures du matin à une heure de l'après-midi, et m'arrêtant alors jusqu'au lendemain. Des chevaux feraient ainsi le tour de la France sans fatigue. Dès mon arrivée, je commandais un bon dîner, puis j'allais lire dans ces belles campagnes du bord de la Loire et j'errais jusqu'au soir entre mon chien danois Crispin et un Montaigne qui se partageaient mes amours.

Le septième jour, j'atteignis de ce train le château de Bois-Connard, entre Tours et les Ormes (1). C'était une terre que Mme de Saint-Waast venait d'acheter et où elle avait passé une partie de l'été. Du gros château de Bois-Bonnard et de son antique parc à la française, il ne me reste de souvenir un peu distinct que les pruneaux, les *sebecs* et M. Barreau. Les pruneaux étaient ceux de Tours qui se faisaient alors avec ces belles prunes d'un jaune d'or, ovales et pointues comme une petite poire, qu'on appelait prunes de Sainte-Catherine, et dont la patrie, le village de Sainte-Catherine, dépendait du château de Bois-Bonnard, où chaque vassal venait encore en apporter un panier. Les sebecs étaient un énorme champignon d'une délicatesse incomparable; mais il fallait s'y connaître, car il y en avait de deux espèces parfaitement

(1) Il est à six kilomètres de Bléré et dépend de la commune de Dierre. Cf. sur l'achat de cette terre par Mme de Saint-Waast qui en revint au mois de juin 1791, DELAHANTE, *Une Famille de finance au XVIII*e *siècle,* II, p. 215-216. *(Ed.)*

semblables. L'épreuve était de les casser : la pulpe était d'une blancheur éclatante; si en une minute elle devenait violette, vous étiez empoisonné; si elle restait blanche, vous n'aviez qu'une indigestion. Je n'ai rien mangé de plus fin, de plus exquis que cette pulpe accommodée avec de l'huile d'Aix, du citron et des fines herbes. Quant à M. Barreau, il ne peut m'être indifférent, et voici comme : il y a dans la vie de chaque homme deux, trois ou quatre faits invisibles ou confondus dans la foule; deux, trois ou quatre points microscopiques qu'on n'a pas remarqués et qui deviennent ensuite le moteur, le pivot d'une partie de votre vie. Ce serait une étude intéressante pour un esprit un peu philosophique d'analyser les principales phases de sa vie et de remonter de cause en cause jusqu'à l'œuf qui les a produites. Tel fut le hasard qui me fit rencontrer M. Barreau à Bois-Bonnard. Si ce même hasard m'y eût amené deux jours plus tôt, ou deux jours plus tard, trente années de ma vie auraient pris une autre direction. Toutes les fois que quelque chose de nouveau se rencontre sur votre chemin, prenez garde et examinez bien si ce n'est pas un œuf. Cet examen pourra vous être profitable.

M. Barreau était un gros et grand garçon bien bâti, robuste, musculeux, portant une tête de melon sur de larges épaules, le teint fleuri, l'oreille rouge, les dents superbes et les yeux à fleur de tête. Petit homme de loi ou avocat dans la petite ville de Sainte-Maure-de-Touraine, il s'était établi à Loches où ma mère avait hérité d'une vieille et vaste maison. M. Barreau, consulté pour un procès, devint peu à peu notre homme d'affaires en titre. Il avait un certain renom, et devait, durant la Terreur, nous couvrir de son crédit.

Je passai trois mois dans le Poitou, courant de château en château. A Poitiers, le comte de Lambertye m'avait prêté une assez jolie maison à un étage. C'était trop grand pour moi, et on pense bien que les offices et les cuisines me servaient peu. Mon dîner et mon déjeuner m'étaient envoyés par l'illustre Sichère. Ingrat que je suis! J'avais oublié ce nom dans le récit de mon premier séjour à Poitiers. M. Sichère était tout à la fois très honnête homme, grand aristocrate et parfait cuisinier. Il m'était cher à ces trois titres, et ne l'était qu'en cela, car on n'a pas d'idée du peu qu'il en coûtait à Poitiers pour être rassasié de truffes de Périgord, d'huîtres vertes

et de perdreaux rouges. C'était le fond de sa cuisine, auquel il ajoutait toutes les recherches, variétés, nouveautés d'une imagination inépuisable. Je voulus un jour donner un grand dîner ; je n'eus que deux mots à dire à Sichère : *vingt-cinq personnes, excellent,* et tout fut parfait, argenterie, cristaux, linge, premier service, second service, dessert monté, vins de toutes sortes, glaces, café, liqueurs. Sichère faisait le maître d'hôtel, chapeau sous le bras, comme M. Ott à Zurich ; mes deux domestiques suffisaient pour le reste.

Agathe de Nieuil venait d'épouser le comte de Milon. Je passai quelques jours dans leur belle terre de Jaulnay, dont eux et la vieille marquise de Créquy (1) faisaient très bien les honneurs. Agathe était aussi aimable qu'elle était laide, et c'est beaucoup dire ; malheureusement, elle avait des attaques d'épilepsie qu'on intitulait maux de nerfs et dont il fallait bien s'arranger.

J'aurais dû parler d'abord de Monts, de son ogre et de ses trois fées, et il me semble bien que ce dut être mon premier pèlerinage ; mais je ne trouve pas de souvenirs bien distincts ni sur ce lieu où j'avais eu tant de beaux jours, ni sur les trois mois que je passai en Poitou. Ne serait-ce point qu'ils ne furent que bonheur sans trouble et plaisirs sans contrariétés? Ce qui frappe dans une belle étoffe, c'est une tache ; dans un beau chemin, c'est une ornière ; et les beautés uniformes se gravent par leurs défauts, comme les perfections par leurs travers. J'avais bonne maison, bonne voiture, beaux chevaux, beau chien, beaux domestiques, force argent, beaucoup d'amis, de la santé, de la jeunesse, pas une affaire, pas un souci. Tout cela fait la plus charmante monotonie du monde. Mais quel souvenir voulez-vous qu'il en reste? Aucun. C'est pourquoi les gens heureux n'écrivent pas de mémoires, pourquoi les peuples heureux n'ont pas d'histoire. Résignons-nous donc à être heureux et à l'oublier. Quant à Monts, peut-être m'étais-je refroidi à son égard. J'y apportais cependant de Paris quatre beaux anneaux émaillés à secret, de ceux que leur largeur faisait alors appeler « collier de chien » : leur extérieur montrait une tresse formée de quatre cheveux différents et un double fond, qui se ; démontait, offrait les noms de *Louise*, *Aglaé*, *Antoinette* et *Auguste* bien entendu qu'il n'y en avait qu'un pour moi. Ce triple mariage

(1) Renée-Caroline de Froulay, marquise de Créquy (1714-1803). On connaît les *Souvenirs* publiés sous son nom par Courchamps. *(Ed.)*

n'avait rien d'embarrassant, car il est bien plus aisé d'épouser trois femmes que d'en épouser une; mais la charmante Antoinette en voulait un pour elle toute seule; et je n'étais pas entièrement de son avis.

Je me rappelle avec plus de netteté mon séjour à Rigny. Il y avait aux environs quelques points intéressants. Le premier était le royal château de Thouars, avec sa salle des gardes et son orangerie dignes l'une et l'autre de Versailles. Il appartenait à cette grande famille de La Trémoïlle, vieille et illustre comme la monarchie.

De l'autre côté de Thouars et plus voisin de Rigny était le château d'Oiron. Il avait appartenu à Mme de Montespan et tout y sentait encore le grand siècle. La petite marquise de Montbrun m'y mena dîner. Je fus d'abord frappé de trois immenses avenues à quatre rangs d'ormes gigantesques qui venaient aboutir en patte d'oie à une vaste demi-lune devant les cours du château. Puis de magnifiques grilles, de vastes cours, de grands communs et un beau château d'architecture du temps de Louis XIII dominant en terrasse de grands jardins, des eaux abondantes, de beaux bois et un vaste pays. Cet ensemble était parfaitement noble et il faut bien dire que la France d'alors n'avait pas une province qui ne comptât quinze ou vingt terres de cette importance. L'intérieur n'était guère moins imposant. Il s'agissait d'un dîner prié et nous trouvâmes le maître et la maîtresse du château (1) en toilette et en représentation d'étiquette dans de grands salons tristes et prodigieusement élevés. Quant au dîner, il y eut une enfilade de trente ou quarante couverts et une profusion de fruits superbes de toute sorte. Je n'ai revu de pareils fruits que chez moi, à Bourneville. et j'écris à Bologne où l'on ne peut obtenir un seul fruit, ni beau, ni passable, en quelque genre et à quelque prix que ce soit. Ah! la terre promise des fruits, c'est la France!

Je ne me souviens pas d'avoir vu à Oiron le fils et l'héritier du

(1) Le château d'Oiron appartenait alors à la famille Fournier de Boisayrault.

Les hôtes de M. de Frénilly furent donc Pierre-Jacques Fournier, seigneur de Boisayrault, Oiron, etc., et sa femme Louise-Geneviève de Brou. Leur fils, Pierre-Auguste, baron Fournier de Boisayrault, officier de l'armée de Condé, chevalier de Saint-Louis, etc., mourut au château d'Oiron le 23 janvier 1837. *(Ed.)*

noble couple qui nous y recevait. Il était, je crois, à son régiment, et je ne l'ai connu que neuf ou dix ans plus tard, à l'époque où il ne vivait encore qu'en qualité de défunt, avec son acte de décès fort en règle dans sa poche. Émigré, pris à Quiberon, fusillé et laissé pour mort dans le champ d'Auray, sauvé par d'honnêtes Bretons, il avait regagné sous un faux nom sa terre d'Oiron, que les paysans avaient achetée pour la lui rendre. En attendant un temps plus heureux qui lui permît de ressusciter et de posséder, ce mort habitait, quand je le connus, le château de Fontpertuis, terre de Mme de Bonvoust, près de la Loire et de Beaugency. C'était un gros garçon plein de sue et d'appétit, jovial, trivial, et qui n'avait rien d'un héros de roman.

C'est au château de Rigny que j'appris la fuite du roi. C'était le matin, j'écrivais dans ma chambre. Le marquis de Montbrun ouvre ma porte et me crie : « Le roi est parti ! » Je me lève. « Parti... quoi... comment? — Parti, sauvé hors de la France! » Nous tombâmes dans les bras l'un de l'autre : je suffoquais de larmes, je m'évanouis presque dans un délire de joie. Pauvres gens que nous étions! Que serait-il arrivé du succès? Que ne devait-il pas arriver de la disgrâce? Mais nous ne prévoyions rien, ne calculions rien. Nous triomphions bruyamment, publiquement; les Jacobins avaient l'oreille très basse. Trois jours après, les rôles changèrent et la Révolution, qui ne faisait des progrès que par saccades, dut à cet imprudent voyage un de ses plus importants paroxysmes. Cet événement redonna du ton au parti révolutionnaire, de l'importance aux Jacobins et de l'empire au comité d'Orléans. Déposer le roi et donner au duc d'Orléans une régence, qui serait devenue sans peine une royauté, tel était le but. L'époque fut bien choisie. La couronne n'était pas assez usée pour s'anéantir, et le roi l'était assez pour la perdre; la République n'était pas mûre et l'usurpation l'était. Mais, parmi les révolutionnaires, les uns étaient en deçà du parti d'Orléans : ils désiraient garder l'honnête Louis XVI humilié, restauré par eux, instrument docile entre leurs mains, pilote garrotté de la galère de leur constitution, et qui leur donnait pour appui la soumission des aristocrates et le vieil attachement du peuple pour ses rois; ils ne voulaient pas d'un monarque soutenu par d'habiles conseillers et méprisé d'une grande partie de la nation. Les autres étaient au delà : ils sautaient déjà à pieds joints

par-dessus la royauté pour aller tout droit à la République. Le parti d'Orléans échoua donc dans cette épreuve, qui eût été probablement décisive si son héros avait été assez scélérat pour avoir su, comme Richard III, garder l'estime publique. Cette entreprise manquée, il fut trop tard pour toute autre et le parti ne marcha plus que d'erreurs en erreurs. A la Constituante, usée, repentante et presque rétrograde, succéda la Législative, jeune, ardente, effrénée : il devint tous les jours plus facile de renverser Louis XVI et plus difficile de l'abattre sans abattre la couronne.

Ce voyage avorté du Roi fut une des grandes causes de l'émigration. Quelques têtes ardentes, quelques intrigants ambitieux, quelques sots présomptueux exploitèrent l'honneur, le dévouement et la bravoure de la noblesse française, et, dans cette été de 1791, nous vîmes en deux mois, chose peut-être sans exemple depuis les croisades, nous vîmes cette hydre, cette alliée la plus efficace des Jacobins, croître et grandir. On se précipita au dehors, on fit place à la faux révolutionnaire, on affranchit les démocrates de tout ennemi et de tout obstacle!

Je vis éclater cette déplorable épidémie dans la province de France la plus peuplée de noblesse. Ce ne fut pas un enthousiasme subit en général, un *Dieu le veut*. Hélas! ce fut une plaie, une affliction, une résignation à un fléau inévitable. J'ignore et on ignore sans doute quels furent dans la province les premiers qui imprimèrent le mouvement. A coup sûr, c'étaient des gens sans fortune comme sans tête. Entraînés par les promesses des principaux meneurs, il partirent, ils revinrent engoués d'espérances et de certitudes qu'ils soufflèrent à la ronde; les correspondances, les ordres, les menaces, les séductions, les sarcasmes de Coblentz s'y joignirent, et dès que quelques gentilshommes marquants se furent résignés à franchir la frontière, dès que le mot *d'honneur* fut appliqué à ceux qui partaient, le mot *d'égoïsme* ou de *peur* à ceux qui restaient, tout le troupeau sauta. On ne courut pas à la gloire, on s'enfuit devant le déshonneur. Ces gentilhommes déjà dépouillés de leurs noms, de leurs titres, de leurs fortunes féodales, n'ayant plus à garder que leurs champs, leurs châteaux et leurs familles, quittèrent désespérés familles, châteaux et terres pour sauver une flétrissure à eux et à leurs enfants. Tels je les ai vus tous, loyales et malheureuses victimes d'intrigues ambitieuses! Ils arrivèrent à

Coblentz; ils trouvèrent un froid accueil, des petites coteries, une étiquette ridicule; ils prirent du service; ils s'entêtèrent, se dévouèrent et se ruinèrent. Voilà ce que fut l'émigration : un douloureux sacrifice suivi d'une loyale duperie. Elle seule, et non des décrets, a détruit la noblesse.

Cette défection à peu près soudaine de presque tout ce que je connaissais à Poitiers et les tristes combinaisons d'affaires et de familles dont elle fut précédée, attristèrent la fin de mon séjour. Pour me distraire, je fis un petit voyage dans le bas Poitou. Je visitai des biens qui m'avaient été fort vantés. C'étaient de magnifiques fermes situées à peu de distance de la mer, près de Luçon, dans des plaines admirablement fertiles où s'engraissaient en de vastes clôtures ces beaux bestiaux du bas Poitou et cette race de doubles bidets noirs qui passaient de là en Normandie, pour y être inoculés normands et venir ensuite servir aux attelages de Paris. Je couchai chez un curé du voisinage, et, faute de remise, ma voiture, un cabriolet de Poitiers que j'avais pris pour venir en poste, passa la nuit dans la rue. Or, c'était en ce pays un phénomène si étrange, que deux roues qui ne fussent pas de charrette, que le lendemain, en m'éveillant, je trouvai cette merveille couverte de tous les enfants du village et avidement contemplée par leurs parents rangés en cercle. C'était la future Vendée.

De retour à Poitiers, je m'occupai de mon départ. Il ne s'agissait plus de se promener à petites journées; la saison s'avançait et j'allais quitter les plaines. L'obligeant chevalier de Tryon, qui, au grand désespoir de sa mère, n'était pas encore émigré, ménagea avec son frère l'échange de mon phaéton contre un coupé propre à courir la poste. Je conduisis le phaéton à sa terre de Goué, sur la route de Bordeaux, à quelque distance d'Angoulême. De là, le comte de Montelembert me mena dîner au château de Balzac et coucher chez lui à Angoulême. Mon coupé d'échange était, me dit-on, encore chez le sellier, et ce ne fut que le lendemain, les chevaux de poste arrivés, quand je pris congé de mes hôtes, que je vis pour la première fois mon emplette, à peu près comme les musulmans voient pour la première fois leur femme. Elle me parut gauche, bourgeoise, dégingandée; j'étais attrapé; mais on sait qu'en fait de chevaux et de voitures, c'est l'usage des honnêtes gens. Le vin était tiré, il fallut le boire; et je partis, laissant le chevalier un peu

penaud de son marché et le comte fort content d'avoir un joli phaéton et de se défaire d'un poulailler. Mes bêtes blanches étaient déjà sur la route de Paris sous la conduite de M. Tom. Je n'ai pas dit que M. Tom était un très joli garçon et que le comte d'Esparts, le frère de la belle Amaranthe, me l'avait cédé, pour s'acquitter envers moi qui étais son créancier et envers Tom qui s'était une fois jeté à l'eau pour le sauver. Je gardai Tom trois ans, au bout desquels il devint jacobin, et je m'en défis.

Me voilà en poste sur la route d'Angoulême à Limoges, puis sur celle de Limoges à Clermont. Je visitai les manufactures d'Aubusson et admirai le sommet du Puy-de-Dôme, dont la grande route côtoie le paisible cratère. Ce cratère, où l'on peut laisser ses pantoufles en toute sûreté, n'a plus rien de curieux; mais ce qui l'est et le sera toujours, c'est ce magnifique belvédère d'où l'on plane d'un coup d'œil sur la superbe Limagne, sur ses innombrables villes et villages et sur l'enchaînement des montagnes qui s'étagent autour du Puy-de-Dôme comme les gradins d'un cirque autour de son arène. C'est la plus magnifique vallée que j'aie vue de ma vie. Nous descendîmes à Clermont. J'y rencontrai un fort joli et aimable chevalier de Cuilhac que j'avais trouvé à Poitiers secrétaire de l'Intendance, et qui valait beaucoup mieux qu'elle. Il me promena durant deux jours dans les environs de Clermont; le troisième, j'en partis de grand matin pour aller coucher à la Voulte.

Jusqu'un peu au delà d'Issoire, c'est toujours la luxuriante Limagne. De là jusqu'à Brioude, elle devient par degrés moins populeuse et moins fertile. Au delà de Brioude, on ne va pas loin sans changer cet Élysée contre des horreurs basaltiques, noires et inhabitées. Mais cette route que je suivis en quittant la Voulte pour me rendre à Lyon n'est pas celle que je pris alors. Nous tournâmes à droite, et, après avoir passé un pont romain, nous commençâmes à arpenter au pas de fort tristes montagnes, âpres, stériles, sans arbres, sans point de vue. Le jour et le chemin s'effaçaient par degrés; enfin ils disparurent si bien que le coupé du comte de Tryon finit par se trouver encastré dans une « cavée », et cette cavée était si précisément de sa largeur qu'il ne pouvait plus ni avancer ni reculer, Il faut dire que j'avais tenté une aventure chevaleresque et censurée dans tout le pays; les voitures à quatre roues étaient à la Voulte un phénomène aussi surprenant que les

cabriolets à Luçon. Heureusement, un seul quart de lieue nous séparait de la Voulte. Notre guide courut y jeter l'alarme, et, une demi-heure après, tout le pays parut illuminé de flambeaux; la maison de Romeuf marchait en tête, et tout le village, armé de pioches, à sa suite; la voie fut élargie, les roues tournèrent et ma voiture, traversant glorieusement la grande rue de la Voulte, frôlant les deux murailles, décrochant quelques volets, écorchant des vitres de papier, mais sans autre accident notable, vint se remiser finalement sous le toit de M. de Romeuf.

Ma chère Flore, son mari, ses beaux-frères, qui ne m'attendaient que quelques jours plus tard, étaient allés voir une pêche de saumons à quelques lieues de là. N'importe, je ne trouvai que ma famille dans cette bonne et hospitalière maison. Quoi que je fisse, on envoya toute la nuit prévenir les voyageurs. Le lendemain, j'allai au-devant d'eux; je les vis tous descendre à âne des montagnes, et j'eus la joie d'embrasser ma seconde sœur. Elle était grosse de son premier enfant. Son frère était venu de Paris passer l'été avec elle et je devais l'y ramener.

Le séjour de deux mois que je fis à la Voulte est resté l'idéal de ma vie. Vivre exempt de tout soin et de tout souci, entouré d'une famille aimable et qui vous aime; la retrouver toujours la même aux heures des repas, des promenades et de la société, et la retrouver par choix et avec la liberté de la quitter, si bon vous semble, et de lui préférer la solitude d'un logement agréable, quel charme! Voilà comme je voudrais finir ma vie, comme je voudrais l'avoir passée! Cette heureuse paix de la Voulte eut cependant quelques interruptions. On veut toujours faire aux étrangers les honneurs du pays, et tout propriétaire a ses laitues dont il ne fait pas grâce. Après quelques jours de jeux, de bonne chère, de danse et de musique, je partis donc à cheval avec une escouade de Romeuf pour aller visiter la province de leur père. C'en était une en effet; il y était propriétaire de plusieurs terres, d'un bon nombre de gros domaines, de plusieurs lieues de pâturages et de je ne sais combien de milliers de bestiaux. Je me rappelle un château de Gibertie où l'on me montra, comme la merveille du pays, un quinconce de tilleuls que la chaleur de l'exposition avait préservé de la froidure du climat. Je regrette d'avoir oublié le nom d'une métairie solitaire où nous déjeunâmes. C'était un dimanche;

elle était vide; ses habitants étaient allés à la messe à quatre lieues de là. Nous mourions de faim. Après avoir tourné comme le lion *quærens quid devoret*, nous avisâmes un contrevent mal fermé. Le forcer, casser un carreau, ouvrir une fenêtre, fut l'affaire d'une minute, et nous voilà dans la cuisine. Il y régnait un grand vide et un grand froid; ni pain, ni lard, ni viande. Enfin, après avoir tout ouvert et tout retourné, nous arrivâmes à une motte de beurre et à un panier d'œufs; nous fîmes du feu, nous récurâmes deux poêles, et en une heure de temps cent cinquante œufs et trois ou quatre livres de beurre furent convertis en omelettes et avalés; après quoi, nous partîmes, laissant aux braves métayers à deviner quelle armée de Tartares était venue bivouaquer chez eux. Le soir nous couchâmes dans un fort joli pavillon carré tout neuf à deux étages, situé au fond d'un ravin dont les deux pentes roides comme des murailles étaient habillées d'une magnifique forêt. Ce fond très étroit était entièrement occupé par un torrent que trois arches franchissaient. Celle du milieu, grande et large, portait le pavillon de la Valette, et les deux autres, plus petites, formaient de l'un et de l'autre côté sa communication avec les deux versants où serpentaient de fort belles allées. Dans ce lieu horriblement sauvage mais soigné, joli et pittoresque, on n'entendait que le mugissement des eaux qui roulaient au-dessous avec fracas, et le hurlement des loups, seuls hôtes de la forêt.

Nous revînmes de cette tournée de trois jours par un chemin qui me fit voir la Voulte beaucoup plus belle que je ne l'avais jugée à mon entrée. Cette petite villasse est une presqu'île extrêmement longue formée par le cours de l'Allier. A sa pointe s'élevait un beau couvent que la Révolution a dispensé de s'achever, et, non loin de là, une bonne, grosse, grande maison carrée, propre, solide et sans magnificence, vrai palais cependant pour la Voulte. C'était celle de M. de Romeuf. Elle avait une cour d'un côté de la rue; de l'autre, une autre cour, un jardin, des écuries, remises, pressoirs, etc. Notez que la façade extérieure des écuries avait le pied dans l'Allier et que la façade extérieure du château avait aussi le pied dans l'Allier qui décrivait un angle de quinze degrés au plus pour revenir sur lui-même. C'est dans la foule des petits torrents qui descendent dans l'Allier, chacun par son petit vallon, que remontent et frayent et multiplient les peuplades de saumons qui se lancent à Nantes,

sur la Loire, à la trace des bateaux de sel. C'est une chose surnaturelle et qu'il faut voir pour le croire, que les sauts prodigieux qu'ils font de roche en roche pour aller chercher jusque dans les plus petits ruisseaux l'eau la plus vive et la plus élevée. C'était pour ces montagnes la richesse et l'abondance quand le comte de Montboissier, gendre de M. de Malesherbes, dont le château dominait l'Allier à trois lieues de Clermont, obtint de barrer la rivière par une pellière de sept à huit pieds de haut, où vinrent s'arrêter toutes les migrations. Cette pêche rapportait à M. de Montboissier 30,000 livres de rentes aux dépens du pays supérieur, où l'on ne vit plus dès lors qu'un petit nombre de saumons assez agiles pour avoir franchi la pellière (1).

Cette belle rivière d'Allier voulut bien me donner pendant mon séjour à la Voulte un spectacle dont elle fait jouir les habitants deux ou trois fois dans l'année. Un jour, à quatre heures du matin, on vint nous éveiller pour nous engager à déloger, parce qu'il était survenu un orage dans les environs et que l'Allier avait crû de vingt pieds. Quatre heures auparavant, il coulait paisiblement au pied des caves, et, à cette heure, il touchait presque à nos fenêtres du premier étage. Le fracas était épouvantable. Une partie de la maison avait décampé, l'autre priait. Mais le père Romeuf nous assura que le premier étage qu'habitait sa famille était au-dessus des plus hautes eaux connues; et, en effet, au bout de quelques heures, l'Allier commença à baisser. Le lendemain, on n'aurait pas dit qu'une goutte d'eau y fût entrée.

Peu de jours après, je partis avec mon cousin de Fauveau pour aller à Clermont chercher sa sœur aînée qui venait passer l'hiver à la Voulte. Cette sœur aînée, alors fort belle, devenue depuis Mme de L'Église, et plus vieille que moi, beauté spirituelle, capricieuse et un peu philosophe, ne rencontrant pas de mari sur son chemin, avait filé un petit roman avec son cousin M. de Th..., fils unique, riche et aussi mauvais sujet qu'il était bel homme. Il y avait une promesse de mariage. Mais M. de Th... se conduisit comme un faquin; ses parents, qui devaient satisfaction, la demandèrent; mon bon et plat oncle qui devait l'exiger, la donna; la belle

(1) Il n'est pas besoin de dire que le barrage fut renversé par la Révolution; il était déjà rompu quand je le vis, à la grande joie des montagnards, que les saumons recommençaient à visiter.

rendit la promesse, et vint, de Paris, dans l'exil de la Voulte, pleurer le triple malheur d'avoir un plat honnête homme pour père, une femme égoïste et injuste pour tante, et un polisson pour cousin.

Dans le même temps, on attendait en Auvergne le héros des deux mondes. Il venait en sage finir ses jours dans le noble repos de Chavaniac. Tout Clermont étaient en mouvement : cuisiniers, armuriers, fourbisseurs, buffetiers, tailleurs, tout était en réquisition, en permanence depuis huit jours, sans compter les poètes du club et les orateurs de la municipalité. Or, à mon arrivée à Clermont et ne sachant que faire en attendant notre voyageuse, je décide d'aller à Riom et de rapporter de ses fameux pâtés. Je fais venir des chevaux de poste et je pars de grand matin. En traversant Montferrand, à une lieue de Clermont, j'y vois une foule énorme. Je m'informe : c'est le grand homme qui doit arriver aujourd'hui. Je double le pas pour ne pas le rencontrer; en une demi-heure, j'expédie Riom et je revole sur la route de Clermont. Tout alla bien jusqu'à Montferrand; mais, en descendant, je vis toute la route depuis cette ville jusqu'à Clermont bordée de troupes, et couverte d'une population immense. J'avance pourtant; je n'avais pas fait cent pas que j'entendis dire : « C'est lui, c'est lui, » puis regarder, puis courir. J'allais le vent; mais les cris me devançaient. Enfin, en quelques minutes, je ne marchais qu'au bruit universel de : *Vive La Fayette!* Au tiers du chemin, salves d'artillerie; on bat aux champs; les drapeaux saluent; la municipalité se présente d'un côté, l'état-major de l'autre. Il fallut bien s'arrêter. Je baisse ma glace, je demande au maire ce qu'on désire de moi. — « Illustre général... me dit-il. — Monsieur, je ne suis pas général. — Comment, quoi? — Enfin, pour qui me prend-on ici et que veut-on de moi? — On vous prend pour ce que vous êtes, l'illustre général La Fayette. — Je ne le suis pas. — Eh non, il ne l'est pas! » s'écrie un grenadier. Mais le peuple s'exclame : « Qu'est-ce qu'il est donc? Un émigrant, un espion, un traître, un aristocrate? A la lanterne, à la lanterne! » Je reçois vingt pierres dans mes panneaux. Mon postillon n'attendit pas la seconde décharge; il partit comme un trait, et en dix minutes je fus aux portes de Clermont. Le soir, il faut être juste, le maire et le général vinrent m'apporter les excuses de ce bon peuple qui m'avait lapidé pour me punir de n'être pas La Fayette. A dire vrai, il n'avait pas

tout à fait tort, et, dans ce bon temps, j'ai vu pendre de fort honnêtes gens pour bien moins; car, au premier tour de roues que je fis sur cette route triomphale, voyant très bien de quoi il retournait, j'avais trouvé plaisant de lever les glaces et de m'enfoncer dans ma voiture, le mouchoir sur les yeux, comme un héros modeste qui voulait éviter une ovation, et je ne quittai l'incognito que quand il fallut répondre au compliment du maire. Ainsi, pour confesser la vérité que je n'avais garde de dire alors, je m'étais fichu de M. le maire et de M. le commandant, de la municipalité et de l'état-major, de l'armée et du peuple, et, ce qui était plus pendable que tout cela, j'avais usurpé la figure, le nom, le rôle du grand homme. Ce grand homme arriva le lendemain, et huit jours après je le vis à Chavaniac (1). Sur la porte, les armes de la vieille marquise de Chavaniac avaient été remplacées par un prodigieux bonnet de la liberté peint en rouge. Je trouvai ce paillasse de Washington dans un cabinet jonché de cachets et d'enveloppes; dix secrétaires l'entouraient, et il leur dictait des réponses à l'Europe entière. Il consentit à descendre de cet empyrée; il nous salua et même nous adressa quelques paroles avec une bienveillance majestueuse. Hélas! il était fini; deux ans avaient suffi pour l'user, et deux ans plus tard, sans la prison d'Olmütz, il eût suivi Bailly à l'échafaud, au milieu des exécrations de ceux qui l'avaient porté en triomphe!

(1) Où Lafayette était arrivé le 18 octobre 1791. *(Ed.)*

CHAPITRE V

1792-1793

L'hôtel de Jonzac. — Le Manège. — La déclaration de guerre. — Premiers échecs. — Le 20 Juin. — Le 10 Août. — Commencements de la Terreur. — Loches. — Alligny. — Cosne. — Chenonceaux. — Mme Dupin. — Voyage à Paris, — Exécutions. — Flore de Romeuf à Loches. — Distractions. — Études. — Maladie. — Le 9 Thermidor. — Les La Goy, — Séjour à Chartres. — Ivry. — Retour à Paris. — Misère. — La défaite du faubourg Saint-Antoine. — Les Prulay. — Mézy. — Les Marcol. — Le 13 vendémiaire. — Le Directoire. — M. de Vindé et sa famille. — L'académie des chansons. — Les Lecouteulx du Moley. — Les Chevalier. — Népomucène Lemercier. — Encore les Parseval. — Le baron de Staël. — Mme de Brézé. — Mme d'Esquelbecq. — Les Dillon et les Mallet. — M. de Nervo. — Pièce sifflée au Vaudeville. — Pauline de Noailles. — Procès de Babeuf. — Les Vigny. — Magnanville. — Talleyrand. — Laborie. — Mme Tallien. — Mme de Beauharnais. — Le tailleur Dasse. — Retraite. — Mort de la mère de l'auteur.

Je regagnai Paris dans le courant de janvier 1792. Depuis longtemps l'hiver n'avait pas été si brillant. On eût dit qu'on faisait amas de joie pour tout le temps qu'on allait pleurer, et il y avait quelque chose de prophétique dans cette indigestion de plaisirs qu'on se donnait à l'envi. Nous avions l'air de nous divertir par prudence, comme ces gens qui s'approvisionnent contre la disette. Ma mère même donna des bals, ma sœur passait vingt ans. Toutes deux regrettaient, l'une, d'avoir donné tant de liberté; l'autre, d'en avoir si fièrement usé, et ma mère commençait à se reprocher cette longue solitude qui avait rendu ses enfants trop étrangers au monde. Elle avait raison : une grande fortune, un grand mérite, de la beauté, de l'esprit, des talents ne suffisent pas pour aplanir les chemins; il faut que ces capitaux soient placés pour qu'ils rapportent, c'est-à-dire qu'ils se trouvent en évidence; à la hauteur, au rang, au niveau qui leur conviennent pour être vus, pour être appréciés et recherchés.

Au printemps, j'allai m'établir à l'hôtel de Jonzac, non pour jouir de mon petit palais qui n'était pas plus terminé que le reste, mais pour presser l'achèvement des travaux; car ma mère avait résolu

de prendre possession de la maison dans le courant de l'été. Je bivouaquai dans une chambre du second; mais quel bivouac, lorsqu'en ouvrant les yeux, j'eus de mon lit pour la première fois cette admirable vue! J'embrassai d'un coup d'œil le jardin des Tuileries, son palais, la rivière et ses magnifiques quais! Quelle féerie! Je ne pouvais m'en rassasier. Hélas! c'était la terre de Chanaan montrée à Moïse. Je n'eus cette joie que trois mois durant. A cinq heures du matin, j'étais en robe de chambre devant cette campagne du Poussin. A six heures, j'allais inspecter les ouvriers; à sept heures, mon maître de piano arrivait : car j'avais eu à Poitiers un maître de violon, suivi d'un maître de clarinette, et j'avais à Paris un maître de piano et un maître de chant! Le dernier était, par parenthèse, l'illustre Soignet. Ces études n'ont pas été entièrement perdues, car il me reste le souvenir très distinct d'avoir joué passablement un petit concerto de violon, exécuté sans faute des sonates de Nicolaï et fait des roulades italiennes. Les leçons finies, les ouvriers inspectés, je descendais au jardin, la seule chose terminée dans l'hôtel. C'était un bouquet de fleurs qui représentait au naturel un charmant surtout de dessert avec des promeneurs de Lilliput. J'avais un écritoire sous un bras, des livres et des papiers sous l'autre, la clef de ma chaumière dans la poche, et, quand j'avais pris possession de cette crypte, mon déjeuner seul avait le droit de venir m'y troubler. J'ai reçu pourtant d'autres visites. Celle de Mme du Boccage est entre autres restée dans ma mémoire. J'étais étendu mollement sur la mousse et je faisais des vers, car j'en faisais terriblement, les uns bons, les autres mauvais, tous brûlés, quand je vis de l'autre côté de mon lac, à l'extrémité la plus reculée de la forêt, à quinze pas pour le moins, s'ouvrir doucement une petite porte, une figure blanche la refermer et s'avancer d'un pas dégagé vers le pont qui la séparait de ma chaumière. A neuf heures du soir, c'eût été un revenant; à neuf heures du matin c'était une sylphide. Et, de fait, c'était l'un et l'autre : mon illustre voisine Mme du Boccage, l'auteur du poème de la *Colombiade*, qui était alors à la quatre-vingt-deuxième année de sa gloire. Elle possédait une jolie maisonnette entre l'hôtel de Jonzac et l'hôtel de Noailles, et, un demi-siècle en deçà, elle avait obtenu du président Hénault une petite porte pour aller aux Tuileries par son jardin, car nous avions un passage souterrain qui communiquait avec les

Tuileries. La permission avait été confirmée par ma mère. Cette Égérie entra dans mon bocage, se mira dans mon lac, s'assit dans ma chaumière; elle loua mon jardin, loua mes vers, loua ma figure, mon ton et mes manières, car je me souvins à propos du précepte de ma mère, puis s'élança avec des jambes de cerf dans la grotte qui conduisait aux Tuileries (1).

Et, à trois cents pas de cet Élysée si paisible, hurlaient les fureurs révolutionnaires et se creusaient les mines qui allaient bientôt tout engloutir! En face de l'hôtel de Jonzac, de l'autre côté de la rue Saint-Honoré, était le couvent des Jacobins dont l'immense jardin occupait tout l'espace qui s'étendait entre les rues des Petits-Champs et Saint-Honoré, depuis Saint-Roch jusqu'à la place Vendôme. Au centre, étaient le couvent et l'église devenue le repaire du club. De l'autre côté, régnait, entre notre jardin et les Tuileries, une espèce de rue appelée cour du Manège, parce qu'à son extrémité s'élevait le manège du château des Tuileries, lieu de tragique et folle mémoire où la Constituante avait siégé et où s'étaient joués depuis tous les drames, toutes les farces de la Révolution. Ce manège avait du côté opposé une sortie sur un long et étroit passage dit des Feuillants, qui s'ouvrait d'une part sur le jardin des Tuileries et de l'autre en face de la place Vendôme. Mais, la cour du Manège étant la seule communication publique avec l'Assemblée, c'est là que de midi à cinq heures affluait Paris; voitures, députations, adresses, émeutes, tout passait par là : d'où il résultait que ma Thébaïde, si muette de cinq heures du matin à midi, devenait, de midi à cinq heures du soir, un lieu de vacarme inhabitable.

Depuis quelques mois, le Manège avait pris avec la nouvelle Assemblée un caractère tout nouveau. Des révolutionnaires de bas lieu, de second ou troisième ordre, étaient venus tout chauds, tout neufs, encore inemployés, mécontents de trouver la farce jouée, la pièce finie, la toile baissée, et de n'être appelés que pour maintenir l'œuvre de leurs devanciers. On ne leur avait laissé de grand à abattre que le trône; ils se livrèrent corps et âme à cette besogne, comme au seul acte qui pût leur donner un nom.

Quelques membres de cette Assemblée se mirent pourtant à la brèche avec une grande énergie et un beau dévouement pour

(1) Marie-Anne Lepage, dame Fiquet du Boccage (1710-1802), avait publié en 1756 *la Colombiade*, poème en dix chants. *(Ed.)*

défendre ce qui restait des principes. C'étaient Vaublanc, âme loyale et forte, plus que sage et modérée; Becquey, bon, généreux, modeste, courageux de sang-froid et dévoué sans exaltation; Pastoret, qui fut toujours le fidèle mais froid défenseur de la bonne cause, sans énergie, sans passion, sans erreur, mais le pied ferme dans le chemin du devoir. Ces trois hommes ont été depuis mes amis et, j'espère, le sont encore (1).

Je cherche en vain à débrouiller et à classer dans ma mémoire les faits qui remplirent cette orageuse époque du mois de janvier au 10 août. Ces choses, que j'ai vues, sont englouties pour moi dans l'explosion qui a tout dispersé; je ne leur retrouve ni date ni figure; il faudrait appeler des annales au secours de ma mémoire : je n'en ai pas sous la main.

Ce fut, à ce qu'il me semble, tout au commencement du printemps que Louis XVI se rendit en cortège solennel à l'Assemblée du Manège pour annoncer qu'il déclarait la guerre à l'empereur d'Allemagne (2). Nous le vîmes passer des fenêtres de l'hôtel de Jonzac qui donnaient sur la rue Saint-Honoré. Son cortège était devenu bien modeste. Il me semble que son carrosse n'avait que six chevaux et que dans cette voiture il était seul, au lieu d'avoir le capitaine des gardes et le premier gentilhomme de service. Point de ses anciens gardes du corps : ils étaient depuis longtemps réformés; point de Cent-Suisses qui l'étaient de même; point de gardes françaises, toutes incorporées dans d'autres troupes; point de gardes suisses qu'on n'osait ni licencier, ni montrer. Restait donc la garde constitutionnelle composée d'hommes excellents et dévoués jusqu'au sang, qui, pour la plupart, avaient couru à ce service comme au martyre, et que l'Assemblée réforma peu de jours après. Le faible et bon Louis XVI agit dans cette occasion comme dans toutes, comme dans l'acceptation de la Constitution, comme dans la sanction de la spoliation du clergé, contre sa raison et sa conscience, par une condescendance timide pour les bêtes féroces qui

(1) Vincent-Marie Viénot, comte de Vaublanc (1756-1845), député en 1791 et en 1795, préfet sous l'Empire, ministre de l'intérieur sous la Restauration, un des chefs des ultras, a laissé des *Mémoires*. — Pierre-François Becquey (1760-1849), député en 1791 et de 1815 à 1830, fut conseiller d'État et directeur des ponts et chaussées. — Claude-Emmanuel-Joseph-Pierre, marquis de Pastoret (1755-1840), député en 1791, pair en 1814, chancelier en 1829. *(Ed.)*

(2) Ou plutôt au roi de Hongrie, François II, qui ne fut couronné empereur d'Allemagne que plus tard; la démarche de Louis XVI est du 20 avril. *(Ed.)*

depuis Varennes et l'émigration s'égosillaient à hurler : « Comité autrichien, complots avec l'Empereur, cour perfide! »

La guerre fut donc déclarée et trois armées furent improvisées. L'une, sur le Rhin, fut commandée par un partisan jadis assez estimé, Luckner; l'autre, sur l'Escaut, par Rochambeau; la troisième, aux frontières de la Champagne, par La Fayette, qui sacrifia sa charrue comme Cincinnatus. Mais il y avait trente ans qu'un soldat n'avait vu le feu; il y avait bientôt trois ans que les régiments avaient montré leur fidélité à la nation en trahissant le roi; il y avait à peu près ce temps que la plupart des anciens officiers avaient de gré ou de force abandonné leurs troupes, et, depuis lors, devoir, obéissance, discipline étaient des mots inconnus dans l'armée; elle observait les lois militaires, comme les calvinistes la loi religieuse, à condition de comprendre, examiner et discuter.

De pareilles armées devaient se fondre devant la première volée de canon et n'offraient de danger que pour elles-mêmes. Ce qui fut promptement constaté par le massacre de Théobald Dillon à Lille et par la fuite honteuse de ses troupes qui se sauvèrent sans avoir brûlé une amorce. Les Jacobins ne manquèrent pas de s'écrier que le Roi formait des armées pour les donner à détruire.

Ce texte fut amplifié d'un bout de la France à l'autre par les affiliés du club, hurlé à la tribune législative, commenté par les journaux; il montrait la France perdue, ses armées vouées à la boucherie, les Autrichiens devant les murs de Paris; et ce fut sur ce texte que les jacobins et les orléanistes organisèrent les dégoûtantes bacchanales du 20 Juin, où on vit tout ce qu'il y a de plus vil et de plus ivre, de plus crotté et de plus déguenillé dans les plus sales ruelles de Paris, défiler à travers les appartements des Tuileries comme en conquérants, sous les yeux du roi coiffé du bonnet rouge, puis s'en retourner sans qu'on eût tiré un coup de fusil ni fermé une porte pour arrêter l'inondation de ce torrent de boue. Ce jour-là, les orléanistes furent trompés; ils comptaient sur une défense armée dans l'intérieur du palais, et qu'au milieu du tumulte, le Roi et le Dauphin s'élèveraient au ciel comme Romulus. La résignation pusillanime, mais non dénuée de majesté, de la famille royale, prévînt ce malheur. Elle ne disposait que de quelques gentilshommes de service (le reste était à Coblentz), et d'un petit nombre

de gardes nationales qui percèrent la foule pour se grouper autour du monarque; la valetaille s'était cachée dans les caves; la garde royale licencée était à l'École militaire; les Suisses, tolérés encore, étaient à Rueil, à Courbevoie, dans des casernes éloignées de Paris. Louis XVI avait grand soin d'être sans défense; il étudiait jour et nuit la vie de Charles Ier, pour en prendre le contre-pied. Cette violence échouée fit réaction dans Paris et dans la France. Les adresses du temps en témoignent, et, si un homme de tête ou de cœur se fût trouvé sur le trône, la Révolution était venue à ce degré d'excès où elle pouvait être domptée. Le lendemain, on se dédommagea de sa déconvenue par l'éloge de l'honneur et de la probité du bon peuple parisien; car ce ramas de goujats prétendait faire les révolutions gratis, assassiner sans intérêt, et saccager avec grandeur d'âme; c'était la plus honorable canaille du monde. Cependant, les meneurs commencèrent à se défier d'elle et ils mandèrent de Bretagne et de Marseille cette élite de brigands qui depuis surent renverser le trône. La seule victoire que la journée du 20 Juin valut aux orléanistes fut de compléter la disgrâce de La Fayette, qui, tout ridicule et burlesque qu'il était, jouait le grand homme depuis trois ans sans avoir encore été sifflé. Dans cette occasion le pauvre héros écrivit à l'Assemblée pour menacer et au roi pour offrir son armée, dont pas un soldat ne l'eût suivi. Tout fut fini pour lui, et, huit jours après, les jacobins criaient dans Paris : « A bas La Fayette ! » sans trouver de contradiction.

On n'avait pas vu de Fédération depuis le 14 juillet 1790, et le Roi y avait plus gagné que la Révolution. En 1792, l'état des choses était tout autre. La France avait perdu, il est vrai, de son engouement révolutionnaire, et si elle fût venue au Champ de Mars, libre et en masse comme deux ans auparavant, les jacobins auraient éprouvé un grand échec; mais les intrigants avaient fait durant ces deux années de grands progrès dans l'art de conduire les masses. Ces masses, dont le mouvement est toujours rare et bref, étaient arrivées à ce temps de fatigue et de repos où toute Révolution tombe infailliblement entre les mains d'un despote, et, au lieu d'un despotisme monarchique, elle subissait un despotisme oligarchique. Ses rêves de liberté et d'égalité exigeaient encore qu'au lieu de sentir l'éperon d'un conquérant, elle reçût les étri-

vières de ses valets; et cette France, si fièrement révoltée contre le joug des Bourbons, avait passé sans plainte sous le joug des jacobins. Il faut avoir vu, comme je l'ai vu en 1793 et en 1794, dans la campagne, dans les villes (ce que l'histoire ne dira jamais), la population entière, bons et simples paysans, marchands, artisans, propriétaires, tous, trembler devant la superbe de quelques avocats formés en *Société populaire*. Jamais vassaux ne subirent plus humblement les vexations; jamais barons ne les exercèrent avec plus d'arrogance. Cette puissance d'un petit nombre de brigands habiles, bien constitués, enrégimentés, affiliés, était alors la seule réelle. On conçoit facilement que lorsqu'elle voulut réparer les bévues du 20 Juin, elle n'eut qu'à convoquer le ban et l'arrière-ban des scélérats les plus distingués de chaque province. La Bretagne et la Provence furent préférées, l'une comme donnant les hommes les plus hardis, l'autre comme fournissant les têtes les plus chaudes. Cette idée de réunir à Paris une petite armée de brigands qui entraînerait le peuple et lui servirait d'enfants perdus, détermina les meneurs à tenter une nouvelle Fédération. Une foule de bons citoyens écrivaient des provinces : « Prenez garde, les grandes routes sont couvertes de brigands. » Mais que pouvait-on? Renvoyer ces avis aux autorités locales toutes composées de frères et amis qui répondaient : « Ce sont les plus honnêtes gens de France! »

Ainsi allait le temps, et l'horizon devenait si noir que presque tout ce qu'il y avait de jeunes gens de famille à Paris s'étaient spontanément enrôlés dans trois ou quatre bataillons de la garde nationale, les seuls sur lesquels le Roi pût compter. Le plus connu était celui des Filles-de-Saint-Thomas, le mien, que commandait le pauvre Vernan, fermier général (1), et notre maison rue Vivienne, à deux pas de l'état-major, était, en cas d'alarme, le rendez-vous convenu de plusieurs jeunes gens qui y avaient leurs habits et leurs armes. Tous ces préparatifs faits, nous dansions, nous jouions la comédie, nous faisions des orgies de campagne; jamais on n'avait été plus en train de s'amuser. Et qu'on ne s'y trompe pas; cette fois, ce n'était ni ignorance, ni insouciance; nous voyions

(1) Il avait épousé Victoire de Parseval et il mourut sur l'échafaud avec deux de ses beaux-frères. (Delahante, *Une Famille de finance*, II, p. 357-360.) *(Ed.)*.

clair, nous étions sur nos gardes et préparés à tout; mais le sentiment qui nous remplissait tous, c'était une pleine confiance, une impatience extrême d'en finir avec la canaille par un coup décisif, un vif désir qu'elle le provoquât et une entière certitude de la victoire. J'ai médité bien des fois depuis sur cette disposition des esprits et je n'ai jamais jugé que ce fût une témérité de jeunesse. Elle était fondée et calculée. Le Roi avait ce qu'il fallait pour triompher sans peine dans ce second 20 Juin. Six mille Suisses autour de Paris, sa garde soi-disant licenciée, mais présente à l'École militaire, et cinq à six mille hommes de la garde nationale. Un coup de tambour, et en une heure il avait autour de lui douze mille hommes dévoués, contre un millier de brigands envoyés des provinces et suivis par la lâche et stupide canaille de Paris. Le reste de la capitale et du royaume était neutre. Voilà ce que la Providence avait donné au Roi. Nous savions toutefois qu'il n'en ferait rien si la violence ne l'y réduisait, et nous attendions cette violence comme son salut et le nôtre. Hélas! nous ne pensions pas que, malgré nous, les Suisses, la France et la Providence, à lui seul il suffirait à se perdre. Et c'était ce que nos ennemis avaient mieux calculé que nous.

Nous dansions cependant comme on fait au camp la veille d'une bataille, et Paris n'était que jeux et plaisirs. Je venais de faire mettre la dernière main à un charmant carrick à pompe, dessiné, étudié, dirigé par moi, et qui pendant trois mois ne m'avait guère moins occupé que Leibniz, Hobbes, Pascal et Grotius; mes chevaux gris y faisaient merveille; ils triomphaient au bois de Boulogne qui était fort suivi cette année-là. On se promenait beaucoup du côté du Ranelagh, près de la Muette, et dans sa grande allée on admirait, entre autres beautés, trois sylphides, filles de Hall, assez bon peintre en miniature (1). C'étaient des figures aériennes, pittoresques, toutes célestes. L'aînée cependant l'était un peu moins que ses sœurs; elle venait d'épouser un jeune homme que nous aimions tous, Suleau, plein d'esprit et de courage, qui osait rédiger un journal monarchique et à qui ce dévouement coûta bien cher. Un soir, c'était le 9 août, j'avais mené Adélaïde, ma belle cousine

(1) Pierre-Adolphe Hall (1739-1794), Suédois de naissance, venu en France où il fut nommé peintre de la famille royale et reçut le surnom de Van Dyck de la miniature. *(Ed.)*

de Bon, au bois de Boulogne; nous devions souper chez elle et je la ramenai à son logis. Elle occupait le second étage de la maison de sa mère. Nous étions à table et fort en train de rire, lorsque nous entendîmes soudain battre la générale. A ce bruit que nous attendions tous les jours, il n'y eut qu'un cri de joie; nous sautâmes à nos chapeaux, nous courûmes chez moi faire nos toilettes, et, une demi-heure après, tout le bataillon était en armes sur le boulevard des Italiens. Nous défilâmes sans bruit par les rues de Grammont, Sainte-Anne, des Frondeurs, de l'Échelle, et par la cour des Écuries où est aujourd'hui une partie de la rue de Rivoli, et nous entrâmes sur la grande terrasse des Tuileries par la grille du pavillon de Marsan qui depuis n'a presque pas changé de place. Trois autres bataillons fidèles, dont celui des Petits-Pères, y étaient avant nous.

Les grilles furent fermées. Rien n'était alors plus aisé que les Tuileries à défendre contre un coup de main. Du côté du Manège, comme du côté de la rivière, régnait dans toute la longueur du jardin un mur qui ne donnait d'entrée que par deux petites grilles voisines du Château. Je ne parle pas des deux passages étroits des Feuillants et de l'Orangerie qu'un gabion et quatre hommes auraient suffisamment protégés. Du côté de la place Louis XV régnait un vaste fossé, véritable fortification, qui ne donnait passage que par le Pont-Tournant qui y faisait l'office d'un pont-levis. Du côté opposé ne régnait pas comme aujourd'hui l'immense Carrousel entièrement vide. Depuis l'aile qui servit de passage à la fuite de Henri III, jusqu'à celle de la rue de Rivoli, cette place, infiniment plus petite et plus irrégulière, était séparée du Château par trois cours qu'accompagnaient des bâtiments de service. L'accès de la place était étroit et tortueux et les murs des trois cours augmentaient la difficulté des approches. Enfin, en fermant le pont Royal, le guichet de Marigny, beaucoup moins large alors qu'aujourd'hui, et la grille du passage Dauphin, il ne restait pour approcher du château que la rue Saint-Nicaise, assez resserrée, et le contour que faisait alors la rue de l'Échelle. Combien fallut-il de trahison d'une part et de sottise de l'autre pour perdre cette journée!

Je crois qu'il était environ minuit quand les quatre bataillons se trouvèrent en bataille le long de la terrasse du Château. Cette nuit

fut longue, muette : l'attente d'un grand événement rend toujours silencieux. Il n'en reste devant mes yeux que la présence de Pétion que je n'avais pas encore vu. Ce misérable avocat, qui naguère avait acheté la mairie de Paris à force de bassesses, venait inspecter la police de sa cité ou plutôt reconnaître la place qu'occupait l'armée du trône et marquer la place qu'il destinait à sa propre armée. C'était un grand homme blond, d'une beauté fade et d'un air doucereux, lâche et fourbe (1). C'était lui qui, — lorsque, après le 20 juin, la cour fit fermer les Tuileries, et que l'insolente Assemblée fit rouvrir d'autorité la grille de la terrasse des Feuillants, sous prétexte que cette terrasse était une dépendance du Manège, — c'était lui qui, pour donner une satisfaction dérisoire aux plaintes de la Reine, avait imaginé la plaisanterie anacréontique de faire tendre une faveur tricolore depuis la grille de Marsan jusqu'au passage des Feuillants, comme une barrière que la magnanimité des sans-culottes dédaignerait de franchir. Ce qui nous rendait les meneurs d'alors plus particulièrement odieux, c'est qu'aucun, sans exception, n'était ni un Marius, ni un Cromwell; tous étaient des cuistres et des pleutres, gens de néant qui étaient restés et qui depuis restèrent dans le néant. Celui-ci, entré sur la terrasse en conquérant, y passa malgré lui trois heures dans de mortelles angoisses qui lui firent chèrement acheter son triomphe. Comme on ne voyait en lui qu'un espion en écharpe, une douzaine de nos grenadiers l'entourèrent et le promenèrent honorablement jusqu'au point du jour sans le laisser reposer, respirer ni regarder. Leur société lui sauva probablement la vie, car, pendant cette promenade, on délibérait sur la manière de se débarrasser de lui, et j'ai vu vingt fusils braqués sur lui, qui eussent fait feu sans le rempart que nos grenadiers lui faisaient.

Au point du jour, de nouveaux bataillons de la garde nationale arrivèrent par les quais et furent distribués dans des parties plus éloignées du jardin. C'est tout ce qu'osa la prévoyance de la cour. Ils auraient dû être exclus de cette enceinte comme ennemis; ils y furent admis comme défenseurs. Chacun d'eux avait comme nous

(1) Pétion était, en effet, ce qu'on appelle un bel homme; et un pamphlétaire de 1793 reconnaît qu' « il n'a rien à regretter pour le physique », que « sa taille, sa figure, sa douceur, son urbanité préviennent en sa faveur ». (*Mémoires de Petion*, p. p. DAUBAN, 1866, p. 179.) *(Ed.)*

ses deux pièces de canon, et je me rappelle qu'un d'eux fit la bravade de les braquer contre nous et le Château.

A six heures du matin, Louis XVI vint nous passer en revue. Quelle revue décourageante pour des hommes qui ne demandaient qu'un maître et un guide! Je le vois encore, le malheureux prince, passant devant notre front, muet, soucieux, dandinant, semblant nous dire : « Tout est perdu. » Le petit groupe qui l'entourait avait beau dire : *Vive le roi, messieurs!* on nous avait commandé le silence sous les armes et nous obéissions quand il fallait désobéir. Quant aux bataillons rebelles, ils ne connaissaient de cris que *Vive la nation!* Tout fut donc muet, roi et armée. Le roi crut voir sa condamnation dans notre silence, et nous lûmes sa perte dans le sien.

Cependant, la rumeur allait croissant avec le jour. Tous les tocsins de Paris étaient en branle. C'était la générale du peuple qu'il battait lui-même en s'emparant des clochers. Un petit corps de Suisses arriva. Mais c'étaient les six mille qu'il aurait fallu avoir. On commençait à s'en apercevoir. L'ordre de marcher leur fut envoyé. Ils étaient à moitié chemin quand ils reçurent contre-ordre. Ce petit corps de Suisses occupa la cour de Marsan. Nous quittâmes la terrasse pour défendre les deux autres. C'était le Carrousel qu'il fallait occuper, c'étaient les petites rues et le guichet de Marigny qu'il fallait fermer. Rien de tout cela n'eut lieu. Nous restâmes, Suisses et Français, emprisonnés dans nos cours, et la place fut laissée telle, nette et ouverte à tout venant. Nous faisions un champ de bataille à l'ennemi.

Vers les dix heures du matin parut cette hideuse colonne qui, après s'être amassée à son aise dans les faubourgs Saint-Antoine et Saint-Marceau, était venue, partie par les boulevards, partie par les quais, se réunir dans la rue Saint-Honoré où elle roulait lentement comme les torrents de lave qu'on voit à peine se mouvoir et qui portent partout le ravage. Ces misérables, armés de broches, de mauvais sabres, d'épées rouillées, s'imaginaient pour la plupart aller jouer un second 20 Juin; mais les chefs leur gardaient une autre fête. On laissa donc cette armée en guenilles déboucher librement par la rue Saint-Nicaise, couvrir le fond et les flancs du Carrousel, braquer ses canons au milieu de la place.

Voilà donc, à force de trahisons et de stupidités, deux armées rangées en bataille sous les fenêtres des Tuileries, et le trône prêt

à être joué à pair ou non; car, si nous étions les plus braves, la populace était la plus nombreuse; si nous étions retenus, emprisonnés par nos autorités, elle était poussée et précipitée par les siennes, elle débordait à flots, et ses chefs, Bretons et Marseillais, ne marchandaient pas à jeter deux mille hommes à la boucherie pour un qui arriverait au Château. On vint alors nous lire la loi martiale et l'ordre municipal, non pas d'attaquer, certes, mais de repousser la force par la force. En entendant cet ordre si tardif, nos canonniers quittèrent leurs pièces en déclarant qu'ils ne tireraient pas sur le peuple. Il se fit un tumulte affreux. J'ignore s'ils furent sabrés ou chassés; mais nos canons restèrent abandonnés; des canonniers suisses vinrent les servir. Hé bien, dans ce moment en apparence si critique, un roi qui aurait eu du cœur et de la tête, qui aurait cru un moment en lui-même au lieu de croire éternellement aux autres, un tel roi eût encore été le maître de cette terrible journée. Il fallait monter à cheval, parcourir nos rangs au galop, les électriser par des paroles, faire ouvrir les portes, et, au lieu de nous laisser attendre sous clef les coups de canon, nous jeter la baïonnette au bout du fusil sur cette dégoûtante armée. Il n'y avait pas deux cents pas de course entre nous. Deux minutes mettaient nos baïonnettes dans leurs flancs et cinq minutes les dispersaient. Ce n'est pas une exagération, une gasconnade : quand, une heure après, les Suisses tirèrent leurs premiers coups de canon, l'épouvante fut telle parmi cette populace, qu'en un moment le Carrousel fut vide; tout se dispersa dans les petites rues voisines, et, s'ils revinrent, c'est que les meneurs, qui savaient la mesure de leur courage, avaient aposté aux extrémités de ces rues de petits pelotons de cavalerie qui chargèrent vigoureusement ces fuyards et les refoulèrent sur le champ de bataille. La populace vaincue, c'était la France reconquise. Deux compagnies fermaient le club des Jacobins; le roi entrait en maître dans l'Assemblée; la municipalité et les sections étaient renouvelées, les meneurs arrêtés, la garde nationale cassée et réformée; vingt-quatre heures suffisaient à ces premiers actes et donnaient force et temps pour le reste en donnant confiance à la masse qui ne demandait en France qu'un plus fort (1).

(1) Les corps de la garde nationale où la majorité étaient jacobine restèrent au moins passifs. Les assaillants n'eurent d'autres alliés que le roi et ses conseils.

Au lieu de cela, voici ce qui arriva. Nous frémissions de rage derrière nos murs qui ne nous permettaient même pas d'envisager l'ennemi, qui lui donnaient courage, qui l'empêchaient de nous voir! Pendant ce temps, Rœderer arriva au Château, Rœderer, de sinistre et hideuse mémoire; il apportait ce conseil trop fameux de quitter les Tuileries, pour éviter un nouveau 20 Juin, et d'aller à l'Assemblée. Louis XVI hésita, mais il se rappela Charles I[er]; Charles I[er] eût combattu; Louis XVI céda. On suivit l'avis de Rœderer et on se jeta dans la caverne du tigre pour n'avoir pas un troupeau de moutons à combattre. On sait que Rœderer, ne pouvant nier ce conseil, en a toujours nié l'intention; mais il a vainement calomnié son habileté (1). Louis XVI partit donc pour l'Assemblée; il se fit accompagner par une compagnie de Suisses et par les chasseurs de mon bataillon qu'il affectionnait particulièrement.

L'ordre de rétrograder fut envoyé aux Suisses qui s'avançaient à marches forcées. Le pauvre roi avait une si terrible peur d'être inconstitutionnel que, dans cette journée où il y allait de son trône et de sa vie, il n'avait même pas appelé de l'École militaire les dix-huit cents hommes de sa fidèle garde licenciés inconstitutionnellement par l'Assemblée. Le douloureux cortège se mit en marche; il descendit en silence le grand escalier de l'Horloge bordé de vieilles moustaches suisses qui ruisselaient de larmes. Le roi et la reine marchaient les premiers. Madame Élisabeth suivait entre les deux enfants. Voilà ce qui restait de cette famille si nombreuse, et tout cela devait périr, hors une seule! Venaient ensuite une cinquantaine de personnes de leur service. Nos deux compagnies enveloppaient le groupe. Vers la moitié du jardin, les vingt-quatre députés d'étiquette vinrent au-devant du Roi qui leur dit, autant que je puis me le rappeler : « Je me rends dans le sein de l'Assemblée pour épargner des crimes à mon peuple. » Hélas! il venait les lui aplanir! Il entra dans l'Assemblée par la porte du passage des Feuillants. Nous restâmes au pied de l'escalier qui descendait de la terrasse. Nous n'y étions pas depuis un quart d'heure que nous vîmes avancer le long de la terrasse des sans-

(1) Non : Rœderer était sincèrement convaincu, comme il l'a dit, que la résistance serait inutile et sanglante, que les défenseurs du château n'étaient pas en nombre suffisant, et que « leur volonté n'était pas bien disposée». *(Ed.)*

culottes armés de piques que surmontaient des espèces de casques rouges et noirs. A mesure qu'ils approchaient, nous reconnûmes cinq têtes que ces cannibales venaient d'abattre dans la cour des Feuillants. J'en reconnus deux. L'une était celle d'un garde du corps que j'avais connu à Poitiers, M. de Vigier de Mirabal ; l'autre était celle de l'infortuné Suleau (1). Membres d'une police secrète qui se faisait pour le roi, à l'insu du roi même, ils avaient été surpris la nuit dans les Champs-Élysées, puis déposés au corps de garde des Feuillants, d'où cette horde furieuse était venue les arracher. En écrivant ceci, j'éprouve encore par un contre-coup électrique le sentiment inexprimable d'horreur qui me pénétra. Ces monstres riaient, et du haut de la terrasse baissaient jusqu'à nous leurs exécrables trophées. A peine avaient-ils passé que les premiers coups de canon se firent entendre du côté du Château ; les premières décharges furent suivies d'un intervalle de silence. Ce fut le moment où la populace épouvantée évacua le Carrousel. Peu de temps après, la canonnade recommença, ainsi qu'un feu très nourri. Ce fut le moment où cette canaille, refoulée par des charges de cavalerie, revint sur cette place qu'elle venait de quitter en fuyant, et elle fuyait encore ! Mais les défenseurs du Château, les Suisses seuls exceptés, étaient pêle-mêle et sans ordre dans les cours ; des murailles, des portes les gênaient : ils n'avaient su ou pu profiter de la fuite des assaillants pour s'emparer de leurs canons. Ces canons avaient un grand avantage sur les nôtres, tirant à pleine volée par-dessus les murs, sur toute la face du Château, dont ils criblaient le premier étage, encombré d'amis et de serviteurs du Roi, tandis que les nôtres n'avaient pour se faire jour que l'étroit intervalle des portes. Cependant, quelque peu d'effet qu'ils pussent faire, chaque coup portait dans les rangs du peuple ; les leurs ne nuisaient qu'aux pierres et aux fenêtres du Château, et il est plus que probable que, si le combat avait pu durer, la victoire nous serait demeurée. Mais il fallut que l'infortuné Roi achevât sa ruine si bien commencée. Otage au sein de l'Assemblée, il fit ce qu'hélas ! il eût fait de même en pleine liberté : il envoya aux siens l'ordre de cesser le feu et de se replier... Se replier, grand Dieu ! Et où ? Dans le Château, pour y être massacré un

(1) Cf. sur la mort de Suleau les *Mémoires* de Thiébault, I, p. 303, et les Goncourt, *la Société française pendant la Révolution*, p. 265. *(Ed.)*

à un comme le furent tant d'autres! Dans le jardin que dix minutes après sillonnaient déjà les canons des vainqueurs? Le poste de la terrasse des Feuillants n'était plus tenable. Nous entrâmes dans le passage pour ne pas nous éloigner de la famille royale et nous y restâmes trois mortelles heures au bruit des décharges qui sifflaient le long de la terrasse et aux cris de l'Assemblée qui décrétait la suspension du Roi. Enfin, l'ordre nous vint de regagner nos foyers. Tout était fini pour nous, pour le Roi, pour la France. On se dispersa, car il ne fallait plus montrer à cette populace enivrée, ni une compagnie, ni des armes; l'habit nous sauva; tout habit rouge était massacré; mon habit bleu traversa lentement les rues, le fusil sous le bras, à travers des hordes de furieux qui couraient en hurlant au pillage et au meurtre. A six heures du soir, je rentrai épuisé de douleur et d'indignation chez ma mère. Elle n'avait rien entendu, rien vu, rien su; la monarchie croulait sans que la rue Vivienne s'en fût aperçue. « Ma mère, lui dis-je il faut quitter Paris qui va devenir un champ de carnage et de, persécutions. » Sur mes instances, elle consentit à se rendre à Loches, où je comptais sur le crédit et l'habileté de Barreau.

En vingt-quatre heures, Paris avait changé de face; on n'y rencontrait plus une voiture; si un bruit de roue se faisait de loin entendre, c'était un fiacre; personne n'osait plus être vu, être riche, être supérieur de personne. Les portes de la ville étaient fermées. Les sections, le bonnet rouge en tête, faisaient la nuit des visites domiciliaires, non pas là ou là, mais partout, pour découvrir un émigré, un défenseur du roi, un des Suisses échappés, car leur massacre continuait partout où ils étaient reconnus : c'était jusque dans les plus honnêtes artisans une frénésie incompréhensible. Un jeune et honnête graveur m'apportait chaque mois les livraisons de la galerie du Palais-Royal; il avait la candeur et la timidité d'une fille. Je le vis quelques jours après le 10 Août; il rayonnait de gloire et de joie. « Qu'avez-vous, lui dis-je? — Ah! monsieur, me répondit-il, la Providence m'a bien servi : j'ai tué trois Suisses. » Cependant, les prisons s'encombraient. Soupçonnés, convaincus, tout y entrait pêle-mêle. Qui avait grondé son perruquier, quitté son cordonnier, n'était pas sûr de coucher dans son lit. Les espions, les dénonciateurs pullulaient parmi les domestiques, et on amoncelait cet immense holocauste qui devait être

immolé dans les journées de Septembre. La terreur était universelle : les uns la subissaient; les autres l'exerçaient, et ceux-là étaient des malheureux, chassés par la peur à la poursuite des autres, tremblant d'être moins fanatiques que les deux ou trois hurleurs de leur section (car les sections étaient devenues des clubs), et s'évertuant à qui jouerait le mieux le rôle de sans-culotte, eux qui auraient de si bon cœur crié *vive le Roi!* si le roi avait voulu être vainqueur! Jamais despotisme n'a possédé la dixième partie de l'empire qu'exerçait cette petite et sale oligarchie. Elle avait des yeux et des bras partout. Despotisme bizarre dont la tête était alors à la municipalité de Paris! L'Assemblée législative avait convoqué la Convention et on la tenait pour morte; les clubs sectionnaires effaçaient le club des Jacobins et ne recevaient d'impulsion que de la municipalité victorieuse. La famille royale avait passé de la loge du logotachygraphe dans la tour du Temple, et le parti d'Orléans n'osait plus parler de lui-même.

Quitter Paris dans de telles circonstances n'était pas chose facile, et encore moins le départ d'une famille entière, mère, enfants et domestiques. Bien en prit à ma mère d'avoir un chien nommé Brutus, d'être toujours aimée de tous, de s'être constamment fournie chez ses voisins et surtout d'avoir beaucoup d'argent. Je ne saurais nombrer la quantité d'emplettes qu'elle fit dans l'espace d'un mois pour conquérir les voix de son quartier. Elle réussit enfin; ses passeports furent décrétés à la pluralité des voix dans l'église des Filles-Saint-Thomas. Il fallut seulement avoir la prudence de les diviser. Elle en eut un pour elle, sa fille, une femme de chambre intitulée *bonne,* et, je crois même, pour un domestique, tant on avait d'égards pour elle! Le cuisinier et sa femme, un aide de cuisine, un maître d'hôtel, la femme de chambre et ma sœur, mes deux domestiques eurent des passeports particuliers, l'un pour une cause, l'autre pour une autre. C'était à qui nous suivrait, tant la crainte de rester sur le pavé inspirait de fidélité! Il ne resta à Paris que le portier Bazin et sa femme qui avait été nourrice de ma sœur, excellents jacobins qui nous servaient depuis vingt ans et pour qui nous étions ce qu'ils aimaient le mieux au monde après la *liberté*, l'*égalité* ou la *mort*. Ma mère garda ces frères et amis comme une sauvegarde pour sa maison. Ils eurent même le secret de plusieurs caisses précieuses qui furent transportées au grenier et

murées. Toutefois, comme il fallait au moins un maréchal des logis à une telle colonie, mon passeport devança de quinze jours ceux de la famille, et ce fut le dimanche 2 septembre que je partis seul, dans un petit cabriolet de louage, pour aller prendre je ne sais où la diligence d'Orléans. Mais j'avais, pour mon malheur, emporté avec moi un très joli nécessaire d'argent qui me suivait partout. J'ignorais un ordre municipal qui défendait de laisser sortir or ni argent des barrières. Me voilà donc refusé à la barrière d'Ivry, repoussé à celle d'Enfer, rudoyé à celle du Maine, renvoyé de section en section, proposant partout de laisser le coupable nécessaire en dépôt et de n'emporter que ma personne, tant qu'à la fin je commençais à paraître suspect, lorsque je pris le parti sage de retourner à nuit close à la maison. C'était le dimanche, jour où ma mère avait du monde à souper. Je trouvai tout le monde muet, consterné; c'était, et je l'ignorais encore, ce même jour qu'avaient commencé les massacres; il n'y avait personne d'honnête à Paris qui n'y eût dans les prisons parents, amis ou connaissances; ma mère jeta un cri de douleur en me revoyant.

Je ne veux pas faire ici de l'histoire; je me souviens encore du manifeste, déplorable gasconnade, qui porta l'exaspération au comble, de la retraite de Luckner, de la marche du roi de Prusse en Champagne, et des trahisons du duc de Brunswick qui sacrifia aux 11 millions qui lui furent jetés le salut de Louis XVI, sa parole et l'honneur du roi de Prusse qui, sans ses perfidies, fût entré huit jours après aux Tuileries (1). La nouvelle de ses premiers succès fut le signal de cette Saint-Barthélemy plus horrible que l'autre et qui dura trois jours, sans que de vingt mille gardes nationales, une compagnie fût commandée pour s'y opposer. On a beaucoup raconté sur ces horribles journées. Voici un trait extraordinaire et qui fait grand honneur à M. de Chazet. Avec une figure de chien de berger et une avarice sordide, c'était le ladre le plus fastueux qu'ont pût voir. Il sauva la baronne de Mackau, belle-mère de sa seconde fille et sous-gouvernante des enfants de France. Elle avait été des premières emprisonnée à la Force. M. de Chazet prodigua l'or pour s'assurer de quelques honnêtes plébéiens de ce quartier, et, bien instruit du jour où l'horrible tribunal populaire

(1) On sait aujourd'hui que Brunswick a toujours agi loyalement. *(Ed.)*

devait siéger à la porte de la Force, il s'y rendit de grand matin, déguisé en sans-culotte. Quand le tour de la baronne arriva de comparaître devant ces juges d'enfer, — car, par un dernier bouleversement de toutes les idées, ces cannibales rouges de sang avaient une justice et une légalité, laissaient parler et plaider, jugeaient avant d'assassiner — M. de Chazet prit en style des Halles la défense de l'accusée, et si bien, qu'appuyé par ses compères, il parvint à la faire absoudre. Ce trait est admirable ; il rachète bien des travers. Il fallait que cet homme bizarre et désagréable eût réellement quelque autre mérite intrinsèque que du courage, de l'esprit et 300,000 livres de rentes, car il était tendrement aimé de son excellente femme et de la charmante Félicité de Mackau.

Quelques jours après, l'ivresse du sang cuvée et la nouvelle publiée de la retraite des Prussiens ramenèrent une apparence de calme dans Paris. Jusqu'alors, on ne trouvait partout qu'une rumeur incessante, joie dissimulée, peur qui courait aux armes, rage qui s'exhalait en imprécations. Sur chaque place, dans chaque carrefour, s'élevait un théâtre tricolore où des racoleurs empanachés enrôlaient des volontaires au son d'une musique guerrière. L'insuffisance de ces moyens donna promptement la mesure du patriotisme général et produisit la loi de la première réquisition ou de l'enrôlement forcé, premier fruit de la liberté. Mon âge (j'avais à peine vingt-quatre ans) m'y comprenait et m'a valu pendant six années bien des tracasseries.

Je partis enfin, tête levée, par la diligence d'Orléans. Il s'y trouvait un petit monsieur gros, court, rond et frais, Lorrain de naissance, fils d'un M. de Marcol, procureur général ou président du parlement de Nancy, parleur impitoyable, rieur à faire pleurer, provincial à vingt-quatre carats, et qui, craignant les envieux, allait cacher l'éclat de tant de mérites dans le château solitaire de Fontpertuis, près Beaugency. En vingt tours de roue, M. de Marcol de Manoncourt (car il confiait ce supplément féodal dans le tuyau de l'oreille et à ses seuls intimes) devint donc mon ami juré. A quelques lieues d'Étampes, précédant à pied la diligence qui relayait, nous rencontrâmes en trois voitures le funèbre cortège des prisonniers d'Orléans, Brissac, Lessart et tant d'autres, derniers honnêtes gens qui se soient assis au conseil de Louis XVI. Il ne leur restait qu'un jour à vivre. Tandis qu'à cette vue mes cheveux

se dressaient sur ma tête, mon petit Lorrain s'époumonnait à crier : *A la guillotine!* « Malheureux, lui dis-je en le tirant par son habit, taisez-vous donc au moins. — Hé, me dit-il, c'est que j'ai peur. » — C'était là l'histoire de toute la France (1). A Beaugency, ce jeune héros me quitta en m'invitant à ses noces, car il allait tâcher d'épouser à Fontpertuis la seconde fille de Mme de Bonvoust; et, ce qu'il y a de plaisant, c'est que, trois ou quatre ans plus tard, je me trouvai à cette noce.

Nous nous établîmes à Loches tant bien que mal, décidés à y vivre jusqu'à des temps meilleurs, et nous eûmes l'existence la plus paisible, la plus retirée.

Bientôt même, je me risquai à pousser des pointes au dehors, ne fût-ce que pour jeter sur nos biens le coup d'œil du maître.

Ma mère possédait dans le Nivernais une terre d'Alligny, qui, bien que la première baronnie de la province, était fort petite; son revenu n'allait pas à plus de 8 à 10,000 francs. Elle avait néanmoins un gros et vieux château carré, très féodal et flanqué de quatre énormes tours. La paroisse avait pour curé un ci-devant grenadier des gardes-françaises, le plus bel homme et le plus grand chenapan qu'on pût voir. Il s'était fait nommer maire, et, quand un décret ordonna de faire disparaître tous les signes de féodalité, il prit nos tours pour un emblème, convoqua les paroisses voisines et en vingt-quatres heures les traita comme la Bastille; après quoi, il m'envoya le mémoire de la démolition. La chose était un peu grave; il fallait l'aller voir par ses yeux. Mais *aller* n'était pas chose facile alors; c'était dans l'hiver, au plus fort de la Terreur; on se moquait des passeports; on trouvait un corps de garde de demi-lieue en demi-lieue et une société populaire dans chaque bourg; un cabriolet affichait une aristocratie révoltante; la queue et la poudre que j'avais encore manifestaient des sentiments contre-révolutionnaires. Il fallut donc couper ma queue, laver mes cheveux, laisser croître mes moustaches et m'affilier aux jacobins de Loches pour avoir un diplôme de sans-culotte qui ferait tomber devant moi

(1) On sait que les cinquante-trois prisonniers détenus à Orléans, entre autres le duc de Cossé-Brissac, les anciens ministres Lessart et d'Abancourt, le juge de paix Larivière, des officiers et bourgeois de Perpignan accusés d'avoir voulu livrer la citadelle, furent massacrés le 9 septembre, à Versailles. Ils avaient séjourné le 6 et le 7 à Étampes; Frénilly les a donc rencontrés le 8. *(Ed.)*

toutes les barrières. Au bout de deux semaines, j'étais prêt. Barreau et moi nous enfourchons deux bidets et en quatre ou cinq jours nous arrivons sans encombre à Cosne-sur-Loire, la ville la plus voisine d'Alligny. Nous avions quelque argent. On nous engagea à nous en défaire comme de chose suspecte, parce qu'un commissaire de la Convention venait de faire main basse sur ce métal, arrachant jusqu'aux pendants d'oreilles et aux boucles des paysannes, au point qu'il fallut perdre au change pour obtenir des assignats.

Cosne faisait de grands préparatifs pour la fête de la Raison qui devait se célébrer le surlendemain. Nous logions dans la meilleure auberge de la ville; notre hôtesse, bonne femme, bonne mère et, de plus, fort aristocrate, était pour son malheur la plus belle femme de Cosne. Une députation de la société populaire la somma de représenter la déesse Raison; elle dut se soumettre. Quant à nous, qui, tout en arrivant, avions donné patriotiquement, pour la fête, deux pièces de vin que mon fermier me devait, une autre députation vint nous inviter au banquet civique, souper qui eut lieu dans l'immense salle voûtée et sans fenêtres d'un ancien couvent. Il n'y avait que des hommes. Tous les garçons couteliers, faiseurs d'ancres, etc., de Cosne étaient rangés debout, moi comme eux, devant des planches qui servaient de table, sans nappes, serviettes, couteaux, cuillers ni fourchettes. Tout se faisait avec les doigts. Mon voisin eut l'imprudence de tirer un eustache de sa poche; il s'éleva une huée générale. Pas de carafes, pas de bouteilles, pas de verres, mais des cruches de vin qui passaient de bouche en bouche; et si bien qu'au bout d'une heure la moitié des convives cessa d'être sur ses jambes. Au milieu de la salle était une tribune; on y fit d'abord des discours, puis on y débita des chansons dont cinq ou six cents voix hurlaient le refrain; puis vinrent des motions, entre autres, celle de couronner la fête en mettant toutes les catins de Cosne en réquisition.

Telle fut ma bienvenue dans la capitale de notre baronnie. Quant à Alligny, vous pensez bien que je n'eus qu'à approuver l'acte patriotique de nos chers paysans et à féliciter l'honnête curé d'avoir fait si dextrement de notre château un cul-de-jatte. J'ordonnai de murer les quatre pans coupés qui restaient, et je partis de ce pays où le pavé brûlait : peu après, une prétendue conspi-

ration découverte en fit arracher dix-neuf pères de famille qui allèrent tous à Paris périr sur l'échafaud (1).

Ce voyage m'en rappelle un autre moins lointain et périlleux. On ne faisait pas alors une lieue sans événement. Non loin de Loches était le château de Chenonceaux, bâti sur le Cher par un trésorier de François I[er], accru d'un pont par Diane de Poitiers et d'une galerie sur ce pont par Henri II, habité par Catherine de Médicis et alors possédé par Mme Dupin. L'envie me prit de le dessiner. Je partis seul sur mon bidet. Je passai le Cher à un bac en face de ce beau et pittoresque monument. Je laissai ma monture dans un bouchon du village et me voici rôdant, allant, revenant, avançant, reculant, passant, puis repassant le Cher tout autour du château pour trouver le point de vue le plus favorable. Enfin, je tire mon album, je taille mes crayons, et je m'assieds au bord de l'eau en face du pont de Diane de Poitiers. J'avais oublié la Vendée qui mettait tout le pays en mouvement. Je n'avais pas dessiné trois arches que je me sentis mettre la main sur le collet. En me retournant, je me vis entouré de vingt jeunes gars, le fusil sur l'épaule. la fleur du village, qui, ayant épié mes marches et contre-marches et les voyant finir par un dessin, me tenaient pour un espion qui venait lever le plan du château. C'est ce que m'expliqua en fort bons termes le curé de Chenonceaux qui les accompagnait, probablement pour leur éviter quelque sottise; ma réponse fut de me nommer et de leur montrer les feuilles de mon album où il y avait des têtes, des fleurs, des arbres, des vers, etc. Cet inventaire divertit nos villageois, et le bon curé, qui était en même temps le régisseur de Mme Dupin, me pria poliment d'être le prisonnier de sa patronne. C'est ainsi que je fis connaissance avec Chenonceaux que j'ai tant revu depuis. Je fus reçu par l'antique Mme Dupin comme les femmes de quatre-vingt-quatorze ans reçoivent les jeunes gens de bonnes manières et de bonne tournure. Les femmes de quarante ans n'aiment pas la jeunesse qui leur rappelle ce qu'elles ne sont plus. Mais les femmes de quatre-vingt-dix ans aiment la jeunesse qui leur rappelle ce qu'elles ont été. Mme Dupin était parée pour son âge, fort blanche, peu ridée, et ses traits mignons montraient encore quelle avait dû être cette beauté céleste

(1) L'auteur se rappelle sans doute le jugement de onze habitants de Cosne, dont huit furent exécutés (10 juin 1794). *(Ed.)*

à l'âge où la marquise de Noailles la mena avec elle voir sa tante de Maintenon retirée à Saint-Cyr; sa mémoire était la mémoire fraîche et facile d'une personne de vingt ans. Je l'ai vue lire le matin une lettre de Voltaire et nous la redire le soir sans en passer un mot. Je dis nous, parce qu'elle avait là pour société ses deux petits-neveux, René et Auguste de Villeneuve, presque enfants encore (1). Le reste de son intérieur se réduisait à son curé, à une dame de compagnie et à ses *perruches* qui n'étaient pas des perroquets, mais de petites paysannes de quinze à vingt ans, qu'elle tenait autour d'elle pour en recevoir mille petits soins et voir de la jeunesse. Sa vie était fort singulière. Elle n'avait d'heures ni pour dormir ni pour manger. Aussi chaque domestique faisait de tout, hors son service. Elle avait pris du prince de Conti un excellent cuisinier dont elle avait fait un gargotier : à l'heure du dîner, il était dans le parc à lire Voltaire qu'il prêtait à sa maîtresse. Plus d'une fois, nous autres jeunes gens, nous descendîmes aux cuisines, dans les culées du pont, pour faire notre déjeuner nous-mêmes. Salon, salle à manger, tout se faisait dans l'immense chambre à coucher de Mme Dupin. Lorsque l'heure du dîner était décidée, on s'y réunissait; elle tenait le milieu de la table, mangeait trois bouchées par politesse et servait ce qui était devant elle, tout jusqu'à une omelette, avec ses petits doigts, car les belles le faisaient ainsi au temps de la Régence et cela passait pour une sauce de fort bon goût. Mais, si elle ne mangeait pas à table, elle marquait ce qu'on devait lui garder, et les plats qu'elle désignait allaient prendre place sur des rayons, dans un grand cabinet voisin qui lui servait de buvette quand la fantaisie de manger lui prenait; j'y suis entré plusieurs fois et il y avait toujours là de quoi servir une table de dix couverts. Au-dessus de sa chambre à coucher était une autre chambre non moins vaste, la chambre de Diane de Poitiers dont elle conservait le nom et le portrait. C'était une salle carrée, éclairée par une grande fenêtre d'où l'on voyait tout le cours du Cher, et, dans un coin, une petite garde-robe à ne pas tenir quatre personnes. Rien de plus, pas un dégagement, et tout passait par la chambre à coucher.

La bonté de Mme Dupin avait permis que tout le pays fît son

(1) L'un épousa depuis Mlle de Guibert et l'autre Laure de Ségur, fille du maître des cérémonies de Bonaparte.

passage de la belle galerie parquetée qui s'élevait sur le pont. Cette galerie était admirable par son double rang de fenêtres qui découvraient le Cher en amont et en aval. Elle avait pour décorations une quantité de mauvais portraits des plus grands personnages de plusieurs siècles. A son extrémité, de l'autre côté du Cher, on descendait dans un second parc. Car ce bel édifice était incomplet. Le projet de bâtir sur la rive opposée un corps de château pareil au premier n'avait jamais été exécuté, et le trésorier de François Ier avait bien justifié sa devise qu'on trouvait là sur chaque porte : « S'il vient à point, il m'en souviendra. » C'est dans le second parc qu'est l'allée de Sylvie célébrée par Rousseau. On retrouve Rousseau à chaque pas dans ce séjour, mais nulle part mieux que dans ce qu'on appelle le *petit château*. C'est une longue maison en galerie qui borde d'un côté la cour ou esplanade d'entrée; le parterre de Catherine de Médicis, encore fort majestueux, est de l'autre. Cette galerie que Rousseau habitait avec ses élèves, les deux fils de Mme Dupin, MM. de Francueil et de Chenonceaux, est partagée en huit ou dix salles où cet ami de la nature avait fait réunir à grands frais, par le fermier général Dupin, toutes les collections que l'art peut imaginer : cabinet de physique, cabinet de chimie, cabinet d'histoire naturelle, bibliothèque, salle de dessin, de sculpture, etc. Tout cela, quand je l'ai vu, avait encore son inventaire complet, tapissé de toiles d'araignées. On sait quels brillants sujets en sortirent. Ce souvenir était le seul que Mme Dupin s'obstinait à chasser de sa mémoire. J'ai essayé une fois de lui parler de Rousseau et je n'en ai pu tirer que ces mots : *C'était un vilain coquin*. Depuis, j'ai voulu aussi parler de cet homme à Mme d'Houdetot; elle était moins aigre, mais encore plus muette. Il avait laissé du malheur partout où il avait passé (1).

Il fallut m'arracher aux délices de Chenonceaux pour retourner à Loches et de là me jeter dans le gouffre de Paris où m'appelaient fort à contre-cœur des affaires de toutes sortes. Ma mère n'avait pu employer qu'une partie des fonds de la charge d'administrateur général. L'hôtel de Jonzac ne coûtait plus, mais ne rapportait rien;

(1) On sait que Rousseau passa l'automne de 1747 à Chenonceaux et qu'il y composa la médiocre comédie de *l'Engagement téméraire* et sa meilleure pièce de vers, *l'Allée de Sylvie*, où il chante la « douce et charmante rêverie ». *(Ed.)*

les rentes se payaient en assignats dont la dépréciation croissait rapidement; on la forçait de recevoir des remboursements qu'aucune loi n'empêchait encore; enfin, des bâtards venaient lui disputer la succession de M. de Saint-Waast. Je me retrouvai donc à Paris à l'époque la plus cruelle de la Terreur. Les Cordeliers avaient succombé; les loups cédaient le champ de bataille aux tigres et aux hyènes. Je voulus voir une fois les hécatombes journalières. Ce fut dans la rue Saint-Honoré. Trois charrettes peintes en rouge, attelées de deux chevaux, escortées de cinq ou six gendarmes, traversèrent au pas une foule immense et silencieuse qui ne montrait pas de joie et n'osait montrer d'horreur. Chaque voiture contenait cinq ou six condamnés. Je ne me rappelle distinctement que la première, parce que deux figures me frappèrent de surprise et d'horreur. L'une était celle de Danton, le Pompée de Robespierre, la grande victime du jour. Son énorme tête ronde fixait orgueilleusement la foule stupide, l'impudence était sur son front, et sur ses lèvres un sourire qui grinçait de rage et d'indignation. L'autre était... le dirai-je? Hérault de Séchelles, morne, abattu, la honte et le désespoir sur le front qu'il baissait jusqu'à ses genoux, les cheveux noirs, courts et hérissés, le col décolleté, vêtu à demi d'une mauvaise robe de chambre brune. Il m'apparut soudain tel que je l'avais vu au Parlement, quand il m'y reçut avocat : beau, jeune, élégant, dans la plus noble recherche de la coiffure et de la parure. La philosophie l'avait jeté dans la Révolution, l'orgueil l'y avait retenu, la peur l'y avait enchaîné; il avait de plus que les autres le malheur d'être méprisable. Tel je revis l'objet des prédilections et des espérances de ma mère, son gendre d'adoption, le modèle qu'elle avait offert à son fils (1)!

Peu de jours après, toute la Grand'Chambre du Parlement passa sur cette route funèbre. Je ne vis point cet affreux cortège; j'avais déjà trop du premier. J'étais, quand il passa, chez un marchand de couleurs qui logeait rue du Coq. Au bruit des charrettes, tout le monde courut aux fenêtres et je me rejetai dans le fond de la chambre (2).

(1) 5 avril 1794. Cf. WALLON, *Histoire du tribunal révolutionnaire de Paris*, t. III, 1881, p. 188-192; d'après Des Essarts, Hérault « portait la tête haute sans aucune affectation », et « rien n'annonçait la moindre agitation dans son âme ». *(Ed.)*

(2) 20 avril 1794. *(Ed.)*

Les fermiers généraux attendaient encore leur tour. Ils étaient depuis un an emprisonnés dans leur ancien hôtel des fermes, rue de Grenelle-Saint-Honoré, soi-disant pour y travailler à leurs comptes, car en 1793 on avait encore la pudeur de chercher des prétextes. J'avais parmi eux des parents, des amis : j'allai les voir plusieurs fois; ils étaient presque tous dans une sécurité qui m'étonna fort. Le seul M. de Laperrière (1), qui avait autant de bon sens que de vertu, me dit : « Nous ne nous reverrons plus. »

Dans le nombre des prisonniers dont regorgeaient alors à Paris les prisons, les couvents, les hôtels, tout ce qu'on avait pu murer, il ne faut pas omettre les acteurs de la Comédie-Française pour qui l'incarcération devint un titre de noblesse. La Comédie-Française était l'aristocratie du théâtre. Elle garda son rang dans la Révolution, et, à l'exception de Dugazon et de Molé, tous tinrent à honneur de ne pas déroger et aimèrent mieux être prisonniers en ducs et pairs que libres en comédiens. Après la Terreur, ils reparurent avec un éclat et une faveur qui étaient presque de la reconnaissance.

On ne voyait pas alors une seule voiture dans Paris. Toute la vie se renfermait dans l'intérieur des familles et on y parlait peu, à voix basse, les portes bien fermées. Personne n'était sûr du lendemain; les femmes ne sortaient point, les hommes peu, et ceux qu'on rencontrait dans les rues étaient en carmagnole, c'est-à-dire en veste et pantalon de toile gris brun, cravate de couleur, cheveux plats et courts, casquette, souliers ferrés, et un gourdin à la main. Telle était l'étiquette; et comme, chez les Français, le plaisant et le ridicule se mêlent toujours à tout, la jeunesse trouvait encore à mettre des nuances d'élégance dans ce costume. Chaque mur portait en gros caractères : *Liberté, Fraternité, Égalité ou la mort*. A chaque porte de maison était une pancarte où se lisaient le nom et l'âge des habitants. Les chefs-d'œuvre de la scène étaient exclus des théâtres, ou, s'ils osaient encore s'y montrer, ils avaient préalablement subi une castration révolutionnaire qui en faisait disparaître tous les souvenirs, toutes les allusions, tous les titres : la *Loi* remplaçait le *Roi* et on chantait dans le *Déserteur* de Sedaine : « La *Loi* passait et le tambour battait aux champs. » A la sortie

(1) Jacques-Joseph Brac de Laperrière, âgé de soixante-huit ans, exécuté le 7 mai 1794 avec vingt-sept autres fermiers généraux. *(Ed.)*

l'Opéra, on entendait les « Luxembourgs » crier : « La carriole de la citoyenne une telle. » C'était un grand luxe alors et il fallait avoir des amis pour se le permettre. Au milieu de la place du Carrousel, on voyait s'élever un petit sacellum funèbre : c'était le monument de Marat; des sans-culottes y faisaient des neuvaines. Dans la salle de la Convention, qui siégeait alors aux Tuileries, étaient exposés deux portraits de la main de David, aussi révoltants que leurs originaux et leur peintre : Marat et Le Peletier. Je ne les ai vus que plus tard; j'aurais eu trop d'horreur d'entrer dans ce charnier où ce que la France avait de plus vils poltrons obéissait à ce qu'elle avait de plus vils scélérats et de plus viles prostituées; car on se souvient de cette immense tribune où siégeait, mangeait, buvait, applaudissait où sifflait cette canaille femelle plus féroce que la canaille mâle, les *tricoteuses de Robespierre.* Ma portière, qui savait se respecter, n'y paraissait que de loin en loin et par bienséance; le sans-culottisme avait, en effet, une étiquette et des convenances; cette femme et son mari s'excusèrent un jour de laisser la maison vide pour aller à la place de la Révolution *parce qu'on y guillotinait de leurs amis.*

Ainsi, rien à voir que des rues muettes et des portes fermées. Je ne retrouvai d'autres connaissances que mes voisins d'Aucour et Saint-Just le littérateur (1), chez qui je passais mes soirées. Tout le reste était ou en prison, ou éparpillé au loin dans ses terres, ou déjà tombé sous la hache révolutionnaire. Mme de Saint-Waast était morte (2). Mme de Chazet était avec sa fille mourante dans une campagne voisine de Paris; c'est là que je retrouvai cet ange que deux ans auparavant j'avais quittée si brillante et si gaie; elle avait déjà un pied dans la tombe et je ne la revis plus.

Cependant, tandis que je barbotais dans cette ville de sang, au milieu d'une meute de procureurs, de commis et de bâtards affamés, l'horizon s'éclaircissait pour ma sœur. Elle avait vingt-trois ans et voyait sa fortune diminuer et les années s'accroître; l'avenir, dont elle s'était jouée cinq ans plus tôt, commençait à l'inquiéter. Enfin, elle n'avait vu que Paris et ne savait vivre ailleurs, au

(1) Simon-Pierre Mérard de Saint-Just (1749-1812), auteur d'éloges, de contes, de pièces fugitives et d'ouvrages qui n'ont guère d'autre valeur que d'avoir été tirés à petit nombre; sa femme, Anne-Jeanne-Félicité d'Ormoy, a publié quelques romans. *(Ed.)*

(2) Le 9 juin 1793. (DELAHANTE, *Une Famille de finance,* II, p. 231.) *(Ed.)*

point que ma mère, qui avait si sagement quitté Paris à l'aurore de ces temps affreux, désirait y retourner dans le moment le plus terrible et me pressait instamment de lui louer une maison. Je faisais cette recherche fort à contre-cœur, quand heureusement l'idée lui vint d'inviter sa chère Flore à tenir compagnie à ma sœur. Aussitôt fait que dit; on écrivit une lettre tendre, péremptoire, et, de peur d'une réponse douteuse, le lendemain même, M. Favier, le maître d'hôtel, très considéré par la famille et qui ne marchait que dans les grandes occasions, s'installait en plénipotentiaire dans la vieille voiture de ma mère; quatre jours après, il tombait comme une bombe à la Voulte. Ces gens de la Voulte étaient les meilleurs du monde; tous avaient une sorte de vénération pour ma mère, et chez Flore c'était un culte pour sa tante, une adoration pour ma sœur, une tendre amitié pour moi. Bref, on fit ses paquets, et, le surlendemain, Flore et une charmante petite Ernestine d'un an (1) roulaient en poste, tandis que son mari se morfondait comme moi sur le pavé de Paris. Dès lors, il n'y eut plus ni solitude, ni regrets pour ma sœur. M. de Romeuf étant revenu peu après, elle donna son appartement aux deux époux pour prendre le mien.

Ma mère, toujours sédentaire par goût, l'était devenue par régime. Les derniers temps avait affaibli sa constitution toujours si délicate, et son âme en avait reçu une agitation à laquelle ses frêles organes ne suffisaient plus. Elle passait ses jours et ses nuits dans une grande chambre à coucher à quatre fenêtres qui nous servait de salon; on y portait même ses repas. Elle vivait là, vêtue d'une robe de chambre blanche et coiffée d'un petit bonnet plat. Mais, pourvu qu'on fût heureux autour d'elle, elle était heureuse, et, si ses pauvres ne manquaient de rien, rien ne lui manquait. Rien! c'est trop dire; il lui manquait d'être rassurée sur le sort de ceux qu'elle aimait avec nous. Mme de Chazet, toujours plaignante quoique si gaie, et que Carmontelle avait baptisée *la mère Lamentin* (2), lui écrivait en un style charmant des volumes de jérémiades sur son angélique fille, Félicité de Mackau, qui se consumait de fatigue et de chagrin. Les journaux n'était remplis que de crimes et de malheurs.

(1) Aujourd'hui Mme de Soulanges, âgée de quarante-six ans.
(2) Cela me rappelle qu'il appelait alors ma mère, toujours en mouvement pour son mari et ses enfants, *la mère agitée*.

Au milieu de cette sombre atmosphère, nos jeunes femmes riaient; il faut bien payer tribut à la jeunesse. Quand la poste, dont l'arrivée nous donnait la fièvre trois fois par semaine, n'avait pas été trop sinistre, on faisait le soir entre elles, Romeuf, Barreau, sa femme et moi, des parties de jeu dans les corridors, et c'étaient alors des folies et des rires du bon temps. Ou bien, on rangeait tous les enfants du voisinage en ordre de bataille et on leur distribuait des gâteaux. Ces dames étaient heureuses. Pourquoi? de quoi? Hé! mon Dieu, de ce qu'elles avaient vingt ans. Moi, j'étais loin de l'être. J'avais la même roideur de principes et la même obstination d'opinion qu'au 14 juillet 1789. La mort du Roi, les malheurs publics, le bouleversement de toutes choses et de toutes idées étaient une douleur pour les autres et une maladie pour moi.

Dans ces temps cruels, l'étude fut ma chère distraction. Dès six heures et demie du matin, levé, rasé, habillé, ne devant plus rien de tout le jour à ma personne, je donnais mes deux plus fraîches heures à la littérature. Les deux suivantes étaient consacrées aux langues, allemand, italien et anglais. Cela me menait à dix heures, heure du déjeuner de famille, et à dix heures et demie je rentrais dans mon cabinet, je peignais une heure et demie. Des trois heures qui restaient jusqu'au dîner, j'en consacrais une moitié à l'étude de l'économie rurale et l'autre aux affaires et aux correspondances. Le dîner, la société, une partie d'échecs ou de promenade me menaient de trois à cinq heures. Ma soirée était vouée aux sciences, physique et chimie, mathématiques et astronomie. A neuf heures, je rentrais dans le monde. De tout cela, que m'est-il resté? rien qu'une heureuse facilité de travail, une grande habitude de ménager le temps; la pratique de penser, de comparer et de juger; une vapeur légère et vague de beaucoup de choses; des montagnes de notes que j'ai jetées au feu. J'oubliais un autre résultat de ce *labor improbus*. Ma santé s'altéra. Ma poitrine souffrait beaucoup et j'allais toujours, car avouer un mot, tousser imprudemment, c'eût été fermer mon cabinet. Ma mère n'en disait que trop déjà sur ma rage encyclopédique. Enfin, il fallut s'arrêter. La Faculté força ma porte et je me crus poitrinaire. Hélas! dans le même temps, mon pauvre d'Alency se mourait tout de bon de la poitrine; on l'avait enfermé dans une étable et condamné au silence. Mais rien ne put le

sauver. Je le perdis dans le moment où je me croyais moi-même sur la même route. Pendant trois mois, on m'accabla de fourrures, de remèdes, de régimes de toute sorte, et je végétais dans l'intime persuasion que je n'atteindrais pas le terme critique de trente-deux ans. Une autre cause encore avait peut-être contribué à mon état : la manie sentimentale qui me posséda pendant un an de vivre en bramine et de ne rien manger qui avait eu vie. Enfin, me sentant empirer au lieu de guérir, un beau jour de soleil, je fus pris d'impatience et je résolus de mourir plus gaiement; j'ouvris mes fenêtres, je jetai mes enveloppes; nous étions encore dans les beaux jours de l'automne de 93; je descendis au jardin, je respirai : ma poitrine axphyxiée ne demandait que de l'air. Je me traînai d'abord, je marchai ensuite, mes poumons se dilatèrent, l'appétit me revint. Au bout de huit jours, je montai à cheval, et en un mois de temps, mangeant, dormant, chevauchant la moitié du jour et niaisant le reste, je fus parfaitement rétabli et je renonçai à mourir avant trente-deux ans; mais ce fut, hélas! aux dépens de mon cher cabinet, et la vie me parut bien dure quand il fallut en passer la moitié à ne rien faire.

Vint le 9 Thermidor. Je me rappelle l'état de notre âme, quand, à l'ouverture des journaux, en jetant comme toujours notre premier coup d'œil sur la liste des condamnés qui les terminait, au lieu d'y voir les noms de nos amis ou de nos parents, nous y vîmes ceux de Robespierre, de Couthon et de la plupart de ces monstres. Mon premier mouvement fut de fermer toutes les portes; après quoi, nous nous embrassâmes dans des convulsions de joie et nous lûmes le récit de ces terribles journées où le crime menacé nous affranchit du crime triomphant et où les Tallien, certains d'aller à l'échafaud, firent ce que les Danton avaient tenté sans succès. La France changeait de crime; il n'était plus que du second ordre, et nous tombions des scélérats aux brigands. Ceux-ci avaient besoin pour régner de se laver de la complicité et de se montrer en victimes et non en assassins, en sauveurs de la France et non en poltrons qui sauvaient leur propre vie. Mais pourtant ils avaient besoin de garder les lois de fer et de sang pour effrayer la réaction et suppléer à leur faiblesse. Les noms des vainqueurs nous firent comprendre aussitôt la situation, et nous nous promîmes un silence absolu devant nos domestiques et un front impassible aux

yeux des étrangers, jusqu'à ce que ce nouvel horizon se fût éclairci. Et, en effet, le parti de la Terreur, qui se sentait solidaire de ces deux horribles années, s'efforça longtemps de répandre que rien n'était changé et que l'échafaud serait toujours le dominateur de la France, tant ils avaient peur d'un réveil qui les livrerait eux-mêmes au bourreau; c'était ce qu'on appelait la *queue de Robespierre.*

Cependant, la réaction se faisait. Les prisons se rouvraient. Ma mère, qui voyait ma sœur prendre des années sans prendre de mari, voulait retourner à Paris. Ce projet fut promptement traversé par un décret qui défendait aux ci-devant nobles d'approcher de la capitale de plus de vingt lieues; mais nous avions à Chartres deux excellents amis, le marquis et la marquise de La Goy, Provençaux, amis de Mme de Bon, introduits par elle quatre ans auparavant chez ma mère; elle, charmante, pleine de naturel et de grâce, amie intime de ma sœur; lui, aimable, musicien et dessinateur de la première force. Je lui écrivis sur l'idée d'un établissement à Chartres. Réponse courrier par courrier : maison trouvée; pays tranquille, vie peu chère, et leurs bras ouverts pour nous recevoir. Ma mère fut décidée et je me mis en route pour faire mon métier de maréchal des logis; ce fut alors que notre chère Flore nous quitta pour regagner les montagnes d'Auvergne. Ma sœur l'aimait tendrement, mais elle allait se rapprocher des tours de Notre-Dame et c'était pour elle une grande consolation. Peu de jours après, j'embrassai les bons La Goy et leurs enfants. Je vis et louai pour un an une fort jolie maison, en partie meublée. J'allai m'y établir comme jadis à l'hôtel de Jonzac, pour que ma mère n'y eût pas un clou à mettre ou à désirer. Je terminais toutes mes journées avec les La Goy; nous avions tout un siècle à nous raconter.

C'est pendant ce bivouac que je vis pour la première fois une personne qui a pensé exercer un grand empire sur ma destinée, Mlle Chevalier. Sa mère, veuve d'un procureur général à Chandernagor, possédait la belle terre de Conan, au nord de Blois, et une jolie maison de campagne près de Chambord, sur la rive opposée de la Loire. Je n'ai pas connu de femme ni meilleure ni plus bête. Elle ne vivait que pour ses deux enfants qui étaient les seuls maîtres du logis. Le plus jeune, Armand Chevalier, âgé de

quelque dix-huit ans, était un fort bon garçon, assez bien tourné, à peu près aussi spirituel que sa mère, que j'ai retrouvé sous-préfet de Dreux sous Bonaparte, puis auditeur au Conseil d'État sous Charles X; jusqu'à l'âge de cinquante ans passés, ses talents n'avaient pu le mener plus loin. Il épousa depuis la fille du maréchal Oudinot, et ce mariage lui conféra les qualités nécessaires pour une préfecture, qu'il a, je crois, gardée sous Louis-Philippe. Mlle Anne Chevalier n'était pas beaucoup plus spirituelle que son frère; l'esprit n'abondait pas dans cette famille; mais elle était parfaitement belle, blanche comme un lis et faite comme un jonc, excellente musicienne et surtout excellente fille, fort simple, douce, froide, bonne et lente. Cette famille, amie des La Goy, déjeuna chez eux en se rendant à Conan. Ils m'invitèrent non sans arrière-pensée.

En attendant que la nouvelle maison fût en état de recevoir ma mère, je fis un petit voyage à Paris. Ma tache de ci-devant me le défendait, mais il soufflait alors un vent de modération dans les gouvernants et une conspiration de douceur dans les subalternes. Je partis sur mon inséparable bidet sans permis, sans passeport, et, de traverse en traverse, j'allai à Ivry, chez les Saint-Just, qui me donnèrent asile. Je leur laissai mon cheval et, la canne à la main, allai en promeneur à Paris, passai librement les barrières et arrivai à la nuit chez l'ami Bréjole qui demeurait alors dans la maison du Lycée, tout près du Palais-Royal. Il me reçut de bonne grâce et m'hébergea. Je frappai à toutes mes anciennes portes, et l'amitié de mon aimable voisine Mme l'Empereur, aidée du crédit de quelques jacobins du tiers ordre, parvint à me faire mettre en réquisition. Ce n'était pas cette réquisition militaire dont j'avais le malheur de faire partie; je ne demandais rien à celle-ci que d'en être oublié; mais on avait accordé cet adoucissement à la loi qui reléguait les nobles à vingt lieues de Paris, que le gouvernement pourrait mettre en réquisition pour y séjourner ceux dont les talents ou les connaissances seraient utiles à la patrie. Dieu sait quelle nuée de talents et de sciences cette exception fit éclore impromptu. Pour moi, qui avais eu des leçons de l'habile Vanpal, je présentai fièrement au jury du Muséum un petit tableau de fleurs; il était détestable; mais je fus admis, sur son témoignage, comme un jeune successeur de Vanhuysum, qu'il importait d'appeler à

Paris. J'empochai ma carte de réquisition et je redevins bourgeois de Paris. Certains ci-devant intriguaient plus alors pour prouver leur roture que jadis pour authentiquer leur noblesse. Au bout de quelques jours, je retournai prendre mon bidet à Ivry, et repris la route de Chartres, où la semaine suivante arriva la maison de ma mère qu'elle-même suivit de près au commencement de brumaire an III (octobre 1794), et non plus en fiacre, mais dans son vieux carrosse et même en poste, tant les temps étaient déjà changés! Sur la route, les mendiants vous appelaient monsieur!

D'ailleurs, je ne tardai pas à reprendre le chemin de Paris, non certes pour mon plaisir, mais pour nos affaires. Ma mère n'avait conservé de sa maison de la rue Vivienne que le second étage. J'y passai cet hiver de 1794, où le froid le plus long et le plus rigoureux vint compléter les malheurs de la famine.

La guerre dans sa plus grande violence avait emporté de France tout l'argent qu'on pouvait encore y trouver; on n'apercevait littéralement pas un sol monnayé, et on arriva de chute en chute à fabriquer des assignats de trente sols qui n'en valaient pas deux. Les denrées étaient montées à un prix prodigieux quoique bien moindre en proportion que celui de l'argent; car tout était dans un désordre, dans un chaos où vendeurs et acheteurs ne calculaient plus; la valeur du papier changeait du jour au lendemain, et celui qui faisait un marché payable dans huit jours recevait souvent un tiers de moins que la valeur convenue.

La consternation était générale dans Paris où le peuple vit de son travail et ne travaillait plus, où le bourgeois vit de ses rentes qu'on soldait en papier, où le propriétaire vit de ses fermages et de ses loyers qui se payaient de même. C'est dans ces circonstances que la Convention inventa la loi du maximum, et cette loi fut le couronnement du mal général; jusqu'à elle, en se ruinant, on pouvait subsister; on pouvait avoir un habit pour un mois de son revenu et ainsi du reste. Mais, après la publication du maximum, toute marchandise disparut comme par enchantement. On ne vendit, on n'acheta plus qu'en cachette; toute emplette était une conspiration, et il se fit subitement, et cela dans la seule ville de Paris, une disette absolue, non pas seulement de pain, non pas seulement de combustible, mais de toutes les choses de la vie, tandis que les campagnes regorgeaient des fruits d'une bonne

récolte. Il faut avoir vu ce temps où c'était une indiscrétion, une inconvenance inouïe, d'aller dîner chez un ami sans apporter son pain; où on se réunissait secrètement pour manger du pain blanc que quelques pâtissiers suspects se hasardaient à faire; où les boulangers cuisaient par ordre, et rien autre chose que les farines de pois, de vesces et de châtaignes que le gouvernement leur faisait distribuer; où à la porte de chaque boulanger, et dès l'aurore, si ce n'était dès la nuit, de longues queues affamées venaient perdre un tiers de leur journée pour recevoir un morceau de pain noir et visqueux. Et, à ces queues, il fallait y être ou y envoyer; sans quoi vous deveniez suspect d'avoir du pain chez vous et c'était un crime que le gouvernement eût puni de l'amende ou le peuple du pillage. Dix fois, en recevant ce prétendu pain qu'on m'apportait, je l'ai jeté contre le mur où il restait collé, et jamais mon chien n'a voulu en approcher. Par bonheur, j'avais à Paris une femme fort dévouée qui m'avait servi à Reims et que j'avais aidée à monter un petit commerce. Elle me faisait chez elle d'excellents petits pains qu'elle m'apportait à la brune. Toutes les semaines, il me venait un fort beau pâté de Chartres. J'avais du bon vin dans ma cave; et voilà comment nous vivions, Bréjole et moi, car ma mère lui avait donné retraite dans l'appartement qu'elle avait conservé. La même disette s'étendait sur tout. On faisait queue pour la chandelle, le savon, la viande, le bois, que chacun recevait au prix du maximum avec une carte délivrée par la section chez des marchands avec qui le gouvernement comptait. On voyait la population de Paris se porter sur les routes voisines pour mettre à l'enchère les denrées qui s'y promenaient sans entrer dans Paris de peur du maximum, et je me souviens d'avoir été moi-même, par une terrible gelée, jusqu'à Charenton, arrêter une petite voiture de bois que je ramenai à travers champs pour éviter qu'elle ne me fût disputée. Ce fut à cette époque que la Convention fit raser le bois de Boulogne.

Ce désordre universel explique l'épidémie de trafic et de spéculation qui sévissait dans Paris. On avait des montagnes d'assignats qui périssaient à rester oisifs. C'était à qui les emploierait n'importe à quoi, sucre, savon, huile, suif. Au bout d'un mois, tout avait haussé de prix, tout se revendait, et on croyait faire une superbe affaire, sans voir que c'étaient les assignats qui avaient

baissé. Je donnai dans cette folie comme tout le monde, et je vois encore les magasins de sucre que j'avais amassés et qui fondirent petit à petit jusqu'à zéro; car, si je vendais toujours plus cher que je n'avais acheté, je rachetais toujours plus cher que je n'avais vendu. Cet échantillon de mes talents commerciaux coûta à ma mère une vingtaine de mille francs. Il est vrai que c'étaient des assignats; mais, le côté fâcheux, c'est que, pour mettre cette somme dans mon négoce, elle fut obligée de l'emprunter. Emprunter et pour si peu de chose, elle qui n'avait jamais dû un sou, elle qui avait de si grandes propriétés au soleil! Ce fut le premier indice de la décomposition de cette belle fortune.

Si quelque chose devait étonner, c'était de voir tout un peuple souffrir pendant six mois toutes les horreurs du froid et de la faim sans se soulever. Ce phénomène s'explique par l'effroyable servitude qu'il avait subie, par la peur que le Comité de salut public et le tribunal révolutionnaire avaient imprimée. On pliait encore sous le souvenir du passé. Mais cette servitude s'usait par degrés et depuis longtemps le parti de la Terreur travaillait à réveiller cette population endormie, lorsque, au printemps, les premiers tumultes du faubourg Saint-Antoine éclatèrent.

Voici tout ce que mes yeux retrouvent de ce grand soulèvement du faubourg Saint-Antoine : la populace était venue faire une irruption jusqu'à ce palais des Tuileries qu'elle connaissait si bien; elle avait massacré le député Féraud, et défilé dans la salle de la Convention. On sait quel fut alors le courage de Boissy d'Anglas. Il valait beaucoup mieux que la puissance qu'il sauva. Mais le renversement était tel en France, qu'à cet époque c'était la Convention que nous défendions. Le parti favorable à l'ordre, à la justice, au rétablissement du trône, y croissait tous les jours en influence, et nous devions en faire notre alliée, le seul centre autour duquel on pût se rallier et s'unir pour combattre les jacobins. Les choses étaient venues au point que, lorsque cette terrible lutte fut terminée et que plusieurs des boute-feux de la Montagne furent envoyés au château de Ham, nous autres aristocrates, qui avions veillé pour le Roi, nous veillâmes pour la Convention, nous conduisîmes les prisonniers jusqu'aux barrières en criant à tue-tête : « Vive la Convention! » J'en ris et j'en rougis encore. Mais revenons à cette populace que Boissy d'Anglas tint en échec jusqu'au moment où il

se fut assuré que les Tuileries étaient cernées par des compagnies de la garde nationale. Alors le signal fut donné, et, la baïonnette au bout du fusil, nous entrâmes par une porte en poussant lentement vers l'autre cette canaille fatiguée et déconcertée qui ne tenta plus aucune résistance. Cette occasion est la seule que j'aie jamais eue de voir la redoutable salle et les deux tableaux de David pendus aux deux côtés du fauteuil présidentiel. Ce fut le surlendemain qu'on entra en campagne contre le faubourg Saint-Antoine. Il me serait bien difficile de dire à quoi se montait l'armée, et peut-être serait-ce la diminuer beaucoup que de l'estimer à cent mille hommes; car, sans compter les colonnes qui marchaient par la rue Saint-Antoine, par les quais, etc., celle dont j'avais l'honneur de faire partie occupait le boulevard dans toute sa largeur depuis la Chaussée d'Antin jusqu'à la Bastille. Ce n'étaient plus seulement les douze bataillons de la garde nationale; ils n'y servaient que de cadre; c'était tout ce qui dans Paris avait à défendre une femme, des enfants, une boutique, un état, une vie; c'était Paris contre le faubourg. La porte Saint-Antoine que j'ai vue dans mon enfance n'existait plus. Arrivée à la Bastille, notre immense colonne se divisa; la plus grande partie bloqua l'entrée du faubourg et de la rue de Charonne; l'autre gagna le bord de la rivière, et, longeant le derrière du faubourg, descendit par la rue de Reuilly sans trouver ni habitants, ni barricades. Il paraît que les Saint-Antoniens n'avaient pas prévu cette habile manœuvre. Nous étions ainsi dans le cœur du faubourg, et prenions à dos ceux qui le défendaient du côté de la Bastille. La capitulation fut prompte et nous n'eûmes pas un coup de fusil à tirer. Le principal corps entra, et, avant la nuit, toute notre armée se trouva établie dans l'immense faubourg, depuis la Bastille jusqu'à la barrière du Trône.

Il ne suffisait pas de vaincre; il fallait vivre. Durant trois jours, trente ou quarante mille hommes bivouaquèrent pour faire des arrestations qu'une escouade de maréchaussée eût exécutées sans peine. Nous couchâmes deux nuits sur le pavé, heureusement sans froid et sans pluie, et j'y dormis comme dans mon lit. Pas d'autres comestibles que des herbes, du beurre et du vinaigre; on fit donc des salades d'épinards au beurre, puis la Convention reconnut notre zèle en nous renvoyant chez nous. Elle avait raison; ce n'était pas pour elle que nous combattions.

Cette expédition fut le tombeau de la révolution populaire et l'aurore des espérances royalistes. La réaction était si sensible alors que les brigands subalternes qui avaient sauté de leurs échoppes à la tribune de leurs sections mettaient sous clé écharpes et bonnets rouges; tout comme les aristocrates opprimés, ils disaient *vous* tout bas et *monsieur* dans un coin; ils nous demandaient des certificats de modération et d'humanité! Nous avons tous donné de ces attestations, pour justifier ce mot de M... qu'il n'y avait pas un royaliste qui n'eût son jacobin en croupe. On chantait avec enthousiasme sur les théâtres et le public y faisait écho, le chant du *Réveil du peuple;* c'était une plate et ridicule apothéose de la Convention, mais c'était l'antidote de la *Marseillaise*, et cela lui suffisait pour être accueilli avec enthousiasme. Je me rappelle les quatre premiers vers du dernier couplet adressé aux députés :

> Suivez le cours de votre gloire:
> Vos noms, chers à l'humanité,
> Volent au temple de Mémoire,
> Au sein de l'immortalité (1)!

Mais, tandis que le parterre les chantait à plein chœur, les entêtés comme moi, car je n'ai jamais été de la *jeunesse de Fréron*, chantaient d'une voix moins sonore :

> Suivez le cours de la rivière,
> Allez aux filets de Saint-Cloud,
> Et vous aurez purgé la terre
> Et de brigands et de filous.

Ce fut alors que les ci-devant eurent enfin la permission de rentrer dans Paris. Je cherchai un logis pour ma mère et ma sœur. L'appartement de la rue Vivienne et l'hôtel de Jonzac avaient été loués : l'un était d'ailleurs trop étroit, et l'autre trop somptueux. Je trouvai à l'entrée du faubourg Poissonnière, à gauche, entre le boulevard et la rue Bergère, une fort belle maison occupée auparavant par le président Le Boullanger (2). Je louai le premier étage qui formait trois appartements. Mais, quand j'eus envoyé le plan

(1) Cf. sur ce chant et sur les journées de prairial, Dauban, *Paris en 1794 et en 1795*, p. 359-361. *(Ed.)*

(2) Le surnom donné par la ville de Paris à un de ses ancêtres, qui avait nourri son quartier dans un temps de disette, était devenu un nom de famille.

de cette maison, ma mère y avisa un joli petit entresol, qu'elle choisit aussitôt pour elle. Son arrière-pensée était de réserver le premier pour ma sœur mariée. Il fallut céder à cette modeste fantaisie. Cette maison fut à meubler tout entière, et nous allions toujours sur la foi des 180,000 livres de rente. Au mois de juillet 1795, ma mère en prit possession. Je reçus pour elle, à cette époque, un remboursement de 140,000 francs en assignats, dont la moitié paya la provision de bois pour l'année.

Le malheureux Hérault de Séchelles avait laissé à son valet de chambre un chien qu'il aimait beaucoup; ma mère le fit demander, le paya bien et l'institua le gardien de son appartement. C'était un petit chien de Poméranie, noir comme du jais, à l'exception d'un petit rabat blanc qui lui fit donner par ma mère le nom de *l'Abbé*. C'était le plus joli animal que j'aie vu, et en même temps le plus taquin et le plus violent. Il gardait mieux cet appartement que n'eussent fait deux bouledogues. Ma mère était la seule personne qui eût captivé ses bonnes grâces; pour nous, il nous tolérait à peine, et quant au reste de la maison, il l'avait en horreur. Le matin, quand ma mère était éveillée, on le lâchait un moment dans la cour, et si, en remontant, il trouvait la porte fermée, il s'établissait sur le palier, et malheur à qui aurait entrepris de passer; les communications étaient rompues. Un jour, j'aperçus de mes fenêtres mon perruquier qui se promenait dans la cour. « Pourquoi ne montez-vous pas? lui-criai-je. — Monsieur, me répondit-il, c'est que M. l'abbé monte sa garde. » Ce chien nous eût beaucoup moins amusés s'il avait été aimable et caressant; mais ses manières de lion, si disproportionnées avec son petit corps, étaient très divertissantes. Il ne décolérait pas: quand il s'était retranché sous le lit de sa maîtresse en grognant comme une hyène, il fallait mettre tous les balais en réquisition pour l'en tirer; aussi avait-il conçu pour les balais et les porte-balais une telle aversion, qu'on ne balayait la chambre de ma mère ou le devant de la cheminée qu'avec beaucoup de ménagements et de précautions. Il avait reçu quelques coups de pied dans sa vie; quand une fois on était assis, il ne souffrait pas qu'un pied remuât dans son domaine, et, si quelque imprudent avançait le sien, il en mordait le petit bout pour vous avertir de ne pas récidiver.

Ainsi s'arrangeait notre nouvelle vie. Les La Goy, revenus de

Chartres, avaient pris une assez jolie petite maison dans la rue de Caumartin. Adélaïde de Bon logeait dans la même rue avec un grand fils de dix-huit ans, fort bête, fort nul, dont le libertinage détruisit la santé. Elle empruntait, pour vivre, sur sa belle terre de Fourques. Son père et sa mère vivaient dans la même gêne. Les 300,000 livres de rentes de M. de Chazet s'étaient évaporées en suppression de sa charge, en folles entreprises et en fumée d'assignats. Son frère, la fleur des aristocrates, excellent garçon, plein de demi-esprit, mais du plus mauvais ton, parti au printemps de 1792 comme attaché à l'ambassade de son beau-frère Mackau, était resté à Naples. La pauvre Félicité était morte depuis un an : deux de ses enfants étaient morts aussi, et les deux restants, dont l'un est aujourd'hui gouverneur des îles du Levant et l'autre femme du général Watier de Saint-Alphonse, étaient chez Mme de Chazet. La seconde fut placée depuis à l'établissement de Mme Campan, à Saint-Germain, où son aïeule se retira pour être près d'elle. Leur père, affranchi de tout lien, poursuivait sa carrière, unissant à un noble dégingandage le culte des puissances du jour, successivement conventionnel, directorial, bonapartiste, et même royaliste. Mme de Thésigny, veuve, habitait sa terre du Fey, et son fils, les galeries du Palais-Royal. M. de Fauveau était à peu près ruiné; sa fille aînée vivait avec lui; Flore, la seule heureuse de cette famille, venait d'être mère pour la seconde fois en Auvergne.

Un ménage que j'aimais habitait le même quartier que nous. J'avais contracté quelques liaisons avec M. et Mme de Prulay dans la société de Mme d'Aucour, pendant les hivers de 1791 et de 1792. Le mari était au fond un bon enfant et non sans esprit, mais criblé de tous les ridicules. Il avait un corps long et maigre surmonté d'une tête à l'avenant, et au milieu de cette tête un nez devant lequel le pauvre d'Argout (1) aurait semblé camus. A ces dons naturels, il avait joint, à force d'étude, des manières efféminées, un langage désossé qui trahissait son homme de la vieille cour : *ma paole, mes poteux*, une supériorité affable, une élégance guindée. Il était fils du vieux Poissonnier, médecin de la cour,

(1) D'Argout (souvent ministre sous le règne de Louis-Philippe), avait, en effet, un très grand nez, et Thiers disait qu'à la chasse, lorsqu'il déboucherait d'une allée, tous les veneurs feraient feu, croyant voir un bois de cerf. A. Chuquet, *Stendhal*, p. 170. *(Ed.)*

dont le crédit l'avait fait nommer avocat général du parlement de Dijon. Son merveilleux nez (1) avait été réservé aux embrassements d'une petite figure de dix-huit ans, ronde, blanche, transparente, plus fraîche que toutes les roses, avec des yeux de velours noir couverts de longs cils modestes, la plus aimable, gaie, naïve et douce figure du monde, vrai portrait de son caractère, adorée de tout le monde et n'adorant que son mari, comme le nez de son fils est encore là pour l'attester. Pauvre petite Mme de Prulay! Elle n'avait pas beaucoup d'esprit, pas beaucoup de talents, mais elle était si bonne et si naturelle qu'on ne pouvait rien trouver qui lui manquât. Elle était réellement encore jeune, il y a dix ans. Ce ménage était en grande liaison avec Mme de Bon, avec les La Goy et surtout avec la famille Chevalier, et voulait me marier avec cette muse, cette Anne Chevalier, que je n'avais encore vue briller que comme un éclair. Moi, je désirais avant tout le mariage de ma sœur. Elle avait vingt-quatre ans passés; c'était trop tard; j'en avais vingt-sept, c'était trop tôt. Mais les hommes étaient rares; combien d'entre eux avait été tués ou ruinés par la Révolution, exilés par l'émigration, envoyés aux armées par la réquisition! La disette était telle qu'un homme osa demander la main de ma sœur : le baron de Mackau. J'ai dit ce que je pensais de lui. J'eus un accès de colère. « Doucement, me dit ma mère; songe, mon ami, qu'un homme, quel qui soit, nous fait toujours honneur en nous demandant la main de notre fille. » L'ambassadeur de la République fut refusé poliment. Après lui reparut Tourolle, alors veuf et mon meilleur ami; mais il avait une fille, depuis cette aimable Caroline de Crisenoy que nous avons vue mourir toute jeune et toute charmante. Ma sœur était bien descendue de son empyrée de la belle Arsène; pourtant cette paternité fit refuser Tourolle, et pour cette fois elle eut raison. Le troisième fut Mézy (2). Pour celui-là, tout était sortable : d'un côté petit-fils de Dupleix et neveu de la marquise de Valory; de l'autre,

(1) Je crois que c'est à lui qu'il arriva d'être obligé de se moucher à l'entrée d'un bal de la cour, l'officier de garde lui ayant dit : « Monsieur, ôtez votre nez; on n'entre pas ici masqué ».

(2) Mézy (Charles-Joseph-René Dupleix de), né en 1766, conseiller à la première chambre des Enquêtes (1785), directeur général des postes de 1816 à 1822, pair de France en 1832, mort en 1835; « l'ami le plus intime » de Pasquier. (Cf. *Mémoires* de Pasquier, I, p. 7, et VI, p. 5.) *(Ed.)*

petit-fils de M. de Lavalette, ancien garde du trésor royal, qui, après la mort de mon père, avait acheté notre maison de Saint-Ouen! Il avait été conseiller des Enquêtes et un des moins fous; il avait trente ans et une jolie figure; la meilleure compagnie de Paris le recherchait fort. Ma sœur donna son aveu et déjà la négociation transpirait, quoique tenue fort secrète; Mme Staël, qui voulait être de tout, faire du bruit de tout, et qui enrageait de n'être pas dans la confidence, nous apostropha un soir, Mézy et moi, dans son salon, devant quarante personnes, pour nous faire compliment. Le mariage ne se fit pas. Les affaires étaient conduites entre ma mère et le père Lavalette, vieux renard, dont elle eut à se plaindre dans les calculs d'intérêts, et tout fut rompu. Je le regrettai beaucoup.

Au commencement de l'automne 1795, je vis un jour entrer chez moi le petit monsieur que j'avais trois années auparavant jeté sur la route, à Beaugency, lorsqu'il allait négocier son mariage à Fontpertuis avec Mlle de Bonvoust, et qui m'avait invité d'avance à sa noce. Ce bon jeune homme, dont j'avais oublié jusqu'au nom, ne m'avait nullement oublié; il m'avait cherché, trouvé, et venait m'apprendre que je lui étais toujours cher, que ma présence était indispensable à son bonheur, qu'il attendait de Nancy son père, le président de Marcol, qu'il lui cherchait une voiture pour que le chef d'un parlement de Lorraine n'eût pas l'affront d'arriver en coucou dans le château de sa belle-fille, que les voitures étaient devenues bien rares à Paris, et beaucoup d'autres choses qu'il me débita dans une seule phrase. Je persuadai à ma mère de me prêter pour cette expédition son vieux carrosse qui moisissait sous la remise, et lorsque le premier président, grand et gros homme fort épais, fut arrivé, nous nous emballâmes en poste dans ce carrosse, et le soir même nous étions au château de Fontpertuis. En passant la Loire sur le pont de Beaugency, le président de Marcol me demanda le nom de cette rivière et dans quel fleuve elle se jetait. Ce trait d'érudition me rappela un mot d'un président du parlement de Rouen, M. de Montholon, qui causait peinture avec Mme de Vindé et moi. Il y avait au Muséum un tableau de Lucas de Leyde, qui représentait Cambyse faisant écorcher vif un juge prévaricateur. Cette toile avait soulevé la sensibilité du gros M. de Montholon qui nous dit : « Il y a là un vilain tableau

qui fait peur; il représente un M. de Cambis faisant écorcher un de ses baillis. Voilà comme on déshonore l'ancienne féodalité! » Il connaissait beaucoup mieux ce Cambis-là que celui de Perse, parce qu'un marquis de Cambis avait épousé la fille aînée du marquis de La Grange qui habitait l'hôtel de Montholon!

Ce fut pendant cette courte absence qu'eut lieu la déplorable affaire du 13 Vendémiaire. Tant que la Convention n'avait eu qu'à fermer le club des Jacobins, qu'à épurer des autorités terroristes, qu'à prendre d'assaut un faubourg de Paris, tout avait été bien. Mais elle statua, pour complément de sa Constitution de l'an III qui érigeait une pentarchie et deux conseils dits des Anciens et des Cinq-Cents, que dans ces deux Chambres les deux tiers des membres seraient pris dans son sein. Cette mesure excita l'indignation générale, car nul, hors ses complices, ne lui voulait ni la puissance, ni l'impunité. On n'acceptait la Constitution qu'à condition de la traiter comme les testaments des rois. Les sections de Paris livrèrent bataille, et le 10 Août royaliste éclata le 13 vendémiaire an IV (5 octobre 1795). Bonaparte sauva la Convention. Elle nomma elle-même les deux tiers de ses membres, la France ne nomma qu'un tiers qui fut royaliste, et on vit dans les deux Assemblées l'amalgame étrange de deux républicains forcenés et d'un pur monarchiste. Cinq régicides, Reubell, Larevellière-Lépeaux, Barras, Carnot, Le Tourneur de la Manche, sous le nom de Directoire, allèrent tenir leur cour au palais du Luxembourg.

Ce fut sous le Directoire que les débris éparpillés de la bonne compagnie commencèrent à rentrer au colombier. On se cherchait, on s'appelait, on se retrouvait, mais sans tambour ni trompette, car les espions avaient succédé aux bourreaux. Pas de chevaux ni de voitures, pour ne pas insulter le souverain à pied; pas d'argenterie, pour paraître l'avoir donnée toute à la Monnaie. On se faisait même en public un certain luxe de pauvreté assez plaisant, et, par exemple, on mangeait dans des *culs noirs*, comme si la faïence eût été trop coûteuse. Le suprême bon ton était d'être ruiné, d'avoir été suspect, persécuté, emprisonné surtout; pas de salut, pas de considération dans les sociétés sans ce dernier point; on regrettait fort de n'avoir pu être guillotiné, mais on devait l'être le lendemain, le surlendemain du 9 Thermidor. Il y avait des disputes d'infortune à faire mourir de rire, et je me souviens de ma ver-

gogne dans un déjeuner de victimes que Mme Le Sénéchal nous donna à sa maison de Montrouge : je subis l'affront d'être le seul qui n'eût pas été incarcéré!

Grâce à cette recrue de bonne compagnie, je commençai à étendre un peu mes relations. Les deux premières que je formai furent la famille de Vindé et la famille du Moley.

M. de Vindé, de cinq ou six ans plus âgé que moi, était un petit homme maigre et fluet, figure tout en profil (avec un nez qui servait de moyen terme entre d'Argout et Prulay); vif, impatient, passionné, ses membres étaient toujours en action comme son esprit et sa tête. Il avait la passion de la peinture, de la musique, des vers, de la prose, des arts, des sciences; avec cela romanesque en amitiés, en sentiments, en projets, en espérances; philosophe jusqu'aux oreilles, athée avec prosélytisme, ôtant la religion à sa femme et la refusant à ses enfants; un parfait échappé du dix-huitième siècle; pour comble, conseiller des Enquêtes, et, dans les premiers jours de la Révolution, ardent, bruyant, guide et *concionateur* de ses collègues. Il s'était calmé depuis, mais il n'y avait que deux points raisonnables en lui : l'un, d'adorer sans partage une femme digne de son culte et du culte de tous ceux qui l'ont connue; l'autre, d'avoir la bosse des affaires et de gouverner sa fortune déjà considérable avec une sagacité qui n'a cessé de l'accroître, dans des temps qui détruisaient celle des autres. Il avait hérité d'un M. Paignon d'Ijonval, vieux conseiller de grand'chambre, son grand-père ou son grand-oncle, outre 60,000 livres de rentes sur l'Hôtel de Ville, dont il avait fait la superbe terre de Magnanville, des collections d'un grand prix, collection de livres, collection de tableaux, collection de dessins originaux, collection de toutes les caricatures depuis la Ligue, collection d'armes, d'habits et d'ustensiles de tous les peuples sauvages. Cette dernière encombrait sa maison; il la vendit, et à un tel prix qu'il en acquit l'hôtel de Montesson ou petit hôtel d'Orléans, avec son immense jardin. De cette maison revendue chèrement aux spéculateurs qui voulaient bâtir sur les rues Taitbout et de Provence, il acquit le bel hôtel de Grammont, au coin de la rue Grange-Batelière, sur les boulevards. Il fit une galerie de boutiques sous la terrasse, bâtit une maison dans la cour, et la valeur de cet immeuble était déjà considérable lorsque l'assassinat du duc de Berry fit bâtir

l'Opéra au bout de son jardin. Une partie de son jardin devint alors une double galerie de boutiques qui conduisait du boulevard à la nouvelle salle. Voilà ce qu'avait produit une collection d'armures sauvages! M. de Vindé était d'ailleurs honnête, humain, charitable, ami chaud, excellent mari et père, fort repentant de ses erreurs politiques, attaché sincèrement à la monarchie, et je l'ai vu constant ennemi de la Convention, du Directoire, de Bonaparte, et ivre de la Restauration (1).

Mme de Vindé était la fille de ce vieux M. Choppin d'Arnouville, petit, tortu et bossu, joueur comme les cartes ou les dés, vif comme la poudre et colère à en perdre la tête, bon homme d'ailleurs, spirituel, aussitôt calmé qu'emporté et mené en laisse par sa petite femme qui était patiente et douce comme un ange (2).

Il lui avait fait six enfants, dont quatre garçons étaient tous droits et bien faits. L'aîné, M. d'Arnouville, était conseiller au parlement, homme d'honneur et de mérite. Le second, Mathieu, excellent garçon, était militaire; le troisième, fort mauvais sujet, devint un des préfets de M. Decazes; le quatrième, Antoine, fort jeune alors, était un bon enfant tout neuf que sa sœur traitait en mère.

Mme de Vindé (3) était l'aînée des deux filles de Choppin d'Arnouville (4). Pas jolie, mais fort blanche avec des yeux bleus de porcelaine. Sa figure ronde respirait la ranchise, la gaieté, le calme et la bonté; elle était le vrai portrait de son âme, mais non de son caractère qui était très vif et de son esprit qui était supérieur. Elle avait, pour son tourment, transmis le vice de son père à deux filles, ses seules enfants. La seconde était une espèce de monstre qui, par bonheur, mourut enfant. L'aînée resta petite, mais mignonne, avec une tête aimable qui rappelait celle de sa mère. Elle pouvait alors avoir quatorze ans et elle était déjà grande musicienne.

(1) Charles-Gilbert Morel, vicomte de Vindé (1759-1842), conseiller à la troisième chambre des Enquêtes (1778), président du tribunal du quartier des Tuileries (1791), livré à des travaux d'agronomie et à ses collections durant la Révolution et l'Empire, pair de France (1815), membre de la section d'économie rurale de l'Académie des sciences (1824), a publié une *Morale de l'enfance* (1790) et de nombreux mémoires sur les troupeaux et la culture. *(Ed.)*

(2) Il avait été depuis 1784, conseiller à la troisième chambre des Enquêtes. *(Ed.)*

(3) Marie-Renée-Élisabeth étaient ses prénoms; elle avait épousé Vindé le 1er mai 1780. *(Ed.)*

(4) La cadette, un peu plus contrefaite, eut la bonne fortune de trouver un mari bossu, M. de Vergers.

Quatre ans plus plus tard, je pensai à elle et ses parents pensèrent à moi; l'ascendant de la robe l'emporta : ces vieilles familles parlementaires étaient entre elles comme les Juifs. Elle épousa Hippolyte Terray, un de mes meilleurs amis, neveu du fameux abbé Terray, fils de l'intendant de Lyon, jeune homme d'un grand mérite et fort digne de m'être préféré, mais fort pieux. La pauvre petite Terray, sevrée de tous sacrements jusqu'à dix-huit ans, mourait d'envie d'être dévote; elle le devint par amour comme par caractère, et fit le bonheur de son mari, le châtiment de son père et la joie de sa mère qui l'enviait peut-être, car je lui ai dit plus d'une fois : « Si jamais vous êtes veuve, vous serez dévote. » Mme Terray mourut de la poitrine en laissant trois enfants. Vindé, qui détestait son gendre, assurait qu'il avait tué sa fille moralement et physiquement; et, il est vrai, Terray était à la fois un saint et un taureau (1).

Telle est la société où j'ai vécu le plus intimement et où j'ai passé d'heureuses années de ma vie, Je ne puis ou je n'ose dire à quoi je dus leur affection; ce serait trop bien penser de moi-même. Dans le mari, elle fut vive et chaude pendant vingt bonnes années (il s'en est corrigé depuis); dans la femme, elle fut douce, intime, confiante en toutes choses. Ce fut dans le cercle de Vindé que se forma cette petite *académie de chansons* qui eut beaucoup de succès dans Paris où la disette d'esprit égalait les autres disettes et où l'horreur des souvenirs donnait du charme aux choses légères. Nous étions huit à dix : Desfaucherets, qui tournait les couplets mieux que les comédies en cinq actes; l'aimable Despréaux (2), l'âme de tous les plaisirs, homme de génie dans les minuties et qui n'eut que le tort de noyer quelques chansons charmantes dans deux volumes in-8°.; d'Épinay, Anson, Bourgoing, Vindé.

Les chansons de Desfaucherets étaient originales; celles de Despréaux, gaies et philosophiques. Après eux venait d'Épinay, fermier général et fils de la célèbre Mme d'Épinay, qui faisait des

(1) Norvins a connu ce Terray au collège et dans l'émigration : « Plein d'instruction, remarquable sous beaucoup de rapports, il avait un défaut ou un mérite bien rare, il était timide ». (*Mémorial*, II, p. 86.) *(Ed.)*

(2) Despréaux (1748-1828), danseur et maître de ballets à l'Opéra, directeur de la scène en 1792 et des fêtes publiques en 1799, inspecteur général des spectacles de la cour en 1815, professeur au Conservatoire, inventeur du chronomètre musical. Cf. *Mémoires* de Mme DE CHASTENAY, I, p. 337-338, et II, p. 170. *(Ed.)*

chansons du bon temps, faciles, piquantes et d'hommes de bonne compagnie. Anson, ci-devant receveur général, déchu de sa gloire passée, tournait bien des couplets satiriques et froids comme sa personne. Bourgoing, l'ancien ambassadeur en Espagne, fort bon homme et de beaucoup d'esprit, taillait des couplets à la serpe, avec plus d'originalité que de bon sens, et faisait rire chacun par le contraste d'une figure d'ours avec un vernis diplomatique et sceptique qu'il mettait à tout et dont il riait le premier de très bonne grâce (1).

Vindé, le maître du logis, faisait des chansons, non à la serpe, mais à la lime et comme on fait un poème épique, longues, froides, symétriques. Pour moi, que je place modestement le dernier, si j'en crois le bruit public, je pense que ma place était autre dans notre hiérarchie.

Deux fois par mois, nous dînions chez Vindé. L'après-dîné, on faisait cercle; chacun lisait ou chantait, ou faisait chanter sa chanson dont le mot avait été donné quinze jours avant; après quoi on choisissait et tirait au sort de nouveaux mots pour la quinzaine suivante. C'est ce que disait le dernier couplet de ma première chanson :

> C'est là qu'en un discret asile
> D'abeilles un modeste essaim
> A bâti sa ruche tranquille
> Non loin des roses d'un jardin.
> Deux fois le mois, dans un parterre
> Chacune ayant bien butiné,
> Porte à la ruche hospitalière
> Tout le miel qu'elle a moissonné.

En face des Vindé qui habitaient la superbe maison du fermier général de Laâge, au coin du boulevard et de la rue Grange-Batelière, de l'autre côté du boulevard et au coin de la rue de Richelieu, était la maison ou le palais de Le Couteulx du Moley, qui, depuis que les Sainte-James et les La Borde avaient disparu de la scène, était resté le roi de la banque française; l'Agamemnon serait mieux dire, car cette famille était, au tragique près, la famille des Atrides,

> Race d'Agamemnon qui ne finit jamais,

(1) Jean-François, baron de Bourgoing (1748-1811), représenta la France en Espagne, en Danemark, en Suède, en Saxe; il a écrit, entre autres ouvrages, un *Tableau de l'Espagne moderne. (Ed.)*

— Laurent le Couteulx, Le Couteulx de la Noraye, Le Couteulx de Canteleu, sans compter peut-être quelques autres, tous gens de grand poids, de grand luxe, de belles maisons, et les colonnes de la banque (1).

M. du Moley, dans son temple où par bonheur on le voyait fort peu, était un gros, grand homme, mal bâti, la tête prise dans les épaules, aussi commun de manières que de ton, grossier, brutal, débauché jusqu'à en ruiner sa fortune, comme cela arriva peu de temps après. Il entretenait fort chèrement Mme Dugazon, la plus charmante actrice de cette époque et en même temps la plus parfaite coquine, si elle n'avait eu Adeline pour compagne. L'effronterie de ce ménage de campagne allait au point que la comédienne gouvernait despotiquement la maison de Mme du Moley et que son frère faisait partie de sa société comme secrétaire intime du mari. Tel était ce premier banquier de Paris.

Sa femme en était le parfait antipode. Petite-maîtresse émérite, avec beaucoup d'esprit, de tact et de grâce, l'âge et la Révolution l'avaient dépouillée d'un vernis de grand air et d'impertinence brillante pour ne lui laisser qu'une imperceptible affectation de politesse et un goût prononcé pour les choses et les hommes d'esprit. Quelques-uns prétendaient qu'elle n'avait pas été impunément abandonnée et outragée par son indigne époux et que son malheur très réel avait trouvé des consolateurs; mais c'était pour moi de l'histoire ancienne. Elle avait, quand je la connus, deux grands enfants qu'elle adorait; elle avait perdu toute apparence de jeunesse, et l'on ne voyait plus en elle qu'une aimable femme et une excellente mère (2).

Son fils Félix était un bon et joli enfant de dix-sept ans, simple,

(1) Le palais de M. du Moley et son charmant jardin qui longeait le boulevard jusqu'à l'hôtel de Montmorency avaient été créés par le receveur général de Bondy qui là, et dans sa maison de Bondy, s'était ruiné en plaisirs, comme s'il eût voulu voler la Révolution; homme du meilleur goût et du meilleur ton sous une forme rustique. De ses deux fils, tous deux charmants, aimables et spirituels, le cadet a fait beaucoup de sottises dans sa jeunesse et l'aîné encore plus dans l'âge mur. Il avait pour femme la fille du receveur général Hamelin, belle-sœur de la fameuse Mme Hamelin, laide, maussade, faite au tour et la meilleure danseuse de Paris.

(2) Cf. sur Jacques-Jean Lecouteulx du Moley, les *Mémoires* de Dufort de Cheverny. 1886, tome II, p. 2 , et, sur Mme du Moley, les *Souvenirs* de Mme Vigée Le Brun, I, p. 116, ainsi que Fr. Masson, *Joséphine impératrice*, p. 303-306. *(Ed.)*

modeste et d'une grande espérance, qui s'éteignit peu d'années après dans une épidémie qu'il affronta avec un grand courage, étant préfet de Dijon.

Sa fille Pauline, qui avait environ dix-huit ans, n'était pas précisément jolie, mais d'une figure aimable, douce, gaie, avec peu d'esprit et une agréable tournure. Je parle d'elle en homme qui l'a examinée comme son propre bien, car je fus très près de l'épouser. Une Mme de la Pierre, femme du directeur général des douanes de Rouen, Portugaise comme Mme du Moley et son amie intime, à qui il restait une fille qu'elle m'aurait volontiers donnée, eut pourtant la générosité de négocier mon mariage avec Pauline, et cette proposition fut assez bien accueillie par sa mère pour que la mienne fît une demande formelle. Ce fut un soir du mois de mai 1796, à la sortie du Lycée, que, donnant la main à Mme du Moley, je lui remis la lettre de ma mère, qu'elle reçut avec joie comme si elle l'attendait. Je rentrai joyeux; je me voyais pour avenir une agréable petite femme, une très aimable belle-mère et une immense fortune. Mais nous avions compté sans M. du Moley, peut-être sans Mme Dugazon. L'Agamemnon de la banque avait bien d'autres idées; il se souvenait que son devancier La Borde avait marié sa fille à un Noailles, et il voulait un Noailles, n'importe comment, et il le trouva. Ce fut le pauvre Alfred de Noailles, fils aîné du brillant marquis, ancien ambassadeur à Vienne, et petit-fils du duc d'Ayen, gouverneur de Saint-Germain. Cette pauvre créature longue et étique, vrai portrait de don Quichotte à vingt-cinq ans, était dénuée d'usages et de manières, de ton et d'esprit, gauche, engoncée, embarrassée. D'ailleurs honnête, timide, et le meilleur enfant du monde. Il n'avait qu'un mérite : celui de la musique, à laquelle il consacrait toutes ses journées; et ce mérite-là semblait choisi exprès pour le désespoir de Mme du Moley qui la détestait (1) et de Pauline qui ne l'entendait pas.

Veuf de Pauline du Moley, je songeai à convoler en secondes noces, ou plutôt à rouvrir mon premier roman. Mme Chevalier m'engagea à lui rendre visite dans sa petite campagne de Nanteuil, voisine de Blois, et au commencement de l'automne de 1796, après

(1) Au concert des amateurs fort couru alors, elle causait avec une amie, quand vint un *forte* qui couvrit leurs deux voix : « Quel tapage! dit-elle; on ne s'entend pas. »

avoir couru de châteaux en châteaux, je rabattis mon vol vers cet agréable ermitage. Je passai là une espèce de mois de miel dans une intimité douce entre la simple Mme Chevalier, son fils, bon jeune homme, qui brûlait de m'appeler son frère, et une aimable fille qui traitait en ami un homme qu'elle savait n'être là que pour elle seule, Que faisions-nous dans cette solitude? Rien ou pas grand'chose. Nous montions à cheval, nous dessinions, nous travaillions à composer des déjeuners savants et ingénieux. Je fis quelques romances que la belle *nounou* (c'était ainsi que sa mère arrangeait Anne à l'indienne) mit en musique. Nous avions en cinquième un petit M. Robert, demi-abbé, demi-laïc, soi-disant précepteur du jeune Chevalier, bon garçon fort nul qui s'évertuait du matin au soir à peindre des petites figures blanches sur des petits verres noirs, sans qu'on sût ce qu'il voulait faire de ces colifichets; mais, deux ou trois ans après, ce secret fut révélé au monde; le petit Robert devint M. Robertson, et ses petites figures, la fantasmagorie. Un soir, après avoir donné quinze jours à la belle *nounou* pour étudier et apprécier mon mérite, je demandai à sa mère un quart d'heure d'entretien. Elle prit mon bras et m'emmena dans le jardin où, avec une gaucherie et une timidité qui me rajeunissaient de dix ans et dont j'enrageais sans pouvoir les vaincre, je lui demandai si je pouvais désormais faire ma cour à sa fille. Cette bonne mère m'eût, je crois, épousé au défaut d'Anne, tant elle m'aimait. Elle me permit tout, me répondit de tout. Après quinze autres jours passés à Nanteuil, nous partîmes pour Conan où je passai, je crois, huit ou quinze jours encore. Puis je partis pour Paris, sans autre idée que de préparer au plus vite ma corbeille. Arrivé, je me hâtai d'écrire à ma chère belle-mère en joignant à ma lettre une demande formelle faite par ma mère. Ce fut le tombeau de mes amours. La bonne dame me répondit une lettre tendre, repentante, honteuse, désespérée; elle me préférait à l'univers, elle me regretterait toujours, mais... mais.. elle s'était trop hâtée de répondre pour la belle *nounou;* la belle nounou ne voulait point de moi pour mari. Mon amour-propre, qui n'était pas satisfait, se sauva par l'idée qu'elle m'avait trouvé trop d'esprit. Heureusement, je n'étais pas le Pygmalion de cette belle statue. Je m'en tirai en homme du monde; je revis les Chevalier sans poignarder l'ingrate. Je me souviens même que, l'année suivante, je passai quelques jours

à Conan avec les Prulay. Il y vint un petit M. de Broc, bien jeune, bien frais, bien nul; c'était l'analogue que le ciel avait réservé à la belle, et, peu de temps après, elle fut Mme de Broc. La préférence me piqua et dès ce jour je cessai de voir cette famille. Je me trompe pourtant. Je revis Mme de Broc trente ans après. C'était à un dîner chez mon ami et collègue, le marquis de Courtarvel. Elle me parut encore belle. J'étais alors conseiller d'État et pair de France. Ses yeux me cherchèrent. Elle n'eut pas l'esprit d'entamer la conversation, et je n'eus pas, toujours le même! l'assurance de rompre la glace. Nous nous quittâmes sans nous être parlé, et elle resta sûrement convaincue que j'avais une rancune de trente ans contre elle. Une chose me consola : j'appris qu'elle était devenue fort libérale.

Ce fut, je crois, vers la fin de cette année 96 qu'on joua aux Français le *Lévite d'Éphraïm* de Népomucène Lemercier. Il n'était pas sans mérites et il obtint un joli succès. Dans la société de Mme de Saint-Just, nous aimions beaucoup Lemercier. Toute cette société vint souper chez moi au sortir de la représentation, et le plan d'une parodie du *Lévite* fut sur-le-champ arrêté entre Lemercier, Lonchamps, auteur du charmant opéra du tableau des Sabines, et moi, et, quinze jours après, nous la jouâmes dans le salon de Mme de Saint-Just; elle était un peu grivoise, mais fort gaie, et il faut rendre à Lemercier la justice de dire que personne ne drapa mieux que lui l'auteur et la pièce. Il était alors le meilleur enfant du monde, le plus modeste, le plus docile aux conseils, le plus prompt aux sacrifices, et, avec cela, une gaieté inépuisable, infiniment d'esprit, une voix mordante, un tour original en tout et un talent de lecture étonnant; bref, l'homme de société le plus agréable que j'aie connu. Il conduisait même, non sans quelque grâce, un corps à moitié paralysé et qui n'était pas sans doute entièrement atteint de cette infirmité, car il était le serviteur avoué de la belle Mme de Vannoise qui savait choisir son monde. Tout chaud du succès du *Lévite*, il conçut le plan d'*Agamemnon :* Eschyle ne l'embarrassait pas : il savait un peu de grec et il avait pour commensal l'excellent Dorion, helléniste du premier ordre. Quant à l'italien, ils ne l'entendaient ni l'un ni l'autre, et ce fut moi qui lui traduisis l'*Agamemnon* d'Alfieri. Enfin la pièce fut terminée, jouée, applaudie avec fureur et justice, et Lemercier fut fini. La gloire lui tourna la tête; il n'écouta plus que lui. D'*Agamemnon* il

descendit à *Ophis;* d'*Ophis* il tomba dans *Isule et Orovèse;* il culbuta dans *Clovis.* Enfin il parvint à être sifflé et dédaigna désormais le public comme les amis. Tout ce qu'il a fait de mauvais porte néanmoins çà et là des étincelles d'un grand talent (1).

Revenons maintenant à Mme de Vannoise. Elle était Parseval, sœur de Parseval Des Chênes, le receveur général, et de l'aimable et brave Parseval de Grandmaison, un peu fou, qui se fit garçon poète sous l'abbé Delille, puis poète en chef, publia le poème épique de *Philippe-Auguste* et mourut l'un des Quarante (2). Le dernier des trois frères Parseval était une espèce d'ours, fort original, fort sale et qui s'en piquait, mathématicien du premier ordre et poète du dernier rang, qui me confia un jour qu'il avait trouvé un moyen d'égaler La Fontaine : c'était de faire six cents fables et d'en brûler cinq cent soixante-dix en ne gardant que les trente parfaites. Toute cette famille avait un petit coup de marteau. La plus raisonnable était la sœur; fort belle, fort jeune encore, avec des yeux noirs incomparables, elle avait épousé un homme superbe, nommé le marquis de Vannoise, plus sot et plus important qu'il n'était grand et gros, faisant l'homme de cour à mourir de rire et ne faisant rire qu'à cette occasion; car, du reste, c'était le parleur le plus pesant et l'être le plus mortellement fade et ennuyeux qu'on pût voir. Mme de Vannoise, déjà fort passée quand je l'ai connue, n'avait pas précisément d'esprit, mais elle en mettait comme on met du blanc; pas de naturel; le désir d'attirer plutôt que de plaire; et, quoique assez tyrannisée par Lemercier, elle avait des yeux tout particuliers pour un jeune musicien d'une figure charmante et que j'ai vu fort embarrassé de ses prévenances. C'était Boieldieu qui commençait alors sa brillante carrière au service de Saint-Just, le pauvre Saint-Just, auteur poitrinaire et millionnaire de quelques pauvres opéras que son musicien a fait vivre (3).

Le baron de Staël, qui avait hérité de l'attachement de sa femme

(1) Népomucène Lemercier (1771-1840). *(Ed.)*

(2) François-Auguste Parseval de Grandmaison (1759-1834), membre de l'Académie en 1811, fit paraître son *Philippe-Auguste* qui comptait douze chants en 1825 et en 1826; il avait, en 1804, publié un autre poème en dix chants, les *Amours épiques. (Ed.)*

(3) Mme de Vannoise n'avait qu'une fille, alors âgée de quelque douze ans, d'une beauté admirable et d'une tristesse constante. Cette enfant, sans fortune, finit par épouser, déjà un peu mûre, le vieux M. de Villebranche après qu'il eut perdu son fils unique dans la campagne de Russie.

pour ma mère, passait souvent ses soirées dans son petit entresol. On a mal jugé cet excellent homme. Sa seule faute était d'avoir, étant le plus bel homme de Suède et issu de la maison de Holstein, épousé, pour de l'argent, la plus laide fille de France, issue de la maison Necker de Genève. Cette faute, il l'avait chèrement payée; car, s'il avait donné à sa femme ce piédestal nécessaire à toute renommée et sans lequel son éclat n'eût pas rempli l'Europe, il avait reçu d'elle la réputation d'un sot; et cette réputation avait prospéré en raison directe de celle de sa Corinne : c'était l'ombre au tableau dont elle était la lumière, et tout ce qui augmentait l'éclat de l'une redoublait l'obscurité de l'autre. Il fallait alors quelque courage pour oser dire dans le monde ce qu'il était véritablement, un homme de très bon sens, de très bon ton, de très bon cœur, instruit, aimant les lettres, magnifique sans exagération, et faisant une très noble figure d'ambassadeur. Au mois de décembre de 1796, je me souviens qu'il fit la galanterie de donner un bal à ma sœur et de n'inviter que la liste qu'il reçut d'elle. Où était sa femme alors? Dans quel exil, car elle avait trop d'esprit pour ne pas se faire partout des ennemis (1).

Je me souviens qu'à cette époque, ma mère donna aussi un bal dans le grand appartement qu'elle n'habitait pas. Paris ressuscitait à vue d'œil; et le premier signe de vie était pour les plaisirs. Mme de Vindé, Mme du Moley, Mme de Brégé, Mme d'Esquelbecq, Mme Dillon, Mme Mallet et quelques autres donnaient également des bals à la meilleure compagnie de Paris. Enfin, nous venions de former ce charmant bal de Bonneuil qui dura tout l'hiver de 1797 et que les exclus nommaient assez méchamment le bal des victimes, comme s'il eût fallu justifier d'une grande infortune pour avoir le droit d'y danser! Il fallait seulement justifier qu'on appartenait à la bonne compagnie d'autrefois, et il était difficile d'en avoir fait partie sans avoir quelque perte à regretter. Le vieux président de Bonneuil avait prêté pour ce bal sa charmante maison de la Chaussée d'Antin, et, une fois la semaine, l'ancien beau monde s'y retrouvait avec charme; tout y semblait rajeuni de dix ans (2).

(1) Il semble bien que le baron de Staël était alors à Coppet; il avait dû, sur la sommation du duc régent de Suède, quitter Paris dans l'été de 1796. *(Ed.)*

(2) Cf. les Goncourt, *Histoire de la société française pendant le Directoire*, p. 141. *(Ed.)*

Mais je m'aperçois que j'ai jeté les noms de quelques personnes qui sortent pour la première fois de ma plume. Il faut en parler avant d'aller plus avant.

Mme de Brégé était sœur de cette Mme de Montullé, célèbre et célébrée dans le siècle dernier pour son esprit, sa richesse, ses grâces, et dont le portefeuille regorgeait d'hommages académiques (1). Quand j'ai vu cette Aurore et cette Diane, elle n'était plus qu'une mortelle chétive et ratatinée, qui n'avait sauvé de sa divinité qu'un ton exquis et un grand usage du monde. Mme de Brégé, au contraire, était grande et majestueuse, fort simple pourtant et très bonne femme. Elles habitaient ensemble sur les Champ-Élysées une fort belle maison dont le jardin touchait à celui de l'hôtel de Beaujon et où s'est pavané depuis le Corse Sébastiani. Mme de Brégé n'avait de famille autour d'elle que ses deux petits-enfants, de dix-huit à vingt ans. L'un, Alphonse de la Porte, bon et charmant jeune homme, plein de bons sentiments et de formes aimables, qu'une maladie enleva dans sa fleur quelques années après; l'autre, sa sœur cadette, assez belle et bonne personne qui désirait un mari et qui ne se mariait pas parce que la fortune de son aïeule achevait de s'anéantir comme bien d'autres. La pauvre petite finit par être jetée de son plein gré à une espèce de riche sauvage Américain, Higginson, qui la planta là, au bout de quelque temps, avant ou après beaucoup de sottises qu'elle fit, et avec scandale, car elle était fort bête; ce qui la raya du rôle de la bonne compagnie. Mme de Brégé remplissait d'ailleurs avec joie ses devoirs d'aïeule qui lui imposaient l'obligation de donner des bals et des soupers. Ses réunions étaient charmantes. Les jours où on ne dansait pas, on jouait dans le grand salon et la jeunesse se rassemblait dans un autre. Ce fut une des époques de ma gloire. La fertilité de mon génie m'avait fait proclamer le directeur de la troupe. Mézy avait quelque mérite et on lui devait la découverte du *Lièvre égaré*, mais il pâlissait devant moi.

Mme d'Esquelbecq, ma plus vieille amie, était Mlle de Brion. Elle avait deux frères : l'un, fort mauvais sujet qu'on appelait le comte de Marolles, est mort jeune; l'autre, dont la fille a épousé

(1) La marquise de Montullé, fille du fermier général Haudry de Souchy, possédait le château de Sainte-Assise, non loin du château de Seine-Port, que le duc d'Orléans, père de Philippe-Égalité, habitait pendant l'été. *(Ed.)*

M. de Sinety, était l'Ariste le plus loyal et le plus fatigant que j'aie connu. Séparée de son mari, le plus stupide et le plus grossier gentilhomme de la Flandre, la marquise d'Esquelbecq aimait avec passion, mais avec noblesse et avec ordre, le monde, la parure, le mouvement et le plaisir. Elle avait fait de sa maison, alors au coin des rues d'Artois et de Provence, le rendez-vous de tout ce qui était resté ou revenu de fashionable dans Paris. Ses soupers étaient d'une recherche exagérée pour le temps, ses bals étaient charmants; ce fut chez elle que la valse osa pénétrer dans Paris (1). Elle entendit parler de moi et probablement en bonne part, car elle me voulut et chargea Tourolle de m'amener chez elle. Je vis ce qu'elle est toujours restée, avec ses petits travers, une fort bonne femme, très franche, bonne mère, bonne sœur, chaude et sincère amie. Du reste, elle était laide, mais faite au tour, ennemie, disait-on, du veuvage, mais avec convenance. Depuis, elle se résigna de bonne grâce à voir ses deux filles grandir. L'aînée, laide et bien faite, sèche et froide, épousa par amour le bon Charles de Béthisy, qui eût été son père (2). La cadette fut la comtesse de Roche-Dragon, miracle de beauté, de bonté, de tournure et de grâce, qui mourut à la fleur de l'âge et sans enfants. Mme d'Esquelbecq avait encore un fils qui, de laid et maussade enfant, devint homme malingre, hargneux, fat, insociable, et qui mourut de la poitrine après avoir coûté beaucoup de larmes et d'argent à sa mère (3).

La comtesse Dillon avait été Mme de Mongé, belle-fille du vieux Geoffroy de Mongé, administrateur général des domaines, et belle-sœur de mon excellent ami de Charnois. On l'avait trouvée la plus jolie femme de Paris et elle-même le trouvait encore sans rencontrer ni d'échos ni de contradicteurs. Le beau Robert Dillon, manchot, mais sorti des mains de Phidias, comme ses frères, l'aima avec fureur, et, jaloux d'elle comme un tigre, ne guérit de son

(1) Robert Dillon, quoique manchot, la dansait avec une grâce que je n'ai vue à nul autre. Quelques femmes s'y hasardaient. Mlle Titon, sœur de la marquise de Marconnay, était la seule fille qui la dansât; mais celle-ci était censée mariée et ce n'est assurément pas d'elle que le chevalier de Ségur dit un soir ce joli mot : « Elle a son pucelage moins la valse. »

(2) Charles, marquis de Béthisy (1770-1827), député du Nord en 1815 et en 1820, lieutenant général, gouverneur du château des Tuileries, pair en 1823. C'est lui qui, dans la séance du 16 janvier 1816, jeta le fameux cri : *Vive le Roi quand même! (Ed.)*

(3) Voir aussi sur Mme d'Esquelbecq les *Mémoires* de Mme de Chastenay, I, p. 337. *(Ed.)*

mal qu'en l'épousant. Une noireeur de salons lui avait donné le duc de Fitz-James, le roué le plus scandaleux de la cour; Hérault de Séchelles la courtisait en même temps, et Robert disait à sa future femme : « J'aimerais mieux que vous eussiez couché avec Séchelles que d'avoir laissé toucher votre petit doigt par Fitz-James. » La vie laborieuse de femme à la mode avait couperosé Mme Dillon, et elle joignait alors au malheur d'avoir un visage long et marbré, celui d'avoir de son premier mariage une fille de quinze ans, dont la petite tête ronde, fraîche et blanche réunissait tout ce qu'on peut imaginer de grâces et de charmes. Ne pouvant la mettre en bourrelet, n'osant pas la cacher, elle la menait au bal en vrai bonnet de nuit. La petite n'y pensait seulement pas. Elle fut quatre ans après ce miracle de beauté, de candeur et de gentillesse qu'on appelait Mme de Bonneuil et que le ciel nous a si tôt enlevée. Son frère, aussi beau qu'elle, lui survécut peu. Leur père, le beau Mongé, était mort de la poitrine à cet âge.

Robert Dillon me conduit naturellement à Mme Mallet. Pourquoi cela? Pour deux raisons. La première, c'est que le ménage vivait dans une grande intimité avec la maison du banquier Mallet, leur voisin de campagne : Mallet, ayant une charmante maison à Clichy, sur les hauteurs de Livry, et Robert ayant acheté, au-dessus, la fameuse abbaye de Coulanges. La seconde, que je ne puis me rappeler sans rire, c'est que nous avions pensé nous battre pour une de Mmes Mallet à laquelle je ne songeais pas le moins du monde et qui n'avait pas la moindre raison de prétendre qu'on songeât à elle; mais Robert, avec l'air le plus froid, était toujours amoureux des onze mille vierges, vierges ou non. Mmes Mallet, belles-sœurs qui habitaient ensemble, étaient femmes des deux banquiers Mallet, hommes fort considérés et dignes de l'être; l'aîné, froid, simple et poli; le cadet, bon garçon, jovial, demi-fashionable et assez nul. La femme de l'aîné, qui tenait la maison, peu jolie et un peu marquée de la petite vérole, mais fort blanche, très bien faite et naturellement élégante, avait de l'esprit, de la grâce, et composait une des plus aimables femmes de Paris. Sa belle-sœur était une fort bonne petite femme de second ordre, et c'était précisément pour celle-là que le pauvre Robert brûlait et voulait me faire brûler, tandis que j'avais été surpris aux genoux de sa sœur, mais surpris à la lettre, dans son cabinet intime et

portes fermées, par la langue la plus effilée de Paris, la brillante Mme de Fontanges (1). Le fait est que nous répétions une scène de comédie pour le théâtre de Clichy, mais cette excuse est si usée! La pauvre Mme Mallet jura bien qu'elle ne me parlerait plus que dans le salon.

Au mois de février 1797, se fit le mariage de ma sœur. Elle épousait le baron de Nervo, fils d'un ancien président au grand conseil de Lyon. Le président était un très bon homme qui ne se distinguait que par une gourmandise extraordinaire. Sa femme, grande et désinvolte, avait été d'une beauté remarquable, très remarquée, très courtisée, spirituelle du reste, instruite, prodiguant les compliments et les paroles d'une voix perçante et altière; maîtresse absolue au logis et extrêmement parcimonieuse. Elle avait pour fille la célèbre Mme de Montgeron, la seule musicienne vraiment inspirée que j'aie entendue de ma vie et qui fût une muse et une sibylle à la fois. Tout cela, joint à une fortune assez modeste, ne composait pas un attirail bien attrayant. Personnellement, M. de Nervo faisait quelque compensation. C'était un fort bon officier de marine, retiré depuis le 10 août 1792, très estimé, d'une bonne conduite, âgé de trente ans, agréablement tourné et d'une figure remarquablement belle. Il avait toutefois un fond de dureté contracté dans son état, quelque peu de la parcimonie de sa mère, et des habitudes, des manières qui n'étaient pas toujours au diapason du plus grand monde. Bref, on disait que ma sœur faisait un médiocre mariage. J'ai vécu fort bien avec ce beau-frère, même après son veuvage, même après son second mariage, mais sans pouvoir l'aimer; il m'aimait aussi fort peu. Lequel de nous avait tort? Peut-être tous les deux.

Ce même hiver de 1797 fut pour moi l'époque d'un autre événement qui fut utile au reste de ma vie et en même temps très gai. Je ne passais pas impunément ma vie dans une société presque littéraire. J'avais fait une comédie reçue aux Français, puis une autre que ma mère trouvait jolie, puis un tiers de parodie, puis des chansons qu'on s'arrachait, que sais-je encore? sans compter trois premiers chants de l'Arioste. Il était temps de songer tout de bon

(1) Fille de M. de Pont, ancien intendant de Metz qu'on appelait le Pont-Neuf pour le distinguer du marquis de Pons, grand-pere de Camille (de Pimodan), qu'on appelait le Pont-Royal.

à l'immortalité. Je fis un vaudeville charmant que j'appelai *les Trois tantes* : un jeune homme épousait une nièce en faisant la cour à trois tantes. Je lus mon œuvre au conseil du théâtre du Vaudeville, et, par malheur, je lisais fort bien, je chantais mieux, et j'avais pour juges d'aimables petites coquines qui ne demandaient qu'à rire. Ma pièce fut portée aux nues, reçue avec un cri d'unanimité; jamais le Vaudeville n'en avait vu de semblable : cinquante représentations, le Pactole débordant dans la salle. On copia les rôles et je passai sur le corps à dix pièces qui me précédaient. Avant Pâques, tout était appris, tout était prêt. Cependant, tant j'étais modeste! j'avais gardé le plus sévère incognito; mais tout transpire : quelques jours auparavant, à Longchamps qui commençait à renaître, plusieurs personnes me firent compliment; je me défendis mal, et, le jour de la représentation, tous mes amis étaient dans le secret, tous étaient dans la salle, et je ne vis jamais meilleure compagnie ni plus disposée à tout applaudir. Le cœur me battait pourtant et j'étais dans une grande perplexité. Dès que la toile fut levée, mon incertitude cessa et je fus parfaitement rassuré. On n'avait pas joué la moitié de la première scène que je me dis : « Oh! oh! mais cela est détestable. » Le public fut de mon avis, moins vite que moi peut-être, parce qu'il ne savait pas tout, et, quoi qu'on en dise, le parterre est naturellement fort indulgent; mais je triomphai de sa patience, et, pendant que mes amis se tuaient d'applaudir, il s'époumonnait à siffler; je finis par siffler, moi-même de bon cœur, car, plus on allait, plus je jugeais que le public avait raison, et j'éprouvai dans cette occasion une impression que j'ai retrouvée bien longtemps après à la Chambre des députés, que le bruit, pour ou contre, applaudissements ou sifflets, soutient, encourage et électrise. En sortant, un ami qui n'était pas du secret me dit : « Quelle extravagance, quelle mauvaise farce! — Détestable, lui répondis-je, et je renchéris sur lui du meilleur de mon cœur. — Hé quoi! repartit-il, on dit que c'est du comte de Ségur? — Non, elle est de moi. » — Le pauvre homme fut pétrifié. Je devais souper chez Mme de Viné. On m'attendait, je crois, avec quelques couronnes. J'entrai fièrement, et devant quarante personnes je contai l'aventure en étouffant de rire; tous les rieurs furent de mon côté. Il n'y a rien de tel que de rire de soi le premier. Au reste, je n'y mettais pas la moindre politique; j'étais encore ivre et je disais ce

que je pensais. Ceux qui vinrent du Vaudeville après moi furent charmés de trouver la glace si bien rompue. Quelques-uns essayèrent bien de me prouver qu'il y avait de l'esprit, de l'imagination; mais je les relançai et je prouvai si bien que tout était exécrable que je ramenai tout le monde à mon avis.

La suite de cette année 1797 ne me rappelle plus grand'chose. Mme du Moley allait, avec sa fille nouvellement mariée, passer le printemps à Meung, dans sa magnifique maison de campagne achetée en 1790. J'y passai quelques jours. C'était un énorme château de briques assez gauche, mais noble et confortable, avec de grands et beaux jardins en terrasses sur la Loire, dans la plus belle vue et situation du monde. Un célèbre proscrit, jadis, dit-on, le fidèle ami de la dame du lieu, y avait trouvé un asile. C'était le comte Olavidès, grand et gros homme carré, d'une fort belle figure, entre cinquante et soixante ans. Il travaillait constamment à sa justification, nous en lisait des passages où la philanthropie éclatait partout. Il obtint depuis la permission de rentrer en Espagne, et, je crois, la restitution de ses biens confisqués (1).

Nous faisions, la jeune Pauline de Noailles et moi, quelquefois même son échalas de mari en tiers, de longues promenades à cheval. C'étaient souvent de véritables voyages qui duraient la journée entière. On déjeunait ou dînait dans les châteaux du voisinage. Elle était en amazone et faisait de moi un centaure. J'aurais bien fait autre chose d'elle si elle l'avait voulu, car je ne voyais en elle que mon bien volé; mais elle était dans son mois de miel, c'était trop tôt. Nous allâmes une fois dîner à Fontpertuis. Une pluie affreuse nous prit en route, et la pauvre petite, qui n'avait qu'une amazone de nankin, fut percée au point qu'elle dut s'arrêter dans l'auberge d'un village dont l'hôte, grand et gros garçon et maire de sa commune, s'appelait Ombredâne. Ce nom la fit tant rire qu'il m'est resté. De là, je galopai au château pour demander chemise, bas, robe, etc. On envoya tout et même une femme de chambre dont je me serais bien passé.

De Meung, je fis avec un propriétaire voisin la partie d'aller à Vendôme assister au procès de Babeuf et consorts. Nous arrivâmes

(1) Cf. sur les Olavidès les *Mémoires* du comte Dufort de Cheverny, I, p. 205 *(Ed.)*

à l'heure précise du jugement; en montant l'escalier du tribunal, nous pensâmes être renversés par le peuple qui descendait fort effrayé. Nous entrâmes avec beaucoup de peine dans la salle où ce misérable venait de se poignarder en entendant sa sentence de mort, et nous ne vîmes que la figure atroce de ses complices condamnés comme lui. Au sortir du tribunal, nous trouvâmes dans les rues les jeunes filles les plus distinguées de Vendôme occupées à quêter pour les veuves de ceux qui auraient égorgé leurs pères (1)!

Je fis quelques excursions à Chenonceaux où je retrouvai Mme Dupin, toujours plus jeune avec quatre ans de plus, et René de Villeneuve marié et père. Nous courions le pays; sa charmante femme et moi, nous dessinions pendant que René nous déclamait des vers de Racine. Nous allâmes au collège de Pontlevoy voir une distribution de prix, spectacle, ballet et grand dîner.

J'allai aussi à Loches chez les Vigny. La femme avait un grand talent pour la peinture, des visées au bel esprit et la prétention d'écrire comme Mme de Sévigné. J'ai quelques lettres d'elle qui en font foi; mais Mme de Sévigné ne copiait personne. Le mari, étique et plié en deux depuis la guerre de Sept ans, était un fort bon homme avec de l'esprit, de la finesse et quelque prétention à l'originalité. Leur fils était un marmot et rien en lui ne décelait encore le grand homme (2).

Parlons enfin de Magnanville où j'allai finir le temps des *villégiatures*. C'était, il y a environ quatre-vingts ans, un modeste château dans une situation admirable sur les hauteurs qui dominent Mantes, du côté gauche de la Seine. M. de Lavalette l'acheta et voulut le réparer. Mais son architecte s'y prit si bien que le château acheva de tomber. Il fallut en construire un autre et peu à peu cet autre devint un manoir royal en étendue, en magnificence et en décorations intérieures. De superbes jardins français s'élevèrent autour, et une avenue d'une lieue partit des portes de Mantes pour arriver aux grilles du château. Trois ou quatre mil-

(1) Babeuf et Darthé, condamnés le 26 mai 1797 à la peine capitale par la haute cour nationale, assemblée à Vendôme, se poignardèrent après avoir entendu l'arrêt; ils furent le lendemain portés mourants sur l'échafaud. *(Ed.)*

(2) Alfred de Vigny, né le 27 mars 1797, du mariage de Léon-Pierre de Vigny, capitaine d'infanterie et chevalier de Saint-Louis, avec Amélie de Baraudin, avait dix-huit mois lorsqu'il quitta Loches pour Paris. *(Ed.)*

lions y passèrent. M. de Lavalette finit par trouver que cette terre, grossie de plusieurs propriétés voisines, lui mangeait sa fortune, et la vendit à M. de Boullongne, fermier général (1). Celui-ci y déploya un luxe digne de l'habitation. Magnanville devint le rendez-vous de la cour et de la ville. Si grand était le nombre des appartements de maître et le nombre des amis qui venaient les occuper, que M. de Boullongne avait fait faire en carton un relief du château qui montrait les portes de tous les appartements du premier et du second avec leurs numéros, et, chaque matin, son intendant venait ficher au-dessus de chaque porte le nom de l'ami, de sorte qu'à son lever, le maître du château voyait d'un coup d'œil les visites qu'il avait à rendre. J'ai encore vu ce relief dans le cabinet de M. de Vindé. Les appartements étaient si complets que j'avais au second une grande chambre à coucher à deux fenêtres avec alcôve, deux garde-robes, une chambre de domestique et un très joli cabinet. La salle de comédie était au second, sous un petit dôme, au milieu du château; et, afin que rien ne manquât dans ce séjour de satrape, M. de Boullongne avait fait une collection de tous les costumes imaginables. Il s'y ruina à son tour, et M. de Vindé acheta le domaine en 1790 en échange de 60,000 livres de rentes sur la ville de Paris. Depuis ce temps, l'austérité de la robe, la sage économie du maître et surtout la Révolution ne laissèrent plus de magnificence que dans les pierres, les meubles et les souvenirs. M. de Vindé avait trouvé le beau jardin français barbarement bouleversé par son devancier et un jardin anglais à peine planté; le parc resta fidèlement dans ce désordre. La vie devint patriarcale, mais avec élégance, bonne compagnie et bonne chère. On ne pouvait y trouver à dire que la solitude que faisaient ces vastes salles autour de quinze à vingt amis, car les personnes qui se cherchent aiment que les murs les rapprochent. A cela près, l'existence y était charmante. Les matinées se passaient dans une liberté complète. Entre le déjeuner et le dîner, on allait chasser, ou bien on montait à cheval avec M. de Vindé qui était fou de cet exercice. Le soir, après la promenade des dames, on faisait des lectures, on jouait des jeux de société, on improvisait des charades ou des proverbes. Tout le magasin de costumes était à notre disposition.

(1) Boullongne ou Boulogne de Preninville, patron de Piron et père du fameux Saint-Georges. *(Ed.)*

Despréaux y était incomparable; Desfaucherets, bon; et j'en valais bien un autre. Surtout j'étais grand décorateur. La fête de Mme de Vindé approchait. On avait compté sur le beau portrait que Gérard venait de faire d'elle et de sa fille. Par malheur, il se trouvait encore dans l'atelier du peintre; M. de Vindé était désespéré : « Laissez-moi faire, lui dis-je; nous l'aurons demain au soir. » J'avais vu le portrait une fois, et j'ai dit quelle était la mémoire de mes yeux et la facilité de mes doigts pour ces sortes de choses. Nous montons au garde-meuble, nous y choisissons un tableau à peu près de la même grandeur, mais enfumé de manière qu'on n'y reconnût rien; je le place dans le cabinet de M. de Vindé, nous mettons les verrous, il broie des couleurs, et, pendant ce temps, j'esquisse au crayon blanc le tableau de Gérard sur la toile; puis, avec des couleurs de rose, je fais des têtes et des mains, avec du brun des cheveux, avec du blanc la robe de la fille, avec du jaune celle de la mère, et avec un papier rouge découpé un petit soulier écarlate qui était caractéristique dans le tableau. Les yeux, les nez, les bouches, les ombres, et jusqu'au piano et à un rideau qui tombait au-dessus, rien n'y fut oublié. C'était une croûte effroyable au jour; mais quand, le lendemain au soir, au fond d'un grand salon bien éclairé, nous terminâmes un proverbe composé pour faire arriver le tableau de Paris, à la levée du rideau l'illusion fut complète et la bonne Mme de Vindé jeta un cri.

Magnanville est rasé. Mme de Vindé en a vendu les matériaux. Quinze ans plus tard, je traversai Mantes, je regardai les hauteurs et n'y vis plus ce noble édifice où j'avais passé de si beaux jours (1).

Les couches de ma sœur me ramenèrent à Paris à la fin de novembre 1797; elles furent très malheureuses. Le fameux et dur Baudelocque l'accoucha avec des fers et il fallut broyer l'enfant pour sauver la mère. Elle, que j'avais toujours vue d'une gaieté si brillante, en resta triste et mélancolique. Elle, qui était d'une santé florissante, en resta maladive. Privée de nourrir un enfant, elle tomba entre les mains d'Alphonse Le Roy qui ne croyait pas aux

(1) Vindé, désespéré de la mort de sa fille, alla demeurer au château de la Celle-Saint-Cloud, où il mourut en 1843. Il ne resta de Magnanville que les communs, possédés aujourd'hui par le comte de Gramont. (*Intermédiaire* du 30 avril 1906, p. 635.) — (*Ed.*)

maladies de lait; il la traita comme un âne et un charlatan qu'il était et conduisit en trois ans au tombeau la plus forte constitution de femme que j'aie connue.

Je parle le moins possible des affaires publiques. Il faut cependant revenir un peu sur mes pas pour dire un mot du 18 Fructidor (4 septembre 1797) qui de nouveau bouleversa la France. Il y avait bientôt deux ans que quatre haridelles et une cinquième en arbalète étaient attelées au timon de l'État.

On passait du sang à la boue et de la démagogie à l'oligarchie; de la carmagnole et des sabots on avait sauté à pieds joints dans la broderie, les plumes et les dentelles; car, à force d'expériences, on avait reconnu ce grand principe qu'il faut des supériorités dans l'ordre social, et, comme on n'en trouvait plus, on s'était mis à en faire. Des aristocrates de dix siècles manquant, on avait fait des aristocrates de vingt-quatre heures; ils étaient légers, il est vrai, mais on entortilla leurs bottes crottées de tant d'or et de velours qu'on ne put douter du respect profond des peuples en voyant passer de front ces cinq étalages de boutiques suivis de leurs cinq ou six ministres en costumes analogues qui étaient les Crispins de cette comédie. Réellement, je les ai vus défiler ainsi autour du Champ de Mars et ils ne riaient pas. Ce qui nous faisait rire, en revanche, c'était de voir le boiteux Talleyrand marcher sur les talons du boiteux Larevellière-Lépeaux. On leur avait donné une garde, des décorations, un palais garni, et allez, voilà un gouvernement monté! Ce qu'il y a peut-être de plus prodigieux, c'est que cette dégoûtante farce eut cinq ans de représentation.

Le vent tourna donc et nous eûmes alors ce que l'on appela la *petite terreur* qui répandit pendant quelque temps le découragement et l'inquiétude dans Paris. Cependant, peu de personnes connues furent persécutées, d'abord parce que les plus importantes, comme Barthélemy et autres, étaient déjà dans un autre hémisphère, et ensuite parce qu'à cette époque la bonne compagnie était entièrement au dehors des affaires. On jouait devant elle son existence et sa fortune; elle assistait au jeu sans toucher les dés.

Pour en revenir au Directoire, de cette pentarchie dont un membre se renouvelait chaque année, deux, Carnot et Barthélemy, — ce dernier, le seul honnête homme de la bande, — furent chassés par le 18 Fructidor. Les trois vainqueurs furent Barras, bon gen-

tilhomme provençal, ce roué, qui avait le département du jeu, du vin et des filles; Reubell, espèce de cheval échappé d'une étude de procureur d'Alsace, et ce pauvre petit Angevin Larevellière-Lépeaux. Celui-ci ne doit mon souvenir qu'à sa fameuse théurgie des théophilanthropes que le peuple appelait *les filous en troupe*. La Convention avait reconnu l'Être suprême et l'immortalité de l'âme. Le Directoire fit un pas de géant en admettant un culte, et la pauvre église de Saint-Roch fut choisie pour cet essai. Il n'y avait pas encore longtemps qu'on y avait vu le comédien Monvel monter en chaire et crier à Dieu : « Non, tu n'es pas Dieu, et, si tu l'es, prouve-le : tonne et écrase-moi. » Dieu n'avait pas tonné, par conséquent il n'existait pas; la conclusion était nette et claire. Aujourd'hui, les choses étaient bien changées. On voyait dans Saint-Roch processionner en manteau de serge bleu et blanc des jeunes hommes à 24 sols par jour et des jeunes filles à 15, qui portaient des guirlandes de papier et des corbeilles d'épis ou de fruits pour les offrir au Dieu de Larevellière en lui chantant des petites chansons avec accompagnement d'orgue. J'ai été une ou deux fois voir cette comédie; mais, comme on ne payait que les acteurs, la salle était vide (1).

Je faillis pourtant servir ce Directoire que je détestais. Dans ce temps qui semblait tourner à l'aristocratie, Terray et moi, du même âge et des mêmes sentiments, nous pensions un peu sortir d'une oisiveté qui nous pesait, et, si on nous avait ouvert quelque poste honorable dans la diplomatie, nous ne l'aurions probablement pas refusé. Je me confesse de cette mauvaise pensée et Terray en a fait autant, puisqu'il a depuis refusé des places sous Bonaparte. Je me souviens qu'à un dîner chez M. de Staël, Bourgoing, qui pénétrait mes pensées, me proposa de le suivre à son ambassade d'Allemagne. Heureusement je trouvai ce début trop mince et je dis non. Dieu sait où un premier pas m'aurait mené.

Je rencontrai à ce dîner deux hommes que je voyais pour la première fois, au moins dans un salon, et qui méritent que je m'arrête un moment pour eux. L'un était ce Talleyrand, défunt évêque d'Autun, que je n'avais pas revu depuis sa messe mouillée du 14 juillet 1790. Ce révolutionnaire de la Constituante avait fui

(1) Cf. sur les *Théophilanthropes*, l'excellent livre de A. Mathiez, 1904. *(Ed.)*

devant les révolutionnaires de la Convention, et, après avoir traîné pendant quatre ans sa jambe et sa vie sur les bords du Scioto, il revenait chercher fortune en France, comme il disait hautement, avec une redingote et quinze louis dans sa bourse. Mme de Staël, qui avait des amis comme des ennemis partout, le prit en pitié; elle fit sentir à Barras que le Directoire ne pouvait rencontrer un drôle de qualité plus bas et plus affamé, un figaro plus effronté et plus retors; bref, elle parvint à en faire un ministre des relations extérieures, et le lendemain, en attendant qu'il eût trouvé la bonne Mme Grant pour se laver de sa tache épiscopale aux yeux de ses nouveaux maîtres, il eut pour courtiers de ministère les trois hommes les plus hardis et les plus déshonorés de France : M. de Jarente, l'ancien évêque d'Orléans, c'est tout dire; M. de Sainte-Foix, ancien trésorier du comte d'Artois, banqueroutier frauduleux sauvé de la corde, et le comte de Montrond (1). On sait comme ses quinze louis multiplièrent et de quelle reconnaissance il paya Mme de Staël.

L'autre était M. Laborie, petit oratorien défroqué, ci-devant précepteur de Frédéric d'Houdetot et de Caroline de La Briche, fluet à passer partout, souple à plier à tout, hardi à arriver à tout, bon enfant d'ailleurs, ayant bon cœur, bons sentiments et beaucoup d'esprit, mais piqué de la tarentule et tourmenté d'une démangeaison de mouvement perpétuel qui le jetait à corps perdu dans les affaires des autres. Il avait amassé une petite somme avec laquelle il acheta peu après une action du *Journal des Débats* qui depuis lui rapporta 60,000 francs par an. Mais n'anticipons pas; je le retrouverai plus d'une fois sur mon chemin (2).

Le baron de Mackau était toujours sur le pavé, ou plutôt sous la remise (3). Il avait beau faire sentir au Directoire de quelle utilité

(1) Jarente, évêque d'Orléans en 1788, que Dufort de Cheverny appelle un fou et un homme de sac et de corde (*Mémoires*, II, p. 111 et 139); Sainte-Foy que La Marck nommait un homme sans foi et tout entier au plus offrant (*Correspondance* avec Mirabeau, II, p. 51); Montrond (1768-1843) sur qui l'on peut consulter une piquante étude de Welschinger. (*Revue de Paris*, 1er février 1895). *(Ed.)*

(2) Joli jugement, confirmé par celui de Sainte-Beuve : « Laborie que j'ai bien connu, toujours en quête, en chuchotage, en petits billets illisibles, courtier de tout le monde, trottant de Talleyrand ou de Beugnot à Daunou, mêlé et tripotant dans les journaux, pas méchant, serviable même, mais trop l'agent d'un parti pour ne pas être inquiétant et parfois nuisible. » Cf. Norvins, *Mémorial*, II, p. 267-270. *(Ed.)*

(3) Il ne fut pas, en effet, réemployé, malgré les instances qu'il fit au moment de la paix de Bâle et sous le Consulat. *(Ed.)*

lui serait un homme de l'ancien régime, un grand seigneur qui consentait à être un sot, un républicain et leur très humble serviteur; il perdait son temps et sa musique, car il donnait des petits concerts politiques où la diplomatie abondait. On y trouvait fort bonne compagnie en hommes. Quant aux femmes, elles y étaient fort rares, et celles qu'on voyait étaient de celles qui ne sont ni chair ni poisson et qu'on appelle *demi-castors*. De ce nombre était la belle Mme Tallien, déshonorée malgré elle et qui s'est tout fait pardonner. Il y avait dix ans que j'avais vu cet astre pour la première fois à un bal chez Mme d'Aucour. Elle avait quinze ans auprès de sa mère qui en avait trente. Six mois après, cette rose fut prostituée à un jeune débauché, M. de Fontenay, que je vis peu après allant avec elle à Madrid voir son beau-père (M. de Cabarrus); il était muni d'un album qui contenait les adresses de toutes les filles de joie sur la route! Cet infâme perdit les mœurs et les principes d'une enfant qui, séparée de lui par la force, resta une bonne et adorable femme, sans gouvernail, avec un cœur fragile et un tempérament espagnol (1).

Après elle, je me rappelle distinctement Mme Reubell, grosse Allemande, écorchant assez mal le français, mais femme d'un directeur et devant laquelle se prosternait le libéralisme du baron. Sa compagne était une de ces femmes qui restent pendant quinze ans à l'âge de trente, fort maigre, fort serrée, fort enduite, et, pour dire les mots techniques, fort *sucée* et ayant beaucoup rôti le balai; du reste, fort bonne femme bien polie, et très nulle comme toutes les créoles : car c'était Mlle de la Pagerie, veuve du beau danseur Beauharnais qu'un entrechat avait mené à la Constituante et de la Constituante à l'échafaud. C'est lui qui disait à l'abbé Maury : « Monsieur l'abbé, nous ne sommes plus au temps où on avait un évêché pour un sermon, » et à qui l'abbé répondait : « Monsieur le colonel, ni à celui où on avait un régiment pour un jeté-battu (2). » Mme de Beauharnais était restée sans pain avec deux petits enfants, et la faim, le tempérament avaient fait d'elle l'amie en titre de Barras. On sait le reste. Barras, lassé, se défit

(1) Cf. sur Devin de Fontenay, les pages de Ch. NAUROY dans *le Curieux* (I, p. 289-293). — *(Ed.)*

(2) Mais Beauharnais était-il colonel, quand il tint ce propos? Il n'était alors que major en second au régiment d'infanterie de La Sarre. *(Ed.)*

d'elle en lui donnant pour dot l'armée d'Italie. Le petit général du 13 Vendémiaire prit la dot et la maîtresse dont il fit une impératrice; et ce fut tellement le mariage de la faim et de la soif, qu'un vieux général de Nucé, ami de la dame et depuis mon voisin de campagne, me contait longtemps après que, pour la noce, il avait habillé de son argent la petite Hortense, depuis reine de Hollande, et le petit Eugène, depuis vice-roi d'Italie.

Au commencement de l'année 1798, l'état des finances avait à peu près atteint son dernier terme de décadence. Le louis d'or se vendait près de 24,000 francs : on donnait un assignat de 300 livres pour une commission, un de 500 pour une course de fiacre, et c'était mal payé. Les marchands se mettaient à genoux pour obtenir un écu de 6 francs de ce qu'ils auraient autrefois vendu le double. Un grand nombre refusaient de vendre ou ne voulaient plus vendre qu'en numéraire. Mais le numéraire avait passé dans les campagnes ou chez les usuriers. On vivait au jour le jour et d'emprunts ruineux en disant : « Encore un peu; cela va finir. » J'ai vu ma mère emprunter à 4 pour 100 par mois; c'était pour un mois, cela durait un an, et cependant on lui payait avec un louis les loyers de l'hôtel de Jonzac, et avec 2 ou 3 louis ses rentes! Dans ces extrémités, elle ne voulait vendre aucun fonds pour éteindre ses dettes et en éviter de nouvelles; elle n'avait peut-être pas tort, mais, d'un autre côté, elle ne voulait rien diminuer, rien retrancher de sa maison. « Je ne dépense rien pour moi, disait-elle en me montrant son petit bonnet plat et sa robe de chambre blanche; mais il faut que mes enfants restent à leur place dans le monde, il faut que tu te maries, il faut que mes vieux domestiques vivent. Encore un coup de collier, cela va finir. » Pauvre mère! Elle a fini avant la tempête. Elle avait tous les samedis un dîner de vieux amis ruinés, dont Carmontelle; et, comme chacun mangeait pour quelques jours, elle appelait ce samedi son *jour d'ogres*, ce que le bon Linger, son cuisinier, appelait son jour de *dogues*. « Madame, lui disait-il, c'est aujourd'hui jour de dogues; mettrai-je une culotte (sous-entendu de bœuf)? »

Je n'étais pas moi-même sans quelques embarras. Non qu'il n'y eût beaucoup d'ordre dans ma dépense particulière; mais, quand le passif déborde une fois l'actif, l'ordre ne sert qu'à faire voir comment on se ruine. A vrai dire, je n'avais encore qu'un créan-

cier. C'était mon tailleur, lieutenant des gardes de la porte de Monsieur, propriétaire de l'hôtel de Lastic à Paris, d'une belle terre en province et de 3 millions de biens, Dasse, venu du Béarn en sabots, et qui ne savait à cinquante ans ni lire ni écrire, qui signait son nom avec peine, mais qui possédait dans son énorme tête ronde le génie de la mode et la bosse de la coupe des habits. Il était devenu trois ou quatre fois millionnaire en maniant les ciseaux qu'il ne quittait jamais dans le beau salon d'or et de glace de son hôtel de Lastic, que pour endosser l'habit noir d'étiquette, mettre un petit claque sous son bras et s'en aller à pied, la tête toute chauve et toute nue, présenter ses petits respects à ses pratiques, car il était respectueux jusqu'à terre et bien plus aristocratique que nombre de gens de cour, dont l'émigration lui avait emporté de grosses sommes. J'aimais donc en lui un aristocrate, un bon tailleur et un honnête homme; car il l'était, et j'ai eu la preuve qu'il était plus encore. Je lui devais d'anciens mémoires qui avaient été s'amassant pendant quelques années, et Dasse, qui faisait des crédits de trente ans à toute la cour, ne s'en embarrassait guère. Mais il sut que, dans mes embarras croissants, j'avais contracté une ou deux dettes à 8 ou 10 pour 100. Que fit ce brave homme? Pendant une de mes absences, il retira mes billets, et, à mon retour, il régla le tout avec moi à 5 pour 100. Qu'on me cite beaucoup d'hommes du monde capables d'un pareil procédé! Je ne fus que juste pour lui. Dans l'hiver de 1798, pendant l'absence dont je vais parler, parut la loi qui réglait les remboursements d'après le cours des assignats au jour de l'emprunt. Mon beau-frère, à qui j'avais laissé l'acte passé entre Dasse et moi, ne manqua pas de signifier au tailleur dans les délais prescrits que je voulais profiter du bénéfice de la loi. C'eût été, d'après la date de notre règlement, lui rembourser 100 écus pour 20,000 francs, et c'eût été une infamie. Je me hâtai d'écrire à Dasse que la loi ne faisait rien entre nous et que le montant de notre règlement était de l'argent effectif.

On ne s'étonnera pas du parti que j'avais pris de ne pas pousser plus avant dans une route dont je ne voyais pas le terme. Je fis pour moi ce que ma mère refusait de faire pour elle. Je tranchai dans le vif, selon ma méthode, et je me dis : « Jusqu'à la fin de l'orage, je ne dépenserai plus rien. » Et au commencement de jan-

vier 1798, au sortir du plus beau bal de l'hiver chez Mme Mallet, à quatre heures du matin, je montai en diligence avec Belin et Crispin en laissant l'ordre de vendre cheval et cabriolet; et, moite encore des plaisirs de la saison, l'oreille pleine de violons, les yeux pleins de spectacles, les poches pleines d'invitations, je m'enfuis à Loches! J'étais donc bien malheureux!... J'étais le plus heureux homme de la terre, libre, satisfait de moi-même. J'avais une bonne provision de livres. La bibliothèque du chevalier de Vigny était à mon service; joli logement, grand feu, bonne santé, bonne cuisine et la paix de l'âme. Je mis un très bel ordre dans ma vie; non plus cet ordre par indigestions que j'avais dans ce même lieu si terriblement pratiqué pendant un an, mais un ordre savant, un ordre diététique qui mêlait l'exercice et la récréation au travail; et ce travail, au lieu de le jeter au vent en le distribuant en parcelles, je l'organisai vers un seul but, le complément de mes études. Cependant, je réservai une bonne partie de mon temps aux correspondances, car je voulais bien être absent, mais non pas oublié. Ne croyez pas même que ma prud'homie oubliât les bals et voulût déchoir de la hauteur où je m'y étais placé. Entre mes fenêtres était un grand miroir incliné où se dessinait toute ma personne, et, quand le mauvais temps me refusait la promenade, je la faisais en jetés-battus devant cette glace. Je passai ainsi quatre mois, entre mon chien et mon régisseur, dans une studieuse retraite. La maladie de ma mère m'en arracha. Elle avançait vers le terme de sa carrière, et les embarras croissants de sa fortune lui faisaient jeter un regard douloureux sur l'avenir de ses enfants. Je n'étais pas marié, ma sœur n'avait pas d'enfants; tout lui devenait sujet d'inquiétude. Elle ne mangeait plus, ne digérait plus. Elle jugea son état, et, dès ce moment, toute son occupation fut d'assurer à ma sœur une maison de campagne pour y fuir le lieu où elle allait perdre sa mère. C'était, disait-elle, une fantaisie de malade. L'air des champs la rétablirait; elle voulait l'aller respirer, et nos journées se passaient à chercher un lieu qui pût lui plaire. Enfin, ce lieu se trouva à Auteuil, et, en trois jours, il fut rendu habitable. Elle en reçut sa dernière joie. Il fallut lui en donner tous les détails. « J'y irai la semaine prochaine, » me dit-elle. Deux jours après, elle était morte (le 12 juillet 1798). Deux heures après, ma sœur fut emmenée à Auteuil. Je restai pour remplir de douloureux devoirs.

Notre campagne d'Auteuil était une maisonnette propre, fort simple avec un petit jardin, voisine de la maison de Boileau, occupée alors par le peintre Robert, et du bois de Boulogne. Les scellés levés, nous fîmes faire la vente du mobilier qui cessait de nous être nécessaire. L'argent commençait à reparaître, et, pour donner une idée de la dépréciation des objets de luxe, il suffira de dire qu'un superbe tapis fait pour le grand salon de l'hôtel de Jonzac, et tout neuf, fut vendu 30 francs! Ces opérations faites, nous sous-louâmes la maison du faubourg Poissonnière et congédiâmes les domestiques; ils étaient tous pensionnés par le testament de ma mère, et il n'y a que trois ans que j'ai fini de payer le dernier. Nous ne gardâmes que le bon Linger qui depuis resta cuisinier de ma sœur, bon homme, un peu bête, assez mauvais cuisinier, mais point voleur et fort dévoué.

CHAPITRE VI

1798-1799

Pauvreté. — Norvins. — Lacretelle le jeune. — Mme de la Briche. — Caroline Molé. — Mathieu. — Mmes de Fezensac et de Vintimille. — Mme d'Houdetot, Saint-Lambert, et M. d'Houdetot. — Mme de Rohan-Chabot. — Les modes. — Les théâtres. — Les Cours. — Villégiatures, — Le Rainey. — Groslay. — L'Ermitage. — Grétry. — Saint-Germain. — Le Marais. — La comtesse de Damas et la comtesse de Chastellux. — Mme Pastoret. — Les Rosambo. — Adrien de Mun. — M. de Vaines. — Pasquier. — Alex. de Laborde. — Chateaubriand et Mme de Beaumont. — Mme de Lubersac. — Champlatreux. — Sannois. — Franconville. — Mmes de Rémusat et de Nansouty. — Méry. — Christian de Lamoignon.

Ma vie était bien changée. J'occupai mes loisirs d'Auteuil à faire le long et pénible bilan de notre fortune. Heureusement, nous avions pour notaire un homme de la vieille souche dont la probité égalait la prudence : c'était le bon petit Rameau, devenu fameux et boiteux par son aventure du Pont au Change où il logeait. Son cabinet, suspendu sur la Seine, s'effondra un matin, et le pauvre homme fit une cabriole de quatre-vingts pieds dans l'eau. Tous les matins, je partais d'Auteuil, travaillais avec lui et retournais dîner avec ma sœur. La saison avait éparpillé tous mes amis, et le grand deuil me dispensait d'aller les chercher au loin.

Pour compléter le chapitre des embarras, une lettre d'Aubépin vint m'apprendre qu'un acte sous-seing privé, signé de ma mère, avait transféré au sieur Barreau la propriété de sa terre d'Alligny. L'un, fourbe, audacieux, avait surpris une signature à sa maîtresse; l'autre, petit clerc tremblant devant son chef, n'avait jamais osé le dire. Mais, après la mort de ma mère, sa femme, un peu moins bête que lui, lui fit une telle frayeur d'un procès criminel où il figurerait comme complice, qu'il révéla tout. Nous mandâmes immédiatement le petit homme à Paris; il fit sa confession devant témoins et repartit, vertement semoncé, avec l'ordre de garder notre secret comme il avait gardé celui de son coquin de maître. Puis j'écrivis à Barreau que ma mère, avant de mourir, nous avait

eonfié qu'elle lui avait fait une vente simulée d'Alligny pour sauver eette terre à ses enfants en eas de eonfiseation, qu'il avait bien fait de se taire jusqu'à présent, mais, que le temps de craindre étant passé, eelui d'annuler cet aete était venu. Le brigand savait qu'il n'y avait pas un mot de vrai dans tout eela; mais l'affaire était grave : vol domestique, abus de eonfianee, signature surprise, il y allait des galères à perpétuité, ear on ne pendait plus. Je lui ouvrais une porte de derrière, je lui fournissais une raison plausible et une déelaration d'honneur et d'innoeenee. Il eut peur et il renvoya l'aete en adoptant les honnêtes motifs que je lui avais eréés. Depuis, je n'ai plus entendu parler de ee drôle.

Nous vendîmes alors eette terre d'Alligny au fermier et fort avantageusement, e'est-à-dire sur le pied de 10 pour 100 net. Ce ne fut ni notre dernier, ni notre plus grand sacrifiee. Il fallut vendre ee bel hôtel de Jonzae et son eharmant jardin. Nous ne réservâmes que le petit hôtel bâti depuis huit ans par ma mère. Le grand fut donné pour 140,000 francs. Bref, tout fut liquidé et payé.

Assis eomme Marius sur les ruines de notre Carthage, je me disais pourtant : « Tu auras un jour 100,000 livres de rentes. » Cela était extravagant et cela est arrivé! Si je voulais eroire aux pressentiments, il ne tiendrait qu'à moi de rappeler que dix-sept ans après, à Londres, dans les Cent-Jours, quand j'éeonomisais jusqu'aux pence en composant mes *Considérations sur une année de l'histoire de France*, j'avais arrêté un plan indubitable de earrière. Je devais être député, eonseiller d'État et pair de France. J'ai été tout eela!

L'automne de 1798 avait mis fin à notre triste retraite d'Auteuil. La santé de ma sœur s'altérait tous les jours. Nous rentrâmes dans Paris. Elle prit un appartement dans la rue du Helder, près du boulevard, et moi, rue Buffault, au eoin de la rue Montmartre. Mon appartement était au premier avee une antiehambre, un très joli salon ovale à trois croisées, un eabinet, une ehambre à coueher, une autre grande pièce, sans eompter cabinet de toilette, garde-robe, ehambres de domestiques, euisine, éeurie et remise, le tout frais, eomplet et pour 1,000 franes. Deux ehevaux, un eabriolet et un palefrenier eomplétèrent mon équipage. La femme de Belin soignait mon ménage.

Ce fut vers cette époque que Norvins et Lacretelle le jeune furent emprisonnés à la Force. Cela fit sensation dans notre société qui les aimait fort. Norvins, le cadet des quatre frères Montbreton, presque de mon âge et aussi ancien que Tourolle dans mon amitié, était l'antipode de ce qu'il faut à une prison; toujours en action, inépuisable de verve et de plaisanterie, si naturellement original que, lorsqu'il était dans un cercle, il fallait, bon gré, mal gré, s'animer et rire, même en disant comme ce gentilhomme qui pleurait au sermon d'un capucin : « Il ne sait ce qu'il dit. » C'était ce qui arrivait souvent à Norvins. Il ne se trouvait pas chez lui d'étoffe pour le quart d'une conspiration. Sa tête était fort éventée, et sa conduite très peu édifiante. Il avait beaucoup de femmes sans se soucier d'aucune. La pauvre d'E..., qu'il avait prise par-dessus le marché, lui disait après un moment tendre : « Ah! Norvins, vous ne m'aimez pas! — Mais non, sûrement, je ne vous aime pas, répondit-il; mais je vous ai, que diable voulez-vous de plus? » Son étourderie le ruina, lui fit faire cent sottises, manger son bien, manquer vingt places; car, sous l'Empire, il les demandait toutes. Il fut attaché à l'expédition de Saint-Domingue et en revint mourant. Il fut commissaire de police à Rome (1) et en revint avec beaucoup de tableaux et de malédictions. Il fut chamarré de blanc à la Restauration de 1814, n'obtint rien et se fit tricolore à celle de 1815. Il fut enfin fidèle à cette dernière couleur, nulle autre ne voulant plus de lui. Il a pris femme, il a fait des livres et des enfants, et il jouit de l'oubli de ses amis et du mépris du monde. A mon retour d'Angleterre, j'allai voir son frère d'Urtubise. Mon fils, qui avait douze ans, était avec moi. Nous rencontrâmes Norvins sur l'escalier; il me sauta au cou, et Olivier tirait la basque de mon habit en me disant tout bas : « Comment, tu te laisses embrasser par cet homme-là? » C'est lui qui avait écrit que les Bourbons rentraient dans le bagage des alliés.

Lacretelle le jeune ou Saint-Charles couvrait sous une écorce froide, nonchalante, calme et singulièrement distraite (3), une âme impétueuse, passionnée, emportée même. J'ai tort de dire *couvrait*,

(1) Plus exactement, directeur général de la police dans les départements du Tibre et du Trasimène. Cf. son *Mémorial*, III, p. 307. *(Ed.)*

(2) Lacretelle le jeune (1765-1855), journaliste, professeur à la Faculté de Paris, membre de l'Académie française en 1813, auteur d'un *Précis historique de la Révolution* (1801-1806, 6 vol.) et de *Dix années d'épreuves*. *(Ed.)*

car il ne cachait rien. Cela me l'avait fait qualifier « une carafe d'orgeat qui bout », et le mot resta. Il était venu très jeune de Lorraine, et le cercle de Mme Le Sénéchal, qui aimait à mettre les jeunes talents en lumière, lui avait ouvert la meilleure compagnie. Quoiqu'il suivît la carrière académique, quoique son plat et ennuyeux frère fût fort avant dans le philosophisme, la Révolution ne l'avait pas égaré et il professait des opinions sages qui lui avaient mérité beaucoup d'amis; je m'honorais alors d'être du nombre, et je crois qu'il m'a payé d'une véritable amitié. Plus tard, on lui reprocha d'avoir exercé la censure de la presse sous Fouché. Il lava cette tache par la joie avec laquelle il perdit cette place à la Restauration. Depuis, il mit au jour plusieurs ouvrages estimables auxquels on ne peut reprocher qu'un peu d'affectation dans le style et un système d'impartialité exagéré. Il parvint à l'Académie, il devint l'ami du ministre Villèle; mais il éprouva quelques déboires, il se fit libéral et nous cessâmes de nous voir (1).

Lacretelle et Norvins étaient donc compagnons d'infortune; mais ils étaient bien logés, ils faisaient bonne chère, ils recevaient tout le monde. Leur prison de Cocagne, qui avait vue sur la rue, rappelait l'ancienne Bastille où l'on se faisait mettre par vanité et par plaisir. Pour occuper leurs loisirs au profit de la postérité, ils y entreprirent ensemble une tragédie d'*Aristomène* qu'ils nous lisaient scène par scène et que Norvins nous lisait à Bourneville quelques années plus tard.

Je me prévalus de mon agréable appartement pour donner quelques soirées dans l'hiver de 1799. Ma sœur en faisait les honneurs. J'ai déjà parlé d'une partie des liaisons que j'avais formées; je vais maintenant parler des autres.

L'ordre et le cœur veulent que je commence par Mme de La Briche, dont l'amitié fut le pivot de ma société. Elle était Mlle Prévost de Nancy, d'une famille bourgeoise honnête et peu riche, nièce d'un M. Le Maistre qui avait fait une grande fortune dans le commerce des toiles; homme bizarre, qui, ayant acheté à douze lieues de Paris la terre du Marais, fit abattre le château et briser pièce à

(1) A propos de ses distractions, j'ai vu, à un dîner chez M. de Vindé, faire le pari de lui faire manger du bœuf depuis la soupe jusqu'au dessert et le gagner. Je l'ai vu arriver chez moi à Bourneville tout nu, ayant oublié son paquet à Paris et successivement en route, sa tabatière, son mouchoir, sa canne et son chapeau.

piece les matériaux pour que tout fût neuf dans celui qu'il voulait reconstruire, et qu'après l'avoir reconstruit, il tint pour ainsi dire sous verre, mettant des chaussons pour toucher les parquets et des gants pour montrer des flambeaux. L'héritière de cette fortune et de ce beau domaine épousa M. de La Live de La Briche, introducteur des ambassadeurs, frère de La Live de Jully, de La Live d'Épinay et de Mme d'Houdetot. Elle resta veuve de bonne heure. Tout le monde a connu son cœur et son étoile. Sous un premier dehors froid et glacial à effaroucher, à intimider même ceux et surtout celles qui comparaient son accueil à l'éclat de sa maison et de sa société, elle était la personne la plus simple, l'âme la plus candide; une familiarité douce, intime, une égalité d'humeur inaltérable, une indulgence sans bornes, pas une prétention; et je défie qu'on ait causé deux fois avec elle sans s'apercevoir qu'elle était la personne de Paris qui rassurait le mieux la timidité et vous mettait le plus promptement à votre aise. Elle a eu beaucoup d'amis, jamais d'envieux, et c'était certainement la personne du monde qui a fait le plus pardonner et même aimer son bonheur. Son étoile a été constante. Toujours riche, toujours entourée d'une famille aimable, de nombreux amis et de ce que la France avait de plus brillant, aimant le monde et les plaisirs, elle a parcouru sa vie sur une seule ligne, dans la même maison, dans la même compagnie, dans les mêmes goûts et les mêmes habitudes. Les royaumes ont croulé sans l'atteindre. Mais cette étoile n'a vraiment été autre chose que son âme toujours modérée et qui trouvait facilement le bonheur à sa portée. Bien des gens l'ont crue peu sensible, mais je l'ai vue, moi, après des efforts longtemps contenus, tomber dans des convulsions de douleur sur quelques mots de sa fille qui semblaient annoncer le projet de la quitter (1). Sa fille, Caroline, la douce Mme Molé, avait toute la simplicité de sa mère, et, comme elle, cette première glace d'indifférence ou, si l'on veut, de sécheresse, qui cachait bonté, gaieté et naturel. En deux mots, elle était la copie, un peu effacée, de sa mère. Quant à Mathieu, je lui donne ce nom parce que, pendant des années, il n'a pas voulu que je l'appelasse autrement, que dirai-je de lui? Ce que personne ne sait, ce qu'il était alors. Il était fils du président Molé de Champla-

(1) Cf. sur Adélaïde-Edmée Prévost ou Mme de La Briche le *Mémorial* de Norvins, I, p. 38-43, et Pasquier, *Mémoires*, II, p. 231, *(Ed.)*

treux, une des victimes de la guillotine. Son aïeul avait bâti près de Luzarches le magnifique château de Champlatreux dont la Révolution avait fait un hôpital. La fortune venait de Samuel Bernard dont j'ai vu le fameux diamant entre les mains de Mathieu. Il en avait hérité quelque chose de plus, car sa belle figure ovale, allongée, avec les plus beaux yeux noirs du monde, était très juive (1). Cependant, elle ne manquait pas de ressemblance avec celle du premier président Molé, telle qu'elle paraît dans le tableau de Vien, que Louis XVI avait donné à la famille. Ce tableau fut respecté dans le ravage de Champlatreux comme représentant « le triomphe des sans-culottes »! Mathieu avait moins hérité du côté de la fortune. Sa mère, retirée à Vannes, vivait encore. Sa sœur (elle n'était pas encore Mme de Lamoignon) partageait avec lui, et leurs charges étaient telles que je les ai entendus dire qu'ils n'avaient pas plus de 6,000 livres de rentes à dépenser. Il avait alors à peine dix-neuf ans, l'abord gracieux et caressant, le caractère gai et ouvert, l'esprit fin et tourné à la profondeur; il était simple et bon enfant, et l'ambition n'avait pas encore frappé à sa porte. Nous avons longtemps correspondu, et, jusqu'au temps où il a commencé à me haïr, il m'aimait autant qu'il pouvait aimer (2).

Après Mme de La Briche et ses enfants, parlons de ses aimables nièces. Elles étaient en même temps nièces du célèbre banquier de la cour La Borde (3), cet homme si prodigieusement riche et si

(1) On sait que Samuel Bernard, fils du graveur Samuel Bernard, était, non pas juif, mais protestant, comme son père (il fut baptisé en 1651 au temple de Charenton), et qu'il se convertit, comme son père, au catholicisme en 1685. *(Ed.)*

(2) Mathieu-Louis Molé (1781-1855), préfet de la Côte-d'Or en 1807, comte et directeur général des ponts et chaussées en 1809, ministre sous tous les régimes, pair en 1815. Il avait épousé vers 1808 Alexise-Charlotte-Marie-Josèphe de la Live de La Briche. Sa sœur Louise-Marie-Augustine-Félicité Molé (1781-1852) épousa, en 1798, Anne-Pierre-Christian, vicomte de Lamoignon (1770-1827), qui fut fait pair de France en août 1815. *(Ed.)*

(3) M. de La Borde avait 1,800,000 livres de rentes, dont il faisait un très noble usage. « Votre Altesse, disait-il au prince de Conti, a la sagesse de vivre en particulier et j'ai la sottise de vivre en prince. » Il avait trois relais à cinq chevaux pour aller de Paris à son château de Méréville près d'Étampes. Il s'y rend un jour avec son neveu le comte de Vintimille : « Mon oncle, dit celui-ci, lorsque vous voudrez vendre le premier attelage, donnez-moi la préférence. » Le soir, l'attelage était dans son écurie et sa femme demanda le prix à son oncle. « Le plaisir de vous embrasser, lui dit-il, si vous ne le trouvez pas trop cher. » A sa table, chacun trouvait sur son assiette une liste de vins précieux et marquait d'un crayon ceux qu'il voulait. J'ai entendu dire à M. de Bougainville, son ami intime, qu'à son inventaire on

prodigieusement triste, blasé sur tout, hors sur la musique. Sa bonne et aimable femme, Mlle de Nettines de Bruxelles, avait pour sœur la bonne et aimable Mme de La Live de Jully, belle-sœur de Mme de La Briche, et cette dernière avait les deux charmantes filles dont je veux parler. Quand je les ai connues, elles ne l'étaient plus que d'esprit et de caractère. L'aînée avait épousé le marquis de Montesquiou-Fezensac, grand seigneur s'il en fut, mais espèce d'ours féodal qui vivait dans ses Pyrénées après avoir fait à sa femme deux fils dont il la laissait disposer à Paris. Il était frère du célèbre abbé. De ces deux fils encore enfants, l'un mourut trois ou quatre ans après : l'aîné, Aimery, est aujourd'hui duc de Fezensac et grand-père. Mme de Fezensac était douce, vive, toujours occupée des autres; le modèle de la grâce et de la prévenance. Le seul défaut que je lui aie connu, c'était d'être mauvaise joueuse. Sa sœur, la vicomtesse de Vintimille, avec qui j'ai été plus particulièrement lié, était toute différente; elle était vive jusqu'à l'impétuosité, piquante de caractère comme de figure, spirituelle jusqu'à l'originalité; aimant ardemment le plaisir, l'esprit, la parure; très bonne femme au fond, quoique passablement égoïste; et comment ne l'eût-elle pas été? Elle n'avait jamais eu ni enfants, ni mari : les premiers n'étaient pas nés, l'autre n'avait jamais su les faire. Toute jeune, charmante et nouvelle mariée sans avoir encore rien appris, elle disait bonnement à tout le monde : « Je crois être grosse, » et son grand et sec mari faisait signe que non par derrière; il savait à quoi s'en tenir. A ce déficit près qui ne regardait que le ménage, c'était un fort bon meuble de société que ce pauvre vicomte, plaisantant bien sans jamais rire, caustique sans jamais blesser, ignorant comme une carpe, mais de tournure d'esprit originale, d'une bonhomie maligne, d'un ton parfait, aimable conteur et véritable homme de cour. A mon premier pas dans cette famille, Mme de Vintimille s'empara de moi, me distingua longtemps, et nous fûmes quelques années en correspondance (1).

trouva 24,000 bouteilles de liqueur des Iles. Quand Philippe-Égalité vendit la galerie du Palais-Royal, ce fut lui qui l'acheta. Ce millionnaire fut le plus malheureux, le plus triste et le plus ennuyé des hommes et son malheur lui survécut. Il perdit dans un naufrage deux fils, compagnons de La Pérouse. Sa fille aînée, la marquise des Cars, mourut jeune de la poitrine; la deuxième, la belle Mme de Noailles, est morte folle; lui-même est mort sur l'échafaud, et, de ses deux autres fils, il ne survit qu'Alexandre de La Borde, bon et aimable fou.

(1) Voir sur les Fezensac et les Vintimille le *Mémorial* de NORVINS, I, p. 58,

Je ne dirai qu'un mot du frère, le bon petit M. de La Live, introducteur des ambassadeurs, n'aimant du monde que le Lycée dont il était sociétaire, et les nouvelles dont il était colporteur juré; modeste jusqu'à la sauvagerie, à la fois original de conduite et uni jusqu'à la fadeur dans le ton et les manières. Tous les trois ont longtemps habité avec leur mère qu'ils soignaient avec tendresse.

Venons maintenant au second pilier de cette colonie du faubourg Saint-Honoré, à la bonne, à l'aimable, à l'éternellement jeune vicomtesse d'Houdetot (1) qui fit connaissance avec moi dans mon cabriolet, au Marais, et liaison en venant la première souper chez moi sans être invitée. Elle était telle alors que lorsqu'elle parut pour la première fois à l'Ermitage de Rousseau (2), se riant de l'étiquette, gaie, piquante, spirituelle, féconde en pensées fines et en mots heureux, passionnée pour les plaisirs, indulgente jusqu'au système, n'ayant jamais médit de qui que ce soit, ni de quoi que ce soit; n'ayant jamais, comme elle disait, donné le plus petit ridicule au plus petit plaisir; gardant de sa jeunesse l'habitude et le besoin d'aimer, et, avec cela, d'une laideur ignoble, une de ces voix que le peuple appelle de *rogomme*, et ce traître d'œil qui regardait de côté quand il semblait vous regarder en face. Pauvre Mme d'Houdetot! Sa faculté d'aimer était alors terriblement exercée, d'une part entre son vieux mari et son vieil amant, de l'autre entre son fils et la nombreuse couvée qu'il lui avait ramenée d'Amérique.

Saint-Lambert, pour commencer par la clé de voûte, logeait chez elle avec toutes les bienséances d'une liaison respectable, et depuis trente ans il était arbitre et maître de la dame et de la maison : académicien du bon temps, vivant sur la gloire de ses *Saisons*, coquet, gourmand, rabrouant la pauvre vicomtesse qu'il appelait « l'intendant de ses privations », et qui pourtant s'occupait de lui sans cesse avec la patience d'un ange. Pour le reste du monde, Saint-Lambert était aimable et conciliant, à un seul point près : le piccinnisme, qu'il gardait intact comme on garde son blason (3).

et sur tous les La Live les *Mémoires* de Mme d'Épinay ainsi que les ouvrages de Perey et Maugras sur *la Jeunesse et les dernières années de Mme d'Épinay*. *(Ed.)*

(1) Cf. Mme de Rémusat, *Mémoires*, I, p. 217. *(Ed.)*

(2) *Confessions*, II, 9. Son carrosse s'embourba, et elle arriva à pied, en bottes, et perçant l'air d'éclats de rire. *(Ed.)*

(3) Chateaubriand, qui vit justement Saint-Lambert et Mme d'Houdetot au

La seconde personne de la maison était le gros et grand vicomte d'Houdetot, affectueux, poli comme un homme qui n'est pas chez lui. Sa femme, qu'il traitait presque avec galanterie, faisait pour lui des infidélités à Saint-Lambert qui en riait, et ces deux titulaires, logés, couchés porte à porte, vivaient ensemble dans une parfaite amitié.

La pauvre vicomtesse trouvait un bonheur moins paisible dans ses enfants. J'en excepte son petit-fils, l'aimable Frédéric d'Houdetot, seul enfant d'une belle-fille charmante et toujours regrettée, simple, bon, gai, naturel, plein d'esprit et d'une bonhomie piquante, entourant son aïeule des plus tendres soins. Mais qui n'a pas connu les folies de son père, le vicomte d'Houdetot, qui dans sa jeunesse était de même aimable et spirituel et l'image de son fils au bon sens près? Un sarcasme, qui fit rire la moitié de la cour et révolta l'autre, avait brisé sa carrière. Il trouva par terre, dans un bal de Versailles, la déclaration d'amour d'une grande dame écrite avec son sang; il traça dessous ces mots : *La suite à l'ordinaire prochain*, et rejeta le billet dans la salle. Disgracié et ayant mangé tout ce qu'il avait reçu de ses parents, il passa aux Iles. On espérait ne plus le revoir, quand il reparut un matin dans le cabinet de sa mère, escorté d'une grande créole, sa femme, et de dix à douze enfants. Mme d'Houdetot était inépuisable de bonté; sans hésitation, sans un murmure, elle adopta cette famille improvisée qui venait lui enlever son aisance et le repos de ses vieux jours. De cette colonie, je crois n'avoir vu chez elle ou ailleurs que quatre filles et trois garçons. Élisa, l'aînée, était une bonne fille douce et raisonnable qui eût été belle sans les rougeurs qui lui couvraient la figure. Constance, à dix-sept ans,

Avait le port, les traits et les pieds d'Atalante;

puis venaient Céline, petite poupée charmante, et Ernestine, laide, bien faite et bien tournée. Ces pauvres filles ont toutes fait des mariages peu sensés : elles tenaient de leur père.

Mme d'Houdetot avait chaque semaine un dîner de grands hommes, rien de moins, car j'en étais, et un souper de famille dont

Marais en 1802, remarque à ce propos qu'il suffit de tenir bon dans la vie pour que les illégitimités deviennent légitimités, et que l'immoralité décorée de rides et qui n'a pas cessé d'être, finit par se faire estimer. *(Ed.)*

je fus aussi ; car j'étais un grand homme dansant, chantant et fort sociable. Ce souper était le jeudi, et j'y fus recruté par une femme qui était sans contredit ma plus ancienne connaissance, car je l'avais vue pour la première fois à l'âge de six ans. Mlle Le Clerq était lectrice de la reine, grande musicienne, peintre d'un talent supérieur et douée de mille grâces. Elle épousa M. de La Borde, fermier général des plus distingués, auteur d'un voyage en Suisse et amateur du premier ordre en musique et en peinture. Il était ami de mon père, et à ce titre je fus mené chez cette jeune merveille qui habitait alors un des pavillons carrés du Carrousel. La Terreur arriva. M. de La Borde périt sur l'échafaud, et sa veuve devint la duchesse de Rohan-Chabot, toujours mignonne et gracieuse. Cette pauvre petite duchesse avait de son premier mari un fils, le plus mauvais sujet de France. Elle se vanta toujours de mourir de faim, et quand elle mourut, il y a quatre ans, on trouva 600,000 francs en billets de banque, cousus dans ses poches.

A ces grands soupers, dix ou douze politiques causaient autour du feu; tout le reste jouait au quinze : ce jeu avait la vogue. Il la devait à Laborie, qui jouait en enfant perdu, jetait l'or à pleines mains et créait à ses frais une circulation très amusante. Le sage Tourolle perdait ce qu'il voulait et sortait, gagnait ce qu'il voulait et restait, puis, à 10 ou 15 louis, faisait toujours un petit charlemagne ; ce nom lui resta.

Pour en revenir à mes soirées, j'y aperçois encore ma vieille amie Mme Hocquart; la brillante Mlle de Valbonne, qui faisait le charme de tous les concerts; Mme de Montbreton; la douce Mme de Charnois, pâle, indolente et gracieuse; Mme de La Millière, veuve de l'intendant général des ponts et chaussées, et Mme de Joubert, veuve du trésorier des États de Languedoc, toutes deux riches jadis, et alors sans pain; Mme de Livron, si piquante et si spirituelle, dont le mari, roué extravagant, faisait le commerce des femmes en Égypte; Mme de Meulan et ses deux filles, dont l'une était une rose et l'autre un bel esprit, auteur du petit roman des *Contradictions* qu'elle aurait dû laisser signer à Diderot; excellente fille d'ailleurs qui donna sa petite dot pour marier sa sœur, et qui épousa Guizot, lorsqu'il n'était encore que pédant.

Parmi les jeunes gens, je retrouve Courbeton, frère de Mme de Trudaine, bon jeune homme long, maigre, mélancolique, atteint de

la poitrine; Biencourt, bègue et engoncé; Terray, d'un caractère indolent et d'un esprit fin sous une écorce rustique — c'étaient mes trois rivaux auprès de la jeune Claire de Vindé; — Adrien de Mun, qui déjà visait à la forme d'un muid; Justin de Noailles, froid, simple et noble dans sa mise et dans ses manières; Aimé (depuis Charles) de Gontaut, aimable, riant et naturel; Saint-Chamans, dont le mérite et le noble caractère ont marqué leur place depuis; la tribu des Montbreton, celle des du Paty, etc., etc. A la réserve de Montbreton l'aîné, rien de tout cela n'était encore marié.

Paris fut fort brillant dans cet hiver de 1799. Les modes commençaient à subir une révolution. Depuis quelque temps, les hommes avaient changé les habits longs et pointus, à la taille serrée, pour des espèces de sacs à taille larges de près d'un pied, qu'on appelait des *Incroyables*, et les cheveux poudrés pour les perruques noires, brunes ou blondes à mille boucles. Nous touchions au beau idéal du ridicule. Les femmes, au contraire, accueillaient peu à peu le costume grec. Sa première apparition avait soulevé un *tolle* général; on l'avait longtemps laissé aux actrices, aux filles et aux folles qui mettaient leurs charmes à l'encan dans les salons de moyenne vertu, dans les promenades et les spectacles. L'étude de ces dames et le *nec plus ultra* de l'art était de montrer le plus de nudité possible sans être nue. Grâce à la mode, disait Despréaux dans une de nos chansons,

Grâce à la mode,
On n'a rien d'caché:
On n'a rien d'caché, c'est plus commode.
On n'a rien d'caché,
J'en suis fâché.

Les corsets avaient disparu, puis les jupes de dessous, puis les manches; beaucoup d'infantes paraissaient en pantalon couleur de chair; on montrait des gorges hottentotes ou des poitrines anatomiques; on étalait des gros bras rouges ou des bras noirs étiques aux coudes pointus; le tout surmonté, ou d'une perruque à la Titus, ou d'une coiffure grecque. On ne peut compter le nombre de ces Athéniennes qui moururent de phtisie en peu d'années pour avoir dansé à Paris au mois de janvier, comme on dansait au mois d'août sur les bords de l'Eurotas. Ce dévergondage, qu'il fallut laisser passer, explique pourquoi les char-

mantes coiffures grecques mirent si longtemps à s'ouvrir les portes de la bonne compagnie.

Quant aux théâtres, l'Opéra, plus immuable que la monarchie, avait seulement passé de la salle de la Porte-Saint-Martin, qui tombait, disait-on, et qui pourtant vit encore, à celle de la Montansier, en face de la Bibliothèque du roi. Mais il n'était plus un théâtre de gala; on venait en bottes au foyer, et les loges dorées étaient surmontées d'une rangée de bonnets ronds. Les Français avaient passé au petit théâtre de Louvois où Picard joua ses premières pièces, de là au théâtre Feydeau où ils remplacèrent les bouffons qui étaient de trop bonne compagnie pour avoir résisté à la Révolution, et de ce vilain théâtre enfumé à la belle salle que Philippe-Égalité leur avait fait construire au Palais-Royal. L'ancienne troupe s'était recrutée; nous avions encore Molé, Fleury, Monvel, Grandménil, Contat, Raucourt, Dazincourt, Dugazon, Mme Petit devenue excellente, Mlle Mars dans l'éclat de son talent et de ses charmes; Talma, sans compter Saint-Phal et Damas, qui avaient leur mérite du deuxième ordre; sans compter Mlle des Garcins, pleureuse monotone, Gaussin moderne qui faisait larmoyer tout Paris et que je n'ai jamais pu souffrir. Les Italiens avaient achevé de perdre leur nom en remplaçant les Français au théâtre Feydeau. Ils n'avaient plus Mme Dugazon, mais ils avaient Mme Saint-Aubin, chef-d'œuvre de naturel et de grâce; la petite Gavaudan, pleine de sel et de gentillesse, et Mme Gonthier, que rien n'a égalée ni n'égalera. Ils avaient Juliet, acteur d'un naturel original et comique; Martin, comédien de mauvais ton, chanteur de mauvais goût, et pourtant l'idole du public; le brillant Elleviou, toujours hors de la nature et de la vérité, mais avec une grâce et une verve qui ont fait école et perverti auteurs et acteurs; car, de nos jours, Gonthier et autres ne jouent que l'Elleviou et Scribe n'a écrit que des Elleviou. Ils avaient alors pour auteurs Du Paty et Saint-Just, pour compositeurs Cherubini, Boïeldieu et Lamaria, ce mélodiste charmant mort trop jeune.

La bonne compagnie avait encore deux petits théâtres : le Vaudeville, qui n'a jamais changé de genre ni de place, et le théâtre de Beaujolais, devenu depuis théâtre des Variétés, dont Baptiste faisait les beaux jours dans les d'Asnière et Brunet dans les Jocrisse. Le grand Potier n'avait pas encore paru.

Le peuple avait de plus que nous ses vieux théâtres des boulevards et deux ou trois nouveaux dont le nom m'échappe.

Tel était à Paris l'hiver de 1799, et je n'y trouve rien de si doux à mon souvenir que les soirées intimes que je passais chez Mme de Vindé. Elle occupait alors son bel hôtel de Grammont. Je finissais presque toutes mes soirées chez elle.

Aux premiers jours du printemps, Terray et moi fîmes la partie de suivre ensemble le cours de botanique de Desfontaines (1). L'entreprise était périlleuse : le cours s'ouvrait à sept heures du matin. Et où? Au Jardin des Plantes. Et quand? Tous les jours. Il était beau de le tenter, plus beau de l'achever, et nous l'achevâmes. Ce pauvre garçon, le plus paresseux des hommes, arrivait de sa place Vendôme chez moi à six heures du matin, et nous partions le plus souvent à pied pour mieux jouir des beaux jours.

Cet homme, assurément, aimait la botanique.

Cependant, le premier jour, il pensa déserter. La première personne qu'il aperçut en entrant dans la salle fut Mme de Noailles, encore belle à amollir des pierres et qui était venue se loger à deux pas de là pour suivre le cours. Cette Alcine l'avait aimé, comblé, puis trahi, comme tant d'autres, et il avait pris la chose au sérieux. Il devint de toutes les couleurs; elle lui envoya un sourire aimable et resta blanche et couleur de rose.

Je suivais en même temps au Lycée le cours du jeune Brongniart qui en savait sans doute beaucoup moins que Desfontaines, mais qui enseignait beaucoup mieux ce qu'il savait (2). J'écoutais le matin des lectures de La Harpe à l'hôtel de Bonneuil. Je ne sais pourquoi il avait faussé compagnie au Lycée; je crois qu'il voulait se suffire à lui-même, car, depuis qu'on le savait catéchumène, il était plus en faveur que jamais. Sa traduction du Tasse, qu'il nous lisait en démoniaque, n'en était pas meilleure; mais c'était un salon de bonne compagnie. J'y trouvai la princesse de Saint-Mauris, plus

(1) René Desfontaines (1752-1833), membre de l'Académie des sciences en 1783, auteur de nombreux ouvrages, parmi lesquels la *Flore atlantique* (1798), le *Catalogue des plantes du Jardin du roi* (1801), l'*Histoire des arbres et arbrisseaux qui peuvent être cultivés en pleine terre sur le sol de la France* (1809), les *Expériences sur la fécondation artificielle des plantes* (1831). — *(Ed.)*

(2) Alexandre Brongniart (1770-1847) qui allait publier son *Essai d'une classification naturelle des reptiles* (1805), faisait au Lycée un cours de zoologie. *(Ed.)*

tard princesse de la Trémoille (1), qui avait daigné m'attirer tout nouvellement chez elle; nous causions; jamais on n'eut plus d'esprit. Je la ramenais dans la rue Royale, et je me mis à la voir beaucoup.

Ma sœur, toujours plus souffrante, partit à cette époque pour aller passer la belle saison à Loches. Pauvre sœur! j'ai gardé de cette année sa dernière correspondance : elle était encore gaie et piquante!

Du commencement de juin à la fin de novembre, l'année se passa pour moi dans une uniformité mobile, tantôt dans mon cher cabinet, entre l'Arioste, le dix-huitième siècle et mes livres, tantôt en villégiature chez des amis.

Je retrouve d'abord la jolie maison de campagne des Mallet, située à Clichy, sur les hauteurs de Livry, et adossée aux bois de Montfermeil.

Au-dessous de Clichy était la comtesse de Dillon dans son abbaye de Coulanges, meublée de tous les souvenirs de Mme de Sévigné. On se promenait encore le long de son canal, dans cette avenue où elle allait attendre la poste de Provence et dans ces bois du Raincy où elle voyait chasser les « aumôniers » de M. de Senlis. De là, nous allions voir cette merveille du Raincy qui commençait à entrer en ruine, puis une autre ruine, plus avancée encore, l'abbaye de Chelles, dont la célébrité commençait à la reine Bathilde et finissait à Mlle de Fontanges.

Dans ces courses aux quatre points cardinaux, je ne retrouve pas Ivry que j'aimais, non pour le pays qui est fort triste, mais pour ses maîtres, les premiers amis de ma jeunesse, la belle et bonne Mme de Saint-Just, à qui je suis toujours resté fidèle. Ils avaient ou quitté ou vendu ce grand château de briques, et ils passaient leurs étés en Champagne, dans la terre de Saint-Just. Je ne retrouve rien non plus des Clayes, près de Versailles, maison de ma bonne et douce Mme L'Empereur où j'avais eu vingt ans au milieu des fêtes, des comédies et des bals. Je commençais déjà à rencontrer du passé dans mon histoire et des ruines dans ma vie. Entre 1790 et 1800, la Révolution avait fait un siècle. Cette fortune de finance était détruite, et je ne retrouve ni ses Clayes, ni sa rue Vivienne sur ma carte. Mais j'y vois très distinctement Groslay, entre Deuil et Montmorency, caché sous ces

(1) Née Andrault de Maulevrier-Langeron, et sœur de la comtesse depuis duchesse Charles de Damas. Voir page 243. *(Ed.)*

magnifiques futaies de châtaigniers qui couvrent toutes ces hauteurs, car les environs de Paris ont cela d'admirable et d'unique qu'au milieu d'une immense population, au milieu des maisons de plaisance, des villages, des villes accumulées, serpentent une foule de beaux bois, qui font presque de ce pays une forêt semée de clairières; c'est au point qu'avec un peu d'art et de patience, et la carte à la main, on peut aller des bois de Romainville, qui sont un faubourg de Paris, jusqu'à la forêt des Ardennes, toujours à l'ombre. La féodalité, les grandes chasses et les capitaineries ont commencé cette merveille; la Révolution l'a perpétuée en s'en emparant, et elle subsiste parce qu'elle n'appartient à personne.

La bonne d'Esquelbecq avait une maison de campagne à l'extrémité de Groslay, et c'était un plaisir que j'ai eu quelquefois dans les beaux jours de l'été, de sortir de l'Opéra la toile baissée à huit heures et demie, un jour de *Didon* ou de *Dardanus* (il était encore à la Porte-Saint-Martin), et d'arriver là ventre à terre à neuf heures et demie ou dix heures pour souper. C'est à ces soirées que j'ai connu Vigée, fort médiocre poète, mais beau garçon et au fond bon garçon, quoique aussi avantageux que sa sœur, la célèbre Mme Le Brun, était simple (1). Nous faisions, et, qui pis est, nous disions des vers, qui ennuyaient un peu la dame du lieu; mais elle ne négligeait aucun talent, aucun succès, aucune gloire; tout ce qui pétillait avait le don ou le droit de lui plaire, et, quand elle n'y mettait pas du plaisir, elle y mettait de la patience. D'ailleurs, malgré tout son éclat, elle n'avait jamais été gâtée; lorsqu'elle était fille, on donnait les ailes de poulet à ses frères et elle mangeait les pilons; cette nourriture l'avait formée. On la contentait d'un rien, sauf sur un seul point, et elle était restée *un très bon garçon*, comme elle disait elle-même, point prude, point précieuse, point petite-maîtresse, toujours prête à faire, à défaire, à aller, à revenir, à rendre mille petits services, comme une pauvre petite chanoinesse.

A un quart de lieu de Groslay était l'Ermitage de Rousseau, que Grétry habitait alors. Nous fîmes ce pèlerinage, et il faut convenir que jamais ours ne choisit mieux sa tanière. Je parle, non de la

(1) Vigée est mort fou, en homme de génie. Il logeait chez Mme Le Sénéchal. Il s'était fait le surintendant de la maison, et de grand matin, il allait en bonnet de nuit et en chemise s'asseoir sur la porte cochère pour vérifier tout ce qui entrait et sortait.

maisonnette, mais de cette solitude noyée sous d'impénétrables forêts de châtaigniers d'un siècle et de soixante pieds d'envergure, au travers desquels une éclaircie montrait les clochers de Saint-Denis, mais de cette terrasse de tilleuls où l'on voyait encore la table de Rousseau et les verrines à la clarté desquelles il passait les nuits d'été à composer *Émile*, à copier *Julie* pour Mme d'Houdetot, et à écrire *le Contrat social*. L'attitude de Grétry était très curieuse. Il s'étonnait qu'on vînt chercher à l'Ermitage une autre divinité que Grétry. Il flairait les pèlerins pour savoir s'ils venaient encenser le grand homme défunt ou le grand homme vivant, et il aurait volontiers mis une consigne à sa porte pour ne laisser entrer que ses admirateurs à lui. Le bonhomme, toujours aussi fat qu'il l'est dans ses Mémoires, nous fit assez mauvaise mine. C'était sa faute. Pourquoi avait-il été se loger à l'Ermitage?

Entre autres promeneurs de Groslay, nous avions deux bons jeunes frères, l'un très fat, l'autre très simple, tous deux fort nuls, fils d'Anisson-Duperron, receveur général et directeur de l'imprimerie royale. Le second avait, je crois, relayé Norvins qui ne pouvait pas les souffrir. Je lui disais un soir. « Veux-tu venir à Groslay? — Oh! les *ânes y sont!* me dit-il; je n'y vais pas. » J'eus aussi, cet été-là, de beaux jours à la Malmaison, dans le château de M. du Moley, où par bonheur on ne le voyait jamais. C'était, quoique bien loin de Magnanville, du Marais et de Champlâtreux, une belle habitation de particulier. Bonaparte l'a enrichie sans l'agrandir. Le rez-de-chaussée faisait une très longue enfilade décorée avec beaucoup d'élégance. A l'extrémité, du côté du Mont-Valérien, était la salle à manger, et à l'extrémité opposée l'appartement de Mme du Moley, séparé de la grande route de Saint-Germain par un jardin en terrasse. On y trouvait une belle et charmante bibliothèque en acajou massif où tout respirait le souvenir de l'abbé Delille, qui avait été la divinité de ce temple, le poète et l'ami de Mme du Moley. C'est d'elle que je tiens ce couplet impromptu qu'il fit pour la naissance de Pauline, l'aînée des enfants. On désirait un garçon :

> Comme un chien dans un jeu de quille,
> On reçoit une pauvre fille
> A l'instant qu'elle voit le jour.
> A quinze ans, quand elle est gentille,
> Elle nous reçoit à son tour
> Comme un chien dans un jeu de quille.

Je me souviens que, dans cette bibliothèque, Dupont de Nemours nous lut un chant de sa traduction en vers de l'Arioste. Il avait soixante ans et il disait, gesticulait et jouait avec un feu très amusant, toujours *en jeune homme d'une très belle espérance*. Je lus à mon tour un chant de ma traduction, et il plut tellement au bon Dupont de Nemours qu'il me proposa de nous associer pour ce grand ouvrage. J'acceptai l'offre avec empressement et je l'oubliai avec plus d'empressement encore, certain que je vieillirais et qu'il ne vieillirait pas (1).

En me rendant à Magnanville, où il me semble que je passai une partie de cet été, je fis un petit séjour à Saint-Germain, où ma tante de Chazet s'était retirée pour être auprès de ce qui lui restait de son adorable Félicité. Je sentis quelque serrement de cœur à comparer sa modeste demeure sur la grande place du Château avec le luxe dont je l'avais vue entourée à Paris. Elle était sans chevaux et n'avait, je crois, conservé qu'un domestique, une femme de chambre et une cuisinière. Son mari vivait encore, toujours original; il avait changé les habits brodés contre une houppelande d'alpaga et les mille boucles poudrées contre une vieille perruque noire. Adélaïde était, je crois, à deux cents lieues, dans la terre de Fourques, et son frère, aristocrate suspect, en Angleterre. Nous fûmes voir une soirée d'exercices à la pension de Mme Campan. Cet exercice était un bal de filles où la jeune Hortense de Beauharnais brilla beaucoup par sa grâce et par l'éclat de son beau-père. Pour Annette de Chazet, c'était encore une enfant de neuf à dix ans.

De Saint-Germain, j'allai, continuant ma route en zigzags, rendre visite à mon autre tante, Mme de Thésigny, qui végétait à deux lieues de là dans son château du Fay. J'eus encore quelque serrement de cœur à revoir ce lieu jadis si riant, si bruyant, animé par toute notre jeune famille, devenu le château de la Belle au bois dormant; ma pauvre tante faisait une partie de boston avec une religieuse, le bon abbé Séguret et le vieux curé d'Andrésy. Elle était encore gaie, quoique son fils l'abreuvât de chagrins qu'elle taisait; il avait épousé une comédienne.

Enfin, je regagnai la route de Mantes et j'arrivai à Magnanville.

(1) Frénilly oublie que Dupont avait publié dès 1781 un *Essai de traduction en vers du* « Roland furieux » de l'Arioste. *(Ed.)*

Le mariage de Terray était alors arrêté et il me semble qu'il eut lieu l'hiver suivant. Il fut marié à Saint-Roch, qui avait cessé d'être une paroisse théophilantrope, par le bon abbé Séguret qui devait me marier moi-même peu après.

De Magnanville, j'allai au Marais (1). Faisons-y une pause et parlons à fond de ce palais de fées, de ses jardins, de ses hôtes, de ses habitants, de sa vie enfin qui avait tant de charmes. Au milieu d'une jolie vallée qui descend de Dourdan à Arpajon, serpente une petite rivière qui forme devant les cours du château un immense étang carré long, encadré de grands peupliers d'Italie. On l'appelle le *Miroir*, et c'est à l'extrémité de ce lac qu'on mène avant tout les habitants du Marais. On bande les yeux au novice, on l'asseoit sur un banc, puis on lui dit : « Voyez ». Et malheur alors au Béotien qui ne jette pas un cri! C'est la première épreuve, et, de mon temps, Mme de Vintimille avait le privilège exclusif de cette franc-maçonnerie. La rivière allait, du Miroir, passer sous un pont de verre à deux étages qui unissait le château aux communs. De là, elle parcourait les jardins en un vaste canal suivi d'un immense bassin, puis s'échappait dans la prairie. A cette époque, les jardins étaient encore à la française, et sur le coteau, au midi de la prairie, s'étageait un beau parc en futaie avec ses grandes allées alignées. Décrirai-je le château? Un immense salon, vraiment trop royal, en occupait le milieu. De chaque côté était un moindre salon de deux croisées. Les petits comités se tenaient dans le premier, entre la salle à manger et l'appartement de Mme de La Briche. Les concerts avaient lieu dans le second, voisin du billard. Le grand salon était pour les cohues. Du reste, en tout temps et à toute heure, on était où on voulait, on faisait ce qu'on voulait. La liberté était parfaite et on pouvait vivre en ermite si l'on préférait sa cellule à la meilleure compagnie de France.

Le Marais était encore plein des souvenirs de Florian, de La Harpe, de Marmontel, de Ducis, de l'abbé Delille et de tout ce qui

(1) Cf. sur le Marais, les mémoires du temps, notamment ceux de Barante et de Norvins, ainsi que la correspondance de Mme de Rémusat. Le chevalier d'Almeida « ne revint pas de l'étonnement que lui causa la magnificence » du Marais. (Comte Fleury, *les Dernières Années des Bombelles*, p. 22.) Voir aussi Pasquier, *Mémoires*, II, p. 231, qui s'étonne que ce château, si bien fait par son élégance, par son luxe et par l'étendue du domaine pour tenter les appétits populaires, ait été respecté par la Terreur. *(Ed.)*

avait fait du bruit, bien ou mal, dans le dernier quart du siècle qui finissait. Mais ses échos étaient devenus plus tranquilles, ses soirées n'étaient plus mises dans l'*Almanach des muses*, et il avait beaucoup gagné en perdant les beaux esprits de profession. La société était beaucoup plus aimable, sans en être plus bête. Qui avions-nous pour commensaux?

Je vois d'abord les deux sœurs de Vintimille et de Fezensac, dont l'une apprenait le latin en commençant par Virgile et l'autre brodait comme les fées; puis le grand vicomte de Vintimille, avec sa bonhomie sardonique et son flegme divertissant.

Viennent ensuite la comtesse Charles de Damas et sa fille Zéphyrine, depuis comtesse de Vogüé et ensuite comtesse de Chastellux (1). Inséparable de Mme de La Briche dès les premières années, Mme de Damas lui était restée unie par les contrastes. C'étaient le feu et l'eau, l'une gouvernant son âme en paix, et l'autre ne gouvernant pas du tout la sienne, qui était toujours ou dans les profondeurs ou dans les nues, comme la flamme des volcans. Tout le monde a su que cette âme, quelquefois tourmentante, fut la plus grande, la plus noble, la plus sincère et la plus généreuse. Elle était l'antipode de sa sœur, la princesse de Saint-Mauris, et les deux sœurs s'évitaient, l'une avec calcul, l'autre avec regret. Dans sa jeunesse, la comtesse de Damas, appelée à une grande fortune, s'était destinée *in petto* à relever celle du dernier des Du Guesclin, obscur et ruiné, et de plus fort mauvais sujet. Il mourut à propos pour l'empêcher de faire cette noble folie. Le meilleur des hommes, mais le plus léger, le comte Charles (2), l'épousa, lui fit force infidélités, et elle fut longtemps la plus amoureuse, la plus malheureuse, la plus vertueuse et la moins patiente des épouses délaissées. L'âge avait fatigué l'un, calmé l'autre, et ils étaient alors dans un état de paix qu'entretenait la jeune Zéphyrine qu'ils aimaient chacun à leur manière, l'un la gâtant, et l'autre la tourmentant du

(1) La comtesse et depuis duchesse Charles de Damas, née Andrault de Maulevrier-Langeron (1759-1827), avait épousé le comte Charles de Damas d'Antigny (1758-1829). Cf. sur elle les *Mémoires* de Mme DE RÉMUSAT, II, p. 101. Sa fille Zéphyrine (1784-1838), épousa le comte Charles-Elzéar-François de Vogüe en 1802, puis le comte César-Laurent de Chastellux en 1813. *(Ed.)*

(2) Charles de Damas (1758-1829), frère de Roger, colonel du régiment de dragons qui devait assurer le passage du Roi au voyage de Varennes, émigré, maréchal de camp (1795), pair et lieutenant général (1814), premier gentilhomme de la Chambre (1824), duc (1825). *(Ed.)*

matin au soir. Je crois qu'elle avait alors seize où dix-sept ans, frêle comme sa mère, laide comme sa mère, originale et spirituelle, mais avec rondeur et naturel, négligeant même un peu trop les formes et n'étant pas toujours comme sa mère à l'effet et en attitude.

Après ces deux femmes, je voudrais trouver quelque laideron sotte et acariâtre pour varier et faire ombre au tableau; mais c'est Mme Pastoret qui se présente. Je la connaissais à peine; je l'avais rencontrée fugitivement chez Mme Suard, chez Mme de Staël et ailleurs, dans de grands cercles où elle m'imposait par sa réputation, et m'éloignait, s'il faut le dire, par le souvenir de la maison brillante qu'elle avait eue au commencement de la Révolution et où venaient les Condorcet, les Sieyès et tout ce que j'avais le plus haï et méprisé. Mais elle n'avait plus de sacrifices à faire à l'ambition ou à l'idéologie de son mari, très bon savant au fond, doux, prévenant, que l'exil et les malheurs publics avaient bien guéri. Pour elle, elle était restée la même : la plus ingénue des femmes d'esprit, pétrie jusque dans sa voix de grâces douces et modestes, aussi prête à pénétrer dans les profondeurs de la conversation la plus ardue qu'à dire des riens ou à se taire; et de cet ensemble presque timide il s'échappait comme involontairement des mots charmants, des observations fines, de petits éclairs de gaieté originale. A tout ce charme extérieur, joignez une grande hauteur de principes, une vertu forte et chrétienne, une charité infatigable. Mettez encore, si vous voulez, une grande instruction bien cachée, une sensibilité profonde et qui ne fut que trop éprouvée! Voilà Mme Pastoret, dont on n'a jamais parlé sans amour et sans vénération (1).

J'allais oublier les jeunes Rosambo nouvellement mariés. Louis de Rosambo, orphelin de son père et de sa mère (tous deux victimes de la Révolution), neveu de Mme de Montboissier et petit-fils de M. de Malesherbes, était un très joli petit homme à peine de ma taille, portant sur un corps svelte sans être maigre une tête ronde et mignonne, avec des traits délicats, de beaux yeux, une physionomie gaie, ouverte et franche. C'était un aimable sage,

(1) Adélaïde-Anne-Louise Piscatory (1765-1843). Cf. les *Mémoires* de Pasquier, I, p. 204; il relève, lui aussi, l'esprit naturel et l'originalité de Mme Pastoret. *(Ed.)*

doux, complaisant, loyal, le cœur sur la main; une de ces belles pâtes d'homme que l'âge va perfectionnant. Après avoir été le modèle des jeunes gens, il fut celui des maris, puis celui des pères, toujours celui des chrétiens et celui des amis. Dix-huit ans après, ma fille, à qui je parlais de mariage, me disait : « Il faudrait me trouver un mari comme M. de Rosambo (1). »

Disons un mot de sa femme. Son père, le comte d'Andlau, Alsacien, avait été un homme à la mode et des petits cercles de la Reine, aimable, bienveillant, de peu d'esprit, mais la crème du bon ton. Sa mère, fille du fermier général Helvétius, avait été charmante et la fleur des petites-maîtresses, très adorée et, disait-on, pas en vain, par le comte d'Artois. Henriette d'Andlau, qui fut Mme de Rosambo (2), était grande, bien faite, avec une figure un peu longue, noble, douce, et légèrement mélancolique, sans être précisément jolie (3). Elle ne manquait pas d'esprit, quelquefois tant soit peu rêveuse et précieuse par embarras ou par timidité, mais, dans l'habitude, bonne, douce, franche et gaie, aimant ses amis avec sincérité, ses frères avec tendresse, ses enfants, quand elle en eut, avec passion, et son mari, avec culte.

Outre M. d'Houdetot et M. de Saint-Lambert qui étaient alors au Marais, je n'y rencontre plus qu'un ménage. C'était celui d'Adrien de Mun, petit-fils d'Helvétius, comme sa cousine Mme de Rosambo. Sa mère avait été une femme fort extraordinaire, pour ne pas dire folle (4). C'est elle qui, étant encore fille, s'était si bien nourrie de la philosophie de son père qu'elle déclarait quelquefois à sa gouvernante le projet de se tuer. Cette brave femme, après avoir épuisé ses sermons, vint tout effrayée révéler ce secret au père, qui prit froidement un pistolet sur son bureau et lui dit : « Tenez, madame, la première fois que ma fille vous parlera de se tuer, donnez-lui ceci. » Depuis ce temps, il ne fut plus question de sui-

(1) Louis Le Peletier, marquis de Rosambo (1777-1856), pair en 1815, refusa le serment en 1830.

(2) Henriette-Geneviève d'Andlau, née à Paris le 4 décembre 1774, morte le 5 mai 1826. *(Ed.)*

(3) Frénilly a dit d'elle :

> Et pour peindre une rose en beau,
> C'est son portrait qu'il faudrait faire!

(4) Élisabeth-Charlotte Helvétius, née le 3 août 1752, mariée le 14 octobre 1772 à Alexandre-François, comte de Mun, divorcée en l'an II, morte le 17 germinal an VII. *(Ed.)*

cide. Un autre trait d'elle, entre beaucoup d'autres, fut de rendre Adrien fils unique en faisant mourir de gras fondu, et littéralement, une fille, dont ma femme fut la compagne de couvent et à qui l'on donnait deux ou trois fois par jour la question ordinaire et extraordinaire pour lui faire avaler la nourriture de trois personnes.

Adrien de Mun avait reçu de la nature les dimensions que l'art avait voulu donner à sa sœur. Il était déjà prodigieusement gros pour un jeune homme, et c'est de lui que j'ai dit :

> Chef actif, mais prudent, dont l'auguste embonpoint
> Semble unir deux héros dans un même pourpoint.

C'était d'ailleurs un très bon garçon, gai, simple, affectueux, avec ce qu'il faut d'esprit pour n'être ni haut, ni bas dans le monde. Je lui accorderais aussi du bon sens sans son singulier mariage. Il était d'âge, d'état et de fortune à choisir dans Paris; il avait été chercher à Bruxelles une femme laide, chétive et couperosée, par la seule raison qu'elle était la fille du duc d'Ursel, si compromis dans la Révolution qu'il ne pouvait lui trouver un mari en Flandre. A cela près, c'était une bonne et douce petite femme (1).

D'autres hommes passèrent au Marais, pendant mon séjour; nommons : M. de Vaines, M. Pasquier, Alexandre de La Borde et Chateaubriand.

M. de Vaines était avant la Révolution premier commis des finances. (C'étaient alors des places considérées.) Les gens qu'il blessait, et le nombre n'en était pas modique, disaient qu'il avait commencé très bas; et, de fait, personne ne remontait bien avant dans sa vie. Il avait pris depuis ce temps un tout autre vol. Devenu l'enfant gâté des duchesses qu'il traitait fort cavalièrement, l'arbitre, le conseil de grandes familles, comme de Mme de La Briche, où tout, excepté Mathieu Molé qui le portait sur ses épaules, ne jurait que par lui, il avait pris un aplomb, une rotondité qui, avec une belle figure de soixante ans, ne laissaient pas que d'imposer. Mais une chose le trahissait : son ton, qui était détestable et d'autant plus saillant qu'il s'étalait là, comme partout, dans une familiarité qui laissait voir l'habit de dessous, livrée ou autre. En parlant de la femme la plus qualifiée et en sa présence, au lieu de

(1) Adrien de Mun, né à Paris le 19 décembre 1773, pair en 1815, marquis en 1817, mort à Paris le 24 avril 1843, avait épousé le 23 février 1805 Henriette-Emilie-Ferdinande d'Ursel. *(Ed.)*

Madame de... il disait *elle*. Il contait en perfection, mais ne disait pas trois mots sans y intercaler ce *dit-il* qui appartient au langage du plus bas peuple. Suffisant, familier, tranchant, c'était, en un mot, un vieux fat, d'infiniment d'esprit et de sens, qui jugeait bien le monde. Quand Bonaparte forma un Conseil d'État, M. de Vaines y fut mis le premier sur son renom, et six mois après Bonaparte disait de lui : « M. de Vaines ne me représente qu'un fauteuil de velours rouge. » Cependant, cet homme, si muet au Conseil et si trivial dans le monde, a laissé quelques manuscrits qui étaient des chefs-d'œuvre de talent et même de style. Il avait un fils unique, jeune pédant fort engoncé (1).

M. Pasquier était fils de ce dur Pasquier du Parlement, la bête noire de Voltaire, qui disait un jour à ses confrères : « Messieurs, nous perdons notre temps à brûler les livres ; il faudrait commencer à brûler un peu les auteurs. » Le fils avait été vingt ans conseiller des Enquêtes, suivant l'usage. Long, mince et raide comme une perche, avec de grands bras sur des pieds de géant, il avait une flexibilité du talon à la nuque qui le faisait sinuer verticalement, et qui me le fit appeler depuis le *serpent perpendiculaire*. Nous nous étions connus de première jeunesse en frac de drap julienne à grands boutons, culotte serin et chapeau à l'andromane, aux beaux jours du boulevard, puis retrouvés et quelque peu cultivés ensuite. Il avait de l'esprit apprêté, du bon sens calculé, de la légèreté pesante, un bon ton sans naturel, beaucoup d'avenir dans toute sa personne. Il épousa une veuve, Mme de Rochefort, nièce de Mme Dupin, que j'ai depuis beaucoup connue. Le nom de collet-monté semblait avoir été inventé pour elle ; la simarre lui eût mieux convenu qu'à son mari, et, auprès d'elle, il semblait le naturel même. Du reste, femme de vertu, de piété, de bonnes œuvres, et la plus fatigante honnête femme que j'aie rencontrée (2).

(1) Jean de Vaines (1733-1803), directeur des domaines à Limoges, puis receveur général des finances, membre de l'Institut, était, dit Norvins, un homme de beaucoup d'esprit et très recherché pour sa conversation, qui s'était fait place dans le grand monde par son instinct et sa volonté. Pasquier le nomme un des survivants de la société du duc de Choiseul à Chanteloup. Cf. la notice lue par Fr. Masson, le 25 octobre 1906, à la séance publique annuelle des cinq Académies. *(Ed.)*

(2) Anne-Jeanne-Sophie de Serre de Saint-Roman, veuve de Claude Dupin de Rochefort (1762-1844). Quant à Étienne-Denis, duc Pasquier (1767-1862), député, ministre, pair en 1821, président de la Chambre des pairs (1830), chancelier de

Alexandre de La Borde était l'antipode de Pasquier : bon enfant, naturel jusqu'à l'enfantillage, élégant dans toutes ses manières, plein d'esprit, fou des arts, et avec goût et discernement. Il eût été moins aimable avec une bonne tête; mais c'était précisément ce que le ciel lui avait refusé, et il réussit à manger les débris de l'immense fortune de son père dans l'entreprise du *Voyage pittoresque et historique en Espagne*. Il était fameux par ses distractions qui le rendaient en quelque sorte plus attachant; car c'est une infirmité des gens d'esprit qu'on aime en eux, apparemment parce qu'elle les diminue. En voici une entre mille. Il écoutait au coin du feu un sermon que son père lui faisait sur ses distractions; il aperçut le chapeau de son père par terre entre ses jambes; il prit les pincettes, ramassa ce tison à trois cornes, et le mit soigneusement sur le feu. Il finit par épouser une femme qui eût été un modèle accompli de beauté, comme elle l'était de grâce et de simplicité, si le ciel n'avait mis au bout de ses beaux bras deux grandes mains rouges faites en épaule de mouton, qui auraient fait tomber à la renverse M. de Livry (1). Pendant quelques années, j'ai beaucoup vu Alexandre de La Borde, et je ne me suis jamais brouillé avec lui, quoiqu'il ait donné dans bien des folies politiques; les siennes n'ont été que de loyales erreurs.

Je place en dernier Chateaubriand, comme à la procession. Certes, je n'ai pas sur la conscience d'avoir trempé dans la conspiration générale qui, à force d'éloges, se fit alors contre son bon sens. Le faux m'a toujours répugné, et j'aime mieux les vices simples que les vertus doubles. Or, je n'ai jamais vu Chateaubriand habillé qu'en bedeau. D'un côté était le bon enfant, naïf, gai, prenant à tout, riant et jouant à des riens; de l'autre était le grand homme bardé et piqué, gonflé, bourré et hérissé d'un orgueil insatiable, et il se retournait à propos pour que la simplicité de l'enfant doublât les dimensions du grand homme. Je ne crois pas que les

France (1837), il a laissé de précieux *Mémoires* parus en six volumes à la librairie Plon de 1893 à 1895. *(Ed.)*

(1) Celui dont je parle, frère de Mme de Polignac et du fameux joueur qui avait épousé Clotilde de l'Opéra, avait entre autres singularités celle de n'estimer les gens que par leurs mains. C'était à peu près le seul mérite qu'il désirait à ses amis et qu'il exigeait de ses domestiques. Un jour, un nouveau maître d'hôtel servit un plat en montrant un pouce fort épaté. M. de Livry fit un bond sur sa chaise en s'écriant : « Ah! quel pouce! » Il ne put dîner et le pauvre homme fut congédié.

esprits les plus difficiles pussent l'accuser d'être dévot, ni pieux, ni peut-être chrétien, et je ne vois dans son *Génie du Christianisme* aucune raison de le penser; mais il avait eu l'esprit ou le bonheur (on dit qu'il trouva comme Rousseau un Diderot pour lui faire changer son plan du noir au blanc), de saisir l'esprit du temps, ce qui est le point le plus important dans tout ouvrage. Il parlait à un peuple léger. L'impiété était passée de mode; on essayait de la religion; enfin, c'était faire de l'opposition que d'en parler. Il mit le christianisme en tableaux de Van Spaendonck ou de Breughel, et il eut un succès fou, mais conséquent. Il fit un style et un genre, plein de talent, mais faux, ambitieux orgueilleusement, comme lui, et il perdit l'école contemporaine qui prit tout de lui, hors le talent. Cela mis de côté, toutes les fois que son orgueil n'était pas sur la brèche, il était fort aimable, attachant, amusant, homme de très bonne compagnie. Il nous contait qu'il était revenu d'Amérique avec une cargaison de vers, qu'il les avait montrés à son oncle de Malesherbes et que cet oncle lui avait conseillé de les jeter au feu. Là-dessus, on les croyait brûlés, et, trente ans plus tard, il les a imprimés. Mais je le rencontrerai plus d'une fois dans ses changements de décoration, car je ne lui ai vu de parfaitement constant que le coup de vent de grand homme, et l'écriture de grand homme qu'il semblait avoir imaginée pour donner de la tablature à Lavater. Il était venu au Marais tête à tête avec sa maîtresse qui ne s'en cachait guère. C'était la petite Mme de Beaumont, femme, il est vrai, du plus mauvais sujet de Paris (1). Elle était nièce par lui du fier Christophe de Beaumont, avant-dernier archevêque de Paris. Pour elle, elle était Mlle de Montmorin, fille du ministre, vive d'ailleurs, spirituelle, assez originale, très philosophe, et elle s'en allait, presque poitrinaire, faire au serein le tour du Miroir, en percale et la tête nue tondue à la Titus. On lui disait : « Vous jouez à vous tuer, » et elle répondait : « Qu'importe! » Elle mourut à Rome où Chateaubriand l'emmena. J'ai vu dans l'église de Saint-Louis des Français le tombeau qu'il lui fit faire. Otez-en la belle inscription : *Quia non sunt*, qui est plus heureuse que vraie, c'est un méchant petit bas-relief sans sentiment et sans dignité (2). Cette femme de cam-

(1) Cf. les *Mémoires d'outre-tombe*, éd. Biré, t. II, p. 255, et le livre d'Agénor Bardoux, *la Comtesse Pauline de Beaumont*, 1855. *(Ed.)*

(2) Ce bas-relief représente Mme de Beaumont expirée. Au-dessus se

pagne me fait souvenir que je n'ai pas dit un mot de la femme bretonne du grand homme. Ils étaient brouillés et séparés; personne ne la connaissait alors, et certes elle valait bien la peine de l'être, car elle avait le même esprit et la même tête que son mari. Il avait trouvé son analogue et il n'y en avait probablement pas un second au monde (1).

La vie du Marais était douce, intime, brillante et bruyante. On parlait, on causait; on discutait; on disputait deux à deux, quatre à quatre, souvent en chœur. On se prenait amicalement aux cheveux, puis on riait. Il y avait cent contrastes, pas une antipathie. Un jour, entre autres, on s'extasiait sur Mme de Sévigné. Il n'y eut là qu'une voix, excepté celle de Mme d'Houdetot qui releva le gant en disant : « Pour moi, je connais des lettres bien supérieures aux siennes. » Je fis un bond sur ma chaise. « Inédites? lui dis-je. — « Inédites! La correspondance de Voltaire! » Là-dessus, j'entrai en passion (car franchement je ne connais rien de moins épistolaire, et, par malheur, j'avais tout lu). Nous disputâmes fort et ferme, et M. de Damas, à qui je faisais bouillir du lait, me tirait par mon habit en me disant : « Mais taisez-vous donc; mais on n'a jamais dit de ces choses à Mme d'Houdetot. » Nous n'en fûmes que meilleurs amis. Ce qu'il y a de plaisant, c'est que cette femme, qui avait tant d'esprit et surtout d'esprit du monde, écrivait comme une cuisinière. Par un contraste encore plus singulier, Mme de Damas, toujours théâtrale dans le monde, était dans ses lettres d'un naturel parfait, piquant, enjoué.

Mais reprenons la vie du Marais. On y faisait une chère excellente, au vin d'ordinaire près qui était détestable; car c'était du

trouvent les médaillons de son père, de sa mère, de ses deux frères et de sa sœur, avec ces mots : *Quia non sunt.* Au-dessous, on lit l'inscription suivante :

D. O. M.

Après avoir vu périr toute sa famille,
Son père, sa mère, ses deux frères et sa sœur,

PAULINE DE MONTMORIN.

Consumée d'une maladie de langueur,
Est venue mourir sur cette terre étrangère.

F.-A. de Chateaubriand a élevé ce monument à sa mémoire.

(Ed.)

(1) Céleste Buisson de la Vigne, née à Lorient en 1774; Chateaubriand l'avait épousée le 19 mars 1792, à Saint-Malo. Cf. *Mémoires d'outre-tombe*, éd. Biré, tome II, p. 4-9 et 549-552. *(Ed.)*

cru. Mais le meilleur vin de clos-vougeot nous eût moins égayés que le *beau sablon;* c'était une expiation des magnificences du Marais; on le buvait et on le persiflait. Mme de La Briche en riait avec nous et on le buvait toujours. Après le dîner, les chars à bancs étaient attelés, et on faisait des promenades infinies à Bâville, à Roinville, à Soucy, à Courson, à Bandeville, etc., etc., et sans oublier le petit château de Saint-Maurice, sur une hauteur, à une demi-lieue du Marais, qui offrait de là un point de vue charmant; c'en était le seul mérite. Sa propriétaire, la vieille comtesse de Lubersac, qui faisait sa cuisine et donnait tous les dimanches 24 sols à son mari pour aller jouer à la bouillotte, n'était pas femme à voisiner avec le Marais. Elle avait sur la pente, en face du Marais, un petit bois de pins, que Mme de La Briche montrait comme un de ses beaux points de vue. De son côté, Mme de La Briche avait l'hiver une voiture, qui une fois la semaine apportait ses provisions de la campagne à Paris, et elle avait le bon procédé d'y transporter aussi celles de Mme de Lubersac qui habitait le faubourg Saint-Honoré. Mais, au bout de quelques années, Mme de Lubersac s'en alla par économie loger près du faubourg Saint-Antoine, et Mme de La Briche lui fit sentir civilement qu'elle ne pourrait pas continuer d'être son pourvoyeur. A quoi Mme de Lubersac répondit civilement qu'elle se trouvait obligée de faire abattre son bois de pins.

Après les assises du Marais qui finissaient toujours au 1er octobre, nous allâmes à Champlatreux: de Champlatreux à Sannois, chez Mme d'Houdetot; de Sannoy à Méry, chez Christian de Lamoignon; car cette société était une volée de pigeons qui, plus ou moins nombreuse, se retrouvait toujours. Mathieu Molé n'avait pas de chevaux, pas de voiture, 6,000 livres de rentes et un immense château qui en valait 200,000: Mme de La Briche y portait tout et tenait la maison; c'était rester au Marais. Mais les hôtes n'y affluaient pas de même. Cet immense château de Champlatreux ne faisait que commencer à sortir de ses ruines et il en sortait lentement, grâce au goût qu'avait le propriétaire de faire très bien sans cependant s'y entendre. Champlatreux avait été construit au temps du rococo, et tout en portait l'empreinte, mais avec grandeur et magnificence. On y habitait, à l'extrémité nord du château, un immense salon qui avait cinq immenses croisées sur une face

et deux sur chacune des deux autres. C'était le triomphe des volutes et des rinceaux dorés et surdorés. Dans les panneaux étaient huit ou douze tableaux de Boucher, où des bergers bleu ciel et couleur de rose dansaient sous des arbres vert pâle au milieu d'immenses cadres d'or. Cela n'avait pas le sens commun; mais l'ensemble était imposant et d'accord avec la décoration générale. Un magnifique meuble de velours ciselé à grands ramages tenait aussi fort bien sa place dans cette salle de géants. Tout était riche, parlementaire, d'un mauvais goût et d'un grand effet. Que fit le pauvre Mathieu? Il remplaça ses Boucher par des tableaux carrés de Robert qui les valaient à peine et qui, encadrés dans des petites baguettes d'or cannelées, juraient auprès du reste avec une mesquinerie pitoyable. Il fit déclouer et rouler ses velours pour y substituer de la toile de Jouy à petites mouches, les fenêtres furent ornées de même, et, quand tout cela fut fait, ce royal salon eut l'air d'une impératrice en chemise. J'ai vu la bonne Mme de La Briche dépenser 12,000 francs pour en faire autant de son beau salon de Paris. Il n'y avait pas une étincelle de goût dans toute cette famille. Ah! qu'ils doivent pleurer aujourd'hui leurs rinceaux!

M. Molé avait eu le bonheur de sauver de la Révolution une chose d'un bien autre prix que son château; c'était le recueil des fameux *Olim*, du parlement de Paris, confié au président de Champlatreux par sa compagnie quand elle se sépara, et caché par lui avant son arrestation. On sait que cette cour a été longtemps sans archives et sans greffe. Les transactions ne se transmettaient qu'oralement et par des notes informes. Quand le greffe fut institué, elle fit faire par tradition une espèce de procès-verbal des grandes affaires antérieures qui fut déposé dans les nouvelles archives et porta le nom d'*Olim*. C'était l'histoire des temps héroïques de la magistrature. Celle du fameux procès des Templiers s'y trouvait entre autres, et Mathieu avait permis à Raynouard d'y puiser pour sa tragédie.

Il possédait aussi un livre curieux de la vie du célèbre premier président Molé. Le frontispice était orné d'un cercle de médaillons dont chacun figurait un calembour en l'honneur du nom de Molé. L'un représentait Hercule portant le monde, et pour exergue : *Non obruitur mole;* l'autre, une horloge à poids et pour exergue : *Tempus mensurat mole*. J'ai oublié les autres.

Aller de Champlatreux à Sannois, c'était passer d'un palais à une chaumière, mais les mêmes hôtes s'y trouvaient. Sannois était littéralement une assez bonne maison de procureur au Châtelet plantée sur la route de Rouen, dont un petit jardinet en terrasse la séparait. Cette terrasse se prolongeait ensuite en une grande allée de tilleuls qui bordait un jardin, mi-anglais, mi-français, de quelques arpents. La bonne Mme d'Houdetot, qui avait l'inappréciable bonheur de trouver tout beau, bon et bien chez elle, comme autour d'elle, avait son *Miroir* comme Mme de La Briche. C'était une petite percée droite, que le peintre Robert avait imaginée et taillée lui-même dans le petit bois du jardin, pour qu'on pût voir, du salon, tourner les ailes des moulins de Sannois au sommet de la montagne en face. Devant ce salon se déroulait une pelouse qui se terminait à cent pas de là par un fort beau plant d'artichauts. J'osai proposer à Mme d'Houdetot de mettre ses artichauts en gazon. « Comment, me dit-elle, vous ne trouvez pas que cette variété fait bien? » On trouvait dans les tortillons du petit taillis nommé « le parc » une profusion de petites inscriptions, de petits monuments. Voltaire y avait son buste en plâtre sur un parnasse de pierres meulières; je ne crois pas y avoir vu Rousseau. En somme, il n'y avait là de vraiment joli qu'un petit jardin de fleurs, entre quatre murs, grand comme la main, mais où les fleurs, étagées par degrés tout autour d'un bassin, cachaient les murailles et formaient un charmant coup d'œil : on était assis là comme dans un bouquet.

Quant à la société de Sannois, il fallait ajouter à la famille et à trois ou quatre hommes, comme Laborie, M. de Vaines et moi, un fort bon voisinage et qui aurait meublé à lui seul un château. C'était la famille de Vergennes, qui habitait alors, bien gênée, bien ruinée, une petite maison de campagne à Franconville. Tout le monde a connu Mme de Vergennes et son nez infini, et son esprit plus pointu que son nez; esprit tout plein de malice sans nulle méchanceté, disant tout, hasardant tout avec un sel très gai et une franchise très piquante; grande parleuse, très familière, ayant le verbe haut et ne s'embarrassant ni de ton, ni d'étiquette; fort brave femme enfin, et fort divertissante. Elle était belle-fille du célèbre ministre Vergennes et veuve de son fils, bon homme, assez épais et commun. A côté d'elle, paraissaient ses deux filles qui

n'étaient, certes pas, l'ombre au tableau. L'aînée avait épousé M. de Rémusat, bon jeune homme de Marseille, doux, modeste, poli, réservé, avec l'attitude d'une petite fortune sans un grand nom. Elle était, à la figure près, qui ne manquait pas d'agrément, le portrait de sa mère avec une gaze qui en adoucissait un peu les contours. La cadette, Alix, fort contrefaite et assez laide, était encore Mlle de Vergennes, pétillante d'esprit et d'originalité, chantant avec un goût et un talent enchanteurs. C'est elle qui fut Mme de Nansouty, quand la corne d'abondance tourna vers cette famille et que les deux sœurs devinrent de si grandes dames par et pour Bonaparte (1).

La vie de Sannois était, aux chars à bancs et au *beau sablon* près, la copie exacte de celle du Marais. Les promenades différaient seulement. Nous parcourions cette belle vallée de Montmorency où les châteaux touchaient aux châteaux (car tout était ruiné ou désert, mais encore debout; ce n'est qu'au retour des Bourbons qu'ils commencèrent à tomber, ce n'est qu'alors que l'espérance reçut le coup de grâce!). Nous visitions la maison de Catinat, Épinay qui plus tard devint si cher à Mme d'Houdetot, l'étang de Montmorency, Enghien, Margency, Saint-Leu, Cernay, tout voisin de Sannois, séjour de cette Mme Boutin que j'avais prise dix ans auparavant en si cordiale aversion. Elle était bien changée de cœur, de figure, et, Sannois étant trop plein, c'est chez elle qu'on avait marqué mes quartiers. Comme, d'une part, elle n'était plus jacobine, et que, de l'autre, j'étais devenu la fleur des pois, ainsi que disait Mme d'Esquelbecq, elle me fit un accueil qui effaça en un clin d'œil tous mes souvenirs. La pauvre femme, vraiment vieille alors, aurait mené là une triste vie, si elle n'avait eu le voisinage de Sannois; car je ne lui vis pour commensaux que sa vieille dame d'honneur, Mme d'Allard, et le vieil amant de cette dame, Lacretelle l'aîné : elle, large, bouffie, hargneuse, ne parlant que pour mordre; lui, fade, plat, dur, grossier, et tous deux n'ayant gardé

(1) Cf. sur les Vergennes le *Mémorial* de Norvins, publié par Lanzac de Laborie (I, p. 292-295). Frénilly se trompe en faisant de Mme de Vergennes la belle-fille du ministre. Élisabeth-Adélaïde-Françoise de Bastard (1760-1808) était la femme du neveu de M. de Vergennes, ancien intendant d'Auch, qui fut guillotiné le 6 thermidor. Ses deux filles sont bien connues : la cadette, Jeanne-Françoise-Adélaïde (1781-1849), épousa le général de Nansouty; l'aînée, Claire-Élisabeth-Jeanne (1780-1821), dame du palais de Joséphine, est l'auteur des *Lettres* et des *Mémoires*. *(Ed.)*

de leurs amours que la franchise de se houspiller tout le long du jour. Je ne sais à propos de quoi il disait une fois à M. de Vaines : « Monsieur, je vois quelquefois des choses affreuses. — Parbleu, monsieur, je le crois bien, » lui répondit M. de Vaines.

Au commencement de novembre, Mme d'Houdetot nous permit d'aller passer quelques jours chez Christian de Lamoignon, à Méry. Je fis cette course et ce petit séjour avec Mme de La Briche, sa fille et son gendre. Nous allions de chute en chute, car Méry était le plus triste des châteaux. On y entrait par une porte cochère comme dans une maison de Paris, et de cette porte dans une cour carrée flanquée de trois côtés par le vieux manoir et ses ailes, et fermé au quatrième par l'église; il n'y manquait que le cimetière. L'intérieur répondait à ce début. Tout changeait quand on sortait. Un beau parc conduisait aux bords de l'Oise et se liait à sa magnifique vallée.

Pour Christian de Lamoignon, je ne trouve dans ma mémoire que du bien à en dire. Il était sans contredit ce que j'ai vu de mieux dans ces huit enfants que le garde des sceaux de Lamoignon appelait sa contredanse. Son frère Auguste, assez décrié, vivait hors du monde avec une maîtresse. Mme Molé, mère de Mathieu, précipitée dans la haute dévotion, avait suivi à Vannes son directeur, l'abbé de Pancemont. Mme de Caumont faisait tout le contraire et Mme de Brou vivait dans une terre. Christian était ce qu'on appelle un joli homme et un parfait homme du monde, d'une figure douce, blanche, avenante; toujours bien coiffé, bien mis, d'une politesse aisée, gai sans excès, affable et du meilleur ton, sans beaucoup d'esprit, mais l'aimant dans les autres. Il avait conservé de la malheureuse expédition de Quiberon une blessure à la jambe qui rendait sa marche pénible et qui prit par la suite un caractère beaucoup plus grave (1). Sa femme, Mlle Molé, était sa nièce, toute jeune alors et encore vêtue d'une certaine fleur de timidité, qui s'est un peu fanée depuis. Petite, blanche, grassouillette, avec une petite tête ronde, pas précisément jolie, mais agréable et à laquelle elle apprit à donner de l'expression. Du

(1) Voir sur ces Lamoignon qui étaient sept, et non huit, sur Mme d'Aguesseau, Mme de Brou, Mme de Champlatreux, Mme de Caumont-la-Force « si longtemps la plus jolie femme de Paris », sur Christian « doué de la plus exquise sociabilité et de la plus égale aménité de mœurs », le *Mémorial* de Norvins, I, p. 137. *(Ed.)*

reste, gracieuse et prévenante, ne manquant pas d'esprit, et faisant fort agréablement les honneurs de son château.

C'est pendant ce petit séjour à Méry qu'arriva la révolution du 18 Brumaire. Bonaparte s'était enfui d'Égypte comme il s'enfuit de Russie, comme il s'enfuit de Waterloo. Un général ne s'enfuit pas, il se retire; mais Bonaparte ne fut jamais général que dans la fortune; toutes les fois qu'elle le quitta, il se sauva comme un soldat, laissant les autres s'en tirer à leur gré. Cet homme se glissa donc de nuit hors de l'Égypte, se faufila entre les frégates anglaises, et le voilà à Paris. Là, il n'avait plus qu'à se baisser et à prendre. La France haletait après le despotisme d'un seul, après avoir passé pendant huit ans de l'anarchie des bourreaux à l'anarchie des histrions. Bonaparte vint et la prit, ou, disons mieux, il la reçut, car au 18 Brumaire il perdit la tête, et, sans son frère Lucien, ce jour, qui lui donna un trône, ne lui eût peut-être donné qu'un échafaud. Enfin le Directoire n'était plus; la joie fut générale et les espérances sans bornes. Cet homme voulait régner; il entrerait donc dans des voies monarchiques; il donnerait le Pérou à ses complices, un joug à la canaille, à la France l'honneur et la paix, à nous l'oubli et la liberté; nos vœux n'allaient pas plus loin. Mais laissons l'histoire de la France et du monde et contentons-nous de la nôtre. Il faut maintenant parler de mon mariage.

CHAPITRE VII

1800-1806

Mort de la sœur de l'auteur. — Son mariage. — M. et Mme de Mony. — Rameau et Cavaignac. — Bourneville. — Mauvaises années. — Châteaux et châtelains. — Les Thury. — La Ferté-Milon. — Villers-Cotterets. — Crépy. — Les loups. — Louis. — Gilbert. — Lefort. — Les paysans. — Les salons de Paris. — M. de Sommariva. — Le Catéchisme de Saint-Lambert. — Mme de Rumford. — Naissance de Claire. — Aignan. — Travaux à Bourneville. — Les Montbreton. — Les Moreau. — Les La Myre. — Naissance d'Olivier. — Voyage en Poitou. — Le sacre de Napoléon. — Retour à Paris.

Au commencement de l'été, mon petit notaire Rameau m'avait dit : « Monsieur, il faut songer à vous marier. J'ai un parti à vous proposer ; c'est une veuve. » Je fis la grimace. « Jeune. » Je souris. « Qui possède une fort belle terre auprès de Paris. » J'écoutai. Par bonheur, le petit homme ne savait rien de l'état et des charges de cette belle terre ; il n'eût pas fait sa proposition. Par bonheur, il agit légèrement ; sa prudence m'eût coûté le bonheur de ma vie. Il faut dire maintenant par qui lui était venue cette ouverture et cela va me ramener à l'origine du monde. Mon oncle Saint-Waast avait été fort galant et ne manquait pas de bâtards dont il avait fait la fortune. L'aîné de tous, et le seul qui fût né avant son mariage, était un M. de Mony, traité presque en fils par sa femme, pourvu par lui d'une bonne charge, gros et grand homme, haut en couleur, jovial, ne manquant point d'esprit et rappelant beaucoup son père. Il avait rencontré en Champagne deux demoiselles de Grandpré, dernières descendantes de l'illustre maison de Joyeuse, qui vivaient libres, majeures et peu riches auprès du château de Grandpré, patrimoine antique de leur famille, qui devint depuis la propriété de M. de Sémonville. La cadette, vive, un peu romanesque et très philosophe, prit du goût pour lui, l'épousa et vint vivre avec lui à Paris où elle avait une maison honorable, mais sans vouloir jamais approcher de celle de M. de Saint-Waast, délicatesse plutôt que fierté dans une personne

de cette naissance. M. de Mony fréquentait done seul la maison de son père et il n'y paraissait qu'à titre de garçon. Il y voyait sans eesse mon père et ma mère qui l'aeeueillaient avec une amitié, une parenté eordiales. Cette délieatesse avait fait une profonde impression sur lui et il était resté attaehé à ma mère par un dévouement qui était presque de la reeonnaissanee.

Vint la Révolution et avee elle la loi qui rappelait les bâtards à la sueeession de leurs pères avee la rétroaetivité, si eommune alors, qui dépouillait les héritiers légitimes des successions qu'ils avaient reeueillies. Seulement, par un respeet des mœurs fort plaisant dans un pareil temps, la loi ne rappelait les bâtards adultérins qu'au défaut de bâtards nés hors du mariage. Dans eette oecasion, M. de Mony n'avait qu'à se montrer pour spolier ma mère de toute la fortune de M. de Saint-Waast. Il ne le fit pas. Il était aristoerate, honnête homme, peu soucieux de se dire bâtard, et sa femme avait du sang de Joyeuse dans les veines. Mais, la fortune qu'il refusait, ses frères adultérins se montrèrent disposés à s'en saisir. Ils héritaient à son refus et le pressaient d'agir ou de renoneer. Nous nous regardions comme ruinés, quand M. de Mony éerivit de Grandpré à ma mère que le seul moyen qu'il eût de la sauver était de déelarer sa naissanee et d'exereer ses droits pour les lui remettre ensuite. Dieu me garde de m'enfoneer plus avant dans eette affaire qui nous coûta un an de temps, de grandes dépenses et des peines infinies, mais qui réussit enfin au gré de M. de Mony et au grand désappointement de ses frères. Et voilà ee que valut à ma mère un eœur noble, un aeeueil aimable et un sourire graeieux. Une femme haute et maussade y eût perdu 3 millions. Elle eonstitua sur la tête de M. de Mony une rente viagère de 4,000 franes, réversible sur celle de sa femme. C'était une petite taehe à un si beau proeédé; mais il n'est pas même permis d'y penser, d'autant plus qu'ils regardèrent tous deux ee léger saerifiee eomme leur imposant des devoirs de serviee et d'amitié envers nous.

Or, M. de Mony se trouvait en rapport de soeiété avec un M. de Fortier qui désirait marier une nièee, veuve, jeune et propriétaire d'une belle terre voisine de Paris, et qui se trouvait aussi fort ami d'un M. Boyer, propriétaire d'une petite terre voisine de l'autre. Il prit des informations, fit son plan, et, comme il était avec

tout son mérite l'homme le plus méticuleux et un des plus bizarres que j'aie connus, au lieu de me faire lui-même cette ouverture, il en chargea mon notaire.

Cette proposition de mariage, entamée vaguement au commencement de l'été, mijota deux ou trois mois pour trois raisons : 1° ma vie de garçon était fort belle et je n'étais plus pressé de me marier; 2° je désirais que ma sœur fût de retour pour la consulter; 3° on voulait me faire voir cette belle terre comme les jardins d'Armide pour qu'ils m'enchantassent si Armide ne m'enchantait pas. Or, cette visite, pour n'être pas celle d'un acheteur qui marchande un domaine, avait besoin d'être costumée en promenade de voisinage. La terre de M. Boyer à Vernelle en offrait l'occasion et les Mony ne devaient s'y trouver que dans l'automne. Il n'y eut donc rien de changé dans ma vie qu'une liaison un peu plus cultivée avec eux, et qui m'apprit à connaître cette Mme de Mony toujours rendue invisible pour ma famille. Une noble fierté était le fond de son caractère. Elle avait le cœur aimant, l'âme généreuse, le caractère gai et franc, l'esprit piquant et original, pas assez de préjugés pour une femme, et son ton n'était pas précisément au diapason du monde où je vivais. Elle n'en était pas moins grande dame.

Ce ne fut donc qu'à la fin de septembre que je me trouvai dans le petit castel de Vernelle entre M. et Mme de Mony, chez M. et Mme Boyer que je ne connaissais ni d'Adam ni d'Ève, ménage de cinquante à soixante ans, gens aisés, hospitaliers, faisant bon feu, tenant bonne maison, communs et les plus obligeants du monde. Au bout de deux jours passés à jouer au billard et au whist, M. Boyer fit atteler son cabriolet et je partis avec lui pour aller jeter un regard de conquérant sur mes états futurs. Tout était fermé. « Bon, me dis-je, ils sont bien gardés. » Après avoir sonné, frappé et appelé pendant un quart d'heure, une des nymphes d'Armide vint en sabots nous introduire dans une immense basse-cour plantée d'arbres et munie de ses écuries, vacherie, bergerie, poulailler, etc.; mais de chevaux, de vaches, de moutons et de poules, on n'en entendait ni hennir, ni mugir, ni bêler, ni glousser. C'était l'empire de la solitude et du silence, jonché çà et là de tas de fumier, de tas de pierres et de tuiles, de solives, de lattes éparses. J'ai encore présente l'impression sinistre de ce début. Le vent était

très froid, car il ne quitte jamais ce beau lieu. « Faisons le tour du parc pour nous réchauffer, » me dit mon compagnon. D'un côté du château jusqu'à la grande route, régnait une grande friche, sans gazon, sans arbres, un peu labourée et bien couverte de cailloux; de l'autre, une esplanade de sable jaune excavée en divers endroits; des allées, les unes en prairies, les autres en pierres amoncelées; çà et là des massifs d'arbres superbes, mais sans ensemble, sans plan, ni liaison; la moitié du parc sans murailles : des portes, des glacières, des regards, des murs, soit en ruine, soit en commencement de construction. A chaque pas, l'empreinte de l'anglomane, du fou qui rêvait de faire un Blenheim, et n'avait réussi qu'à faire une carrière, et qui venait de mourir à la peine, laissant après six semaines de mariage une veuve dont il n'avait encore pu manger la fortune. Il se nommait Praudeau de Chemilly et c'était un ancien trésorier général des maréchaussées. C'était à cet écervelé de cinquante ans, ultra ruiné, et dont le premier registre hypothécaire aurait pu constater la déconfiture, que mon futur beau-père (1) avait donné sa fille de vingt-six ans, et avec elle une jolie fortune à venir, en recevant par contre de fort belles propriétés qui étaient depuis longtemps celles d'un peuple de créanciers. Escobarderie digne de la corde d'un côté, étourderie digne des Petites-Maisons de l'autre, qui dépouillaient cette pauvre jeune femme et la livraient sans défense à une meute affamée.

Notre promenade se termina par le château dont la vue donnait d'un côté sur la sablonnière, de l'autre sur des prés et des marais sans arbres que traversait le canal de l'Ourcq, et au delà sur une suite de plaines et de bois. Le château seul avait bon air et nous promettait des consolations quand, après avoir bien sonné et resonné à une grille des cuisines, arriva ce bon Mounier, depuis mon concierge, honnête garçon, bête et têtu comme un âne, pour nous annoncer qu'on ne pouvait entrer, pas même pour se chauffer dans la cuisine (2).

(1) Pierre-René Mullon de Saint-Preux, seigneur de Saint-Martin, né à la Grande-Terre dans l'île de la Guadeloupe, le 29 novembre 1751, marié à Alexandrine-Marthe Fortier, gendarme de la garde ordinaire du roi (1763-1775), commissaire des guerres à la fin de 1780, employé en 1786 à Angers, réformé en 1788, mort à Paris le 11 octobre 1822. *(Ed.)*

(2) Bourneville, dont il sera si souvent question dans ces *Mémoires*, est à une lieue de La Ferté-Milon (Aisne) et dépend de la commune de Marolles (Oise, arrondissement de Senlis, canton de Betz). Frénilly vendit sa terre

Tel fut le fruit de ma première expédition. Nous retournâmes à Vernelle, l'imagination calme et l'oreille basse. Cependant, je n'étais pas découragé. Je savais que cette terre était belle, et ses nudités, ses ruines m'importaient peu; j'ai eu toute ma vie la passion d'arranger, de eoordonner et de créer.

Je rentrai à Paris avee ees bons Mony qui n'étaient venus à Vernelle que pour moi. Mon notaire fut chargé des affaires, et Mme de Mony, du sentiment. Les femmes vont vite dans ees sortes de ehoses. A quelques jours de là, Mme de Mony arrangea avee la jeune veuve une partie de eomédie, un billet de loge me fut donné et je vis enfin mon Armide. Elle ne saisit pas mon imagination. Non qu'elle fît sur moi la même impression que ses jardins, mais elle ne me plut pas. Elle était laide avec des yeux chinois; grande et bien faite, mais d'une maigreur telle que ma bonne tante de Chazet, lorsqu'elle la vit, me dit la larme à l'œil : « Mon enfant, eette pauvre petite arête ne vivra pas un an (1). » Je me promenai avee elle; je m'entretins avee elle. Je lui trouvai quelque chose de guindé; elle était embarrassée, eaehait ee qu'elle avait de meilleur, le naturel. J'aurais dû me souvenir que ç'avait été préeisement mon histoire et peut-être ce l'était eneore! D'autres à ma place n'eussent pas poussé l'épreuve plus loin. Mais, comme j'écrivais à ma sœur : « Ce qui me plaît d'elle, c'est qu'elle me déplaît. » Pauvre sœur! Que n'a-t-elle vécu pour voir tout mon bonheur; pour voir ces jardins désolés devenir un lieu charmant et cité pour tel, ces marais eouverts d'une forêt de beaux arbres, eette terre en décret valoir 1,500,000 franes, sans rien devoir à personne; pour voir eette pauvre petite arête aux yeux ehinois, fraîehe, blanche et grasse; eette personne guindée, simple, pleine de goût, naturelle avee esprit; eette femme timide devenue pour le ton, la mise, les manières, l'égale de ses meilleurs modèles, chérie, recherehée, intime de ce que Paris avait de plus distingué (2); enfin, eette femme d'apparence sèche et sévère devenue la plus douee,

quand il quitta la France après 1830, en réservant seulement la ferme de Marolles qui constituait le majorat de sa pairie, et qui appartient encore à ses héritiers. Quant au château de Bourneville, il passa en plusieurs mains, e la famille Waddington le possède aujourd'hui. *(Ed.)*

(1) Mme de Frénilly mourut à quatre-vingt-dix ans! *(Ed.)*

(2) Sans avoir une instruction très étendue, Mme de Frénilly écrivait agréablement. Elle a laissé une relation du mariage du comte de Chambord, que M. de Pène a publiée, en partie, dans *Henri de France*. *(Ed.)*

la plus tendre, la plus dévouée des épouses et des mères!...

Je lui fus donc présenté; j'allai chez elle souvent, puis tous les jours, car tous les jours je voyais fondre la glace et s'effacer mes premières impressions.

Tel était mon train de vie, quand vers la fin d'octobre ma sœur arriva. Hélas! dans quel état! Ses lettres étaient d'une malade, mais sa figure était d'une mourante. Sa forte constitution avait lutté trois ans. Tout était fini, elle n'avait plus que bien peu à vivre, et cependant elle allait, elle agissait encore, elle conduisait la maison, elle recevait du monde, et, pour plaire à son mari, à moi, elle acceptait les illusions que je crois qu'elle ne partageait pas.

Après mon mariage qui lui tenait fort au cœur, et qu'elle hâtait plus que moi, ce qui l'occupait le plus alors, c'était un autre mariage qu'elle avait négocié entre son cousin de Fauveau et Mlle Hippolyte de Lapierre, grande et belle fille à laquelle il n'y avait à redire qu'un nez qui rappelait un peu trop celui du beau M. Le Couteulx de Canteleu. Cette union se conclut au commencement de décembre, dans une jolie maison de campagne que Mme de Lapierre possédait auprès de Rouen (son mari y était directeur général des douanes). J'y fus et j'y passai trois jours avec la fleur des douanes de la Normandie qui s'étaient cotisées pour faire une guirlande de Julie en l'honneur de leur demoiselle. Elle avait une sœur, Mme de La Martelle, dont le mari a depuis été maire de Rouen, jolie, et bête avec ingénuité. Nous nous promenions ensemble, et elle me décrivait le Jardin du Roi. Elle avait vu cet animal-ci, puis cet animal-là. « Et Lacépède, lui dis-je, l'avez-vous vu? — Sans doute. — Ah! dites-moi donc quelle est sa figure, car pour moi je ne l'ai pas vu. » Là-dessus, elle se mit à me dépeindre un grand animal dans le goût de la girafe. Elle s'aperçut pourtant au coin de mes lèvres qu'elle lui donnait deux jambes et une queue de trop. Elle prétendait que je lui faisais dire quatre bêtises par jour pour avoir le plaisir d'en prendre note.

Au retour de ce voyage de Rouen, je fis officiellement celui de Bourneville, non pas en voleur comme la première fois, mais invité et attendu par ma jeune veuve. Pour respecter toutes les bienséances, elle y fut seule avec son père, et je retournai chez ce bon M. Boyer qu'on engagea à venir avec moi. Il gelait à pierre fendre et je commençai mon roman par l'onglée; mais, cette fois,

Mounier ouvrit la porte, nous eûmes bon feu et je vis enfin ce château qui, au fait, était charmant, quoique entièrement nu. On n'avait pu vendre ni ses belles proportions, ni ses peintures à fresques, ni ses sculptures exquises, ni ses marbres, ni son luxe de glaces et d'acajou. Nous y passâmes trois jours. Mon compagnon voulait m'y laisser; j'y consentais de grand cœur, mais je comptais sans mon hôtesse qui me chassa de très bon goût,

Quoi qu'il en soit, nos affaires étaient si avancées que nous promîmes de nous écrire et de nous peindre dans notre correspondance l'un à l'autre au naturel et non en profil ni en buste. Elle devait rester quelque temps à la campagne et l'état de ma sœur ne permettait pas de hâter une conclusion. Cette pauvre sœur s'était petit à petit éprise de ma jeune veuve au récit que je lui faisais chaque soir. Elle avait un grand chagrin de ne pas la voir; elle cherchait de l'avenir pour me voir heureux avec elle; car son affaiblissement physique avait ôté de son cœur cette écorce froide qu'il avait toujours eue avec moi. Elle me disait : « Je ne t'ai pas assez connu, je ne t'ai pas assez aimé. » Elle mourait d'envie de faire un présent de noces à ma femme, et ce présent, hélas! était un legs. Elle avait un fort joli collier qu'elle affectionnait et qu'elle portait toujours : « Crois-tu, me dit-elle, qu'elle voudrait l'accepter? » Son mari était présent. « Qu'en penses-tu, dit-elle, mon ami? » Il ne répondit rien; mais ce silence disait : « Ce collier sera mon bien dans quinze jours. »

Je perdis ma sœur environ trois semaines après mon retour de Bourneville, le 16 janvier 1800. La connaissance, la voix même ne la quittèrent qu'avec le dernier souffle. Elle mourait pleine de vie, sauf dans les poumons que la corrosité du lait avait détruits et qui ne permettaient plus de respiration. Je passai la dernière nuit à son chevet. Son mari dormait. Elle me le fit remarquer avec un triste sourire. Elle était avide de parler, de m'entretenir, de vivre encore avec moi. Pour la première fois, elle me demanda de l'embrasser. Je la suppliais de se reposer, de ne pas se fatiguer. Sottise indigne et barbare! Je lui refusais sa dernière consolation. « Est-ce pour demain, me disait-elle, que tu veux que je me repose? Hé bien, causons cette nuit, je me reposerai demain. » Et elle se reposa, en effet, et pour toujours.

Lorsque la première amertume de ce calice fut passée, je repris

le fil de mon mariage. Le petit Rameau avait pioché cette affaire pendant que je l'effleurais, et il me disait : « Monsieur, allez doucement; ne concluez rien avant que cette succession ne soit débrouillée; vous épouseriez des procès. » Il avait raison; la sagesse du monde voulait qu'on attendît; mais, si j'avais été si sage, c'est dix ans, c'est quinze ans que j'aurais attendu, et que devenait ma destinée? La sagesse d'en haut décida que j'agirais sans sagesse. Je m'étais attaché à ma jeune veuve et elle à moi; je trouvais indigne de reculer; mon cœur s'y refusait, mon honneur s'en offensait. Rameau fut loué, approuvé, remercié, et Alexandrine demandée en mariage. C'était un bon temps que celui-là pour la misère : tout le monde en avait; personne n'y pensait. Dans ce brillant monde que j'ai dépeint, ces belles dames, Mme de Vintimille, Mme de Fezensac et autres, arrivaient fort bien par la diligence d'Arpajon, dans ce palais où elles entraient jadis à six chevaux. Le luxe ne reparut tout de bon que lorsque Paris eut une cour. On n'y allait pas, il est vrai; mais petit à petit on entr'ouvrait sa porte à des femmes qui y allaient, puis on l'ouvrit toute grande, et on ne voulut pas être plus mal mise et plus mal voiturée qu'elles. Mais, en 1800, les comparaisons ne troublaient ou ne ruinaient encore personne. Une mariée n'était pas condamnée à montrer au public ses bas et ses chemises; la mienne s'en tint donc à son trousseau. Un futur n'était pas tenu d'étaler une année de son revenu en chiffons et en pierrailles; je subis donc, et d'assez bonne grâce, la loi qu'elle m'imposa de m'en tenir à faire remonter ses diamants fort modestes. L'étiquette du temps des fiançailles, le rout du contrat de mariage, rien de tout cela n'existait plus; on était condamné à être heureux sans bruit et sans foule. Je passais la moitié de mes journées chez elle, rue de la Ville-l'Évêque; nous causions, nous lisions, nous faisions des projets, des promenades en tête à tête. Elle n'avait pas gardé de relations avec la famille de son premier mari. Je ne vis qu'une fois chez elle Mme d'Avignon, sœur de M. de Chemilly, et sa nièce, Mlle de la Blache, qui fut depuis Mme d'Haussonville (1).

(1) Jeanne-Marie-Thérèse Falcoz de la Blache, fille du comte de la Blache, député de la noblesse du Dauphiné aux États généraux. Mariée en 1802 au comte d'Haussonville, qui fut plus tard pair de France, morte le 15 juillet 1854. *(Ed.)*

J'ai dit qu'elle était restée sans défense et j'ai eu tort. Il se trouva un homme, un étranger qui la sauva, et je serais fort ingrat de ne pas le nommer. C'était tout bonnement un procureur, nommé Cavaignac (1), homme de tête et de ressources. Après qu'il l'eut préservée des premiers coups de griffes en lui faisant donner en justice l'administration de la succession, il lui dit « Madame, on vous a volé la terre de Bourneville; il faut la racheter. » La pauvre femme tomba à la renverse. « Mais, monsieur, je n'ai pas d'argent. — On ne vous en demande pas : 1° les terres se vendent encore pour rien (et, en effet, elle l'eut pour 200,000 francs); 2° le prix sera dû à cent créanciers, une partie sera dû en rentes, et le reste ne viendra que quand ils auront fini de se manger entre eux. » Elle se résigna donc à acheter cette ruine dont pas un sou n'était encore payé quand je l'épousai, et voilà pourquoi le bon Rameau poussait tant de soupirs qu'heureusement je n'écoutai pas. Pour revenir à Cavaignac, il m'a fait payer bien cher cet immense service, car c'était le bavard le plus infatigable et le plus assommant que j'aie connu, s'évaporant de digressions en digressions, quittant votre affaire au quatrième mot pour parler de politique, de chasse ou de peinture. Je n'osais lui dire : « Au fait, avocat! » Il était dévoué, il était brusque, emporté, et, tout en restaurant les affaires de sa cliente, il les dirigeait en maître. Un soir, nous eûmes une conférence chez le célèbre Poirier : elle fut remplie par une discussion sur la culture du melon! Cette dissertation me coûta quatre louis.

Nous signâmes notre contrat de mariage le 6 juin 1800. Mes témoins furent M. de Mony et Norvins, qui avait promis de faire rire la future pendant la lecture entière et qui tint parole. Quant aux témoins de ma femme, je ne retrouve que son oncle M. de Fortier, dont le visage blafard, l'esprit blafard et le caractère blafard ne m'inspirent pas un mot à dire : il n'était rien après n'avoir été rien et mes égards pour lui ont toujours été une petite sorte de vertu (2).

(1) Il appartenait vraisemblablement à la même famille que le général Cavaignac. Cette famille, originaire du Rouergue, ancienne d'ailleurs et distinguée sous Henri IV par ses services militaires, a fourni de nombreux hommes de loi, tous honorablement connus et bien apparentés. *(Ed.)*

(2) Cette famille Fortier, ou de Fortier, comptait, dans la seconde moitié du dix-huitième siècle, trois avocats au Parlement de Paris, Nicolas, Romain et Pierre-Michel, qui avaient de la réputation. *(Ed.)*

A la tête de cette famille était une aïeule de quatre-vingt-cinq ans, femme très extraordinaire qui vivait retirée dans une maison de campagne de Neuilly, riche, méchante, capricieuse, spirituelle et d'une avarice aussi étrange qu'elle-même (1). A mon mariage et à la naissance de mon premier enfant dont elle fut marraine, nous n'eûmes pas d'elle une pièce de 24 sols; à la naissance de mon fils, elle m'écrivit : « J'ai deux maisons à Meaux, choisissez-en une. » J'allai les voir; après quoi je lui écrivis pour la prier de faire ce choix elle-même; sa réponse fut : « Prenez-les toutes les deux. »

Quelques jours après cettte signature, nous partîmes pour Bourneville, où il me semble que les commensaux furent, outre le père de ma femme et son blême oncle, les Mony, mon bon abbé Séguret qui devait nous marier, Bréjole, Norvins et son frère aîné. Le printemps, le bonheur et l'espoir avaient égayé ce désert. Il était devenu un bouquet de fleurs, et sa forêt d'acacias répandait son parfum une demi-lieue à la ronde. Mon fidèle Belin, qui m'amena mes chevaux, me disait : « Monsieur, à une lieue d'ici, j'ai commencé à sentir bon. » Il ne se possédait pas de joie d'assister à la fin de mon roman; il me demanda la permission de m'embrasser, que je lui accordai de bon cœur. Il m'était réellement attaché comme mon chien Crispin. Naguère, un soir d'été, les domestiques avaient profité du beau temps pour dresser leur souper dans une allée du jardin, au bord de la rivière; ma sœur et moi, en nous promenant, approchâmes à la faveur de la nuit. Les convives parlaient de leurs maîtres, et j'eus le plaisir d'entendre Belin qui disait : « Oh! pour monsieur, il n'est pas toujours bien commode; ça, c'est vrai, il faut être propre, il faut être exact, et puis il ne faut pas raisonner; mais, en revanche, il est bon comme le pain, et puis juste, généreux. » Ma sœur me serrait le bras en me disant tout bas : « Que tu es donc heureux! » Belin est mort chez moi et je pensionne sa veuve.

Nous fûmes mariés le 30 mai 1800 dans le petit salon de Bourneville qu'on avait transformé en chapelle. Dix-neuf ans après, les noces de ma fille me rappelèrent ce modeste mariage à huis clos. Rien n'était habitable encore dans ce château dévasté, que ce que nous avions arrangé à la hâte pour loger fort mal un petit nombre

(1) Perette Leroy, cousine germaine de Julien-David Leroy, membre de l'Académie des belles-lettres en 1773. *(Ed.)*

d'hôtes. La maison était pleine d'ouvriers. Nous avions prodigieusement à faire, peu à dépenser; mais je l'avais voulu, j'étais heureux, jeune, aimant et aimé; j'avais fait un pacte avec l'avenir.

Je devrais mettre le signet ici, comme tous les romans le mettent au mariage. Si je continue, que dirai-je? Mais, si je me tais, que ferai-je? Quel passe-temps trouverai-je dans une auberge de Trieste, ce 5 janvier 1838? Ne vaut-il pas mieux radoter que végéter? Nous verrons. La nuit porte conseil et l'ennui donne courage.

. . . .

Me voici de nouveau la plume à la main. Notre ménage de Bourneville était fort simple, et, tel qu'il était, il eût cependant excédé nos moyens sans la résolution que nous prîmes promptement de quitter Paris après les couches de ma femme qui s'annonçaient pour l'hiver suivant et d'habiter la campagne jusqu'à ce que la fortune nous permît d'habiter Paris avec convenance et agrément. Cette fortune était bien peu de chose; après avoir prélevé nos charges considérables et l'intérêt du prix de Bourneville, il restait net 10 à 12,000 francs de revenus. Encore, n'y avait-il alors à Bourneville qu'une chose d'un fort grand prix : son troupeau de mérinos, le premier qui fut tiré d'Espagne sous l'intendance de M. Trudaine, bien avant celui de Rambouillet. Ce troupeau, lorsqu'il vint en France, comprenait trois cents bêtes qui furent divisées en trois lots égaux. Le premier fut donné au comte de Barbançois, en Berry; le second à M. Daubenton, à Montbard, et le troisième à M. de Chemilly. Considérablement accru, très renommé, très productif, le troupeau de Bourneville fut, dans le désastre, vendu aux enchères comme le reste, et mon beau-père ne put en sauver que la moitié qu'il acheta à vil prix.

Que faire avec un revenu si modique? Je déployai tout mon talent d'économie, et ma femme ne consacrait que 600 francs à sa toilette (et elle était bien mise). Mais il me fut impossible, dans les premières années, de rien améliorer à Bourneville où les doigts me démangeaient d'entreprendre. C'était ma plus sensible contrariété. Et le train de maison! Les jardiniers et les gardes-chasse étaient indispensables pour que cette terre n'achevât pas de déchoir; d'ailleurs il n'y en avait pas un qui ne fût créancier de la succession, et l'on ne pouvait sans cruauté penser à les congédier sans qu'ils fussent payés. Notre train se composait donc de sept domestiques.

Il y avait d'abord un ancien serviteur de mon beau-père et sa femme qui faisait la cuisine, tous deux Bretons; de ces âmes d'or qui naissaient, croissaient et vivaient jadis dans nos maisons comme les arbres dans nos jardins et que la mort seule pouvait en déraciner : c'étaient ces excellents Belguise qui avaient vu naître ma femme. Il y avait encore trois femmes : la fille des Belguise, une femme de chambre et une fille de cuisine; puis deux hommes : Belin, mon cocher, et Mounier, concierge, frotteur, laquais, cocher même au besoin. C'est beaucoup pour une si petite fortune; mais on vivait à peu de frais. J'avais la bosse de l'ordre et ma femme n'avait pas une fantaisie, pas un désir. Nous nous retranchions donc l'inutile et même cet inutile que d'autres appellent du nécessaire, et j'aurais été entièrement heureux dans ma solitude, je n'en aurais que des souvenirs délicieux sans la terrible montagne d'affaires qui tomba de nouveau sur mes épaules.

Quoique ma femme eût été la première victime de M. de Chemilly, c'était à ce nom qu'elle avait porté que s'adressaient toutes les malédictions du pays. Elle avait été réduite à racheter cette terre, son propre bien; mais on lui reprochait d'en jouir, de jouir de ce lieu dont les folles dépenses avaient produit tant de dettes et fait tant de malheureux. Le peuple ne raisonne pas. Il est comme cet homme qui cassait les vitres du premier parce qu'il ne pouvait atteindre le second où logeait son ennemi. La lente pesanteur de Cavaignac, qui ne jouait parfaitement que le rôle de *cunctator*, aggravait le mal : elle nourrissait un peuple de procurassaux institués par le peuple des créanciers, multipliait les plaintes, prolongeait une administration dont j'aurais voulu sortir à tout prix. Enfin, on disputait alors à ma femme la propriété même de Bourneville. Qu'eût dit le pauvre Rameau! Cette vente faite par les héritiers n'avait pu l'être qu'avec des formalités judiciaires et tout créancier avait le droit de surenchérir. Un d'eux l'avait osé, quoique la vente eût donné tout ce qu'elle pouvait donner à cette époque : c'était le baron de Wrentz, le meilleur homme du monde au fond et fort spirituel, mais fantasque, vif comme la poudre, et, qui trouvait dur d'être pour une quarantaine de mille francs dans cette déroute. Je me rappelle que, l'automne de cette année, il vint de Strasbourg à Bourneville pour traiter avec nous. J'eus la sottise de me défier de moi-même dans une affaire si épineuse avec un

homme qui m'était inconnu et je mandai Cavaignac. Il vint, et en trois jours il pataugea, pérora, épilogua, si bien que le baron partit, fatigué, absourdi, sans rien conclure. Comme il était franc et vif et que je l'étais de même, sans ce malheureux acte de prudence, nous aurions tout terminé dès ce voyage.

Les Mony quittèrent Bourneville peu de temps après notre mariage pour n'y revenir qu'en automne, et il n'y resta que Bréjole que la Révolution avait débarrassé de son domino clérical. Il passait une partie du jour à promener ses doubles doigts sur un piano que j'avais eu l'imprudence d'apporter, à trotter à cloche-pied dans les corridors, à échapper aux séductions des nymphes du pays toutes éprises de ses charmes, et à griffonner des rames de papier qu'il raturait, regriffonnait et raturait encore, au point que je lui pris un cahier qu'il avait cousu pour y écrire le brouillon d'une lettre à une sienne cousine; il y avait vingt-six commencements, pas de fin, et la lettre n'était pas partie. Le reste de son temps, il l'employait à me tourmenter de toutes les visions qui se relayaient dans sa tête, de ses susceptibilités, de ses défiances, de ses jalousies; non qu'il m'aimât fort; j'avais et j'ai eu depuis trop de preuves du contraire; mais je l'avais présenté à ma femme, pauvre niais que j'étais, comme un ami inséparable, et là-dessus son amour-propre imputait à trahison toute attention, tout aparté, toute confidence. Ses yeux et ses oreilles perçaient les murs. Toutes ses tribulations étaient des plaintes et toutes ses plaintes des personnalités : celui-ci avait dit cela; celle-ci avait fait cela. C'était le meilleur dissolvant qu'on pût imaginer. Il annonçait parfois des résolutions désespérées : il retournait le lendemain à Alais ou bien il partait dans quelques jours pour l'Angleterre. J'en vins à la ruse pour éviter un tête-à-tête. Enfin, il reprit le chemin de Paris, et je ne le laissai pas reprendre celui de Bourneville. A l'heure où j'écris ceci, voilà trois mois qu'il est mort, à soixante-dix-neuf ans, sans m'avoir donné d'autre marque de souvenir que ses quittances d'une pension depuis sept ans que j'ai quitté la France.

Nos jours se passaient dans une très douce uniformité. J'étais de grand matin dans mon cabinet, donnant mes audiences, consultant nos affaires, écrivant des lettres. Ma femme prête, nous allions voir le parc, tracer des allées, planter, bâtir, ou bien on meublait

ou arrangeait l'intérieur. Le reste de la matinée, Alexandrine apprenait avec moi le dessin, le latin, la littérature. De mon côté, je lisais force ouvrages d'agriculture, ou je faisais des vers. Nous finissions nos soirées par un piquet et un concert, car Alexandrine chantait bien sans être une virtuose; elle jouait agréablement de la harpe et son père était un fort bon violon. Nous avions peu de voisins pour nous distraire; encore étaient-ils à peine voisins; et j'en louais le ciel, car je n'aime pas les amis qu'on tire au sort, ces amis imprévus que Mme de Sévigné voyait partir avec tant de joie.

Cependant, le pays était peuplé de châteaux; il en était semé comme un jeu de quilles. Mais la Révolution les avait éclaircis. L'immense château de Gesvres n'était qu'une carrière abandonnée; le château de Betz commençait à tomber et il n'en subsistait que ses beaux jardins qui disparurent bientôt après; Villers-Cotterets, séjour de tant de fêtes, allait devenir un dépôt de mendicité. La famille de La Myre se blottissait dans son petit château du Gué-à-Tresmes comme nous à Bourneville. Il en était de même de Mau-creux. Boursonne, aux comtes de Boursonne; Ivors, aux Nicolaï; Antilly, aux Brochant, étaient abandonnés. Il n'y avait d'un peu habité que la petite maison de chasse de Corcy, cachée dans la forêt de Villers-Cotterets, à trois lieues de nous, et habitée de loin en loin par mon vieil ami Montbreton et par son excellente mais étrange femme. Ses deux fils, Jules et Eugène, devenus si grands depuis, étaient alors des marmots trop petits pour leur âge. Sa fille, depuis Mme de Ganay, était déjà ce qu'elle est restée, bonne, simple et charmante. Pour Montbreton, c'était un vieil enfant et il est devenu un vieux jeune homme. Un peu plus loin était Villers-Hélon, petit château d'émigré, habité par un M. Collard, beau, grand et robuste fournisseur qui s'était décrassé en épousant une des bâtardes de Mme de Genlis : bonhomme, voyant dans son castel nombreuse et mauvaise compagnie. Il fit connaissance avec moi par un échange de quelques centaines d'arbres de mes pépi-nières, contre une petite calèche à un cheval qui bravait nos horribles chemins de traverse et qui a fait notre joie pendant plusieurs années : un notaire de province n'oserait pas se mon-trer aujourd'hui dans cette carriole, mais Mme Molé était contente de me l'emprunter pour aller de Champlatreux à Paris. Quelques

pas plus loin que Villers-Hélon, se trouvait l'abbaye de Longpont dont l'église était un cadavre disséqué, et le couvent, un joli château habité par Henry de Montesquiou et sa charmante cousine, Mme de Mornay : il ne restait de l'ancien couvent qu'une belle et immense salle à manger où quatre dessus de portes assez bons représentaient les quatre dames de Nesle, maîtresses de Louis XV. Entre quelques autres châteaux que contenait la forêt de Villers-Cotterets, se trouvait encore celui de Montgobert, qui fut habité depuis par le général Leclerc et la céleste Pauline Bonaparte. Le meilleur de tous ces voisinages, le plus prochain et celui dont nous profitions le moins à cause des horribles traverses où il fallait s'embarquer, c'était celui de Thury, vilain petit château, au milieu d'un vilain petit jardin, dans une vilaine grande plaine. Mais il avait pour hôte un des meilleurs et des plus aimables vieillards que j'aie connus, M. de Thury et sa femme, sœur de M. Ferrand du parlement, l'auteur de *l'Esprit de l'histoire*, homme bon et spirituel, dont la laideur rebutante recouvrait un cœur noble et dévoué, des principes fermes, un caractère faible qui succomba plus tard à trop d'élévation (1). Mme de Thury était, je crois, la seule qui eût échappé à l'empreinte héréditaire de cette hideuse famille Ferrand. Elle était grande, bien faite, gracieuse, d'un ton parfait; elle me rappelait Mme de Margeret de Poitiers; mais elle était cacochyme et renfermée comme elle. Son mari, au contraire, avait conservé toute la verdeur de la jeunesse; il pétillait d'esprit, de gaieté et de grâces du meilleur goût. Il avait beaucoup voyagé et il avait une instruction solide dans plus d'un genre (2). Enfin, c'était un agriculteur du premier ordre et il avait créé dans sa terre de Thury de magnifiques plantations qui avaient une grandeur valeur. Ce qu'il y a d'extraordinaire, c'est que, de quatre fils déjà hommes faits qu'avait eus cet aimable couple, aucun ne ressemblait à ses parents. Cette anomalie s'explique facilement. M. de Thury, sorti de la Révolution avec peu de fortune et quatre fils enfants, crut agir en père sage en leur donnant un état. Il fit de l'un un médecin, de l'autre un vétérinaire, un ingénieur de l'aîné, je ne sais quoi du

(1) Le comte Ferrand (1751-1825), conseiller au Parlement, émigré, directeur général des postes sous la Restauration, pair de France, membre de l'Académie française, a laissé des *Mémoires* parus en 1897. *(Ed.)*

(2) Il avait été conseiller-maître à la cour des comptes de 1776 jusqu'à la Révolution. *(Ed.)*

quatrième. Tout jeunes, il les jeta chacun dans les écoles et les accointances exclusives qu'exigeait son plan, et il en résulta qu'à l'époque où la société sortit de ses ruines et où l'avenir se rouvrit, chacun des quatre fils avait un talent pour subsister, mais entièrement hors de sa sphère et tout imprégné du ton et des manières que leur éducation leur avait donnés; ce qui les rendait inaptes à toute autre chose et fort peu agréables. J'en ai connu deux un peu particulièrement : l'un, Thury de Montplaisir, le médecin; c'était un bon garçon, fort commun, simple jusqu'à la niaiserie, dénué d'usages et de formes, mais avec de la science et de l'esprit. Il avait dans sa bonhomie rustique un travers insupportable : la manie des questions abruptes, inattendues, faites sans mesure, sans à-propos, sans convenances, sur des choses qui demandaient votre réflexion ou votre discrétion. Un soir, à Bourneville, après une longue conversation, il prit son bougeoir pour aller se coucher, et partit. Un moment après, il entre-bâille la porte, m'appelle et me dit : « J'ai oublié de vous demander ce que vous pensiez de l'influence du luthéranisme sur l'état politique de l'Europe! » Son frère aîné, M. de Thury, était fort différent. Il avait du talent comme ingénieur des mines et il a occupé des places belles et lucratives. Mais il était extrêmement commun et pesant, sans avoir la bonhomie de son frère; engoncé, dépourvu de naturel, et, comme je l'ai vu depuis, faux, ambitieux, envieux.

A une demi-lieue de nous était notre capitale, la petite et horrible bicoque de la Ferté-Milon, qui n'avait pour toute gloire que le château inachevé de Philippe de Valois et la maison ou plutôt les maisons de Racine, qui ne se disputaient pas sa naissance comme les sept villes de Grèce se disputaient celle d'Homère. Car la littérature de cette capitale ne s'élevait pas au-dessus de l'art de lire, écrire et compter, et quand Louis XVIII donna à ces braves marchands de grains et de laines la statue en marbre de Racine (1), ils auraient bien dit que le moindre ducaton ferait bien mieux leur affaire. A la vérité, la plupart d'entre eux apprirent par là qu'il était né jadis dans leur ville un nommé Racine qui faisait fort joliment des vers; mais cette gloire ne les consolait ni de l'embarras du présent ni des frais de son inauguration. Il n'y avait donc là

(1) Cette statue, adossée à la mairie, est due à David d'Angers. *(Ed.)*

personne qu'on pût voir, à l'exception d'un ancien magistrat, M. Tribert, homme excellent, qui avait de l'instruction, de l'esprit, des principes, des opinions parfaites, et qui élevait dans sa modeste fortune une nombreuse famille. Mais cet homme vertueux avait le malheur d'être bègue et grimacier. J'eus depuis le bonheur de le faire nommer président du tribunal de Château-Thierry.

Une lieue plus loin était une autre bicoque, Villers-Cotterets, au centre de cette magnifique forêt, la plus belle de France sans comparaison et admirablement percée d'un millier de routes qui en rendaient les promenades délicieuses. Je n'ai vu que là ces superbes futaies de hêtres deux fois séculaires, espacés de 40 à 60 pieds les uns des autres. et sous l'ombre desquels un carrosse à six cheveaux aurait pu circuler sans obstacle.

Deux lieues plus loin, une troisième bicoque, Crépy, m'attirait quelquefois parce que j'y retrouvais un débris du cercle de M. de Saint-Waast, M. Delahante et son excellente femme Adèle de Parseval. Ils étaient encore riches, avaient trois enfants et faisaient beaucoup de bien dans cette petite ville dont M. Delahante était maire (1).

Les loups foisonnaient dans la forêt. A la faveur de la Révolution. ils avaient prospéré dans les campagnes comme les tigres dans les villes. On avait soigneusement détruit les cerfs, les daims et les chevreuils, tous aristocrates qui se mangent; mais quant aux loups, gibier révolutionnaire qui mange les autres, on les avait laissés croître et multiplier en paix. L'abandon de l'immense forêt leur avait fait une patrie paisible où les cors ni les chiens ne les incommodaient jamais. Dans mon parc intérieur qui avait alors beaucoup de portes, mais peu de murailles, ils se promenaient familièrement la nuit : nous en entendions sous nos fenêtres, et le matin on voyait le long des perrons leurs larges pattes imprimées dans le sable. Les bergers n'osaient parquer qu'avec de bons chiens, un ou deux fusils chargés et des mèches enduites de poudre qui brûlaient toute la nuit et dont l'odeur écartait les loups. Mais le loup est l'animal le plus fin de la nature.

(1) Cf. Adrien Delahante, *Une Famille de finance au XVIIIe siècle*, II, p. 491-557; mais, après avoir été maire de Crépy et président du conseil général de l'Oise pendant toute la durée de l'Empire, Étienne-Marie Delahante (qui mourut en 1829), ne voulut plus, à partir de 1815, conserver aucune fonction publique. *(Ed.)*

Mon premier berger, mon « majoral », était un personnage important, décoré d'une médaille par la Société d'agriculture et renommé dans le pays comme le roi des mérinos; avec cela mauvais sujet et ivrogne, qui comptait fort mal son peuple et se souciait peu que les loups mangeassent pour cinq ou six cents francs de côtelettes à son maître. Un soir, il avait rentré son troupeau en oubliant trois béliers dans le parc extérieur. Le matin, lorsqu'il fut dégrisé, il les chercha, et, auprès d'une des portes du petit parc, il trouva leurs cornes et leurs sabots au milieu d'un vrai champ de bataille, avec toutes les traces d'un combat à outrance et des empreintes qui prouvaient la présence de trois loups au moins. Je fis placer les débris aux environs; on les entoura de pièges, et cette ruse de guerre se continua pendant huit jours; pas un loup n'approcha. Qu'on juge tout ce que cela suppose en eux de calcul et de réflexion. Il fallut plusieurs années, la renaissance de l'ordre, les chasses multipliées et le règne de Bonaparte pour réduire cette peuplade à un petit nombre dont les louvetiers conservaient la graine afin d'avoir le plaisir de les chasser.

Ce fut à une des premières chasses aux loups qu'on m'amena un nouveau garde dont le nom mérite bien d'avoir sa place ici : il a vécu vingt-sept ans dans ma maison, il y est mort, et son modeste monument existe dans le cimetière de notre paroisse de Marolles pour faire foi de ses vertus et de nos regrets. Louis L'Échauguette était tout jeune alors. Il avait l'air et la voix rustiques, mais c'était l'honneur et la droiture en personne; fidèle à toute épreuve, dévoué sans bornes, prêt à tout, bon à tout, très habile tireur, excellent ministre de la police, bon charron, marcheur infatigable, il devint mon régisseur après avoir été vingt ans mon garde, et il conduisit à merveille mon exploitation et en tint parfaitement la comptabilité. Il était avec cela d'une soumission de fils à son père, d'une pleine confiance en moi et d'une simplicité d'enfant. Quand je le blâmais, il ne se jetait pas dans les justifications, dans les *raisons ânières*, comme tous les domestiques; il pensait une minute, se jugeait, puis me disait : « Monsieur, j'ai fauté. » C'était son mot. Un jour, il m'amena le jardinier, un drôle qui avait de bonnes raisons pour ne pas aimer les gardes. Ce jardinier avait emprunté à Louis un fusil chargé qu'il lui rendit au bout de quelques jours en lui disant qu'il n'avait pas eu occasion de s'en servir. L'autre, qui

se défiait, emporta le lendemain le fusil, y passa la baguette et le trouva chargé à triple charge; au premier coup, l'arme aurait immanquablement crevé : voilà pourquoi il se plaignait, et dans ma gravité de magistrat j'eus beaucoup de peine à ne pas rire. Le jardinier disait au garde : « Vous avez dit partout que j'étais un mauvais garnement, » et Louis lui répondait : « C'est faux; je n'ai jamais dit que vous étiez un mauvais garnement; j'ai dit seulement que vous étiez un scélérat. » Louis se maria deux fois chez moi. De sa première femme, il eut une fille qui devint une vraie beauté de cour; blanche, mignonne, faite au tour, mais aussi délicate que belle, et qui mourut à peine mariée. Dans sa seconde femme, il trouva vraiment sa pareille. Elle le valait. Quand je l'eus perdu, elle resta mon régisseur et le remplaça très bien: et, quand nous quittâmes Bourneville et la France, elle voulait tout quitter pour suivre ma femme: mais elle avait une vieille mère et elle finit par rester. Elle vit et nous est encore dévouée.

Le second garde, qui était de beaucoup le premier en date et en âge, mais que Louis avait promptement fait baisser d'un cran, était le bonhomme Gilbert, que j'avais peine à voir sans rire parce qu'il joignait à une voix de soprano (qui ne l'empêchait pas d'avoir sept ou huit enfants) la dégaine de Dossainville des Italiens. Gilbert n'était pas un garde bien redoutable, pas même bien intègre, mais c'était un arbre de la terre; il avait alors vingt ans de racines et il en avait cinquante quand je partis : on n'abat point ces arbres-là.

Le troisième, le vieux père Lefort, était garde émérite et *ad honores*. Il conservait les insignes. les privilèges, et promenait ses quatre-vingts ans en société avec quelques béliers d'élite.

Quant à nos paysans et même à nos ouvriers et fournisseurs de la ville voisine, c'étaient assez généralement de bonnes gens, et, quoique si près de Paris, la Révolution ne les avait pas gâtés. Il en était ainsi dans toute la France. Ces hommes du dernier étage avaient été opprimés par de nouveaux étages qui étaient auparavant à peu près de niveau avec eux. Chaque village avait eu son tyran jacobin, sa petite Terreur, et chacun avait secoué ce joug après avoir appris à ses dépens qu'on lui prêchait l'égalité avec son seigneur pour le faire esclave de son maçon ou de son maître d'école. Or, dépendre des grands est fort dans la nature, mais

dépendre des égaux est insupportable, sans compter la manière dont les égaux dominent. Ces gens étaient donc sortis de la Révolution, guéris et meilleurs qu'ils n'y étaient entrés.

Ce n'était pas un peuple de courage, de caractère, de religion, comme les Bretons et les Poitevins; c'était un peuple paisible, docile, charmé de retrouver quelqu'un qu'il pût appeler son seigneur. Cette distance entre eux et leur supérieur les grandissait d'autant; ils y mettaient leur amour-propre. Nous n'avions pas de chapelle au château et nous allions à la messe à Marolles; ils s'empressèrent de nous rendre nos bancs seigneuriaux. Le curé était un bon, gros et grand homme, très à sa place, édifiant, dévoué, et que nous aimions fort.

La fin de l'automne nous ramena les bons Mony; mais, avant leur retour, nous eûmes une petite visite de Mme de La Briche. Elle était d'humeur voyageuse et enjambait volontiers l'étiquette avec ceux qu'elle aimait. Elle vint donc la première avec sa fille et son gendre faire connaissance avec ma femme.

Mes souvenirs ne me fournissent rien de plus dans cette année. Je veux en écarter les mauvaises heures, les tristes correspondances et les voyages solitaires que me coûtaient et me coûtèrent encore si longtemps les affaires de cette funeste succession. Ce n'était plus des plaisirs que j'allais chercher à Paris. J'y avais conservé mon appartement de la rue de Buffault et celui de ma femme rue de la Ville-l'Évêque; ce double domicile était un peu disproportionné à notre budget, mais il fallait bien que ma femme revînt à Paris pour ses couches, et mon superbe logement de garçon devenait si étroit avec une femme et son ménage que je dus garder l'autre pour mon beau-père. Heureusement les deux baux finissaient au printemps, et je ne conservai alors pour tout domicile à Paris qu'un petit pied-à-terre rue de Buffault. C'était moins mon logement que celui de mes meubles et celui de Belin que je fixai à Paris avec sa femme; ce pauvre garçon était déjà fort malade de la poitrine et l'air de Bourneville lui avait été fort contraire. Comme je n'avais plus ni confitures, ni chevaux à lui confier, j'en fis une espèce de sous-homme d'affaires et il s'en tira beaucoup mieux.

Ce fut dans le courant du mois de février 1801 que nous retournâmes à Paris. Notre établissement était bien modeste; nous cou-

chions dans ma petite chambre à coucher de garçon; une femme de chambre et la bonne Belguise dans la grande chambre de derrière, un laquais et Belin dans un petit troisième; le cocher je ne sais où, car il fallait bien que ma femme pût rouler, et je ne voulais pas qu'elle prît un fiacre qui ne convenait ni à sa grossesse ni à mon goût pour le décorum, encore moins une remise ruineuse pour qui a tout le reste, puisque je gardais mes chevaux nécessaires à la campagne, et que le canal d'Ourcq m'apportait à Paris mon foin et mon avoine. Quant à la voiture, ma femme avait un coupé fait à Londres et charmant, à cela près qu'il était passé de mode et de couleur; mais j'aimais mieux payer l'accoucheur que le sellier. Nous roulions donc dans le berlingot anglais qui nous donnait tout à fait l'air de personnes distinguées de Brive-la-Gaillarde; mais, dans l'état de ma femme qui bivouaquait à Paris pour peu de temps, et qui partirait ensuite pour un temps indéfini, je lui évitai la corvée de voir toutes mes connaissances, excepté les Mony et les Montbreton. Je bornai sa société aux liaisons qui m'étaient les plus chères, et je ne cultivai les autres qu'en garçon qui se réforme.

Nous ne vîmes guère que Mme de Vindé dont le mari était toujours dans le paroxysme de sa tendresse pour moi, la bonne d'Esquelbecq, Mme de La Briche et ses nièces de Vintimille et de Fezensac, Mme d'Houdetot et quelques hommes.

Les dimanches de Mme de La Briche n'étaient pas encore cette cohue brillante, ces réunions où tout le monde voulait être présenté, voulait être vu sous peine de manquer aux bienséances de la mode, ces assemblées qui faisaient le désespoir de ses intimes et sa joie; car, toute simple et solide qu'elle était, elle aimait à voir Paris s'étouffer dans ses salons. Elle ne recevait alors que ses parents et ses amis. On soupait et les femmes se mettaient à table; ce qui cessa d'être possible quand tout Paris fut de la partie. Enfin, c'étaient encore une société et des usages d'avant la Révolution. Les personnes qui à cette époque pouvaient reprendre une maison tenaient beaucoup à la marquer de ce cachet. Je revis cet hiver-là chez Mme de La Briche la brillante Mme de Simiane qui, depuis la catastrophe de M. La Fayette, n'habitait plus que sa terre de Cirey; elle était encore charmante et fut longtemps encore belle (1).

(1) Diane-Adélaïde de Damas d'Antigny (1761-1835), femme du comte Charles-François de Simiane, que nul, selon la vicomtesse de Noailles (*Vie de*

Mme d'Houdetot avait de même ses soirées ordinaires, mais un peu moins nombreuses. Ses mercredis faisaient revivre les fameux cercles de Mme du Deffand et de Mme Geoffrin. Mais elle n'invitait pas de femmes. C'était une petite académie dînante, composée de plus ou moins grands hommes, fort humains d'ailleurs et qui, grâce à la simplicité et au naturel de la maîtresse du logis, se montraient sans prétention et sans importance, mangeaient, riaient, causaient comme s'ils n'eussent pas été académiciens ou en passe de l'être. Leur bonhomie m'a d'autant plus frappé qu'à tout prendre, ils étaient médiocres, et que le ton simple n'est guère celui des petits talents. Le thermomètre du génie était tombé de Bossuet et Racine à Montesquieu et à La Harpe, et de ceux-ci à zéro ou à peu près. N'importe, ils dînaient comme des aigles, quelques-uns même comme des vautours, et l'abbé Morellet, ce colosse, assis au milieu de la table en face de Mme d'Houdetot, se chargeait de découper les pièces importantes tout en laissant glisser négligemment, avec une dextérité merveilleuse, le meilleur morceau dans un coin du plat où il le retrouvait quand tout le monde était servi. Les autres convives étaient M. de Pastoret, M. Suard, M. de Saint-Lambert, le chevalier de Boufflers qui vivait sur une réputation d'aimable étourdi avec une humeur devenue triste et une figure devenue sexagénaire (1); Alexandre de Humboldt, l'homme le plus brillant de ce cercle avec une rondeur tout allemande, qui ne parlait jamais quand on le laissait se taire, et qui ne se taisait plus quand on le faisait parler; Laborie, toujours gai, animé et quelquefois plus piquant que les autres; M. Molé, Alexandre de La Borde. Tels étaient les habitués, et, si quelque astre étranger passait au zénith de Paris, nous manquions rarement de l'avoir pour convive. C'est à ce titre que nous y vîmes surgir longtemps après le marquis de Sommariva. Je dis surgir, parce qu'il sortait de dessous terre. C'était un petit avocat de Milan à qui la Révolution d'Italie avait jeté une fortune immense avec un titre et tout ce qui s'ensuit, et qui, en homme d'esprit, venait chercher une patrie où il ne trouverait ni parents, ni compagnons, ni souvenirs (2). Sa maison de campagne

la princesse de Poix, p. 46), ne pouvait voir sans enthousiasme. Cf. sur elle les *Mémoires* de Beugnot, p. 480. *(Ed.)*

(1) On ne lui avait pas encore fait l'affront d'imprimer, de lui, deux pitoyables volumes.

(2) Jean-Baptiste Sommariva, né à Sant' Angelo Lodigiano en 1762, avocat

d'Épinay, toute voisine de Sannois, l'avait mis en liaison avec Mme d'Houdetot; il lui fit une cour galante et assidue, et la pauvre veuve (car elle l'était alors de ses deux maris), qui n'avait pas perdu le besoin d'aimer, s'était réchauffée pour lui d'une telle tendresse qu'il était devenu l'unique objet de ses soins et de ses pensées. Elle croyait l'aimer en fils. mais c'était bien en amant qu'elle l'aimait, et ses cheveux gris lui permettaient de l'afficher sans scandale. On en riait, pas devant elle, car les passions étaient la seule chose qu'elle eût jamais prise au sérieux. Ce riche marquis était d'ailleurs un très bon homme qui ne s'enflait ni de sa fortune, ni de sa bonne fortune. fort joli, fort prévenant, cherchant à s'insinuer dans la meilleure compagnie de Paris et y parvenant sans peine, parce qu'à l'accueil de Mme d'Houdetot, à beaucoup d'argent et à d'excellents dîners. il joignait ce qu'on ne trouvait plus à Paris chez les riches, un goût éclairé pour les arts et une noble manière de les payer. Dans sa belle maison de la rue Basse-du-Rempart, il avait une petite collection de chefs-d'œuvre de l'école d'Italie, entre autres le plus admirable ouvrage de Canova, qui a beaucoup travaillé pour lui, la *Madeleine*. M. de Sommariva avait fait faire exprès pour elle au fond de son appartement un petit sacellum, moitié chapelle, moitié boudoir, meublé en violet et qui ne recevait le jour que d'une lampe d'albâtre pendue à la coupole : au-dessous d'elle était la Madeleine accroupie et mourante. Quand il mourut peu d'années après, fortune, tableaux, sculptures passèrent à son fils, espèce de sauvage qu'on ne voyait point. Mais il y a trois ans, en 1834, j'ai eu la preuve qu'il avait continué aux arts la protection, au moins financière, que leur avait donnée son père. Quant au goût et au discernement, c'était autre chose. Nous terminions une tournée sur le lac de Côme par un dîner à la guinguette de la Cadenabbia, et, pendant que ce dîner se préparait, nous allâmes visiter la villa Sommariva qui est toute voisine. Après avoir lon-

à Lodi, partisan des Français en 1796, membre de la municipalité de Milan et de l'administration générale de la Lombardie au mois de mai, président de la municipalité au mois d'août, secrétaire général du Directoire exécutif de la République cisalpine (juin 1797-avril 1798), réfugié en France dans l'année 1799, revenu après Marengo, membre de la Commission de gouvernement (21 juin 1800), président du Comité triumviral (24 septembre 1800-14 février 1802), cherche vainement à renverser Melzi, devient un Mécène grâce à ses rapines qui lui valurent le surnom de *sublime ladro*, et meurt à Milan en 1826. *(Ed.)*

guement sonné à la grille, un jardinier vint dire que les étrangers n'entraient que tel jour de la semaine. Je n'avais envie ni de revenir, ni de coucher trois jours à la Cadenabbia; je pris subito trois partis décisifs pour me faire ouvrir : 1° le ton français, ce ton qui n'est pas le mien, mais devant lequel tout s'incline en Italie; 2° un thaler; 3° la déclaration que j'étais un ami de M. Sommariva le père qui venait rendre visite à son fils. La grille s'ouvrit. Je crois que le second point y aurait suffi. Nous traversâmes un joli jardin qui grimpe de terrasse en terrasse du lac à la villa. En entrant dans le vestibule, je fus reconnu par le valet de chambre du feu marquis, et de ce moment tout nous fut ouvert, excepté un cabinet où le marquis vivant se réfugia avec sa famille pour échapper à mon irruption. Cela n'était ni poli ni hospitalier, mais je ne pouvais me plaindre, moi qui tant de fois en fis autant à Bourneville. Mon ami le valet de chambre nous conduisit donc de chambre en chambre. Dans une immense salle s'étalait en frise le *Triomphe d'Alexandre* de Thorvaldsen, sec, dur et froid successeur de l'aimable Canova. De là on passait dans un salon que décoraient en panneaux deux grands tableaux venus tout frais de Paris, anonymes et fort dignes de rester tels. De ce salon on passait dans un autre beaucoup plus petit qu'habitait probablement la dame du lieu. Ce réduit était charmant, mais au milieu se trouvait planté sur son piédestal le gigantesque *Palamède* tout nu, de Canova, et ce colosse de carrare, fait pour une galerie du Vatican, écrasait ce pauvre petit salon. De l'autre côté de la grande salle, on venait de déballer une autre œuvre de Canova, le groupe de *l'Amour et Psyché*, que nous admirâmes; mais deux ans plus tard, à Rome, le sculpteur Tadolini, premier élève de Canova, m'apprit que l'original de ce groupe était à Londres et que Sommariva n'avait eu qu'une copie faite par lui, Tadolini. Mais en voilà assez sur les Sommariva que je quitte pour toujours.

Comme je ne reverrai peut-être pas non plus M. de Saint-Lambert, je veux, en prenant congé de lui, dire un mot de son *Catéchisme*. C'était quelque chose de surprenant pour M. de Saint-Lambert de se trouver moins philosophe que son siècle, et quarante ans auparavant il ne s'attendait sûrement pas à ce phénomène quand, chez le baron d'Holbach et chez Mme du Châtelet, il donnait en philosophe de cour et de bon ton son petit coup d'épaule

pour faire rouler Dieu et la monarchie vers la Révolution. Il était revenu de tout cela : la Révolution lui avait donné de l'humeur, comme une maîtresse dont on est dupe sans en convenir, et cette humeur jointe à l'âge l'avait rendu moraliste. Il jugea qu'il convenait à un homme de sa taille de tout terminer, de tout accommoder en catéchisant son siècle à rebours de ses enseignements passés. Cela était fort délicat, car il ne voulait pas se contredire à la face de la terre, et il n'avait garde d'imaginer que la terre eût oublié ce qu'il lui avait dit autrefois. Vers l'an 1799, il accoucha de son *Catéchisme* en quatre énormes in-octavo, et il fallait voir en quel dédain superbe il avait pris ses petits contes et même ses *Saisons*. On eût dit qu'il les voyait avec les yeux de Gilbert :

... et le froid Saint-Lambert,
Qui des quatre saisons a fait un long hiver.

Le pauvre homme faisait une grimace d'impatience si quelque maladroit vantait son poème, car cela voulait dire : « Votre prose est détestable, parlons de vos vers. » Et, par malheur, il ne s'y trompait guère. Il recevait dix fois le jour de ces coups de poignard. Quoi qu'il en soit, ce monstrueux *Catéchisme* avait passé par bien d'autres traverses. D'abord, il avait fallu le faire imprimer à ses frais, car les libraires n'étaient plus à genoux devant une signature académique. Puis, la censure qui le persécutait en 1780, pour être trop philosophe, se mit à le tracasser en 1799 pour être trop religieux. Il s'était émancipé jusqu'à parler en termes assez polis du bon Dieu et même du christianisme; cela avait passé; c'étaient des théories. Mais ce qui ne passa pas, c'est qu'il avait terminé son quatrième volume par ces paroles hardies : « La religion chrétienne est-elle utile à la société?... *Je le crois.* » Ce trisyllabe mit le feu aux poudres, et son livre fut arrêté net. Saint-Lambert n'en dormait pas. Vainement Laborie intrigua, cabala. En désespoir de cause, il se retourna vers l'auteur pour en obtenir quelque tempérament. Saint-Lambert fut d'abord inflexible; mais Laborie, la gloire, son argent compromis, et surtout le bonheur du monde, étaient bien persuasifs. Laborie lui disait : « Faites donc attention, monsieur, que le débat roule sur trois monosyllabes; c'est se disputer sur la pointe d'une aiguille. Vous voyez qu'on approuve tout le reste. Quoi, quatre volumes, seize mille pages, le sort de

l'humanité, iraient au pilon pour trois syllabes! On ne vous demande pas même de les supprimer; faites seulement une légère variante. — Et laquelle? dit Saint-Lambert déjà fort ébranlé. — Mais un rien, presque rien, comme par exemple deux monosyllabes de plus, *ne* et *pas*. — Hé bien, cela ferait? — Cela ferait : *Je ne le crois pas*. Il y aurait bien quelque différence. Mais considérez... — Cela mérite réflexion, » dit Saint-Lambert, et ils se séparèrent. Saint-Lambert réfléchit; Laborie revint, revint encore, et, de réflexions en réflexions, l'auteur finit par écrire : *Je ne le crois pas*. L'ouvrage naquit et mourut. Mais il fallait voir la joie folle de Laborie quand il faisait en petit comité l'histoire de cette négociation (1).

Je ne dois pas oublier l'épopée de cet hiver-là. L'héroïne fut mon ancien *camarade* Mme de Lavoisier, et le sujet, la guerre civile de la maison de Rumford. Mme de Lavoisier désirait trouver un second mari. Il le lui fallait illustre pour ne pas déchoir et philosophe pour que l'harmonie régnât dans son ménage : depuis le temps où je l'ai perdue de vue, elle avait pris l'essor, et dans plus d'un genre : des gros souliers qu'elle mettait jadis pour s'en retourner à pied des Tuileries à l'Arsenal, elle s'était élevée jusqu'au cabriolet. Or, M. de Rumford, chimiste-philanthrope, échappé de la Pensylvanie, venait, après avoir construit des cheminées à Londres, organisé des cuisines à Munich et rempli l'Europe de soupes économiques, de paraître sur l'horizon de Paris avec cette auréole de gloire qu'on n'apporte que de loin. C'était un grand homme de quelque cinquante ans, d'assez noble tournure, sec et roide comme un Américain, haut et superbe comme un républicain, greffé d'un titre et d'un cordon de Bavière; du reste, n'ayant autre fortune dans le monde que son ruban, son titre, ses fourneaux et ses

(1) Très joli, mais inexact. L'ouvrage de SAINT-LAMBERT, *Principes des mœurs chez toutes les nations ou Catéchisme universel*, parut en 1798 (non en 1799) en trois volumes (non en quatre). Le premier volume contient le *Discours préliminaire*, l'*Analyse de l'homme*, l'*Analyse de la femme* et *De la raison ou Ponthiamas*. Le deuxième volume contient *le Catéchisme universel* et la première partie du *Commentaire sur le catéchisme*. Le troisième volume contient la seconde partie du *Commentaire sur le catéchisme* et une *Analyse historique de la société*. Or, à la page 213 du troisième volume, page dernière du *Commentaire sur le catéchisme*, nous lisons : « L'éducation que j'ai proposée peut-elle être employée dans les dernières classes de la société? Je le crois. Mais le bonheur et la perfection de l'homme doivent être soutenus et augmentés par les lois. » *(Ed.)*

soupes. Mme de Lavoisier vit le comte et dit : « Voilà mon homme. » Par malheur pour elle, le comte ne dit pas : « Voilà ma femme. » Il se laissa attirer, puis agacer, puis adorer, et repartit pour l'Allemagne. J'en aurais fait autant; mais, pour lui, négliger une telle fortune parce que l'héroïne était laide, vieille et d'un énorme embonpoint, cela était d'un romanesque auquel on ne crut pas à Paris. Son Ariane n'y crut pas plus que les autres, et, sans s'amuser à mourir sur un rocher, elle prit la poste et vint tomber à Munich sur les talons du comte à qui elle offrit sa main, son cœur et sa fortune. J'ignore comment se fila le reste du roman, mais la dernière page fut que, touché de tant d'amour ou de tant de donations, il l'épousa en consentant qu'elle gardât la gloire de ses deux noms et s'appelât Lavoisier. comtesse de Rumford. C'était la femme à deux maris. Elle s'établit à Paris dans une charmante maison, au milieu d'un jardin anglais, à l'extrémité de la rue d'Anjou. On y entrait de la rue par une vaste grille d'où une large allée tournante vous venait descendre au perron devant une fort belle serre. C'était une vraie maison de campagne dans le plus beau quartier de Paris. J'ignore combien dura le mois de miel dans ce lieu de délices : ce qu'il y a de certain, c'est que la philosophie, qui devait mettre l'harmonie dans le ménage, y mit le feu très promptement. Quand le comte américain eut fini d'exercer son empire sur les poêles et les fourneaux de la maison, il se mit à vouloir l'exercer sur sa femme, qui, avec ses quarante-cinq ans d'indépendance, s'attendait à maîtriser plutôt qu'à être maîtrisée. Il en portait ses plaintes à tout le monde et il était fort plaisant pour des Parisiens, parce qu'il prenait les lois conjugales au plus grand sérieux, le code civil d'une main et le décalogue de l'autre. Il n'y avait à lui opposer que des usages, des bienséances, des convenances : il prétendait user de tous ses droits, hors un seul probablement. C'était un tyran de tragi-comédie, et la pauvre comtesse, la femme innocente, malheureuse et persécutée. Voilà les valets chassés de la maison, la grille hermétiquement fermée et un argus mis au guichet. Madame avait la permission de venir recevoir d'un côté de la grille les visites de ses amis et la conversation se faisait dans la rue. Mais cette tolérance ne dura pas. Il survint un incident. Un matin, la serre se trouva ravagée; après la fumée, les plantes étaient la plus grande passion de M. de Rumford. Madame, inter-

rogée, rejeta le délit sur le chat de la maison. Il y avait un carreau de cassé : l'époux saisit le chat et mesure; la bête n'avait pu passer, et Mme de Rumford fut enfermée sous clé dans sa chambre. On ne dit pas si ce fut au pain et à l'eau; mais quelques jours après le bruit courut dans Paris, car on n'y parlait d'autre chose, qu'elle avait quitté ce domicile et résidait dans la cave. C'était un dimanche. Tourolle qui, en qualité de parent, avait encore de petites entrées, était allé faire sa visite. Il se nomme, on lui ouvre, et il parcourt du haut en bas ce château d'Udolphe sans y trouver âme qui vive. Le frisson commençait à le prendre quand, au bout d'un corridor, lui apparut un grand fantôme en robe de chambre blanche. C'était le tyran lui-même qui lui cria : « Que venez-vous chercher ici, monsieur? — Mais, monsieur, dit Tourolle, à reculons, je venais faire ma cour... — A votre cousine? Hé bien, monsieur, elle est en pénitence et ne reçoit personne. » Le cousin, qui reculait toujours, se trouva alors sur l'escalier; il le descendit quatre à quatre et arriva un peu pâle chez Mme de La Briche. A son entrée, il n'y eut qu'un cri :« Hé bien! Mme de Rumford? Que fait-elle? Où est-elle? — Elle est dans la cave. » Là-dessus, rumeur générale. Quelques-uns s'attendrissaient, mais la plupart riaient : cette pauvre femme, avec sa philosophie, son libéralisme, ses moustaches et son cabriolet, n'intéressait personne, et il y avait là un fonds de morale fort comique sur les amours de quarante-cinq ans. Le vicomte de Vintimille s'écriait d'un ton pénétré : « Elle est dans la cave! Mais le barbare veut donc la mettre en *pièces!* » Ce méchant calembour me rappela que Piscatory, le frère de Mme Pastoret, un des hommes les plus spirituels de Paris, à l'expression vive et originale, nous disait, un soir qu'on parlait du comte de Rumford, que certainement les dieux, touchés de ses malheurs, le métamorphoseraient en tuyau de poêle avec sa clé de chambellan en sautoir; car j'ai oublié de dire que ce républicain était vraiment chambellan de Bavière et portait au derrière la clé des pantoufles et du bonnet de nuit de son maître. Enfin cette longue comédie, qui divertit tout Paris pendant deux ou trois mois, finit comme elle devait finir. M. de Rumford entendit raison pour de l'argent : on disputa, on marchanda; moins on offrait, plus les cadenas augmentaient. Bref, Madame finit par en donner beaucoup : le tyran partit. On ne l'a plus revu

depuis, et elle resta veuve d'un époux vivant avec un nom de plus et 3 ou 400,000 francs de moins (1).

Trieste, 25 septembre 1838. — Où en suis-je? Et où nouerai-je mon fil après sept mois d'interruption, de voyages et d'affaires? Revenu ici depuis trois semaines, pour repartir dans trois jours, dois-je refaire pour si peu un voyage de trente-huit ans en arrière? Avant que ma mémoire ait ramassé des matériaux, ces trois jours seront passés et je roulerai vers Gratz. Mais que faire de ces trois jours? Il faut tuer le temps; allons, contons-nous des histoires.

Ma femme accoucha, le 15 mars 1801, de ma chère Claire qui naquit coiffée de beaux cheveux châtains. Elle fut nourrie par sa mère comme le fut depuis son frère, et, certes, Rousseau n'eût fait que du bien, s'il n'avait parlé qu'à de telles mères. Une femme de vingt-sept ans, saine, et vivant d'habitudes douces, simples et régulières, est pour son enfant la meilleure des nourrices, comme une femme de dix-huit, délicate, vive et engoué du monde, nécessairement la plus mauvaise. L'enfant fut vacciné à l'âge de six semaines, et après cette inoculation nous dîmes un long adieu à Paris.

Gratz, le 27 septembre 1839, au retour des bains d'Ischl. — Ma thébaïde et ma jeune femme et mon enfant au berceau, il fallut bientôt tout quitter pour faire juger à la cour de Senlis le procès que nous avait intenté le baron de Wrentz. Il s'agissait de perdre ou de garder la terre de Bourneville. Cavaignac m'avait envoyé de Paris un jeune, habile et honnête avocat, éloquent à bon marché : grâce aux ruines de la Révolution, on ne connaissait alors ni Dupin, ni Mauguin, ni leur morgue, ni leur prix, que je n'ai que trop connus depuis. Je gagnai. Le baron appela, et c'est sur cet appel que nous traitâmes : mais ce qui reste dans ma mémoire de ce procès où pendait tout mon avenir, c'est la tranquillité d'âme qui me saisit après que j'eus épuisé tout ce qui dépendait de moi pour réussir, au point que, pendant qu'on jugeait, je me promenais sous les beaux arbres des remparts de Senlis, en faisant des vers.

(1) Cf. sur l'union orageuse de Rumford et de Mme Lavoisier un passage de Guillois, *le Salon de madame Helvétius*, p. 240-243, et, sur les derniers jours de Mme de Rumford, le livre de M. Adrien Delahante, *Une Famille de finance au XVIIIe siècle*, II, p. 543-549. *(Ed.)*

Le 31 mai 1801, nous fêtâmes le premier anniversaire de mon mariage en toute modestie et solitude, car il n'y eut de lampions que dans le seul bosquet où l'on pût encore marcher, et de témoin que mon beau-frère avec qui je partais le lendemain pour aller partager nos terres de Nivernais, de Touraine et de Berry, dont la moitié lui appartenait en usufruit. Mes chevaux nous menèrent le lendemain jusqu'à Fontainebleau où nous couchâmes, et les pataches fournirent le reste de notre route jusqu'à Cosne dont Alligny est très voisin. Il fallut loger chez mon fermier. Tout ce que je me rappelle de ce petit séjour, c'est que la femme d'un de mes métayers accoucha, et que, pendant que son mari venait me prier d'être parrain et faire bien des excuses à mon beau-frère de n'avoir pas un filleul à lui donner, sa femme mit au monde un second enfant pour tirer son mari d'embarras, et nous les tînmes tous les deux. Après quoi, de pataches en pataches, nous vînmes coucher à Bourges. Le lendemain matin, une voiture publique nous transporta à Issoudun en compagnie d'un M. Aignan (1), jeune poète ingénu que j'avais rencontré à Meung chez M. du Moley et qui allait fêter la naissance d'un enfant de Mme la sous-préfète d'Issoudun avec un bouquet de fleurs d'oranger dans une main et Homère dans l'autre. Ce bon jeune homme a percé depuis; il a imprimé une mauvaise traduction de l'*Iliade* et s'est assis dans un des quarante fauteuils. Il était bon enfant, courtois et médiocre, enfin du bois dont on fait les académiciens. Pour ce jour-là, comme il n'était encore académicien que d'Issoudun, il fut si touché de l'honneur d'avoir voyagé avec un prétendu et un cousin de Pauline de Noailles, qu'à son instigation une députation de la sous-préfecture vint nous prier d'assister le soir à un concert où devaient briller les premiers talents insulodunois.

Nos partages furent faits et nous éliminâmes un petit régisseur kalmouk et bègue qui avait tout mis dans un désordre épouvantable. Dans les premiers jours de juillet, je rentrai à Bourneville en voleur et reçus dans mes bras mon Alexandrine et ma Claire avant que personne sût mon arrivée.

J'avais rapporté de l'argent et j'aurais fort aimé à le garder, mais tout en demandait autour de moi. Mon Icare de prédécesseur avait

(1) Aignan (Étienne), né à Beaugency en 1773, mort le 25 novembre 1824, académicien en 1814, auteur de tragédies. *(Ed.)*

entamé partout des travaux gigantesques, des monuments cyclopéens dans le genre des terribles colonnades dont Le Doux avait entouré Paris, et il fallait tout démolir, raser, combler, déblayer et remblayer pour le refaire dans des proportions plus humaines. Une excavation immense dans le potager devint une grande belle serre, voûtée, accompagnée de deux escaliers. Une énorme trouée dans les murs devint une grille. Le potager devint fort beau, un des plus beaux, peut-être même le plus beau que j'aie vu en France. Distribués à la Montreuil, ses espaliers avaient toutes les expositions. Ses longs murs construits en larges briques étaient sans revêtement, pour qu'on pût partout y palisser à la longue sans les dégrader. De larges dalles les recouvraient, et au-dessous de leurs rebords couraient des rangées de potences en fer sur lesquelles on posait dans les mauvais temps un cours de planches. Les arbres qu'elles recouvraient étaient ainsi garantis de la pluie et du froid perpendiculaire et pour compléter leur abri, dans le temps de la floraison, dès qu'une soirée était suspecte, on adossait contre les planches de longs paillassons, debout, qui mettaient les arbres dans des espèces d'armoires. Je n'exagère pas en disant qu'il nous est arrivé de compter un peu plus de huit cents pêches sur un seul de ces beaux arbres. Leur variété et leur profusion étaient telles qu'après avoir placé chaque matin dans un immense panier plat, doublé en taffetas ouaté, l'élite de ces beaux fruits pour le château, et cueilli la provision des domestiques, nous nous amusions à distribuer le reste aux plus belles brebis, sans compter ce que consommaient les amis et pratiques de mon savant jardinier, l'illustre Chaton. J'avais trouvé ce drôle, fort habile et surtout fort insolent, comme tous les valets mal payés, enraciné sur le sol de Bourneville où il jouissait d'une imposante réputation de science et d'intégrité; du reste, le plus fieffé coquin et le plus hardi voleur du monde. Ce fut pendant les trois premières années une de mes croix les plus sensibles de ne pouvoir faire maison nette de quelques brigands de cette étoffe, tous créanciers de cette fatale succession pour dix, quinze, vingt ans de leurs gages.

Mais j'avais confiance en moi-même. Nous possédions d'immenses prairies, des marais, des landes, un espace vaste, nu, abandonné, que mon imagination ombrageait de soixante mille beaux arbres et qui, vingt ans plus tard, les couvrirent en réalité. Mes premières

créations en ce genre coûtaient heureusement fort peu. J'avais commencé par créer trois vastes pépinières proportionnées au nombre des plantations projetées et aux natures d'arbres destinées à chaque sol; car la variété de mes terrains était infinie, depuis la tourbe jusqu'à la terre de bruyère, depuis le sable jusqu'au sol de la Beauce. Mais, en attendant que la crue de mes pépinières permît d'entamer un aménagement régulier, quelques centaines d'énormes peupliers suisses épars dans mes prés me fournirent pendant trois ans mes premiers arbres. On grimpait à leur cime, on coupait un choix des pousses les plus jeunes et les plus droites de trois à quatre pouces de tour, on affilait le gros bout de deux côtés en laissant l'écorce au troisième; elles devenaient ainsi des *plançons*, et leur plantation dans des prés humides, sur des bords de ruisseaux, sur des berges de fossés, n'exigeait pas d'autre façon que de les aligner et de les enfoncer en terre un peu avant le réveil de la sève. C'était un des délassements de nos premiers hivers, et je vois encore, au mois de mars 1802, Alexandrine, enveloppée de fourrures, dirigeant avec moi par un froid glacial les plantations du *Grand Étang*, vastes prairies qui se déployaient sous les fenêtres du château en suivant les sinuosités du canal d'Ourcq. Nous avions une joie d'enfants à voir ce désert entouré, découpé, divisé en enclos par de belles larges allées plantées de quatre rangs de cure-dents qu'on n'apercevait encore qu'à la loupe. Quelques années après, un agronome célèbre, le marquis de Crèvecœur, dînait avec moi chez Mme d'Houdetot; il ne me connaissait pas; il dit qu'en voyageant de Meaux à Villers-Cotterets, il avait quitté sa voiture et s'était arrêté deux heures pour visiter les plantations les plus belles et les mieux gouvernées qu'il eût vues de sa vie : c'étaient mes cure-dents. Au bout de vingt-cinq ans, un grand nombre de ces enfants avait de six à neuf pieds de circonférence et de soixante à quatre-vingts pieds d'élévation; j'ai vendu les plus beaux jusqu'à trois louis la pièce.

J'avais obtenu de la forêt de Villers-Cotterets quelques centaines de milliers de jeunes plants; je repeuplai mes bois qui avaient eu leur part de la dévastation générale. Je plantai pareillement plusieurs arpents en vergers, plusieurs allées en arbres fruitiers. On y comptait entre autres vingt-trois espèces de cerises, toutes les bonnes espèces de poires et de prunes connues. Les arbres

étaient numérotés et j'avais en poche leur catalogue en miniature. Roger Schabol, Filassier, de Combles, Miller, Forsyth, Duhamel, Rozier, Olivier de Serres, et même La Quintinie, étaient sur ma table en regard d'Horace, de Boileau, de Régnier, de Perse et de Juvénal. Ce n'était qu'un prélude. Que devait-ce être lorsque, quelques années plus tard, j'entrepris d'exploiter moi-même celle de nos fermes qui avoisinait le château, d'assoler moi-même la culture de ses quatre cents arpents, d'augmenter, d'améliorer et d'aménager le troupeau de mérinos ! J'étais enseveli sous des montagnes de registres, tous composés, coordonnés, tenus par moi, et un extrait de chacun, en pattes de mouche, ainsi qu'un plan microscopique de mes réserves, remplissaient un livret qui ne quittait jamais ma poche.

Et que devait-ce être lorsque je dus penser à l'instruction de mes enfants ? J'avais l'horreur de l'éducation publique telle que la Révolution nous l'avait faite. Nous ne voulions pas élever des sujets au bourreau du duc d'Enghien, à l'oppresseur de la France et au fléau de l'Europe, et, d'un autre côté, ni précepteur, ni gouvernante ne pouvaient nous inspirer la confiance que nous trouvions en nous-mêmes. Il me fallut élaguer de mes travaux le superflu, le luxe, la littérature enfin, et l'Arioste, que je traduisais en vers, n'obtint pendant des années que les miettes qu'il ramassait sous la table des enfants, après qu'on y avait servi le latin, l'anglais, la grammaire, l'histoire, la géographie. Et, quand cette éducation fut finie, ne fallut-il pas devenir homme public, échanger les affaires de collège contre les affaires de l'État ? Et cependant l'exploitation, les arbres, les moutons, et, quand je pouvais, la littérature, n'en allaient pas moins leur train sans compter les devoirs du monde et le soin de mes autres affaires. L'activité ne m'aurait pas suffi pour tout cela ; mais Dieu m'avait donné l'esprit, que dis-je ? la passion de l'ordre qui abrège et facilite tout.

Retournons un moment aux jardins. Je ne verrai plus ce beau parc et il m'en coûte d'abréger ma promenade. C'est dans les premières années que je le plantai, c'est-à-dire que j'unis et coordonnai les anciennes plantations éparses et fis un seul système du parc intérieur qui avait 50 grands arpents clos de murs. Le château était juste au milieu de ce parc, et cette position centrale me rendit extrêmement difficile l'enlacement des allées, sans

oublier l'énorme travail de déblayer deux ou trois mille tombereaux de pierres amoncelées depuis trente ans. Je fus obligé de faire ouvrir dans les clairières de profondes tranchées où l'on enfouit toutes ces carrières.

Une allée de très beaux arbres verts conduisait au château et aux basses-cours auxquelles la ferme que j'exploitais était adossée. Entre cette allée et deux autres allées qui conduisaient au parc et au potager, étaient deux petits terrains couverts de ronces que je fis défoncer et enclore de barrières. L'un devint un jardin fleuriste et l'autre un bosquet anglais.

Mon parc extérieur avait 100 grands arpents entourés de haies et allait border un bouquet de la forêt de Villers-Cotterets. Il n'était séparé de mes bois que par mes prés; car, un agrément de grand prix dans cette terre, c'est que toute la partie que j'exploitais (1,500 à 1,600 grands arpents) était d'un seul morceau. Ce parc fut, comme l'autre, planté et distribué en larges allées.

Je devrais mettre ici le signet à mon livre pour ne le rouvrir que dans cinq ans; car cinq années d'un bonheur uniforme laissent un grand silence dans la mémoire, et il en est de la paix des ménages comme de la paix des nations qui est un temps de jeûne pour l'histoire. Mais je n'ai fait qu'ébaucher le voisinage de Bourneville.

J'ai parlé de l'abbaye de Longpont et de son châtelain Henry de Montesquiou, devenu grand louvetier du département et qui n'a jamais eu que cela de grand; lorsqu'il vit le succès de mes plantations, il me demanda des boutures, fit des arbres, les planta quatre fois plus près que les miens pour quadrupler son capital, et ne récolta que des asperges.

Le tout petit château de Corcy, repaire des Montbreton, dont j'ai déjà parlé, était enfoui entre une carrière et un étang avec un jardinet escarpé où l'on entrait du premier étage. C'était un triste et solitaire séjour dont les vrais habitants étaient les chiens et les chevaux, le seul mouvement, la chasse, et le seul bruit, le son des cors. Les deux fils de mon vieil ami étaient encore des enfants; mais, quand leur mère apparaissait comme un éclair sur cet horizon (car elle ne paraissait nulle part que sous cette forme), tout s'animait, tout changeait de figure, et ce séjour du silence devenait celui des tempêtes. La meilleure des femmes du reste, mais agitée

d'une fièvre perpétuelle; se faisant de chaque chose une affaire, un embarras, une inquiétude; veillant, se pâmant, envoyant en poste chercher des médecins aux quatre points cardinaux si un de ses enfants avait bâillé dans la soirée, et, par un plaisant contraste, les voyant d'un œil calme jouer sur les toits et courir dans les gouttières; toujours en bisbille avec son mari, jalouse de lui, l'aimant et disant de lui pis que pendre devant n'importe qui; changeant vingt fois par jour de lieu, d'idées ou de résolution; enfin, la meilleure et la plus redoutable des femmes.

Entre Corcy et Bourneville était Maucreux, antique château sur une hauteur abrupte entourée de trois côtés par la forêt et du quatrième par des prairies. Il était habité par une bonne et douce famille que nous avons vue passer en trois générations de l'étude de M. Morcau, célèbre architecte, à l'alliance des Clermont-Tonnerre. La vicomtesse de Chézelles, fille de M. Morcau, simple et excellente femme, avait quelque part, mais fort loin d'elle, un fort étrange mari, très avare, qui la laissait vivre en paix à Maucreux avec ses deux enfants. Leur fille, d'une beauté céleste, bonne et sans esprit, épousa l'épais Lubersac, bavard, jovial, d'un bon sens pesant et diffus, poudré sans cheveux, homme d'honneur très fatigant, et le véritable type, tout homme de qualité qu'il était, d'un président de sénéchaussée. C'était le fils de cette voisine de Mme de La Briche, dont j'ai dit quelque chose en parlant du Marais. Elle l'avait fait aussi riche et aussi commun qu'elle-même. De leurs deux fils, excellents sujets, l'aîné a épousé une fille de mon ami et collègue, le marquis de Clermont-Tonnerre, et vient de la perdre à Naples après un an de mariage (octobre 1839).

Vers le nord de la forêt et à environ trois lieues de Bourneville était le gros château de Montgobert, construction moderne, pesante et de mauvais goût, ci-devant propriété du père de Mme L'Empereur, et bâti, je crois, par lui. Il avait passé depuis peu dans les mains du général Leclerc, fort bon homme et point glorieux, mari de la céleste Pauline Bonaparte, qui réellement n'avait rien d'humain que la coquetterie, le caprice et le tempérament (tout le reste était de Vénus; j'entends de la délicieuse Vénus de Canova, si coquette, si séduisante, si petite-maîtresse de Paris) (1). Pour

(1) Elle devint princesse Borghèse et disait de ses sœurs, l'une reine de Naples, l'autre grande-duchesse de Toscane : « Ces canailles ont épousé, l'une

moi, qu'elle ravit du premier coup d'œil et qu'elle daigna prendre quelque soin de séduire, je ne puis cependant juger d'elle que la tête et les pieds; mais les hommes de l'art la mettaient au-dessus de cette statue charmante que Canova fit d'elle et où elle préféra sa gloire à sa chemise; cette statue dont elle disait aux gens de bien qui s'écriaient : « Quoi, vous avez posé comme cela? » — « Oh! mais il y avait un poêle. »

J'aperçois encore au couchant de la forêt deux petits châteaux, dont l'un, Boursonne, confisqué, puis rendu par la Révolution, sortait de ses ruines, entre les mains du jeune comte de Boursonne qui nous amena quelquefois sa jeune femme, ses jeunes beaux-frères et ses jeunes amis et amies. Cette petite colonie, toujours à cheval, en route, en mouvement et en joie, un peu commune et passablement mal élevée, n'allait pas au diapason de notre solitude. Le pauvre Capendu de Boursonne s'y ruina, je crois, pour la seconde fois, et son château redevint un désert.

L'autre, Ivors, qui appartenait à un Nicolaï, ne cessa jamais d'être inhabité.

Non loin de ces deux manoirs étaient les débris d'un séjour de fées saccagé par les Vandales, le délicieux château de Betz, petit chef-d'œuvre du goût moderne, encore debout alors au milieu de son île, à l'extrémité de son immense et magnifique jardin anglais où Robert avait fait, aux frais de Mme de Monaco, ou plutôt du prince de Condé, quelque chose de mieux que son allée de Sannois.

J'ai déjà parlé, je crois, de Thury. Quant au château même de Villers-Cotterets, je n'ai pas dit que cette habitation d'Henri IV et du frère de Louis XIV avait été érigée par la Révolution en un dépôt de mendicité qu'on louait 4,000 francs à la municipalité de Paris. Or, après la Restauration, le fils de Philippe-Égalité, plus adroit que tous les émigrés, recouvra tous ses biens et même tous ses apanages, dont Villers-Cotterets. Des droits sur ma petite rivière d'Ourcq en faisaient partie. J'avais vécu en paix avec la nation. Avec Louis-Philippe, il fallut plaider; comme j'avais quatre fois raison, nous transigeâmes, et je crus devoir aller à Neuilly lui faire sur cet accommodement une visite de politesse qui me déplaisait fort. Arrivé et honoré de ses courbettes, — car telles étaient

un fils de cabaretier, l'autre un marqueur de paume; il n'y a que moi d'honnêtement mariée dans la famille. »

ses révérences, et elles étaient sans fin, — fêté comme un conspirateur, je m'enhardis à profiter de cet accueil pour lui rappeler le château de ses pères et de nos rois, mutilé et devenu le repaire de la plus vile canaille. « Ah! me dit-il, ne m'en parlez pas, c'est ma croix; il me faut la porter encore quatre ans, car le bail n'expire qu'alors. » Il me vint bien dans l'idée que d'un duc d'Orléans à la municipalité de Paris, la résiliation eût été facile; mais passons. Quatre ans après, le bail expira, Louis-Philippe le renouvela et les mendiants y sont encore. Il est vrai qu'il augmenta le loyer de 1,000 francs.

Il ne faut pas, dans cette statistique du voisinage, oublier le seul château que nous eussions hors de la forêt : c'était le petit château du Gué-à-Tresmes. Le comte de La Myre, émigré rentré, l'habitait avec sa charmante femme, fille du malheureux Bertier, intendant de Paris. Il avait cinq ou six enfants plus ou moins près du berceau. Lui-même, encore jeune, homme de fort bon sens, de quelque esprit et de beaucoup d'activité, se trouvait, comme moi, fort empêché à relever des ruines avec peu d'argent. Un jour que je revenais de Paris dans cette petite calèche que j'avais reçue en échange d'une pépinière, à cent pas de sa porte, ma voiture casse; on va demander des secours au château du Gué; on me nomme. Le seigneur du lieu arrive en personne et me donne une autre voiture; je viens le remercier; j'invite la famille à Bourneville. Nous restâmes assez liés depuis ce temps. Le père, la mère et le fils aîné sont morts. Les filles, point jolies, sont mariées, mères et grand'mères, en province.

Le 15 mars 1802, le premier anniversaire de la naissance de Claire fut fêté par un bal que j'ouvris avec elle. Elle venait d'être sevrée. On planta un arbre qui poussa moins bien qu'elle, on tira force coups de fusil, on chanta des couplets du curé et on donna un gala à tout le village. Mais le 31 mai de cette année fut beaucoup plus éclatant que l'année précédente, car on commençait à pouvoir marcher autour du château. Toute la façade, du côté opposé à la grande route, était illuminée; chaque poteau du manège portait un pot à feu, des guirlandes de lanternes de couleur dessinaient les massifs du parc, et dans un bosquet bien éclairé et garni de fleurs était servi un fort joli souper. Nous avions quelques amis. Le village dansait et buvait plus loin sous les arbres.

Cette fête, réellement brillante, ne se sentait pas de nos ruines. Nous la renouvelâmes avec quelques variantes d'année en année.

Deux ans après, il nous naquit un troisième anniversaire. Olivier fit son entrée dans le monde le 4 janvier 1804. Bourneville fut sa patrie, car nous y étions alors si acoquinés et si bien, si chaudement, si agréablement casés, que ma femme préféra notre douce retraite à l'embarras et à la dépense d'un nouvel établissement : elle n'était pas de ces poules mouillées qui ne savent pondre qu'à Paris. Elle nourrit Olivier dix-sept mois à la campagne, jusqu'à ce qu'un jour il eût la présence d'esprit de dire : « Je veux du bœuf; » sans quoi il eût tété jusqu'à sa majorité. Je laisse aux pères à imaginer l'ineffable joie dont je me sentis inondé quand je sentis un fils dans mes bras.

L'année suivante, si ce n'est cette même année 1804, je fus obligé d'entreprendre le plus grand voyage que j'eusse fait depuis mon mariage. J'étais devenu si casanier, ou plutôt mon extrême activité avait pris l'habitude de se mouvoir dans un cercle si étroit, que je croyais voyager quand j'enfourchais ma jument hongroise, la Biche, pour aller d'un temps de galop à Paris, et avoir fait un voyage quand elle me ramenait au bout de trois jours. Mais, pour cette fois, il fallut de force agrandir mon horizon. J'ai dit, je crois, que j'avais hérité de mon oncle une charge d'administrateur général des domaines de la couronne et de mon père une place de receveur général de l'apanage du comte d'Artois, le Poitou et l'Angoumois. La nation m'avait volé d'une part tout ce que ma mère n'avait pu employer des 1.600.000 francs de la première charge et d'autre part les deux tiers de la finance de la seconde. Néanmoins, la Chambre des comptes me demandait après treize ou quatorze ans des comptes fort minutieux de cette seconde charge que je n'avais jamais gérée. Mes gens d'affaires se débattaient dans ce dédale, et mon vieux Des Minières, aristocrate vieilli, racorni et encastré dans sa vieille doctrine, déclarait qu'il ne devait de comptes qu'à moi et à S. A. R. Mgr le comte d'Artois. Il fallait enfin sortir de ce labyrinthe. Je partis seul, sans domestique, avec un porte-manteau et un panier de pêches, pour aller à la conquête de mes pièces. Je pris la diligence du Poitou; trois jours après, j'étais à Poitiers, dans une chambre de l'hôtel de la Bourdonnais, après quatorze ans d'absence. J'y avais laissé dans chaque maison

un ami, une amie, ou tout au moins une connaissance. Mais quatorze ans! Mais l'émigration! Puis la Terreur! Un siècle avait passé. Je ne trouverais plus que des ombres ou des invalides. N'importe, En débarquant, à neuf heures du soir, je courus où une tendre habitude me conduisait jadis si souvent, à la maison des Margeret. L'oncle et la tante étaient morts, et Amaranthe avait épousé ce gros Lauzon, excellent garçon, le plus commun des directeurs des fermes et le meilleur des maris, qui avait d'elle deux ou trois enfants. Je savais à peu près tout cela d'avance. En entrant, je vois dans l'antichambre deux domestiques de l'ancienne maison; je leur défends de me nommer. On ouvre, et j'entre dans un salon fort éclairé où cinq où six parties de jeu étaient en train. Je ne reconnais personne, personne ne me reconnait, et chacun regarde bouche béante mon uniforme de voyage. Enfin, en circulant, j'arrive à un trictrac; un des joueurs m'envisage, jette son cornet, pousse la table et me saute au cou : c'était Lauzon. Il me nomme, et soudain j'eus là vingt-cinq amis. On quitte les tables, on m'embrasse : « Quoi, vous ne me reconnaissez pas? C'est moi; je suis un tel, une telle, etc. : Vittré, Irland de Bazôges, Tryon et *tutti quanti.* » Je reconnus tout le monde et surtout les femmes qui n'auraient pas trouvé bon d'être changées. Amaranthe était encore charmante, et cette soirée de résurrection me fut fort agréable. Je donnai à ces amis de jeunesse huit jours qui ne furent pas perdus pour mes affaires; car, grâce au bon Lauzon et sa petite femme, animés l'une de quelque tendre souvenir, l'autre d'un zèle sain et respectueux pour la haute finance, je gagnai le cœur d'une jeune directrice des domaines qui me gagna celui de son mari, et ce dernier m'accrédita dans tout le Poitou par un ordre à tous ses sous-directeurs et autres de m'ouvrir les registres et de me délivrer les pièces dont j'aurais besoin. Après cela, j'allai sur des roses, et j'employai six semaines ou deux mois à parcourir en roi détrôné mes petits états, retrouvant en beaucoup d'endroits mes anciens sous-ministres.

Je revins à Paris, la tète haute et la poche pleine de mes conquêtes que le *quitus* de ma charge suivit de fort près.

Pendant ce temps, Bonaparte faisait une bien autre conquête : il changeait son chapeau de consul contre la couronne de France. Tout se préparait à Paris pour la solennité du sacre. Je ne sentais

nulle curiosité pour cette cérémonie de funeste augure, cette forfanterie catholique qui fit plus de persifleurs que de dupes; mais Mme de La Briche, qui ne négligeait aucun spectacle, me pria de l'y accompagner. Quelques jours après mon retour à Bourneville, vers la fin de novembre, elle vint passer une semaine chez nous avec Césarine. Qu'était cette Césarine dont le nom tombe ici de ma plume pour la première fois? C'était la dernière des filles de cette belle créole d'Houdetot qui était débarquée avec un mari et tant d'enfants chez sa pauvre belle-mère. Elle pouvait avoir dix ans; elle était laide, sans esprit, bonne enfant d'ailleurs, et servait de fille à Mme de La Briche qui l'avait adoptée par compassion, dans l'engorgement de filles où elle voyait cette famille. Elle devint quelques années après la brillante Mme de Barante, belle, grande, faite au tour, fort à la mode, et à qui je crois même qu'on trouva de l'esprit.

Ce fut, à ce qu'il me semble, dans le courant de décembre — car il faisait une très belle neige, un grand froid et un beau soleil — que j'allai retrouver Mme de La Briche, à Paris, et même coucher chez elle pour qu'elle fût plus assurée de moi. J'avais un ami dans la rue Saint-Honoré, sur le passage du cortège; c'était M. Martin, mon marchand de soieries à Paris. Je l'avais prévenu, et, le matin de la comédie, je partis à sept heures de la place de la Ville-l'Évêque, les pieds dans la neige, donnant un bras à Mme de La Briche et l'autre à Mme Molé : les voitures étaient défendues; et nous parvînmes, de coup de coude en coup de coude, jusqu'au balcon de M. Martin. De cette pompe sempiternelle, — car le peuple avait beau crier : « Commencez ! » rien ne commença qu'à dix ou onze heures, à cause, disait-on, de la toilette de la future impératrice, — de toute cette pompe il ne reste devant mes yeux que la figure triste et mortifiée du pape, seul dans sa voiture, traînée par huit chevaux blancs et précédée de quatre hérauts d'armes, car il fallait constater qu'il était souverain. Je me rappelle aussi son abbé porte-croix, coiffé d'un chapeau à trois cornes et monté sur une petite mule bai-brune. La foule riait de la mule, puis s'agenouillait pour le pape; car la dévotion redevenait fort à la mode : c'était une manière de renier la Révolution (1).

(1) Le peuple mêlait à cette piété nouvelle force quolibets; un des moins mauvais était que le pape *Pie serait sur l'autel*, comme en effet son trône pontifical était dressé sur le maître-autel de Notre-Dame.

Une heure après le cortège du pontife, parut celui de Bonaparte : force troupes, force chevaux, force plumets, force galons bien neufs et resplendissant au soleil; pas une figure, pas un nom connus, si ce n'est dans les bicoques où ils avaient quitté l'un son tablier, l'autre son alène, pour se masquer en grands seigneurs.

Et toute cette pompe n'était qu'une mascarade où chacun essayait son habit, où personne n'avait encore étudié son rôle : depuis ce beau baladin de Murat monté du cabaret de son père au gouvernement de Paris d'où il devait monter sur un trône; depuis les trois sœurs impériales qui avaient quitté le savonnage de leurs chemises à Marseille pour venir, empanachées et couvertes de diamants, porter la queue de la vieille maîtresse de Barras; depuis cette valetaille de grands officiers installés depuis quinze jours. Montmorency, Cossé, La Trémoïlle, etc., jusqu'à la petite culotte de peau du 13 Vendémiaire qui figurait dans sa voiture de sacre en dalmatique et manteau blanc. Il y avait dans cette saturnale de quoi rire ou de quoi pleurer, suivant les goûts et les caractères. Il partit premier consul par la rue Saint-Honoré et revint empereur par les boulevards dont les allées étaient très agréablement illuminées en guirlande. Après avoir donné à dîner à mes deux compagnes chez un restaurateur, nous revînmes voir passer le retour sur la terrasse de Mme de Vindé, à l'hôtel de Grammont, au coin du boulevard et de la rue Grange-Batelière.

J'ai parlé des progrès merveilleux de la fortune de Vindé. Il venait d'y ajouter par un sacrifice dont sa richesse l'aurait aisément dispensé et que je n'aurais jamais eu le courage de faire. Le royal manoir de Magnanville était tombé sous le marteau des démolisseurs : il n'y eut qu'un cri contre ce vandalisme. Vindé s'en moqua. Il perça des boutiques sous son hôtel, bâtit des boutiques sous sa terrasse; tout cela n'était pas noble, mais le propriétaire ne l'était pas davantage et il pensait comme Vespasien sur l'odeur de l'argent. Il avait remplacé les magnificences de Magnanville par le modeste château de la Celle-Saint-Cloud, ancienne propriété de Mme de Pompadour, à trois lieues de Paris, sur la pente d'un vallon agreste entre Versailles et Saint-Germain, au milieu de beaux bois et de magnifiques futaies de châtaigniers. Le parc était de moyenne grandeur, mal tourné, mal planté, ni anglais, ni français, et dénué d'eau, sauf dans une espèce de vivier carré

qui ne faisait pas belle figure au pied du château et où il établit un bélier hydraulique. Toutefois, si le grandiose avait disparu, une élite aimable et intime était restée. M. de Vindé était encore dans le paroxysme de son amitié pour moi; il aimait la littérature; il aimait l'agriculture; nous nous touchions par tous les points, et Mme de Vindé était là qui aurait charmé un désert.

Notre bonne grand'mère Fortier mourut dans l'hiver de 1805, âgée, je crois, de quatre-vingt-cinq ou six ans. Elle avait brillé dans les belles années du dix-huitième siècle au milieu d'une société de gens de robe et de gens d'esprit. C'était dans les dernières une petite vieille ratatinée, claquemurée en un pavillon de Neuilly. Elle avait une maison charmante au Palais-Royal, qui, grâce à Philippe-Égalité, n'était plus qu'un bazar. J'y construisis, de la rue de Richelieu au Palais-Royal, un très beau passage avec force boutiques, et le bien, qui ne rapportait que 10 ou 12,000 francs, m'en donna 22,000 : ce fut mon premier acompte sur les 100,000 livres de rentes.

Je perdis cette même année ma chère tante de Chazet, dans sa retraite de Saint-Germain, où elle finit, dans la douleur, la mauvaise fortune, la résignation et la piété, une vie commencée dans les plaisirs et dans le luxe. La marquise de Bon venait de mourir loin d'elle, dans sa terre de Languedoc, accablée de maux et survivant à ses deux fils. Sa fortune retournait, comme celle de sa mère, à son frère (car il me semble que la mort de M. de Chazet avait précédé celle de sa femme), et ma bonne tante, qui connaissait la tête de son fils, crut devoir mettre cette hérédité sous ma tutelle. Je ne pus refuser cette marque d'estime qui en montrait fort peu pour mon cousin majeur de plus de trente ans, et qui devait durer jusqu'à ce qu'il eût des enfants en légitime mariage. C'était un fort bon garçon, d'une belle tournure, mais commune; d'un ton aisé, mais trivial; d'un cœur chaud, mais d'une tête éventée. Je ne l'ai vu garder que ses principes politiques qui étaient excellents. Il mangea promptement tout ce que ma tutelle ne pouvait l'empêcher de manger, et le reste était peu de chose. Il vit encore, plus jeune que moi de six ou sept ans, après s'être ruiné de nouveau, mais noblement cette fois; car, lors de l'usurpation de juillet 1830, il quitta sans hésiter 40,000 livres de rentes que la Restauration lui avait rendues en pensions et en

places; il fit réellement au delà de son devoir, lorsque tant d'autres faisaient en deçà du leur.

Au printemps de 1806, mon pauvre Belin acheva de s'éteindre dans le petit logement que j'avais conservé au troisième de la rue de Buffault pour sa famille et pour moi. Je le regrettai sincèrement; c'était un domestique plus que médiocre, mais un serviteur fidèle et chaudement dévoué, et il avait chez moi dix-sept ans de racines. Il laissait deux filles et une femme jeune qui s'est remariée depuis et à qui je paye encore une petite pension.

Je perdis aussi cette année la plus tendre amie de ma sœur, la charmante marquise de La Goy, qui l'était encore seize ans après le temps où nous l'avions vue si fraîche et si brillante aux soirées de ma mère. Elle mourut lentement de la poitrine; ses trois filles, toutes belles et saines, sont mortes jeunes; son fils, l'aîné des quatre, âgé alors d'environ douze ans, vit, je crois, heureux et riche à Aix, où il a épousé une demoiselle de Castellane. Quant au marquis de La Goy, il est mort il y a environ onze ans, dans ses terres de Provence. Il avait été un très joli homme, d'une tournure fort distinguée, plein de grâces, facile à vivre, avec de l'esprit, quelque originalité et des dispositions surprenantes à tout ce qu'il voulait entreprendre. Je l'ai vu s'adonner à la musique et devenir promptement un violon de la seconde force; se livrer ensuite à la peinture; devenir un déssinateur charmant, un connaisseur du premier ordre, et amasser une collection très précieuse de dessins originaux des grands maîtres; enfin s'engouer de la science numismatique, devenir un oracle parmi les antiquaires et amasser une superbe collection de médailles. C'était son dernier goût quand la mort nous l'a enlevé. Sa nomination à la Chambre des députés nous l'avait rendu après une longue séparation. Jamais on ne fut plus modestement et même plus mystérieusement savant que lui.

La dernière perte de cette année fut celle de la petite Mme Terray, Claire de Vindé, qui finit à Bagnères-de-Luchon une vie épuisée par la naissance de quatre enfants trop forts et trop bien portants pour elle. Elle s'était mariée six ans avant, frêle et un peu marquée du rachitisme de sa mère. Cette mort amena bientôt une scission complète dans la famille. Vindé détestait cordialement son gendre qui lui avait joué le tour d'avoir de la religion et qui, tout en aimant sa belle-mère, avait isolé sa femme d'un

intérieur dont le chef se proclamait athée. Cependant, l'embarras de quatre tout petits enfants dans un père encore jeune et la pieuse nécessité où il était de se remarier firent que Mme de Vindé hérita de cette petite famille qui devint sa consolation. Ce qu'il y a d'admirable, c'est qu'elle les éleva religieusement et que Vindé le trouva bon, lui dont la fille n'avait pu faire sa première communion qu'après son mariage.

Ce fut enfin dans l'automne de 1806 que nous songeâmes à rompre notre ban qui durait depuis six années, peut-être, à tout prendre, les plus heureuses de notre vie. Nous n'étions pas riches, tant s'en faut; mais nous avions désormais assez de fortune pour passer chaque année quatre mois d'hiver à Paris sans descendre d'un cran au-dessous de la bonne compagnie que nous étions destinés à voir. Il est vrai que notre budget n'aurait suffi à personne; mais, chez moi, l'ordre battait monnaie, et, là comme ailleurs, nous avons toujours depensé honorablement un tiers de moins que les autres, sans faire moins bien qu'eux. Ajoutez que mes enfants ne coûtaient presque rien encore, que le luxe de Paris était naissant et modéré, et que la vie y coûtait la moitié de ce qu'elle y coûte aujourd'hui. Je n'en veux pour exemple que le prix de l'appartement que je louai alors. C'était le premier d'une belle maison au coin du faubourg Saint-Honoré et de la petite rue Verte, dans le plus beau quartier de Paris. Cet appartement, beau, grand, très décoré, avec écuries et remises, me coûta 2,700 francs pendant les neuf ans que je l'occupai.

CHAPITRE VIII

1807

La société de Paris. — D'Urtubise. — Mme de Montbreton. — Les Mézy. — Les Colbert-Chabanais. — La comtesse d'Affry. — Les d'Orglandes. — Les Mortefontaine. — Lullin de Châteauvieux. — Voght. — Julien. — Le théâtre du Marais. — Dazincourt. — Mort de M. de Vogüé. — Molé préfet de la Côte-d'Or.

22 janvier 1840. — Ce fut le 10 janvier 1807 que nous revînmes nous établir à Paris. Ce n'est pas à feu ma mémoire que je fais honneur de cette précision de date, mais à un travail que je me suis imposé depuis mon retour d'Ischl, et qui m'a absorbé six semaines. J'ai repassé depuis 1807 jusqu'à ce jour les lettres de ma femme, les miennes qu'elle a la bonté de conserver, celles de mes enfants et celles de nos amis, toute une archéologie poudreuse!

J'avais beaucoup de vrais amis; ma femme, bonne, simple, gaie, spirituelle, tenait son salon de bon ton, de bonne grâce et de bon goût. Nous fûmes intimes d'emblée avec tout ce que nous désirions connaître : pas de présentations; je les détestais : pas de glace ni à rompre, ni à fondre. Je ne me rappelle pas, sans en être encore touché, d'avoir vu Christian de Lamoignon nous amener sa jeune femme que la mienne n'avait jamais vue et sans qu'elle eût même eu le temps de mettre une carte chez elle.

Quelle était cette société dont nous prenions possession, ou qui prenait possession de nous d'une manière si aimable? D'abord, et ce n'était pas un médiocre avantage, elle était presque tout entière à notre porte. Ensuite, elle était quasi tout intime; les familles qui la composaient étaient parentes, alliées, amies entre elles, et toutes devenaient facilement solidaires de l'amitié contractée avec une d'elles. C'était le colombier du faubourg Saint-Honoré où les nids se touchaient, et certainement alors la plus agréable ville de province qu'on pût imaginer. Il ne me reste qu'à nommer toutes les personnes que j'ai déjà dépeintes çà et là. C'étaient Mme de

La Briche, et sous le même toit Mathieu Molé et sa femme, dans son bel hôtel de Saint-Florentin. La vicomtesse d'Houdetot, ses deux maris, deux de ses petites-filles, et l'aimable Frédéric d'Houdetot, presque en face de nous, dans sa vieille maison bien digne de son cabaret de Sannois. La comtesse de Damas et les jeunes Vogüé à vingt pas de nous, dans le petit hôtel moderne, assez noble, un peu triste et fort humide, dont M. de Castellane a depuis fait une salle de comédie.

Un peu plus loin, sur la place Beauvau, les excellents Rosambo avec leur famille naissante; puis le duc de Rohan-Chabot et sa petite duchesse, jadis Mme de La Borde.

Si nous allions jusqu'à la rue d'Anjou, nous y trouvions sous un même toit Mme de La Live et ses deux filles, Mmes de Vintimille et de Fezensac; puis Pasquier, sa femme et sa sœur, cette vertueuse et antique Mlle Pasquier qui avait tous les mérites, toutes les grâces de sa belle-sœur, et en outre cette aigreur mielleuse, ordinaire attribut des vieilles filles; puis le ménage Christian de Lamoignon, qui n'habitait pas alors le royal hôtel Molé de la rue Saint-Dominique.

Les Lamoignon logaient alors en face du fameux marquis d'Aligre, petit-fils des chanceliers, pauvre homme accablé de millions, plus heureux dans ses affaires que dans son faste, mais qui a vécu dans un *sibi constet* invariable, aussi singulier dans l'un que dans l'autre (1).

En face de M. d'Aligre, et porte à porte des Lamoignon, se blottissait son beau-frère Boissy, que le luxe et le qu'en dira-t-on ne détournaient pas plus que sa femme de la volupté de thésauriser. Je l'ai vu des fenêtres de Christian faire en pet-en-l'air des fagots dans son jardin pour sa cuisine.

Mais la Providence, dans ses trésors de misère, avait gardé à Boissy l'avare M. de Preaulx pour épouser sa fille. M. de Preaulx, neveu millionnaire de mon vieux comte de Preaulx d'Écueillé, vivotait avec sa petite femme, dans une petite masure de Chaillot, pour se dispenser de voir et d'être vu. De là, les jours de bal, il s'en venait à pied avec elle à l'hôtel de Boissy. Elle y passait une robe,

(1) Le marquis d'Aligre fit d'immenses fondations charitables encore existantes, où passa une très grande partie de sa fortune, et fut victime d'une légende injustifiée. *(Ed.)*

puis montait dans la voiture paternelle proprement peinte, mais non réchampie, par le vitrier de sa terre; le bal fini, elle déposait voiture et robe et retournait à pied à Chaillot. La petite Lamoignon qui, à titre de voisine, possédait force secrets de ces ménages, différenciait ainsi la superbe de d'Aligre et la modestie de son beau-frère : « Dans les temps de quêtes, me disait-elle, le portier de M. de Boissy dit : *Monsieur ne donne pas*, et le suisse majestueux de l'hôtel d'Aligre : *Monsieur a ses pauvres.* »

Ces originaux m'ont fait perdre le fil de mon aimable compagnie du faubourg Saint-Honoré où l'on ne courait guère le risque de les rencontrer. Mme Pastoret, sous la colonnade de la place Louis XV, en était les colonnes d'Hercule. Je rencontrai chez elle son bon et aimable oncle M. de l'Étang, ancien ami de mon père, plein d'urbanité, de grâce, d'indulgence, de finesse, et le type aujourd'hui brisé des vieillards aimables. Mais, sans aller si loin, je retrouvai dans la rue d'Anjou, et précisément à l'hôtel d'Aligre, le vieil abbé Morellet, déchu de ses hauteurs philosophiques, honoré par son courage pendant la Révolution, et devenu, sinon chrétien, au moins tolérant et royaliste. Il avait deux nièces qui faisaient une fois la semaine les honneurs de sa modeste maison : l'une, la bonne et affectueuse Mme Belz, favorite de son oncle, qui lui laissa plus tard toute sa fortune, c'est-à-dire une chambre pleine de manuscrits dont on n'a pas su ce que la beurrière avait donné; l'autre, l'âpre et bavarde Mme Chéron, bonne personne au fond, mais qui, sans avoir plus d'esprit que sa sœur (qui en avait beaucoup), le faisait mousser davantage; elle avait pour mari ce bon Chéron, qui, sous une écorce épaisse et vulgaire, logeait un esprit élégant, et qui mourut préfet de Poitiers au premier pas de sa carrière (1).

Plus loin, dans la même rue d'Anjou, je trouve encore mon vieil ami d'Urtubise, l'un des quatre Montbreton et de beaucoup le premier. Il habitait, dans la superbe maison de son père, un modeste entresol avec sa femme qui venait de changer le nom de Loménie de Brienne contre celui de Mme Auguste de Montbreton. Il n'avait ni tournure, ni grâce, ni manières du grand monde, ni même ce qu'on appelle de l'esprit, mais il était suprêmement homme de sens et d'honneur. Tout jeune, à l'aurore de la Révolution, il

(1) Chéron (1758-1807), député à la Législative, préfet de la Vienne en 1805, a fait représenter *Caton d'Utique* et *le Tartufe de mœurs. (Ed.)*

avait, par le rappel du duc de La Vauguyon, exercé seul l'ambassade d'Espagne dans des circonstances difficiles (1) et s'y était acquis une considération universelle qui l'aurait mené à tout si son honneur ne lui avait tout fait refuser, et constamment, et même sous l'Empire. Il avait été longtemps l'ami et, on croit, l'amant de la comtesse de Loménie que les échafauds de la Terreur avaient laissée veuve, jeune et sans enfants; il venait enfin de l'épouser et ne devait survivre que bien peu à ce mariage. Elle était tout simplement Mlle de Merville, fille d'un très riche négociant ou financier de Bordeaux, que la famille de Brienne s'était donnée pour nièce, de même que son chef, le ministre de la guerre, frère du cardinal-archevêque de Toulouse, avait été chercher une femme dans les manufactures de toiles de Cambrai (2). Elle n'était plus jeune, n'avait jamais été jolie; sa position passée et présente l'entourait d'obstacles et de solitude, l'enveloppait d'embarras et de timidité. Mais, après l'avoir connue et pratiquée, nous l'aimâmes et elle finit par devenir notre amie intime. Elle avait de la dignité, de la grâce, une grande élégance, et je n'ai point connu de femme plus et mieux *attachée*, sans roideur ni prétention aucune; voilà pour l'extérieur. Quant au reste, elle était d'une vérité au-dessus de toutes les petitesses, d'une portée d'esprit dont je n'ai pas aperçu le terme, élevée et profonde comme Mme de Damas, sans jamais sortir du naturel, gaie, animée, piquante avec quelques explosions de cette originalité naïve qui caractérisait Mme Pastoret, saisissant, devinant vos idées et les animant dans une conversation inépuisable d'intérêt et d'amusement; car elle est, je crois, la seule personne qui m'ait prouvé qu'on pouvait être toujours d'accord et ne jamais s'ennuyer. Telle était, telle est encore Mme Auguste de Montbreton, sincère et excellente amie à qui ma mémoire ne pourrait trouver une tache si ce n'est celle du silence. Je dis du silence épistolaire; mais celle-là faisait le supplice de ses amis qui, lorsque la mort de son mari et de sa tante l'eurent faite riche et indépendante, la virent, comme Proserpine, passer six mois sur la terre de Paris et six mois dans sa maison de Brienne, espèce de château de la

(1) Cf. sur le rôle diplomatique d'Urtubise « homme sérieux et calme » l'ouvrage de M. Geoffroy de Grandmaison, *l'Ambassade française en Espagne pendant la Révolution. (Ed.)*

(2) Marie-Anne-Étiennette Fiseau de Clemont, fille de Claude Fiseau de Clemont et de Marie-Anne Perrinet.

Belle au bois dormant d'où rien ne transpirait plus d'elle dans le monde. La princesse de la Trémoïlle à qui elle était fidèlement dévouée et nous qu'elle aimait tendrement lui avons cent fois reproché sans fruit son mutisme (1).

Je trouve encore dans nos voisinages les Montbreton que j'ai assez dépeints, leurs deux fils à peine adolescents et leur agréable fille Ernestine qui allait bientôt devenir la jeune comtesse de Ganay, douce, fraîche, assez jolie. Ganay était un beau, grand et gros garçon, honnête homme, d'excellent cœur, de principes vrais, mais tâtonneur, consulteur et passablement fatigant.

Voici maintenant les Mézy. Mézy, jadis la fleur des pois, était déshérité de son élégance par l'âge, l'embonpoint et une certaine rusticité innée qui n'avait fait que croître dans l'espèce de solitude que lui avait créée l'esprit mélancolique de sa douce et romantique femme, petite-fille de M. Niquet, premier président du parlement de Toulouse. Il l'avait épousée par calcul et elle l'avait accepté par résignation après s'être vouée à la cendre d'un homme qu'elle aimait. C'était un clair de lune, un saule pleureur sur une épitaphe sans nom, une sensitive qu'un souffle refermait et que la rondeur positive de Mézy devait briser. Mais, quand elle oubliait par hasard le présent et le passé, il perçait sous cette vie à demi éteinte des éclairs de gaieté, d'originalité et d'esprit; excellente femme, la pureté, la bonté, la religion, la charité mêmes, qui, avec un gros mari et trois enfants disgracieux, prouvait qu'on vit longtemps d'amour et de malheur sans en mourir.

Tout près de là étaient les Chabanais que nous ne connûmes que plus tard. Colbert-Chabanais était un aimable inutile dans le genre du vieux Vintimille, plus piquant que lui par l'originalité d'un langage doucement persifleur qui le rendait intéressant dans une visite et peut-être fatigant dans sa propre maison où une jeune femme très jolie, très spirituelle, un peu collet-monté et, je crois, passablement janséniste, attestait par sa froideur et sa fraîcheur virginale qu'elle n'était ni divertie, ni satisfaite par son mari. Mariés très jeunes, ils n'avaient pas d'enfants, et le monde prêtait au pauvre Chabanais peu de vocation dans ce genre; sa seule pas-

(1) Voir sur Mme Auguste de Montbreton, d'abord Mme Charles de Loménie, le *Mémorial* de Norvins, publié par Lanzac de Laborie, notamment, I, p. 121-123. *(Ed.)*

sion réelle était pour les chevaux, les voitures, les livrées, les meubles, le brillant de tout genre, sans en excepter les colifichets dont il était le virtuose et l'image vivante.

La comtesse d'Affry, fille de M. de Garville et cousine germaine de mon ancien ami d'Orey, nous retrouva, nous rechercha. Elle était un peu ruinée, fort isolée, bien qu'elle vît tout le monde, caressante, flatteuse, insinuante, assez spirituelle, fort romanesque et prodigieusement sentimentale. Je mets le reste à cuire.

Une autre veuve avec qui nous ne fûmes intimement liés que plus tard, était la marquise de de Lâge (Mlle d'Amblimont de Périgord), qui se reposait alors de ses longues migrations dans son élégant ermitage de la rue des Saussayes; charmante à la cour de Versailles, devenue d'une laideur épaisse, mais remarquable par un esprit intarissable, original, piquant, franc, cynique dans l'occasion, et par une conversation étincelante, nourrie d'un caractère passionné, impétueux, et d'une vie de voyages et d'infortunes. Restée l'amie du comte d'Artois après l'avoir été de la comtesse de Polastron, elle était serviable, dévouée, quoique bizarre. Le meilleur trait de son caractère, c'est qu'elle avait conservé beaucoup d'amis assidus chez elle et qu'elle ne respirait que pour une fille aînée (Mme Sumter), que le malheur des temps avait mariée dans la Caroline du Sud (1).

Les d'Orglandes se lièrent avec nous par les Rosambo. La comtesse d'Orglandes, l'aînée d'Henriette de Rosambo qui s'était mariée avant elle, avait une beauté fraîche, éclatante et fine (2). C'était au fond une bonne et aimable personne, excellente mère de famille, entichée seulement, comme la pauvre Henriette, d'un peu de vanité. Mais l'amour-propre de l'une s'était effacé sous l'empreinte d'un

(1) Cf. les *Souvenirs d'émigration de Mme la marquise de Lâge de Volude* (1869). Béatrix-Étiennette Renart de Fuchsamberg d'Amblimont (1764-1842), femme du comte de Lâge de Volude (1782), émigre avec Mme de Lamballe au lendemain du 20 juin 1792, regagne la France en juillet suivant, part pour l'Amérique en 1793 sur un vaisseau qui est pris par un corsaire et conduit en Espagne, et réside en Espagne de 1794 à 1800. Sa fille aînée Natalie, partie avant elle, avait abordé en Amérique, où elle dut rester jusqu'en 1802; elle revint alors en France pour y épouser le chargé d'affaires des États-Unis, M. Sumter. *(Ed.)*

(2) Anna-Catherine d'Andlau, née à Paris, le 9 juillet 1773, morte à Paris le 3 février 1855, avait épousé Nicolas-François-Dominique, comte d'Orglandes, qui fut député de l'Orne sous la Restauration et pair de France à la fin de 1823; né à Argentan en 1767, d'Orglandes mourut en 1857. *(Ed.)*

homme qu'elle adorait; l'amour-propre de l'autre avait prospéré. D'Orglandes, depuis mon collègue, était un excellent homme point brillant, médiocrement spirituel et quelque peu pesant, mais plein de bon sens, doux à vivre, affectueux sous sa forme épaisse, capable et digne d'amitié. Je ne veux pas quitter cette famille sans dire un mot de deux fils de d'Orglandes, Félix, l'aîné, et Gustave, le dernier des quatre.

Il ne perçait dans l'un et l'autre aucune trace de ce père et de cette mère, tous deux d'une si parfaite élégance. Félix, au fond le meilleur enfant du monde, semblait ne mettre de prétention qu'à gâter un bon caractère et une noble figure par le ton, la tenue et la dégaine d'un brûleur de maisons : c'était le dégingandage personnifié, l'ébouriffage en personne. L'âge fit de lui un bon et brave soudard en retraite, rond, franc, bon homme et excellent mari d'une charmante petite femme (Mlle Dentzel). Gustave, l'antipode de son frère, était grand et assez beau, froid, timide, empâté, sans couleur ni caractère, bon, loyal, raisonnable, et n'avait d'autre aspect dans le monde que celui d'un jeune garçon bien sage. Il épousa la seconde des filles de mon ami d'Orvilliers, personne laide, bonne, aimable et spirituelle comme sa sœur Mme de La Tour du Pin La Charce, sa mère et sa grand'mère, Mme Rillet.

Finissons ce cher faubourg par la maison des Mortefontaine. Mme de Mortefontaine était fille du régidice Le Peletier de Saint-Fargeau, qui fut l'homme le plus honteusement crapuleux de son temps, et nièce de ce charmant polisson de Saint-Fargeau qui, chassé de Coblentz, se réfugia dans les turtipudes révolutionnaires. Mariée par sa mère adoptive à un Hollandais, M. de Witt, elle se trouva dès sa première jeunesse mise au ban de la bonne compagnie de France : c'était malheur, mais c'était justice, car il n'y aura plus de société le jour où il n'y aura plus d'honneur ou de déshonneur pour ceux dont les aïeux ont bien ou mal agi. Honnie partout, on l'apercevait furtivement à un spectacle, à quelque bal d'abonnement où sa beauté et son fatal roman la faisaient remarquer comme on remarquait Mme Tallien et quelques autres. Devenue veuve, sans enfants et encore célestement belle, elle eut pour ami son cousin Le Peletier de Mortefontaine, et c'est à travers cette liaison que la Providence (si elle se mêle de telles choses) laissa percer pour elle les lueurs d'une nouvelle vie. Le Peletier de Mortefontaine

était un grand bel homme d'apparence mélancolique et austère, de mœurs pures, de principes fortement aristocratiques, et qui semblait racheter les égarements de sa famille. Il était réellement d'une taciturnité extraordinaire dont l'empreinte se marqua depuis sur l'hôtel de Charost qu'il avait acheté sur les Champs-Élysées. Cette maison qui resplendissait de lumière et de gaieté, il l'avait si complètement vernie de terre d'Égypte et ornée de sphinx, de gaines égyptiennes, de colonnes de Pæstum, qu'il en avait fait un tombeau au soleil. Cet honnête homme transforma cette jeune femme qui le révérait en père après l'avoir aimé en amant. On sait par combien de larmes désespérées, par combien d'ardentes supplications elle obtint enfin de partager son nom qu'il lui refusa longtemps. Devenue Mme de Mortefontaine, et devenue ce qu'était son mari, religieuse, aristocrate, royaliste, et du fond du cœur, elle glissa d'abord d'un pas circonspect dans quelques familles de l'ancienne robe. La maison de Mme de Vindé est celle où je la vis la première fois; puis elle éleva son vol vers le faubourg Saint-Honoré et elle commençait, à l'époque dont je parle, à s'y laisser entrevoir sous l'égide de Mme de La Briche. On remarquait cette figure nouvelle, on demandait son nom et on s'étonnait encore. Petit à petit, on ne s'étonna plus. Elle eut une bonne maison, mais modeste : l'éclat aurait choqué. On alla chez elle; elle vint chez les autres. On la vit belle, bonne, au diapason de notre société. Chaque mot, chaque pas, chaque acte en elle effaçait un souvenir. Son mari survécut peu à cette époque; mais elle resta Mortefontaine, greffée sur lui, régénérée, rebaptisée, recherchée par la meilleure compagnie de Paris; et sa carrière est une preuve de plus, mais bien rare surtout pour une femme, qu'il n'y a pas de situation si désespérée dont on ne se tire par une sage conduite. Elle avait deux filles au berceau, Marguerite et Suzanne, dont la première devint Mme de Boisgelin et l'autre Mme de Talleyrand (1).

Telle était la tapisserie de notre faubourg, bordée seulement de quelques garçons ou employés pour tels, comme Tourolle, Terray, Alexandre de La Borde, Biencourt, Laborie; Piscatory, frère très spirituel de Mme Pastoret; Bonneuil, déjà veuf, je crois, de sa charmante femme; Norvins, Villemoyenne, Lacretelle, Chateauvieux, le

(1) Cf. Charles Nauroy, *Révolutionnaires*, p. 236-242, et *le Curieux*, II, p. 225-230. *(Ed.)*

baron de Voght, Julien, etc. Un mot encore sur ces trois derniers.

Lullin de Chateauvieux était Genevois, et je ne sais si son père n'avait pas été colonel du régiment de son nom. C'était un petit homme qui modérait quelque raideur genevoise par beaucoup de prévenance française, vif et spirituel avec des yeux qui le disaient d'avance et une instruction qui y servait de texte; il avait la conversation nourrie et élégante avec une légère pointe d'étude : en tout, fort aimable sans abandon. Nous nous touchions par l'agriculture qu'il aimait comme moi et qui nous mit quelques années en correspondance. Il écrivit vers ce temps un petit *Voyage d'Italie* où il trouva le moyen de dire du nouveau avec un mérite incontesté en insistant sur les rapports statistiques et agricoles (1).

Le gros baron de Voght était un très riche citoyen de Hambourg, universel dans le médiocre, saturé de cet enthousiasme germanique qui s'épand, qui déborde et près duquel l'Italien est de sang-froid. Il était passionné pour la musique, il l'était pour la peinture, il l'était pour les vers, pour la prose, pour les grandes choses, pour les petites choses, pour les beautés de la nature et pour le monde, car c'était un cosmopolite. Une maîtresse d'Auguste de Lamoignon (celui dont on avait teint les cheveux en bleu) disait de lui : « Je raffole du baron de Voght; c'est un homme universel : il a de la galanterie, il a de la chevalerie, il a de la vacherie... ». L'agriculture, en effet, n'était pas la moindre de ses passions, et il avait à sa terre de Flottbeck, près de Hambourg, les plus belles pépinières de l'Europe, que j'avais promis d'aller voir. J'avais, moi aussi. ma place dans le catalogue de ses passions; il m'adorait un peu et nous avons été quelques années en correspondance. Il avait créé, dirigé le service de l'assistance publique à Hambourg, et ce fut lui qui électrisa et guida nos petites dames de Paris dans l'institution d'un magasin de charité où tous les ouvrages donnés ou faits par elles étaient vendus au profit des pauvres qui recevaient cet argent pour travailler à leur tour et regarnir à mesure de la vente du magasin qui les nourrissait (2).

(1) Il est plus connu par son *Manuscrit de Sainte-Hélène*, que Napoléon prit la peine de réfuter. *(Ed.)*

(2) Cf. sur le baron de Voght les *Études d'histoire*, d'A. Chuquet, 2e série, p. 111-112; Herriot, *Madame Récamier et ses amis*, I, p. 203; Gautier, *Madame de Staël et Napoléon*, p. 235 et 282, et les *Mémoires* de Mme de Chastenay, II, p. 90. *(Ed.)*

Quant à Julien, frère très puîné et fort riche de la vieille Mme Rillet et grand-oncle des jeunes d'Orvilliers, sa tenue anglaise, son célibat, son élégante maison de garçon et une certaine originalité naturelle lui conservaient dans le monde une attitude de jeune homme. Assez bizarre, passablement égoïste, très bon homme au fond, il avait à la fois quelque chose de crû et de rond dans l'esprit qui suppléait fort bien au fin et au piquant. Il nous cultivait beaucoup, nous aimait assez, et dix ou douze ans plus tard se brouilla complètement avec moi sans que j'aie jamais pu savoir pourquoi, si ce n'est qu'il était inséparable de Pasquier et mettait moins de vernis que lui à ses antipathies politiques (1).

Hors de cette patrie du faubourg Saint-Honoré, il ne nous resta d'intimité qu'avec les Vindé qui n'avaient nul point de contact avec cette société et qui les évitaient; les de Charnois, si bons et si aimables, mais étrangers à toutes nos connaissances et relégués au haut du faubourg Poissonnière; les d'Orvilliers, bien plus voisins dans leur rue Basse-du-Rempart; la bonne Mme Le Sénéchal; la belle Mme de Saint-Just.]

Quelques personnes avaient des soirées réglées. Ce n'était pas encore la mode de prendre des glaces debout en se marchant sur les pieds. Mais, comme vingt ans auparavant, on pouvait remuer, s'asseoir, causer et souper. Nous connaissons déjà les dimanches de Mme de la Briche et les mardis de Mme d'Houdetot; Mme Pastoret avait les samedis; la duchesse de Rohan, les vendredis; Mme d'Orglandes, les jeudis. Je crois que l'abbé Morellet avait les lundis, et nous avions pris les mercredis en y joignant un petit dîner hebdomadaire de six hommes les plus intimes et les moins bêtes parmi ceux que j'ai nommés. Chez les autres, c'étaient des soupers et des dîners sans jours fixes. Moi qui aimais peu à dîner hors de chez moi, je n'étais fidèle qu'aux inébranlables mardis de Mme d'Houdetot et aux lundis de Vindé.

J'avais d'ailleurs une excellente cuisinière, Mlle Victoire, élevée chez moi, fille de mon fripon de jardinier, et nous faisions fort bonne chère par la grâce d'un voiturier de la Ferté-Milon qui nous apportait chaque semaine de Bourneville gibier, volailles, dindes, canards, pigeons, légumes etc., et qui ne nous laissait que le pain

(1) Sans doute l'ami de Chateaubriand et de Mme de Beaumont. (*Mémoires d'outre-tombe*, II, p. 273.) (*Ed.*)

et la viande de boucherie à payer. Quant aux fruits, aux légumes, au bois, au foin et à l'avoine, tout cela nous venait par l'Ourcq au commencement de l'hiver, et je crois qu'on ne pouvait vivre en pleine abondance avec plus d'économie que nous ne le faisions. Mon domestique comprenait une femme de chambre, une bonne d'enfants, une cuisinière et son aide, un cocher et deux laquais; maison fort modeste, mais égale à ce qu'il y avait de mieux alors. Un de ces laquais était un Allemand qui en valait trois par son activité et son adresse; mais je ne pus le garder à cause de ses pataquès et de son aversion incorrigible pour les articles qu'il supprimait démocratiquement à tout le monde : il annonçait, au lieu de Mme de La Briche, *Mme Briche;* au lieu de M. de Lamoignon, *M. Moignon;* au lieu de Mme de La Borde, *Mme Le Borgne.*

Telle était notre petite ville; telle fut notre coterie, et tels furent nos pénates dans Paris. Deux choses y amusèrent mes loisirs, cet hiver-là : l'édition de mon volume de poésies et les répétitions de mon opéra d'*Alfred*, dont Gaveaux avait fait la musique. Mais *Alfred* était du pays de Pitt, et, au mois de septembre suivant, la pièce affichée et la veille même de la première représentation, Bonaparte la fit défendre. *Alfred* fut sa seule conquête sur les Anglais. Quant à mon volume de poésies, Laborie me l'enleva, me promettant la gloire, et je finis par payer l'édition; j'ignore encore si elle a été épuisée. Mais je n'imprimai ni nom d'auteur, ni préface, ni avertissement, et je ne caressai, ne visitai, n'attirai, n'alimentai, n'abreuvai aucune des trompettes de la renommée (1).

Ma femme ne connaissait pas encore mes propriétés de Touraine et de Berry, et notre projet était arrêté d'y passer quelques mois de la belle saison. Le 2 mai, j'allai à Bourneville pour faire les dispositions nécessaires à une longue absence. J'avais depuis dix-huit mois remplacé mon dandy de fermier et sa petite-maîtresse de femme par un laboureur, en réservant entre mes mains le troupeau de mérinos dont il devait me fournir la nourriture. Mais mon simple laboureur, prôné, recommandé par tout le pays, était un maître coquin qui ne payait pas, qui buvait ma ferme, qui faisait jeûner le troupeau. Il me fallut procès, huissier et gendarmerie pour le déloger impromptu, et il ne me resta plus que deux partis à prendre :

(1) Ce volume, presque mystérieux, eut cependant un grand succès de société, sans arriver au vrai public. *(Ed.)*

abandonner le précieux troupeau en le livrant à un fermier solide, ce qui demandait beaucoup de temps, ou faire valoir moi-même la ferme pour disposer seul du troupeau et des terres sans être coudoyé dans mes plans. Cette dernière idée me trottait dans la tête depuis que l'état de ma caisse me permettait des calculs de capitaux, et, à cette intention, j'avais retiré du service de la gendarmerie un grand garçon robuste, actif, intelligent, intrépide, enfant du pays, laboureur né, et qui, las de l'uniforme, après force batailles et quelques blessures, préférait le profit de me régir à l'honneur d'être brigadier. Voilà mon parti pris. Je marie mon gendarme à une excellente ménagère. J'achète vingt belles vaches, dix belles juments poulinières; tout le reste était déjà là, et mon coquin quittancé sortait le bâton blanc à la main. En trois semaines, j'étais propriétaire exploitant et autocrate absolu de mes moutons et de mes quinze cents arpents, mais ce nouveau règne obligeait à résidence; c'était bien le moins que de lui donner une première année de l'œil du maître.

On compte ainsi toujours plus ou moins sans son hôte. Mais jamais le grand hôte qui dispose tandis que l'homme propose ne s'était encore mieux joué de mes propositions. Je me croyais quitte envers lui et le 24 mai je retournai à Paris, dans la pleine confiance de ramener toute mon arche dans les premiers jours de juin; mon fils s'avisa de prendre la coqueluche, sa sœur la prit de lui, et les voilà quatre mois de suite à tousser, sans que leur pauvre mère pût quitter de trois pas Paris, sa chambre, le médecin et l'apothicaire. Je passai trois mois à errer à cheval ou en diligence, de mes bambins à mes moutons et de Paris désert à Bourneville solitaire.

Pendant ce temps, un voyageur plus rapide que moi traversait l'Europe en bottes de sept lieues, poursuivait les Russes en Pologne, gagnait au mois de juin la grande boucherie de Friedland et signait en juillet la paix de Tilsit aux derniers confins de la Pologne. C'est là que le pauvre roi de Prusse qui dînait avec lui, ayant pris son verre en disant : « A la santé du héros qui me rend mes États, » Bonaparte l'arrêta en répliquant : « Ne buvez pas tout. » Le mot était joli pour l'homme qui appelait l'épouvantable champ de bataille d'Eylau *une grande consommation d'hommes*, et les conscrits, de la *chair à canon*.

Une autre affaire d'État commençait à préoccuper la bonne compagnie de Paris. Ce n'était rien moins que les comédies, les « Grands Jours » du Marais, qui se jouaient immuablement du dernier dimanche d'août au deuxième dimanche de septembre. L'abandon du voyage de Touraine m'avait fait conférer plusieurs rôles, celui de Lucas dans *l'Épreuve villageoise* et celui d'Henri IV dans *la Partie de chasse*. Le 24 août, j'arrive en poste d'une tournée de Bourneville, j'embrasse femme et enfants, je donne à dîner à notre Crispin, Vandœuvre, excellent comique qui devait plus tard jouer des comédies jacobines à la tribune (1); nous voilà dans son cabriolet, et le soir au milieu de trente amis au Marais.

La bonne petite Mme Molé, actrice plus que médiocre quoi qu'elle en pensât et quoi qu'on lui en dît, mais *impresaria* infatigable, avait cette année enrôlé le célèbre Dazincourt, un des débris les plus aimables de notre Comédie-Française, auteur fin et mordant, d'un goût pur, d'un détail précieux, rarement plaisant, toujours comique, et qui avait gardé de l'ancien monde le meilleur ton et la bienséance la plus parfaite; il n'avait accepté que deux tout petits rôles, comme pour dire : « Je ne suis pas de compagnie, mais de ressources. » Il parlait peu, mais quand on voulait, et alors avec un amusement universel. Infatigable à nos répétitions, dont il faisait des scènes charmantes, toujours professeur, jamais collègue; on raffolait de lui, et il s'ennuyait avec toute la grâce possible.

Nous donnions deux représentations du même spectacle : l'une le samedi, que nous appelions « répétition habillée », pour la cohue bourgeoise de Dourdan, d'Arpajon et des villages voisins qui entrait dans la salle et retournait chez elle; l'autre, le lendemain, pour l'aristocratie des châteaux voisins, qui venait causer ou prendre des glaces dans les salons après le spectacle et qui remplissait les cours d'une foule de voitures, dignes des belles sorties de l'Opéra. Par cet arrangement, nous avions la peine et Mme Molé le plaisir de jouer six fois au lieu de trois. Ces trois semaines de féeries furent couronnées par une partie de barres solennelle dont la bataille se livra dans la seule allée du parc qui fût restée à la

(1) Le baron de Vandœuvre, auditeur au Conseil d'État sous l'Empire, maître des requêtes sous la Restauration, député, pair de France, était, dit également Norvins, un très bon acteur. *(Ed.)*

fois droite et horizontale. Le soir, on joua dans le salon des proverbes impromptus. Dazincourt et Vandœuvre furent charmants. Quand je représentai tout bas à Mme de La Briche l'inconvénient de ces fêtes brillantes qu'on ne pouvait goûter à huis clos, et qui devenaient le jour même la pâture des journaux : — « Comment? me dit-elle un peu troublée. — Notre innocente partie de barres n'est-elle pas déjà tympanisée? — Ah! mon Dieu ! — Voyez plutôt ce qu'on m'envoie. » C'était un petit poème que j'avais improvisé le matin; il fallut le lire, puis le relire, et je n'ai jamais vu un rire plus général et plus joyeux.

Après une course à Bourneville où j'arrivais volontiers en voleur pour qu'on m'y crût toujours derrière la porte, je me rabattis à Champlatreux. Là, se groupait entre deux grands paravents, qui faisaient un boudoir dans le grand salon, un extrait de la brillante foule du Marais. Nous avions, outre les Vintimille, Fezensac et d'Houdetot, Chateaubriand, et une personne que nul, je crois, n'avait encore vue avec lui, sa femme; j'aime mieux dire sa femelle, car, comme je l'ai déjà dit, elle était certainement sortie du même nid, sinon du même œuf que lui, et cet assortiment parfait des deux caractères les plus désassortissants que j'aie connus fait aisément concevoir comment ils s'étaient fougueusement épousés, impétueusement quittés, et étourdiment repris.

Le 8 octobre, je retournai à Paris, et deux jours après arriva l'horrible catastrophe du pauvre Vogüé, qui se brisa le crâne en tombant de cheval sur le gazon du Champ de Mars. Cela parut fabuleux jusqu'à ce que le chirurgien eût constaté que son crâne avait à peine la consistance d'une coquille d'œuf et qu'il avait fallu une suite de hasards miraculeux pour qu'il vécût jusqu'alors. La jeune veuve pleura longtemps pour elle, puis longtemps encore par égard pour sa mère, la comtesse Charles de Damas, qui ne pouvait considérer sa fille sous une autre forme que celle d'Artémise et qui eût renié son sang pour une douleur vulgaire. Le bon jeune homme qui n'était rien autre chose, tous les jours asticoté, picoté ou dédaigné par sa belle-mère, n'avait eu qu'à mourir pour être le type de toutes les vertus, de tous les charmes. Un billard de Livry, dont il usait beaucoup, fut scellé comme un monument de douleur éternelle. Bref, notre pauvre amie parvint à faire un ridicule d'un sujet de juste et profonde affliction.

Ce ne fut donc que vers le 15 octobre que nous retournâmes à Bourneville. Peu après, Mathieu Molé, qui n'était encore que maître des requêtes dans la nouvelle carrière où les intrigues de Laborie et surtout son ambition l'avaient jeté, Mathieu, que son nouveau maître voulait pousser et enferrer, fut nommé préfet de la Côte-d'Or au mois de novembre. A la fin de décembre, il alla s'établir à Dijon avec sa femme et sa belle-mère, Mme de La Briche, qui était encore le cuisinier obligé de cette modeste fortune. Ce fut un deuil pour Paris et un grand vide pour notre pauvre faubourg.

CHAPITRE IX

1808-1810

Maladie. — Pieyre. — Orléans. — Fête de Jeanne d'Arc. — Encore la comtesse d'Affry. — Mort de Mme de Mony. — Les petites jambes de Despréaux. — Divorce de Napoléon. — Les royalistes aux Tuileries. — Le roi de Rome. — Remariage de Terray. — Césarine d'Houdetot et Barante. — Annette de Mackau et Watier de Saint-Alphonse.

Notre hiver de Paris fut le même que le précédent. Même société, même jour chez moi comme chez les autres; il n'y manqua que la maison de Mme de La Briche, dont les hôtes ne revinrent et seulement en congé que vers la fin de mars. On rejoua chez moi les proverbes qu'on avait joués aux « Grands Jours » du Marais, et ils furent beaucoup plus gais parce que l'auditoire n'avait ni l'esprit ni les jambes fatigués. Les acteurs étaient Rosambo, Vandœuvre, Mézy et notre nouvel ami Dazincourt, dont je citerai à ce propos un nouveau trait de discrétion et de modestie. Il y avait beaucoup de monde et de très grand monde. Tout était prêt, mais rien ne commençait. Dazincourt n'était pas là. J'allai m'inquiétant de son absence; un de mes gens vint me dire à l'oreille qu'il attendait dans la pièce voisine où il s'était fait introduire par une porte de derrière. Il n'avait pas voulu faire société; il se tenait pour convié en acteur et rien de plus; le moindre saltimbanque penserait aujourd'hui beaucoup plus haut de soi-même.

Le succès de mes poésies m'avait grisé. Bon patriote et toujours hostile à Voltaire, je résolus de composer une épopée de *Jeanne d'Arc;* je divisai mon poème en douze chants, et j'avais écrit les premiers en prose, quand un incident vint quelque peu déranger mon ouvrage. C'était le temps de la grande vogue de ces fièvres pernicieuses ou cérébrales ou ataxiques, qui, ressuscitées de quelques siècles, s'insinuaient modestement comme une petite fièvre tierce et emportaient leur homme au second ou troisième accès. Nous en avions un exemple tout récent dans un ouvrier de

ma ferme qui eut un premier accès, travailla le lendemain comme de coutume, eut le surlendemain un second accès, puis travailla un peu moins fort, puis mourut dans le cours du troisième accès, au grand ébahissement de tout le pays. Ce fut tout juste ce qui m'arriva, sauf de mourir. Ma tête épuisée de travail eut un petit accès de fièvre. Le lendemain, j'allai, j'agis comme à mon ordinaire. Le surlendemain, deuxième accès avec d'horribles douleurs dans la tête qu'on me couvrit de sangsues, et le jour d'après je me promenai longtemps en voiture. Enfin, le jour suivant, au matin, arriva le troisième accès avec un frisson tel que le transport me prit, et je perdis connaissance jusqu'au moment où je crus m'apercevoir qu'on me roulait par la chambre, la tête couverte de glace et les pieds dans la moutarde, qu'on m'inondait de vinaigre radical, qu'on m'ouvrait la bouche pour y faire entrer une bouillie de kina et une pinte de serpentaire de Virginie. Puis je commençai à entendre vaguement la voix du petit Jouard disant à ma femme : « S'il peut reprendre connaissance, il est sauvé ; » et je n'en éprouvai pas la plus légère impression, tant le ciel adoucit la mort par les nuages dont il l'entoure. Enfin, je repris connaissance. Le hasard avait voulu que le médecin arrivât juste à l'instant où je défaillais. Une heure après, c'était trop tard. Il connaissait cette fièvre traîtresse et il n'y avait qu'une ressource : lutter contre elle dans l'accès même et le vaincre. C'est, je crois, ce que nul n'avait encore fait. Il le tenta et réussit. Cela lui fit une grande réputation. Ce qui m'étonna le plus de cette diabolique maladie, c'est que, me sentant dès le lendemain ferme sur mes jambes et croyant n'avoir besoin que de deux jours de repos pour reprendre mon train de vie ordinaire, six semaines de complète oisiveté et de presque immobilité me suffirent à peine pour me rétablir dans mon état naturel ; la susceptibilité de mes nerfs était devenue telle que mon petit docteur, qui ne savait quel moyen d'inaction trouver à ma tête toujours occupée, m'ayant permis de découper des capucins de cartes pour mes enfants, le travail que mon imagination mit à les embellir me rendit la fièvre. Il fallut m'abstenir des capucins comme de la Pucelle.

De cette aventure, Jeanne d'Arc resta brouillée avec ma femme et avec mes amis, mais elle ne m'en devint que plus chère par le soin qu'ils prenaient de me séparer d'elle. C'était entre nous une

intrigue secrète et je ne la voyais plus qu'en bonne fortune. J'eus le soin de faire cadrer notre départ avec l'époque où se célèbre à Orléans la fête de sa délivrance. Je voulais étudier cette ville dans sa forme du quinzième siècle et y feuilleter quelques manuscrits. Une vieille connaissance littéraire m'y servit très bien : c'était l'excellent Pieyre (1), l'auteur estimé de la comédie de *l'École des pères;* âme trop candide et esprit trop modeste pour un écrivain, qui, avec une vivacité méridionale, ne disait pas un mot sans faire une grimace et n'échangeait pas trois paroles sans répéter trois fois : « Oui, monsieur, » et avec une telle vivacité que si, dans le feu de la conversation, vous lui eussiez dit : « Vous êtes un coquin, » il vous aurait répondu : « Oui, monsieur. » Tel qu'il était, cet excellent homme avait un frère aîné, préfet d'Orléans, homme de beaucoup de goût, de grâce et d'esprit. Ces frères vivaient ensemble et c'est par eux que je fis les approches de la place d'Orléans.

Cependant, j'avais à cœur de faire un premier essai de Jeanne d'Arc avant de partir pour ma thébaïde où je ne manquerais pas de loisir pour la cultiver. Je choisis donc un des premiers chants écrits en prose. Ce fut, je crois, le quatrième, où Philippe le Bon évoque dans une chapelle de Montereau l'ombre de son détestable père, et je joignis pour petite pièce à ce drame tragique le chant de l'Arioste (le dix-septième, je crois) où Astolphe et Marphise débarquent dans l'île des Amazones. L'avant-veille du départ, nous donnâmes à tout ce qu'il y avait de moins bête parmi nos amis un fort joli souper que précéda cette double lecture. Hélas! le magnanime Philippe le Bon et le terrible Jean sans Peur furent écoutés dans le silence le plus respectueux et suivis de ces compliments polis qu'on doit à tout auteur chez qui on soupe. Cela valait bien la peine de gagner une fièvre pernicieuse! L'Arioste vint par bonheur ressusciter mon auditoire endormi. Oh! pour celui-là, personne ne fut poli! Ce fut une joie universelle, des éclats, des rires inextinguibles, et au dernier vers je me sentis étouffé par les embrassements du bon baron de Voght. Cette épreuve me refroidit sensiblement pour la Pucelle; car ce n'est pas tout que votre maîtresse vous plaise; on veut encore qu'elle plaise aux autres, et machinalement on rabat de ses charmes si

(1) Pieyre (Pierre-Alexandre), né le 30 avril 1752 à Nîmes, mort le 30 juin 1830. *(Ed.)*

personne ne vous les envie. J'avais beau me dire : les vers ne sont pas faits pour être lus en prose; le premier coup était porté et l'Arioste en fit bientôt son profit. Je persistai cependant, et, deux jours après, nous étions établis le soir du 6 mai à Orléans, où nous passâmes trois jours pour mes investigations.

La chose qui me frappa le plus dans cette fête de Jeanne d'Arc, ce fut l'indifférence ou plutôt le cynisme moqueur du public. A une longue procession qu'escortaient en habits rouges galonnés tous les calicots, gardes d'honneur de Bonaparte, succéda dans la cathédrale un panégyrique, fort ennuyeux, j'en conviens, mais que cette aimable jeunesse égayait par des citations de la *Pucelle* de Voltaire qu'elle se jetait à demi-voix de l'un à l'autre.

Les plaisirs du Marais manquèrent à Paris dans l'automne de 1808; Frédéric d'Houdetot venait d'être nommé préfet de Gand (1) et la mort de Mme de La Live de Jully, arrivée au mois de mai, tenait encore en deuil ses filles de Fezensac et de Vintimille. M. de La Briche avait suivi les Molé à Dijon. Je me souviens que Mathieu m'écrivait encore assez souvent. Il se piquait de périr d'ennui dans son exil et de n'y trouver rien à faire. Ce fut à cette première épreuve que je commençai à apprécier non son cœur, mais son esprit et son caractère. Moi qui, dans ma jeunesse, regardais une intendance comme le plus beau poste où un homme de tête et de cœur pût s'honorer, s'illustrer même, que pouvais-je penser d'un homme qui, à trente ans, et avec de l'esprit, trouvait que sa préfecture lui laissait trop de loisirs? Cet homme étroit croyait que lire des rapports, assister à des conseils et donner des signatures, c'était être préfet, et il m'écrivait : « Chaque jour, à midi, tout est fait, et parfait, et il ne me reste rien à faire. » C'est qu'il n'en savait pas faire davantage.

Pour moi, les travaux, plans et calculs de mes entreprises agricoles, à Bourneville, puis en Touraine, me menèrent si loin et si avant dans l'automne, que nous ne reprîmes que le 3 décembre la route de Paris par Tours. C'était l'époque du grand escamotage de la couronne d'Espagne et les routes que nous traversions étaient

(1) Voir sur Frédéric d'Houdetot, préfet de Gand, le livre de Lanzac de Laborie, *la Domination française en Belgique*, II, p. 20. Né en 1778, sous-préfet de Château-Salins, préfet de l'Escaut en 1808, de la Dyle en 1812, du Calvados en 1815, pair en 1819, député du Calvados en 1849 et en 1852, membre de l'Institut, il est mort à Paris en 1859. *(Ed.)*

encombrées de belles troupes qui allaient s'ensevelir dans la Péninsule. Nous ne pûmes arriver à Paris que le 7 décembre. Trois jours après, j'y laissai ma femme et mes enfants pour courir à Bourneville. Mon gendarme, premier ministre, était toujours dans la première ardeur de son zèle, et, si j'avais encore mon fripon de jardinier, j'avais acquis la perle des gardes et un excellent pépiniériste. Je trouvai tout en bon ordre, et, le 27, j'étais de retour à Paris où je trouvais ma maison enrichie comme par enchantement d'une argenterie complète, de lustres, de tapis, etc. D'où venait cette féerie? Mon incomparable femme s'était défaite de plusieurs bijoux pour me donner cette aimable surprise! Notre vie de Paris, dans cet hiver de 1809, ne présente rien de nouveau, ni de distinctif à ma mémoire; même société aimable, douce et spirituelle, mêmes jours, mêmes personnes pour nos dîners et nos soupers; seulement quelques degrés d'intimité de plus avec la famille de Damas. Je n'aperçois de neuf dans nos commensaux que la comtesse d'Affry.

Elle était fille unique du receveur général Gigot de Garville dont j'ai parlé dans mon voyage de Suisse. Je l'avais vue alors au château de Greng, avec mon pauvre ami d'Orcy dont elle était cousine germaine, toute jeune, assez jolie pour une bossue, vive, spirituelle et nouvellement mariée au fils aîné du colonel général des gardes-suisses. Vingt-deux ans avaient passé depuis. Elle habitait Paris, veuve, sans enfants et un peu ruinée, partie par la Révolution, partie par les spéculations de son père et partie par elle-même. J'ignorais jusqu'à son existence quand elle nous rencontra dans des sociétés communes; elle apprit que ma maison avait quelque agrément: elle se prit pour moi d'un amoureux souvenir, pour ma femme d'une vive amitié et pour mon salon d'une aimable assiduité. L'année d'après, elle vint à Bourneville. Elle était caressante, flatteuse, insinuante, mélancolique, romantique, vaporeuse, capricieuse et criblée de dettes. Elle m'emprunta de l'argent qu'elle promit de me rendre à Paris au bout de huit jours. Six mois après, je le redemandai et nous fûmes brouillés. J'appris depuis qu'elle était coutumière du fait. Elle disparut peu à peu de la société.

Nous fîmes dans le courant de cet hiver une très sensible perte : ce fut celle de notre amie Mme de Mony, qui avait fait mon mariage

et donné son nom à mon fils. Elle mourut lentement d'une maladie de femme que l'habile brutalité du fameux Dubois accéléra ou rendit mortelle. Sa perte sembla nous donner une fortune, car un don universel au dernier vivant fit passer la sienne à son mari dont j'étais le seul héritier *moral* (personne ne pouvait l'être également) et institué par sa parole et ses lettres. Il en fut tout autrement. Cet homme bizarre, et très jeune à soixante-dix ans, s'amouracha d'une intrigante qu'il épousa deux jours avant de mourir en lui donnant tout son bien. Nous n'étions décidément pas « habiles à succéder ».

Le 5 septembre 1840, à Innsbruck. — Nous revînmes à Paris dans le courant de décembre, suivant notre coutume, car tout était coutume dans notre vie. Notre hiver fut aussi comme de coutume. Je ne me rappelle d'événements que les petites jambes de Despréaux. Despréaux, charmant chansonnier, très aimable convive et médiocre comparse dans les ballets de l'ancien Opéra, avait épousé tout de bon la célèbre Guimard. Cette danseuse inimitable du temps où l'on dansait au lieu de cabrioler et de tourner, tombée dans la vertu et dans les rides, vivait retirée en bonne femme de ménage, tandis que les talents qui l'avaient séduite ouvraient à son mari les meilleurs salons. Despréaux était d'autant plus aimé et recherché qu'il n'oubliait rien et n'usurpait rien. Il savait découper avec un art infini, jusqu'à composer des tableaux, leurs plans divers, leurs ombres, etc. ; il savait faire, avec une carte qu'il déchirait les mains derrière le dos, le portrait ressemblant pe la personne qu'il regardait; enfin, à tous ces talents, il joignait celui de mal danser, mais de montrer la danse de bonne compagnie, la bonne tenue, le bon maintien, le bon air, la meilleure façon d'entrer, de sortir, etc., mieux que n'avaient fait au bon temps mes anciens maîtres Vestris et Petit. Tout le monde voulait l'avoir. L'impératrice Beauharnais, qui n'avait appris que les grâces de la Martinique, prenait de lui des leçons de dignité. Il montrait à son auguste époux à trôner et à danser la *Monaco*. C'était l'intendant des fêtes publiques et le Carmontelle de l'empire. Il daignait descendre de cet empyrée pour placer les petits pieds de mes enfants, non pas comme maître au cachet (je n'eusse osé ni pu l'offrir), mais comme ami et camarade de fortune. La Révolution lui avait

ôté ses entrechats comme elle m'avait ôté mes places et mon patrimoine; nous avions depuis chansonné ensemble et il en avait gardé quelque attachement pour moi... Et les petites jambes? Nous y voici. Quand on bâtit en trois mois et pour trois ans l'Opéra de la Porte-Saint-Martin qui dure encore, on fit pour le magasin des menus plaisirs du Roi un modèle en petit de cette belle et charmante salle, la seule vraiment élégante, riche et *festive* que Paris ait jamais vue. Toutes les loges étaient garnies de femmes en grande parure. La toile, le théâtre, les coulisses, les décorations, rien n'y manquait. Un couvercle faisait le centre, l'intérieur s'éclairait, et, quand tout était fermé, deux trous d'optique percés aux deux extrémités de l'ovale montraient à l'œil qui s'y plaçait, d'un côté le théâtre et de l'autre côté les loges et le parterre. Si on voulait montrer le théâtre à plus d'un œil, la salle s'ouvrait en deux pour le laisser voir. Ce monument de marionnettes avait échappé à la Révolution et était venu, je ne sais comment, en la possession de Despréaux. Et les petites jambes?... Nous y voici : Despréaux avait l'art de contrefaire à s'y tromper la danse de tous les héros aériens qui avaient voltigé de son temps. Ce n'était pas, il est vrai, avec les pieds, mais avec les doigts. Quand son index et son annulaire de droite et de gauche étaient revêtus de beaux petits bas de soie blancs et chaussés de souliers mignons et le surplus des mains bien caché, ils exécutaient des pas de deux dans une perfection charmante. Or, cette illusion s'opérait ainsi : l'Opéra de Lilliput est placé au milieu d'un salon, la salle ouverte en deux, la toile baissée; l'orchestre placé dans un coin commence un air de ballet. « Levez donc la toile! » crie Gardel, l'ancien directeur des ballets. La toile se lève, mais un accroc l'arrête juste à la hauteur des doigts de Despréaux, c'est-à-dire du genou des danseurs. Le directeur a beau quereller le décorateur; la toile ne peut pas monter plus haut. Il faut s'en contenter pour cette fois et le ballet commence. Voilà ce que c'est que les petites jambes où les spectateurs reconnaissent tour à tour le « Diou » de la danse (1), son fils, Mlle Guimard, Mlle Herel, Gardel, Nivelon, Mlle Allard, Mmes Pérignon, Clotilde, Miller et Duport, qui couronnent la fête en s'envolant pour ne plus retomber. Il était difficile d'obtenir

(1) Vestris. *(Ed.)*

ce spectacle, qui fatiguait beaucoup le pauvre Despréaux, et il fallut toute l'amitié que je lui inspirais pour qu'il consentît à le montrer dans mon salon à un tout petit nombre de personnes d'élite. C'était sa condition que j'outrepassai un peu, car on n'est pas fâché d'avoir des témoins de sa gloire, et ces marionnettes m'attirèrent beaucoup de considération.

Ce fut vers cette époque que Bonaparte se fâcha avec son frère Louis qu'il avait fait roi de Hollande, et qui s'avisait de défendre ses peuples contre les extorsions de Saint-Cloud au lieu de se faire l'humble instrument de l'empereur. On chassa ce niais scrupuleux qui alla faire des vers et de la prose en Suisse, et ensuite végéter à Florence où il vit encore, veuf de cette aimable Hortense Beauharnais qui dansait si bien, faisait de si jolies romances et détestait si cordialement son royal et maussade époux. Tout le monde, excepté elle, donnait son premier fils à Bonaparte qui ne se défendait guère d'un adultère avec la fille de sa femme et la femme de son frère (1).

Une autre grande affaire venait de se terminer : le divorce de Bonaparte et de Joséphine. Ce ne fut pas un mariage cassé. L'Église n'avait pas fait le mariage (2), l'Église ne pouvait le défaire; on patricota un divorce de nouvelle fabrique, et à peine Joséphine étaitelle retirée à la Malmaison en épouse légitime exilée que Marie-Louise, archiduchesse d'Autriche, entra à Fontainebleau dans le lit d'un homme marié, concubine de dix-huit ans que le bon empereur François sacrifia à la peur de voir une troisième fois Bonaparte à Schœnbrunn. Tout la plaignait en France; nous la voyions de loin comme une victime immolée au repos de l'Allemagne; on l'eût adorée si elle eût été malheureuse. Cette pécore se mit à danser, à rire et surtout à aimer son Gengiskan; on ne vit plus en elle que sa complice.

Mais l'ensemble de la société changea de face. Beaucoup de gens fatigués de leur vertu se réconcilièrent avec la cour des Tuileries.

(1) Fr. Masson a réfuté ces calomnies. Cf. *Napoléon et sa famille,* t. II, p. 157-162. *(Ed.)*

(2) On sait aujourd'hui qu'il y eut, comme dit Fr. Masson, une scène du *Mariage forcé;* le pape ne pouvait sacrer Napoléon et Joséphine que s'ils étaient mariés devant l'Église, et, la veille du couronnement, en une chambre aux Tuileries, le mariage religieux fut célébré secrètement et sans témoins par Fesch. *(Ed.)*

Bonaparte, marié à une petite-nièce de Marie-Antoinette, appelait Louis XVI son oncle de si bonne grâce qu'il fallait une fidélité terriblement encroûtée pour résister à cette légitimité à la mode de Bretagne. D'ailleurs, lui qui avait mitraillé les royalistes à Toulon et à Paris, était devenu leur plus chaud partisan, leur patron le plus déclaré : il était de cœur et d'intérêt l'ennemi de leur ennemi le plus détesté, le jacobinisme. Il régnait fortement et magnifiquement, payait, récompensait en roi, donnait des dotations, des titres et des royaumes. Des rois venaient grossir sa cour... Et de petits ducs, de petits marquis amaigris par la Révolution auraient fait les Diogène devant un tel Alexandre! C'eût été trop exiger de l'humanité.

Une partie de notre société, c'est-à-dire de la meilleure compagnie de Paris, s'était donc laissé allécher, enrôler, faire violence, comme elle disait, et elle allait aux Tuileries. Les déserteurs n'étaient pas moins bien reçus de nous, à condition de quitter à la porte de nos salons les livrées brodées de la cour, de paraître fiers de reprendre le frac, et de médire à qui mieux mieux du maître qu'ils venaient d'encenser. Mathieu et Pasquier, adroits, profonds, dissimulés et pleins d'avenir, ne donnaient pas dans ces faiblesses; ils laissaient dire et se taisaient. J'étais toujours fort lié avec le second et fort ami du premier qui venait d'être promu à la place, alors superbe, de directeur général des ponts et chaussées, et qui l'exerçait dans ces délicieux boudoirs nommés *le petit hôtel de Bourbon*, bâtis par le prince de Condé pour un tout autre usage.

La naissance d'un roi de Rome acheva de tourner toutes ces têtes en leur montrant une dynastie, un avenir consolidé, la quatrième race et des siècles d'Empire. Cent coups de canon l'annoncèrent. Il n'y en aurait eu que vingt et un pour une fille et les réfractaires comme nous les comptaient avec anxiété. Le vingt-deuxième nous fut un coup de massue; il nous semblait tuer la race des Bourbons. Il la ramenait au contraire en ôtant toutes bornes à l'ambition et aux folles entreprises du père. Après sa chute, quand cet enfant suivit sa mère à Vienne, l'empereur François, son aïeul, le prit en grande amitié; mais sa vie pesait aux royalistes. La reine Caroline de Naples, sœur de notre pauvre Marie-Antoinette et la fleur de l'aristocratie, lui disait : « Petit bon-

homme, quand vous serez grand, souvenez-vous qu'il n'y a qu'un état sortable pour vous : celui de capucin. »

Au mois de mai, mon ami Terray, toujours plein de feu et de piété, avait été forcé de convoler pour ajouter quelques enfants aux quatre qu'il avait déjà de sa pauvre petite femme. Il avait épousé une Mlle de Mareuil, d'une famille parlementaire, peu jeune, point jolie, délicate et maigre, douce et honnête, personne de mérite dans laquelle tout disait : « J'ai reçu une bonne éducation dans la place Royale. » Mme de Vindé ne concevait pas qu'on pût se consoler de sa fille. Son désespoir alla jusqu'à la colère. Elle m'écrivait que rien ne la déciderait à voir l'héritière de sa fille, que ses quatre petits-enfants étaient quatre orphelins immolés à une marâtre. L'aînée des trois filles, Béatrix, âgée alors d'environ dix ans, déjà trop imbue de ces noires idées, était au couvent, et Mme de Vindé l'y voyait à peine, parce que Terray, autre original, tremblait que quelque miasme philosophique ne s'y glissât avec elle. L'exemple de sa première femme pouvait bien le justifier, mais il méconnaissait la noblesse d'âme et la pureté de cœur de Mme de Vindé, qui, chez elle-même et dans l'atmosphère empestée de son mari, l'eût élevée en carmélite plutôt que de manquer à un devoir ou à une promesse. Qu'arriva-t-il de tout cela? Que, six mois après, les deux autres petites tombèrent malades à la Mothe (terre de Terray près de Nogent-sur-Seine). La tête de leur grand'mère partit, ses jambes la suivirent, elle prit la poste, tomba comme une bombe à la Mothe avec un médecin, vit la belle-mère, la subit, se fit garde-malade, guérit, puis enleva ces deux marmottes de quatre à cinq ans, charmants joujoux qui firent sa consolation et que j'ai vus cent fois folâtrer près d'elle sur la causeuse qui lui servait de siège ordinaire. Béatrix, mariée longtemps avant elles, est devenue Mme de Belbeuf, dont le mari, fils d'un président à mortier du parlement de Rouen, beau et bon garçon d'esprit et de mérite, est resté, quoique de haute aristocratie, premier président de la cour royale de Lyon. Des deux autres, l'aînée, Élisabeth, devenue grande et belle, mais point jolie, épousa le comte de Mérinville, et la cadette, Christine, nymphe charmante, M. de Marsillac, fils d'un gros joueur de whist bourgeonné qui avait voulu jadis épouser ma sœur. Tout cela était en religion l'antipode de Vindé. Son excellente femme s'en accommodait, et je l'ai vu, lui, déchu jusqu'à le subir!

Deux autres mariages se firent cet automne. Césarine, la dernière des cinq d'Houdetot femelles qui étaient tombées de Saint-Domingue sur les bras de leur grand'mère, fut mariée par Mme de La Briche qui l'avait adoptée, le 20 novembre, au jeune Barante, fils du préfet de Genève, garçon de beaucoup de mérite, d'esprit et même de talent, qui s'était honorablement placé dans le monde par une histoire littéraire du dix-huitième siècle où l'on trouvait, en un style plein de noblesse et d'agrément, la critique la plus saine et les principes les plus purs. Depuis, nous avons vu Barante comblé par les Bourbons et ambassadeur de Louis-Philippe en Russie. Césarine lui apporta une petite dot donnée par Mme de La Briche et la préfecture de Bourbon-Vendée, où il fit dans les *Mémoires* de Mme de La Rochejaquelein le beau chapitre de la description du Bocage (1). Je l'aimais beaucoup. Mais, quand Decazes l'eut fait pair, il devint le séide de ce gredin, que je méprisais alors autant qu'aujourd'hui, et tout fut fini entre nous (2).

L'autre mariage, qui eut lieu au mois de décembre, fut celui de ma jolie petite nièce à la mode de Bretagne, Annette de Mackau, avec le comte Watier de Saint-Alphonse, général, écuyer impérial, doté de 100,000 livres de rentes par la Révolution et l'Empire, et cependant né d'une bonne famille, et cependant aussi bon et honnête homme, plein de nobles sentiments qu'il a fait paraître à la Restauration et à l'usurpation de Louis-Philippe. Il était jeune encore, assez bien tourné, un peu maniéré par le contraste intimidé d'une éducation de province avec une importance toute moderne, et sincèrement flatté de cousiner avec une famille qui avait été et n'était plus; car c'était alors une noblesse de n'être rien, pourvu qu'on eût été quelque chose (3).

(1) Il a même rédigé les *Mémoires* de la marquise. *(Ed.)*

(2) Barante (1782-1866) fut nommé préfet de la Vendée le 12 février 1809 et créé baron la même année; il devait être préfet de la Loire-Inférieure (12 mars 1813), puis pair de France (5 mars 1819). *(Ed.)*

(3) Voir sur Watier les *Mémoires* de Thiébault, *passim*, et surtout IV, 527, et V, 331.

CHAPITRE X

1811-1814

Esménard. — Le comte Germain. — Mariages de la tribu d'Houdetot. — Foresta. — Napoléon et La Bouillerie. — Tchernitscheff. — Moutonnet. — Defrance. — Napoléon et la Pologne. — M. et Mme de Crisenoy. — Mort de Mme d'Houdetot. — L'abbé Delille. — Mariage de Mme de Vogüé et de M. de Chastellux. — Procès entre Molé et Lamoignon. — Mme d'Aguesseau. — Désastres. — Les alliés en France. — Leur conduite. — Fuite à Beauvais et au Mesnil. — Une journée à Dreux. — Retour à Paris. — L'abbé de Montesquiou. — Un colonel russe. — Entrée de Monsieur. — Louis XVIII à Compiègne. — La déclaration de Saint-Ouen. — Le Roi à Paris. — Les ministres.

C'est dans l'été de cette année que mourut d'une terrible chute, en Italie (1), le froid, sec et correct auteur du gros poème de *la Navigation*, Esménard, qui faisait de l'imagination comme on fait des souliers, pâle sosie de l'abbé Delille, qui m'aurait dégoûté du classique si je le portais moins *intus et in cute;* d'ailleurs ambitieux, égoïste, envieux, plat courtisan et assez mauvais homme. Chateaubriand lui succéda à l'Institut.

Voilà tout ce qui me revient des annales des salons. Quant à celles de l'histoire, l'horizon se chargeait de nuages au nord. Depuis que l'Autriche était devenue un humble allié, la Prusse un vassal humilié, et le corps germanique une confédération flexible aux ordres de son nouveau protecteur, il ne restait plus de barrière entre les deux inséparables amis Alexandre et Bonaparte, et on sait, en politique, ce que c'est que les amis devenus frontière l'un de l'autre.

Le blocus continental de l'Angleterre était assurément une idée de génie, une conception belle et gigantesque. Son seul défaut était d'être impossible; il y fallait associer trop de volontés ou courber trop d'esclavages.

La Russie, tout en exécutant les conditions du dernier traité,

(1) Le 25 juin 1811. *(Ed.)*

sentait onéreusement le poids d'un embargo qui soulevait ses peuples et les ruinait plus que l'Angleterre. Alexandre fléchissait par degrés sur cette prohibition. Mais Bonaparte était inflexible là-dessus; il eût conquis le monde pour le fermer à l'acier de Birmingham et à l'étain de Cornouailles. Tout présageait donc un choc prochain entre ces deux colosses.

Notre vie de cet hiver fut exactement calquée sur celle des années précédentes : mêmes amis, mêmes liaisons, mêmes dîneurs, mêmes soupeurs; Mme de La Briche seule nous manquait. L'excellente femme, toujours courageuse et toujours bottée, était allée passer l'hiver à Bourbon-Vendée pour faire l'éducation ministérielle de sa jeune préfète. Pendant ce temps, Constance d'Houdetot, la seconde des cinq, épousait un M. Germain, fils du fameux orfèvre et chambellan de Bonaparte. La préfecture de Mâcon et, je crois même, un titre de comte (car il n'y avait pas un d'Houdetot qui n'eût quelque parcelle de l'étoile de Mme de La Briche), faisaient de ce jeune chambellan un petit fat de belle taille et de jolie figure, décidant, tranchant, parlant haut et beaucoup, le dos à la cheminée de sa tante, en face et au nez des deux nobles faubourgs ébahis et émerveillés comme les autres. Je disais de lui : « Quand on ne peut pas être fier, on est impertinent (1). »

Je profite de l'à-propos pour couler à fond les étranges mariages du reste de cette tribu. L'aînée de toutes, Élisa, la compagne inséparable de son aïeule, bonne et douce fille qui eût été belle sans les boutons qui couvraient sa figure, d'ailleurs pleine de raison avec un esprit médiocre, épousa un M. de Bazancourt, gentilhomme picard, l'un des juges du duc d'Enghien; bon gros homme, à cela près (2). Elle ne l'apprit que mariée, mais son frère et Mathieu Molé le surent la veille. L'un était préfet de Gand, l'autre directeur général des ponts et chaussées. Parler, c'était rompre, et rompre avec le maître même; ils se turent et aimèrent mieux sacrifier cette pauvre fille que leurs places. D'ailleurs, Bazancourt

(1) Auguste-Jean, comte Germain (1786-1821), épousa Constance-Jeanne d'Houdetot le 24 février 1812. Chambellan et officier d'ordonnance de Napoléon, fait comte de Montforton avec majorat (19 décembre 1809), préfet de Saône-et-Loire (8 juin 1814), de Seine-et-Marne (12 juillet 1815), il fut créé pair le 5 mars 1819. *(Ed.)*

(2) Il était colonel du 4e régiment d'infanterie légère, et les membres de la commission militaire furent les colonels des régiments en garnison à Paris. *(Ed.)*

se conduisit fort bien. Toutes les portes lui furent fermées. Fouché sollicita de lui des délations; il se tut, se dit content de tout le monde et nous couvrit tous du crédit de son crime.

La quatrième, Céline, petite poupée charmante, fut mariée à un M. Langlois d'Amilly, célèbre par les plus belles jambes de France. La chronique n'en a rien dit de plus.

Enfin, la dernière, Ernestine, point jolie, mais fille de sens et de mérite, en dépit de son père et de sa mère, épousa un Suisse, grand amateur de musique et joli homme, qui avait hérité d'un premier mariage en Angleterre une belle fortune et le nom de Flemming.

Un autre mariage de cet hiver, ce fut celui du marquis de Foresta, d'une bonne famille de Provence, garçon d'esprit, quoique auteur d'un médiocre ouvrage sur la Sicile et nourri jusqu'à l'exaltation de tous nos sentiments, quoique parent des Rémusat dont la faveur l'aurait porté à tout, s'il n'eût pas mieux aimé être pauvre que préfet ou receveur général (1). J'avais connu vingt ans auparavant, chez Mme Saurin, une jeune Mme de Souville, fille de la belle Mme Broutin, ni laide, ni jolie, petit midshipman en jupe, veuve d'un gouverneur de l'île de France qu'on lui tua en duel à son retour. Elle avait deux filles. L'aînée était belle, douce, aimable, faite au tour, la modestie et la raison même; Foresta l'épousa et ils vécurent fort heureux, fort aimés et recherchés. Après la Restauration, le mari eut une bonne place, la femme fut sous-gouvernante des enfants du duc de Berry. La cadette était laide et spirituelle, originale, caustique, hardie; notre bonne duchesse de Rohan l'avait recueillie, aimée, comblée, jusqu'à ce qu'à bout de martyre, elle dût la céder a Mme de Damas, qui à son tour la céda je ne sais plus à qui.

Nous aurions voulu marier également notre excellent Dorion, si généralement aimé et estimé, et qui, à quarante-cinq ans, était libre comme l'air, avec l'esprit le plus amène et les principes les plus fermes. C'étaient l'honneur, la vertu, la vraie philosophie en personne; helléniste, musicien, diplomate et employé comme tel;

(1) Marie-Joseph, marquis de Foresta, préfet de divers départements sous la Restauration, gentilhomme ordinaire de la chambre du roi, attaché jusqu'à sa mort (1858) à la personne du comte de Chambord; il avait dédié ses *Lettres sur la Sicile* à la duchesse de Berry. *(Ed.)*

l'être le plus doux et le plus modeste que j'aie connu. Je ne lui ai découvert que deux défauts : l'un, de ne vouloir rien toucher de ce qu'il mangeait (nous lui avions fait faire par plaisanterie des petites pinces à asperges et à artichauts); l'autre, de vouloir faire des vers. Deux poèmes épiques, la *Bataille d'Hastings* et la *Prise de Palmyre*, déposent encore contre sa mémoire. Ils étaient pleins de labeur, d'érudition, de conscience; il n'en parlait jamais, on ne lui en parlait jamais et il ne vous en aimait pas moins. Ce trait de caractère est peut-être unique. Pourtant, cet hiver, le perfide, qui faisait quelque cas de mon jugement, retarda, beaucoup trop obligeamment, la lecture d'un de ses chants chez Mme de Damas pour attendre mon retour de Bourneville où je faisais toujours quelques courses.

Gratz, 28 octobre 1840. — Cependant, la guerre de Russie était mûre. Bonaparte, presque toujours malade en temps de paix, disait en se déboutonnant : « Il faut que je fasse la guerre. » Il avait 400 millions en petits barils d'or dans ses caves sous la garde de l'excellent La Bouillerie, le plus fidèle des trésoriers et un des hommes les plus droits, simples, loyaux et sages que j'aie connus. Un jour que l'empereur faisait avec lui le compte de ses trésors : « Vous voyez tous ces barils, lui dit-il. Hé bien, à la fin de la campagne, il n'en restera pas un. — Sire, reprit le bon trésorier, il y aurait un moyen de les garder. — Et lequel? — Ce serait de ne pas faire la guerre. — Vous êtes un bon homme », lui dit l'empereur, en lui frappant sur l'épaule.

L'envoyé russe Tschernitscheff avait, avant de quitter Paris, acheté très cher d'un commis de la guerre une copie du plan de campagne de Bonaparte. A peine était-il parti que la mèche fut éventée. Le commis eut la tête coupée; mais le télégraphe eut beau jouer : le Russe avait fait diligence et passé la frontière avant que fût arrivé l'ordre de l'arrêter. Il fallut tout recommencer. Il eût peut-être été plus habile de ne rien changer (1).

Dans le courant du mois de mai, peu après notre retour à Bourneville, je fus obligé de me séparer de mon régisseur-gendarme, l'honnête Ruelle, brave homme, qui m'est même resté attaché,

(1) Lire sur cet épisode VANDAL, *Napoléon et Alexandre Ier*, vol. III, p. 306 321. *(Ed.)*

mais d'une susceptibilité qui avait fini par le rendre ingouvernable. Je pris un nouveau régisseur sur la parole de Moutonnet. Je ne sais si j'ai parlé quelque part de cet excellent homme. C'était le Corvisart, le Dupuytren et l'Orfila de mon troupeau et de toute la partie quadrupède de mon exploitation. Vétérinaire du premier ordre et appelé à quinze lieues à la ronde, il avait dû ses talents à la bourse et sa place au crédit de M. de Chemilly. Il lui devait aussi une bonne maison dans le hameau de Bourneville, et la reconnaissance de ce brave homme et de sa femme, qui le valait bien, était substituée au château. C'était un cœur droit et chaud, une âme loyale et intègre. Il avait reçu sa maison par bail à cens avant la Révolution. Les lois révolutionnaires la lui donnaient sans rien payer, et ma terre, comme bien d'autres, avait perdu beaucoup de petites propriétés de cette nature. Il vint de lui-même m'en rembourser le prix, sans avoir jamais étudié l'adage *Summum jus, summa injuria.*

Moutonnet me remet en mémoire son voisin que je n'aurais pas dû oublier non plus; Gabriel, autre élève de M. de Chemilly, qui avait apparemment, mais en cela seul, la main heureuse. Il avait été longtemps piqueur de cet anglomane et s'entendait merveilleusement à dresser, à gouverner, à mener et à soigner les chevaux. Je l'avais attaché à ma glèbe; je lui louai à bon marché mon tournebride, un pré, quelques terres; il faisait bien ses affaires, il se tenait pour enfant de la maison et se serait mis au feu pour nous. C'était encore une de ces âmes d'or dont la Révolution a éteint la race. Dix-huit ans plus tard, quand je quittai la France, il pleurait de ne pouvoir me suivre.

Pour en revenir à Moutonnet, comme je lui aurais confié ma fortune, comme il passait sa vie dans ma ferme de Bourneville, j'acceptai les yeux fermés le régisseur qu'il me recommandait, le sieur Defrance. Intelligent, actif, soumis, ponctuel, Defrance écrivait, comptait, chiffrait à miracle et très vite; du reste, le plus insigne fripon qui soit jamais entré chez moi, très adroit, patelin; ce qui, en dépit de l'ordre que je mettais à tout, fit durer sa fusée pendant cinq ou six ans, avant qu'elle éclatât. Moutonnet en fut plus malheureux que moi.

Revenons aux affaires publiques. Le 23 juin, Bonaparte étalait sur la rive du Niémen quatre cent mille Français, la plus brillante

armée qu'on eût assurément jamais vue, et dont il eût pu dire, hélas! ce qu'il avait dit à La Bouillerie de ses quatre cents millions. Il y joignit les contingents de l'Italie, de la Prusse, de l'Autriche et de la Confédération germanique. Cet homme roulait, comme un torrent, tout l'univers avec lui. Il avait, avant de quitter Paris, enrôlé par force cent cinquante jeunes gens les plus titrés de France en leur envoyant des brevets d'officiers. C'étaient des otages du faubourg Saint-Germain. Cette fleur de la noblesse partait, comme les conscrits, désespérée et furieuse, et revenait au bout de six mois enivrée de gloire, avide de combats et enthousiaste de l'Empire : horrible, mais excellente politique!

Bonaparte passa le Niémen, occupa Vilna et la Lithuanie, entra dans Smolensk. Il avait ainsi accompli la plus importante conquête des siècles modernes, rejeté la Russie dans ses anciennes limites, acquis le droit et la puissance de reconstituer derrière son innombrable armée cette Pologne alors ivre de joie et de dévouement, de faire de cette alliée naturelle et nécessaire de la France une forterese avancée qui servirait de rempart contre la Russie et de garantie contre l'empire germanique. On ne peut douter que cette idée ne soit entrée dans la tête de Bonaparte; l'ambassade de l'abbé de Pradt à Varsovie le prouve suffisamment; mais on ne peut douter aussi que cette ambassade d'un Pantalon intrigant n'eut d'autre but que de susciter en Pologne un soulèvement favorable aux armées françaises, et que le projet de recréer la Pologne fut ajourné. Bonaparte lâcha la proie pour l'ombre, et de la plus glorieuse et florissante campagne, du germe assuré d'une longue paix, d'une magnifique restauration européenne, il ne tira que la plus épouvantable catastrophe qu'eût encore éprouvée la France. Son expédition gigantesque devint celle de Cambyse en Égypte. Tandis que ce glorieux fou croyait dominer la Russie dans Moscou, tandis qu'il y signait des nominations de notaires et des ordonnances de théâtre, tandis qu'il y faisait jouer des vaudevilles, Alexandre amusait son ambassadeur Lauriston, et Rostopchine brûlait la ville. On a compté facilement le nombre de ceux qui revirent la France; on n'a pu compter la foule de ceux qui restèrent; on n'a pu savoir que deux ans plus tard le nombre de ceux qui sauvèrent leur vie par l'esclavage. Ce fut au milieu de désastres inouïs dans l'histoire de France que l'homme fatal abandonna sans bruit

son armée débandée, pour venir, incognito, lui troisième, dans une petite calèche, se montrer à l'improviste aux Tuileries, d'où la conspiration de Malet avait été bien près de le chasser. Si elle eût réussi, il serait tombé de son empyrée dans quelque lande de la Pologne; il eût fini comme il avait commencé; il eût péri comme il était né. Le ciel nous refusa cette justice.

Le deuil était dans toutes les familles, et, le dernier degré de la consolation, d'espérer ses fils en Sibérie. Louis de Romeuf avait péri à la bataille de la Moskova; Aimery de Fezensac était prisonnier en Pologne (1); le jeune Villeblanche avait eu la tête emportée près de Vilna. Un vieux valet de chambre de Mme Pastoret avait voulu suivre son fils Amédée pour en répondre; le malheureux fut perdu, on ne le revit jamais. Ma mémoire pourrait m'en fournir d'autres sans sortir de mon cercle étroit. Jugez de la France!

L'hiver de Paris fut morne et triste. Nous passâmes une partie du nôtre à la campagne, fort préoccupés d'un avenir qui devenait d'autant plus effrayant qu'on voyait Bonaparte redoubler d'ardeur pour la guerre et rejeter toute ouverture de paix. La conscription achevait de dévaster les campagnes. Tout âge, toute taille, des enfants, des nains, quittaient la herse ou la charrue pour se traîner aux boucheries du printemps, et la campagne prochaine ne promettait qu'un coup de dés où se jouerait à pair ou non la destinée de la France.

Le monde allait pourtant son train, et on se mariait comme de coutume. Au mois de janvier 1812, mon vieil ami Tourolle maria son aimable Caroline malgré lui et malgré elle à son gros cousin le bon Charles de Crisenoy, excellent garçon, plein de dévotion, de sens, d'honneur et d'appétit, un peu commun, un peu ennuyeux, mangeant comme six, épais en tout sauf sur la musique, qui était innée en lui; don du ciel, bien superflu dans ce ménage, où le beau-père n'avait jamais pu articuler un son juste et où la femme n'avait pas plus d'oreille que son père. Pour Caroline, elle était svelte, frêle, gracieuse, pleine de gentillesse et de mignardise, l'esprit aimable, gai, tourné à la douce plaisanterie, un peu romanesque,

(1) Fezensac, qui avait alors vingt-six ans, ne fut pas fait prisonnier. Il était colonel du 4e régiment de ligne et il se conduisit si bien que Ney le regardait comme un vieux colonel. Cf. son *Journal de la campagne de Russie* et ses *Souvenirs militaires de 1804 à 1814*, dont le livre deuxième renferme ce *Journal*. *(Ed.)*

et qui s'était fait sans doute quelque Amadis d'autres dimensions que son cousin. Les Rosambo m'avaient chargé de la marier à l'aîné de leurs neveux, Christian de Chateaubriand. Le mariage plaisait à Tourolle, et il convenait sur tous les points. Mais cet excellent jeune homme était déjà féru de l'héroïsme dévot qui lui a fait depuis prendre l'habit de jésuite et résigner sa fortune à son frère (1). Tourolle devait beaucoup à sa sœur qui avait adopté au berceau sa fille, orpheline de sa mère. Caroline, couvée, soignée, élevée par elle, était devenue bien plus la fille de sa tante que celle de son père; et Mme de Crisenoy, toute ronde et courte qu'elle était, n'en était pas moins une maîtresse femme, sèche, impérieuse, janséniste, pleine de bonnes qualités dures et de vertus sévères, qui, ayant pris au tragique le deuil du plus aimable et du plus beau des maris, s'était retirée du monde avec ses fils, sa nièce et l'abbé de Lostanges, ce chrétien aimable et spirituel, depuis évêque de Périgueux, ancien ami de la famille, qui, ruiné par l'émigration, avait oublié son rang, pour se consacrer à l'éducation de ces enfants. Mme de Crisenoy voulait marier Caroline à son fils aîné. La reconnaissance de la fille et du père fit le reste. Cette pauvre petite ne fut pas malheureuse et ne fut pas heureuse. *Incomprise* par son mari, elle se rétrécit dans ses bornes et sous le joug de sa tante; c'était une petite fleur fanée avant d'être éclose. Son second enfant lui coûta la vie, sans qu'elle eût connu autre chose que les devoirs.

Au mois de février, nous perdîmes Mme d'Houdetot. Elle mourut comme elle avait vécu, l'âme toujours vive, la tête légère, le cœur malléable, l'esprit prompt, fin et sans étendue, le caractère doux, facile et sincère, superstitieuse, et ne manquant jamais, avant d'entrer au lit, de frapper trois fois du talon et de jeter trois épingles par-dessus son épaule. Telle qu'elle était, elle méritait des amis; elle en avait beaucoup et n'en perdait pas, car jamais femme n'a mieux su soigner, cultiver et exploiter l'amitié. Avec elle s'éteignit la dernière trace de ces cercles enchanteurs qui, par l'esprit et l'urbanité, étaient la capitale de Paris et faisaient de Paris la capitale de l'Europe.

La société perdit encore au mois d'avril deux de ses anciennes

(1) Christian de Chateaubriand (1791-1843), capitaine de la garde royale en 1818, démissionna en 1824 pour entrer dans la Compagnie de Jésus. *(Ed.)*

fleurs; l'une, la marquise d'Andlau, la seconde fille d'Helvétius (1), mère de notre amie Henriette de Rosambo, de sa sœur d'Orglandes et de ses deux frères Félix et Gustave. Elle avait été charmante, la fleur des pois, l'idole des beaux, fort coquette. Devenue vieille, quoique presque encore belle, elle était restée le centre d'un cercle aimable qui s'évanouit avec elle; car la Révolution n'a rien laissé d'héréditaire, pas même des habitudes, des idées, des goûts, des attachements. L'autre était l'aimable abbé Gaston de Damas, le cadet des deux frères Charles et Roger. Né pour les abbayes et les archevêchés, la Révolution ne lui avait laissé tout jeune encore que la tonsure. C'était un de ces aimables et galants abbés de cour dont elle a brisé le moule. Il avait gardé la grâce, la légèreté, l'insouciance du bon temps, et il y joignait la bonté, la franchise et la loyauté inhérentes à cette bonne et aimable race. Ce fut une perte irréparable pour sa sœur de Simiane dont il partageait et animait la solitude.

Enfin, pour achever cette liste mortuaire, le mois de mai enleva à la France le dernier de ses poètes célèbres, l'abbé Delille, cet enfant aveugle de soixante-quatorze ans, qui faisait ses vers en déclamant, gesticulant et marchant; homme en qui tout était puéril et léger, hors le talent et l'attachement inébranlable aux vieux devoirs et aux vieilles doctrines. Avec un extérieur mobile, impétueux et passionné, c'était un poète toujours froid, exact et didactique. Quelque sujet qu'il ait traité, il n'a atteint l'*æstro poetico* qu'au service de Virgile et de Milton. Tout son génie est dans le style; son talent, dans la difficulté vaincue qui n'est beauté que dans notre langue indigente. Il a de la grâce dans le genre descriptif; il est souvent traînant, médiocre ou forcé dans les autres genres, où il montre moins l'imagination que l'envie d'en avoir. C'était le dernier des classiques. Les carbonari de la littérature sont nés de ses cendres, et ce n'est qu'après lui que les muses ont commencé à croasser en France. Il disait ses vers avec une perfection inimitable. Lorsqu'il imprima le poème des *Jardins*, il arriva à la campagne chez mon père, triomphant, ivre de joie d'en avoir reçu 100 louis; c'était dix fois plus qu'il ne croyait valoir.

(1) Voir sur elle, sur ses enfants, et sur la descendance d'Helvétius, le livre de Charles Nauroy, *Révolutionnaires*, p. 253-267, et *le Curieux*, du même auteur, II, p. 106-110. *(Ed.)*

Depuis, il suivit à Constantinople le marquis de Choiseul-Gouffier, qui le soignait et le gouvernait comme un enfant qu'il était. On lui défendait le café dont il raffolait et qui était mortel pour son petit corps grêle et débile, auquel il ne manquait que d'être tortu pour ressembler à Pope en toutes choses. Or, tous les après-dîners, il faussait compagnie sous prétexte de promenade; on le suivit et on le trouva conversant par gestes avec un vieux Turc qui vendait du café à la porte du jardin de l'ambassade. Devenu vieux, sans autre fortune que ses œuvres, — il était bâtard et venu jeune et à pied d'Aigueperse en Beaujolais, — il épousa (il n'était pas dans les ordres) une prétendue nièce, espèce de mégère qui le faisait enrager, coucher, lever, manger, dormir et surtout écrire des vers dont elle faisait commerce. Ses disciples rendirent de grands honneurs à sa cendre et l'Académie le remplaça par le bon petit Campenon pour lequel on fit ces deux vers :

> Au fauteuil de Delille on assoit Campenon;
> Est-il assez étroit pour qu'il s'y campe? — Non.

Pour ce qui est des vivants, Bonaparte, avant de partir pour l'Allemagne, fit force promotions dans le cercle de mes connaissances. Barante fut nommé préfet de Nantes; Frédéric d'Houdetot de Bruxelles; Pasquier, de Versailles. Mathieu Molé eut le portefeuille de l'intérieur, auquel on joignit deux mois après (en juin) celui de la justice par intérim. Il touchait ainsi au but constant de sa plus haute ambition.

Pendant ce temps, à Livry, se filait, dans un incognito romanesque, le mariage de Mme de Vogüé avec César de Chastellux. La pauvre comtesse de Damas cultivait saintement les allures du veuvage et veillait sur son Artémise, comme le dragon des Hespérides; mais, la nuit, le comte Charles de Damas ouvrait une petite porte du parc pour introduire César de Chastellux dans son appartement où la jeune veuve était admise en tiers. Tant fut causé de cette manière en tout bien et tout honneur, et avec un père pour entremetteur, que le mariage se conclut (il se fit au mois de novembre suivant), et qu'il ne resta que la plus grande des difficultés, celle d'informer la mère. Cette difficulté fut une espèce de révolution. Sa fille enlevée aurait moins pétrifié l'austère Mme de Damas que sa fille remariée. César de Chastellux était le plus honnête des

hommes, le meilleur des maris, le plus attentif des gendres; elle ne lui pardonna jamais du fond du cœur. Elle finit par se résigner, par lui rendre justice; elle ne l'aima jamais. Il était moins sylphe que le pauvre Vogüé; il mangeait plus solidement. Un jour que je dînais chez elle et auprès d'elle, César était en face; tout à coup, elle me saisit la main en me disant de son ton solennel : « Comme il mange! » C'était un homme jugé (1).

Un procès entamé entre Mathieu Molé et son beau-frère Lamoignon faisait alors quelque impression dans Paris. Mathieu me le raconta si bien dans ce temps où il faisait cas de mon amitié et état de mon jugement, que je le retrouve assez net dans ma mémoire; et, quoique j'aie depuis presque autant méprisé M. le comte Molé que j'aimais alors Mathieu, je veux consigner ici la justice que je lui rendis presque seul alors.

Avant la Révolution, deux substitutions existaient au profit des deux enfants du président de Champlatreux : l'une, directe, de 60,000 livres de rentes, en faveur du fils; l'autre, de 30,000 livres de rentes, faite postérieuseusement et à titre d'indemnité, par une tante en faveur de la fille. La Révolution abolit les substitutions, conduisit le président de Champlatreux à l'échafaud, confisqua ses biens, puis les rendit aux enfants en deux parts égales. Il n'en fut pas de même de la substitution de la tante morte dans son lit; elle n'avait été ni confisquée, ni infirmée, ni attaquée, et Mlle Molé, en partageant la succession de son père, s'était trouvée de 30,000 livres de rentes plus riche que son frère. Mathieu s'était incliné. Mais depuis il fut plus sensiblement lésé. On avait, dans les partages, par un abus scandaleux, évalué juste à la même valeur (250,000 francs) l'hôtel Molé, qui, avec son vaste jardin, s'étend de la rue Saint-Dominique à la rue de l'Université, que Cambacérès acheta depuis 350,000 francs et qui vaut aujourd'hui plus du double; et le grand château de Champlatreux, converti par la nation en hôpital militaire et rendu par elle sans un meuble et dans un délabrement affreux. Or, personne n'ignore que, dans les grandes propriétés, l'usage était que le château, considéré comme appendice indispensable, fût toujours compté pour rien dans l'évaluation générale. Mathieu, à peine marié, presque

(1) César-Laurent, comte de Chastellux (1780-1854), maréchal de camp (1821), devait être pair de France (1823). *(Ed.)*

enfant encore, amoureux du manoir de ses pères et fort mal conseillé, avait accepté cet échange ruineux, qui lui imposait de grandes charges sans revenus, et donnait à sa sœur 15 ou 20,000 francs de rentes de plus. Tel était l'état des choses quand, au commencement de 1813, Christian voulut vendre la moitié de la terre de Champlatreux ; c'étaient d'excellentes terres et les plus beaux bois du monde. Mathieu, qui n'avait jamais rêvé que la réunion de ces deux moitiés, offrit 650,000 francs à son beau-frère. Christian demanda 700,000 francs, et, sur le refus de Mathieu, vendit immédiatement les terres à l'écorché. Furieux d'un si mauvais procédé de la part d'un homme qui avait épousé sa sœur sans posséder un sou (on sait que le garde des sceaux, son père, est mort ruiné) et qui se trouvait aujourd'hui si riche à ses dépens, Molé fait consulter les deux substitutions, apprend que celle de sa sœur n'est pas moins caduque que la sienne et entame un procès en restitution. Son avoué demandait 600,000 livres de capitaux et 500,000 livres de fruits. Tout le droit était de son côté; l'événement ne pouvait être douteux, et il eût enlevé à Louise de Lamoignon les deux tiers de sa fortune. Le portefeuille de la justice intervint fort heureusement pour elle. Molé, arrivé à la tête de la magistrature, se refusa aussitôt à tout procès, et déclara hautement qu'il accepterait les yeux fermés toute transaction qui lui serait proposée par sa sœur. Cette transaction fut qu'on lui céderait pour 125,000 francs les bois de Champlatreux estimés à 250,000 dans les partages. Cela était noble, désintéressé, digne de son nom et de son aïeul. Mais Molé n'était pas aimé; le monde se déchaîna contre lui, et chacun plaignit l'aimable et doux Christian qui s'était conduit comme un Arabe. Je crois que sa pauvre petite femme eut moins de torts que de chagrins dans cette affaire. Elle subissait alors un autre procès où elle perdit plus que sa fortune. Paris a beaucoup parlé de certains événements que je n'ai jamais connus que par la retraite profonde et la haute dévotion où leur éclat la précipita et dont elle n'est plus sortie. Sa fille, encore enfant alors et très jolie, et depuis laide, a épousé Raymond de Ségur, bon sujet sans fortune qui prit le monde de Lamoignon. Il était fils d'Octave de Ségur dont on sait les aventures d'Amadis et de *beau ténébreux,* ainsi que celles de sa femme, charmante et digne fille de Mme d'Aguesseau, longtemps l'Égérie de son cousin

Mathieu, et qui savait beaucoup mieux que sa petite cousine de Lamoignon vivre en bonne intelligence avec certaines difficultés. Pourquoi ne profiterai-je pas de cet à-propos qui ne s'offrira plus pour dire, chemin faisant, deux mots de son honnête mère?

Tout le monde a vu et connu Mme d'Aguesseau (1), très digne sœur de la bonne Mme de C..., avec cette seule différence entre elles, que la seconde était restée de ses aventures anglaises une bonne, simple et douce personne, et que l'autre en était revenue avec un vernis d'impudence qui semblait vouloir compenser la réputation par l'impertinence. Elle était de tout et partout. Elle avait ramené de Londres une petite personne fort jolie, dite Georgine, de figure anglaise. Elle la produisait, la menait, la montrait comme sa fille adoptive. Cependant, tout cela ne passait pas les salons, et, quand il fallut marier cette belle enfant d'origine incertaine, mi-partie de France et d'Angleterre, on ne trouva qu'un gentilhomme périgourdin, parent de Pourceaugnac, avec lequel elle alla, je crois, vivre à Brive ou à Périgueux. Quand M. d'Aguesseau mourut, elle ne prit pas le deuil, et quelques gens s'en étonnaient : « Mais, dit en riant Mme de Nansouty, c'est qu'il doit être son père à la mode de Bretagne. »

En voilà assez sur cette famille, et je reviens à Mathieu Molé. Au mois d'octobre, il fut déclaré ministre de la justice et résigna le portefeuille de l'intérieur. D'après ce que je savais à fond de ses idées et de sa pratique en fait d'administration, je fus charmé qu'il quittât un ministère qui touche à tout et où la partie administrative prévaut de beaucoup sur la partie spéculative. Je connaissais assez sa mesure, qu'il connaissait fort peu lui-même, pour être assuré qu'il n'aurait d'un L'Hôpital et d'un Molé que la figure grave et magistrale ; qu'il garderait sous la simarre et les intrigants et les influences féminines, Laborie, Mme Boni de Castellane, etc., et qu'il n'émanerait de son cabinet ni ordonnance de Blois, ni ordonnance de Moulins. Mais enfin, il avait désiré ardemment cette place. C'était la joie de toute sa famille et je l'aimais trop alors pour ne pas m'en réjouir aussi, si je n'avais pas vu sous ce siège honorable la France craquant jusque dans ses fondements et près de crouler en débris.

(1) Marie-Catherine de Lamoignon (1759-1849), femme du marquis d'Aguesseau, avocat général au Parlement, qui fut académicien, député, sénateur et pair. *(Ed.)*

Il n'en était pas ainsi de la famille de La Briche. Elle se croyait, place Vendôme, à l'hôtel de la Chancellerie, de telles racines qu'au commencement de l'hiver suivant Mme Molé, nous montrant avec complaisance l'arrangement tout frais d'un bas entresol où elle logeait au-dessous des appartements de réception, ajoutait avec un soupir : « Il n'y a qu'un inconvénient, c'est que je n'aurai pas de quoi y loger ma fille mariée. » Clotilde avait deux ans ! Il ne lui fallait que seize ans de ministère pour atteindre ce moment embarrassant ! Et cependant les alliés étaient sur le Rhin. La bataille de Leipzig avait prononcé en dernier ressort le jugement de Bonaparte et de la France. Le 1er janvier 1814, les Autrichiens, les Russes et les Prussiens passaient le Rhin !

Nous étions retournés à Paris dans le courant de décembre, quelque temps après la famille Rosambo, qu'une ancienne amitié avec M. Bertrand de Moleville, fils du ministre de Louis XVI, avait conduite à Toulouse, où Henriette de Rosambo était accouchée au mois de juillet de son dernier enfant, Madeleine, aujourd'hui la comtesse de Bernis. Il n'y avait à Paris ni soupers, ni bals, ni société quelconque. On se voyait en petit comité ; on se disait tout bas les nouvelles qu'on attrapait à la volée, car journaux, lettres, conversations, tout était muet. Il n'y avait qu'un genre de nouvelles qui se propageait avec une affreuse rapidité, parce que le gouvernement prenait un soin merveilleux de les répandre, de les grossir ou de les inventer : c'étaient les dévastations, les massacres, les incendies des troupes alliées.

Les amateurs disent que cette campagne d'hiver fut la plus savante que Bonaparte eût faite. Cela peut être, puisque c'est la seule où il n'eut pas pour lui le nombre, la saison, l'enthousiasme des siens et la peur des autres. Quoi qu'il en soit, le résultat ne pouvait être douteux. Tout véritable ami de la patrie n'aspirait plus qu'à voir tomber à quelque prix, par quelque main que ce fût, le Corse qui depuis treize ans faisait de la France ce qu'était l'Italie sous Néron ou sous Domitien : une nation esclave au logis et maîtresse au dehors. Il faut le dire : ce patriotisme n'acceptait le triomphe des alliés que comme une grande calamité envoyée par Dieu, pour anéantir une calamité beaucoup plus grande encore. Il ne voyait dans la victoire des coalisés que la libération, non l'asservissement de son pays. Rien ne pouvait égaler les humilia-

tions que la France avait endurées, et le vrai patriote était celui qui voulait, coûte que coûte, et au prix de sa propre ruine, rétablir la patrie sur ses anciens fondements, l'arracher au joug sanglant d'un parvenu étranger, et la rendre aux Bourbons, au légitime souverain.

Cependant, les forces alliées s'avançaient en tâtonnant; elles occupaient la Champagne. Le château de Brienne, le domicile de notre amie, Mme Auguste de Montbreton, avait reçu et payé assez chèrement leur visite. Non, toutefois, qu'on y eût pillé, brûlé ni tué. Les récits que je tiens d'elle-même prouvent avec quel soin paternel les imprimés de la police décuplaient ces sortes de calamités. Quelques mois après, Boissy d'Anglas, dont un détachement autrichien avait occupé la maison de campagne près de Luciennes, disait amèrement à son fils, qui avait fait la campagne de Russie : « Ils ont bu mon vin, mangé mes fruits, ils ont brûlé mon bois. — N'ont-ils fait que cela? lui répondit son fils : eh bien, soyez content, car ces gens-là ne savent pas leur métier. Chez eux, nous en faisions autant, mais, outre cela, nous violions les femmes, coupions les arbres et brûlions les maisons. » Un colonel de la garde russe qui logea chez moi à Paris, au printemps suivant, nous racontait que son régisseur, faute d'avoir pu satisfaire à une réquisition des Français, fut crucifié par eux sur la porte du château; qu'ensuite, ils réunirent toutes les jeunes femmes du lieu dans une église, les violèrent et finirent par mettre le feu à l'édifice. Je ne veux plus citer qu'un petit trait : quand les troupes alliées firent quelque temps après le mouvement qui les jeta sur Bourneville, elles séjournèrent deux jours au petit château du Gué-à-Tresmes. Un corps français les débusqua; il trouva le château bien conservé, bien meublé et tout intact, jusqu'à une provision de bois dont les alliés n'avaient brûlé que quelques bûches; il dévasta le château et se chauffa avec les meubles.

Pour moi, l'idée ne me vint pas de prendre une précaution quelconque contre une visite que j'espérais éviter. Ce fut le comte Charles de Damas qui me fit faire attention que les soldats, quand ils étaient dix mille, vingt mille, avaient faim, avaient soif, avaient froid, qu'ils pouvaient même avoir des fantaisies, et qu'enfin, fussent-ils des nonnes ou des ermites, ils marchaient entourés à distance d'un nuage de Cosaques, les meilleures gens du monde,

mais qui n'avaient de paye que ce qu'ils pouvaient prendre. Je le crus, et, le 20 janvier, je partis pour Bourneville, seul avec le fidèle Belguise, le seul homme au monde à qui j'eusse confié mon secret et ma fortune. J'avais donné une commission lointaine au concierge, et, la nuit suivante, nous construisîmes un retranchement invisible dans les greniers; l'autre nuit, nous creusâmes une fosse dans des caves, depuis vingt ans abandonnées; la troisième, nous fîmes une autre fosse dans un massif. Cette dernière reçut une caisse d'argenterie. La cave recéla les vins fins, porcelaines, cristaux, etc., et les pièces les plus importantes de mes archives enfermées dans des boîtes de métal. Nous logeâmes au grenier les meubles les plus précieux.

Le château n'en parut pas démeublé, et je n'avais garde de vouloir qu'il parût l'être, car les maisons les plus maltraitées étaient celles qui se montraient nues avec un aspect de défiance et d'inimitié. Je ne laissai que trop de choses encore, et entre autres des tableaux et des livres que je ne devais plus revoir.

Il était convenu entre nous que je resterais en avant-garde à Bourneville pour y faire les dispositions nécessaires, et que, si l'approche des armées s'annonçait trop menaçante, ma femme se retirerait à Rouen, la première ville de quelque ressource dans la direction opposée. J'avais calculé tout cela de mon mieux. Mais j'avais oublié une seule chose dans mes calculs; c'était la tête de ma bonne chère femme, la personne la plus apte du monde à envisager les choses de leur côté sombre et inquiet : son imagination prenait alors la poste et ne s'arrêtait plus; c'était ce que j'appelais *galoper sur le cheval noir*. Dans ces occasions, la peur lui donnait une grande bravoure pour prendre des partis prompts et décisifs. Un beau matin, tandis que je la croyais faisant ses paquets pour tourner le dos aux armées, je la vis arriver à Bourneville avec enfants et bagages, non certes pour y rester, mais pour m'enlever au danger d'y combattre seul contre cent cinquante mille hommes!

On annonça bientôt l'entrée des Autrichiens à Château-Thierry. Nous recommandâmes au concierge et au régisseur la prudence et la politesse, aux domestiques l'obéissance, aux habitants la résignation, et nous laissâmes le château, sauf les cachettes, dans l'état d'une maison habitée la veille, et prête à recevoir les hôtes de ses maîtres. Le lendemain, nous étions à l'hôtel du *Cygne*, sur la place

de Beauvais. Ma femme voulut camper dans cette ville; mais elle était si pleine qu'aucune auberge ne voulut nous garder. Il fallut chercher un logement et nous ne trouvâmes par grâce qu'une méchante baraque de chanoine où il fallut nous empiler dans une petite rue noire près de la cathédrale. Chacun était tapi dans son trou, le pied en l'air et les chevaux sellés. Le préfet seul y avait encore une maison, mais je me souciais fort peu du neveu de M. Régnier, duc de Massa, ci-devant ministre de la justice. Nous ne voyions personne, hors nos amis, les abbés Clausel (1), deux modèles, l'un de talents, de verve et d'originalité; l'autre, d'esprit. de piété et de modestie; et notre voisine de Corcy (2) qui était venue de Paris avec ses enfants se réfugier chez sa mère, Mme Wallon. Ses poulets nous étaient d'une grande ressource; ils nous apportaient tous les matins les nouvelles de Paris, non en pigeons voyageurs, mais couchés dans une bourriche avec une lettre dans l'estomac; car, à cette époque, la poste n'en recevait guère et en rendait encore moins.

Nous allions de ce train de bivouac depuis une quinzaine de jours, quand, un matin, ma femme avisa un train d'artillerie sur la place de l'hôtel de ville. Il arrivait de Doullens qu'on venait d'évacuer. Elle eut soudain l'idée qu'on voulait mettre Beauvais en état de défense. Un petit M. de Corberon, bon patriote, fidèle bonapartiste et aussi fou qu'on peut l'être en étant un sot, vint lui représenter que le Corps législatif avait décrété que l'armée française était invincible, que la brave ville de Beauvais se défendrait comme une lionne et s'ensevelirait sous ses ruines, etc., etc. Comme ma femme n'avait nulle envie d'être défendue, toute cette bravoure ne fit qu'ajouter à son empressement de partir. Et nous voilà sur la route de Rouen. Nous arrivons à Magny; nous prenons la traverse pour gagner Mantes. Une lieue avant d'y arriver, nous découvrons dans un pli à droite un beau grand vieux château, flanqué d'un joli lac et d'une superbe futaie; c'était le Mesnil, le domaine de nos chers Rosambo. Ils y sont; il faut les embrasser en passant. Nous descendons : les enfants jouaient en traîneau sur la glace du lac; les miens prennent deux traîneaux et se mettent de la partie. Nous déjeunons, nous causons; on nous dételle, on

(1) Frères de Clausel de Coussergues. Voir page 457.
(2) Voir page 290.

nous retient; nous restons. Le lendemain, nous nous trouvons bien, on nous trouve bien; nous convenons de partager la dépense du ménage et nous voilà de nouveau domiciliés.

Je me rappelle, avec une douceur infinie, les six semaines d'un bonheur intime et tranquille qui nous bercèrent dans cette oasis au milieu du bouleversement de la France et qui scellèrent pour jamais notre amitié avec cette excellente famille. J'y continuais l'éducation de mon fils, mes travaux, mes études comme à Paris, comme à Bourneville. Le matin, nous faisions de grandes promenades; nous allions à Mantes chercher nous-mêmes nos correspondances secrètes. Le soir nous réunissait autour d'un grand feu, dans un bon salon bien étoffé, bien clos, bien chaud; je faisais la lecture; nos enfants dansaient. C'est dans ce doux repos que nous reçumes la nouvelle de la dévastation de Bourneville. Mme de Vindé avait une ferme dans le voisinage. Une lettre d'elle nous peignit cette prise de Carthage avec les ménagements de l'amitié, mais avec toute la poésie que son fermier lui avait transmise : mon troupeau de mérinos mis à la broche; mon parc coupé à blanc étoc; je ne sais si la maison n'était pas en cendres! Voici ce qui s'était passé. Les alliés gagnaient Paris par Villers-Cotterets. Un beau château se présente : l'état-major s'y arrête; on l'accueille; il y dîne; il y couche; il y passe trois jours, et l'armée campe, bivouaque et cantonne dans les environs. Les portes de nos appartements nous ont depuis attesté, par leurs noms écrits à la craie, que nous avions eu l'honneur de loger le feld-maréchal Blücher, le prince Guillaume de Prusse et quelques autres chefs. Jusque-là, tout allait bien pour nous comme pour eux; ordre, discipline, ménagements. Mais, dès qu'ils eurent vidé les lieux pour continuer leur marche, les choses changèrent bien de face. Chacun des corps alliés était suivi, entouré à distance, par une nuée de ces cosaques dont les Russes vous disaient tranquillement : « Tuez-en tant que vous voudrez; nous les avons pris sans compter, et nous les rendrons de même. » Un essaim de ces vautours arriva. Au premier bruit de leur apparition, tout le canton se réfugia dans mes bois. Mes ordres, mes leçons, rien n'y fit; concierge, régisseur, jardinier, valets, fermèrent tout, barricadèrent tout et s'enfuirent à toutes jambes, laissant château, ferme, basse-cour, moutons, et vaches, et che-

vaux, et grains, et fourrages à la garde de Dieu et de leurs verrous. A minuit, dix cosaques sautent les murs du parc, arrivent au château, le trouvent désert, enfoncent une croisée, et les voilà dans mon grand salon, au milieu des glaces, des sculptures, des peintures. Cinquante autres surviennent; puis deux cents, puis deux mille, et ils sont en pleine conquête. Alors commença le sac de Troie. Nul Troyen n'y périt. Il faut bien l'avouer, quoique cette science m'ait coûté un peu cher, ces sauvages étaient les meilleurs enfants du monde; ils n'auraient pas tordu le cou à un poulet, donné une chiquenaude à un enfant; ils ne faisaient pas le mal avec science et réflexion et pour le plaisir de mal faire; ils ne gâtaient pas pour gâter, ne brisaient pas pour détruire. J'ai retrouvé mes glaces, mes sculptures, mes peintures intactes; ils avaient même un respect superstitieux pour les arbres ; car, en faisant de grands feux dans ma basse-cour plantée d'arbres superbes, ils appelaient mon jardinier (tout le monde était rentré en voyant qu'ils ne mangeaient personne) pour lui demander s'ils pouvaient se chauffer là ou là sans nuire aux arbres voisins. Cette religion sauva mon parc; pas une branche ne fut cassée. Mais, entre tant de vertus, il leur en manquait une qui ne s'apprend que chez les peuples civilisés : la connaissance du tien et du mien; ou, pour mieux dire, ils n'avaient qu'une de ces deux connaissances, celle du mien, et, ainsi que les enfants, regardaient comme à eux tout ce que leur main pouvait atteindre. En un mot, c'étaient les plus grands voleurs du monde. Toute boiserie où ils soupçonnaient une cache était enfoncée; toute armoire, commode, secrétaire, tiroir, brisés. Rien ne l'eût été si les clefs étaient restées partout. Nous n'avions pas assez estimé les cosaques. Dans mes archives, ils trouvèrent une quantité de boîtes de métal, où gisaient les titres que je n'avais pas enfouis; ils les jugèrent pleines d'or et d'argent, les vidèrent, couvrirent tout le rez-de-chaussée d'une litière de papiers, ne brûlèrent rien, ne déchirèrent rien, et, chose presque fabuleuse, ayant depuis repassé feuille par feuille tous ces papiers recueillis pêle-mêle par mon concierge après leur départ, je les retrouvai tous; rien n'eût attesté le passage d'une armée de cosaques, si les clous de leurs bottes, imprimés dessus, n'eussent témoigné qu'elles étaient venues du fond de l'Ukraine pour estampiller mes titres. Du reste, ma lingerie leur fit des che-

mises; les tentures toutes fraîches de mon petit salon, des vestes, et mes traversins, des pantalons : ils en secouaient la plume, passaient une jambe dans l'un, une jambe dans l'autre, attachaient le tout d'une épingle et couraient. Quant aux bestiaux, aux chevaux et aux ustensiles de toute espèce qu'ils ne pouvaient pas emporter, ils avaient établi une foire dans les deux esplanades qui avoisinaient le château, et c'est là que les vrais voleurs, l'armée de juifs qui marchait à la suite de ces corps, venaient perfectionner le pillage qui eût été dix fois moindre sans eux, en leur achetant une casserole 2 sols, une vache 24 sols, et ainsi du reste. Il est vrai qu'à ces israélites du nord s'en mêlèrent bien quelques-uns du Valois à qui on fit depuis rendre gorge; ce qui me conserva une partie de mes bestiaux. Mon troupeau, qu'on ne comptait sûrement pas emmener en Ukraine, fut ainsi enlevé et recouvré ensuite presque entier.

L'ordre s'était pourtant mis assez promptement dans le désordre; la plus grande partie des cosaques étaient allés, comme les sauterelles, manger d'autres récoltes, et il n'en resta pendant une quinzaine de jours qu'une centaine qui avaient institué la femme de mon régisseur leur ménagère, à la condition de mettre tous les jours la quantité de chandelles requise dans leur pot-au feu. Au reste, j'ai eu depuis la preuve que quelques connaisseurs fraternisaient avec ce peuple barbare. Mes livres et mes tableaux furent examinés par des hommes de goût qui emportèrent ce qu'ils y trouvèrent de mieux, entre autres une superbe flore française et une *Danaé*, charmant tableau de la main de ma mère que j'ai beaucoup regretté.

Il faut dire que cette irruption, qui me fut si funeste, devint une ressource précieuse pour mes domestiques, et dix ans après, toutes les fois que quelque chose se trouvait cassé ou perdu dans la maison, ils n'avaient jamais besoin que de deux mots : « Monsieur, les cosaques. »

Cependant, le dénouement marchait à grands pas. Le 30 mars, Paris capitulait et sa députation entendait ces belles paroles de la bouche de l'homme qui avait sacrifié Moscou pour sauver son Empire : « On ne reçoit à capitulation qu'une ville prise et non une ville délivrée. » Le 31, une armée innombrable traversait lentement, paisiblement les boulevards bordés d'une foule qui agitait des drapeaux blancs en criant : « *Vive le Roi! vivent les Bourbons!* » pour la première fois depuis vingt-deux ans. Le vieux Sacken montrait

aux dames sa cavalerie et leur disait en riant : « Pauvre débris de Sacken » (c'est ainsi qu'on avait fait dépeindre sa division par les journaux). Les jeunes officiers russes les saluaient en leur disant : « Voilà, mesdames, les barbares du Nord. » Paris n'eut jamais un plus grand air de fête. C'est que ce n'était pas une conquête, mais une délivrance; la Révolution, la Terreur, le Directoire, la tyrannie, ving-cinq années de tortures semblaient s'évanouir au rayon d'une nouvelle espérance.

Les environs de Mantes commençaient à perdre leur tranquillité. Des débris de Bonaparte, des corps épars se retiraient en confusion; des déserteurs inondaient les routes et les campagnes; les alliés se cantonnaient aux environs de Paris. Nous quittâmes le Mesnil avec ses hôtes et prîmes la route de Dreux qui nous éloignait des amis comme des ennemis; mais il n'y avait plus moyen de les éviter. Nous trouvâmes cette petite ville dans une confusion horrible. Tout était pêle-mêle dans les rues, hommes, chevaux, voitures, bagages. Au milieu de ce hourvari se promenait, en habit de sous-préfet, un petit homme qu'on n'écoutait guère. En passant avec Rosambo, je le reconnus. C'était Armand Chevalier, dont j'avais pensé faire mon beau-frère. Il était resté tout aussi bête, mais devenu zélé bonapartiste. Mais, pendant que nous badaudions en cherchant des nouvelles qu'on ne trouvait plus nulle part, nous fûmes tout bas avertis qu'en un certain club réfractaire on venait de recevoir un journal. Se douterait-on aujourd'hui qu'un journal a été une rareté en France? Nous y courons; on nous reçoit sur notre mine de rebelles, et nous assistons à la lecture publique de la gazette. Nous apprenons l'entrée des alliés dans Paris, le mouvement royaliste de la capitale, la déclaration des puissances, l'entrée du comte d'Artois dans Nancy, et le mot charmant de ce prince qui en a tant dit : « Rien n'est changé en France; je n'y vois qu'un Français de plus (1). » Tous nos clubistes poussaient des cris de joie; pour moi, je devenais fontaine, et, la lecture finie, je me mis aux genoux du lecteur pour qu'il nous permît de porter un moment ce journal à nos femmes restées à l'auberge. Nous l'emportons. Nous voilà autour d'une table avec nos deux femmes, nos cinq enfants, et dans une parfaite union de

(1) On sait que le mot est de Beugnot. Cf. ses *Mémoires*, p. 456-457. *(Ed.)*

cœurs et de pensées. Je lus, si l'on peut appeler cela lire, car je ne pouvais pas épeler deux lignes de suite, tant les larmes me couvraient les yeux, tant les sanglots me coupaient la voix!

La lecture faite, nous partîmes immédiatement, Rosambo et moi, pour Paris. Il était le plus modeste des hommes et le dernier du monde à se douter qu'il valût quelque chose. Nous faisions, tout en courant la poste, des plans pour la réorganisation de la France, et, notre conversation tournant sur les pays d'États et de là sur les parlements, je n'ai pas oublié que j'employai beaucoup d'éloquence à lui persuader d'accepter la première présidence du parlement de Rennes, si elle lui était offerte. Quelle tête à perruque j'étais!... Je m'imaginais qu'il y aurait contresens à restaurer la légitimité des personnes sans restaurer la légitimité des choses, à replanter une race sans replanter les vieilles institutions. Tout le monde s'y attendait. Ce qui me frappa le plus sur notre route, ce fut de la voir couverte de déserteurs. « Bon, me disais-je, l'armée de Bonaparte s'en va; laissons-la partir et nous formerons après celle du roi. » C'était, je crois, assez bien raisonner, car le seul ennemi à vaincre alors en France, c'était Bonaparte, ou la puissance jacobine qui s'était faite impériale. Mais les cinq hommes qu'on venait d'atteler provisoirement au timon de la France (1) ne voyaient pas les choses du même œil que moi. En descendant de voiture, j'entrai dans le salon de Mme de Damas. La première personne que j'y rencontrai fut l'abbé de Montesquiou, un des cinq rois provisoires, esprit philosophique, scolastique, systématique, spéculatif et surtout contradictif, qui eût été, à la religion près, un excellent argumentateur de concile. Plein de ce que je venais de voir et de conclure, je le félicitai sur le bonheur de voir nos ennemis s'éparpiller d'eux-mêmes. « C'est, me dit-il, monsieur, un grand malheur. Voulez-vous donc que la France se présente désarmée devant les puissances qui l'occupent? — Monsieur, répliquai-je, il importe fort peu à l'honneur de la France qui est intact, puisqu'elle a pris Vienne, Berlin et Moscou, d'avoir cinquante mille fusils contre les alliés qui en ont quatre cent mille; mais il importe beaucoup à son salut de n'avoir pas cinquante mille fusils contre son Roi. » Je n'ai pas besoin d'ajouter que je

(1) Les cinq membres du Gouvernement provisoire étaient Talleyrand, le duc de Dalberg, Beurnonville, Jaucourt et l'abbé de Montesquiou. *(Ed.)*

perdis mon éloquence. Jamais esprit faux et bel esprit ne fut plus fanatique d'entêtement que l'abbé de Montesquiou. On expédia partout des ordres pour renvoyer les déserteurs au drapeau, et Bonaparte reçut, en débarquant à l'île d'Elbe, l'heureuse nouvelle qu'on lui conservait son armée intacte pour qu'il s'en servît dans l'occasion.

Quelques jours après notre retour, la colonie de Dreux se sépara. Mme de Rosambo alla chez son père à Rémalard (1), l'ancien domaine de M. Helvétius dans le Maine, et ma femme revint avec ses enfants me rejoindre à Paris. L'empereur de Russie logeait à l'Élysée, car tant de délicatesse présidait aux procédés des rois dont Bonaparte avait occupé les palais, qu'aucun d'eux ne voulut entrer aux Tuileries. Nous logions à cent pas de l'Élysée, et ce voisinage nous valut d'héberger un colonel de sa garde; c'était le comte de Tschoubert, l'homme le plus poli que j'aie rencontré. Il refusa avec une plaisanterie mêlée d'urbanité mon appartement, ma table, mes fourrages; il se percha malgré moi dans deux chambres que je lui fis meubler au troisième; il n'accepta qu'une écurie pour ses chevaux, et une remise avec quelques bottes de paille pour y coucher les cosaques de la garde, hommes superbes taillés en hercules, doux comme des enfants, qui se mettaient au service de tout le monde et devinrent la coqueluche de mes domestiques. Lui donner ma table. nourrir ses gens, ses chevaux, impossible. Il prenait du thé avec nous le soir et apportait son thé de caravane; il acceptait une invitation à dîner, et il fallait lui faire violence pour qu'il nous amenât un ou deux de ces jeunes officiers russes de si bon ton et de si modestes et élégantes manières!

Cependant, Monsieur, investi de la lieutenance générale du royaume, s'avançait lentement de Nancy vers Paris; car, entouré, pressé, emprisonné par la joie universelle, il disait à ceux qui proposaient des chevaux de poste : « Je ne voyage pas pour arriver. » On s'occupait vivement à Paris de former une garde royale. Le dévouement était tel qu'elle fut improvisée en huit jours. Sept cents hommes des meilleures familles de France furent en huit jours acceptés, équipés, habillés, montés tous à leurs

(1) Rémalard est aujourd'hui un chef-lieu de canton de l'arrondissement de Mortagne (Orne). *(Ed.)*

frais et quelque peu exercés. Le beau duc de Mouchy brigua leur commandement; que ne brigue-t-on pas quand on est Noailles! Mais le pauvre homme était un peu fat, un peu bête, un peu bel esprit, ennemi avoué de mille choses et de mille personnes; partant peu aimé et moins estimé. Le comte Charles de Damas lui fut préféré (1). J'en fus charmé pour lui, le plus loyal et le plus dévoué des hommes, et pour notre amie à qui nulle gloire, grande ou petite, n'était indifférente. Pour moi, ma gloire militaire se borna à reprendre cet habit de garde national que j'avais quitté le 10 août 1792. Ce fut le 10 avril, jour de Pâques, que Monsieur fit son entrée dans Paris. La veille de ce beau jour, notre chère comtesse de Damas avait eu encore une de ces joies glorieuses qui lui faisaient tourner la tête : Monsieur avait couché dans son château de Livry et toute la France y était venue de Paris lui porter ses hommages. Il entra le lendemain par la rue Saint-Denis, escorté par sa nouvelle garde. Il n'y avait pas assez de fenêtres, assez de toits pour contenir la foule enivrée qui s'enrouait à crier. Tout était pavoisé, drapé, tapissé, fleuri, et tous les mouchoirs volaient. C'était un touchant spectacle et plein d'avenir si on l'eût voulu. J'allai le voir dans la foule à la porte Saint-Denis où ce prince, avant de passer, s'arrêta et salua avec grâce l'image de son quatrisaïeul. Cet hommage fut vivement applaudi; et comme de là son cortège tournait sur les boulevards, je courus à toutes jambes m'emparer d'une place sur la terrasse de Mme de Vindé pour l'y revoir plus à mon aise. Tout était d'accord alors et je ne trouvais là qu'un cœur et qu'une voix. La joie de mon vieil ami Vindé se mélangeait de quelques remords et n'en était que plus sincère et plus bruyante.

L'administration de Monsieur fut heureusement de courte durée. Il n'avait fait aucun apprentissage pour régner et tombait dans une mer d'intrigues entre les bonapartistes qui avaient relevé la monarchie, les jacobins qui avaient sauvé la France, les généraux qui avaient gagné pour elle cent batailles, les municipaux qui avaient fait une proclamation, les sénateurs qui étaient prêts à tout faire, etc., etc. Il n'y avait plus un homme en France qui n'eût mérité des récompenses; pas un qui eût mérité la corde;

(1) Cf. les *Mémoires* de Mme DE CHASTENAY, t. II, p. 331. *(Ed.)*

ce qui augmentait fort l'embarras, c'était la conduite des puissances. Elles oublièrent trop que le véritable ennemi à combattre en France n'était pas Bonaparte, mais son père et son créateur, l'esprit révolutionnaire, le jacobinisme sans lequel il n'eût pas régné; sans lequel il n'eût pas conquis Vienne, Berlin, ni Moscou: le jacobinisme qu'un long et ferme absolutisme pouvait seul enchaîner jusqu'à ce que le temps, la religion, l'éducation eussent neutralisé ses terribles germes. Si les alliés l'avaient su, ils eussent imposé au nouveau trône une seule chose, le despotisme. Ils croyaient avoir affranchi l'Europe de la tyrannie de Bonaparte; ils n'avaient fait qu'affranchir le tigre qu'il tenait muselé. Les puissances allaient remettre la France saine, sauve et bien conditionnée à des rois qui seraient soigneux de nourrir ce tigre jusqu'à ce qu'il fût de taille à la dévorer de nouveau.

Au milieu de ce gâchis, le Roi avait quitté Hartwel. Il y eut alors de Paris une espèce de course au clocher à qui lui porterait le premier un hommage français sur le sol anglais. Je crois que le premier arrivé fut notre nouvel ami, le marquis de la Maisonfort, qui avait plus d'intrigue qu'il n'était gros (ce qui n'est pas peu dire), beaucoup moins de tête que d'esprit; qui nous adora subitement en voyant tous les mercredis la belle-sœur du ministre de l'intérieur (1) dans notre salon et à qui cette équipée chevaleresque valut depuis l'ambassade de Florence. Un autre de nos amis, mais vieil ami, celui-là, le comte Charles de Damas, vint de Paris, bride abattue, souhaiter au roi la bienvenue à Boulogne. Ce pauvre comte avait passé son hiver en robe de chambre, maigrissant, jaunissant et croyant partir pour un autre voyage. La garde royale l'avait ranimé; l'arrivée du roi le ressuscita.

De Calais, la cour d'Hartwell se dirigea sur Compiègne. Le roi, arrivant à Paris, venait ainsi du château de ses ancêtres et non de l'exil. Et puis, il fallait s'y rajeunir, s'y franciser, y muer pour ainsi dire, et se dépouiller de la peau anglaise. La mode britannique prévalait chez les dames qui débarquaient en petits chapeaux collants et en petits fourreaux étriqués, juste au moment où les poufs, les toques et les plumes de nos Parisiennes n'avaient plus de bornes que la calotte du ciel. Depuis de longues années, la

(1) Mme de Fezensac, belle-sœur de l'abbé de Montesquiou. *(Ed.)*

guerre, les haines et les embargos réciproques avaient rompu l' « intercourse » entre les deux côtés du détroit, et les coiffures semblaient à Londres, par un esprit de bravade, s'aplatir d'autant plus que plus s'élançaient celles de Paris.

Durant trois jours, la toilette de la duchesse d'Angoulême et de ses dames fut donc une affaire d'État. Mlle Minette, Mlle Guérin et deux de nos plus élégantes Parisiennes (j'oublie leur nom qu'on citait alors avec envie), partirent en poste de Paris pour Compiègne. Ce château, dont une honteuse anglomanie venait de déshonorer les jardins, était une espèce d'histoire de France. On y passait des appartements de Louis XIV, grands, majestueux et simples, à ceux de Louis XV, historiés, contournés, mesquins avec richesse et luxueux sans dignité; de ceux-là à ceux de Louis XVI où brillaient l'élégance, la régularité et la perfection d'architecture intérieure qui ressuscitèrent sous son règne; de ces derniers à ceux de Bonaparte où éclatait une magnificence de satrape et une royauté de parvenu. Ce fut là que tout ce qui avait un rang dans la cour ancienne ou nouvelle; tout ce qui portait plaques, cordons ou habits galonnés; tout ce qui avait dotations, titres ou sénatoreries; tout ce qui avait depuis vingt ans saigné, mangé et digéré l'Europe au service de la Convention, du Directoire et de l'Empire, se précipita, bien fourni de la fidélité la plus sincère et de l'enthousiasme le plus ardent. Louis XVIII avait les jambes que tout Paris lui a connues sous un ventre proéminent avec une taille médiocre, et, entouré de tous ces dévouements brodés dont le moindre l'eût fusillé deux ans plus tôt, il leur disait : « Messieurs, je suis heureux de me voir au milieu de vous. Heureux et fier, reprenait-il; et, si la France était menacée, vous me verriez encore à votre tête. » Ce contraste de l'orateur avec ses paroles fit sourire, et ce mariage impromptu avec la Révolution fit hausser beaucoup d'épaules. Mais que pouvait-il faire? Il fallait bien mentir! Et peut-être ne mentait-il pas; nous avons eu le temps d'apprendre à nos dépens qu'il était sans rancune pour cette Révolution qui lui donnait un trône. Ses mots étaient jolis, mais apprêtés, et c'était leur différence avec ceux de son frère qui avait moins d'esprit et plus d'âme. Toutes les inclinations de la France étaient pour la duchesse d'Angoulême, et plus d'un regrettait la loi salique. Le roi le savait bien. « Si ma couronne était de roses, disait-il, je la lui céderais; mais elle est d'épines, et je la garde. »

Le 2 mai, il partit de Compiègne, non pour Paris, mais pour Saint-Ouen, car on voulait pour le lendemain une *entrée*. Il dîna et coucha dans le château du duc de Gesvres que cet imposant souvenir n'a pas dispensé depuis d'être rasé comme tant d'autres qui s'étaient tenus debout depuis vingt ans et à qui le règne de Louis XVIII ôta leurs dernières racines, l'espérance. C'est sur les ruines de ce manoir que le Roi bâtit depuis l'élégant colifichet de Mme du Cayla.

On dormit peu à Saint-Ouen. Il fallait en une nuit accoucher d'une Charte. On avait persuadé au roi qu'il devait une Charte au bonheur de ses peuples; qu'il ne pourrait régner sans donner un tel gage, sans rassurer la France contre le retour de l'ancien régime. On rassura donc les porteurs d'épaulettes, les titulaires de sénatoreries et les acquéreurs de biens nationaux appelés la *France* contre ce que toute la France attendait. Le lendemain matin, quand je parcourus Paris, je trouvai des rues jonchées de la déclaration de Saint-Ouen, *compendium* de la nouvelle Charte. Adieu, mon parlement de Rennes, mes pays d'États et la vieille constitution française! Un Henri IV eût écrit à son peuple le simple billet que voici : « Louis, par la grâce de Dieu, roi de France et de Navarre, à nos amés et féaux sujets, salut. La Providence nous ramène au trône de nos pères après vingt-cinq ans d'orages dont notre devoir envers Dieu et nos peuples est de réparer les malheurs et d'effacer les traces. Résolu de suivre les exemples de saint Louis, de Charles V, de Louis XII, d'Henri IV et de notre frère de sainte et glorieuse mémoire; instruit que le temps peut seul, uni à la modération et à la fermeté, rendre à nos bien-aimés sujets ces règnes paternels et glorieux, nous ne nous hâterons pas de promulguer des formules de Constitution dont ils ont assez éprouvé l'abus et la durée précaire; mais nous nous engageons devant Dieu à méditer avec le cœur d'un père les modifications que réclament les temps modernes pour l'affermissement et la garantie de l'antique constitution française. Les États généraux seront rétablis dans leurs droits et leurs formes primitives. Les taxes territoriales seront consenties par eux; nous restituerons aux provinces des assemblées locales et des magistratures augustes et sans vénalité. Nous nous efforcerons de rendre le bonheur et l'indépendance au tiers état, un juste éclat à la noblesse, l'honneur et la dignité au clergé : promettant toutefois en foi de Roi de respecter toutes les ventes faites depuis

vingt-cinq années et de nous en rapporter à la conscience de leurs détenteurs. Donné à Saint-Ouen, le 2 mai 1814, et de notre règne la vingtième année. »

Je crois que toutes les espérances et toutes les craintes auraient accueilli ce préambule avec joie, et qu'au sortir d'un joug de fer et de sang, personne n'aurait chicané Louis XVIII sur le temps qu'il lui plairait de régner despotiquement en méditant les libertés publiques. Il en fut autrement et, dès son premier pas, Louis XVIII signa le détrônement de Charles X. Deux heures après cette abdication, il entra triomphalement par le faubourg Saint Denis. Nous avions loué des fenêtres pour le voir passer. Le cortège fut long parce qu'aux sept cents hommes à cheval de sa garde provisoire on avait jugé à propos de joindre des détachements du peu qui restait des différents corps de la feue armée impériale. Ces pelotons se distinguaient également par leur belle tenue et leur mauvaise humeur; leurs figures renfrognées disaient hautement qu'ils auraient mieux aimé suivre un empereur à cheval dans les rues de Vienne que de traîner un roi goutteux dans les rues de Paris. Pour lui, sa première apparition me fit, au milieu de ma joie, une impression pénible. Dans le fond d'une calèche à huit chevaux se vautrait d'un air malade et fatigué un gros homme vêtu d'un surtout bleu à épaulettes d'or et coiffé d'un énorme tricorne, insensible en apparence aux cris d'allégresse qui remplissaient l'air sur son passage. A côté du Roi, la duchesse d'Angoulême était bien plus que lui l'objet de l'ivresse publique; mais elle se montrait raide et guindée dans un corset neuf, avec sa figure naturellement triste qui dans cette occasion rappelait le passé ou présageait l'avenir. Les ducs d'Angoulême et de Berry étaient encore absents. Monsieur était à cheval. On se rendit tout droit à Notre-Dame et de Notre-Dame aux Tuileries par le pont Neuf, où un chef-d'œuvre de décoration avait été improvisé; c'était la statue équestre de Henri IV avec l'inscription de Lally-Tollendal : *Ludovico reduce Henricus redivivus* (1). Je courus de mon faubourg Saint-Denis à la terrasse des Tuileries. J'étais insatiable, infatigable. Je me mêlai au peuple qui s'écrasait sous les fenêtres du Roi avec une joie bruyante et de bon aloi. Louis XVIII parut plusieurs fois à la fenêtre, y amena sa

(1) Lally se l'attribua, mais Beugnot (*Mémoires*, p. 473) la revendique avec raison : « Elle est à moi, à moi seul. » (*Ed.*)

nièce et mit une couronne de fleurs sur cette tête qui n'avait connu que celle du martyre. Ce petit jeu de théâtre ne déplut probablement qu'à moi. Le soir, les illuminations furent générales, fort brillantes et spontanées; personne ne recevait l'ordre de se réjouir; beaucoup de transparents, de décorations, d'inscriptions et d'emblèmes. Un de nos voisins de la rue des Saussayes avait placé dans un médaillon les portraits de Louis XIV, de Henri IV et du roi avec cette inscription : « XIV et IV font XVIII. » C'est alors que je composai un petit poème épique en deux chants que j'intitulai *Fin du poème de la Révolution,* et qui ne célébrait que la chute de Bonaparte et le retour des Bourbons. Je ne puis dire combien d'heures me donna l'excellent M. Hue, ce fidèle valet de chambre de Louis XVI au Temple, qui depuis n'avait jamais quitté Louis XVIII, pour m'instruire de sa vie dans les moindres détails et me faire parfaitement connaître Hartwell et sa cour.

Cependant, on ne changeait, n'innovait, ne faisait et ne défaisait rien. On prenait la France toute faite comme l'avait laissée Bonaparte! Tout était parfaitement identique, à la vigueur et à l'unité près. On crut bien entrevoir dans les premiers temps quelques velléités de faire du nouveau, c'est-à-dire du vieux, de ressusciter les provinces, de rendre les titres aux terres, de rétablir les maîtrises et les corporations. Mais ces tentatives n'émanaient que d'anciens magistrats, cœurs d'or et têtes de plomb, que les journaux ne manquaient pas de ranger parmi les *voltigeurs de Louis XIV*. Ce nom était donné à quiconque n'était pas jeune, entreprenant et brouillon; à quiconque datait en France de plus de vingt-cinq ans; à quiconque avait tout perdu, hors ses principes et sa fidélité. Il faut rendre cette pleine justice au roi que par lui-même il ne voulait rien innover aux œuvres de la Révolution, et que nous lui fîmes tort pendant longtemps en nous obstinant à croire que sa pensée était pour nous quand ses actes étaient contre. Il ne tira de l'ancien régime que les quatre compagnies de mousquetaires, élégante et brillante troupe qui n'eut pas le temps d'user ses charmants uniformes rouges, tant leur création céda promptement au radicalisme monarchique dont il était déjà entouré. Des nouveaux ministres, je ne m'en rappelle que cinq. Le premier, le chancelier (1) —

(1) Charles-Henri, vicomte Dambray (1760-1829). *(Ed.)*

à qui Molé céda promptement les sceaux, et Mme Molé cet entresol où elle ne pourrait loger sa fille, — fut M. Dambray, jadis l'un des deux avocats généraux du Parlement de Paris, homme d'un grand savoir, d'un noble caractère et d'une rare modestie, que couvrait dès lors l'estime du public, tandis que son collègue Hérault de Séchelles n'en avait que les acclamations. Il avait disparu sans émigrer. Le vœu public l'enleva de sa retraite. Il endossa la simarre et la porta en bon père de famille, sans dignité, sans vues, sans plans pour le bien de l'État et de la magistrature, faible, doux, complaisant, familier. Le ministère de l'intérieur échut à l'abbé de Montesquiou (1), qui donna d'emblée sa mesure en prenant pour secrétaire général le sieur Guizot, petit littérateur protestant, pédant et guindé, demi-libéral et complet philosophe. Tous les honnêtes gens qui s'étaient effacés sous Bonaparte voulaient alors des préfectures. Peu réussirent, car le dévouement et le zèle étaient loués et applaudis, mais non employés. Mézy eut la préfecture de Lille; Terray, celle de Blois; Tocqueville, celle d'Angers; Bouthillier, celle de Draguignan; j'en désirais une et j'allai voir l'abbé qui me répondit des choses fort aimables; mais j'étais intime de sa belle-sœur et des Damas, et ce ministre, gouverné par tout le monde, avait la prétention de ne pas l'être par les femmes; d'ailleurs, il se souvint peut-être de l'escalier de Mme de Damas (2).

La guerre fut donnée au duc de Feltre. Un vieux et digne marin, le vicomte du Bouchage, gentilhomme dauphinois de la vieille roche, eut la marine (3). Beugnot fut préfet de police (4). Pourquoi? Fut-ce parce qu'il avait suivi tous les partis avec un égal zèle et s'en était retiré avec un égal à-propos? C'était d'ailleurs un homme doué d'une grande pénétration, de beaucoup d'esprit et d'un esprit

(1) François-Xavier-Marc-Antoine, duc de Montesquiou-Fezensac (1756-1832), député du clergé de Paris à la Constituante, ministre de l'intérieur (1814-1815), pair (1815), membre de l'Académie française (1816), comte (1819), duc (1821). *(Ed.)*

(2) Voir plus haut, p. 348. *(Ed.)*

(3) François-Joseph de Gratet, vicomte du Bouchage (1749-1821), pair en 1817. *(Ed.)*

(4) Jacques-Claude, comte Beugnot (1761-1835), un des meilleurs fonctionnaires et un des hommes les plus spirituels de son temps, auteur de très attachants *Mémoires* qui parurent en 1866. Notons toutefois qu'en cette année 1814, il fut chargé, le 2 avril du ministère de l'intérieur, le 13 mai de la direction générale de là police, le 3 décembre du ministère de la marine. *(Ed.)*

éminemment juste; lui seul sentit en grand la position du Roi et les nécessités des choses. Plusieurs années après, il me disait dans un coin du salon de Villèle : « Je ne suis pas dévot, et cependant, si l'on m'avait cru, Louis XVIII régnerait aujourd'hui comme Louis XIV. Il ne fallait qu'accepter la succession de Bonaparte en y ajoutant des lazaristes et des jésuites. » On ne le laissa pas vieillir dans sa place. Il avait fait quelques tentatives en faveur de la religion ou du moins des bienséances religieuses. L'une d'elles était la clôture des boutiques le dimanche; on obéit, car tout obéissait alors. On n'avait qu'à vouloir et à dire. Tout fut clos, mais on chansonna et on caricatura. Les Français ressemblaient aux grenouilles de La Fontaine; ils avaient encore peur du soliveau, mais ils commençaient « à quitter leur tanière » et n'étaient pas loin de son épaule. L'ordonnance permettait l'ouverture des boutiques d'apothicaire : la caricature représenta deux étrangers exténués de faim, qui, trouvant toutes les boutiques fermées, prenaient une pharmacie pour un café; ils demandaient des rafraîchissements et on leur apportait un clystère.

Talleyrand fut ministre des affaires étrangères. Il avait dicté les volontés de Bonaparte aux puissances; il avait marchandé sa ruine avec elles; il les avait hébergées dans son hôtel de l'Infantado; enfin c'était Talleyrand, l'arlequin du Vaudeville, qui, grimpé de la rue à l'entresol, sautait au premier quand on lui retirait l'échelle. Dieu fasse paix à son âme! mais les hommes ne feront jamais paix à sa mémoire; il sera toujours le Figaro de l'épopée.

Un autre, un inévitable, mais qui ne faisait que commencer à l'être, c'était Pasquier. Il était roide, mais flexible. Sous Bonaparte, il avait mis une habile sinuosité à ne pas s'aliéner la bonne compagnie; il la fréquentait plus que jamais, et s'y faisait voir, non en espion, mais en paratonnerre. Il eut la direction générale des ponts et chaussées, l'un des quatre petits ministères. Son bon ami Molé n'eut rien et ne fut rien; il méritait moins d'ennemis et en avait beaucoup plus. Il aimait Bonaparte, au lieu que Pasquier n'aimait rien : c'était un grand avantage.

Fontanes resta grand maître de l'Université (1). C'était encore de

(1) L'auteur se trompe : Fontanes ne conserva pas cette charge de grand maître qui fut supprimée; mais il eut le titre de marquis et il fut membre de la Chambre des pairs et du Conseil privé. *(Ed.)*

ces hommes qui rebondissent quand ils tombent, et il était grandement estimé pour avoir su flatter l'empereur en Spartiate.

D'autres grands emplois furent donnés à des royalistes de coton (c'était en général leur étoffe) ou à des drôles qui criaient « : Vive le Roi ! » plus fort que nous et qui brûlaient leur drapeau et non pas leurs vaisseaux.

Avant de se séparer des rois alliés, Louis XVIII obtint la libération gratuite des innombrables prisonniers que Bonaparte leur avait livrés ; c'étaient de vieux soldats, car la Bérésina et le Leipzig avaient englouti tous les jeunes. On les demanda trop tôt, on les rendit trop tôt : mais *quos vult perdere Jupiter dementat.* N'était-ce pas grossir l'armée impériale? Je voyais juste, et en voici une preuve. Quand j'allai faire l'inventaire de mes pertes et remettre l'ordre à Bourneville, je ne défis aucune de mes cachettes, j'ajournai la réparation des ruines et je restai campé. « Vous ne réparez pas?» me disait-on. — « Quand on réparera,» répondais-je.

CHAPITRE XI

1815

Voyage en Touraine. — Retour de Napoléon. — Départ de Louis XVIII. — Les Ségur. — Nantes et le général Foy. — Rennes. — Saint-Servan. — Arrestation. — Délivrance. — Embarquement. — Tempête. — L'île de Jersey. — Londres. — Les émigrés. — Stoddart et Jerningham. — Waterloo. — Louis XVIII, Talleyrand et Fouché. — Le duc de Richelieu. — Barbé-Marbois. — Vaublanc. — La Chambre introuvable. — « Considérations sur une année de l'histoire de France. » — Retour à Bourneville et réformes.

Lorsque j'eus terminé les affaires de Bourneville, il fallut sérieusement songer à celles de Touraine d'où il ne venait ni lettre, ni argent, et dont les premières échéances étaient déjà arriérées (1). Personne n'avait et ne méritait là ma confiance. Je devais partir, voir et agir moi-même. Le 9 décembre, j'étais en voiture; le 10, je couche à Amboise, le 11 à Tours, le 14 à Loches, à l'hôtel du sieur Nicolin, cuisinier retiré de je ne sais quel archevêque, qui faisait une chère admirable aux étrangers lorsqu'il en passait. Ses ailes de perdreau en papillotes sur un hachis de truffes furent pendant trois mois ma consolation, et cette consolation, jointe à un labeur sédentaire, — la plume à la main de sept heures à minuit, à faire la chose du monde qui m'abrutit le plus : les calculs, — m'avait réduit à un état de marasme dont une révolution seule pouvait me tirer. Au bout de ce temps, il me vint par bonheur un médecin de l'île d'Elbe; mais n'anticipons pas.

J'eus la bonne fortune de rencontrer à Loches, la patrie par excellence des fripons, des avocats et des procureurs, une plante exotique, un honnête homme, et un surcroît de bonheur fut que cet honnête homme se trouvait être le conservateur des hypothèques, confident obligé de toutes les transactions du pays et confesseur secret de toutes les bourses. Le Maistre, excellent homme et nouveau sous-préfet de Loches, me répondit de lui.

(1) L'auteur avait vendu dans les derniers jours de l'Empire une partie de ses propriétés de Touraine. *(Ed.)*

C'était Michellet, esprit actif et judicieux, la probité même, plein d'esprit, et, pour tout dire, royaliste chaud et dévoué au milieu du repaire de patriotes qu'il habitait (1). Il m'ouvrit tous ses registres, à toute heure et même au delà de ce que la loi stricte permettait; me prodigua les expéditions, les renseignements, les instructions, les notes; et, grâce à lui, malgré les subterfuges, les finesses, les lenteurs, les scènes même que m'opposèrent ceux avec qui je traitais, je réussis dans mes opérations. Je crois d'ailleurs n'avoir en aucune occasion de ma vie employé plus d'activité et d'entente des affaires que pendant ces trois mois. Je n'y perdis presque rien que mon temps et ma santé, et me retrouvai, pour triste fruit de tant de peines, propriétaire d'environ 250,000 francs en domaines de Touraine et de Berry, et d'environ 100,000 francs en sommes redues à échéances.

Un soir du mois de mars, ayant tout terminé, je me disposais à retourner dans quelques jours chercher au milieu des miens le repos, l'appétit et la santé, quand je vis entrer dans ma chambre l'honnête Michellet. Il m'annonça que Bonaparte avait débarqué au golfe Juan. Puis j'appris la trahison de La Bédoyère et l'entrée de l'homme de la destinée dans Grenoble. Dès lors, je le jugeai aux Tuileries, je fermai mes malles, et partis bride abattue le soir même pour Paris — c'était le 15 mars. — Mon intention était de mettre ma famille en sûreté et de suivre le parti que prendrait le roi. Or, pendant que je faisais voile vers Paris par la route de Chartres, Bonaparte entrait à Lyon, et, le 14, ma femme montait dans sa berline avec ses deux enfants, une femme de chambre et un domestique, et prenait la route de Loches par Orléans Le lendemain au soir elle était à Cormery, à cinq lieues de Tours et de Loches. Pas de chevaux. « Madame, lui dit le maître de poste, un grand propriétaire du pays a pris les derniers. — Son nom? — M. de Frénilly. — Où va-t-il? — A Paris. » Elle m'avait manqué d'une demi-heure à Tours. Enfin, à force d'argent, de prières et d'avoine, elle trouva des chevaux. La voilà derechef à Tours; elle s'assure que j'ai pris la route de Chartres, elle paye double guide, et au point du jour elle est à Vendôme. Par bonheur, je m'étais reposé là quelques heures. Je ne faisais qu'en partir quand, au

(1) Je le fis depuis nommer conservateur à Rambouillet.

passage du pont, un postillon au grand galop me rejoint en criant : « Arrête, arrête! » Je crus Bonaparte à mes trousses. « Monsieur, me dit-il, il y a à la poste une dame qui vous demande. — Une dame? — Oui, dans une berline, avec deux enfants. — Que je meure si ce n'est ma femme. » Et je retourne. J'embrasse ma famille, moitié ravi, moitié furieux, et surtout fort embarrassé; car ma femme qui, dans ses impromptus, était volontiers du parti de la peur, ne voulait pour rien au monde se laisser ramener ni à Paris qui allait être brûlé, ni à Bourneville qui allait être saccagé. Car, depuis un an, mon horreur pour Bonaparte n'avait été ni oisive, ni muette; elle était même imprimée et lue de tout le monde. Il n'y avait que Loches d'assez obscur pour lui promettre de la sécurité. Tous mes plans étaient renversés. « Hé bien, me dis-je, je vais les installer en Touraine et, là, j'aviserai. » Nous revoilà sur la route de Loches, berline, calèche, courrier, huit chevaux de poste, faisant florès très à contre-cœur. Nous arrivons à Tours; nous nous arrêtons deux jours pour prendre langue et écouter d'où vient le vent. Cette bonne et douce ville était flamboyante de dévouement et d'ardeur pour les Bourbons; car, il faut le dire, dans cette année de Restauration, il n'y avait de mécontents, d'inquiets que nous autres; mécontents, comme on l'est d'un enfant qui tourne mal; inquiets, comme on l'est d'un enfant malade. J'ai cent fois, dans mes tournées, interrogé, sondé, et l'on me disait toujours : « Cela va bien, nous vendons, les affaires marchent. » Les uns vivaient de commerce, les autres d'espérance, et tout prospérait dans ce bel arbre, pendant qu'aux Tuileries on coupait sa racine. Aussi, à la première nouvelle du débarquement de Bonaparte, la fureur fut universelle, inouïe; partout on accourait, on s'armait, on s'enrégimentait. A la Comédie où nous fûmes, toute la salle chantait en chœur des couplets en l'honneur des Bourbons. Il n'y avait là de muet qu'un seul personnage, le comte de Cessac, commandant général, aujourd'hui pour le roi et demain pour Bonaparte.

Le 20 mars, nous rentrâmes dans nos états de Loches. Et, ce même jour, Louis XVIII quittait ses États de France. Les troupes échelonnées de Lyon à Paris n'avaient été que des gardes d'honneur envoyées au-devant de Bonaparte. Toutes, depuis Grenoble, avaient salué avec enthousiasme leur empereur pour qui on les

avait si bien rassemblées, rachetées et soldées. Pas un régiment (je n'en excepte que quelques nouveaux officiers) qui n'eût crié *vive le Roi* pendant une demi-heure avant son arrivée et *vive l'Empereur* une minute après. Cela était juste et conséquent. Il l'était de même que ce grand coquin de héros appelé Ney, — dont on fait très conséquemment aujourd'hui l'apothéose, — après s'être jeté aux pieds du Roi avec des larmes de componction, après avoir juré de lui ramener Bonaparte dans une cage de fer, courût en Bourgogne tout paralyser, tout désorganiser et tout ordonner pour le ramener en triomphe. La femme de ce misérable était fille de cette pauvre Mme Auguié, femme de chambre de Marie-Antoinette, qui s'était tuée de désespoir à la mort de sa maîtresse; elle avait joué, humble petite compagne, avec Madame Royale, et, devenue femme d'un maréchal de France, elle s'était fort scandalisée de n'être plus traitée en camarade par la duchesse d'Angoulême (1). A qui la faute de tant de prétentions, de tant de complots et de tant de trahisons? Et quel mal auraient fait de plus ces gens-là, si on leur eût fermé les places et les Tuileries et qu'on les eût condamnés au malheur de manger en paix dans les provinces les millions qu'ils avaient acquis?

Revenons au départ de Louis XVIII. Au milieu de la consternation générale de Paris, que fit-il? Il joua la comédie. Tout un peuple l'a vu le matin se rendre en pompe avec Monsieur à la Chambre des députés. (On venait de la réunir à la hâte, et notez qu'elle était, comme tout le reste, un des meubles de Bonaparte, tant on avait craint de les déranger!) Tout un peuple l'y a vu entrer, se jeter dans les bras de son frère et jurer de ne pas quitter Paris, de s'ensevelir sous les ruines de la monarchie, etc.; et le lendemain tout un peuple a appris qu'il était parti dans la nuit par la route de Flandre. Henri IV eût préféré celle de la Vendée et s'en serait probablement mieux trouvé.

On sait quel désordre accompagna cette fuite à travers un pays tout royaliste mais couvert de garnisons, où le drapeau tricolore flottait déjà; par quelle trahison Mortier chassa le roi de Lille qui s'armait pour lui en y faisant rentrer la garnison qu'on en avait écartée, et comment l'honnête duc d'Orléans remit entre les mains de ce

(1) Cf. Welschinger, *le Maréchal Ney*, p. 14. *(Ed.)*

révolté un million que le roi emportait pour toute ressource dans son exil. (Le million en or et en argent voyageait à petites journées dans un énorme fourgon sous la garde de M. Hue, qui s'avisa, pour le garantir de toute attaque, de le revêtir d'un manteau noir et de le faire passer pour les cendres de Louis XVI et de Marie-Antoinette que le roi emmenait pour les préserver de toute violation.)

Le 21 mars, à la brune, une petite chaise de poste entra sans bruit dans Paris et vint descendre au perron du pavillon de l'Horloge. C'était Bonaparte rentrant en voleur, comme il était revenu de la Bérésina et comme trois mois après il devait revenir de Waterloo. Toutes les violettes de France l'y attendaient, car son retour était prédit pour l'époque du retour des violettes. *Violette* était depuis longtemps un mot d'ordre pour ses amis. En attendant la fleur naturelle, on la portait artificielle : on la portait en écharpe, en ceinture et odeurs. Tout cela voulait dire : « Je conspire » et était tout à fait fashionable à la Chaussée-d'Antin. Si on en parlait à la cour, elle riait ; à la police générale, elle haussait les épaules, car, à l'île d'Elbe, on dansait, on jouait la comédie. « Ces gens-là conspirer ! allons donc ! » Il n'y avait ni une frégate pour les couler en route, ni une compagnie de gendarmerie pour les fusiller à la descente. Famille prédestinée ! *La petite Violette* rentra donc aux Tuileries sur les sept heures du soir et trouva sur le perron toutes les dames de sa cour. Il faut dire cependant que celles qui étaient nées pour la cour de Versailles, bien que quelques-unes eussent brillé depuis dans celle de Marie-Louise, ne s'y montrèrent pas ; Marie-Louise, qui leur avait servi d'excuse, était à Vienne. On n'en cita, je crois, qu'une seule : ce fut la comtesse de Ségur, belle-fille d'un maréchal de France et d'un ministre de la guerre de Louis XVI, femme de son ambassadeur à Pétersbourg et à Berlin. Cette exception fit rire tout le monde, mais elle n'étonna que ceux qui ne connaissaient pas cette famille sauvée par Bonaparte de la misère la plus profonde, et ce Louis-Philippe de Ségur, tiré par le consul du troisième étage où il faisait des vaudevilles pour vivre, chaussé, habillé, masqué en grand maître des cérémonies, bardé de cordons, plaqué d'étoiles, et que nous avons tous vu se pavaner comme un parvenu dans son harnois avec ses gros yeux à fleur de tête, en se donnant une importance si superbe et si comique à la fois, que son frère, le chevalier si spirituel et si connu par ses

bons mots, signait alors : *Ségur sans cérémonie* (1). Ce plat homme avait fini par enterrer un esprit gracieux, piquant, aimable, enjoué, de fort bon ton et de la meilleure compagnie, sous une suffisance gourmée contre ses souvenirs et sa conscience, boutonnée contre le jugement du monde. Il avait chansonné et versifié avec cette grande prostituée de Catherine dans le fameux voyage de Pétersbourg à Cherson; puis il avait voulu se tuer à Berlin, on n'a jamais bien su pourquoi (2); enfin, on ne sait pourquoi, non plus, il était possédé d'une espèce de rage contre le nom de Bourbon. Dans le temps où il était sans souliers, le bon, candide et un peu niais Auguste de Villeneuve avait épousé sa fille Laure qui valait mieux que sa famille, et le père avait fait pour cette noce les couplets intitulés *les Amours de ma Laure* que tout le monde a lus, car il eut la sottise de les faire imprimer...

La première chose que fit Bonaparte aux Tuileries, après avoir proscrit la famille royale et même ses ministres, l'ingrat! fut d'abord de se proclamer mouton, agneau sans fiel et sans tache, ami de l'univers et désireux de végéter casanièrement dans son petit royaume; ensuite, de redemander diplomatiquement sa femme et son roi de Rome. Mais sa femme se consolait alors!

Quant aux amis auxquels il tendait une main si caressante, ils étaient au congrès de Vienne avec Talleyrand qui aimait mieux servir la France et l'Europe que d'être fusillé par Bonaparte, et on sait comment la résolution d'une guère universelle, bien payée par Pitt, y fut prise d'un seul élan.

Nous ne restâmes à Loches que quatre jours. Ils suffirent à ma femme pour se remettre des agitations de la poste et de son esprit. Ils me suffirent aussi pour tracer mon plan de campagne. Ma femme avait à Nantes des parents, à Angers une bonne et ancienne amie de son père, Mme de La Hussaudière, et autour de ces villes cette noble Vendée, toute pleine de nos sympathies; c'est là que je laisserais ma famille. Pour moi, je traverserais la Bretagne et je me rendrais en Flandre par l'Angleterre.

Ce plan arrêté, nous partons le 25 mars de grand matin. A Tours,

(1) Cf. sur ce point, ainsi que sur les deux Ségur à la fin de la Révolution, le livre de Théodore Muret, *l'Histoire par le théâtre*, 1865, I, p. 166-169.
(2) Voir sur cet épisode A. Sorel, *l'Europe et la Révolution*, tome II, p. 355. *(Ed.)*

je laisse ma calèche; j'envoie à Bourneville mon cocher et mon domestique, à Paris la femme de chambre. Nous arrivons le soir à Angers. La bonne Mme de La Hussaudière veut loger ma fille et ma femme dans sa maison; elles s'y trouvent bien, elles y restent. Je prends un passeport sous le nom de Fauveau, négociant. Déjà tout changeait à Angers. Tocqueville, dont la préfecture était encore parfumée des orangers et des myrtes qui l'avaient tapissée pour le passage du duc de Bourbon, faisait ses paquets (1). La garde départementale, qui s'était enrôlée pour le service du roi, pendait au croc fusils et uniformes, et une compagnie de *fédérés* se formait pour le service de Bonaparte. Je note cette circonstance parce que l'honnête Portalis, alors premier président de la cour royale d'Angers, fut élu pour capitaine par les fédérés et il accepta... bien entendu pour prévenir le mal : c'est ce qu'il dit depuis, et cette excuse lui réussit comme à tant d'autres.

Une raison de plus arrêtait ma femme à Angers. La préparation de la première communion de Claire, commencée à Paris, avait été interrompue par son départ, et un séjour à Angers lui permettait d'y terminer cette grande affaire religieuse. Toutes choses ainsi combinées, je laisse à ma femme la moitié de mon trésor, elle me coud l'autre dans une ceinture; je donne ma bénédiction d'avance à ma petite communiante, et le 27 mars, au point du jour, je monte avec mon fils dans un cabriolet de louage qui devait nous mener à Nantes. A moitié chemin, nous rencontrâmes Barante. La veille, on avait cassé les vitres de sa préfecture, et il allait avec sa femme se tapir dans sa petite terre d'Auvergne pour y écouter d'où viendrait le vent. Son ami Pasquier allait, de son côté, rétablir sa santé aux eaux du Mont-Dore pour échapper aux premiers bienfaits de Bonaparte. Ce voyage d'Auvergne fit beaucoup de bien à leur santé (2).

Nantes avait pour commandant un petit maréchal de camp qui

(1) C'est le père de l'auteur de *l'Ancien régime et la Révolution;* préfet de divers départements, il fut nommé en 1827 gentilhomme de la chambre et pair de France. *(Ed.)*

(2) Pasquier avait reçu de Napoléon l'ordre de s'éloigner de Paris à quarante lieues (*Mémoires,* II, p. 168), et il se rendit d'abord au château de Coulans, dans le Maine, où était son frère, puis, le 2 mai, revint à Paris; il avait l'intention d'aller au Mont-Dore, mais Fouché lui conseilla de rester. Pasquier était au château du Marais où il avait rencontré Barante et Molé, lorsqu'il apprit la défaite de Waterloo. *(Ed.)*

avait la figure d'un garçon perruquier et la démarche d'un héros de mélodrame, le général Foy, parfaitement inconnu sous l'Empire, mais zélé jacobin et choisi exprès pour commander un des points les plus importants de la France. Ce petit gredin (ce nom est strictement calqué sur sa figure, son ton, sa tournure et son style), ce petit gredin dont la postérité dira merveille. car la propagande s'est depuis cotisée pour le nourrir, le faire député, l'imprimer, le baptiser grand orateur et le canoniser grand homme en marbre blanc dans l'immortel charnier du père La Chaise, ce petit gredin, — je le répéte pour la troisième fois, — n'ayant pu s'illustrer par les armes, venait de s'illustrer par la trahison. Le 25 mars, il avait, avec la belle Barante, armé d'un drapeau fleurdelisé la garde départementale de Nantes, et le 26 il avait mis dans sa poche sa croix de Saint-Louis et son serment et fait reprendre à la garnison son drapeau tricolore et ses aigles. En débarquant à *l'hôtel de France*, je me trouvai couché porte à porte avec ce misérable que je ne connaissais pas alors et que j'ai trop connu depuis.

La Comédie, qui est à vingt pas de *l'hôtel de France*, n'était pas finie. Nous y allâmes : on jouait un impromptu pour célébrer le retour du Corse. Les loges étaient vides, mais le parterre était plein de soldats et de tripotiers de Nantes qui s'égosillaient à crier : « Vive l'Empereur ! »

Le lendemain, nous allâmes voir le bon Bernier de Maligny et sa charmante femme Victorine, cousine germaine de la mienne. Je laissai mon fils à ses enfants et nous courûmes ensemble pour trouver du papier sur Londres et des connaissances à Saint-Malo où je commençais à craindre de trouver l'embarquement difficile. Maligny était le meilleur des hommes, mais aussi le plus tâtonneur et le plus intimidé.

Monneron, autre cousin de ma femme (dont j'ai fait depuis un directeur des douanes), me servait plus intrépidement. Je connus par lui ce brave fou de de Bruc, père de la jolie duchesse de Brissac, qui jetait son royalisme à tout le monde et me donna des lettres pour Saint-Malo, notamment pour mon futur collègue du Fougeray (1), dont le nom devait bientôt me faire faire beaucoup de chemin. Je vis aussi pour mes affaires d'argent le receveur général, frère d'un

(1) Jean-Baptiste-Laurent Garnier du Fougeray (1768-1843), grand ami de Corbière, fut député d'Ille-et-Vilaine de 1815 à 1828. *(Ed.)*

maréchal de l'empire, Lauriston, depuis mon excellent ami, que je ne connaissais alors que pour avoir dansé avec lui à l'âge de dix ans dans les bals d'enfants de Mme Le Sénéchal et que je pris pour un loyal bonapartiste à l'aspect d'un grand buste du Corse qu'il venait d'installer dans son cabinet, en guise de paratonnerre.

Le pavé de Nantes me brûlait et son air m'empoisonnait. Le 29, nous montâmes dans la diligence de Saint-Malo. Nous couchâmes à Rennes qui m'a laissé l'impression d'une vieille et noble ville. Cet aspect sévère règne dans toutes les petites villes ou bourgs que j'ai traversés de Nantes à Saint-Malo. Tout y est brun : les maisons, parce qu'elles sont bâties en moellon d'un roc couleur de rouille qu'on ne prend pas la peine de recrépir, et les hommes, parce qu'ils sont vêtus de la toison de leurs moutons noirs qu'on ne prend pas la peine de teindre. Mais, si ces braves gens sont noirs en dehors, ils sont blancs comme neige en dedans, et ils peuvent dire comme Henri IV en montrant son coude percé : « J'ai des habits troués, mais je suis tout or dedans. » Ce peuple immuable, droit, sincère, soumis et brave, fidèle à son champ, à sa maison, à sa famille, à son seigneur, à son Roi, à son Dieu, à toutes les traditions de ses pères, conservait encore le type intact de la vieille France. Je demandais à une servante ce qu'était une grosse tour au bout d'un grand jardin planté d'ifs séculaires. « C'était, me dit-elle, le jardin de *notre* duchesse. » Pour le moindre d'entre eux, Anne de Bretagne était restée *leur* duchesse. Ils savaient fort peu de chimie, encore moins de mathématiques ; ces barbares ne savaient que leur histoire.

En arrivant au bourg de Saint-Pierre, quelques lieues avant Saint-Malo, nous quittâmes la diligence. J'avais mon itinéraire en poche pour me rendre à la campagne de du Fougeray et j'avais appris en route qne l'embarquement ne serait pas facile. Nous prenons un cabriolet de louage ; nous arrivons chez du Fougeray, nous ne le trouvons pas, mais, à sa place, son beau-frère qui, je crois, fort suspect lui-même, vit avec peu de plaisir entrer chez lui des gens inconnus, venant par la traverse et parlant de bateaux pêcheurs, d'embarquement nocturne. Soit qu'il vît en nous des espions du sous-préfet de Bonaparte déjà installé, soit qu'il nous prît pour des ex-chouans qui se sauvaient, il n'eut rien de plus pressé que de se défaire honnêtement de nous, en nous renvoyant

à du Fougeray, alors à Saint-Malo, et qui nous prodiguerait toutes les facilités possibles. Nous retournâmes donc coucher à Saint-Pierre, et le lendemain matin, 31 mars, le même cabriolet nous menait à la meilleure auberge de Saint-Servan.

Or, ce que Bonaparte craignait alors plus que toute l'Europe, c'était la Vendée, et ce que ses suppôts ambitionnaient avec le plus d'ardeur, c'était d'être les premiers à faire preuve de leur zèle. A ma descente de voiture, deux gendarmes me demandent mon passeport; je le donne et j'attends deux heures son retour. Au bout de deux heures, il m'est rapporté en cérémonie par douze gendarmes, et le brigadier me déclare poliment que je suis trop bien tourné pour être un négociant; que mon passeport m'a été délivré à Angers, ville suspecte, et que je dissimule en vain mon haut rang et mon illustre naissance : tout cela très poliment, car en général c'est une bonne race que les gendarmes, et ils n'avaient pas oublié que trois jours auparavant ils auraient été à mes ordres. Très poliment aussi on visite notre bagage, mes poches, mon portefeuille. On tombe sur la lettre de de Bruc à du Fougeray qui lui recommande de m'aider dans mes approvisionnements de sucre et de café : « Du sucre! connu; lisez des hommes. Du café! connu; lisez des fusils! » De fait, ils avaient raison; ces sottises étaient gauches en elles-mêmes et elles devenaient suspectes, écrites par un fou comme de Bruc et un Breton comme du Fougeray, tous deux connus de tout le monde, hors de moi, et signalés dans le moindre village de la Bretagne. Je ne connais rien de pis au monde qu'une position fausse. « Parbleu, messieurs, leur dis-je, il n'est pas besoin de tant épiloguer; je ne suis ni plus négociant ni plus chouan que vous; je n'ai jamais vendu de sucre ni d'hommes et je traverse la Bretagne pour la première fois de ma vie; je vais à Londres faire mes affaires. On m'a obligé de me baptiser négociant dans la pensée que mon embarquement en serait plus facile. Voilà toute la vérité, que vous croirez si vous voulez. »

Conclusion : nous prenons un bateau et j'arrive avec ma garde d'honneur à l'audience du sous-préfet, espèce de soudard qui avait le ton et les grâces d'un ex-caporal de la garde et qui mangeait un fromage entre deux bouteilles de vin, du reste assez bon homme. L'interrogatoire ne fut pas long; il n'y avait plus à dis-

puter sur les qualités; et quant à mon nom, qui pouvait être une assez mauvaise recommandation, je me tins à celui du passeport. Le dénouement fut qu'on me renvoyait à Nantes par la gendarmerie pour y être, selon les circonstances, emprisonné ou fusillé ou pourvu d'un nouveau passeport. Nous voilà en voiture, le brigadier à mon côté, deux gendarmes à la portière, et voyageant à petites journées, par égard pour mon escorte. Le long du chemin, le brigadier s'évertuait, avec des façons de jésuite, à tirer de moi l'aveu de mes hautes destinées; il causait avec Olivier, et il me disait tout bas : « Vous avez là, monsieur, un enfant bien vertueux! » Le fait est que ce marmot de onze ans ne perdit pas un moment la carte et fit à ravir son apprentissage de suspect.

A Rennes, nous trouvâmes un nouveau préfet installé. C'était ce coquin de Méchin qui sous Bonaparte était tombé d'Aix-la-Chapelle à Laon pour désordre avéré, ensuite préfet de Caen sous l'abbé de Montesquiou, aujourd'hui à Rennes par la grâce de son ancien maître (1). C'est lui dont la femme, très belle d'ailleurs, avait été prise d'assaut par une compagnie de hussards dans je ne sais quelle ville d'Italie; ce que je lui avais entendu raconter et gazer (chez Collard, à Villers-Hélon) avec beaucoup de grâce, car le drôle avait infiniment d'esprit. Il ne me reconnut pas. Nous causâmes; il me délivra des deux tiers de mon escorte, il fit quitter l'uniforme au brigadier. Nous prîmes la poste et le lendemain nous revîmes Nantes. J'y trouvai un nouveau préfet, moine défroqué, je crois, qui avait peur de tout le monde et de qui mes amis obtinrent sans objections un bon et régulier passeport pour Londres. J'embrasse mon brave brigadier qui avait été plein pour nous des attentions les plus cordiales, et nous revoilà à Rennes. Je revois Méchin qui me charge de porter à Saint-Malo l'heureuse nouvelle que Marseille fait sa soumission à Bonaparte.

A Saint-Malo, j'avais heureusement changé de recommandations et j'allai tout droit chez un fort brave homme et fort spirituel, l'abbé du Fossey, ex-chanoine, qui habitait une jolie petite maison à Saint-Servan et qui se mit en quatre, lui, sa sœur et ses nièces, pour me recevoir. Il faisait fort bonne chère (le plus beau maquereau coûtait un sou à Saint-Malo), il versifiait et il était si obligeant

(1) Alexandre-Edme, baron Méchin (1772-1849), député de l'Aisne de 1819 à 1831. *(Ed.)*

qu'il m'offrit sa bourse dans le cas où mes trois traversées de Bretagne auraient trop écorné la mienne. Il connaissait d'ailleurs toute l'île de Jersey que je ne voulais que traverser, mais où des recommandations pouvaient m'être utiles. Je restai chez lui le temps nécessaire pour y attendre le départ d'un paquebot, seul navire exempté de l'embargo.

Ce fut le 7 avril que nous nous embarquâmes, par un assez gros vent, sur un mauvais petit bâtiment conduit par un plus mauvais patron. Cela présagea des aventures, et nous n'en manquâmes pas. Après les abords de Jersey, les plus dangereux peut-être qu'il y ait sous le ciel, les plus difficiles sont sans contredit ceux de Saint-Malo, hérissés à chaque pas de pointes de rochers dont la moitié est sous l'eau. Notre patron avait mis dans sa tête, pour gagner plus tôt le large, d'aller passer entre le grand rocher de Cézembre et un plus petit qui n'en est séparé que par un étroit canal. Le vent avait beau contrarier cette manœuvre ; il n'y renonça qu'au moment où, manquant la passe, nous nous brisions infailliblement sur Cézembre : il ne s'en fallut pas de dix toises, un coup de timon nous fit côtoyer le rocher, tout en travers de brisants furieux et de rochers à fleur d'eau. En moins d'une minute, nous touchâmes trois fois. Je me croyais près d'être noyé ; les femmes se pâmaient ; les hommes se déshabillaient et tout l'équipage criait à tue-tête : *A nous, à nous!* aux bateaux pêcheurs qu'on apercevait dans le lointain. Le vent qui nous avait refusé la passe nous sauva en nous écartant de Cézembre. Il n'était plus question que de savoir quelles étaient nos trois plaies et si nous allions sombrer ou non. On se mit aux pompes et, vérification faite, il se trouva qu'elles tiraient plus d'eau qu'il n'en entrait. Nous continuâmes notre route, quoique le plus sage eût été de rentrer dans le port. Le vent devenait de plus en plus gros et plus contraire. Vers le soir, nous aperçûmes dans la brume les fameux Minquiers, chaîne de rocs fort vénérés des marins de ces parages et qu'il fallait doubler pour arriver à Jersey. Notre patron, un peu déferré par son échec du matin, n'osa l'entreprendre. Nous mîmes en panne toute la nuit, et, cette nuit, je me la rappelle comme d'hier, tant elle fut longue et fatigante. Moi et mon enfant nous la passâmes tout entière sur le pont, accrochés aux bastingages, ballottés par le vent, trempés par la pluie et lavés par les lames, mais du moins

n'ayant pas le mal de cœur dans une cabine empestée. Nous ne fûmes pas malades, grâce à ce petit courage et à la précaution de manger de demi-heure en demi-heure quelque chose de léger et de boire quelques gouttes de spiritueux. Cette expérience ne m'a jamais trompé. Notre navire était plus mal loti; le vent lui emporta son beaupré et un petit morceau de sa proue. Ce fut un vacarme épouvantable; personne n'y voyait goutte, et chacun recommença son *nunc dimittis;* mais il n'arriva rien de plus. Le matin revint : plus de Minquiers; nous avions chassé trois ou quatre lieues en arrière sur nos ancres. La pluie cessa enfin, mais pour faire place à une brume si épaisse qu'on ne voyait littéralement pas à vingt pas en avant du vaisseau. Il fallait traverser à colin-maillard les redoutables abords de Jersey où on trouve plus de roches que d'eau et où la moyenne des sinistres est d'environ cent par an. Nous tirions force coups de pistolet, au grand regret du patron qui aimait mieux le péril de son navire que la dépense d'un pilote côtier. Enfin, des barques arrivèrent et nous eûmes, une demi-heure après, le plaisir de grimper à quatre pattes sur les rochers du fort Élisabeth, tout gluants des varechs que la marée basse venait de découvrir. Un quart d'heure de promenade à pied nous conduisit de là à Saint-Hélier, dans la meilleure auberge. Lavé, séché, décrotté, je cours à la poste : point de lettres; aux messageries : point de malles; chez les amis, car j'en avais, grâce à l'abbé du Fossey, deux dont je ne savais encore que le nom. L'un était le sieur Giffard, le premier banquier, négociant et contrebandier de Jersey, brave presbytérien, pieux, loyal, austère, jeûnant, priant et élevant ses enfants dans la crainte de Dieu et l'horreur des douaniers. Il habitait une très jolie maison, d'une élégance tout anglaise (car Jersey était anglais et la propreté universelle y faisait un bizarre contraste avec l'antique saleté de la Bretagne). Derrière cette maison, il avait un vaste et beau jardin au milieu duquel s'élevait une grande serre toute tapissée de vignes à l'intérieur. Mais, ce que M. Giffard avait de mieux, c'était un fils de vingt-cinq ans, beau et excellent jeune homme, plein d'âme, de vivacité, de rondeur et de franchise, qui me fut une providence pendant le long séjour que je dus faire à Saint-Hélier. Il parlait parfaitement le français; il avait quelque littérature, du goût et le désir de s'instruire. Hélas! ce bon jeune homme, à qui je m'étais

sincèrement attaché, a dérangé ses affaires, et végète aujourd'hui quelque part dans le Mexique où il est allé exploiter les mines.

Mon autre ami fut un sieur Poingdextre, bon gros homme tout rond, tout franc, original, qui me combla de soins et de prévenances. Lui et sa grosse petite femme parlaient le plus pur bas-normand. Je garde en souvenir de ce beau couple une Bible en deux in-folio dont les gravures sont d'un grand prix et que le jeune Giffard m'envoya plus tard à Paris.

Ainsi, j'étais dans Jersey sans lettres, sans nouvelles, sans effets. Dans ce provisoire dont le terme m'était inconnu, je ne voulais pas continuer la vie d'auberge. Giffard me trouva en deux jours un joli petit logement sur la place Charing-Cross, chez une belle et jeune Mme Le Bas, dont le mari était aux Grandes Indes. C'était le meilleur pays du monde et on y vivait pour rien. Notre établissement complet, bien meublé, bien chauffé, servi, brossé, ciré, fourni de tout, hors le manger et le boire, enfin avec tout le luxe de l'*attendance*, ne coûtait que dix shillings par semaine; mais, cette semaine, nous n'eûmes pas la peine de l'achever. Mon fils avait une vocation précoce pour la marine. Je le promenais dans le port; il entrait dans les vaisseaux et se faisait tout montrer, tout expliquer, tout nommer. J'avais dû lui donner du bois, des outils, et lui abandonner un coin de ma chambre où il construisait ses flottes dans ses heures de récréation. Car notre éducation allait toujours son train. Son chantier était l'embrasure d'une fenêtre; ses frontières, le tapis de la chambre, et ses magasins, un coffre où la flotte, les instruments et leurs copeaux rentraient quand ma montre sonnait la fin des constructions. Or, nous étions *attented* par une assez jolie coquine de servante, et, sous sa main, nos vivres, que je ménageais avec soin, semblaient décroître sensiblement. Je les mis sous clé et voici ce qui en résulta. Le lendemain matin, en rentrant d'assez bonne heure de la messe, nous trouvâmes le tapis de ma chambre jonché de tous les copeaux de mon petit constructeur, et une minute après parut la belle hôtesse qui, en voyant cette Carthage, nous pria poliment de déguerpir de sa maison. Je me tus et je partis. L'inépuisable Giffard me trouva un autre logement, et je me haussai d'un cran en prenant une cuisinière à moi, une cuisinière de Saint-Malo, c'est-à-dire un cordon bleu de Jersey que je payais à tant par jour.

Jersey était d'ailleurs intéressant. C'est une république de Lilliput qui vit plutôt sous la protection que sous le joug de l'Angleterre. La mémoire de Jean sans Terre y est restée en odeur de sainteté, parce que ce petit pays lui doit une charte qui vit et prospère depuis cinq ou six siècles. Tout y est complet et parfait, vu au microscope : petits vallons; petites montagnes de 50 pieds de haut; petits fleuves de 6 pieds de large; petits chemins bien roulants; petits cottages bien frais; et tout cela entouré de l'Océan que l'œil retrouve du haut de chaque monticule. A la réserve du fort de Montorgueil et du petit bourg de Saint-Aubin, on n'y trouve d'hommes ensemble que dans la petite capitale, Saint-Hélier, qui est riche, fort bien bâtie, vivante et populeuse. Des quartiers sortaient alors de terre. Le commerce jouit d'une franchise illimitée; chacun y fabrique et y vend ce qu'il veut, sans maîtrises ni corporations. Tout est pêle-mêle dans les boutiques. J'achetais du tabac chez mon horloger, des bas de fil chez mon apothicaire et de la corde chez mon pâtissier. Ainsi du reste. Le lieu le plus propre et le plus élégant de Saint-Hélier était sans contredit la Poissonnerie, où se tenaient à la fois un marché de belles fleurs et un marché des plus beaux poissons du monde, au milieu de fontaines jaillissantes : la morue y sentait la rose.

Enfin nos malles, jouets, comme leur maître, de tous les caprices du destin et des hommes, arrivèrent à Jersey le 20 mai, et, le 23, nous nous embarquions sur le paquebot de Southampton. Ma femme, dont je n'avais eu que deux lettres depuis mon émigration, avait été pendant ce temps faire un séjour dans sa famille de Nantes, et, de là, me croyant à Jersey, elle avait pris la diligence de Saint-Malo pour se rapprocher de moi. Le même jour où je cinglais pour l'Angleterre, elle descendait à Saint-Servan, sous le toit hospitalier de l'abbé du Fossey, et, à sa grande satisfaction, elle y resta avec sa fille en pension durant deux mois et demi.

Je débarquais le 23 mai à Southampton et le 24 j'entrais dans Londres, sans autres biens venus et à venir que ma ceinture dorée et une trentaine de mille francs de traites. Je dis *sans biens venus et à venir*, parce que dans l'incertitude de ce que Dieu, Bonaparte, Pitt et les alliés ordonneraient de la France, j'étais bien déterminé à vivre jusqu'à nouvel ordre à Londres, à Gand ou dans un lieu quelconque de la terre, en homme qui use et jouit d'un capital de

40,000 francs, c'est-à-dire de 2,000 francs de rentes, avec une femme et deux enfants. Aussi avec quelle économie exemplaire et sordide nous nous mîmes à vivoter! Au bout de quelques jours, une conversation à fond avec le gros marquis de La Chastre, l'ambassadeur de Louis XVIII à Londres (1), acheva de dissiper mes fumées de zèle et de dévouement, et de me montrer sous cette auréole le positif le plus désespérant et le plus misérable. Je savais le froid accueil ou les portes fermées gardées pour tout remerciement aux gentilshommes bretons qui allaient s'offrir au roi!

La partie la plus dispendieuse de mon nouveau budget fut le logement, car mes yeux ont toujours été plus chers que ma bouche. Je pris pour une guinée par semaine un joli rez-de-chaussée de deux chambres, très confortablement meublées, dans une maison de la belle mais lointaine rue de Highstreet, quartier de Manchester square, en face de Northumberlandstreet, le tout avec l'attendance ordinaire, fournie par une bonne et douce hôtesse, mistress Manseel. Nous déjeunions dans notre petit salon sur la rue : un charcutier voisin, la laitière, le boulanger et la bouilloire à thé de mistress Manseel y pourvoyaient. Un gargotier français voisin, et depuis de longues années le Véry des émigrés de Manchester square, nous fournissait chez lui notre dîner à la carte en fort noble, fort nombreuse et fort pauvre compagnie. Car bien des émigrés étaient restés à Londres en voyant les allures de 1814 et bien d'autres venaient d'y retourner en voyant celles de 1815. L'après-dîner (le matin, Olivier avait ses leçons et moi mes travaux), nous allions pour notre dessert visiter ces magnifiques boutiques de fruits dont Londres abonde : « Allons voir des tableaux de Van Spaendonck, » lui disais-je. Nous revenions l'imagination pleine et l'estomac vide, mais avec un bon fonds de patience et de résignation et un excellent apprentissage de privations. Le reste du jour était consacré à la visite de tout ce que Londres offre de remarquable.

(1) Claude-Louis, comte de La Chastre (1745-1824), maréchal de camp (1788) et envoyé aux États généraux par la noblesse de la généralité de Bourges, employé comme agent confidentiel par Louis XVIII auprès de George III (1807), ministre plénipotentiaire du roi en Angleterre et lieutenant général (1814), pair et duc (1815), premier gentilhomme de la Chambre, ministre d'État et membre du Conseil privé (1816). *(Ed.)*

Je ne connaissais personne en débarquant à Londres, mais je ne fus pas longtemps sans trouver plus de liaisons que je n'en demandais. Le vieux quartier général des émigrés où je m'étais logé fourmillait de gens qui ne demandaient qu'à faire ou à renouveler connaissance. Le premier que je retrouvai fut l'aimable et vieux duc de Sérent, l'ami du comte d'Artois et le gouverneur de ses deux fils; l'âme la plus candide, la plus loyale et la plus dévouée avec toutes les grâces de l'ancienne cour et toute la bonhomie d'un patriarche. Il avait gardé la correspondance de jeunesse du comte d'Artois avec son ami de cœur, le bailli de Crussol; je l'ai eue entre les mains; elle était digne de l'âme et du style d'Henri IV et le noble caractère de Charles X s'y montrait bien au delà de tout ce qu'on en a jamais pensé. Le duc avait suivi la famille royale à Memel et en Angleterre; il avait revu Paris avec elle; mais aux Cent-Jours, au lieu de suivre à Gand Louis XVIII qui le haïssait et dont il n'estimait ni le cœur, ni les nouveaux attachements, il s'était retiré à Londres avec sa seconde fille, l'aimable et piquante duchesse de Narbonne, tandis que l'aînée, la duchesse Étienne de Damas, remplissait à Bordeaux les fonctions de dame d'honneur auprès de la duchesse d'Angoulême (1).

Un autre personnage que je retrouvai promptement et toujours le même, si ce n'est un peu plus enfoncé dans ses sophismes, ce fut l'abbé de Montesquiou sous lequel la France avait péri. Et elle avait eu grand tort; car lui et son secrétaire Guizot l'avaient si sagement conduite qu'ils étaient blancs comme neige de sa chute. Cet abbé, le plus sophistique des doctrinaires et le plus irascible des destructeurs, ne se reprochait qu'une chose dans son ministère d'un an : c'était de ne pas avoir assez prodigué le pouvoir aux jacobins, la seule force réelle en France, et qu'il aurait fallu enrôler au service du trône. « Le ministre indispensable à Louis XVIII restauré, me disait-il, c'est Talleyrand. » Je ne sais s'il n'alla pas jusqu'à Fouché, et Dieu sait si on a bien suivi ses leçons.

(1) Le duc et la duchesse d'Angoulême étaient à Bordeaux lorsque Napoléon revint de l'île d'Elbe. Pendant que le duc allait à Nîmes pour capituler peu après à La Palud, la duchesse, restée à Bordeaux, armait les gardes nationales et les volontaires; mais les soldats qu'elle alla voir dans les casernes l'accueillirent aux cris de : « Vive l'Empereur! » et le 1er avril elle s'embarquait à Pauillac sur un navire anglais. *(Ed.)*

La présidente d'Outremont, qui logeait auprès de moi, réunissait chaque soir une petite élite d'émigrés. Je l'avais connue jeune chez mon oncle de Saint-Waast. Le président, sous un air lourd et empesé, était l'homme le plus naturel, le plus liant, le plus simple et pétillant d'un esprit à la fois profond et gracieux. Elle-même avait ce talent que le vieux Carmontelle définissait d'un mot : « C'est une femme qui remplit son salon. » Je trouvai chez elle le modeste et excellent Malcors, l'évêque de Carcassonne, frère de notre aimable vicomtesse de Vintimille, resté tout provençal d'accent, de caractère et de manières : un M. Desbassyns, sa femme et sa fille, que je cite, quoiqu'il n'eût pour lui que beaucoup de bon sens sous des formes très rustiques, parce qu'il est beau-frère de Villèle et d'une petite divinité, Mlle de Mourgues, qu'on avait voulu jadis me faire épouser.

Le hasard me fit faire à Londres deux autres rencontres. L'une fut celle d'un comte d'Orfeuille, gentilhomme poitevin que j'avais vu vingt-cinq ans auparavant dans sa terre près d'Épanvilliers, mari jeune d'une belle et languissante Anglaise, et que je retrouvai dans un troisième étage, mari usé d'une bonne grosse femme de ménage; c'était la même, accrue de quatre enfants, dont une belle fille de vingt-cinq ans et un fils aîné, marié à la charmante fille du comte de Choiseul-Beaupré, dit autrefois à Versailles *le beau danseur*. Mon autre rencontre fut celle d'un voisin de Bourneville dont je n'avais jamais aperçu la figure, le marquis de Thuisy. Nous étions allés voir près de Putney un petit chef-d'œuvre du génie mécanique, de Brunel, l'auteur de la machine à poulies, l'architecte du tunnel. C'était une fabrique de souliers à l'usage des Invalides de Chelsea. Sans aucune intervention humaine, le cuir entrait peau de bête et sortait soulier, muni de ses clous et parfaitement eiré. Nous regardions ce curieux joujou en société de trois quidams. L'un d'eux, après m'avoir fort envisagé, me nomma; c'était le comte de Courdoue, le gendre bourguignon de Mme de Montboissier. Nous nous étions rencontrés à Paris. A peine m'eut-il nommé que mon nom fut répété en écho par les deux autres interlocuteurs, le marquis et le commandeur de Thuisy, avec lesquels il fallut faire une reeonnaissanee sans les avoir jamais vus. Les deux Thuisy, les plus loyaux et les plus ennuyeux des hommes, quoique le cadet fît d'assez bons vers et eût été ami de l'abbé Delille, me

comblèrent de prévenances et d'invitations. Il fallut aller dîner chez eux à Richmond où ils s'étaient fait une petite patrie : puis chez les trois fils dont le père, en homme sensé, avait fait un trio de banquiers qui logeaient et chiffraient ensemble dans une petite maison de Londres d'où chaque dimanche ils venaient à pied passer leur journée à Richmond; bien élevés d'ailleurs, instruits, sentant leur bonne compagnie, et prêts à déserter la cité pour le faubourg Saint-Germain et leur frac pour l'uniforme français, le jour où on leur en ouvrirait la carrière, et c'est ce qui est arrivé depuis (1).

Nous avons laissé Bonaparte se débottant aux Tuileries et envoyant à tous les cabinets de l'Europe des ambassadeurs bardés d'olivier. Le 22 avril, il avait publié son fameux acte additionnel à la Charte; le 30, il avait reconvoqué un Corps législatif où vinrent pêle-mêle ses amis, ses ennemis et les ennemis des Bourbons : par conséquent, les jacobins et les anarchistes y abondèrent; mais, dans ce début, il faisait patte de velours à la France autant qu'à l'Europe, il se rapetissait. il se confessait : il avait été trop absolu; il ne voulait plus régner que par la Charte; trop guerrier, il ne voulait plus régner que par la paix. Les libéraux étaient écoutés, consultés; la liberté de la presse régnait : enfin, on commençait le règne d'Astrée. Mais ce Numa Pompilius avait régné treize ans et sa conversion n'avait encore qu'un mois de date. Le premier moment d'éblouissement passé, beaucoup de ses anciens serviteurs se désolèrent et beaucoup de ceux qui le servaient disaient comme Cambronne : « Nous sommes f..... » en voyant la France morne et muette et l'Europe en pleine marche. Notre cousin, le général Saint-Alphonse, crut sa petite femme Annette de Mackau et se retira dans ses terres. Il y eut un homme plus hardi, ce fut Mathieu Molé. Il s'ennuyait de la disgrâce. Bonaparte le plaça sur la liste de son Conseil d'État. Sa famille se mit à ses genoux pour lui persuader de refuser cette nomination et de partir immédiatement pour Gand. Mme de Mortefontaine, que ce trait honore, lui apporta le lendemain 20,000 francs et un passeport; il hésita, resta et figura dans le Conseil de Bonaparte. Comme il

(1) Ce sont ces Thuisy qui retrouvèrent avec une peine infinie, de course en course, dans un village à plusieurs milles de Londres, la malle où Chateaubriand avait, quelques années auparavant, enfermé ses manuscrits. *(Ed.)*

était bien fourni d'ennemis en tout pays, cette affaire eut du retentissement. Le *Times* imprima un article fulminant contre lui. Je le lus. S'il n'eût été que dur, je me serais tu; mais il était acerbe, en partie erroné et en partie injuste. Je fis une réfutation froide et impartiale, et de là ma liaison avec deux Anglais que je n'ai pu encore citer, Stoddart et Édouard Jerningham. Le premier avait la direction du *Times;* le second y écrivait, et j'avais connu dans la société de Mme de La Briche son oncle, le chevalier de Jerningham. C'était une famille de pairs catholiques exclus du Parlement par le serment du test, et qui conservait dans une modeste nullité politique les traditions du vieux torysme et quelque peu d'attachement héréditaire pour le sang des Stuarts, avec une prédilection marquée pour la cause de la couronne de France. L'aîné des neveux du chevalier, Georges, vivait dans ses terres; le second, Édouard, uni par un mariage d'inclination à une petite femme d'un caractère d'ange, professait l'état de « lawyer (1) » à Londres où il vivait avec sa mère, la bonne et aimable lady Jerningham, la perfection du bon ton, de la bonne grâce et des manières de l'ancienne cour. C'est à Édouard que je m'adressai en invoquant le souvenir de son oncle. Il vint me voir; ma réfutation parut dans le *Times;* le *Journal des Débats* la traduisit à Paris, et ce qu'il y eut de plaisant, c'est que M. Molé ne se douta pas le moins du monde que cette défense, qui le transporta de joie, était l'ouvrage d'un ami de vingt ans dont il connaissait le cœur et la plume, et le seul assurément qu'il eût alors en Angleterre. Cette circonstance me lia avec les Jerningham et par suite avec Stoddart, vrai Anglais fort disgracieux d'aspect et de tournure rogue et guindée, mais homme de beaucoup d'esprit, de grand sens, tory jusqu'à la pointe des cheveux (2).

C'est au milieu de tout cela qu'éclata la grande nouvelle de la bataille de Waterloo, et nous pûmes juger par nos yeux ce qu'est l'enthousiasme forcené du peuple anglais quand il joint une haine vengée à un orgueil triomphant. Les illuminations spontanées

(1) Ou homme de loi. *(Ed.)*

(2) Sir John Stoddart (1773-1856), élève à Oxford, avocat, directeur du *Times* (1812-1816), puis du *New Times* (1817-1826), premier président à la cour de la vice-amirauté de Malte (1816-1840). Le chevalier de Jerningham, oncle de Georges et d'Édouard, est sans doute le poète et dramatiste Edouard Jerningham (1727-1812), qui fut élevé à Douai et à Paris. *(Ed.)*

durèrent trois jours et furent d'une profusion et d'une magnificence inouïes. On voyait le nom, les armes, le portrait de Wellington en feu sur tous les murs. Quinze jours après, on exposa dans un musée tout ce que les vainqueurs avaient pu ramasser de la dépouille de Bonaparte, et ce trophée à un shilling fit la fortune de l'entrepreneur.

Pendant que Londres flambait de gloire et de joie, Bonaparte regagnait l'Élysée. Une bataille venait d'abattre en vingt-quatre heures sa couronne de trois mois. Ce dernier coup de dé jeté, il abdiqua. Une commission de gouvernement fut nommée. Le coquin le plus hardi, le plus adroit et le plus diffamé de France, Fouché, fut mis à la tête. Son premier acte fut de prononcer que Bonaparte devait quitter immédiatement la France, et Bonaparte ne demandait pas mieux : il n'avait nulle envie d'attendre à la Malmaison des garnisaires anglais ou allemands. Mais deux difficultés restaient : l'une, de traverser son empire sans être massacré sur la route; l'autre, de trouver un lieu du monde qui lui pût servir de retraite.

Le 29 juin, il part incognito de la Malmaison, et le 3 juillet il arrive de même à Rochefort. Il comptait trouver un navire américain, atteindre New-York, et Dieu sait quelle explosion son nom eût faite dans ce pays de niais enthousiasmes où nous avons vu depuis des sénats s'assembler pour faire une déesse de Fanny Essler et un héros de La Fayette. Il se serait fait quaker comme il s'était fait musulman jusqu'au jour où il eût retrouvé une conspiration en France et un bateau sur l'Océan. C'est dans ce temps que Mme de Staël disait : « J'avais voulu écrire la vie de Napoléon, mais maintenant j'écrirai les aventures de Bonaparte. » Et, cette fois, elle disait vrai, elle qui avait tant de fois mendié un de ses regards.

Mais la tragédie est finie; la petite pièce commence et nous allons voir en scène les Sbrigani, les Tartufe, les Crispin et les rois de Cocagne.

Paris a capitulé pour la seconde fois; une députation de baladins législatifs est venue s'agenouiller patriotiquement pour demander aux puissances un Roi de leur façon, de leur sang, de leur garde-robe, de leur écurie, tout au monde, hors le sang inglorieux d'Henri IV et de Louis XIV. Les alliés sont entrés. La Fayette et

quelques autres héros burlesques du parlement des Cent-Jours ont joué une farce romaine sur les degrés de leur Capitole fermé à double tour et n'ont pu mourir sur leurs chaises curules.

Que faisait cependant Louis XVIII?

Ne disons rien sur ce triste règne de Gand honteusement commencé, ignoblement exploité, déplorablement fini. Nous y verrions des conseils dirigés par des Chateaubriand, des Lacretelle, des Guizot même, auteurs imprimés, rêveurs philanthropiques, moins occupés de restaurer le trône que de l'empêcher de se relever trop puissant, et tous ces pantins politiques mus de Paris par les ficelles d'un Cartouche régicide qui avait lavé dans le sang de la France ses mains rouges du sang de son roi. Est-il besoin de nommer Fouché?

Mais ce n'était pas assez de reprendre sous les auspices d'un Fouché un trône rendu par tous les rois de l'Europe. Le roi, entré dans Cambrai, avait lancé une proclamation qui permettait quelque espérance aux gens de bien; elle était répandue et applaudie partout, quand le soir même, crevant tous les chevaux, tomba du congrès de Vienne dans Cambrai le Fouché de cour, le Figaro de la diplomatie, le Méphistophélès de l'Europe, Talleyrand; et le lendemain parut la proclamation de Cateau-Cambrésis, basse et honteuse palinodie où le Roi ne pardonnait plus, mais demandait pardon; ne châtiait plus les traîtres, ne disgraciait plus les ennemis, mais les appelait à sa confiance, aux dignités et aux places, et réalisait les rêves extravagants que m'avait contés l'abbé de Montesquiou.

Dès lors, tout fut dit et tout fut jugé. Ma malle était faite; je la défis et je restai à Londres dans un accès d'indignation et de mépris.

Le roi était à Arnouville. On lui présenta Fouché. Ce moine coupeur de têtes parut, non en pénitent, le front dans la cendre, dévoré de remords et dévouant sa vie en expiation de ses crimes, mais en hardi *kingmaker,* imposé par le duc de Wellington et proclamé indispensable par la clameur unanime de Paris; car il faut rendre l'extravagance à qui de droit; tel était alors le délire parisien. C'était le culte du diable érigé en sauveur, et Louis XVIII fut exempt au moins de l'infamie de choisir; il n'eut que la honte de subir ce que son bon sens (il en avait) et sa conscience (en avait-il?) eussent

dû repousser avec horreur. Il négociait, il marchandait avec les alliés fascinés l'ordure de son premier ministre. Les conférences se tenaient à Neuilly; le négociateur était Vitrolles, espèce de sous-Talleyrand de Provence, qui s'évertuait alors à surgir de dessous terre. « Ménagez mon honneur, lui disait le Roi, car je vous confie ici mon *pucelage* » — en fait de bassesse apparemment, car personne n'avait eu l'autre; mais il se trompait aussi sur le premier. On se rappelle Favras!

Enfin, le coup d'essai de la dictature de Fouché fut de fermer Paris au Roi pendant deux jours en lui montrant comme un peuple révolté, un peuple impatient de le revoir, et en le faisant rentrer dans sa capitale par la chattière, par la barrière de Clichy. Tel fut son ministère : mener le trône en laisse à travers un labyrinthe de brouillards sillonnés d'éclairs fantastiques qui ne lui montraient qu'écueils et précipices, tandis que ce Jupiter *assemble-nues* régnerait, le bonnet rouge en tête, sur la France jacobinisée et sur son roi aveugle et intimidé. Tel nous le montrèrent ces deux fameux rapports, énigmes de haute trahison où nul ne comprit rien que la profonde scélératesse du rapporteur. Ce Richelieu de caverne disait du Roi : « Il veut se mêler de tout, » et à Pastoret nommé président pour les élections de Marseille : « Faites-nous des élections ministérielles et non pas royalistes. » Or, Dieu sait quel esprit, quel cœur, quel passé et quel avenir il fallait avoir, quelle espèce de France il fallait vouloir pour être ministériel avec le ministère qu'on vit surgir alors. On ordonna pour la forme quelques destitutions, même quelques exils. C'est alors que Carnot écrivait à Fouché : « Monstre, où veux-tu que j'aille? « et que Fouché lui répondait : « Imbécile, où tu voudras (1). » On jeta quelques pairies, quelques places aux royalistes. Rosambo fut pair, mais à côté de Molé disgracié en 1814 pour avoir oublié son nom, honoré en 1815 pour l'avoir prostitué. Terray eut Blois; Bouthillier, Strasbourg; Mézy, Lille; Tocqueville, Beauvais.

La confiance n'existait nulle part. Mais l'esprit de parti et le besoin de combattre et de vaincre existaient partout. Les élections le prouvèrent bientôt en dépit des intrigues des Fouché, des Tal-

(1) Cf. dans le *Fouché* de MADELIN (II, p. 402-588) les chapitres intitulés : « La commission de gouvernement » et : « Le ministre du roi très chrétien. » *(Ed.)*

leyrand et autres. Il en sortit la Chambre *introuvable*. Ce fut un coup de foudre pour la horde ministérielle. Si on eût attendu que cette Chambre s'assemblât, elle eût formé un nouveau ministère. C'était le droit anglais, c'était le sien, et la monarchie tombait pour la première fois depuis Louis XIV entre des mains monarchiennes. Louis XVIII sentit le danger; la monarchie eût pu contrarier le monarque. Affranchi par la voix unanime de la France du joug de Fouché, il se hâta de sacrifier ce bouc émissaire, qui, au lieu d'aller en Grève, alla comme ambassadeur à Dresde, duc d'Otrante, millionnaire et époux adoré de la belle et folle Mlle de Castellane (1). Un nouveau ministère fut formé, exempt de crimes pour que la future Chambre le tolérât, exempt d'honneur et d'énergie pour laisser un roi de France anglomane régner à sa guise. Le beau duc de Richelieu eut les affaires étrangères : grand seigneur nourri des hallucinations du dix-huitième siècle, éduqué par le catéchisme encyclopédique, sans esprit ni talents, mais réputé grand homme pour avoir bien administré Odessa sous le despotisme des tsars; du reste, sans haine comme sans amour pour la famille de ses rois. Pasquier eut les sceaux; ce fut le prix du royalisme vigoureux qui lui avait fait boire les eaux du Mont-Dore pendant les Cent-Jours (2). Il commença par là sa carrière de *ministre à toutes selles* qui dure encore. Decazes eut la police. Ce jeune fat, fils d'un huissier à verge de Libourne, n'en était pas à son début; sa prestance de beau cocher, son assurance qui côtoyait l'effronterie, son esprit tranchant et son humeur cassante qu'il vernissait au besoin de patelinage, l'avaient insinué par degrés dans la famille impériale où il s'était haussé jusqu'au rang de secrétaire de Madame Mère. Inconnu et temporiseur en 1814, il s'était en 1815 jeté subitement dans un

(1) Le misérable y fit peu de séjour; la cour de Saxe ne le reçut pas, et à peine une auberge voulut le recevoir. Mes amis de Londres avaient à son avènement au ministère pris la peine d'extraire sa vie du *Moniteur*. C'était, sans nul commentaire, le colosse d'infamies le plus monstrueux et le plus authentique. Ils me l'envoyèrent à Paris : je le fis imprimer et une personne dont je n'ai jamais su le nom en acheta deux cent cinquante exemplaires qu'elle envoya à Dresde. Le moine défroqué, marié, tueur de rois, faiseur de rois, disparut avant d'être lapidé. Je crois qu'il est mort à Trieste. Le petit comte de Termes a depuis eu le courage d'épouser sa fille qui était bien belle, bien riche et bien dévote, mais pas assez pour se faire infirmière en restituant tout son bien.

(2) Cf. plus haut, p. 365, note 2. Pasquier avait voulu boire, mais n'avait pas bu les eaux du Mont-Dore pendant les Cent-Jours. *(Ed.)*

paroxysme de royalisme. Présenté à Arnouville, il plut et le voilà ministre. Laissons-le aller; nous ne le rencontrerons que trop sur notre route. Je ne sais plus ce que fut Barbé-Marbois (1), pédant verbeux et dur, qui, n'ayant gouverné que des nègres, n'avait nulle aversion pour Bonaparte, et dont l'impertinente fille se faisait appeler duchesse de Plaisance, pour avoir épousé le fils du bonhomme Le Brun, architrésorier et traducteur en prose de la *Jérusalem délivrée*. Le duc de Feltre et Du Bouchage eurent la guerre et la marine. J'ai gardé Vaublanc pour le dernier, Vaublanc, le juste de ce ministère et sur qui se concentra bientôt la haine ou, pour mieux dire, la rage de tout ce qui avait servi la Révolution, le Directoire ou l'Empire. Vaublanc, député en 91 à l'Assemblée législative, avait défendu le trône, l'honneur et le bon sens avec une énergie qu'une longue émigration préserva seule de l'échafaud. Rentré dans ses foyers, sans autre bien qu'une honorable réputation, il était devenu préfet de Metz et s'était acquis le renom d'un habile et intègre administrateur. Cela le fit ministre de l'intérieur, et là cet homme de bien eut la bonhomie de montrer à nu ses opinions de 1791, son royalisme sincère, sa haine des révolutionnaires, et de pratiquer ce que d'autres ne faisaient que dire. Louis XVIII fut bientôt las de sa droiture qui le servait mieux qu'il ne voulait (2).

Tel fut ce ministère qui fit plus de mal que de bien et qui avait pour lui les opinions et surtout les inclinations du maître, lequel, exempté par la nature du joug des favorites, s'en laissait dédommager par le joug des favoris.

La Chambre arrivait telle qu'avait été en 1660 celle de la restauration de Charles II, décidée à relever de ses ruines l'antique monarchie, à assumer les sévérités nécessaires, à braver les inimitiés des usurpateurs, et à ne laisser au trône que la joie et la gloire de la clémence. Charles II avait eu le bon sens de sentir l'avantage de cette situation qui le dispensait des rigueurs nécessaires et lui laissait le cœur des vaincus comme celui des vainqueurs. En se renfermant dans une sorte de neutralité, il avait laissé faire les architectes de monarchie qui réédifiaient ce qu'il n'aurait pu res-

(1) Barbé-Marbois fut nommé à la justice à la place de Pasquier qui avait ce portefeuille dans le cabinet précédent et qui refusa de le garder. *(Ed.)*

(2) Cf. là-dessus ce que dit Vaublanc dans ses *Mémoires*, fin du chapitre xxviii. *(Ed.)*

taurer lui-même. Louis XVIII ne vit dans les députés de la Chambre nouvelle que des hommes qui voulaient faire plus et mieux que lui, qui voulaient bâtir quand il voulait camper, qui voulaient refaire des institutions quand il voulait dormir sur le vide, qui voulaient ressusciter quand il s'accommodait du néant. Où Charles II avait mis une prudente abnégation, Louis XVIII mit une folle résistance, et il ne fut que trop puissamment secondé, d'un côté par les opinions et les intérêts du ministère qu'il s'était choisi, de l'autre par le respect d'une Chambre qui était trop dévouée au trône pour oser, combien qu'il lui en coutât, *être plus royaliste que le roi.*

J'étais toujours à Londres, cuvant ma fureur de voir Talleyrand à Cambrai et Fouché au ministère, et je serais probablement mort d'ennui ou d'indignation dans cet exil, si je n'avais pas eu l'éducation de mon fils à continuer et mes travaux littéraires à poursuivre. Je terminai alors un opuscule intitulé : *Considérations sur une année de l'histoire de France.* C'est peut-être ce que j'ai fait de meilleur. Il fit assez de bruit pour me fermer l'Académie française que la mort de Ducis m'avait ouverte. Lacretelle aîné, Parseval-Grandmaison, Andrieux et autres, qui avaient répondu de ma nomination, me tournèrent le dos. De Sèze eut ma place. Au reste, si cet écrit m'empêcha de dormir dans un des quarante fauteuils, il fut, en revanche, la source de ma carrière politique.

Le 29 septembre, je repris après dix mois d'absence la route de Paris, où j'arrivai le 28 octobre. Ma femme y était revenue depuis le 9 septembre. Mon beau-père y était toujours resté. Il fallait aviser après deux années d'invasion et de ruines. Notre parti fut bientôt pris. Il ne s'agissait plus de s'enterrer tout vifs à Bourneville. Nous avions deux éducations à finir et beaucoup d'amis ou de liaisons dont il ne fallait plus être oubliés. Nous nous bornâmes à faire les mêmes séjours à Paris en y vivant de peu, et les mêmes à la campagne en recevant moins de monde et en suspendant les embellissements pour nous borner aux restaurations.

Mon bail du faubourg Saint-Honoré finissait. Au lieu de le renouveler, nous le passâmes aux Rosambo, et, sans quitter notre cher faubourg, nous louâmes pour 1,000 francs un charmant logement sur les Champs-Élysées, dans une bonne et belle maison dont

Mézy occupait le rez-de-chaussée. Le 15 d'octobre, nous nous y trouvâmes casés un peu haut, mais la vue était incomparable. Je partis le 8 octobre pour Bourneville avec Olivier.

L'esprit de révolte avait soufflé pendant mon absence. Mon premier ministre, le sieur Defrance, était un coquin, poltron et maladroit. Mon maître-jardinier, assez mauvaise tête, était venu me voir à Paris pour flairer la situation de mes affaires et avait répandu l'alarme en contant qu'il avait monté trois étages au lieu d'un. Le concierge était neutre. Le premier garde était un bon homme un peu fripon, un peu bête et assez fidèle. Mais le chef de la conspiration était Gobert, mon premier berger, à qui son frère, ex-général de l'Empire, donnait un grand crédit à la ronde. Le reste se tenait prêt, comme en tous lieux, à obéir au vainqueur. Il n'y avait d'inébranlable que mon brave et fidèle deuxième garde, Louis. Je n'appelai que lui au conseil et n'écoutai que ses rapports. Il me fallait un maréchal Ney, un grand exemple. Le lendemain de mon arrivée, le sieur Gobert fut payé et chassé après trente-cinq ans de règne sur mes moutons. A ce coup d'État, la stupeur fut dans le pays; tout devint muet en me voyant la bourse dans une main et la foudre dans l'autre. Personne ne voulait plus d'argent. Il fallut exiger les comptes. Tout fut réglé, et, trois jours après mon arrivée, le silence et le crédit régnèrent à Bourneville.

Mais l'ordre qui venait de se rétablir au dehors était loin de régner dans l'intérieur, et mon pauvre château habité par les cosaques aurait offert une terrible ressemblance avec Carthage, si, par bonheur, les glaces, les boiseries et les marbres n'avaient échappé au sac général.

CHAPITRE XII

(1816)

Blacas. — Decazes. — La loi d'amnistie. — Le duc et la duchesse d'Angoulême. — Le comte d'Artois. — Bruges et Vitrolles. — Maxime de Choiseul. — Conversion de Norvins. — Despinoy. — Lainé. — Les ducs de Narbonne et de Sérent. — Mariage du duc de Berry. — Encore Jerningham et Stoddart. — Dissolution de la Chambre introuvable. — La Chambre nouvelle. — Disette. — La Société des *bonnes études.*

Enfin, après deux mois et demi de peine, le 24 février, je retournai à Paris en laissant à Bourneville toutes mes cachettes intactes, tant je prenais de confiance dans l'avenir de la France.

Decazes avait fait de rapides progrès dans le cœur (si cœur il y avait) de Louis XVIII. Cette Majesté avait, comme Jacques II, le tic de créer et éduquer ses favoris et d'avoir pour eux je ne sais quel héroïsme d'amitié platonique (il n'est pas permis d'en douter, puisque toute passion l'était chez lui), et que cette vieille et effrontée sorcière, jadis jeune et séduisante fée, Mme de Balbi, aurait été condamnée par lui à la vertu si trente autres ne l'en avaient pas consolée (1). Mais si ce platonisme, dont la nature l'avait doué, sauvait l'honneur de ses Pylades, il ne leur enlevait pas la fatigue et l'ennui de cette intimité demi-romanesque, demi-bourgeoise, avec un esprit sec, faible et impérieux à la fois, minutieux, académique, faux sur les grandes choses et scolastique dans les petites. D'Avaray y était mort à la peine (2). Le beau comte de Blacas lui avait succédé. Louis XVIII, rappelé au trône, avait fait un duc et un ministre de la maison du Roi de cet homme qui, dans son court apogée, lui ôta autant d'amis qu'il s'en ôtait à soi-même. Marquis de Tuffières et comte de Mont-sur-Mont, par sa haute taille, sa belle et noble

(1) Voir sur elle les *Mémoires* de Castellane, I, 389, et Ch. Nauroy, *les Derniers Bourbons*, 1883, p. 140-149. *(Ed.)*

(2) D'Avaray (1759-1811) a été le Decazes de la jeunesse de Louis XVIII; consulter sur lui les deux premiers volumes de Forneron, *Histoire générale des émigrés*, 1884, notamment, I, p. 234 et 276; II, p. 72. *(Ed.)*

tête, son air superbe, son parler dédaigneux et toute cette toge de pourpre et d'or dont il enveloppait hermétiquement une âme élevée, un cœur sensible, un dévouement des temps héroïques, et, dans l'intérieur, une facilité de vivre, de causer, de s'épancher, et une intimité pleine de bonhomie : tel était le vrai duc de Blacas. Mais le monde juge l'homme par l'extérieur. Le duc, victime de la clameur publique, était tombé du ministère à l'ambassade de Rome, où il fut l'ambassadeur de Louis XIV, le duc de Créquy en personne; il fut le même à celle de Naples; il était né et doué pour ce rôle, et il y rehaussa la couronne de France de toute sa hauteur personnelle. Très riche par lui-même (Louis XVIII lui avait donné plusieurs millions qu'il avait dans les fonds d'Angleterre), avec 200,000 francs d'appointements dans un pays ou règne l'abondance, il avait l'amour et l'intelligence des arts; il fut Mécène et Lucullus avec une générosité pleine de goût et de discernement. La ville de Rome garde encore son souvenir; et je l'ai trouvée longtemps après pleine pour lui d'ennemis jaloux et d'amis dévoués (1).

De la noble intimité du duc provençal, Louis XVIII était donc tombé à l'intimité basse de *l'huissier-witz* gascon. Son cœur s'était d'autant plus facilement laissé conquérir, que les rois, tout philosophes qu'ils sont de nos jours, ont besoin de courtisans, et que, moins ils sont grands, plus il faut qu'ils descendent pour en trouver. Le duc de Blacas avait eu, à dire vrai, quelque chose de trop élevé, et le sieur Decazes se trouvait avec Louis XVIII dans l'exacte proportion du duc de Lauzun à Louis XIV. Avant la Restauration, j'avais quelquefois rencontré ce champignon chez les Vindé qui le recevaient avec bonté, et son effronterie vulgaire et tranchante m'avait souverainement déplu. Elle fut plus heureuse auprès du Roi qui le fit, en fort peu de gradations, son courtisan, sa créature, son enfant, son ami et son maître. Ce duc de Garonne avait pour compère une petite sœur assez gentille, dite Mme Princeteau, et femme (2) d'un quidam de son endroit; elle survint en cour par un escalier dérobé, en tout bien, tout honneur s'entend, car c'était

(1) Pierre-Louis-Jean-Casimir, comte, puis duc de Blacas d'Aulps (1771-1839). « Sa tête, a dit Bonneval *(Mémoires*, p. 140), semblait vissée dans sa cravate, mais il n'était pas dépourvu de capacité. » *(Ed.)*

(2) Chateaubriand *(Mémoires d'outre-tombe*, IV, p. 142) la juge de même « une agréable, modeste et excellente personne ». Cf. Ch. Nauroy, *les Derniers Bourbons*, p. 149-152. *(Ed.)*

une bonne et honnête petite femme... et quand même (1)? Louis XIV n'avait pas été plus coquet pour Mme de La Vallière que Louis XVIII ne le fut pour cette jeune Libournoise. Elle avait des petits qu'il soignait en grand-père, employant ses loisirs royaux à leur faire des cornets de bonbons. Il s'était fait ainsi dans un coin des Tuileries une petite famille de basse-cour qui n'était pas un des moindres soins de son empire.

Cet empire commençait donc à être franchement gouverné par Decazes, despote bourgeois et libéral qui avait en face de lui une Chambre libre, noble et monarchienne. Jugez de l'union qui devait régner entre eux et des couleurs dont se peignait au Château cette Chambre *introuvable* qu'on aurait voulu n'avoir pas trouvée. Les plus vrais, les plus utiles serviteurs du Roi, devenus l'objet de la jalousie ou de la haine du favori, étaient petit à petit écartés par la froideur graduée du maître. Le nom d'*ultra* fut inventé. On nous criait : « Ne soyez pas plus royalistes que le Roi. » On envoyait le duc d'Angoulême — pauvre chère âme possédée si longtemps du démon libéral — dans la Vendée, toute sanglante encore des Cent-Jours, prêcher *union et oubli* au lieu de *pardon des offenses*, en mettant dans une balance impartiale le crime et la vertu, la révolte et la fidélité. Lourdoueix fit alors paraître un piquant opuscule, où une gravure représentait un homme de l'armée de Condé et un homme de la Montagne : l'un, noble de figure et de costume, mais maigre et ruiné; l'autre, gras et puissant, de figure féroce, vêtu d'une carmagnole, et coiffé du bonnet rouge, et entre eux deux un tiers à figure mielleuse, qui, d'un air caressant, les attirait l'un vers l'autre, en leur disant : « Il faut vous aimer comme des frères (2). »

Dès qu'on avait passé le guichet du Carrousel, être royaliste, c'était penser ce que pensait le Roi, faire et dire ce que voulait le Roi. Le duc d'Estissac, la meilleure et la plus lourde bête que j'aie connue (3), commandant à Beauvais, me dit un jour : « Monsieur, si le Roi m'écrivait de brûler Beauvais, je le brûlerais; voilà ce que j'appelle être royaliste. » Nous autres bonnes gens, qui l'étions sans faire des distinctions si subtiles, nous crûmes longtemps que

(1) Voir page 431.

(2) Lelarge, baron de Lourdoueix (1787-1860), rédacteur, puis directeur de la *Gazette de France*. *(Ed.)*

(3) François de La Rochefoucauld, duc d'Estissac (1765-1848). Cf. sur lui les *Mémoires* du général comte DE SAINT-CHAMANS, p. 337. *(Ed.)*

nous n'avions contre nous que l'air et les paroles du Roi, qu'il payait ce tribut aux circonstances, mais que son cœur et sa conscience étaient secrètement de notre parti. Comme on le savait cauteleux et double, cette version à notre profit et à celui de la monarchie était naturelle, et, si elle n'honorait pas son caractère, elle absolvait au moins ses actes et ses discours. Nous l'exploitions de notre mieux, avec sincérité d'abord et plus tard avec politique, quand force fut de reconnaître qu'il était franchement libéral et hautement l'ennemi de l'aristocratie. Quelle pomme de discorde dans Paris et la France! combien de jacobins se disaient les *vrais royalistes*, et de quel amour ceux qui demandaient naguère le Grand Turc plutôt que les Bourbons brûlaient pour un Roi qui les aidait à démolir la monarchie! Notre société aimable, intime, naguère si unie, se disloqua. L'esprit de parti remplaça la concorde, et tout ce qui avait régné sous Bonaparte se tenait pour maître incontestable de la France.

Le premier brandon de l'incendie fut la honteuse loi d'amnistie, qui, au lieu de donner grâce aux révolutionnaires, aux auteurs de la terrible catastrophe des Cent-Jours, leur rendit la faveur et l'empire. La Chambre la vota en frémissant, mais la volonté, le vœu même du Roi étaient encore obéis. Une autre œuvre du sieur Decazes fut l'ordonnance qui supprima la pompe expiatoire du 21 janvier, et les oraisons funèbres qui se disaient dans toutes les chaires en prescrivant de ne plus lire que le testament de Louis XVI, œuvre touchante d'un bourgeois pieux qui faussait les idées et descendait fort au-dessous de la hauteur monarchique due à la dignité de la France et de son Roi.

La nullité du duc d'Angoulême, aidée de son respect religieux pour le Roi, le plaçait naturellement sous la dépendance de cette politique. Sa femme, la fille de Louis XVI, qui nous avait presque fait haïr la loi salique, sacrifiait sa conscience à ses devoirs d'épouse, et sa piété dissimulait ses affections. Le duc de Berry, avec beaucoup plus d'élévation d'esprit et d'énergie que son frère, se rapetissait ostensiblement par un respect religieux du trône. Le comte d'Artois était le seul de cette famille qui permît aux royalistes de pénétrer le fond de ses pensées et qui osât allier à la vénération d'un frère couronné le mépris de ceux qui gouvernaient sa couronne. D'abord lieutenant général du royaume, avant la rentrée de

Louis XVIII, il avait été nommé ensuite commandant général des gardes nationales de France qu'il eût été d'une meilleure politique de neutraliser et de dissoudre peu à peu plutôt que de leur donner de l'impertinence et de l'ensemble par un tel choix. Ce commandement et le titre d'héritier présomptif de la couronne l'entouraient d'une auréole de puissance qui n'avait de réel que l'attachement de tous les royalistes. Deux hommes dominaient dans sa cour. L'un était le chevalier de Bruges (1) : grand et assez bel homme, d'une apparence sèche et presque repoussante, mais dont personne n'a révoqué en doute la loyauté et le dévouement. L'autre, le baron de Vitrolles (2), était un intrigant dans toute l'acception du mot, d'une activité incessante, aimable, spirituel, entreprenant, et qui avait en 1814 gagné l'affection du prince en venant du fond de sa Provence lui offrir ses services à Nancy, à travers mille périls vrais ou faux dont il contait fort agréablement l'histoire. La faveur de Monsieur l'avait fait secrétaire du Conseil, et son ambition parvint presque dans la première année à refaire cette place, telle qu'elle avait été entre les mains de Maret; il était le drogman, le rapporteur universel du Conseil et l'interprète obligé entre lui et le Roi qui, lui aussi, l'avait pris en gré. J'ai entendu le moins patient des hommes, l'abbé de Montesquiou, s'en plaindre avec une sorte d'emportement. Cette faveur dura peu; ce Provençal était gascon, fier comme un parvenu de son ascension rapide; ses valets ne l'appelaient que Monseigneur, et à travers beaucoup de politesse, de cajoleries et de mignardises, il perçait toujours dans son ton quelque chose du grand seigneur qui se familiarise. Il avait une femme point sotte, mais excessivement commune et bavarde, qui le désespérait probablement en faisant les honneurs de son salon à la meilleure compagnie de Paris; mais il n'y paraissait pas. Le reste de sa famille était un fils, fort bon sujet, officier dans la nouvelle armée, et une fille charmante qui montra un courage admirable pour le sauver dans les Cent-Jours, lorsqu'il fut emprisonné et fort près d'être fusillé.

(1) On sait que le comte d'Artois fit de lui un lieutenant général et son aide de camp. *(Ed.)*

(2) Vitrolles (1774-1854), l'auteur des *Mémoires*, est assez connu; député des Basses-Alpes de 1815 à 1816, ministre d'État et membre du Conseil privé en 1815, maréchal de camp en 1828, pair en 1830. Cf. Pasquier, *Mémoires*, III, 378. *(Ed.)*

Cette jeune personne était une énigme. De gaie et vive qu'elle avait été, elle était devenue mélancolique et languissante sans que personne en pût deviner le motif. Il y avait en elle quelque chose qui s'éteignait par degrés, et sur sa charmante figure la douleur perçait à travers un sourire aimable et une conversation spirituelle. Elle était tombée dans la plus profonde dévotion ; son père semblait l'adorer. Nous l'avons vue s'éteindre dans le cours de trois ans sans que rien ait transpiré d'une passion malheureuse. d'un roman que j'ai toujours regretté de ne pas savoir. Pour revenir à Vitrolles, Rosambo, dont il avait été camarade de collège, me pria d'aller le voir pour les affaires de Monsieur. La forme était un peu leste, mais le nom de Monsieur couvrait tout. J'allai voir Vitrolles et trouvai l'homme que j'ai peint. Il était enthousiasmé de mes *Considérations* et me déclara que j'étais indispensable au service de son maître. Il s'agissait de créer un écrit périodique pour la défense des intérêts monarchiques, et mes idées politiques, aidées d'un style franc, rapide, mordant et coloré, avaient paru convenir tout à fait à cette entreprise. Ennemi né des journaux et de la liberté de la presse, je goûtai peu l'idée de me battre pour le bon sens et le bon droit avec l'arme de la destruction. Je la goûtai bien moins encore quand on me proposa pour collaborateur l'homme d'alors qu'on vantait le plus et que j'estimais le moins : Fiévée (1), le correspondant de Bonaparte, puis de Blacas, alors la coqueluche des salons et l'aigle de la légitimité ; homme d'infiniment d'esprit et écrivain distingué, recherché, mais craint ou méprisé partout où on lui prodiguait les caresses, parlant sans cesse de ses valets et de ses terres, tant il craignait de devoir son succès à son mérite. et, par une morgue de supériorité sèche et froide qu'il se donnait pour compenser le rang et la naissance qu'il n'avait pas, fraternisant avec le faubourg Saint-Germain. Cet orgueil de calcul n'était certes pas bête, et c'était sans doute ce qu'on lui aurait le moins reproché, si son âme et sa plume avaient été aussi fières que ses manières ; mais on savait trop à quel prix on pouvait les acheter. Vitrolles me donna à dîner avec cet homme, avec La Bourdonnaye et quelques autres députés dont on com-

(1) Joseph Fiévée (1767-1839), auteur de *la Dot de Suzette* (1798), agent de Bonaparte, directeur du *Journal de l'Empire*, maître des requêtes (1807), préfet de la Nièvre (1813). *(Ed.)*

mençait à savoir les noms; mais j'éludai doucement l'association qu'on me proposait.

Pendant mon séjour à Bourneville, la société avait perdu un des hommes les plus aimables et les meilleurs qu'elle eût encore, type des grâces élégantes et polies, resté debout au milieu du désert sauvage que la Révolution et l'Empire avaient fait en France : le duc de Rohan-Chabot, l'un des quatre premiers gentilshommes de la chambre. Une circonstance pénible accrut le regret de sa perte. Quand la maladie commença à donner des inquiétudes, sa famille demanda une consultation. Notre petit Jouard, qui était son médecin et le plus orgueilleux des mortels, s'y refusa avec menace de se retirer si elle avait lieu. Il n'y en eut pas. Le duc mourut le 8 février, et l'indignation fut générale (1).

Sa veuve, la seule qui fut hautement Montmorency dans toute sa famille, resta avec trois garçons et trois filles. L'aîné, qui devenait duc de Rohan, jeune et rappelant déjà les grâces de son père, était marié à l'aimable petite-fille du duc de Sérent, point jolie, mais héritière de l'esprit et de la bonté dont cette famille était la patrie, pauvre fleur qu'une horrible catastrophe devait bientôt moissonner (2). Le second, qui devenait prince de Léon, avait pris dans les armées de Bonaparte des formes moins élégantes et une teinte d'opinions un peu moins analogue à son nom; il épousa depuis la seconde fille de la duchesse de Gontaut (3). Le troisième, Gérard, encore enfant et depuis camarade d'Olivier à Saint-Cyr, a épousé, il y a quelques années, la fille de M. de Biencourt. Quant aux filles, l'aînée épousa l'excellent Charles de Gontaut que nous venons de perdre. La seconde, presque mourante, fut mariée au

(1) Alexandre-Louis-Auguste, duc de Rohan-Chabot (1761-1816), colonel avant la Révolution, maréchal de camp (1795), lieutenant général (1815), avait épousé en 1785 Anne-Louise-Madeleine-Élisabeth de Montmorency, qui mourut en 1828. *(Ed.)*

(2) Louis-François-Auguste de Rohan-Chabot (1788-1833) avait épousé en 1808 Armandine-Marie-Georgine de Sérent, qui périt le 10 janvier 1815 dans les flammes. Le feu prit à ses vêtements au moment où elle se disposait à se rendre au bal. En 1819, il entrait au séminaire de Saint-Sulpice; il devint archevêque d'Auch, puis de Besançon, et cardinal. *(Ed.)*

(3) Anne-Louis-Ferdinand de Rohan-Chabot, aide de camp de Narbonne en 1813, décoré à Brienne par Napoléon, colonel des hussards de la garde (1824), maréchal de camp (1828). Cf. sur son mariage, les *Mémoires* de la duchesse de Gontaut, p. 166-167. *(Ed.)*

comte de Lambertye, qu'on donnait alors pour un Nemrod farouche et que j'ai vu depuis le garçon du monde le plus doux et le plus facile à vivre. La troisième, petite bossue spirituelle, la cendrillon de la famille, fut donnée à l'aîné des d'Estourmel, bon gros garçon, qui ne pensait pas grand'chose, mais dont le cadet, Alexandre, pensait horriblement mal.

C'est dans le même hiver de 1816 que se retrouva chez l'ancien conventionnel Courtois (1), banni régicide, le testament authentique de la reine Marie-Antoinette. Celui-là était trop noble et trop plein d'élévation pour que M. Decazes le fît lire en chaire. On se contenta de la lithographie et tout le monde put en avoir une copie.

Tocqueville quitta dans ce temps la préfecture de Beauvais pour celle de Metz et eut, je crois, pour successeur Maxime de Choiseul, jeune homme excellent de mœurs et d'opinions, homme d'esprit et auteur d'un ouvrage estimable, mais flegmatique et engoncé dans une timidité qui frisait la gaucherie et que ses administrés taxaient d'orgueil (2). Il avait une aimable petite femme, bien dévote et disciple de notre bon abbé Séguret, vive et spirituelle d'ailleurs, qui rachetait le flegme de son mari.

A travers toutes ces nouvelles de société, j'allais oublier la conversion de Norvins. On l'avait envoyé en surveillance à Strasbourg, sous la tutelle de notre excellent Bouthillier (3). Il s'y jeta d'ennui et de désespoir dans la dévotion transcendante. On ne parlait que de sa vocation, et décidément il allait se faire chartreux. Qu'on se figure Norvins faisant vœu de ne plus parler ! Mais les cloîtres étaient devenus rares, et, pendant qu'il en cherchait un, le carbonarisme se ranimait par degrés sous l'égide du ministère Decazes. Je ne sais si c'est la vocation qui chancela ou la comédie qui finit, mais, sa surveillance ayant été levée, le chartreux revint à Paris, préféra l'ordre des Jacobins à celui de Saint-Bruno, trouva un ex-général bonapartiste, Thiébaut, épousa sa fille (4), et redevint ce qu'il est resté.

(1) Cf. sur Courtois et ses papiers, *les Lendemains révolutionnaires, les Régicides* d'Eugène Welvert, p. 248-337. *(Ed.)*

(2) Maxime de Choiseul d'Aillecourt (1782-1854), membre de l'Académie des inscriptions (1817) et auteur d'un ouvrage paru en 1809, *De l'influence des Croisades sur l'état des peuples de l'Europe. (Ed.)*

(3) Le marquis de Bouthillier-Chavigny (1774-1829), préfet du Var, de la Meurthe et du Bas-Rhin, député de Seine-et-Oise. *(Ed.)*

(4) Laure, née en 1800, du premier mariage de Thiébault avec l'Anglaise Hamilton, et morte en décembre 1877. *(Ed.)*

C'est dans ce même temps que le prévoyant Pasquier (1), n'osant compter sur la durée des sceaux qu'on lui avait confiés et voulant laisser une éternelle empreinte de son passage, se hâtait de remanier impromptu toute la magistrature de la France. Un ministre sage et bien intentionné eût conservé le provisoire et attendu des années pour entreprendre un tel ouvrage en connaissance de cause. En trois mois, il réforma les jacobins sordides et les royalistes purs, et cramponna à vie un juste milieu fidèle à tout pouvoir de fait et inébranlablement soumis à quiconque coucherait aux Tuileries. C'est un des plus grands maux qu'on ait faits dans la Restauration.

Le ministère, tel que je l'ai dépeint, supportait impatiemment le général Despinoy qui commandait à Paris et qui, prenant bonnement la Restauration au sérieux, agissait pour le militaire tout au rebours du garde des sceaux pour la magistrature. C'était un sabreur de Bonaparte, expert en pouvoir, raide comme une barre de fer, et qui ne marchandait pas à purger Paris et les troupes de sa division de tout ce qui restait de séides de la République et de l'Empire. On le qualifia de tigre et on l'envoya en province. C'était au fond un fort brave homme, sentant son devoir et le faisant de bonne foi et avec courage. Du reste, homme d'esprit, très instruit, grand amateur de tableaux, bon littérateur, mais terriblement bizarre et mortellement ennuyeux (2).

Une opération plus triomphante de la camarilla fut le renvoi de Vaublanc. Cet autre monstre, qui faisait aussi de la monarchie de bonne foi, fit place à Lainé, cet avocat bâtard et mulâtre de Bordeaux, qui, membre de la seconde Chambre en 1813, s'était soudainement illustré pour avoir eu l'audace de prononcer quelques mots de paix (3). Cet excès de licence avait allumé le courroux de Bonaparte, et c'est alors que courut ce bruit, que j'ai toujours cru faux, que Molé avait conseillé à l'empereur de faire fusiller Lainé. Aussi, la nouvelle Chambre, toute royaliste, n'avait cru rien pouvoir faire de mieux que de se donner pour président le député de Bordeaux. Il présidait fort bien, avec esprit, talent et dignité ; parlait

(1) Comme nous l'avons dit plus haut, c'est Barbé-Marbois, et non Pasquier, qui avait alors la justice et qui épura la magistrature. *(Ed.)*

(2) Cf. sur Despinoy A. Chuquet, *la Jeunesse de Napoléon*, III, p. 240. *(Ed.)*

(3) Joseph-Louis-Joachim, vicomte Lainé (1767-1835), député de la Gironde (1818-1822), pair de France en 1822, membre de l'Académie française. *(Ed.)*

peu, n'avocassait pas, et donna dans l'occasion quelques signes de véritable éloquence. Mais c'était une espèce de Spartiate par état, par naissance et par goût, très bien placé sous Bonaparte et très mal sous les Bourbons; doctrinaire sec et impérieux qui voyait le despotisme partout où il voyait un sceptre et des courtisans partout où il voyait des royalistes. Tel était l'homme à qui échut le ministère de l'intérieur, le plus important alors à cause des élections. Ce fut le premier pas vers la dissolution de la Chambre introuvable qu'il haïssait déjà cordialement.

C'est, si je m'en souviens bien, vers ce temps que Decazes fit remplacer le comte de Blacas à Naples par le duc de Narbonne, c'est-à-dire l'homme de France le plus beau, le plus majestueux et le plus royaliste, véritable ambassadeur s'il en fût, par le petit homme le plus chafouin, le plus maigrechin et le plus timide du monde, qui n'avait pour lui que de l'instruction cachée, de l'esprit embarrassé, un très beau nom et d'excellentes opinions, avec l'ensemble d'un commis au lieu de la prestance d'un ambassadeur. Mais sa femme, seconde fille du duc de Sérent, petite bossue pleine d'esprit, de grâce et d'intrigue, était de la cour intime, et avait quelque crédit, non par son père que Louis XVIII détestait. mais par son aimable mère, dame d'honneur de la duchesse d'Angoulême; elle plaisait fort au Roi, et il entretenait avec elle un petit commerce épistolaire de cette menue denrée d'esprit qui était le fond de sa boutique. Une conspiration fit du petit duc un ambassadeur pour exiler sa femme. Elle ramenait, il est vrai, Blacas; mais la place de Blacas était prise dans le cœur du Roi comme dans le ministère. On ne le craignait plus.

Quant à l'aversion de ce prince pour le duc de Sérent, je n'en ai jamais bien su la cause. Peut-être avait-il osé contrarier ses idées politiques ou critiquer quelques vers de sa traduction d'Horace. Le fait est que, pour prix de vingt-trois ans d'exil à sa suite, d'une fortune perdue et de deux fils massacrés pour son service, Louis XVIII ne pouvait le souffrir. Le vieux duc avait reporté toute son affection sur un jeune Charette, son parent. Il demanda pour lui la réversion de sa pairie; Louis XVIII refusa sèchement. Cette grâce fut accordée à dix autres (1).

(1) Armand-Louis, duc de Sérent (1736-1822), marié à une Montmorency-Luxembourg, grand d'Espagne, duc et pair depuis 1814. Cf. plus haut, p. 375. *(Ed.)*

Le mariage du duc de Berry fit trêve aux débats politiques. La branche aînée des Bourbons menaçait de s'éteindre, comme la race des Valois, après trois frères sans descendance mâle. Monsieur, enchaîné par des souvenirs tendres et par de pieux engagements, refusait de se remarier; le couple d'Angoulême n'avait jamais promis de lignée; tout l'avenir de la famille reposait sur le duc de Berry qui avait amplement prouvé qu'il ne la tromperait pas. Or, il y avait disette de princesses en Europe et on n'avait garde d'en chercher en France; cela était bon dans le temps d'Henri IV et de Louis XIII; mais depuis que Louis XIV avait fait le trône si grand et la noblesse si petite, depuis que le dix-huitième siècle et la Révolution avaient ôté aux grandes races françaises la puissance, la gloire et la fortune, on ne trouvait plus de Guise, de Montmorency, de Maillé dignes de perpétuer le sang royal; il fallait, disait-on, le retremper dans les sources couronnées. Une princesse russe fut offerte, belle, jeune, grande surtout et capable de compenser la génération naine que deux petites Savoyardes avaient inoculée à la France; mais elle était de la religion grecque, et la France, qui n'était plus d'aucune religion, restait toute catholique de politique et d'orgueil. Il fallut donc chercher une naine d'Italie pour le nain de France, au hasard des diminutifs qui pourraient en naître, et, au mois de mai, on vit arriver la pauvre petite duchesse de Berry à Fontainebleau où la cour avait été la recevoir. Elle revint à Paris le 16 juin; c'était un dimanche et précisément le jour de la Fête-Dieu. L'après-midi, le roi, ayant le jeune couple dans sa voiture, entra triomphalement dans Paris par le faubourg Saint-Antoine, qui, depuis la seconde Restauration, s'était reblanchi du nom de *faubourg Royal*. Je les vis passer de chez mon vieil ami Montbreton, place Vendôme; la pompe était mesquine, mais l'enthousiasme fort grand. Le lendemain, le mariage fut célébré assez magnifiquement à Notre-Dame. Dans ces deux cortèges, rien d'élégant, de riche, de galant, de pacifique surtout; rien qui caractérisât la vieille France et l'antique royauté : des uniformes, des baïonnettes et des sabres. Bonaparte en avait fait la seule enseigne de la monarchie, et on parodiait Bonaparte faute de pouvoir l'imiter.

Après deux années de tempête et d'exil, nous rentrâmes enfin, quoique un peu tard, dans notre vieille et chère routine, en faisant, le 23 juin, notre rentrée, mais sans uniformes ni baïonnettes, dans

Bourneville, qui, lui aussi, avait grand besoin du maître, mais qui retrouvait heureusement un maître plus ferme et moins philosophe que celui de la France. Nous y étions fort aimés, nous le méritions un peu. et on eut une grande joie à notre restauration. Mais, au bout de trois semaines, il me fallut retourner percher pendant dix jours dans mon nid de Paris. Édouard Jerningham m'avait annoncé de Londres son arrivée, et je voulais lui rendre tout ce que j'en avais reçu d'amitié en Angleterre. Je promenai Édouard dans Paris. Il désirait voir des personnes connues. Je le liai avec Bonald, Molé, Vitrolles (1). Au bout de huit jours, il me quitta sans vouloir me suivre à Bourneville. Hélas! je ne devais plus le revoir!

Il fut bientôt remplacé par mon autre ami, un autre Anglais, qui, quoique sec et raide, était de cette race qui en un mois de rencontre vous appelle *my dearest friend* et mange à votre table et même dans votre main, Stoddart. Je n'étais pas depuis un mois à Bourneville que je reçus de lui une lettre de Beauvais où il était établi chez un de ses *dearest friends*, le jeune comte de Saint-Mauris, lieutenant des gardes du corps, ruiné par l'émigration de sa famille, excellent homme, un peu timbré, qui fut depuis victime, par la faute du duc de Mouchy, de cet horrible duel dont on a tant parlé dans Paris, entre lui et l'acquéreur de son château. Stoddart m'annonçait son arrivée à Bourneville. Il y arriva le 19 août. La visite n'avait pour but que le repos de l'Europe. Depuis que je l'avais quitté à Londres, il avait mûri le plan d'un recueil mensuel *gallo-breton*, destiné à opérer la fusion des intérêts, des goûts et des principes entre la France et l'Angleterre. Il avait enrôlé plusieurs noms illustres en Angleterre, et il venait chez nous pour en faire autant. Son entreprise, avant-coureur du *Conservateur*, était neuve et piquante par le concours inusité jusqu'alors des meilleurs écrivains de chaque nation. Elle était en même temps assez bien entendue, parce que Stoddart, disposant du *Times*, le journal de Londres le plus accrédité et le plus tory, était sûr de donner un grand retentissement à cette œuvre qui devait être imprimée simultanément en anglais pour Londres et en français pour Paris. Je m'y associai volontiers; mon premier vol avait été

(1) Chateaubriand était absent.

assez haut et je n'étais pas fâché que mon nom, trompetté dans le *Times*, se soutînt en Angleterre à cette hauteur, de conserve avec ceux de Bonald, de Chateaubriand et autres. Nous arrêtâmes ensemble l'ordre, la distribution, le sujet des principaux articles du *Correspondant;* je me chargeai de plusieurs; je fis même, je crois, l'introduction, et, au bout de tout cela, je crois que ce grand pacificateur de la France et de l'Angleterre ne put vivre plus de deux ou trois ans. En quittant Stoddart le 23 août, je lui donnai parole de dîner à Paris le 1er septembre, avec ses collaborateurs français, chez lui, c'est-à-dire à l'hôtel de Saint-Mauris, rue de Seine, que son *dearest friend* de Beauvais lui avait prêté. Je n'y trouvai rien moins que les ducs Mathieu de Montmorency, Étienne de Damas et de Fitz-James, plus Humbert de Sesmaisons, les deux Rougé, Bertier de Sauvigny, etc. Il connaissait, hébergeait et enrôlait déjà tout le faubourg Saint-Germain. Je ne voudrais pas jurer qu'il y eût dans tout cela l'étoffe d'un bon article, mais c'étaient de beaux noms et excellents au moins pour engrainer.

Nous en étions là le 1er septembre, lorsque, quatre jours après, le trône fit le premier pas vers l'abîme où il devait descendre pendant quatorze années. On vit paraître la folle et ingrate ordonnance du 5 septembre qui dissolvait la Chambre *introuvable*. Vengeance de Decazes, sottise de Richelieu, déshonneur du Roi et perte de sa cause! Chateaubriand imprimait alors sa *Monarchie selon la Charte* qu'il eût mieux valu intituler : *La Charte selon la monarchie*, ouvrage médiocre et souvent faux qui a vécu sur le crédit du nom de l'auteur. En apprenant ce coup d'État, il y ajouta *ab irato* un *post-scriptum* fulminant, car il était aristocrate alors, ses opinions ayant eu autant de phases que sa vie. Ce *post-scriptum* lui coûta sa place de ministre d'État et l'ambassade de Suède. Il avait mangé son *Génie du christianisme*, ses *Martyrs*, et n'avait que des dettes. Le coup de parti eût été héroïque s'il l'eût soutenu.

Quant à moi, cette dissolution, qui fauchait la France en herbe, faucha de même mon ouvrage des *Assemblées représentatives* que je venais de composer et que je gardais pour le publier à l'ouverture de la session d'hiver. Tout y devenait non pas inutile, mais hors de propos. Il parut et resta inconnu. C'est sous ces tristes auspices que je me mis sur les rangs pour être député. J'avais beaucoup d'amis, pas mal de partisans, et tout était alors esprit de parti, rien

ne se faisait avec tiédeur. On me porta à Beauvais, à Dijon, à Blois, à Tours et à Nantes. Ma correspondance fait foi des efforts qui furent faits pour moi, surtout par les Damas. Le 18 septembre je pars de Paris pour Beauvais avant les élections. A gauche de ma route était M. de Kergorlay dans son château de Fosseux, et à droite le prince de Poix dans son château de Mouchy. Je commence par le premier. Ma calèche verse dans l'eau en chemin, on la relève, j'arrive. Je ne sais si j'ai dit que Florian de Kergorlay, gentilhomme breton, marié à Mlle de La Luzerne et établi dans l'Oise, avait dû son élection l'année précédente à un noble et courageux écrit qu'il imprima dans les Cent-Jours. Excellent homme, laid, chauve, têtu, ardent et royaliste comme un Breton, il était devenu la coqueluche du département. Je ne l'avais jamais ni vu ni connu (1). Me voilà dans son cabinet. A ma demande s'il se présenterait pour la place de député, sa réponse fut ce qu'elle devait être : « Je ne demanderai rien ; si on me nomme, j'accepterai. » J'aurais dû le savoir d'avance et m'épargner cette visite. Première sottise. De là, je cours à Mouchy. Le bon prince me promena partout; me promit ardemment sa voix, celle de ses amis, de ses protégés ; se hâta même de leur écrire, mais à la condition *que je ne votasse pas comme ce fou de Kergorlay*. Je remercie, refuse un gîte et pars. Seconde visite, seconde sottise. A la nuit, j'entrai dans Beauvais. « Une journée comme celle-là forme bien un ambassadeur, » aurait dit Figaro. Mais je n'étais pas au bout. J'avais écrit à mon voisin de campagne Thury pour savoir de lui s'il se présenterait, et il me répondit par un amphigouri diplomatique. Troisième sottise. Voici la quatrième.

Je connaissais beaucoup à Beauvais l'abbé Clausel, grand vicaire languedocien, de prodigieusement d'esprit comme toute sa famille, aristocrate renforcé, tête ardente et saint homme, mais un saint de l'Ancien Testament qui, enflammé de zèle, daubait rudement sur le prochain, puis s'arrêtait en disant : « J'espère que Dieu me pardonnera la médisance en faveur de ma disposition prochaine au martyre. » Ce prêtre volcanique partait pour une tournée ecclésiastique ou politique dans le département. L'accompagner était

(1) Louis-Florian-Paul, comte de Kergorlay (1769-1856), député de l'Oise de 1815 à 1816 et de 1820 à 1823, pair de France (1823), surnommé par son parti « la voix rigide ». *(Ed.)*

une occasion de voir et de connaître, surtout d'être vu et connu; mais c'était aussi se présenter à l'ombre d'une soutane, ce qui, même chez les royalistes, n'était plus la meilleure des recommandations. Nous partons; nous visitons les quatre arrondissements, fort bien reçus par le bon Ducancel, sous-préfet de Clermont, et par Borel de Favencourt, sous-préfet de Compiègne; poliment à Creil par Saint-Cricq, froidement à Senlis par le bonhomme Boitel qui me dit : « Voyez-vous, monsieur, à Senlis, nous avons beaucoup de religion, mais nous n'aimons pas les prêtres. » En fin de compte, cette tournée n'aboutit qu'à gâter mes affaires.

Ce n'était pas mal pour une première fois. Ce qui me consola, c'est que, quand j'aurais été Oxenstiern ou le président Jeannin, mes négociations n'auraient pas réussi davantage. Les élections de Beauvais eurent lieu le 4 octobre, et en un an de temps la girouette électorale avait si bien tourné que la majorité était déjà contre la Chambre introuvable. Un homme, né La Rochefoucauld, fabricant à Liancourt, athée jusqu'au cynisme et qui avait perfectionné son éducation chez les Yankees, avait traîné son nom illustre et son duché de taverne en taverne au service de M. Decazes : le jour du scrutin, nous vîmes une majorité formidable porter en qualité de royaliste un nommé Tronchon, fermier de mon voisinage, brave et honnête homme au fond, quoique ancien membre du Corps législatif, mais fort loin d'être réellement aristocrate ou royaliste. Il était particulièrement porté par le vieux duc de Crillon qui entendait le royalisme à la manière du duc d'Estissac. Il ne restait qu'un moyen d'empêcher cette élection que de pires auraient peut-être suivi. C'était de n'en pas faire du tout. Fitz-James, assez bon concionateur de son métier, donna le branle; nous sortîmes au nombre de quatre-vingt-deux; les votants ne furent plus en nombre; il fallut fermer la salle. Fitz-James prit aussitôt la poste et courut exposer au Roi notre événement par l'organe de Monsieur. Il n'en arriva rien.

Le jeune Descloiseaux, substitut du procureur du Roi, avait montré plus de courage que nous tous; il risquait sa place. il nous suivit.

Le 3 novembre, s'ouvrit le parlement, issu d'une lutte furieuse entre les monarchistes et le ministère, le Roi y compris, qui faisait toujours de son mieux contre la monarchie. J'ai eu entre les mains

une lettre de quatre pages écrite par lui et de sa propre main au comte Charles de Damas, qui présidait les élections de Dijon, pour empêcher la nomination de Brenet, médecin de cette ville, qui s'était signalé dans la Chambre introuvable par sa chaleur monarchique et sa haine contre la république et le bonapartisme. Talleyrand disait alors : « On accuse le Roi de n'être pas royaliste; cependant, il n'a pas eu de place dans les Cent-Jours; il a été à Gand et il est prêt à y retourner. »

La Chambre devait comprendre deux cent cinquante-sept membres et n'en comptait que deux cent trente-quatre, parce que des ruptures pareilles à celle de Beauvais avaient fait échouer vingt et une élections et que deux députés corses n'étaient pas arrivés. J'évaluais sa composition à cent monarchiens, dont quatre-vingt-six étaient de la Chambre précédente, cent douze ministériels et vingt-quatre mobiles. Les efforts du ministère nous avaient enlevé cinquante des nôtres, et lui avaient rendu une sorte de majorité, mais si faible, qu'en Angleterre cette composition eût été le signal de sa retraite. L'ouverture du parlement se fit dans une salle du vieux Louvre, : le Roi le convoquait chez lui; cela était décent, convenable et anglais. Depuis, nous l'avons vu faire cette ouverture dans la Chambre des députés, ce qui fut ridicule pour la couronne et impertinent pour la Chambre des pairs. Cela subsista, car le ridicule et l'impertinence ne passent pas de mode en France, comme l'inconvenance y est aussi fort durable. Mais n'anticipons pas. Revenons au 3 novembre 1816 et au vieux Louvre. On vit entrer les deux Chambres, non pas l'une après l'autre, en bon ordre, précédées par leurs présidents, questeurs, secrétaires, huissiers, mais pêle-mêle, toques, chapeaux, fracs, manteaux, plumes, dentelles et galons, coudoyés par un public de tout sexe et de toutes couleurs; après quoi entra le Roi précédé et suivi, non d'un cortège, mais d'une foule. Son discours se ressentit de la composition douteuse de la nouvelle Chambre; plus décidément ministériel, il eût été plus décidément sec et ferme; il fut cauteleux et patelin. Les acclamations furent vives, mais comparées à celles de l'année d'avant, il y perçait une nuance qui, à travers : *Vive le Roi!* laissait lire : *A bas les ministres!* Il faut ajouter que les cent membres monarchiens représentaient les quatre cinquièmes de la propriété foncière, et que les

cent douze ministériels, fonctionnaires, avocats, notaires, commerçants, fermiers, représentaient à peine l'autre cinquième. C'était le premier tromphe des industriels (1).

Le ministre Canning se trouvait alors à Paris. Vitrolles, qui ne jurait plus que par moi, me donna à dîner avec lui. Nous y avions Bonald, Chateaubriand, le duc Mathieu de Montmorency, le prince Louis de La Trémoïlle, Talaru, Sesmaisons, La Bourdonnaye, la fleur des révoltés. Canning, homme de taille assez haute, gauche et massive, tête ronde et chauve, l'air ouvert et l'œil spirituel, n'était ni ne voulait être à notre hauteur. Il ne voyait pas, disait-il, de parti royaliste en France, et cela était tout simple parce qu'il se croyait en Angleterre où le parti eût éclaté, au lieu de se voir. En France, on était royaliste précisément parce qu'on n'éclatait pas, et qu'encore enchaîné par une vieille religion monarchique et par un récent enthousiasme pour le Roi, le plus grand nombre sacrifiaient la manifestation de leurs principes au respect ou à l'amour de l'homme qui travaillait à leur ruine.

Mais la dissolution de la Chambre introuvable avait eu un terrible retentissement en Europe. C'était un *tolle* général, et nous avions pour alliés l'Angleterre où le torysme était à son apogée; l'Espagne soulevée contre les souvenirs de la Révolution et de Bonaparte; la Prusse, l'Autriche et un grand parti dans la Russie, qui voyait du même œil que nous les intrigues et les perfidies decazistes de son ambassadeur Pozzo di Borgo. Nous conçûmes l'idée de fixer d'une manière uniforme l'opinion des puissances sur le veritable état du royaume. C'était à la fois une justification de la résignation qu'on nous reprochait partout et un appel de la monarchie contre le jugement que l'ordonnance du 5 septembre dissolvant la Chambre venait de rendre contre elle. Ce travail fut discuté en comité chez Vitrolles, et je fus chargé de sa rédaction. C'est la *note secrète* dont il fut tant parlé. Après qu'elle eut été lue et adoptée, — le 12 novembre, — je la confiai à Vitrolles qui, sans mot dire, substitua son texte au mien. Ce fut son écrit et non le mien, comme on le crut alors,

(1) Je puise ces détails dans mes lettres de cette époque que ma femme a eu la bonté de conserver. J'y rencontre chemin faisant cette anecdote sur Mme Laure de Saint-X... On avait gravé son portrait sous lequel était écrit : *Laura.* Une de ses amies écrivit à la suite : *qui voudra.*

qui parcourut l'Europe et dont Decazes et consorts firent un si grand esclandre. Du reste, je ne fus pas fâché de la petite trahison par laquelle mon tendre ami de Provence avait tiré mon épingle hors du jeu (1).

Cette fatale année 1816 fut couronnée par le rappel de la race d'Orléans qui depuis 1814 était restée dans son nid de vipères à Twickenham. Le Roi, qui la détestait et la redoutait, avait constamment refusé son retour; mais Decazes n'avait rien à refuser à la souche de Philippe-Égalité, ni le roi aux instances de Decazes, et Louis-Philippe revint d'Angleterre comme son père en était revenu et pour la même besogne.

Ainsi finit l'année 1816. Tous mes amis (les conspirateurs en ont beaucoup) me pressaient de passer l'hiver à Paris. Je l'aurais fait si j'avais été député; je répondis en mari résigné qui sacrifiait ses inclinations à la raison de sa femme, et, le 20 novembre, je quittai l'ouragan politique qui m'enveloppait depuis deux mois et demi pour retourner à mes moutons et à mon fils. Aux deux fléaux qui affligeaient la France, la dissolution et le retour des d'Orléans, le ciel avait joint un troisième fléau, la disette. Elle fut horrible et générale. Les routes étaient obstruées de mendiants qui émigraient de leurs provinces désolées, et ma femme avait l'ordre de n'en refuser aucun; c'était prudence autant que charité. Quant aux pauvres de ma paroisse, grâce à un nouveau cuisinier que je venais de prendre et qui avait appris dans l'émigration l'économie et les soupes à la Rumford, ils recevaient chaque matin cent rations, et, attablés dans la basse-cour, ils bénissaient la famine qui leur faisait faire si bonne chère.

C'est aussi dans cette année 1816 qu'on forma la société dite des *bonnes études*, institution excellente à laquelle contribua dans Paris tout ce qui avait de l'argent et des sentiments honorables. Je pris deux actions de 1,000 francs chacune. Cette société exerçait une espèce de tutelle sur tous les jeunes Français de quinze à vingt ans qu'on lui confiait pour achever leurs études. Elle leur assurait pour une légère pension le logement chez des hôtes honnêtes; elle les surveillait et plus tard les patronnait; ils avaient une vaste

(1) Voir sur cette *note secrète*, où la France était représentée comme un volcan révolutionnaire qui menaçait d'embraser l'Europe, les *Mémoires* de Pasquier, IV, p. 251. *(Ed.)*

maison où ils trouvaient des cours, des conférences nécessaires à leur instruction, des moyens d'amusement, et, je crois, des repas à bon marché. Tout cet ensemble était dirigé dans un but religieux et monarchique. Heureux si on eût fait pour chaque bonne ville de France ce que nous faisions pour Paris! Heureux si on eût fait partout pour l'âge de cinq à quinze ans ce que nous faisions ici pour celui de quinze à vingt ans! Mais le gouvernement tolérait le bien et faisait le mal. Quand nous parvînmes enfin à un ministère royaliste, la *Société des bonnes études* devint la pépinière des premiers degrés dans la magistrature et l'administration (1).

(1) Consulter sur la Société des bonnes études le livre de G. de Grandmaison, *la Congrégation,* p. 215-219 et 368-370.

CHAPITRE XIII

(1817)

Robert le Diable. — Athalie. — Le cousin Thésigny. — Moreau de la Sarthe. — Mouvement à Lyon. — Mort de Mme de Staël. — Molé. — L'abbé de Bombelles, évêque d'Amiens. — Mme d'Esquelbecq et ses enfants.

Au mois de mai, notre amie la comtesse Charles de Damas fit une maladie longue et dangereuse. Les médecins lui ordonnaient le repos et l'air de la campagne. Le premier était impossible à son esprit inquiet, et le second à sa situation, car sa terre de Bourgogne était trop éloignée; et quant à Livry, ce lieu sanctifié par le séjour de Monsieur en 1814, ce monument de gloire qui devait se transmettre intact de Damas en Damas jusqu'au jour du jugement, elle l'avait vendu, ennuyée et ruinée de le voir devenu deux ans de suite l'auberge des troupes alliées. Dans cet embarras, un château en bon air à quinze lieues de Paris, chez des amis sûrs et dévoués, était précisément son affaire. Dès que Mme de Chastellux nous le laissa entrevoir, nous l'offrîmes cordialement et nous fûmes acceptés. Leur arrivée fut convenue pour le commencement de juillet.

Notre bon petit préfet Maxime de Choiseul venait de quitter Beauvais pour Orléans, et Decazes l'avait remplacé par un sien ami, le sieur de Germiny, brouillon, bavard, littérateur épistolaire d'un style si plaisant que j'ai conservé quelques-unes de ses lettres (1). Il me combla de prévenances et de caresses dans un petit voyage que je fis à Beauvais pour un procès qui pendait depuis deux ans au Conseil d'État entre moi et le plus renommé voleur de mes environs, Robert, de la petite ville de Lizy.

C'était un ancien compère de Billaud-Varenne, par la grâce

(1) Henri-Charles Le Bègue, comte de Germiny (1778-1843), membre de la Chambre introuvable, préfet du Lot en 1816 et de l'Oise en 1817, pair en 1819. *(Éd.)*

duquel il avait fait, dit-on, couper la tête au duc de Gesvres après avoir acheté ses biens à rentes viagères ; il était encore chargé par la commune renommée de quelque autre peccadille, comme d'avoir fait noyer sa maîtresse et trois enfants qu'il avait d'elle ; tous exploits qui l'avaient fait baptiser dans le pays Robert le Diable ou Robert chef de brigands. Quant à moi, il ne m'avait volé qu'un fort beau moulin, celui de Mareuil, que la Révolution lui avait adjugé gratis, et une centaine d'arpents que le Conseil d'État de Bonaparte était au moment de lui adjuger quand j'eus la prudence de suspendre mes poursuites et lui l'imprudence de ne pas faire juger. Je les avais ressuscitées depuis la Restauration; la chance avait tourné pour moi et je finis par gagner.

Ce petit voyage d'affaires me fit manquer un grand plaisir. Je m'étais assuré d'avance d'une loge pour la représentation d'*Athalie* avec les chœurs et jouée pour la première fois par Talma. Ce devait être un spectacle solennel, une vraie fête nationale, une consécration de la légitimité, et c'était depuis un mois une affaire d'État d'y avoir place. Ma famille attendait mon retour ; mais, j'eus beau crever les chevaux, j'arrivai deux heures trop tard. Elle y fut sans moi et je n'eus que les échos du spectacle qui avait été digne de Racine et de notre cause. Le ministère prit même, je crois, quelque ombrage de l'enthousiasme public. *Vive le Roi !* crié par plus de dix personnes, commençait à passer pour un cri séditieux, et Louis XVIII avait promis dans son discours d'ouverture de réprimer les écarts d'un zèle inconsidéré : or, selon lui et le duc d'Angoulême, le zèle à la mode de Libourne était le seul *considéré;* on ne voulait plus de celui à la mode de Bretagne.

En compensation, on vint le lendemain de mon arrivée m'offrir une fortune; voici comment. Mon cousin de Thésigny, mon compagnon d'enfance et de jeunesse, bon et très beau garçon, mais garçon à cinquante ans et devenu ermite, infirme et avare, à la suite d'une jeunesse orageuse, vivait comme un hibou rue Vivienne, à un troisième étage, entre quatre murs, avec une vieille gouvernante et un domestique, ayant au soleil la terre de Fay, à six lieues de Paris, et à l'ombre 6 à 700,000 francs qu'il portait le plus souvent dans sa poche. Quoique son grenier muré ne s'ouvrît plus que pour notre bon abbé Séguret, son ancien précepteur, il avait gardé une vieille amitié pour moi qu'il ne voyait presque plus;

quant à ses autres cousins, Mmes de Mackau et de Bon étaient mortes; Chazet lui avait volé sa maîtresse et Fauveau son argent; il ne lui restait du côté de son père qu'un M. de Silvy, original janséniste, qui ne respirait que pour rebâtir Port-Royal, et qui, pour faire cette œuvre pie, avait voulu, disait Thésigny, le faire interdire. Se sentant fort malade, Thésigny s'était donc déterminé à me transporter tout son bien de son vivant en s'en réservant la jouissance; le bon abbé vint me faire cette proposition. Après vingt-quatre heures de réflexion, je ne crus pas ma conscience engagée à plaider contre moi la cause des cousins et à refuser une fortune qu'il eût léguée à l'Hôtel-Dieu plutôt que de leur en laisser une obole. J'acceptai. J'allai le voir. Il était en effet malade et se mourant. Il me pressa l'épée dans les reins de faire dresser l'acte. Son notaire et le mien sont mandés. Pendant qu'ils travaillent, le mourant va mieux et tergiverse; puis il guérit, et se dédit. Sans mon voyage de Beauvais qui retarda tout de quelques jours, il est probable que cette fortune m'eût appartenu.

C'est à cette époque que je me décidai, après trois ans d'hésitation, à quitter mon petit médecin Jouard. Il m'avait sauvé la vie en 1808; ce qui m'avait laissé beaucoup d'attachement pour lui, de reconnaissance pour ses services et de patience pour ses négligences et ses travers. Mais ce petit homme cousu de bizarreries était devenu presque fou d'importance et de self-satisfaction depuis que ma guérison lui avait donné une certaine vogue dans le faubourg Saint-Honoré. Il s'était constitué médecin de la garde nationale et crevait dans l'orgueil de son uniforme. Il s'était érigé en tyran de la timide duchesse de Rohan, qui me suppliait avec larmes de la défendre contre ses brutalités. Enfin, il négligeait entièrement et depuis longtemps la santé de mes enfants, et il fallait être duc et pair ou avoir un pied dans la tombe pour être digne de sa visite. Je cessai de réclamer ses services, et nous lui donnâmes pour successeur le docteur Moreau de la Sarthe, professeur à l'École de médecine, bon médecin, sage, doux, assidu, même aimable et spirituel, qui s'attachait à ses malades et nous en donna des preuves. Il était d'ailleurs passablement athée, comme tous les médecins, mais discret; ancien patriote, mais guéri, et, ce qui n'était pas le plus net de son affaire, mari ou peu s'en faut de la femme divorcée de Talma, la célèbre et charmante comédienne,

Mme Petit, veuve de mon ancien maître de danse. Quand mourut Talma, qui s'était remarié de son côté, une servante en apporta la nouvelle à sa première femme en disant : « Madame Talma! Mme Talma m'envoie vous dire que votre mari est mort! »

Cependant la France s'agitait. Une insurrection faillit éclater à Lyon. On la réprima à la manière de Bonaparte. Il y eut du sang versé, des échafauds, puis une réaction royaliste. Marmont fut envoyé pour tout pacifier et parvint à tout mécontenter. Il faisait taire les régiments qui avaient appris du duc de Feltre à crier : *vive le Roi!* et il qualifiait ce cri de séditieux; c'était en effet une révolte contre Marmont. Un drôle à son service, nommé Fabvier (1), publia, au grand scandale des honnêtes gens, l'apologie de la révolte, accusant les autorités et débitant force injures contre les royalistes. Cette affaire et ses suites flambèrent longtemps dans Paris et élargirent beaucoup l'escarre qui existait entre nous et le ministère.

Au commencement de ce mois de juillet, les lettres perdirent la baronne de Staël, la première amie de mon enfance et infidèle au reste de ma vie; esprit brillant, tête folle, bonne et dangereuse femme. Elle avait épousé, déjà mûre, le beau M. de Rocca qui lui survécut à peine. Elle l'avait aimé en Corinne, en Delphine; puis l'avait épousé malgré son père, Languedocien de bon sens qui ne voulait pas d'elle. De ce mariage sous la cheminée était venue une grossesse qu'elle n'attendait plus guère et qu'elle décorait à Genève du nom d'hydropisie, quand Capelle, alors préfet de cette ville, lui dédia le quatrain suivant :

> Par ses talents, par son génie,
> Elle va droit à l'immortalité,
> Et jusqu'à son hydropisie,
> Rien n'est perdu pour la postérité (2).

Après un mois de séjour avec sa mère, Mme de Chastellux nous quitta au commencement d'août pour aller avec Mme Just de

(1) Fabvier était alors chef d'état-major de Marmont. Cf. sur cet épisode les *Mémoires* de Pasquier, IV, p. 183-186, et l'ouvrage de Debidour, *le Général Fabvier*, 1904, p. 126-151. *(Ed.)*

(2) Mme de Staël mourut le 14 juillet. Est-ce Capelle qui a fait l'épigramme? Il l'envoie, avec une autre, au ministre de la police générale dans une lettre du 30 avril 1817 (reproduite par *le Curieux* de Charles Nauroy, I, p. 68-69), et le baron Mounier *(Souvenirs intimes et notes)*, p. 391, la lui attribue formellement. *(Ed.)*

Noailles prendre les bains d'Aix en Savoie, d'où elle ne nous revint qu'à la fin de septembre. Mme de Damas nous resta. Parfaitement rétablie et dispensée de faire des frais de salon dans notre intérieur intime, elle était constamment aimable, naturelle et même gaie, sans échasses, sans cothurnes, toujours vive et passionnée, mais sans coup de théâtre, et telle enfin que la nature l'avait faite. Elle ne savait pas assez tout ce qu'elle y gagnait.

Le 1er octobre, Rosambo, sa femme et ses quatre enfants vinrent nous rendre pendant dix jours la longue visite que nous leur avions faite au Mesnil trois ans auparavant. Ludovic avait seize ans, Marie dix-sept, Pauline douze et Madeleine quatre. De cette couvée, il ne reste, hélas! que le premier et la dernière. Marie, la première amie de ma Claire, et Pauline, la fleur de la beauté, sont mortes peu d'années après dans leur jeunesse. Madeleine, devenue plus aimable et douce, était alors un tourbillon insupportable, un moulin à paroles intarissable et que ses parents gâtaient au détriment du prochain, surtout de Mme de Damas qui en prenait des vapeurs et devenait aussi triste qu'elle avait été gaie dans notre solitude.

Le 10 octobre, je repartis avec les Rosambo pour aller de nouveau passer dix jours à Paris où j'avais un déménagement et un emménagement à faire : nos deux années de pénitence et d'économie expiraient, et la fortune nous permettait de quitter notre nid des Champs-Élysées, dont j'ai longtemps regretté la délicieuse position. Nous louâmes une maison rue du Marché-d'Aguesseau (1).

Depuis trois semaines, Mathieu Molé était arrivé au ministère de la marine, au scandale unanime du parti royaliste. Il n'avait encore eu que les ponts et chaussées, l'intérieur et les sceaux, et certainement il s'entendait aussi bien aux vaisseaux qu'en grandes routes. Mais c'était une voix au Conseil et la sienne n'y était pas alors indifférente. Élevé par Bonaparte, et verni d'idées libérales, il était l'analogne de Decazes avec plus de formes, de naissance et d'antécédents. Sa roideur quelque peu pédantesque ne faisait pas craindre qu'il devînt un favori pour Louis XVIII qui l'avait détesté et disgracié en 1814. La haine de ce bon prince n'était fidèle qu'à ses amis!

(1) Rue d'Aguesseau, au coin de la rue Saint-Honoré. Cet hôtel possédait un jardin et formait une assez belle résidence. *(Ed.)*

Pendant mon petit séjour à Paris, l'abbé de Bombelles fut nommé à l'évêché d'Amiens. Ambassadeur à Lisbonne et ensuite à Venise, le comte de Bombelles avait eu pour femme Mlle de Mackau, la beauté des beautés et l'ange des anges, amie plutôt que dame de la sainte princesse Élisabeth. C'est ce qui l'avait rendu l'allié de ma famille. Émigré de Venise en Russie et ensuite en Allemagne, où, tantôt à Munich, tantôt à Vienne, il gérait les intérêts politiques de la famille royale, il se trouva, à la mort de sa femme, père d'une fille et de quatre garçons en bas âge. L'empereur François II fit élever ses enfants; pour lui, inconsolable de sa perte, il prit les ordres et se consacra aux moindres fonctions du ministère. Je crois qu'il était encore simple curé près de Breslau, dans la Silésie prussienne, quand la Restauration le ramena en France avec sa fille Caroline, élevée aux Salésiennes (la Visitation) de Vienne, et le plus jeune de ses fils, qui, comme lui, était entré dans les ordres et qui mourut peu de temps après. Des trois autres, les deux aînés, Louis et François, appartenaient à la diplomatie autrichienne (le premier est aujourd'hui ambassadeur en Suisse, après l'avoir été à Florence, et le second, gouverneur des enfants de l'archiduc François, héritiers présomptifs de l'empire); le troisième, Charles, servait dans la cavalerie autrichienne et fut le troisième époux de la fille aînée de François II, l'impératrice Marie-Louise, devenue grande-duchesse de Parme. Revenons à leur père. L'abbé de Bombelles, après avoir été nommé premier aumônier de la duchesse de Berry, venait donc d'être fait évêque d'Amiens. C'était, en même temps que l'ecclésiastique le plus pieux, l'homme de société le plus aimable, le vieillard le plus indulgent et le conteur le plus amusant, sauf le petit défaut d'être inépuisable. Il avait beaucoup vu et beaucoup agi, et je tiens de mon fils Charles que sa famille conserve quatre-vingts volumes de ses notes. Le premier discours qu'il prononça dans la chaire de la cathédrale d'Amiens parla de son début et de sa fin que cette ville avait vus l'un et l'autre : il y avait, en effet, débuté sous l'uniforme de lieutenant de hussards (1).

(1) Cf. sur les Bombelles les *Souvenirs* de Mme du Montet, p. 292-298, et surtout les récents ouvrages du comte Fleury, *Angélique de Mackau et la cour de Madame Élisabeth* et *les Dernières années du marquis et de la marquise de Bombelles. (Ed.)*

Je retournai le 21 octobre à Bourneville que Mmes de Damas et de Chastellux quittèrent huit jours après. Nous sentîmes vivement notre solitude après cette intimité de quatre mois. Furent-elles aussi constantes que nous à ce souvenir? A mon retour à Paris, je trouvai chez moi un beau portrait de Marie-Antoinette à la Conciergerie; il était d'une ressemblance douloureuse et Mme de Damas l'avait fait faire pour me le donner. Il est encore aujourd'hui sous mes yeux.

Au mois de décembre, ma vieille amie Mme d'Esquelbec perdit sa charmante fille, la marquise de Rochedragon, ange de figure comme de caractère, svelte, ronde et flexible comme un roseau, fraîche comme une rose, simple comme un enfant. Elle mourut dans le castel sauvage de son beau-père, cet avare du Berry qui retranchait la chandelle à ses gens quand il faisait clair de lune. Elle et son mari avaient été le plus beau couple de Paris. L'intérêt que nous témoignâmes à la pauvre mère renoua mes anciennes liaisons avec elle. Elles devinrent depuis une intimité qui n'a fini qu'avec sa vie. La pauvre femme, la plus faible que j'aie connue, resta sans autre famille que sa fille Mathilde de Béthisy, dame de la duchesse de Berry, bonne femme au fond, mais brillante, fashionable et qui ne l'aimait guère, et son fils, mauvais sujet, qui, comme j'ai dit, faisait le supplice de sa vie.

CHAPITRE XIV

(1818)

Dîners et soupers. — Mmes de Damas et de La Trémoïlle. — Armand de Mackau. — Annette de Mackau. — La statue de Henri IV. — *Le Conservateur.* — Élections. — La Fayette, Manuel, Grégoire. — Gouvion-Saint-Cyr. — Villèle et Corbière. — Vindé. — Les missions. — Richelieu.

C'est le 16 janvier 1818, qu'après une éclipse de vingt-sept mois, notre astre reparut sur l'horizon dans la latitude de la rue du Marché-d'Aguesseau, région un peu borgne, mais assez gaie, entourée de jardins et très fashionable par sa position au centre du faubourg Saint-Honoré qui depuis onze ans était notre patrie. Mes dîners et mes soupers reprirent leur cours, mais non leurs places et non tous leurs hôtes. Il y avait depuis quatre ans bien des choses et des hommes de changés, des amis devenus connaissances et des connaissances devenus étrangers.

Nos dîners furent le lundi. Leurs hôtes étaient Rosambo, Tourolle, Vitrolles, l'abbé de Bombelles, Mathieu de Montmorency, Fitz-James, Humbert de Sesmaisons, Vaublanc, Michaud, Bonald, Chateaubriand, les Rougé; plus tard, Villèle, Corbière, Charles de Damas et quelques autres.

Mes soupers furent le samedi. Leurs hôtes anciens nous restèrent, moins les Vintimille et Fezensac qui ne venaient plus que rarement, la petite Mme de Lamoignon devenue recluse, Pasquier, Molé, Julien et quelques autres devenus ministériels ou ministres. Mme de La Briche et sa fille nous restèrent fidèles, et les lacunes furent remplies par les d'Orvilliers, d'Orglandes, Mortefontaine, d'Esquelbecq, de Lage, Nansouty, etc. Tout compensé, ils devinrent de plus en plus nombreux parce que j'étais connu et devenais homme de parti. Un soir, chez Vitrolles, Humbert de Sesmaisons, que je n'avais jamais fait qu'apercevoir, vint à moi et me dit : « Je viens de parier que, si j'allais vous voir, vous ne me feriez pas fermer votre porte; vous êtes trop galant homme pour me faire perdre mon pari. — Je veux au moins, lui répondis-je,

vous donner le droit de la forcer en allant dès demain forcer la vôtre. » Un samedi que nous avions beaucoup de monde, Talaru, que je n'avais jamais fait que rencontrer, arriva tout seul dans mon salon : « Entre conspirateurs, me dit-il, on ne fait pas de façons; or, nous nous convenons trop pour que vous me fermiez votre porte. Présentez-moi à Mme de Frénilly. » Un autre soir, chez Vitrolles, dont la maison était devenue très brillante (Decazes lui avait fait perdre sa place de secrétaire du Conseil avec le logement qu'elle donnait, et Vitrolles, se haussant au lieu de descendre, occupait alors le bel hôtel d'Imécourt, rue Boudreau), le prince de La Trémoïlle vint me reprocher de la part de sa femme de l'avoir abandonnée; et il exigea que je vinsse dès le lendemain renouer avec elle. L'abandon était, à vrai dire, flagrant, et de difficile excuse, car il datait de quelque dix-huit ans; mais, devenu intime de sa sœur, Mme de Damas (1), nos rapports avaient dû changer. Personne n'a ignoré quelle incompatibilité existait entre ces deux femmes, toutes deux si supérieures, chacune dans un genre opposé : Mme de Damas, chez qui tout était passion jusqu'à la vertu, tout exalté, amitiés, opinions, engouements, répugnances, mais tout enchaîné par des principes sévères, prenant toujours le sérieux des choses, s'élevant à une hauteur de pensées qui ne rendait sa conversation parfaite qu'à qui pouvait l'atteindre; — Mme de La Trémoïlle qui dépensait tout en fleurs d'esprit et de grâces, planant d'un vol d'abeille à la surface de toutes choses et gazant un esprit profond par une conversation piquante et enjouée, se multipliant, se donnant toute à tous, et se proportionnant à chacun pour attirer et pour plaire. Son salon était le rendez-vous, non de ce que Paris avait de plus brillant et de plus fashionable, mais de plus grand, de plus spirituel et surtout de plus aristocrate. Elle daigna m'y rappeler, y attirer ma femme. Nous datâmes ensemble de vingt ans. Notre liaison devint une ancienne amitié, et une des particularités les plus notables de ma vie est que chacune des deux sœurs m'a toujours pardonné d'aimer l'autre.

Nous donnâmes dans cet hiver deux modestes petits bals pour commencer à faire entrevoir Claire. Les bals sont le bazar des filles à marier.

(1) Voir page 243.

Un lundi du mois d'avril, le nouvel évêque d'Amiens, qui avait dîné chez moi, nous présenta Armand de Mackau, son neveu et aussi le mien à la mode de Bretagne, orphelin depuis vingt-trois ans de sa charmante mère et que j'avais perdu de vue depuis bien des années. Sous l'empire, il était entré dans la marine et s'était tiré de pair par un fait d'armes éclatant. Mais cette arme, qui avait été constamment malheureuse sous Bonaparte, était à peu près annulée sous Louis XVIII. Armand, d'un courage brillant, mais d'un caractère timide, gémissait de trouver ce cul-de-sac dans sa carrière. Une mission se préparait pour Gorée, et, à vrai dire, le désir d'en être chargé l'amena chez moi beaucoup plus que celui de renouer connaissance avec un oncle peu bonapartiste et aristocrate féroce. J'en parlai à Molé qui tenait encore à amour-propre le titre de mon ami et qui, à mon premier mot, lui donna le commandement de la corvette. Armand partit, il remplit sa mission, et revint lire ses rapports à Louis XVIII. La duchesse d'Angoulême l'accueillit et le protégea comme l'enfant de sa sous-gouvernante. Je lui avais tenu l'étrier et il partit dès lors au galop. Nous l'aimâmes beaucoup, le traitâmes et le servîmes comme s'il était notre fils, et cela dura douze ans, c'est-à-dire aussi longtemps qu'il voulut (1).

J'ai déjà parlé d'Annette de Mackau, sa sœur aînée, restée seule avec lui de cette couvée que leur pauvre mère avait ramenée de Naples vingt-cinq-ans auparavant. Elle avait passé son enfance et sa première jeunesse à Saint-Germain, dans cette école de Mme Campan où l'on apprenait si bien la musique, le dessin, la broderie et la danse. Elle était là sous l'œil de sa bonne grand'-mère Chazet et de sa bonne grand'tante Thésigny, qui la faisait quelquefois venir dans sa retraite de Fay. Elle connut ainsi Hortense de Beauharnais et fut attachée à la cour. Quand Bonaparte

(1) Armand de Mackau (1788-1855) était enseigne de vaisseau et commandait l'*Abeille* à titre provisoire lorsqu'en retournant de Corse à Livourne, le 20 mars 1811, il prit, après trois quarts d'heure de combat, le brick anglais l'*Alacrity*. Nommé lieutenant, il remplit en 1819, au Sénégal, la mission dont parle Frénilly et qui lui valut le grade de capitaine de vaisseau.

Après sa mission au Sénégal, il obtint une mission à Haïti (1825) qui lui valut le grade de contre-amiral. Il devint plus tard membre du Conseil d'amirauté (1828), directeur du personnel de la marine (1829), commandent de l'escadre lors du siège d'Anvers (1833), vice-amiral (1837), pair de France (1841), ministre de la marine (1843-1847), amiral (1847) et sénateur (1852). *(Ed.)*

eut un empire et donna des couronnes, Joséphine la maria, et son époux fut, comme je l'ai dit, le comte Watier de Saint-Alphonse, général de cavalerie, écuyer de l'empereur, issu d'une honnête famille, encore passablement jeune, fort bonhomme, doux, modéré, poli, le tout recouvert d'un vernis un peu épais de garnison ou de province. Quoiqu'il n'ait point su lui faire d'enfants, elle fut, bien que jeune et folle, et elle est encore pour lui, une bonne, pieuse et honnête femme. D'ailleurs, maîtresse souveraine au logis, car, avec quelque esprit et beaucoup de grâce, elle avait pris ce qu'il manquait de caractère à son frère et elle était impérieuse et quelquefois aigre. La duchesse d'Angoulême la combla de bontés, comme son frère. Elle la paya comme lui d'un grand dévouement, mais elle y fut fidèle, et c'est sans doute à elle que son mari dut la conduite qui l'honora en 1814 et 1830.

Au commencement de mai, nous retournâmes à Bourneville. Tout y était dans une grande activité : maçons, peintres et tapissiers dans le château, terrassiers dans le parc. Mon architecte m'avait donné un excellent ouvrier (Jouint), véritable artiste, laborieux et honnête homme. J'avais ouvert dans le verger du parc une nouvelle carrière d'où l'on tira de la pierre admirable, et toute une année fut employée à rétablir ou à faire à neuf les quatre perrons du château, ses socles et ses corniches, la porte du parc et ses murs de clôture. On aplanit le terrain; on fit ou compléta des allées, des avenues. Nos chères hôtesses de l'année précédente eurent le courage de venir au mois de juin au milieu de cette Carthage.

Pendant un petit séjour que j'allai faire à Paris, du 12 au 26 d'août, je trouve quelques dates dans ma mémoire. Le 16, on plaça, en bronze, sur son ancien piédestal et calquée sur son ancien modèle, la statue équestre d'Henri IV dont Paris n'avait encore que la toile peinte improvisée pour le retour de Louis XVIII. Elle avait été fondue dans les ateliers de Lemot, au haut du faubourg Saint-Honoré, d'où elle partit le 14 pour le Pont-Neuf, par l'allée de Marigny. Vingt paires de bœufs ne pouvaient tirer cette masse de 50 milliers encastrée dans les ornières qu'elle creusait, et le héros demeura immobile depuis 8 heures du matin jusqu'à 6 heures du soir. On vit alors quelque chose de touchant : le peuple dételа les bœufs embourbés; toutes les cordes du quartier furent apportées, et un millier d'hommes, remplaçant les bêtes à

cornes, emportèrent la statue et traversèrent les Champs-Elysées, la place Louis XV, le quai des Tuileries, pour se reposer sous les fenêtres du pavillon de Flore où tous les descendants du bon roi vinrent jouir de cet amusant spectacle. C'était là un beau pendant tout trouvé pour Gérard à son tableau de l'entrée d'Henri IV en 1594. On l'aurait intitulé : « Entrée d'Henri IV en 1818. » Il n'a pas eu l'esprit de le faire, ni Louis XVIII celui de le commander. Le grand roi fut obligé de coucher devant le pont des Arts. Le lendemain, il arriva sur son terrain, et le 16 il monta sur son piédestal, aux acclamations de la foule qui encombrait le Pont-Neuf et les quais. La famille royale assistait sur une estrade à cette inauguration et subit une longue homélie composée et gesticulée à la manière de Talma par Barbé-Marbois. On ne supprima du monument que les quatre statues enchaînées; elles avaient représenté les vices et les crimes : la France n'était plus au temps où on les enchaînait (1).

Il me semble que c'est aussi dans ce temps qu'éclata la fameuse conspiration *du bord de l'eau*, ainsi appelée parce qu'elle se tramait au soleil, sur la grande terrasse des Tuileries. Decazes, son inventeur ou son amplificateur, aurait voulu en tirer quelque profit, ne fût-ce que quelques douzaines de destitutions royalistes; mais le public de Paris la prit sur un ton si gai qu'il fallut reculer devant le ridicule. Voici, en revanche, une vraie et solide conspiration dont Decazes n'a rien su et dont personne n'a parlé. Elle eut lieu dans mon cabinet. J'avais retrouvé dans Paris ce fou de de Bruc, excellent garçon qui m'avait si bien fait arrêter à Saint-Malo. Nous nous rencontrions quelquefois : sa tête bretonne bouillonnait d'indignation et fermentait de projets. Il avait entrepris à lui seul le salut de la patrie et il me demanda un rendez-vous pour me communiquer son plan. Un seul tiers devait y être admis; c'était Raineville (2), le père, honnête, maniaque, entiché d'agriculture et toujours fécond en projets; espèce de volcan éteint qui fumait encore sous une apparence de carafe d'orgeat. Or, le plan que

(1) M. Guillaume, un des gros charpentiers de Paris, voulut faire seul tous les frais du transport et de l'échafaudage.

(2) Probablement le père d'A.-V. Vaysse, vicomte de Rainneville, qui fut, sous la Restauration, maître des requêtes, directeur des bureaux près le ministre des finances, conseiller d'État; puis, de 1846 à 1848, député de la Loire. *(Ed.)*

de Bruc nous dévoila était tout simplement d'enlever le Roi. Chose au monde n'était plus facile : un groupe d'hommes armés arrêtait sa voiture à quelque défilé, dans une de ces promenade de douze ou quinze lieues où il éreintait tous les jours sa garde et ses écuries; on le faisait changer de route; les relais étaient préparés, et ventre à terre on le menait à... où on lui faisait signer une proclamation et renvoyer ses ministres. Le plan était superbe, innocent, infaillible; il n'y manquait que de l'argent et c'était là le sujet de l'entrevue. Raineville et moi aurions vu de grand cœur Louis XVIII à Pondichéry, s'il eût plu au ciel d'en ordonner ainsi, mais aucun de nous n'était d'humeur à se charger des hasards et des frais du voyage. Nous déclinâmes poliment la proposition du Breton qui rompit avec nous en nous déclarant qu'il s'en passerait et que nous venions de perdre les deux ministères qu'il nous avait destinés.

Je fis dans ce temps une sensible perte : celle de la marquise d'Audiffret, ma plus ancienne amie, dont la mort suivit de près celle de sa mère, la plus ancienne amie de mon père, Mme Le Sénéchal. Elles avaient été chacune à leur tour la fleur de l'esprit, de la grâce, de l'élégance et de la beauté; mais la mère, dans le bon temps de Paris et l'éclat de ses fêtes de Villemoisson; la fille, dans les temps de Révolution, la ruine de sa famille, l'abandon d'un mauvais mari et la perte de sa santé. Elle laissait deux fils, tous deux fort distingués; l'aîné surtout, Gaston, maître des requêtes à l'époque où je quittai la France et devenu pair de Louis-Philippe. Il était digne d'une meilleure fortune. Des trois charmantes filles de Mme Le Sénéchal, il ne reste que l'aînée, la marquise de Chérisey. Elle vit encore aujourd'hui, le 4 octobre 1841, dans ses terres de Lorraine, âgée de soixant-seize ou soixante-dix-sept ans, toujours jeune, aimable et bonne.

C'est au mois d'octobre de cette année que prit naissance *le Conservateur* qui devait si promptement réussir. Il faut reprendre son histoire d'un peu plus haut. Il a joué un assez beau rôle pour qu'on constate sa naissance. Le projet de cet écrit périodique remonte à l'hiver de 1816, quand Vitrolles voulut m'aboucher avec Fiévée (1). Mon refus et peut-être celui de quelques autrés le fit avorter. L'été suivant, il ressuscita dans le *Correspondant gallo-*

(1) Voir page 391.

breton, mais ce mariage de circonstance entre deux peuples très ennemis menaçaient déjà de finir par un divorce pour incompatibilité d'humeur. D'ailleurs, il y avait de beaux noms sur l'enseigne et peu de chose dans le magasin. Au printemps de cette année, Vitrolles était venu un matin chez moi pour me proposer l'entreprise du *Conservateur*. Je ne suis pas primesautier; j'étudiai la proposition, et au commencement de l'automne, après d'autres négociations de Vitrolles, une association fut formée dans laquelle je promis avec plaisir mon contingent. Chateaubriand y entra, précédé de ses fanfares ordinaires; il se posa dans l'exorde comme l'architecte, et nous, Bonald, Lamennais, Fiévée, Castelbajac, d'Herbouville et moi, comme ses manœuvres (1). La suite fit voir promptement que, si ce recueil lui dut sa naissance, c'est à d'autres qu'il dut sa fortune. Mon premier article en trois parties sur l'état passé, présent et futur des affaires, eut un succès prodigieux; mon nom fut bientôt connu. Deux ans après, un soir, chez Mme de Damas, son cousin de Langeron débarqua d'Odessa où il avait remplacé le duc de Richelieu. Après les premières tendresses, on parla politique; la politique mena au *Conservateur*, et tout à coup: « Je voudrais bien, dit-il, faire connaissance avec M. de Frénilly qui y a écrit des articles admirables; aucun des autres n'en approche. » La connaissance fut facile à faire, et j'avais beau jeu à être modeste, car mes deux amies se rengorgeaient pour moi. J'oubliais de dire que, dès le commencement, nous eûmes le bonheur de rompre avec Fiévée, fat aussi insolent que spirituel, dont l'opinion était dans la bourse du prochain; il porta ses articles à *la Minerve*, recueil jacobin qu'on avait dressé comme une batterie contre le nôtre et auquel ils convenaient beaucoup mieux (2).

Cependant la barque ministérielle voguait à pleines voiles. Les élections de l'automne (3) amenèrent au côté gauche de la Chambre

(1) *Le Conservateur* ne vécut que deux ans et demi, mais son succès fut très grand. Dans son *Histoire de la Restauration*, Lamartine nomme les principaux collaborateurs, dont Frénilly, qu'il qualifie « poète de tradition », et il ajoute : Peu importait l'accord des doctrines plus ou moins absolues, plus ou moins constitutionnelles, entre ces chefs d'opinion; la masse faisait la force, le génie faisait l'éclat. Jamais périodique n'en eut davantage. La cour, la familiarité du comte d'Artois, l'aristocratie de province s'enivraient de ces noms. » *(Ed.)*

(2) Voir p. 391.

(3) De l'automne de 1819, et non, comme écrit l'auteur, de 1818; elles eurent lieu le 14 septembre 1819. *(Ed,)*

un notable renfort. La Fayette fut nommé par l'arrondissement de Meaux. Le roi eut là-dessus un petit accès de colère et ôta à Meaux un des régiments de sa garde; il eût mieux fait de ne s'en prendre qu'à lui-même. J'avais alors à moitié chemin de Meaux à Bourneville (à May) un excellent homme, bon fermier, père de neuf enfants et ne connaissant du monde que son village et ses charrues. Je lui avais fait obtenir la poste, et le brave homme se serait mis en quatre pour me prouver sa reconnaissance. Électeur grâce à moi, il va à Meaux et nomme La Fayette. Comme je lui en faisais de vifs reproches : « Que voulez-vous, me dit-il, monsieur, c'est le héros des deux mondes. » Le pauvre homme avait sans doute appris au cabaret qu'il y avait un autre monde.

Une autre acquisition que fit la Chambre fut celle de Manuel, petit avocat de Marseille que ce coquin de Laffitte fit éligible par une vente simulée. C'était un tigre sous la figure d'un chat, l'air patelin et l'âme d'une hyène, mais précieux à son parti parce qu'il parlait aussi longtemps qu'on voulait. Depuis la Convention, on n'avait pas entendu à la tribune les atrocités que ce petit monstre débitait avec bonhomie. C'est lui qui plus tard se fit chasser de la Chambre pour y avoir dit que les Bourbons avaient été reçus en France avec répugnance, et l'on se souvient encore de la quantité de galons que les carbonari achetèrent alors chez Mercier, passementier de la rue aux Fers, garde national qui, étant de service à la Chambre, refusa d'expulser Manuel.

La plus glorieuse de ces élections fut celle du régicide Grégoire. Dans le temps de la Chambre introuvable, on aurait été humilié, on aurait même cru déshonorer la France en faisant une loi contre l'élection des régicides. Athènes n'avait pas de loi contre le parricide. Je ne sais donc à quel titre son élection fut cassée, mais elle le fut; le scandale suffisait. Toutefois, les carbonari avaient eu des succès; leur chasse était belle et promettait pour la partie suivante. Le roi eut de l'humeur. Decazes eut peur. Mais la bataille était engagée contre les ultras; tous les auxiliaires semblaient bons, quoique ceux-ci fussent un peu chers.

La camarilla eut peu après une victoire moins coûteuse. Le ministre de la guerre, le maréchal duc de Feltre, qui avait eu le courage de rester honnête homme et royaliste, et qui travaillait depuis trois ans à donner au roi une bonne et fidèle armée, était

mort (1). Or, à quelque point qu'arrive la décomposition d'un gouvernement, rien n'est perdu quand l'*ultima ratio regum* reste et qu'on peut en appeler aux baïonnettes. Il importait d'y pourvoir et de donner une éducation libérale à cette armée que Marmont avait trouvée à Lyon séditieusement fidèle. Le maréchal Gouvion-Saint-Cyr, qui succéda au duc de Feltre, s'en occupa. C'est à lui que l'on dut le pas décisif vers la chute du trône depuis la dissolution de la Chambre introuvable; je veux dire la fameuse ordonnance militaire qui d'une part ôta à la couronne la moitié du choix des officiers en la donnant de droit à l'ancienneté. et de l'autre organisa l'institution des sous-officiers d'une telle manière qu'ils devinrent les vrais maîtres du soldat et que le pouvoir de l'armée passa par degrés des hommes dont le rang, la naissance, les principes, l'éducation, la fortune donnaient de sûres garanties à l'État à des prolétaires faciles à égarer ou à corrompre, jaloux, ambitieux, souvent imbus d'opinions perverses, indifférents ou hostiles au trône. C'est ce dont la suite a donné d'éclatantes preuves... Et il se trouva un roi qui signa une telle ordonnance; un roi qui, non content de la signer, permit qu'elle fût discutée dans les Chambres pour qu'elle devînt loi et que la couroune ne pût la révoquer. Telle fut la portée d'esprit et de jugement du traducteur d'Horace. Il sema la révolte qui devait renverser son frère. Pouvait-on aimer sa patrie sans mépriser un tel homme?

Je fis dans le mois de novembre une course de quelques jours à Paris. Alexis de Rougé, avec qui je m'étais assez lié, en profita pour me lier avec Villèle en me faisant déjeuner avec lui. Villèle, membre de la Chambre des députés depuis trois ans, y avait percé par degrés, non par de grands talents de tribune; il parlait médiocrement, sans éclat, d'une voix étrangement nasillarde, et sa figure était chétive comme sa taille. Mais il avait une grande lucidité; il était adroit, mesuré, conséquent, d'une grande justesse d'esprit, et d'une persévérance qui allait jusqu'à l'entêtement, qualité qui conduit à tout jusqu'à ce qu'elle fasse tout perdre, comme sa vie politique l'a prouvé. Du reste, bon et sincère ami. Il me l'a prouvé, et je lui ai bien rendu cette amitié, quoique, à vrai dire, plus souvent par mes censures que par mes éloges, mais tou-

(1) Clarke, duc de Feltre, pair depuis 1815, ministre de la guerre du 12 mars 1815 au 13 septembre 1817, était mort le 28 octobre 1818. *(Éd.)*

jours dans son intérêt qu'il n'a jamais séparé de celui de l'État.

Tel quel, Villèle avait peu attiré les regards dans la Chambre introuvable, parce que la grande majorité y marchait d'accord et sans opposition. Mais, quand la dissolution eut renforcé le côté gauche et que le terrain fut disputé, il fallut de la tactique, de la discipline, des chefs. Il fut le premier, et on commença à marcher serrés sous sa bannière. Le second fut Corbière, avocat de Rennes, chez qui un royalisme âpre et patriotique compensait, sans le dissimuler toutefois, l'inconvénient de son état. Il avait plus de talent oratoire que son collègue, mais il en abusait quelquefois pour avocasser et prendre la tribune pour le barreau. C'était d'ailleurs le paysan du Danube, excellent homme au fond, plein de vérité, de sens, de raison, et en même temps d'honneur, de hardiesse et de dévouement à sa cause, mais mal léché, hérissé, sauvage et par cela même plus aisé quelquefois à surprendre qu'un autre. Lui et Villèle se lièrent d'une amitié qui fut, je crois, inaltérable parce qu'il en fut toujours le Pylade; car la nature a ses droits en amitié comme en tout et ne fait pas de parfaite égalité qui dure. Il y avait dans la leur la supériorité de la finesse sur la force. Corbière a toujours été bien pour moi, je l'ai été pour lui, mais rien de plus entre nous; il n'était pas de ces hommes qui attirent et attachent (1).

Pendant que le trône et la France allaient ainsi à la dérive, on jouait gaiement la comédie à Verneuil chez Mme de Mortefontaine, après l'avoir jouée gaiement au Marais. J'avais depuis deux ans refusé de venir au Marais comme acteur, et l'on m'avait rayé du rôle. Je me sentais avec quelque douleur devenu étranger dans cette société dont l'ensemble m'était naguère si intime. Elle avait maintenant le ton âcre, haineux, exclusif; c'était elle qui inventa le nom d'*ultra*, et. tout en prétendant tenir la balance entre les extrêmes, elle penchait plus volontiers vers les libéraux qui l'amadouaient que vers les ultras qui la méprisaient; elle voyait les La Fayette, les Manuel arriver à la Chambre : « C'est dommage, disait-elle, mais à qui la faute? Aux ultras qui nous repoussent. S'ils étaient de notre parti, nous régnerions en paix et la concorde serait partout. Les seuls *ultras* sont cause de tout! »

(1) Sur Villèle (1773-1854) et Corbière (1766-1853), voir les histoires de la Restauration, et surtout le jugement que Pasquier a porté sur eux « sans aigreur ». *Mémoires*, V, p. 275-279. *(Ed.)*

Celui de mes anciens amis qui me pardonnait le moins mes opinions, peut-être parce qu'il m'avait le plus aimé, c'était Vindé. Il était devenu ami ardent et admirateur enthousiaste de Decazes. J'aurais dû délier de moi-même cette vieille liaison, mais j'étais tendrement attaché à Mme de Vindé. Je continuais donc à subir les dîners de gens d'esprit des mercredis où Lacretelle, Desfaucherets, Laborie même n'étaient plus à mon unisson. Ce fut heureusement Vindé qui me tira d'embarras. Il m'envoya un billet qui m'invitait le mardi à dîner chez sa femme le jeudi suivant. Je répondis brièvement : « Je comprends, et des engagements me privent d'accepter votre invitation. » Tout fut fini. Au reste, j'ai toujours absous Mme de Vindé, la plus aimable et la plus spirituelle des femmes, la plus malheureuse des mères et la meilleure des amies, mais la plus dévouée des épouses. J'ai eu la douleur de voir son excellente tête s'affaiblir par l'abus des bains de vapeur respirés qui soulageaient ses souffrances, et elle est morte privée de sa raison.

Je m'occupais alors avec quelque ardeur d'un travail sur les missions de France, institution régénératrice qui était née avec la Restauration pour suppléer au déficit du clergé et ramener les cœurs sous le joug de toutes les légitimités. C'était encore une de ces créations qui jaillissaient du bon sens public et d'un patriotisme éclairé. Elle avait multiplié et prospéré, d'abord dans l'indifférence et aujourd'hui avec la tolérance du gouvernement qui permettait encore qu'on fît provisoirement des chrétiens adultes pourvu qu'on proscrivît les Jésuites et les Lazaristes qui auraient fait des chrétiens dès l'enfance et menacé la France d'avoir dans vingt années une génération pieuse, docile et paisible : on préférait à ce catéchisme celui du Voltaire-Touquet (1), imprimé à dix millions d'exemplaires et répandu au plus bas prix jusque dans les chaumières pour y servir de contre-poison au fanatisme des missions. J'avais alors des relations assez étendues avec les principaux directeurs et recteurs de ces missions et je recevais des rapports de chacune d'elles. Si j'y entrevis quelque hypocrite ou quelque ambitieux comme un abbé Fayet, un abbé Feutrier, un abbé Genoude (2), j'y vis aussi, et dans les femmes comme dans les

(1) Touquet, libraire-éditeur, mort en 1830; a publié des éditions de Voltaire et de J.-J. Rousseau qui eurent beaucoup de succès. *(Ed.)*

(2) Sur Feutrier, voir plus loin, p. 536; Genoud, dit Genoude (1792-1849),

hommes, de pures et nobles âmes dignes des premiers temps de l'Église et inspirées comme celle de saint Vincent de Paul; car, quoique j'aie toujours eu le malheur d'être beaucoup moins dévot que je n'eusse voulu l'être, personne n'a jamais eu plus de respect et d'amour que moi pour ceux à qui le ciel a donné le bien dont il m'a privé, et, si je suis moins chrétien que bien d'autres, au moins aucun de ceux qui le sont plus que moi n'a placé peut-être aussi haut que moi la religion chrétienne comme une merveille si prodigieuse en principes et en résultats qu'aucune humanité n'était capable de la créer. Je dois donc avouer que, dans le travail qui m'occupait, je considérais plus spécialement les missions sous leur rapport social et politique que sous leur rapport religieux. Par malheur, j'amassai beaucoup de paperasses, je griffonnai beaucoup de notes, et le tout n'aboutit qu'à me faire connaître beaucoup de gens de bien, notamment le bon et saint abbé Frayssinous (1).

Une mission d'un autre genre eut lieu à la fin de cette année 1818. Ce fut celle du duc de Richelieu au congrès d'Aix-la-Chapelle où il demanda et obtint mainlevée de la garnison étrangère qui depuis trois ans occupait nos frontières pour répondre à l'Europe et à nous-mêmes de notre bonne conduite. On peut voir par tout ce qui précède combien cette garantie avait puissamment opéré, en prêtant de la force, non à la monarchie contre la Révolution, mais au Roi contre la monarchie. Ce fut par ce traité que le duc de Richelieu, qui sous un esprit faux et philosophique n'était pas dénué d'inspirations nobles et patriotiques, aurait dû clore son ministère, qu'il voyait de jour en jour entraîné dans le tourbillon de Decazes. Il ne le quitta que trois ans plus tard et mourut peu après, adoré de deux femmes qu'il ne pouvait souffrir. L'une était la sienne et l'autre celle de Bernadotte, alors reine de Suède, qui, réduite aux abois par ses rigueurs et désespérée de ne pouvoir obtenir même son portrait, parvint, comme tout le monde l'a su dans le temps, à se le procurer : un peintre s'introduisit dans une garde-robe vitrée qui touchait au cabinet du duc de Richelieu, et au bout de quel-

remuant, pompeux dans son style, toujours préoccupé de se mettre en scène, eut en son temps quelque réputation comme polémiste et traducteur des livres saints. *(Ed.)*

(1) Voir sur la Société des Missions de France le livre de Geoffroy de Grandmaison, *la Congrégation*, p. 238-240.

ques séances apporta un portrait fort ressemblant de son secrétaire (1)!

(1) Le duc de Richelieu, nommé ministre des affaires étrangères et président du conseil, le 26 septembre 1815, fit place à Dessolle, le 30 décembre 1818 (après avoir signé le 9 octobre la convention d'Aix-la-Chapelle qui stipulait le départ des troupes alliées), puis revint au pouvoir après la mort du duc de Berry, le 20 février 1820, pour se retirer le 12 décembre 1821. Cf. sur sa femme les *Souvenirs* de Mme du Montet, p. 244, et, sur la passion de la reine de Suède, le livre de Hochschild, *Désirée, reine de Suède*, p. 60, et celui de la comtesse d'Armaillé, *Désirée Clary*, p. 246-249. *(Ed.)*

CHAPITRE XV

(1819)

Hervé de Nantes et Lauriston. — Bausset. — Les Talaru. — Mariage de Claire. — Camille de Pimodan. — Les Chazelles. — Mariage de Decazes et de Mlle de Sainte-Aulaire.

Humbert de Sesmaisons (1) m'amena deux des meilleurs fruits de la Bretagne. L'un était Hervé de Nantes, l'âme la plus candide et le plus généreux courage dans le plus beau corps et la plus douce et franche figure; c'était de ces hommes dont le cardinal de Retz aurait dit qu'on ne les trouvait que dans Plutarque. L'autre était Lauriston, Law de Lauriston, alors receveur général de la Loire-Inférieure, petit homme fluet, mais d'une aimable figure, qui avait sous un corps anguleux le cœur, l'esprit et les formes les plus rondes, greffé breton et monarchiste solide comme l'était alors tout homme qui avait servi sous l'Empire sans être un jacobin (2).

Je crois n'avoir rien dit de deux autres connaissances nouvelles qui datent de cet hiver ou de l'hiver précédent. L'une fut le cardinal de Bausset, évêque d'Alais, qui estimait un peu mes écrits et dont j'estimais beaucoup les ouvrages. Je le voyais de loin en loin cloué par une goutte invariable au coin de sa cheminée, ou, dans les jours de soleil et de santé, voituré dans un fauteuil à roues autour de son jardin. Son esprit fin, gracieux et délicat et son besoin naturel de repos lui faisaient volontiers prendre les questions politiques selon les préceptes de l'Église qui se soumet à toute puissance, et cette modération chrétienne animait un cercle d'amis qui s'inspiraient de ses sentiments, petite secte de royalistes résignés

(1) Louis-Humbert, comte de Sesmaisons (1777-1836), député de la Loire-Inférieure (1815-1816 et 1820-1827), pair en 1827; avec du Coetlosquet, Verdière et Courtemanche, un des quatre embonpoints historiques de ce temps, et, malgré son poids, gros, fort, alerte, et, avec cela, spirituel. (Bonneval, *Mémoires*, p. 177-180). *(Ed.)*

(2) Cf. plus haut, p. 367. *(Ed.)*

qu'on nommait alors les *cardinalistes* (1). L'autre, que je trouve dans la même maison de la rue de Grenelle, était la marquise de Talaru dont j'ai déjà laissé entrevoir le mari; autrefois mariée à M. de Clermont-Tonnerre qui périt assassiné sur le Pont-Royal le 10 août 1792 (2), plongée ensuite dans une dévotion mystique et exaltée, elle avait, après avoir opéré la conversion de La Harpe, fini par reparaître dans le monde sous le nom de ce bon Justin de Talaru qui était entré chez elle en qualité de gendre et y était resté en qualité de mari, tandis que sa charmante fille, qu'elle adorait de loin, était allée au fond du Berry épouser le marquis de Lancosme. Justin, car elle ne donnait point d'autre nom à ce patagon romanesque déjà très mûr, était le plus consciencieux et complaisant mari de la plus impérieuse et fantasque des femmes, qui, avec beaucoup d'esprit et quelquefois d'amabilité, allait, venait, voyageait, tracassait, intriguait et résolvait le problème du mouvement perpétuel (3).

On commença cet hiver à s'occuper davantage de Claire qui touchait à ses dix-huit ans et bornait encore ses joies du monde à dessiner et à jouer du piano. Plusieurs partis nous furent offerts. Après M. de Pradel que ma femme avait éludé au grand regret de la duchesse de Rohan, vint un des quatre frères de Villeneuve-Bargemon (l'aîné, je crois), tous d'antique et illustre race provençale, tous beaux, bons et estimés (tous les quatre ont été préfets). Mais il y avait là trop peu de fortune; je n'étais pas assez riche pour que mes enfants pussent s'en passer en mariage.

Le troisième fut M. de Sinety, dont j'avais connu le père dans ma jeunesse, comme homme de condition. Il était fils unique, mieux partagé de fortune, mais sec, efflanqué, d'une santé douteuse et affublé d'un père devenu fort étrange. Nous étions peut-être trop difficiles.

(1) Bausset (1724-1848), membre de la Chambre des pairs en 1815 et de l'Académie française en 1816, est surtout connu par son *Histoire de Fénelon* (1808-1809) et son *Histoire de Bossuet* (1814). Cf. sur lui le jugement de Pasquier, *Mémoires*, V, p. 368. *(Ed.)*

(2) L'ancien Constituant fut en effet, le 10 Août, lorsqu'il passait dans la rue, désigné à la fureur de la populace et, malgré les efforts de la section de la Croix-Rouge, massacré. *(Ed.)*

(3) Louis-Justin-Marie, marquis de Talaru (1769-1850), maréchal de camp, pair de France, ambassadeur à Madrid. Son seul titre, dit Pasquier *(Mémoires*, V, p. 515), était d'avoir fourni les premiers fonds pour l'établissement du *Conservateur*. *(Ed.)*

J'oubliais, entre quelques autres, le fils de notre bonne et aimable voisine de Maucreux, le vicomte de Chézelles, frère de la comtesse de Lubersac. Cette union, proposée plus d'un an auparavant, était ardemment désirée par sa mère et sa sœur, et au premier coup d'œil elle nous avait beaucoup souri. La fortune était grande, le jeune homme excellent sujet et bien tourné, mais les jeunes gens ne semblèrent pas se convenir.

Enfin, la bonne d'Esquelbecq vint nous offrir un mari qu'elle avait en vain voulu prendre pour sa nièce de Brion. (Les Brion étaient fort bons, mais la fille était une arête inquiétante, et le père, le plus lourd et le plus fatigant des hommes d'honneur.) Ce mari avait rencontré ma fille dans le monde et elle lui plaisait fort; c'était le jeune Camille de Pimodan, capitaine de cavalerie, d'une charmante figure, d'une tournure élégante, bon sujet et le meilleur fils du comte de Pimodan, maréchal de camp (1), jadis gentilhomme d'honneur de Monsieur, et de Mlle de Pons, dame de Madame. Cette famille, excellente par elle-même, tenait des deux côtés à ce qu'il y avait de mieux en France, Brissac, Choiseul, etc., et leur fils unique, rassemblant un jour les débris de leur émigration, devait avoir une fortune fort honnête. Tout paraissait convenir. Le comte de Pimodan vint rondement chez moi avec l'état de sa fortune, j'y répondis rondement par l'état de la mienne, et, en une demi-heure, le mariage fut conclu, à la condition de laisser aux jeunes gens le temps de mieux se connaître. La comtesse de Pimodan, petite vieille pleine d'esprit, d'un peu de malice et de quelque originalité, était fille du marquis de Pons, de son vivant cordon bleu, ambassadeur en Suède, digne représentant de cette vieille famille de Pons qu'on appelait les rois de la Guyenne (2). Elle idolâtrait son fils; elle était, pour lui, restée à Paris tandis que sa famille émigrait; elle avait vécu et jeûné pour lui jusqu'à faire de sa main son linge et ses habits, et ce fils, devenu homme, payait ce

(1) Charles-Louis-Honoré de Rarécourt de La Vallée, comte de Pimodan, cadet gentilhomme (1778), major au régiment de Barrois (1788), grand bailli d'épée de Toul (1789), aide de camp du comte de Provence (1792), maréchal de camp (30 août 1814), lieutenant général (23 mai 1825), fils de Charles-Jean de Rarécourt de La Vallée, marquis de Pimodan, brigadier des armées du roi, lieutenant général du pays de Toul, etc., et de Charlotte-Sidonie-Rose de Gouffier. Après la mort de son père, le comte de Pimodan ne prit pas le titre de marquis et le fit passer à son fils Camille. *(Ed.)*

(2) Famille aujourd'hui éteinte. *(Ed.)*

dévouement maternel d'une adoration qui avait préservé sa santé, sa conduite et sa fortune. Son père, brave et digne militaire d'une des premières maisons de l'Est, fort bon et assez aimable homme, mais un peu égoïste, un peu faible, assez mobile et fort jaloux de sa liberté, avait secoué de bonne heure le joug de sa petite femme et vivait de loin en bonne intelligence avec elle. Il n'avait qu'un frère, bien autrement original que lui, et que je retrouverai par la suite. Quant à la comtesse, elle avait deux frères et une sœur : Frédéric de Pons, très beau et bon homme qui vivait garçon dans ce qu'on appelait jadis une liaison respectacle avec la comtesse Grabowska, née Béthisy, et l'amie intime de Mme d'Esquelbecq, un peu ruinée, fort galante, et dont il avait épousé à ses frais le mari et les enfants; Helye de Pons, original, rempli d'honneur, de dévotion et de vertu, plein de goût pour les arts, raisonneur systématique et tortu autant qu'un homme d'esprit peut l'être, mari par amour d'une demoiselle de Fontenu autrefois charmante, encore agréable, mère d'une petite fille unique, rousse comme Judas et sur le tout bonne personne, courtoise, mignarde et complimenteuse. J'ai gardé pour la dernière la sœur de la petite comtesse, Mme du Bois de La Mothe, qui était le saint Christophe de cette naine. Elle avait épousé à treize ans le comte du Bois de La Mothe qui en avait quinze (1). Le mariage devait se consommer à dix-sept et vingt. En attendant, le marquis de Pons emmena sa fille dans son ambassade de Suède, où l'air de Stockholm lui fut si profitable qu'elle en revint géante; tout Paris l'a vue, car elle se voyait de loin et on en montra de moins grandes à la foire. Son mari, qui avait beaucoup moins profité, fut étrangement surpris de se trouver une femme dont il atteignait à peine les épaules. Il ne put pousser la politesse plus loin que de lui faire un fils; après quoi ils vécurent comme chien et chat, chose que je n'entends toutefois que de lui, car c'était le plus méchant petit homme de la Bretagne, et la pauvre femme, avec ses cinq pieds dix pouces, et ses moustaches, qui était fort belles, avait la douceur et la patience des anges. C'est de lui qu'on a dit qu'il montait sur une chaise pour la battre. Fort riche, avare et jamais émigré, il mangeait la

(1) Fils du vice-amiral du Bois de la Mothe, qui avait ravitaillé le Canada pendant la guerre de Sept ans (1757). Il mourut à Rennes en 1764, dans sa quatre-vingt-deuxième année. *(Ed.)*

fortune de sa femme en Bretagne et la laissait à Paris, où elle était généralement respectée pour son malheur, sa résignation et sa haute piété. Elle avança notre mariage en s'adressant pour nous bien connaître à Mme de Damas, qui, dans l'exaltation de son amitié, nous plaçait fort près du troisième ciel.

Enfin, les jeunes gens se convinrent de plus en plus. Claire, fort caressée par une aimable famille, entrevit un avenir riant et heureux. Son mariage fut arrêté pour les premiers jours de juillet, et, après que l'hiver se fut passé en galanteries et en préparatifs de trousseau et de corbeille, nous retournâmes dans le courant de mai à la campagne après avoir signé le contrat.

Au mois de juin, les visites abondèrent, car le bonheur a un aimant. Nous eûmes, outre Camille et son père, Mmes de Damas et de Chastellux, les comtesses Charles de Damas et César de Chastellux, Tourolle, son gendre et sa fille qu'il venait de ramener de Nice mieux portante.

Le 26 juin, je quittai tout ce beau monde pour aller avec Camille faire signer notre contrat à la famille royale. Cette cérémonie eut lieu le 1er juillet. Le roi ne dit pas un mot à son ancien gentilhomme, pas un mot à moi dont il connaissait les ouvrages et les principes féroces (1). Toute son allocution royale, adressée circulairement à la cantonade, se renferma dans sa rubrique accoutumée qu'il nous jeta les yeux en l'air et de sa voix argentine et accentuée : « A quand la noce? » Du duc et de la duchesse d'Angoulême, pas un mot non plus; de lui, par manque de savoir-dire, et d'elle, par manque de savoir-vivre dont elle a toujours été fort dépourvue. De Monsieur, grâces, bontés et jusqu'à des louanges. Le reste était le duc de Berry qui fut fort bien, la duchesse qui fut fort gauche; enfin, les ducs d'Orléans et de Bourbon.

Quitte de cette corvée qu'il fallait bien faire en personne, je retournai à Bourneville prendre ma femme et mes enfants; car il avait fallu céder aux instances de Mme du Bois de la Mothe dont la santé fort altérée ne permettait pas un voyage.

Le mariage se fit le 6 juillet à l'Assomption.

(1) Louis XVIII avait cependant reconnu à Mme de Pimodan, née Pons, les honneurs du Louvre, comme première dame de Madame, traitée de reine après la mort de Louis XVII, et il aurait volontiers comblé de bontés M. de Pimodan; mais celui-ci vivait dans la retraite et ne voulut rien demander. *(Ed.)*

Je craignais que la famille du marié ne demandât tout au moins quelque évêque pour célébrant, mais elle se contenta avec joie de mon bon abbé Séguret, dont je tenais la bénédiction bien meilleure que celle de tous les dignitaires de l'Église.

Les témoins de ma fille furent le comte Charles de Damas et le marquis de Biencourt, mon ancien ami. Ceux de Camille furent son cousin Timoléon, duc de Brissac, bon petit homme pédant et bossu, et le baron de Glandevès (1), grand viveur et gouverneur du château des Tuileries. Comme nous voulions dîner à Bourneville, tout fut en poste : messe à 9 heures, déjeuner de noce chez moi à 9 heures et demie, départ à 11, et arrivée à Bourneville à 6 heures avec les Pimodan.

Nous y trouvâmes tout en gala et en joie, la municipalité aux frontières, mon peuple dans l'avenue, les pétards, les banquets, des guirlandes, etc. Malgré la Révolution, les paysans sont encore si contents d'avoir un seigneur qu'il faut croire que la féodalité avait son beau côté; et puis notre règne était paternel et la moitié de la génération était née sous notre empire.

Le lendemain, Emmanuel de Brissac, autre cousin de mon gendre, vint passer la journée avec nous. Il y eut illumination du château et du parc, musique, bal, foire, tonneaux défoncés, tout le pays et un temps admirable. Cela fut charmant. Je ne veux pas laisser repartir Emmanuel de Brissac sans dire un mot de cet aimable et excellent homme. Il était frère du duc, d'un second lit, et avait autant de grâce, d'élégance et d'aménité que son pauvre aîné avait de gaucherie solennelle et empesée; d'ailleurs la vertu, l'honneur et la piété même. C'était un beau modèle de grand seigneur. Il avait épousé la fille aînée du prince de Montmorency-Tancarville, fraîche, charmante, simple, modeste et timide. Il était chevalier d'honneur du duc de Berry.

La pauvre Mme du Bois de La Mothe survécut bien peu au mariage de son neveu. Elle mourut dans le courant de juillet. Il ne resta d'elle qu'Emmanuel du Bois de La Mothe, que son père retenait au fond de la Bretagne en permettant à peine qu'on lui apprît à lire et à écrire. Je crois que ce Tartare dégénéré vit encore. Quant à Emmanuel, je n'ai guère vu d'homme plus laid; mais sa

(1) Georges-François-Pierre, baron de Glandevès (1768-1832), maréchal de camp (1814), pair (1823). *(Ed.)*

laideur assez noble était portée sur une belle taille, avec de bonnes manières, et couvait un excellent cœur et un esprit original. Il était intimidé de sa figure et tout reconnaissant qu'on voulût bien le regarder en face. Elle a nui à son mariage; non qu'avec son nom, son caractère, son âge et sa fortune, il n'eût trouvé cent filles bien nées à épouser, mais parce qu'il se défiait de lui et d'elles. Il lui eût fallu trouver une Zémire sous la figure d'Azor, mais à condition de la métamorphose. Il est maintenant vieux garçon.

Olivier, mon fils, n'avait pas seize ans; c'était de bonne heure penser à son mariage, et cependant nous regardions machinalement toutes les fillettes de dix à douze ans. On nous parla d'une petite Rouillé de Fontaine dont la sœur venait d'épouser le jeune Chézelles, ce jeune voisin de Maucreux dont le mariage avait été entamé avec Claire. Son père était alors avec elle à Maucreux. J'allai faire avec mon écolier une visite à Corsy pour qu'elle servît d'à-propos à une autre à Maucreux où nous déjeunâmes le lendemain. La petite était fort jolie, mais bien vieille : quatorze ans. Quant au père, je vis un grand cheval de carrosse, riche, avantageux, commun, de mauvais ton et fort content de lui-même; en trois mots, un sot homme qui me déplut merveilleusement et dont la conduite a depuis justifié mes préventions. Sa sœur mariée était jolie, mignonne et aigrelette; son mari, toujours un honnête et vertueux garçon d'un bon sens mat et terne. Tous deux venaient à Bourneville en politesse avec leurs parents.

Le 1er octobre, mon beau-père, qui occupait une partie du second de notre maison, la quitta pour aller s'établir dans la rue de l'Échiquier, près de Saint-Chaumont et de quelques anciens amis qu'il préférait au mouvement de notre société que le mariage de Claire venait d'accroître. Il n'était d'âge, de goûts ni de santé à faire de nouvelles connaissances. Depuis ce temps, il vint seulement passer une partie des étés à Bourneville.

Dans le même temps, Tourolle reprit le chemin de Nice avec sa fille qui était venue perdre à Paris le bien que Nice lui avait fait.

Il se fit au mois de décembre (1) une singulière transaction poli-

(1) Au mois de décembre 1820, et non, comme dit l'auteur, 1819. Cf. là-dessus Pasquier, *Mémoires*, V, p. 61-66. *(Éd.)*

tique. Villèle et Corbière furent nommés ministres sans portefeuille. Je suis aujourd'hui trop loin de cette époque pour me rappeler par quelles transitions le roi fut amené et Decazes contraint à une concession si antipathique à leurs idées. Le progrès effrayant des Jacobins et le besoin de jeter quelques poids dans l'autre côté de la balance en furent la cause probable. Beaucoup d'amis leur conseillaient de se refuser à ce puéril simulacre : ils acceptèrent. Corbière ne s'en haussa pas d'un cran. Villèle s'établit dans la maison de Regnaud de Saint-Jean-d'Angély, rue de Provence, et son salon de réception fut très fréquenté.

La petite Mme Princeteau était toujours fort avant dans les bonnes grâces du Roi qui, de jour en jour, devenait plus impotent. Il courait alors une caricature venue, dit-on, de Londres, qui représentait le monarque et la belle dans une situation vive et tendre, où le premier disait d'un air mortifié : « Ma *Constitution* ne me le permet pas, » et la seconde s'écriait : « Vive le Roi quand même! »

La grande affaire politique de Sa Majesté était alors de faire faire un bon mariage à son enfant de Libourne (1). C'était une intrigue de cabinet et sa diplomatie y excellait. Il jeta les yeux sur la fille de Sainte-Aulaire. On sait que Sainte-Aulaire, alors député, préfet de Toulouse dans les Cent-Jours, était, en dépit de son nom, effrontément du côté gauche. On sait aussi, du moins les gens de mon âge le savent, qu'il avait épousé, quelque vingt ans en çà, une petite Mlle de Soyecourt taillée en z, hargneuse, quinteuse, mais fort riche, qu'il enleva la veille de la noce au pauvre Gontaut-Saint-Geniez, son ami, que nous appelions alors *Gontaut sans génie*, l'être le plus baroque de Paris après sa future. De cette fée Carabosse, il avait eu une fille qu'on disait douée des mêmes grâces que sa mère, mais qui joignait à un million tout venu je ne sais quelles prétentions sur des forêts de Danemark (2) qui représentaient trois ou

(1) Ou plus exactement un bon remariage. Decazes avait, en effet, épousé en 1805 la fille du comte Muraire, premier président de la Cour de cassation. Elle mourut l'année suivante. *(Ed.)*

(2) La marquise de Soyecourt, mère de Mme de Sainte-Aulaire, était née princesse de Nassau-Saarbrück, et une de ses sœurs avait épousé le duc F. de Brunswick-Bevern, frère de la reine Julie de Danemark. Les prétentions fort compliquées de Mlle de Sainte-Aulaire provenaient de ces alliances. C'est le roi Frédéric IV de Danemark, beau-petit-fils de la reine Julie, qui donna au comte, plus tard duc Decazes, le titre de duc de Glücksberg, en 1818. *(Ed.)*

quatre cent mille livres de rentes hypothéquées sur les brouillards de la mer Baltique. Telle était l'infante que le roi destinait à son favori, et il faut bien avouer que son mariage avait été auparavant marchandé pour un Montmorency (Raoul) et tiraillé à cent mille francs dont le père, qui avait grignoté la dot, refusait de rendre compte. Ici, point de compte à rendre : l'honneur de son alliance avec un huissier de Libourne, la perspective des honneurs et des places à la seule condition d'un quart de conversion vers le centre et l'appui du roi de France en faveur de ses prétentions de Danemark ! La négociation alla sur les deux toits, et, pour la rendre plus honorable, ce fut l'assassin du duc d'Enghien (1), Savary, duc de Rovigo, qui en fut entremetteur entre Decazes et Sainte-Aulaire. Le Roi manda le dernier qui insistait sur un délai d'un an, et comme celui-ci l'assurait de sa reconnaissance : « Que dites-vous là, monsieur de Sainte-Aulaire ? s'écria ce bon prince ; c'est moi qui vous dois la reconnaissance. Il s'agit du bonheur de mon fils, et, quand votre fille sera unie à lui, elle deviendra immédiatement la mienne. Mais vous parlez d'un an ! Il faut se presser ; je suis vieux et j'aime à me voir renaître dans mes enfants ! etc. » Ainsi parla ce grand Roi. Sainte-Aulaire qui, tout jacobin qu'il est, ne manque ni de mesure, ni de tact, ni de dignité, riait probablement dans sa barbe (2).

A la fin de décembre, ma maison revint à Paris. Le déménagement de mon beau-père avait beaucoup élargi le domaine de mes enfants au second. Je l'avais arrangé pour eux, et le comte de Pimodan et moi les aidâmes dans leur ameublement.

(1) Le mot est fort. Savary n'a fait qu'obéir. Colonel de la gendarmerie d'élite et aide de camp du premier Consul, il porta une lettre cachetée de Bonaparte à Murat, gouverneur de Paris, et Murat lui ordonna d'envoyer et de mener à Vincennes la gendarmerie et la brigade d'infanterie. Mais il eut un tort : lorsque avant la séance du conseil de guerre, le colonel Barrois remarqua que le duc d'Enghien sollicitait un entretien avec le premier Consul, et proposa de surseoir au jugement et d'en référer à Bonaparte, Savary déclara qu'une pareille démarche était inopportune. *(Ed.)*

(2) Louis-Clair de Beaupoil, comte de Sainte-Aulaire (1778-1854), élève de l'École polytechnique, chambellan et préfet de Napoléon, député de la Meuse, puis du Gard, pair en 1829 à la mort de son père, « libéral malin, » dit un contemporain, ambassadeur à Rome, à Vienne et à Londres, sous le gouvernement de Juillet, membre de l'Académie française en 1841, auteur d'une *Histoire de la Fronde* qui parut en 1827 et qui compte trois volumes. *(Ed.)*

CHAPITRE XVI

(1820)

Assassinat du duc de Berry. — Fin du *Conservateur*. — Rechute d'ambition parlementaire.

Le Conservateur avait pris un vol si haut et si universel qu'il rapportait beaucoup d'argent et beaucoup de gloire. Le dernier lot était le nôtre : j'entends Bonald, moi et consorts, qui nous en contentions fort bien. Au commencement de l'hiver, nos amis les fondateurs, Mathieu de Montmorency, Fitz-James, Talaru, Vitrolles, Chateaubriand et autres, jugèrent d'eux-mêmes qu'il était juste de partager l'argent avec nous. Il y avait au moins 20,000 francs net par an pour chacun d'eux. Mathieu de Montmorency s'engagea à partager avec Lamennais, Talaru avec Bonald, Vitrolles avec moi, et ainsi des autres. Ce partage fut fidèlement exécuté par tous, hors un seul, Vitrolles. Il trouva le moyen de tout garder avec une effronterie gasconne qui commença à me le faire mieux connaître. Je crois que le pauvre baron avait de jour en jour plus de dettes et moins d'espérances.

Le 13 février, jour de dimanche gras, à la suite d'un bal masqué chez Mme de La Briche, nous étions allés à un raout que la comtesse de Pimodan donnait à sa belle-fille, quand le bruit circula dans le salon que le duc de Berry venait d'être assassiné à l'Opéra. Je pris le bras d'Helye de Pons et nous courûmes à pied à l'Opéra. Le malheureux prince, frappé, en remontant en voiture, par l'exécrable Louvel, avait été porté dans un entresol du théâtre. Déjà l'étroit escalier qui y conduisait était encombré. Tout ce qu'il y avait de plus considérable dans Paris remplissait le vestibule, la rue même, et attendait des nouvelles avec une anxiété mortelle. Il régnait dans cette foule un silence effrayant et les rues voisines étaient gardées pour empêcher le passage des voitures. Nous parvînmes, à force d'industrie et de patience, jusqu'à la porte de

la chambre pour acquérir l'horrible certitude qu'il n'existait aucun espoir. Le pauvre prince n'avait qu'une fille légitime; lui seul promettait des héritiers à la couronne. Sa vie était la seule barrière contre une autre branche; il n'y avait pas de temps à perdre. Le coup fut donc bien étudié, bien frappé et bien payé sans doute. A deux heures du matin, nous rapportâmes ces tristes nouvelles chez la comtesse de Pimodan, où tout le monde avait quitté les fêtes du dimanche gras pour se rendre à l'Élysée où on espérait de moment en moment voir rapporter le duc de Berry. Hommes, femmes étaient pêle-mêle dans le grand escalier, tombant de fatigue et d'angoisse. Toute la nuit se passa ainsi. A 6 heures du matin, on rapporta une seule personne : ce fut la duchesse de Berry. Son mari était mort; elle était grosse. Il ne faut oublier ni le courage de Mathilde de Béthisy qui, s'élançant de la voiture où la duchesse était déjà montée, soutint le prince, tira le poignard de la plaie et continua ses soins, inondée de son sang; ni le dévouement du duc de Maillé, premier gentilhomme de la chambre de Monsieur, qui, voyant sa voiture pleine en partant des Tuileries, monta derrière avec les laquais pour ne pas perdre de vue son maître; ni la miséricorde chrétienne de ce pauvre prince qui, jusqu'à son dernier soupir, demanda grâce pour son assassin; ni la conversion du célèbre Dupuytren qui fut pendant sept heures témoin de cette scène déchirante et qui devint royaliste ardent et sincère dans cette atmosphère de douleurs, de vertus, de charité et de christianisme. (On le vit depuis, en 1830, offrir sa fortune à Charles X quand il eut quitté la France.)

Le cri d'horreur fut immense, universel; il s'entendit de Dunkerque à Antibes. La rage publique demandait une victime. Au bout d'une semaine, on lui jeta la disgrâce de Decazes que Clausel de Coussergues avait, dès le lendemain, proposé de mettre en accusation comme complice du meurtre. Ce fut une de ces époques de salut que la Providence donne aux nations qui se perdent. C'est à elles de savoir s'en saisir. Un roi royaliste s'en fût emparé pour casser la Chambre, chasser la famille d'Orléans et nommer un ministère royaliste. Le cabinet fut recomposé en effet, mais ce fut des Pasquier et des Mounier (1) qu'on nous donna pour royalistes.

(1) Pasquier garda les sceaux, et Mounier fut sous-secrétaire d'État à l'intérieur avec Siméon pour ministre. *(Ed.)*

Le cri public fut tenu pour une effervescence à calmer, l'assassinat pour un accident, et le mot de *crime isolé* devint le mot d'ordre qu'on s'efforça d'accréditer. Je me souviens encore que, me trouvant dans une tribune à Saint-Denis aux obsèques du malheureux prince, j'y rencontrai Bastard (1), petit-neveu de M. de Vergennes, bon magistrat, homme de sens et d'esprit, mais camarade de collège de Decazes. Je fus singulièrement surpris de l'entendre me dire : « Un caractère vraiment incroyable de ce forfait, c'est qu'on n'a pas encore pu trouver de complices. Ne serait-il pas étrange qu'un tel crime fût isolé? — Je le tiens, lui répondis-je, pour impossible! » Telle est la nuance qu'on employait avec moi; on y mettait moins de façons avec d'autres. Bref, l'instrument périt comme un malfaiteur isolé; le bras resta dans l'ombre, et, à Decazes près, tout continua dans la même ornière. Le sang de la victime fut perdu pour la France!

Le 30 mars, *le Conservateur* abdiqua. Chateaubriand avait fait parade de sa création; il fit parade de sa clôture, comme si la victoire de la monarchie, de la religion, des honnêtes gens était gagnée par le renvoi d'un Decazes, quand il restait sur le trône un Louis XVIII, au ministère un Pasquier, à la Chambre une moitié révolutionnaire et dans la France une perversion contagieuse! Jamais peut-être *le Conservateur* n'avait eu de plus fortes raisons d'exister, de profiter de sa vogue et de l'impression produite par l'assassinat pour accroître sa moisson et enraciner son esprit. Je plaidai sa cause auprès de Chateaubriand; mais je ne trouvai qu'égoïsme et vanité : il lui fallait un éclat; c'était ce qu'il cherchait en tout et par-dessus tout. Il avait entraîné les fondateurs; *le Conservateur* cessa de paraître et nous n'obtînmes pas même le droit de conserver son nom; Bonald, Lamennais et moi le continuâmes pendant quelque temps sous le nom de *Défenseur*.

L'aîné de mes petits-fils, René, naquit à Paris le 11 avril (2). Il eut pour parrains le comte de Pimodan et ma femme. Sa mère, quoique saine et bien portante, entreprit en vain de le nourrir.

(1) Dominique-François-Marie, comte de Bastard d'Estang (1783-1844), conseiller à la Cour de Paris (1810), premier président de la Cour de Lyon, membre de la Chambre des pairs (1819), chargé de l'instruction du procès de Louvel. *(Ed.)*

(2) René de Rarécourt de La Vallée de Pimodan, mort jeune sans alliance. *(Ed.)*

Au mois de mai, nous retournâmes à Bourneville. La grossesse de la duchesse de Berry était alors publique et les complices de Louvel s'efforçaient, les uns de persuader qu'elle était supposée, les autres de la faire avorter par des explosions de machines infernales.

La France ne concentrait pas dans Paris ses miasmes révolutionnaires; ils avaient franchi les frontières, et, dans le courant de cet été, le volcan éclata en Espagne, en Piémont et à Naples, toujours, bien entendu, par la faute des *ultras* qui avaient la manie de vouloir être quelque chose dans la légitimité et réduisaient les pauvres carbonari aux conspirations en leur disputant l'empire. Ces révolutions furent promptement étouffées. C'est vers ce temps que ce petit perruquier tragique, le général Foy, apprenant que les Autrichiens étaient entrés dans les Abruzzes, s'écriait à la tribune avec cette rage prophétique dont on a tant ri depuis : « Ils n'en sortiront pas! » Ils en sortirent pour entrer dans Naples.

Au mois de septembre, je fus atteint d'une rechute d'ambition du caractère le plus sérieux. Le renouvellement quinquennal devait avoir lieu pour mon département de l'Oise dans le mois d'octobre. Je commençais à avoir bon nombre d'amis en diverses parties de la France, plus à Beauvais qu'ailleurs, et le sieur de Germiny avait fait place dans la préfecture à Brochet de Vérigny, loyal et excellent homme que j'estimais beaucoup (1). Il y avait deux députés à nommer pour le grand collège (2). Monsieur y portait ouvertement Kergorlay et moi, par l'entremise du duc de Fitz-James. Le Roi nous excluait également, mais avec cette distinction que, s'il fallait subir un des deux, j'obtiendrais la préférence par la grande raison qu'il faut préférer un mal probable à un mal certain. D'un autre côté, l'élection étant au chef-lieu où l'aristocratie dominait et le vœu du Roi y étant un saint fort peu chômé, les deux élections ne souffraient presque aucun doute. Celle de Kergorlay était certaine et la mienne ne pouvait être balancée que par

(1) Brochet de Vérigny, maître des requêtes et conseiller de Monsieur, député du Calvados et plus tard préfet de la Loire-Inférieure. *(Ed.)*

(2) Chaque département avait un collège électoral de département et des collèges d'arrondissement. Les collèges d'arrondissement devaient nommer 258 députés, et les collèges de département 172. Tous les électeurs censitaires votaient dans le collège de leur arrondissement. Quant aux électeurs payant plus de 1,000 francs de contributions, ils votaient dans les deux collèges. *(Ed.)*

mon beau voisin Héricart de Thury, ci-devant inspecteur des mines, devenu seigneur de paroisse et directeur des Catacombes, sentant le parvenu d'une lieue, important, courtisan, suffisant, partant peu aimé et peu estimé, mais qui, à défaut d'amis, avait, par l'habitude de travailler sous terre, gagné bon nombre de partisans dans la classe des royalistes à salaires et des industriels agricoles qu'il séduisait par des rapports sur le fumier, l'urate et la poudrette (1). L'éclat de son nom de savant répété de journaux en journaux et la prudence méticuleuse de son royalisme lui assuraient des voix dans le parti de l'opposition. Il était donc certain d'être nommé s'il parvenait à m'écarter. C'est à quoi il se mit à travailler avec la prudence d'une taupe. Il commença par dire à tout ce qu'il connaissait d'électeurs que Bourneville, placé sur une route de poste et le long d'un cours navigable, était sur une plage lointaine, déserte et inabordable, une espèce de Quimper-Corentin où les voyageurs ne s'aventuraient qu'après avoir testé. Le bon Favencourt, sous-préfet de Compiègne, dont l'héroïsme affronta tous les périls pour venir s'aboucher avec moi, fut tout surpris d'y arriver sain et sauf par une route sablée! L'autre moyen de mon honnête compétiteur fut d'informer son oncle Ferrand, feu ministre resté ministre d'État et fort amicalement traité par le Roi, que je renonçais au concours et ne voulais pas m'exposer à une défaite certaine. Ferrand courut le dire au Roi qui le dit soudain à Monsieur qui le répéta de même à Fitz-James. Là-dessus, on m'abandonne comme un homme rare, désintéressé et inutile. On change toutes les batteries. On donne à mon habile voisin la présidence du collège qui m'était destinée et Fitz-James m'écrit à Bourneville une lettre de gronderies et de plaintes amoureuses. Dix lettres de reproches m'arrivent en même temps. Je cours à Paris. Je vois Ferrand, je fais éclairer le roi, détromper Monsieur ; me voilà innocent, mais noyé, ou peut s'en faut, puisque la présidence était donnée et le contre-ordre répandu. C'était une assez triste consolation que de m'entendre dire : « Votre adver-

(1) Le vicomte Louis-Étienne-François Héricart de Thury (1776-1854), député de l'Oise, de 1815 à 1816 et de 1820 à 1827, membre libre de l'Académie des sciences, dirigea, comme ingénieur en chef, les travaux des catacombes de Paris, et composa, outre une *Description des catacombes*, nombre de mémoires sur les travaux publics, la géologie et l'agriculture. Cf. plus haut, p. 272. *(Ed.)*

saire est un coquin. » Les élections commençaient dans cinq jours.

J'arrivai à Beauvais, j'étais fort irrité. Mon premier acte fut d'imprimer et de répandre à profusion une rectification de l'erreur commise à mon égard dans laquelle, « en m'abstenant de rechercher qui était l'imposteur qui avait trompé la religion de M. de Thury et par lui celle de M. Ferrand et du Roi, je déclarais cette pratique un mensonge effronté, et affirmais que mes prétentions ne s'effaceraient que devant celles de Kergorlay. » Thury m'envoya en réponse une invitation à dîner que je refusai.

Ma démarche avait bien changé la face des choses et une foule de royalistes entêtés se rallièrent en jurant qu'ils ne porteraient que moi après Kergorlay. Dans ce moment, il n'y eut nul doute que, si j'avais eu le genre de conscience de mon voisin, j'aurais noyé Kergorlay pour surnager avec Thury qui m'eût donné toutes ses voix. Cela entra dans mon oreille, mais pas un moment dans ma pensée. Je vais le soir chez Vérigny ; j'y trouve mon compétiteur, il s'esquive ; Fitz-James arrive, et, resté seul entre lui et le préfet, tant fut péroré pour me persuader que notre division pouvait faire surgir une élection jacobine ; que, les ordres ayant été donnés sur l'hypothèse de mon refus, bien des voix moutonnes s'égareraient au lieu de me revenir, etc., etc., qu'après vingt-quatre heures de calculs et de considérations, je fis, en Curtius, la déclaration publique que je renonçais aux voix dont on voulait m'honorer et demandais qu'elles se réunissent toutes sur M. de Thury. Ce petit trait romain me consola de tout et me valut l'amitié sincère du bon Vérigny, l'estime des Tuileries, la faveur de Monsieur, l'aveu de Kergorlay qu'il me devait sa nomination, et une petite ovation dans Beauvais où toutes les voix me furent jurées pour la prochaine élection. Le collège électoral fit plus encore : les trois élections d'Amiens n'étant pas terminées, il dressa un procès-verbal de ma conduite et l'envoya par exprès à Amiens avec une vive recommandation signée de tous pour que le troisième choix me fût donné ; mais il n'était plus temps. Kergorlay passa le premier avec une immense majorité. (La mort du duc de Berry, la retraite de Decazes et la naissance du duc de Bordeaux avaient refait bien des royalistes.) Thury eut à peine le nombre de voix suffisant, et avec des déboires si cuisants qu'ils eussent fait renoncer toute autre ambition que la sienne.

En quittant ce champ de défaite et de gloire, Fitz-James, alors marié à la veuve très riche du marquis de Torcy (née Choiseul-Gouffier), me mena voir un fort beau château qu'il bâtissait près de Clermont, dans le chef-lieu de l'ancien duché de Fitz-James. Il y dépensa une partie de la fortune de sa femme et je ne crois pas qu'il ait eu la joie de l'achever (1).

Je couchai à Creil, chez le frère de Saint-Cricq, directeur général des douanes, qui m'était alors chaudement dévoué.

Le 18 novembre, j'étais de retour dans mon fromage de Hollande; mais, pendant que j'y faisais le Cincinnatus, beaucoup d'amis, le duc de Fitz-James, le prince Jules de Polignac, Vaublanc, Biencourt, La Goy, Albertas, Bacot, préfet de Tours, tous les Damas, etc., et plus en vérité que je n'en puis ou que je n'en ose nommer, s'évertuaient pour moi à Tours, à Blois et à Marseille. Monsieur avait donné pouvoir de m'autoriser partout de son nom, et l'élection de Marseille m'était assurée si Pardessus, nommé à Blois et dans cette ville, eût voulu opter pour Blois, sa patrie (2).

A la fin de décembre, nous retournâmes à Paris.

(1) Édouard, duc de Fitz-James (1776-1838), était pair de France depuis 1814 : il avait épousé en 1798 Betzy Le Vassor de la Touche (morte en 1816), et, en 1819, Antoinette-Françoise-Sidonie de Choiseul-Gouffier, veuve d'Alexandre-Marie-Louis du Moncel, marquis de Torcy. *(Ed.)*

(2) Jean-Marie Pardessus (1792-1853), maire de Blois, député, professeur à la Faculté de droit de Paris, membre de l'Académie des inscriptions, président du conseil de perfectionnement de l'École des chartes, éditeur de la *Loi salique* et des *Diplômes mérovingiens*, etc. Il était, dit Pasquier, un des membres les plus influents de la réunion Piet. *(Ed.)*

CHAPITRE XVII

(1821)

Présentation officielle à Monsieur. — Mort de Mme de Crisenoy. — L'auteur élu député à Savenay. — Le groupe Piet. — La Bourdonnaye et Delalot. — L'adresse. — Deux discours. — Martignac.

L'hiver de 1821 ne m'offre que deux choses à noter, car notre maison fut la même qu'à l'ordinaire.

La première, c'est que je fus présenté à Monsieur au commencement de janvier. Ses deux premiers gentilshommes, MM. de Maillé et de Fitz-James, y mirent une véritable amitié et me valurent une réception charmante. N'ayant place quelconque, j'y fus en habit habillé bourgeois, ce qui était aussi ridicule alors aux Tuileries qu'un uniforme l'eût été jadis à Versailles. Peu après, Monsieur m'accorda la permission de lui faire ma cour le soir dans son cabinet, en frac et tête à tête. J'en usais à peu près une fois la semaine et j'eus avec lui de touchantes et nobles conversations.

L'autre fut la mort de la charmante Caroline de Crisenoy, qui mourut au mois de mars en couches de sa fille. La pauvre petite, née frêle, mais pleine de grâce, de gentillesse et de vivacité, était restée éteinte sous le poids d'un mari pieux et honnête, mais épais de ton, de formes et d'esprit comme de taille. Deux voyages de Nice l'avaient momentanément rallumée. Il lui eût fallu une vie calme et heureuse sous le soleil d'Italie et loin de ce taureau religieux qui la tua par les fatigues d'une grossesse et d'une couche. Elle succomba à une fièvre puerpérale. Tourolle, chez qui elle logeait, fût abîmé. La partie sentimentale ne dominait pas chez lui, mais il perdait ses habitudes; il avait beaucoup plus de liaisons que d'amis (je crois que j'étais son seul ami intime), et sa famille, sa sœur surtout, telle que je l'ai déjà dépeinte (1), lui était une bien sèche consolation. Je me souviens que, courant chez lui à cette

(1) Voir page 334.

triste nouvelle, j'y trouvai cette sœur qui pérorait, et qui, toute bouffie d'embonpoint dans sa courte grosseur, criait avec une emphase glacée : « Il y a des circonstances dans la vie où, si l'on n'avait pas de religion, on se tuerait. » Cette manière de volcan comparée à son ton et à sa figure pensa déconcerter ma douleur. Je déterminai mon pauvre ami à partir le jour même ; il alla réfugier ses chagrins en Lorraine, auprès de son ancienne amie la marquise de Chérisey.

Au mois de mai, nous retournâmes à Bourneville avec un petit M. Defauconpret, excellent mathématicien, pour avancer Olivier et le mettre en état de passer à l'automne suivant les examens pour Saint-Cyr. Nous n'avions certes nulle envie d'en faire un militaire et nous pouvions craindre de lui voir prendre le goût ou l'habitude de cet état ; mais nonchalant à toute étude, ardent au plaisir et déjà roide contre le joug, qu'aurait-il fait sur le pavé de Paris, au milieu de la jeunesse dégénérée qu'avaient formée les lycées et les camps ? Il nous fallait, non pas un couvent de coton, comme celui de Mme de Sévigné, mais un couvent de fer pour le plier et l'isoler. Saint-Cyr, alors bien composé et parfaitement gouverné, était la seule prison honorable et utile qu'on pût donner à un garçon de son âge.

Nous eûmes au mois de juin la visite du duc de Brissac et de deux de ses filles, pauvres jeunes personnes qui sont mortes depuis, l'une à peine adolescente et l'autre mariée au marquis de Pleumartin. Bourneville n'avait jamais joui d'un enthousiasme plus emphatique que celui de ce bon petit duc.

Au 1er août arrivèrent le comte de Pimodan et sa femme, Mme de Nansouty ; son fils Stéphen, le camarade d'Olivier ; Mmes de Damas et de Chastellux ; Léonce et Charles de Chastellux, inséparables de mon fils ; enfin, leur gouverneur donné par le bon abbé Séguret, M. Bradier. Par malheur, Olivier était allé à la fin de juillet avec son Defauconpret s'établir à Paris, chez son grand-père, pour compléter sa préparation aux examens. Le 4 août, je vais l'y rejoindre ; il passe ses examens ; il est admis, et le 9 je le ramène à ses trois camarades. Dieu sait la joie, les cris, les cavalcades ; ils donnèrent entre autres un tournoi à ânes dans mon manège.

Au mois de septembre, nous eûmes une longue visite de la bonne d'Esquelbecq.

Or, pendant que je me reposais sur mes lauriers stériles de Beauvais, après avoir pendu mon ambition au croc pour deux ou trois ans, la fortune fit qu'on s'occupa de moi sur les bords de la Loire. Des Vendéens et des Bretons, sur la foi de mes écrits, se mirent en tête de me confier leurs affaires. Le 13 septembre, je reçois de Nantes une lettre du bon Hervé qui me demande quelle est ma fortune et si j'accepterais, en cas qu'on me nommât à Savenay, arrondissement de la Loire-Inférieure. Je réponds : « J'ai [illegible]0,000 livres de rentes et j'accepterais. » Puis je laisse la fortune pousser la roue. Pendant le temps qu'elle roulait à souhait autour de Nantes, le diable mettait à Paris le plus de bâtons qu'il pouvait. J'étais devenu tout doucement la bête noire de mon ancien ami Pasquier; il me haïssait cordialement, ce qui était bien dur pour moi qui ne faisais que le mépriser. Or, juste dans ce temps, il courait en France une pièce de vers charmante, intitulée : *Une Séance du conseil des ministres*. Elle était gaie, piquante, mordante même et anonyme. Ceux qui avaient lu mes plaisanteries du Marais me firent l'honneur de me l'attribuer. Cela prit sur les toits. J'avais beau dire comme Boileau :

> Ils ne sont pas de moi, monsieur, en vérité,

On me répondait comme à lui :

> Non, à d'autres, dit-il; on connaît votre style.

Bref, le ministre à toutes selles en fut si intimement convaincu qu'il se mit à entasser Pélion sur Ossa pour empêcher ma nomination. Entre toutes les cordes qu'il avait à son arc, la meilleure fut de donner la présidence du collège de Savenay à Bourmont; Bourmont, fruit du pays, général estimé, de nom célèbre, hanté de victoires vendéennes, et ayant à travers quelques censures conservé beaucoup d'amis. Il eut pour mission de renverser l'hydre dont la Loire-Inférieure menaçait le trône et de se faire élire à sa place. De Brosses, mon ami, alors préfet de Nantes, fut accablé de notes d'exclusion contre moi. Tous deux étaient fort embarrassés : tous deux se conduisirent en hommes d'honneur. Le 28 octobre, une lettre de Dufeugray, sous-préfet de Savenay, m'annonça que je venais d'être élu à Savenay, par 76 voix sur 116, en remplacement

du marquis de Coislin, démissionnaire (1). Bourmont eut les 40 autres voix, se résigna avec beaucoup de grâce et me complimenta le premier. Le pauvre de Brosses fit de même.

Au mois d'octobre, nous eûmes pendant huit jours une des personnes les plus aimables de la nouvelle famille de ma fille, la comtesse Charles de Cossé. Elle était Mlle du Cluzel, propre sœur du vieux du Cluzel que je voyais chez la duchesse de Rohan, et dont la figure, tout vert qu'il était encore, portait bien quatre-vingts ans. Veuve d'un frère cadet du duc de Brissac, elle en avait un fils, charmant jeune homme, et une fille, Esther, douce, timide, aimable, mais contrefaite et modestement persuadée que jamais époux n'oserait approcher d'elle. Elle finit pourtant par trouver un fort bon mari dans le comte d'Épinay Saint-Luc (2).

Pendant cette visite, une révolution eut lieu à Bourneville. J'y barguignai moins que le roi de France, qui, veuf de son fils Decazes, continuait à se cramponner à sa queue. Je chassai mon premier ministre Defrance. Mon fidèle Moutonnet, qui me l'avait donné et qui sentait sa conscience responsable, me révéla des friponneries dont j'acquis des preuves assez authentiques pour pouvoir envoyer l'honnête homme aux galères. Je fis même une course rapide à Senlis pour me consulter sur cette affaire avec le procureur du roi qui, sentant la chair fraîche, voulait le happer sans remise. Je le calmai toutefois et je me contentai de faire déguerpir Defrance dans les vingt-quatre heures.

La séance pour l'ouverture des Chambres eut lieu le 5 novembre. Je m'y trouvai comme acteur, et c'était la première fois depuis mon entrée dans le monde que j'étais appelé à jouer un rôle public; et j'avais cinquante-trois ans *quand cela m'arriva*.

Les derniers événements avaient rendu la majorité aux royalistes, et six ans de Charte, de duperies et de disgrâces avaient fort avancé leur éducation. Ce n'étaient plus ces nigauds enthousiastes des jours d'ivresse qui voyaient Henri IV ou Louis XIV là où ils voyaient un trône; qui faisaient plier leur raison devant leurs sentiments, leur conviction devant leur amour, et qu'un mot de ten-

(1) Pierre-Louis du Cambout, marquis de Coislin (1769-1837), maréchal de camp, député de la Loire-Inférieure, devait être nommé pair de France le 23 décembre 1823. *(Ed.)*

(2) Sans doute le d'Épinay Saint-Luc qui devint, au retour de l'émigration, colonel du 16e chasseurs à cheval, et, en 1825, maréchal de camp. *(Ed.)*

resse menait au loup comme des moutons. Un Decazes ou un 'asquier ne pouvaient leur dire : « C'est moi qui suis Guillot, erger de ce troupeau. » La nouvelle majorité arrivait, bien façonée aux mœurs anglaises, prenant la Charte au sérieux et résolue e commencer la session par renverser le ministère en masse s'il e prévenait pas son renvoi.

Il y avait à Paris un certain député du Mans, avocat de son nétier, nommé Piet, chaud royaliste, bon homme s'il en fut et 'une des meilleures bêtes de la Chambre; avec cela vif, pétulant et oute-en-train qui ne parlait pas, ne pensait guère, et que son activité innocente et passive avait constitué chef d'un club de députés oyalistes, lequel avait dans son domicile, rue Thérèse, au coin de a rue Ventadour, ses réunions et ses dîners. C'était à qui lui nverrait l'un un chevreuil, l'autre une hure de Troyes, un autre ıne dinde aux truffes. Une bourse mystérieuse suppléait au reste, t deux fois par semaine le brave homme avait le plaisir d'inviter 'ingt de ses collègues, de donner un très bon dîner, et le soir de enir Chambre sous sa propre présidence en son salon bien garni le banquettes (1). Dans cette basoche, on prédiscutait les matières, n réglait les ordres du jour, on votait, on distribuait les rôles, et e vote résolu devenait le mot d'ordre de tout le parti. La première ois que j'y parus, on discutait la future adresse qui devait être un allali. La Bourdonnaye et Delalot, nouvel élu comme moi, criaient pleine gorge : « Point de transactions! il faut f... à bas ces b...-à. — D'accord, disaient quelques-uns, mais il faut s'entendre sur la manière : par exemple, mettre à la porte au lieu de f... à bas; point chasser, *mais* prier de ne plus revenir; purger l'écurie d'Augias sans donner un soufflet au trône, sur la joue du roi, etc. » J'étais assez pour ces ménagements et je fis faire la grimace aux deux énergumènes qui m'avaient tout d'abord accaparé comme un séide indubitable.

La Bourdonnaye, député angevin de cinquante ans ou environ,

(1) Piet-Tardiveau (Jean-Pierre), né en 1763, mort en 1848, député de la Sarthe de 1815 à 1819 et de 1820 à 1827. Sainte-Beuve l'a jugé ainsi (*Nouveaux Lundis*, IV, p. 254) : « Un Piet, avocat pitoyable, qui, proposant anodinement la peine de mort pour remplacer celle de la déportation, disait, dans sa naïveté, qu'entre les deux la différence, après tout, se réduisait à bien peu de chose; ce qui mettait l'Assemblée en bonne humeur et n'empêchait pas le triste sire de devenir bientôt, par son salon commode, le centre et l'hôte avoué de tous les bien-pensants. » Cf. Pasquier, *Mémoires*, t. IV, p. 12. *(Ed.)*

de taille moyenne et d'une figure assez agréable, était, comme une longue accointance me l'a appris, un étourneau de la plus complète ignorance, royaliste de parti, de patrie et surtout d'ambition, hardi, emporté, primesautier, esprit faux au suprême degré, parlant de tout et surtout *ex abrupto, ab irato,* sans peine, sans fin et sans talent, mais rencontrant quelquefois un éclair d'*œstro* et le *facit indignatio versum*, violent avec tous, patelin avec chacun et en somme fort mauvais coucheur. Il s'était dès l'origine offert à tous comme un *bon enfant* — c'était son mot — toujours prêt à marcher, à parler, à se dévouer, à attacher le grelot; la Chambre l'avait pris au mot, il était devenu un de ses *leaders*. Villèle et Corbière le gênaient déjà, et quand il criait avec les autres : « Villèle et Corbière pour la vie! » il y avait dans le coin de ses lèvres quelque chose de sardonique qui protestait pour La Bourdonnaye (1).

Delalot, Champenois d'environ quarante-cinq ans, qui s'était insinué sans bruit dans l'estime publique par quelques bons et honnêtes articles de journaux, portait, sur une taille avantageuse, une tête qui était l'idéal de la laideur. Sa figure, très longue et déplorablement marquée de la petite vérole, ne recevait de jour et de vie que par deux yeux percés par une vrille. L'expression de sa physionomie avait à la fois quelque chose de sinistre et d'évaltoné qui semblait pronostiquer le dernier terme de son ambition (il est devenu fou). Il s'est peu distingué dans la Chambre, et je n'ai pu démêler en lui que son extérieur, un caractère violent, une imagination ardente, une ambition sans mesure (2).

Telles étaient nos réunions. Les deux pôles vers lesquels nous tournions, Villèle et Corbière, y manquaient encore, et leur retard ne laissait pas que d'embarrasser le ministère qui ne démêlait encore rien d'officiel dans notre marche. Enfin, ils arrivèrent. Tous les ministres allèrent se faire inscrire chez ces collègues sans portefeuille. Le roi les reçut et les combla, non en amis qu'il voulait se concilier, mais en ennemis qu'il était réduit à séduire. Dans le nombre de ces ministres à cloche-pied, je ne fis de visites qu'au

(1) François-Régis, comte de La Bourdonnaye (1767-1839), député de Maine-et-Loire, ministre de l'intérieur en 1829, pair de France en 1830; a toujours été, dit Pasquier, le plus exagéré et le plus violent de son parti. *(Ed.)*

(2) Delalot ou de Lalot (1772-1842), député de la Marne (1820-1824), et de la Charente (1827-1831); Pasquier le qualifie de « tragédien de province ». *(Ed.)*

garde des sceaux de Serre, au duc de Richelieu et au ministre des finances Corvetto. Je n'en fis pas à Pasquier :

Je l'avais trop aimé pour ne le pas haïr.

Le 11 novembre, je conduisis Olivier à Saint-Cyr. On venait de porter un coup sensible à cette école militaire en lui ôtant son chef, le général d'Albignac, homme de talents et de caractère, pour le remplacer par le général Obert, bon homme trop faible pour une pareille place (1).

Ce fut le 21 novembre que la Chambre entra en campagne. Il s'agissait de l'adresse qui jamais n'avait été d'une importance plus décisive, puisque de sa rédaction pouvait résulter la chute ou le maintien d'un ministère qui n'avait perdu de Decazes que le nom, la persistance du Roi dans la funeste ornière où il traînait la France ou sa résignation à entrer franchement dans un nouvel ordre de sentiments et de choses. C'était donc une véritable affaire d'État que le choix de la commission chargée de rédiger l'adresse. Me trouvant du même bureau que La Bourdonnaye, je fus prévenu que sa majorité se proposait de me nommer. C'eût été un terrible camouflet pour ce pauvre tribun accoutumé à emporter les suffrages. Jamais il ne me montra plus d'amitié, ne me prodigua plus d'éloges : la Chambre, disait-il, ne pouvait me témoigner trop d'estime. mais mes talents étaient bien au-dessus d'un neuvième de coopération dans un compliment de pure formalité, au lieu que lui, vieux serviteur de la Chambre, et toujours honoré de sa confiance, recevrait un affront sensible s'il s'en voyait dépouillé en faveur d'un collègue, distingué sans doute, mais qui en était à son premier pas. Tout cela, dit beaucoup plus longuement et avec l'abandon d'une touchante componction, me gagna le cœur. Je fis le héros comme je l'avais fait à Beauvais, et, dans l'élan le plus bête de générosité, je priai mes amis de reporter leurs suffrages sur le collègue angevin. Il fut nommé, et voici ce qui arriva. L'adresse fut violente et le Roi refusa de la recevoir. Sa rédaction hostile ne passa qu'à la majorité d'une voix. Si j'avais fait partie de la commission, la majorité eût adopté une rédaction identique pour le fond, mais plus mesurée dans les formes. Le Roi l'eût

(1) Le vicomte Marx-Antoine-Marie Obert. général de brigade depuis le 22 août 1813, lieutenant général depuis le 25 avril 1821. *(Ed.)*

entendue. On fût arrivé au même but sans provoquer une scission et blesser le respect dû à la couronne. On m'a depuis reproché cette sotte abnégation.

Peu après, je fus nommé membre de la commission chargée de rédiger la loi de censure. C'était la plus importante loi de l'époque, et l'on connaissait mes opinions sur la liberté de la presse. Pasquier, qui me croyait homme à traverser cette loi par esprit d'opposition contre lui, me fit sonder par Mézy qui était de mon bureau : « Dites à Pasquier, répondis-je à Mézy, que je hais tant la liberté de la presse, que je donnerais la censure même à lui. »

Je fis dans le cours de cette session deux discours sur la presse qui furent bien accueillis. La Chambre m'accordait sa faveur. J'étais du fruit nouveau qu'on aime toujours en France; j'arrivais connu et attendu d'avance; j'avais une assez belle fortune, une bonne maison, des dîners, des soupers, beaucoup d'amis et une haute position sociale dans Paris, chose plus que rare parmi les députés; enfin, puisqu'il faut que j'en convienne avec moi-même, je joignais à des talents prouvés un esprit piquant, un caractère liant et un cœur ouvert. Si j'y avais joint une ambition non pas timide et pudibonde, inhabile à briguer, honteuse à demander, mais une ambition savante et hardie, j'aurais tout eu, tout obtenu. Béthisy vint alors m'engager (et ce n'était pas de son chef) à me faire le *leader* de la Chambre quand nos amis seraient arrivés au ministère. On commençait à connaître et à craindre La Bourdonnaye. Mais on me mesurait plus haut que ma taille. Il fallait à un tel rôle l'audace que je n'ai pas et une improvisation facile que la nature ne m'a pas donnée.

La commission de la censure me rappelle un épisode qui vaut la peine d'être consigné ici. Parmi les nouveaux élus de cette année, nous avions un jeune procureur du roi, de Limoges, d'une figure agréable et d'un ensemble gracieux, vif, complaisant, l'antipode d'un Limousin, qui avait gagné les cœurs et les voix de ses compatriotes par un touchant discours sur la naissance du duc de Bordeaux. Il avait de la verve et débitait d'une manière désinvolte avec une faconde élégante et facile. Son nom était Martignac; d'ailleurs plus disert qu'éloquent, léger, mobile, homme de plaisir, s'accommodant à tout, ne doutant de rien et voyant tout

en beau. Tout cela l'avait placé dans la commission de la censure dont La Bourdonnaye, Bonald et moi faisions partie. Nos travaux exigèrent des recherches dans diverses archives; il s'offrit et s'acquitta très bien de sa tâche. Le moment venu de nommer un rapporteur, et La Bourdonnaye ayant d'avance l'exclusion, Bonald me tira à part et me dit : « Vous voyez qu'on ne peut nommer que vous ou moi; nous n'avons pas besoin d'un petit succès de plus ou de moins; voilà un jeune homme qui a du zèle : faisons-le connaître en lui cédant nos voix. » Ainsi fut fait. Martignac fut nommé et nous commençâmes ainsi sa fortune (1).

(1) Jean-Baptiste-Sylvère Gaye, vicomte de Martignac (1776-1834), député du Lot-et-Garonne, ministre de l'intérieur (janvier 1828 à juillet 1829); Frénilly, de même que Charles X et les habitués du Château, regarde son talent comme assez futile, et on sait que le roi disait que Martignac n'était qu'une jolie serinette. *(Ed.)*

CHAPITRE XVIII

1822

Les députés de la Loire-Inférieure. — Mme du Cayla. — Mathieu de Montmorency. — Le duc de Bellune. — Clermont-Tonnerre. — Doudeauville. — Élections de Compiègne et de Beauvais. — Fontanes. — Clausel de Coussergues. — Ravez. — Les La Rochejaquelein. — Chateaubriand à Vérone. — Voyage dans la Loire-Inférieure. — Fêtes et banquets. — Maladie de l'auteur. — Mort de M. Mullon de Saint-Preux.

Ma famille était revenue à Paris vers la fin de septembre. Notre société s'accrut de quelques-uns de mes collègues. Chaque samedi matin, les députés de la Loire-Inférieure, Humbert de Sesmaisons, le marquis de Juigné, Revelière et le vicomte de Foucault, se réunissaient en comité dans mon cabinet pour s'entendre sur les affaires générales de notre département; nous adjoignîmes à ces réunions un M. de Formont, Breton, maître des requêtes et très versé dans ces matières. C'était un superbe homme, jeune encore, d'esprit vif, de tête ardente et de la plus belle âme. Possesseur de 600,000 francs aux îles, il les avait donnés pour le service du Roi dans les Cent-Jours. Cette réunion rendit beaucoup de services et méritait d'être imitée; mais : 1° il n'y avait presque pas de députés qui eussent à Paris pignon sur rue pour assembler convenablement leurs collègues; 2° il y en avait peu qui prissent à cœur autant que moi le bien public et surtout le service particulier de leurs commettants, et ce n'est pas sans quelque justice qu'on m'a quelquefois appelé dans la Chambre et dans mon département : « Le député modèle. » Dieu sait de quelle correspondance et de combien de requêtes j'étais accablé! Dans ce petit comité, Humbert et Revelière seuls méritaient d'être remarqués : Humbert, aussi aimable qu'excellent homme, gai, franc, spirituel, chevaleresque, et que son énorme rotondité ne privait ni de légèreté ni de grâce, excellent ami dont la voix argentine vibre encore à mon oreille; Revelière, moins bien partagé du rang et de la fortune, maigre, fluet, dont la figure pâle attestait, comme il disait

assez plaisamment, qu'il était mort depuis vingt-huit ans, époque où, pris dans la Vendée et condamné à mort, il avait été déclaré décapité par un procès-verbal dont il gardait expédition authentique. Il avait une bonne place dans l'administration de la marine : ardent royaliste et Breton sincère, mais ambitieux, un peu jaloux et rarement satisfait; d'ailleurs homme de beaucoup d'esprit, mordant, caustique, et qui à la tribune allait quelquefois jusqu'au talent (1). Juigné était un bon et loyal homme, plein d'un bon sens droit et lourd. Foucault n'était rien que Breton, riche, avare et beau-frère de La Bouillerie, trésorier général et intendant de la maison du Roi.

Deux mois s'étaient écoulés depuis l'ouverture des Chambres. L'adresse avait durement proclamé leur hostilité contre le ministère; il n'avait obtenu que la loi de censure que nous avions donnée, non à lui, mais à la France; il n'avait rien tenté de plus; le budget pendait et les ministres restaient pendants comme le budget, *tantæ molis erat!* Villèle et Corbière, immobiles et muets sur leur banc de la droite, collègues et héritiers présomptifs du ministère qu'on voulait abattre, ne se mêlaient de rien, ne se prononçaient sur rien. Le *statu quo* n'était pas tenable. Il fallait rompre ou découdre.

Il existait dans le fond du Marais une demoiselle Talon, arrière-petite-fille du célèbre avocat général Omer Talon, femme très malheureuse d'un marin, le comte du Cayla, ours farouche et mal léché qui ne sortait ni ne la laissait sortir de sa tanière. Je l'avais cependant aperçue une ou deux fois aux dimanches de Mme de La Briche, jeune, belle, modeste et embarrassée. J'ignore pourquoi cet ours un jour voulut lui enlever ses petits. L'amour maternel lui fit prendre la résolution hardie de les jeter entre les bras du Roi. Elle les porta aux Tuileries. Le Roi les reçut, les cacha, lui permit de les voir en secret; elle les vit souvent et le Roi la vit de même : il était veuf de son Narcisse à figure et épaules de laquais, et, quoique la nature l'eût exempté des passions, il lui fallait de petites inclinations *in partibus*. Mme du Cayla arriva ainsi par degrés jusqu'à la plus tendre intimité. Elle avait de l'esprit, de l'intrigue et des opinions nettement aristocratiques. Elle acquit

(1) Louis Revelière (1745-1866) était membre du centre, et il attaqua plusieurs fois les orateurs du côté gauche. Cf. Pasquier, *Mémoires*, t. V, p. 103-105. *(Ed.)*

un ascendant dont personne ne put essayer de médire (1). Le 15 décembre 1821, tout le ministère fut congédié. Villèle reçut le portefeuille des finances et Corbière celui de l'intérieur. Mathieu de Montmorency eut les affaires étrangères; le maréchal de Bellune, la guerre; le marquis de Clermont-Tonnerre, la marine; Peyronnet, la justice; le duc de Doudeauville, la maison du Roi.

Le duc Mathieu de Montmorency, élève de l'abbé Sieyès (que les *Actes des apôtres* appelaient alors Fesse-Mathieu), patriote de 89, oublié depuis pendant trente ans, était devenu dans la retraite et le repentir le modèle de toutes les vertus douces et chrétiennes : profondément pieux et revenu de presque toutes ses erreurs, il ne laissait à désirer qu'un peu plus de caractère pour conduire un ministère et à redire qu'un reste de penchant pour la constitution anglaise. Ce n'était pas précisément l'homme qu'il fallait; mais c'était l'homme que tout le monde aimait et vénérait; son choix était une promesse et son nom une garantie (2).

Bellune, ancien tambour (on l'appelait alors Beau-Soleil) (3), arrivé par une longue carrière, mais sans grand éclat militaire, jusqu'au grand cordon de la Légion d'honneur avec le rang de maréchal de France, et depuis la Restauration devenu cordon bleu et commandeur de l'ordre de Saint-Louis, était, en dépit des trois brillantes plaques qui couvraient sa poitrine, un homme bon, simple, loyal et suprêmement aristocrate, comme l'avait été le duc de Feltre, comme l'étaient tous les généraux de Bonaparte qui s'étaient franchement ralliés au roi. En temps de paix, ses talents pouvaient suffire.

Clermont-Tonnerre était bon, honnête et aimable homme, de cœur chaud, plein de zèle et de patriotisme, tendrement dévoué au roi, à sa femme, à ses enfants, à ses amis, aimé de tous; du reste, peu d'étendue de talents, d'esprit, de caractère; marin comme

(1) Voir sur Mme du Cayla les *Mémoires* de Pasquier, V, p. 373-375; ceux de Castellane, I, p. 413, 457-460, et Nauroy, *les Derniers Bourbons*, p. 152-158. D'après une tradition, le père de Mme du Cayla, Talon, aurait tenu de Favras certains papiers très compromettants pour l'honneur de Louis XVIII. Mme du Cayla serait entrée dans les bonnes grâces du roi en lui rendant ces papiers. *(Ed.)*

(2) Mathieu de Montmorency (1767-1826), d'abord vicomte, puis duc, pair en 1815, ministre du 24 décembre 1821 au 22 décembre 1822. *(Ed.)*

(3) Légende. Victor Perrin n'eut au régiment que le surnom de Victor, et il le garda. *(Ed.)*

Molé et verni d'une légère teinte d'École polytechnique (1).

Le duc de Doudeauville ne valait pas pour la netteté des opinions Lauriston dont il prenait la place; pieux et honnête homme, grand seigneur avec grâce et modestie, il était en même temps timide et malléable, et, s'il perçait en lui quelque teinte de caractère, elle révélait le sang des La Rochefoucauld.

On peut voir deux choses par ces esquisses : 1° qu'on nous avait réduits à n'être pas difficiles sur le choix des ministres et que nous leur faisions grâce des talents à condition de ne pas les employer contre la France; 2° que Louis XVIII. contraint à la dure nécessité de recourir aux royalistes. préférait ceux qui révélaient au moins une imperceptible analogie avec ses opinions.

Le petit ministère (on appelait ainsi les grandes directions nommées jadis intendances générales) fut également renouvelé. Becquey et Bouthillier, tous deux députés, mes amis, ultras et du même levain que moi, reçurent les ponts et chaussées et les postes. Le flexible Saint-Cricq, courtisan sincère de tout pouvoir, garda les douanes jusqu'à ce que Castelbajac vînt l'y remplacer. Benoist, plein d'esprit et de talent, peut-être plus que d'honneur et de vertu, vieux serviteur de tous les pouvoirs, maintenant dévoué au nôtre, remplaça Barante aux contributions indirectes (2).

Au mois de mars, une épidémie éclata à Saint-Cyr. J'y courus et ne pus obtenir mon fils. Le soir, j'écrivis au maréchal de Bellune au nom de tous les pères, et dès le lendemain l'excellent homme fit transporter toute l'école à Versailles; l'épidémie cessa.

Mme de Damas et sa fille étaient alors établies à Viroflay. dans une maison de campagne qu'elles avaient louée pour l'été. C'était une véritable maison de fille, fort délabrée, qui contrastait étrangement avec l'hôtel de Langeron et le château de Livry ; mais la comtesse Charles était à cent piques au-dessus de ces petitesses, pourvu qu'elle satisfît une manie dont je l'ai constamment vue atteinte : c'était celle de se croire ruinée et de mettre constamment au pied de la croix sa maison et son train, d'ailleurs honorables, comme les tribulations qu'elle subissait pour l'intérêt de sa famille.

(1) Voir sur lui l'ouvrage de Camille Rousset, *Un Ministre de la Restauration, le marquis de Clermont-Tonnerre,* 1885. *(Ed.)*

(2) Pierre-Vincent, comte Benoist (1758-1834), député de Maine-et-Loire de 1815 à 1827. *(Ed.)*

La clôture des Chambres eut lieu au mois d'avril, et le 8 mai, pendant que ma famille retournait à Bourneville, je me rendis par la diligence aux élections de l'arrondissement de Compiègne auquel une partie de mon arrondissement de Senlis avait été réunie pour modifier la tendance libérale du second par l'esprit beaucoup plus royaliste de la résidence royale. Mais cette mixtion ne fit que gâter Compiègne où nous fîmes un très mauvais choix sous la présidence de Kergorlay. Du reste, j'y fus logé, hébergé, soigné, gâté en perfection par le bon sous-préfet Borel de Favencourt. C'était un homme de bien, de zèle et de grande activité, avec de l'esprit, du bon sens et de l'honneur, pensant plus haut et plus net que son frère Borel de Bretizel (1), espèce de saint plein de miel et de courtoisie, traitant le juste et l'injuste à l'amiable, et de plus membre du conseil de la maison d'Orléans. Je retrouvai là des amis ou des gens qui ne demandaient qu'à l'être, car, quand on est monté, tout le monde vous aide. J'excepte pourtant de cette catégorie deux personnes : l'une était l'excellent M. de Lancry, maire de Compiègne, ancien mousquetaire et resté tel à soixante-dix ans, impétueux comme un jeune homme de vingt ans, député de la Chambre introuvable, ne s'embarassant l'esprit ni de charte, ni de parlement, et ne connaissant en France que Dieu et le Roi; l'autre était un M. de La Brunerie, grand homme sec, de figure âpre, sardonique et pensive, qui représentait à la fois don Quichotte, Machiavel et Catilina, royaliste fougueux et déterminé jusqu'à la conspiration sous une écorce flegmatique et glacée.

Après avoir fait de mauvaise besogne à Compiègne, il fallait en tenter de meilleure à Beauvais. Il restait quelques jours d'intervalle. Un M. du Brosseron, notre scrutateur fondamental, brave et digne homme, enrichi dans les tabacs, frère même, je crois, du fameux Robillard (2), m'emmena passer ce temps à son château de Sorel. Il avait là deux filles mariées : l'une, la vicomtesse de Segonzac, bonne, douce, honnête et assez laide femme d'un fort joli mari; l'autre, Mme de Magnien, la fleur des grâces, de l'élégance et de la beauté, vive, étourdie, agaçante, pétrie de gentillesse, qui avait tourné forces tête et rarement gardé la sienne. Tout semblait lui

(1) Borel de Bretizel (1764-1839) fut député de l'Oise de 1817 à 1820 et de 1822 à 1827. *(Ed.)*

(2) Directeur de manufacture qui donna son nom à une sorte de tabac. *(Ed.)*

plaire, hors son mari, grand bellâtre froid et gourmé. Elle voulait plaire à tous et n'épargna pas même les coquetteries à mes cinquante-quatre ans.

Un grand déjeuner eut lieu dans le voisinage, au gothique et fameux château d'Houdancourt, chez le général Curial, qui dans cet antique manoir avait bâti, à côté d'un grave salon contemporain du cardinal de Richelieu, une salle à manger en colonnades de stuc blanc contemporaine de Périclès et d'Aspasie. Mme la comtesse Curial, grande femme de bonnes manières et de beaucoup d'esprit, qui faisait les honneurs de la fête, était la fille, assez laide, de Beugnot, que tout le monde a vu le plus bel homme de la France (1).

Le 14 mai, du Brosseron me mena de Sorel à Beauvais. C'est, je crois, le duc de Mouchy qui présidait. Vérigny était encore préfet. J'avais pour amis toute la ville et je fus sensiblement touché des regrets dont on me combla. En effet, si je n'eusse pas été député, on m'eût fidèlement tenu la parole donnée deux ans auparavant. Mon bon voisin de Thury se frottait les mains d'être délivré d'un pareil concurrent. On fit un scrutin préparatoire : il obtint 18 voix. Je ne vis oncques homme plus désespéré, ni plus furieux; il apostrophait tous les électeurs qui lui tournèrent le dos en comparant nos deux conduites. Il faut bien que j'avoue que cette petite vengeance, où je n'étais pour rien, me fut assez agréable. L'élection donna Kergorlay et Borel de Bretizel dont j'ai déjà parlé, choix au moins médiocre; mais il avait fallu transiger sur le second pour s'assurer du premier. Son frère, le sous-préfet, qui était comme lui de Beauvais, y tenait une fort bonne maison pendant les élections avec sa sœur Mme de Ch..., douce et excellente femme de bonnes manières qui élevait ses deux filles. La cadette promettait d'être charmante et de faire des folies : elle a tenu parole. L'aînée, nouvellement mariée, agréable sans être jolie, était, avec une simplicité modeste, pleine d'un esprit piquant et gracieux qui s'échappait en pensées fines et en mots heureux. Sa bonne tante, voulant me faire un compliment, me disait assez gauchement : « Vous êtes attaché au *Conservateur?* — Ah! ma tante, dit la jeune femme, il y attache! »

Au lieu de retourner de Beauvais me reposer à Bourneville, il

(1) Elle serait la Menta de Stendhal. Cf. sur cette Menta le livre d'A. Chuquet, *Stendhal-Beyle*, p. 180. *(Ed.)*

fallut, le 17 mai, courir de Beauvais à Paris; car une session d'été avait été arrêtée dans la tête de Villèle, déjà premier ministre de fait, pour remettre l'année financière dans une rotation régulière, fort altérée depuis les saignées plantureuses de 1815. Ce début fut une de ses plus sages opérations. Il fallait être là pour s'entendre d'avance sur ce grand revirement. Le 28 mai, il donna à ce sujet un dîner ministériel aux députés les plus marquants, et j'avais l'honneur d'en être. C'était la première fois depuis M. Necker et depuis mon âge de vingt et un ans que je mettais le pied dans ce magnifique hôtel du contrôle général, rue Neuve-des-Petits-Champs, en face de la rue des Moulins, avec sa vaste cour, son noble escalier, ses hauts plafonds, ses graves et somptueux appartements et son beau jardin entre les murs de Sainte-Anne et de Gaillon, sous les vieux arbres duquel nous nous promenions comme des contemporains de Colbert en discutant la prochaine session. Cinq ans après, je devais voir ces merveilles changées en un vil passage de boutiques et l'hôtel des finances devenu une rangée de chambres donnant sur la rue de Rivoli. Villèle le voulut ainsi et le Roi l'approuva. Bonaparte l'eût refusé. Il n'y avait plus de grandeur en France.

Deux jours après, je fus à Bourneville dont j'avais faim et soif. Je commençais à apprendre ce refrain des hommes publics, ou qui croient l'être, qui crient *ô rus* et crieraient bien plus haut s'ils étaient toujours confinés à la campagne. J'y trouvai le jeune couple Sinety, Albéric de Choiseul, l'ami de mon gendre et le gendre de mon ami d'Herbouville, et enfin, ma véritable et sincère amie, la femme que j'ai peut-être le plus appréciée, Mme Auguste de Montbreton.

C'est à cette époque (le 17 mai) que le duc de Richelieu mourut en peu d'heures d'une fièvre cérébrale. Je n'ai rien de plus à dire de ce triste descendant du grand cardinal, si ce n'est qu'il ne laissa pas de postérité et que son titre passa au fils de sa sœur cadette, Mme de Jumilhac, cette poupée tortue, qui ne pouvait garder un cocher parce qu'elle voulait paraître en voiture découverte (1). Elle vient de mourir à Rome.

(1) On racontait qu'un cocher de Mme de Jumilhac, dont elle était très contente, l'avait quittée en lui disant : « Non, madame la marquise, je ne puis m'entendre dire toujours par mes collègues : « Voilà encore que tu promènes « ton singe! » *(Ed.)*

Un peu auparavant, le 17 mars, était mort Fontanes. A l'exception de sa traduction de l'*Essai sur l'homme* de Pope, il n'était en tout que quelques degrés au-dessus du médiocre. Ses vers, nets, propres et sans verve, étaient limés sur l'enclume de l'abbé Delille, de ces vers-machines, faits à la vapeur, et comme il en a été frappé en foule à la fin du dernier siècle et au commencement de celui-ci (1). Sa prose leur était fort préférable. Il y avait un plaisant contraste entre son esprit, fin, délicat, et sa personne rogue, engoncée, et tout ensemble gênée de son origine et gonflée de sa fortune. Il était le premier courtisan qui eût su tourner des vérités de manière à se donner à lui la gloire de les dire et au tyran celle de les entendre. Deux personnes demandèrent sa place à Corbière. L'une fut Delalot, ce qui était le suprême du ridicule; l'autre fut moi, ce qui était passablement ridicule encore, parce que j'étais trop jeune homme public et que, dans le gouvernement de la publicité, du bruit et de la presse, il importe à la responsabilité des ministres d'appeler aux places d'élite des noms que leur éclat y précède. Frayssinous, évêque d'Hermopolis, fut nommé (2).

Ce fut encore dans ce temps que le pauvre de Brosses fut destitué de sa préfecture de Nantes. Il éclata dans cette ville une petite insurrection mal réprimée, dont le lieutenant général Despinoy, qui ne l'aimait pas, sut tirer parti contre lui. Ce fut un coup de boutoir de Corbière, qui s'en repentit l'année suivante en lui donnant Besançon et ensuite Lyon (3). A de Brosses succéda mon ami Vérigny, plus droit et plus franc dans ses opinions. Il fut lui-même remplacé à Beauvais par un député généralement aimé, Blin de Bourdon.

Je fis au commencement de juin une perte qui me fut vivement sensible : ce fut celle d'Édouard Jerningham et de sa charmante femme qu'une maladie contagieuse emporta presque en même temps à Londres.

L'ouverture des Chambres eut lieu le 4 juin, et, d'emblée, le nou-

(1) Sa traduction de Pope parut en 1783; mais Frénilly est trop sévère pour Fontanes dont quelques vers doivent être, dit Sainte-Beuve, « maintenus dans la suite des tons et des nuances de la poésie française. » *(Ed.)*

(2) Salaberry *(Souvenirs politiques*, 1900, t. I, p. 14) rapporte que Frénilly lui dit : « On m'avait promis cette place de chef de l'instruction; mais le choix de Frayssinous m'a fait un devoir d'approuver cette préférence. » *(Ed.)*

(3) René, comte de Brosses (1771-1834), aurait été conseiller à la Cour de Paris sous l'Empire. *(Ed.)*

veau ministère, à notre invitation, prit nettement séance au côté droit.

Je fus choisi pour la commission de l'adresse avec Bonald, Vaublanc, Delalot, Bouville, Clausel de Coussergues. On connaît les deux premiers. Quant aux deux autres, Bouville, ancien conseiller au parlement de Rouen, s'était honoré dans l'Assemblée constituante par ses opinions; vieilli, sans en avoir changé, il était devenu muet, mais resté adroit, insinuant, séduisant; c'était un chat, faisant à tous patte de velours avec beaucoup de finesse et de grâce (1). Clausel, droit, hardi, d'un caractère inflexible et d'un talent plus vigoureux que léché, rappelait beaucoup des traits de son frère de Beauvais (2). Bonald et moi, fûmes chargés de la rédaction qu'il me laissa faire; mais les ailes de mon génie furent un peu rognées par un abus qui s'était pas à pas introduit dans les commissions de l'adresse : c'était d'y inviter le président de la Chambre chez qui elles s'assemblaient. Le président était le beau Ravez, avocat estimé de Bordeaux et ami de Lainé qui se l'était substitué sans opposition quand il quitta son siège pour le ministère de l'intérieur, et qui, présidant à la satisfaction générale, fut constamment réélu d'année en année : bon et aimable homme s'il en fût, mais qui étant, au fond, beaucoup moins ultra que les commissaires, travaillait et réussissait, avec les formes du doute le plus modeste, à gazer la franchise de leurs expressions (3).

Cette session d'été fut pour moi une époque de pénibles épreuves. Personne ne restait à Paris. J'y étais seul, sans chevaux, et les chaleurs y furent terribles. Tous les jours, il me fallait traverser et retraverser à pied (je déteste les fiacres) l'immense et brûlante plage de la place Louis XV aux heures de la Chambre, c'est-à-dire au zénith d'un soleil d'Afrique. Ma santé ne tarda pas à en souffrir. Je fus saisi d'un malaise et d'un dégoût universel qu'accompagna

(1) Louis-Jacques Grossin, comte de Bouville (1759-1838), conseiller au parlement de Rouen, député aux États généraux par la noblesse du bailliage de Caux à Caudebec, député de la Seine-Inférieure de 1815 à 1816 et de 1820 à 1827. *(Ed.)*

(2) Jean-Claude Clausel de Coussergues (1759-1846), conseiller à la Cour de cassation, député de l'Aveyron de 1815 à 1820 et de 1821 à 1827. Voir sur les abbés Clausel, ses frères, les pages 343 et 399. *(Ed.)*

(3) Auguste-Simon-Hubert-Marie Ravez (1770-1849), député de la Gironde (1816-1829), premier président de la Cour royale de Bordeaux (1824), pair (1829). *(Ed.)*

bientôt une diarrhée fort antipathique aux fonctions publiques. C'était, et je le reconnus seulement après deux ou trois mois de souffrances, le travail d'une goutte vague, qui, après trente-trois ou trente-quatre ans d'absence, voulait reprendre possession de ma personne, et qui ne dit son nom que lorsqu'elle se fut enfin fixée à mes pieds.

J'eus, dans mon exil du Sahara, le chagrin de voir mourir sucessivement mon bon et aimable abbé Séguret qui s'éteignit à quatre-vingts ans (4 juillet), l'aimable présidente d'Outremont qui m'avait comblé de tant de bontés à Londres (4 juillet), et notre vénérable ami l'évêque d'Amiens (6 juillet) (1). J'eus aussi celui de voir commencer l'hydropisie qui mit quelques mois après mon beau-père au tombeau. Enfin, Mme de Crisenoy, qui du reste m'intéressait fort peu, quoiqu'une des premières compagnes de mon enfance, mourut (3 août) d'une apoplexie foudroyante.

J'ai dit qu'il ne restait personne à Paris. Cela n'est pas entièrement exact. Une maison y restait habitée par des amies de vingt cinq ans. Je n'entendais pas parler d'elles. Au bout de deux mois, une occasion quelconque m'apporta un billet de la mère que terminait le reproche poli *qu'on ne me voyait jamais.* Blessé plus que je n'aurais peut-être dû l'être de ce que j'avais bien quelque droit d'appeler une ingratitude, je répondis avec une tournure polie que je n'avais pour me justifier qu'une maladie de deux mois et que j'avais son gendre pour témoigner de la vérité de cette excuse (il était député), mais que, privé pour une si maussade raison du bonheur de cultiver mes amis, je n'en étais que plus soigneux de savoir de leurs nouvelles et plus heureux quand je recevais d'eux une marque de souvenir. Une heure après, Mme de Damas était dans mon cabinet, fort embarrassée, prodigue de tendresse et de justifications qui ne pouvaient être bonnes et que je pris pour excellentes. Le trait m'est toujours resté dans le cœur; ce ne fut, il est vrai, qu'une éclipse, mais...

Ce fâcheux été, une des plages les plus arides que je trouve dans ma vie, portait cependant des fleurs pour quelques autres. Au mois de juillet, Mme de Courtebonne, tante de mon gendre, je ne me souviens ni comment, ni à quel degré (2), créole passable-

(1) Mgr de Bombelles. *(Ed.)*
(2) Elle était bru du marquis de Courtebonne, qui avait épousé, comme le

ment étrange et uniquement passionnée, non pour son mari, mais pour les porcelaines, Mme de Courtebonne maria l'aînée de ses deux charmantes filles, Idalie, au jeune et riche comte de Bourbon-Busset. On sait qu'il ne manquait à cette famille qu'un sacrement de moins pour être Bourbon tout court (1). Cette pauvre fleur mourut depuis toute jeune et tout heureuse. Sa sœur Rosalba, mariée à M. de Tourdonnet, est encore aujourd'hui la plus exemplaire et la moins heureuse des femmes.

Un mariage plus intéressant eut lieu dans le même sens. Ce fut celui de l'aînée des La Rochejaquelein (13 juin). Elles étaient trois, aucune jolie, aucune riche, mais leur nom était une dot. Leur excellente mère, qui se peint elle-même dans ses *Mémoires*, si frêle, si délicate et si pincée quand elle épousa M. de Lescure, était devenue, à travers ses malheurs et les terribles campagnes de la Vendée, une grosse ménagère toute ronde, franche, gaie, vive, naturelle et presque aveugle avec ses gros yeux à fleur de tête, assez embarrassée de trois filles qui croissaient sans fortune et d'un fils qui n'avait encore pris du beau sang de la Rochejaquelein qu'une impétuosité qui promettait un héros ou un fou. C'est à lui, encore enfant, que le roi de Prusse, épris de la gloire de ce nom, avait envoyé deux candélabres et une épée qui lui furent remis solennellement par son ambassadeur. C'était bien assez pour achever de tourner une jeune tête ; mais, comme il lui a manqué une Vendée pour le faire héros, il n'est resté qu'un fou. Camarade de mon fils à Saint-Cyr, il s'est fait renvoyer et il est resté un fort bon enfant sans tête ni conduite, mari écervelé de la riche Mme de Coussey que la gloire de son nom lui a fait épouser. Pour revenir à sa sœur, le fils du président d'Albertas, propriétaire de la belle terre de Gémenos, entre Marseille et Toulon (2), s'était pris d'une noble passion pour le glorieux nom de La Rochejaquelein, jusqu'à déclarer qu'il n'épouserait qu'une fille de cette famille sans

marquis Charles-Jean de Pimodan, aïeul du marquis Camille de Pimodan, l'une des dernières Gouffier. *(Ed.)*

(1) Les Bourbon-Busset sont Bourbon tout court. Ils descendent de Louis de Bourbon, qui fut évêque de Liège, et d'une princesse de Gueldre. Ils ajoutèrent à leur nom celui de Busset, à la suite d'une alliance avec l'héritière de la maison de Busset. *(Ed.)*

(2) Le président d'Albertas (Jean-Baptiste-Suzanne), né en 1747, mort en 1829, était marquis et premier président de la Cour des comptes de Provence ; il fut préfet des Bouches-du-Rhône en 1814 et devint pair en 1815. *(Ed.)*

en avoir aperçu aucune. Il vint, il vit, il plut et il épousa. Le roi donna une dot de 50,000 écus.

Comme notre triste session n'avait pour objet que de ramener le budget annuel à être présenté et voté d'avance au lieu de ne l'être que dans le cours de l'exercice dont il faisait les fonds, elle n'offrait aucune discussion d'un grand intérêt. Malade et mélancolique, je n'y parlai point, et ma nullité me permit d'aller du 17 juin au 2 juillet me délasser à Bourneville, après l'adresse et la présentation du budget.

Disons maintenant un mot des choses publiques. La révolution d'Espagne survivait à ses filles de Piémont et de Naples, étouffées au berceau par les armes de l'Autriche. Celle-ci, renfermée, isolée dans sa péninsule, inabordable à toutes les puissances hors à la France qui restait immobile et à l'Angleterre alliée naturelle de toute discorde étrangère, flambait dans Madrid et se répandait dans les villes, grâce au jacobinisme greffé sur sauvageon espagnol et légitimé par ce vil Ferdinand VII qui avait accepté, puis déposé une couronne usurpée sur son père, subi la prison de Valençay et demandé à Bonaparte une épouse de son sang. L'Autriche, la Prusse et la Russie criaient à la France : « C'est votre famille, votre sang, votre puissance dont il s'agit; *de te, rex agitur;* c'est votre propre cause qui s'instruit; c'est au delà des Pyrénées que vous devez détruire les carbonari français » (que les puissances n'avaient pas voulu détruire en France). Le Congrès de Vérone s'assembla pour résoudre cette importante question. On sait que le ministre des affaires étrangères, Mathieu de Montmorency, y représentait la France, et que Villèle lui avait adjoint Caraman, La Ferronnays et Chateaubriand. Ce dernier avait reçu l'ambassade de Londres. Il y était quand le Congrès fut décidé, et nul assurément ne pensait à lui, dont la tête mi-partie de volcan et de girouette était si antipathique aux affaires d'État que, dans le temps où nous mitonnions en conspirateurs la répartition des grandes places entre les principaux royalistes, il était toujours oublié, et le refrain ordinaire de ses amis était : « Mais que fera-t-on de Chateaubriand? Ministre? C'est impossible. » Le peintre du christianisme ne pensait pas ainsi de lui-même et tous ses courriers exhalaient ses doléances; il voulait aller à Vérone et il se plaignit à tant de personnes qu'il y eut chorus de ses par-

tisans; et, comme le méticuleux Villèle avait coutume de dire :

Ne nous brouillons jamais avec les grands braillards,

au lieu de dire au plaignant : « Restez où vous êtes, » et à ses échos : « Taisez-vous », il envoya Chateaubriand jouer à Vérone le rôle de cinquième roue à un carrosse.

Chateaubriand tomba à Vérone avec l'à-propos d'une bombe; il y fut reçu avec le même plaisir et y opéra avec la même utilité, ou, pour parler moins métaphoriquement, il n'y opéra rien; pièce inutile et surnuméraire, mais bruyante et indiscrète, il trouva partout la louange littéraire et la défiance diplomatique. Les conférences devinrent ou secrètes ou vagues en sa présence; les résolutions furent prises sans lui; il signa des protocoles et sa mission n'aboutit qu'à ridiculiser la diplomatie française. Voilà ce que je tiens de la bouche de Mathieu de Montmorency. Après cela, lisez le livre de Chateaubriand; lisez ce conte ou ce poème intitulé *le Congrès de Vérone* sans hausser les épaules, et croyez que c'est son auteur qui fit résoudre l'intervention d'Espagne! Voilà pourtant les fadaises que croira la postérité!

Le 16 août, la session d'été finit et j'allai à Bourneville me reposer et me guérir jusqu'au 4 septembre. Pendant ce temps, ma femme était allée à Paris soigner la santé de son père.

L'année précédente, j'avais juré par le Styx de me montrer à mon peuple de la Loire-Inférieure en 1822. L'époque était arrivée, la session close; il ne restait plus que ma santé et je n'avais garde de payer mes électeurs d'une telle excuse. D'ailleurs, j'espérais que la route et la dissipation achèveraient ma convalescence, et je ne me trompais pas. Le 6 septembre, par le plus beau temps du monde, je partis en calèche avec un petit groom nommé Jean, un peu neuf, mais leste et dévoué. Je pris la route de Chartres et du Mans pour embrasser Olivier à Saint-Cyr et faire connaissance avec le nouveau commandant de l'école. Je couchai le premier jour à Chartres, le second au Mans où je reçus la visite du préfet, M. de Nugent, bon et aimable homme, qui a depuis été le mien à Beauvais. Le troisième, je dînai à Angers chez la bonne Mme de La Hussaudière; le 9 à Nantes, chez Vérigny qui me mena le jour même faire des visites aux notabilités de son département et avant tout à l'évêque et au général Despinoy. Quant à mon auberge, j'avais débarqué chez mon

collègue Revelière qui m'avait fait une sorte de violence pour loger chez lui à l'hôtel de la marine, dont il était, je crois, intendant. Mais il était en tournée, sa maison encombrée par je ne sais quelle visite imprévue, et Lauriston, mon ami et son voisin. m'avait tiré d'embarras en me préparant un fort joli logement dans sa maison, le bijou le mieux soigné de Nantes. Elle était à deux pas de la place de la Comédie que je voyais de mes fenêtres. Lui-même se trouvait encore à la campagne avec sa femme et ses enfants; on ne l'attendait que quelques jours plus tard.

Le lendemain, Revelière arrive, me présente sa femme aussi rose qu'il était blême, et aussi grosse qu'il était sec; de plus, aimable, douce et bonne. La journée se passe à achever de connaître tout Nantes; à revoir Monneron, cousin de ma femme, excellent homme, plein d'esprit et de vivacité, musicien enragé; puis son cousin, Bernier de Maligny; puis l'excellent Hervé de La Bauche, l'entremetteur de ma nomination; puis cet aimable Walsh, le vicomte Walsh descendant de ceux qui avaient suivi Jacques II dans l'exil et sacrifié pour lui leur fortune. Cette fortune, réparée à Saint-Domingue sous trois règnes, était redevenue immense quand la Révolution française vint remettre à l'aumône le dernier rejeton de cette famille, qui s'était trouvé heureux de rencontrer une femme assez maussade avec quelque bien et d'accepter la place de directeur des postes de Nantes avec une douzaine de mille francs d'appointements. C'était un fort bel homme, qui avait conservé d'une manière étonnante le type anglais sur sa figure; spirituel, gai, original, franc et ouvert, portant partout la vie et l'amusement. Il était l'ami et le camarade d'Humbert, d'Hervé et de Lauriston (1).

Le 11 septembre, Revelière me donna un grand déjeuner avec Vérigny, Hervé, Humbert de Sesmaisons, Walsh et un homme que j'avais un extrême désir de connaître, le célèbre abbé de la Trappe, le père Antoine, le plus aimable convive et le plus rigoureux trappiste, plein de grâce, de sel et de gaieté dans la conversation, plein de macérations dans son cloître, et qui, lorsque les affaires de l'ordre l'obligeaient de s'absenter, vivait d'eau et de fèves en riant avec ceux qui mangeaient des truffes. Ancien conseiller-clerc de par-

(1) Joseph-Alexis, vicomte Walsh (1881-1860), directeur des postes à Nantes, sous la Restauration, journaliste sous la monarchie de Juillet, a publié nombre d'ouvrages sur la Bretagne et la Vendée. *(Ed.)*

lement, M. de Géramb, émigré en Angleterre, y avait fondé dans la province de Devonshire un couvent de trappistes où beaucoup de catholiques anglais avaient pris l'habit. A l'époque de la Restauration, il avait acheté la terre de la Meilleraye, dans le voisinage de Nantes, et y avait transplanté tout son bercail. Cet établissement, créé sur un sol royaliste et religieux, commençait à prospérer, malgré les tracasseries que n'avait pas manqué de lui susciter le ministère Decazes. La maladie par laquelle mon voyage s'est terminé m'a laissé le regret de ne pouvoir le visiter. Depuis, j'ai revu tous les jours à Nantes, et quelquefois chez moi, cet aimable abbé dont l'empressement, les caresses et les louanges étaient vrais sans doute, car il faut bien croire un saint qui vous loue (1).

A peine sortions-nous de table qu'Humbert de Sesmaisons me déclara qu'il n'était venu que pour m'enlever. Il habitait alors une maison de campagne, la Dainerie, à deux lieues de Nantes, sur les bords de l'Erdre, où il avait laissé fort bonne compagnie. Son char à bancs était à la porte. Nous partîmes après être convenus que le 15 je commencerais la tournée de mes états, escorté de lui, de Walsh et de Revelière.

Je trouvai donc à la Dainerie Mme de Sesmaisons, encore belle avec une dignité gracieuse et tranquille, un esprit cultivé, mais en même temps brillant et fécond en mots et en pensées, qu'on aurait donné à Mme de Staël pour l'éclat et à Mme Pastoret pour le naturel. Rogatien de Sesmaisons et sa femme, Mlle de Lancosme, étaient là ; lui, grand, sec et brun, l'antipode de son frère, excellent garçon d'ailleurs; elle, petite et noire, mais pétillante d'originalité. Une petite fille blonde et blanche jouait dans le salon; c'était la sienne. Humbert et sa femme, riches et sans enfants, avaient promis dans la grossesse de sa mère de l'adopter si elle était faite ainsi, et elle la fit ainsi. Tous ses autres enfants étaient des taupes comme père et mère. Hélas! cette jolie enfant, l'espoir et la joie d'Humbert et de sa femme, un des premiers partis de la Bretagne, est morte depuis au moment de se marier! Nous avions encore pour commensaux, outre un ou deux Bretons fort aimables dont j'ai oublié les noms, le vieux père de Mme Humbert, le marquis de Chasseloir, brave militaire en retraite, qui commandait les gardes

(1) Lire sur ce personnage l'étude de G. Lenotre, *Vieilles Maisons, vieux papiers*, 2e série, p. 75-98. *(Ed.)*

nationales du département, armée, disait-il, de trente-trois mille royalistes, et enfin, une Mlle Saintot, fille majeure, créole ruinée, bien blanche, fort maigre, un peu louche, mais Bretonne comme le salpêtre, originale, caustique et la plus amusante personne du monde. Sa conversation ne tarissait pas autour de la table du salon, et j'en ai rarement trouvé de plus agréable. Mes séjours de Nantes, où j'ai connu tant de personnes spirituelles, m'ont même convaincu que Paris n'est pas à beaucoup près, proportion gardée, la ville de France où on trouve le plus d'esprit, je dis dans la meilleure compagnie. Le sol breton a de la race, du caractère, des annales, des croyances; les ports de mer ont des intérêts, du mouvement, des accointances lointaines; on trouve presque toujours de l'esprit dans les pays maritimes.

Après une nuit passée à la Dainerie, nous en revînmes, Humbert et moi, pour dîner le 12 en pompe, avec trente Bretons, chez Vérigny. Le 13, grand déjeuner chez l'oncle de mon gendre, le très bon et très original baron de Pimodan, marié, père, propriétaire, maréchal de camp (1), dans son castel de la Rivaudière que mon imagination avait lacqué sur sa personne et que je fus fort surpris de trouver une charmante maison de campagne, embaumée de fleurs et d'orangers, toute propre, tout élégante, grâce sans doute aux soins de son aimable et gracieuse femme, Mlle de Goyon.

Mais ce lieu charmant était à trois lieues de Nantes, et à peine les politesses faites, les jardins vus et le déjeuner aperçu, — car, grâce au jeûne de ma convalescence, je figurais à ces spectacles de truffes et de monstres marins à peu près comme la tête du mort sur la table des souverains d'Asie, — à peine tout cela fait et vu, il fallut revenir en poste pour dîner en gala chez le général Despinoy. Le pompeux général me donna un terrible repas d'état. Toutes les illustrations, dignités, grandeurs de Nantes y siégeaient et ne remplissaient pas une table immense qui ne remplissait pas elle-même une galerie décorée de trophées, non pour ma gloire, il est vrai, mais pour celle du duc d'Angoulême dont la mienne eut les restes. Despinoy était un homme tout à fait extraordinaire. On l'avait vu,

(1) Armand-Charles de Rarécourt de La Vallée, baron de Pimodan, ancien aide de camp du duc d'Enghien à l'armée de Condé, avait épousé, en 1801, à Nantes, Jeanne de Goyon. Ce mariage le fixa en Bretagne où sa descendance est encore représentée. *(Ed.)*

en 1792, le bonnet rouge sur la tête; puis, général sous Bonaparte, vexer et torturer de son mieux l'Italie; puis, en 1815, servir la royauté avec un zèle ardent et frapper sur les révolutionnaires avec une vigueur inflexible. Toutes ces choses sont, il est vrai, fort communes en révolution; mais l'étonnant, en lui, c'est qu'il était difficile, quand on le connaissait et qu'on l'entendait (car c'était un bavard intarissable), de douter que son dernier rôle ne fût pas sérieux et sa véritable opinion. Du reste, dur et impérieux : tout jacobin est la graine d'un despote et il était parvenu à se faire détester à Nantes de tous les partis. Ce qu'il y a de plus singulier, c'est que le cheval de carrosse était instruit, lettré même, fort au delà de la mesure ordinaire. Il possédait la littérature italienne classiquement, à fond, et plus que moi qui l'avais tant étudiée en traduisant l'Arioste. Il était fou de tableaux et en avait une énorme collection chez lui, à Paris.

Le 14 fut à Monneron le matin, à Walsh le soir, le reste du jour à rendre quelques-unes des cent visites que j'avais reçues, et le 15 nous commençâmes enfin la tournée de mon arrondissement. J'étais avec Humbert de Sesmaisons dans son char à bancs, Walsh et Revelière dans ma calèche. A midi, nous entrons dans ma capitale... Hélas! faut-il avouer ma digrâce? Hors le bruit de nos roues, pas un bruit n'en troublait le repos; pas une cloche, pas un tambour, pas un pétard, pas un chat aux fenêtres : on eût entendu trotter une souris. Cela m'apprit que ma métropole de Savenay avait dû fournir peu de voix à mon élection, qu'elle était restée fidèle à la Révolution comme bien des bicoques de Bretagne qui pliaient sous l'ascendant des campagnes, et que j'y faisais mon entrée en vainqueur plutôt qu'en prince légitime. Heureusement, moi et mon état-major étions attendus chez le bon petit sous-préfet Dufeugray, Normand greffé sur Breton et royaliste pur sang, qui nous reçut avec un magnifique déjeuner. Pendant que nous le dévorions (le déjeuner), toute la magistrature, composée de trois juges, et toute la force militaire, composée de cinq gendarmes, vinrent me complimenter; et, quand nous l'eûmes dévoré (le déjeuner), nous remontâmes en voiture en faisant espérer à notre bonne ville un plus long séjour au retour de ma tournée. J'avais promis ou plutôt ils avaient promis, — car comme tant d'autres monarques je me laissais mener par mes ministres, — nous avions donc promis

de dîner et de coucher au château du Quénet; nous traversons le pont du château et nous arrivons à la nuit dans le manoir de M. Athanase de Coissin, un des hommes à coup sûr les plus élégants, les mieux faits et les plus aimables de la Bretagne et de bien d'autres pays, très considéré et la cheville ouvrière des élections, qui, ainsi qu'une petite femme assez laide, mais fort avenante, nous fit les honneurs de son château avec autant de goût que de simplicité. Là, je trouvai réunis le ban et l'arrière-ban de ma noblesse. Le lendemain, toute cette armée m'emmena dîner à une demi-lieue de là, chez un jeune M. de Chomard qui nous hébergea fort bien dans une chaumière en face d'un château qu'il finissait de bâtir. Je passai une seconde soirée chez Athanase de Coissin que ma troupe quitta enfin le 17 au matin. Nous étions attendus à Guérande; Guérande, le faubourg Saint-Germain de mon arrondissement, où il n'y a pas une maison qui ne soit noble et pas un pavé qui ne soit aristocrate; Guérande, qui a perdu sous-préfecture et tribunal parce qu'elle aimait le roi et la Vendée, qui ne les a pas recouvrés depuis le retour de celui qu'elle aimait et qui n'en crie pas moins : « Vive le Roi, quand même! » Aussi, dès que nous paraissons (nous étions partis quatre, et nous arrivons dix-sept, car on pelotonne beaucoup en ce pays), six canons tonnent sur les remparts et les cloches sonnent en volée. Nous entrons; nous traversons les rues pavoisées de drapeaux blancs et la foule pleine d'un enthousiasme impossible à décrire; nous voilà chez le chevalier de Coissin, maire de la ville et frère d'Athanase; la musique vient sous ses fenêtres jouer les airs les plus nouveaux, comme *Où peut-on être mieux qu'au sein de sa famille?* Je parais aux fenêtres comme Louis XVIII aux Tuileries; ce n'est pas assez, je descends, je me mêle à la foule ravie, et me sauve pourtant au plus vite de peur qu'elle n'avise un tréteau pour me servir de pavois. D'ailleurs, le dîner était servi. Quel dîner! Trente couverts. Tout ce que Guérande contenait de grand et d'illustre, une partie du combat des Trente, quelques cousins de Richemont et de Du Guesclin, et, mieux que tout cela, une fort jolie petite maîtresse de maison auprès de qui je représentais, et mieux encore, car depuis 9 heures du matin je n'avais vécu que de gloire, des piles de turbotins et de solettes, manger inimitable, des loubines monstres et les huîtres de Cancale et les sardines du Croisic et tout le gibier de la Bretagne

et toutes les truffes du Périgord! Nous eûmes pour entremets la visite de trois noces de *paludiers*. (Le *palus* ou marais salant s'étend de Guérande au Croisic; ses habitants, tous aisés, quelques-uns fort riches, s'appellent *paludiers*.) Précédées de leurs cornemuses, mariées ou vierges toutes reluisantes d'or firent le tour de la table, nous embrassèrent et dansèrent des rondes dans le jardin en criant à tue-tête : « Vive le Roi! Vive Frénilly! » Après le dîner, il y eut grand jeu dans le salon du maire; le soir, bal et sérénade en plein air, et, le lendemain, ma cour enfourcha des chevaux pour aller dejeuner au Croisic chez un commissaire de la marine dont l'ambition faisait d'une pierre deux coups en régalant à la fois son chef Revelière et son député.

Je commençais à m'apercevoir que tout homme éminent devait être doué de quatre estomacs comme les chevaux; mais je n'étais pas au bout et j'avais encore bien des indigestions à subir, quoique je vécusse au milieu des monstres marins à peu près comme mon saint abbé de la Trappe.

Je me suis transporté en ballon de Guérande au Croisic, de peur d'interrompre ma phrase. Il faut refaire ce chemin au petit pas, car il mérite d'être regardé. Et d'abord, la vue surprenante qu'on a des remparts de Guérande, qui vous montrent à deux lieues le petit port du Croisic planté sur sa presqu'île; le bourg de Batz avec son immense flèche; au delà, au sud, l'embouchure de la Loire; plus loin, à l'ouest, celle de la Vilaine, la grande mer entre deux, et au loin, d'un côté Noirmoutiers, de l'autre Belle-Isle, la fatale pointe de Quiberon et toutes les petites îles dont cette côte est semée. De là, ramenant la vue entre le Croisic et Guérande, on voit le spectacle le plus singulier : une anse de mer à peu près ronde et d'environ une lieue de diamètre entourée de trente mille petites salines, accompagnées de leurs canaux, de leurs petites routes, de leurs bassins, et chargées sur leurs digues de milliers de meules de sel qui représentent un camp de trois lieues de circonférence dressé sur une plaine d'eau. C'est ce petit bassin qui rapporte au fisc 13 millions par an et fait de Savenay un arrondissement si important. Autour, sur les élévations qui le bordent, vit une race d'hommes toute singulière, toute primitive, toute celtique, qui, sans changer de mœurs, de figure ni de place, a vu passer les Gaulois, les Romains, les Francs, le moyen âge et vingt

générations de rois sans faire autre chose qu'exploiter du sel en perpétuant une race d'hommes robustes, tondus à fleur de tête, propres à merveille, vêtus de blanc depuis le chapeau jusqu'aux souliers; et, ce qui est plus étrange que tout le reste, cette race, toujours en contact avec la mer, les étrangers et les douaniers, toujours commerçante, produisant une richesse dont l'État ne lui laisse qu'une imperceptible parcelle, se conserve d'âge en âge simple, honnête, soumise et pieuse. Ils sont six mille qui ne savent que leur croix de par Dieu. Eh bien, que pendant vingt ans on livre leurs enfants aux instituteurs de la jeune France, M. Dupin brunira leur teinte blanche, et le voyageur n'osera plus passer la nuit sur leur rivage!

En revenant du Croisic, où nous avions été reçus comme à Guérande, il fallut faire semblant de déjeuner au milieu des salines chez Yviquel, paludier de la famille de Sesmaisons, électeur, et le coq du canton. Ses deux fraîches et charmantes filles, coiffées d'un petit bonnet pointu de batiste à barbes pendantes, couronnées de coquillages façonnés en fleurs, vêtues d'un petit corset de velours noir, d'amples manches écarlates et de quatre jupons de drap de toutes couleurs étagés, et dont le plus long tombait jusqu'à la cheville d'un petit pied bien chaussé, nous firent les honneurs d'un logis propre à s'y mirer, décoré fort symétriquement de crucifix, de bénitiers, de reliquaires, de fleurs de lis, de portraits de nos princes et de deux lits dont la hauteur gigantesque témoignait de la richesse des habitants par la multitude de leurs matelas.

Après cette digression, il faut au plus vite repasser incognito sous les murs de Guérande pour aller coucher chez Donatien de Sesmaisons (1), au château de Lesnerac, où Walsh, son ami et maître en son absence, a donné ses ordres d'avance pour que nous y trouvions un dîner et des lits dignes de nous.

Lesnerac, gros vieux château entouré de futaies qui seraient belles si le vent de mer le permettait, est moitié élégant et rajeuni, moitié antique et confortable. Un grand et beau dîner s'y trouva prêt dès notre arrivée; je fus logé dans la chambre du chancelier (Donatien est le gendre de M. Dambray). Le lendemain, j'employai ma journée à étudier les dunes voisines qui ensablent peu à peu le

(1) Donatien, comte de Sesmaisons (1781-1842), devait être député de la Loire-Inférieure de 1827 à 1830 et pair de France en septembre 1840. *(Ed.)*

pays par une marche si régulière que chaque habitant de leur voisinage peut prévoir l'an et le jour où le toit de sa maison sera sous le sable. Un grand dîner avec tous les électeurs du canton termina la journée. Le lendemain, derechef, grand déjeuner chez le maire du bourg de Montoir, où je quittai voiture et compagnons de voyage; ils allèrent m'attendre chez le petit de Guiny, qui nous complotait depuis huit jours un dîner dans son petit château de la Haye-de-Besné; pour moi, je montai à cheval, escorté des autorités de Montoir, pour parcourir une de mes provinces les plus curieuses, *la Brière*. C'est une vaste plaine de tourbes que les villages voisins exploitent et embarquent pour vendre de côte en côte. Du milieu de cette longue nappe noire et déserte surgissent çà et là des mamelons habités, que couronne la plus belle végétation, issue du mélange de deux sols stériles : l'argile et la tourbe. Sur ces oasis, qu'on appelle les îles, vit un peuple analogue à sa patrie et qui semble pétri de ses éléments : les *Briérons*, vêtus de la laine de leurs moutons noirs, et portant des faces basanées qui s'encadrent dans deux rivières de crins noirs; on aurait peur de les rencontrer après le soleil couché. Tel est ce peuple de suie, à cinq lieues des blancs paludiers, renfermé comme eux dans ses limites et transmettant de race en race sa teinte noire comme eux leur couleur blanche. Deux témoins irrécusables de la pureté des mœurs bretonnes, car, où les races se mêlent, la corruption commence. Un intérêt national me conduisait dans ce petit canton. La Compagnie de Bray avait obtenu et entrepris le dessèchement de ces tourbières, c'est-à-dire de se ruiner elle-même en ruinant leurs habitants. Les Bretons noirs, moins endurants que les Bretons blancs, s'étaient révoltés, et le procès pendait depuis quarante ans à travers les arrêts du Conseil, du Directoire et de Bonaparte, tantôt pour, tantôt contre, les uns creusant, les autres comblant des canaux. Il s'agissait de finir cette Iliade, et, à dire vrai, j'étais peut-être, après vingt ans d'expérience sur les tourbes de Bourneville, l'homme le mieux choisi de France pour vérifier le bon droit des uns et la folie des autres. Je crois que j'y réussis et n'en suis pas moins resté ami du comte de Bray (1) qui n'avait dans toute cette affaire que son nom et son argent par héritage.

(1) Ambassadeur de Bavière à la cour d'Autriche. *(Ed.)*

Je terminai cette expédition par une visite à l'humble métairie du Boisdivet, dans la paroisse de Prinquiau, lieu honoré par l'hospitalité hardie que son propriétaire, Cyprien Lesage, y donna à la marquise de La Rochejaquelein et à la marquise de Donissan, sa mère, après que la bataille de Savenay eut anéanti les débris des Vendéens. Toutes deux veuves, la première par les combats, la seconde par l'échafaud, elles restèrent longtemps cachées chez ce héros paysan qui risqua tous les jours sa tête pour sauver la leur.

Nous étions à 4 heures à la Haye-de-Besné. Là, nouveau dîner, vrai gala monumental, chez le bon petit du Guiny. Ce splendide repas devait être suivi d'une scission dans mon escorte. Humbert ramenait Walsh et Revelière droit à Nantes, et je restais avec Dufeugray et ma calèche pour aller coucher à Savenay dont nous n'étions qu'à une lieue. Nous avions dû dîner à deux heures; nous dînâmes à cinq. A six le soleil se couche, à sept une pluie épouvantable commence, et nous voilà en chemin. La moitié de ma route était de traverse, et l'orage si noir que de la voiture on n'apercevait que la lanterne que le seigneur de Besné nous avait donnée pour phare. Chaque fois que notre guide avait fait deux pas, les chevaux en risquaient un. Bientôt la lanterne s'éteint; je ne voyais pas Jean qui, sur son siège, devenait fleuve. C'était une nuit du Tartare; avancer, reculer, tourner, c'était jeter la voiture à croix ou pile, car nous nous trouvions en pleine lande. Notre guide court à tâtons chercher une autre lumière; il s'égare; enfin, au bout d'une heure, le voilà derechef devant la voiture. Bref, il fallut deux heures et demie de temps pour faire une demi-lieue et sentir la grande route sous nos roues. Une heure suffit à la demi-lieue qui restait, et, à dix heures et demie du soir, nous rentrâmes sans bruit dans ma capitale. Un triste incident a gravé cette étrange soirée dans ma mémoire. Pendant que nous nous débattions à tâtons contre les cataractes du ciel, une lueur éclaira le lointain du côté de l'est. Elle s'accrut de moment en moment. C'était la maison de Cyprien Lesage, cette sainte maison du Boisdivet, qui brûlait. Mon passage servit de sauvetage à ce digne homme. Après avoir fait estimer ses pertes, j'ouvris une souscription dans le journal de Nantes, et mon article fut reproduit par les gazettes de Paris. J'écrivis à M. de La Rochejaquelein, à la duchesse d'Angoulême, et, avant de quitter Nantes, j'eus la satisfaction de laisser entre les mains d'un des

grands vicaires une somme qui dépassait les pertes du bon Vendéen.

La matinée du lendemain fut donnée aux réceptions, aux audiences, aux visites, aux huîtres et aux sardines, qu'il fallut quitter à midi pour aller, à trois lieues de là, chez le comte de Quilly. Nouveau dîner monstre, conspiré huit jours d'avance. Château délabré, jardins en friche, maîtresse de maison fort laide, un peu prétentieuse, mais spirituelle (personne n'est bête en Bretagne), vive, royaliste, ayant intrigué pour moi, sachant mes ouvrages par cœur. Quel auteur résiste à tout cela? Je comptais retourner coucher à Savenay, mais on saurait plutôt l'heure de la fin du monde que celle de la fin d'un dîner breton. Le soleil couché, la pluie, la nuit, la lande, trois lieues à faire, après avoir fait la veille une lieue en trois heures et demie, tout cela me revint en mémoire, et malgré la grimace de mon petit sous-préfet, qui avait un rout pour le soir, je couchai à Quilly.

Le lendemain, à sept heures, nous étions de retour au gîte; j'avais destiné cette journée au marquis de Coislin, le roi du pays et la cheville ouvrière de ma nomination ; mais il était absent de son château de Careil. Je consacrai la matinée à prendre les mesures d'un petit monument que les députés de la Loire-Inférieure avaient résolu d'élever aux mânes des Vendéens tués dans la terrible déroute de Savenay, du 23 décembre 1793.

Je rentrai à Nantes le 23 septembre.

Avant de retourner au gîte, je désirais visiter la Trappe de la Meilleraye et le fameux Bocage que Barante avait si bien peint dans les *Mémoires* de Mme de La Rochejaquelein quand il était royaliste et préfet de la Vendée. Ma santé en ordonna autrement. Depuis trois semaines, la fièvre courait après moi sans pouvoir m'atteindre, tant je l'avais menée bon train. Un dîner d'état chez le marquis de Monty, un déjeuner de campagne chez Lauriston par une pluie à cent mille verses, des conférences avec la compagnie des tourbes, tout cela aboutit au bout de trois jours à une victoire complète de la fièvre. Elle me prit d'assaut. Un excellent docteur Blin, aimable, spirituel, aristocrate, et notre ami à tous, vint quatre fois le jour et me déclara atteint d'une fièvre de marais. J'ignorais jusqu'au nom de cette nouvelle connaissance et lui aurais volontiers demandé : « La mienne est-elle bonne? » si je n'avais pas craint qu'il me répondît comme le docteur Thierry : « Quand

elle est bonne, on en meurt toujours. » Mon petit Jean fut incomparable; il me veilla jour et nuit. Toute la ville était, non dans ma chambre, mais chez moi. J'ai encore des accès de sensibilité en me rappelant tout ce que je reçus alors de touchantes marques d'affection. Lauriston revint de la campagne, lui et sa douce et charmante femme; Revelière et la sienne, Humbert de Sesmaisons, Walsh, Hervé, Monneron me soignaient en frères; Vérigny voulait m'emporter chez lui pour que je fusse soigné par ses filles : enfin, jamais malade n'a été plus heureux que je ne l'étais. Mais tout ce bonheur n'empêchait pas que j'eusse été quatre jours dans l'impossibilité d'écrire, moi qui écrivais régulièrement une lettre par jour, et la première que j'écrivis fut courte et griffonnée de manière à émouvoir, après quatre jours de silence, une imagination moins vive que celle de ma pauvre femme qui était, pendant ce temps-là, au chevet de son père très malade. Je fus à mon tour trois jours sans recevoir de réponse. Le matin du quatrième, étant convalescent dans mon cabinet, Humbert, qui était à la fenêtre, me dit : « Voilà une berline en poste qui traverse la place ventre à terre. — Verte? lui dis-je. — Oui. — C'est ma femme! » Et c'était elle, en effet, qui, sur mon silence, avait pris ses passeports, et, sur ma lettre, avait confié son père à sa fille et à son gendre, pris la poste, enlevé son fils en traversant Saint-Cyr, couru jour et nuit, payé triples guides, et entrait dans Nantes à dix heures du matin. Un quart d'heure après, Monneron entre chez moi, tâtonne d'un ton préparateur. « Laissez entrer, lui dis-je; je sais bien qui est là derrière vous. » C'était bien elle qui était allée descendre chez lui, ne sachant pas encore si elle me trouverait vif ou mort. Je n'eus pas la force de gronder, tant j'étais heureux. C'eût été réellement un bon temps pour mourir. J'eusse été enseveli sous la gloire, sous les tourbières, sous des travaux utiles, sous l'affection publique, sous la tendresse des miens... Je ne sus pas profiter d'un si bon moment; j'étais convalescent et je vécus. Olivier et sa mère restèrent chez les Monneron qui se serrèrent, ne voulant pas entendre parler d'auberge. Ma chambre, qui n'était qu'un club, devint le rendez-vous des dames. Les enfants du baron de Pimodan vinrent enlever Olivier, dont ils allaient être camarades à Saint-Cyr (1). Quand je pus

(1) Les deux fils du baron de Pimodan furent officiers et donnèrent leur démission en 1830. *(Ed.)*

marcher, Monneron, logé à ma porte, nous donna d'aimables soirées et des concerts charmants. On y remarquait sa vieille belle-mère, Mme Gasnier, créole vraiment digne de quelque célébrité, qui, après avoir sacrifié une immense fortune au service des Bourbons, la moitié à Saint-Domingue et l'autre dans la Vendée, où elle avait été l'amie de tous les chefs, vivait chez son gendre avec une pension de 600 francs, toujours gaie, franche, originale, vous appelant *bon blanc*, et portant, comme aux îles, sa robe blanche et sa coiffure en vehoule. J'oubliais les soins touchants qu'eut de moi le tartare Despinoy, tant que dura mon célibat. Cet objet de la terreur publique m'avait consacré toutes ses soirées, et c'est là que j'ai appris, quelquefois aux dépens de ma tête, tout ce qu'il y avait de vérité dans ses sentiments et d'instruction dans son esprit. Quant à mon excellent docteur, je m'acquittai mal avec lui en lui donnant le double de ce qu'il ne voulait pas me demander, et en procurant à son fils, alors aux Indes, un brevet de capitaine dans les cipayes.

C'est au milieu de cette douce résurrection que ma femme reçut la nouvelle de la mort de mon pauvre beau-père. Je regrettai qu'elle n'eût pas fermé ses yeux; mais elle avait suivi le précepte de l'Évangile et n'avait pas de reproche à se faire.

Nous quittâmes Nantes dès que je pus soutenir la voiture. Ce fut le 15 octobre, et trop tôt, je crois, car le moindre cahot me donnait des crises de tête intolérables; il fallait s'arrêter et nous fîmes de fort petites journées. Nous n'arrivâmes que le 21 à Paris, où dès le lendemain je dus subir une consultation de Moreau et de Dupuytren; un mois de repos à Bourneville acheva de me rétablir. Ma famille revint à Paris à la fin de décembre.

CHAPITRE XIX

(1823)

Villèle. — L'expédition d'Espagne. — Le duc d'Angoulême et Martignac. — Ordonnance d'Andujar. — Le baron de Damas. — Albéric de Choiseul. — Olivier sort de Saint-Cyr. — La Chambre septennale.

Le 25 décembre 1822, le duc Mathieu de Montmorency avait donné sa démission du ministère des affaires étrangères; et au grand ébahissement du public, en dépit de la haine du roi et en témoignage du respect de Villèle pour la puissance de la presse, ce fut Chateaubriand qui lui succéda, encore meurtri de son faux pas de Vérone. Parlons donc un peu des affaires étrangères après avoir si longtemps parlé des miennes.

La révolution d'Espagne s'accélérait et se développait à pas de géant sur le modèle de celle de France. Depuis un an qu'un ministère royaliste avait pris les rênes du gouvernement, l'Europe et la France s'étaient attendues à une puissante intervention en faveur de la royauté espagnole. Rien n'avait eu lieu, et de jour en jour le public devenait de plus en plus mécontent en voyant le gouvernement, triomphe et espérance des royalistes, s'obstiner dans une neutralité presque hostile à la couronne d'Espagne. Les choses avaient été jusqu'à faire saisir par les douanes de la frontière des envois d'armes destinés à la Biscaye qui se soulevait alors contre la révolution. Il y eut un cri furieux contre Saint-Cricq, qui n'était après tout que l'exécuteur des ordres de Villèle. Dans le même temps, Corbière destituait le pauvre Fauveau, mon cousin, à qui j'avais fait donner la sous-préfecture de Bayonne, parce que le brave garçon, esprit juste, homme de sens et franc royaliste, mais peu diplomate, avait eu la naïveté de s'imaginer qu'on le mettait là pour servir le roi d'Espagne et non pour lui nuire. Villèle, qui n'eut jamais ni une qualité, ni même une idée d'homme d'État, était. non pas avant tout, mais uniquement, le meilleur

financier qu'ait eut la France depuis Colbert. Il a enfanté des merveilles dans cette partie, mais on n'a jamais dû lui attribuer que le mérite de l'ordre, de la comptabilité, du crédit, de l'économie, enfin de la prospérité du *fisc;* quant à des idées, à des plans, à des inspirations hautes et fécondes pour la prospérité *de l'État*, ce n'étaient pas choses qu'il fallait lui demander. Cet homme au caractère méticuleux, aux allures étroites, à l'esprit arithmétique, se concentrait dans la contemplation de sa caisse, des désastres récents de nos finances et de la nécessité de les réparer par l'ordre et l'économie. Il sentait donc en lui une répugnance insurmontable à la guerre, et, en cela, il faisait très bien son métier, son devoir de ministre du trésor; il eût été tout à fait exempt de reproche si on eût laissé subsister la division judicieuse qu'avait établie Bonaparte entre *ministre des finances* et *ministre du trésor*. Mais il était président du conseil, il était ministre universel, et il devait hausser ses idées d'un cran, sacrifier pour un moment les calculs financiers à des considérations d'un ordre supérieur. C'est ce qu'il ne comprit pas et ne voulut jamais comprendre : quand l'intervention eut lieu, elle fut une victoire remportée sur lui par le cri public et par l'influence de Monsieur, par la prépondérance royaliste dans les élections de 1822, par quelques écrits dont ma brochure sur l'Espagne ne fut peut-être pas le moins efficace, par les dispositions évidentes de la Chambre prête à s'ouvrir et qui lui serait devenue ouvertement hostile. Toutefois, Villèle n'avait cédé qu'au dernier moment, et les mesures prises à l'improviste engendrèrent plus tard tous les embarras, tous les scandales de cette guerre qu'on eût dite enchaînée en deçà des Pyrénées et qui marcha si facilement quand elle les eut franchies.

Le discours du trône sembla, en réparation de la torpeur passée, vouloir défier et surpasser l'élan public. On se souvient encore de l'orage d'applaudissements et de *Vive le Roi!* qui éclata dans les deux Chambres et dans les tribunes quand le Roi annonça d'une voix martiale qu'une armée de cent mille hommes allait entrer en Espagne sous la conduite du duc d'Angoulême.

Le duc partit le 15 mars. On sait ses débuts, combien de mines les carbonari firent jouer contre lui d'accord avec les *exaltados* de Madrid, les magasins déclarés pleins qu'on trouva vides, un équipage de pontons venant en poste de Strasbourg à Bayonne, partout

la friponnerie liguée avec la malveillance, l'une et l'autre toujours impunies, le voyage précipité du duc de Bellune, sa brouillerie avec le duc d'Angoulême, son retour et sa démission. Rien n'égala les désordres de ces commencements. Le duc d'Angoulême n'était pas homme à y porter la lumière : il savait marcher à la tête d'une colonne de grenadiers, rien de plus, et, à un cœur de brave, il joignait une tête de linotte, et, ce qui fut le pire pour l'Espagne comme pour la France, de linotte philosophique. Il devait nécessairement jouer en Espagne un rôle politique ,et on se crut obligé de lui adjoindre pour conseil une forte tête. Qui choisit-on? *Risum teneatis!* Martignac! Le joli petit Martignac mis en selle par Bonald, poussé depuis deux ans par quelques petits discours débités d'une allure cavalière. Un samedi soir, il était chez moi, tout fraîchement orné de son diplôme qu'il avait reçu le matin; et comme je lui demandais en riant ce qu'il allait être en Espagne : « Tout, » me répondit-il d'un si beau sérieux que nous crûmes un moment que le petit Limousin, goguenard, se persiflait lui-même.

Dans ce même mois de mars, le comte Armand de Durfort (1) succéda au bon et faible général Obert dans le commandement de Saint-Cyr. Mon fils Olivier, que nous allions voir une fois la semaine, montait en grade, était exact, vigilant, studieux.

Ce fut, je crois, au mois de mai que Louis XVIII, voulant donner un hochet à beaucoup de petites vanités et voir scintiller quelques broderies de plus à sa cour, créa une fournée de gentilshommes de la chambre qui n'avaient guère autre chose à faire que de promener à jours et heures nommés de fort riches habits dans les salons des Tuileries. Mon gendre fut nommé quelque temps après.

J'étais à ma seconde session (car je compte pour rien celle d'été) et je n'avais pas envie d'être dans la Chambre au nombre de ces génies universels qui parlent sur tout pour se dispenser d'apprendre quelque chose. J'avais reconnu qu'il fallait être un homme pratique, avoir sa partie à soi et la bien connaître. J'étais né administratif et je suivis ma vocation en me vouant particulièrement aux finances, champ à la fois positif et illimité parce que le budget touche à tout. Je fis dans l'hiver deux bons discours qui me valurent l'année suivante le rapport du budget.

(1) Armand-Céleste de Durfort, maréchal de camp depuis le 14 septembre 1814. *(Ed.)*

Indépendamment de mes conférences hebdomadaires pour les intérêts de Savenay, il se tint chez moi plusieurs réunions pour défendre contre l'irruption naissante des sels gemmes de Lorraine les salines de France. Les représentants du Languedoc, de la Provence, de l'Aunis, de la Bretagne étaient présents. J'agis vivement auprès de Villèle; il conféra deux ou trois fois avec les députés de ces provinces : enfin, nous parvînmes à neutraliser l'ennemi qui nous menaçait. Je consacrai aussi des travaux assez suivis à la revision du règlement de la Chambre, dont Pardessus et moi avions été chargés par l'assemblée des *piétistes* (le comité tenu chez Pict).

Au mois de mai, nous retournâmes à Bourneville, et, au mois d'août, nous y reçûmes la visite des Lauriston qu'accompagnait un M. Blunt, anglais catholique, ami du Père Antoine de Géramb qu'il avait aidé à fonder la Trappe en Angleterre. Une circonstance assez plaisante a fixé cette visite dans ma mémoire. Lauriston, qui descendait du fameux Law, avait apporté une liasse de papiers sur lesquels il voulait me consulter. Or, ces papiers étaient le contrat d'acquisition de l'hôtel de Nevers (aujourd'hui la bibliothèque du Roi) vendu à Law par M. Chastelain (d'une famille du parlement), et, en qualité d'héritier de l'acquéreur, il se proposait de demander à l'État le payement de l'hôtel. La rencontre était plaisante et Lauriston ne se doutait guère qu'il se confessait au renard. « Poursuivez, sollicitez, lui dis-je, mon ami, et que Dieu vous donne bon succès; car, comme le vendeur était mon trisaïeul, que l'acquéreur, votre trisaïeul, n'a jamais payé, les millions que le fisc vous donnera traverseront vos mains pour entrer dans les miennes; je vous déclare que, lorsque la Révolution est venue, il y avait soixante-six ans que ma famille réclamait ce que vous voulez commencer à réclamer (1). »

César de Chastellux, Léonce et Ludovic de Rosambo étaient allés servir en Catalogue dans le corps qu'y commandait le baron de Damas. Les affaires d'Espagne approchaient de leur but. La seule résistance que l'armée française y eût éprouvée était celle de quelques centaines de carbonari français qui avaient fait la singerie de lui disputer le passage de la Bidassoa. Un coup de canon avait éparpillé cette canaille, et, à partir de là jusqu'à Cadix, la

(1) On n'a pas oublié que la mère de l'auteur était Mlle Chastelain. *(Ed.)*

marche de l'armée, fêtée partout, n'avait été qu'une promenade triomphale. Les Cortès, chassées de Madrid par nos troupes, avaient emmené Ferdinand à Cadix; les Français l'y avaient suivi, l'arme au bras, jusqu'à l'île de Léon que le combat du Trocadéro leur livra. Ferdinand leur fut rendu. Un peu avant le dénouement, je reçus une assez longue lettre de mon collègue Béthisy qui commandait au siège de Cadix et venait d'y être fait lieutenant général. Il me racontait une visite que lui avait faite dans ses quartiers le supérieur d'un couvent de Mathurins qui, après une longue conversation sur les opinions politiques et religieuses, s'étant trouvé dans un parfait accord avec lui, l'avait quitté en lui disant : « Monsieur, nous avons aussi une armée, et comptez qu'à partir d'aujourd'hui, partout où la vôtre approchera d'un couvent de mon ordre, elle y trouvera des alliés fidèles et utiles. » Cela ne manqua pas d'arriver.

C'est à cette époque qu'intervint en Espagne, au nom du duc d'Angoulême, la trop fameuse ordonnance d'Andujar (1) qui, motivée par quelques réactions royalistes, enracina dans la patrie du royalisme et de la religion les dogmes libéraux et philosophiques qui venaient de la bouleverser; œuvre digne de la tête étroite et plate de ce prince et de la tête limousine qui lui avait été donnée pour conseil. Ainsi, les Français, qui avaient franchi les Pyrénées pour rétablir la monarchie d'Espagne, se trouvaient ne l'avoir fait que pour consolider ses ennemis, et ils rendaient à la Péninsule le funeste service qu'ils avaient reçu quelques années auparavant des rois de l'Europe! Un cri d'horreur retentit de Cadix à Irun. Un écho de mépris et de mécontentement y répondit en France et se propagea dans toute l'Europe. Villèle parlait de cet acte avec fureur. Louis XVIII le déclara nul, et il le fallait, car cet acte suffisait pour soulever toute l'Espagne contre l'armée qu'elle avait accueillie avec tant de joie. Il était d'ailleurs parfaitement nul en lui-même, car le général d'une armée alliée de Ferdinand n'avait assurément aucun droit de faire des lois dans son royaume. Ferdinand VII, à sa sortie de Cadix, reçut très sèchement l'hommage d'un homme qui tuait la monarchie en sauvant le Roi. A cette im-

(1) Cette ordonnance, datée du 8 août, autorisait les commandants français à faire élargir tout individu arrêté indûment et à arrêter les contrevenants. *(Ed.)*

mense et féconde sottise, le maigre généralissime ajouta celle de s'acharner dans une haine injuste et irréfléchie contre le loyal maréchal de Bellune, jusqu'à déclarer qu'il ne rentrerait en France que lorsque le ministère de la guerre lui serait ôté. Il n'obtint pas ce sacrifice et s'en vengea, quand il fut de retour, en refusant de le voir. Satisfait de cette honorable résistance, quelque temps après, en octobre, Bellune donna sa démission et adressa une lettre et un mémoire justificatif au duc d'Angoulême qui ne voulut pas les lire. Le maréchal, outré, répondit à cet affront par le renvoi au Roi de tous ses ordres et la démission de toutes ses charges. Le monde approuva fort cette fierté. Il se retira dans sa petite maison de la rue d'Anjou avec l'approbation et les regrets de tous les honnêtes gens. Je continuai à le voir quelquefois dans sa retraite, bien reçu de sa belle, bonne, douce et grande femme, Hollandaise indolente et mélancolique, dont la fille a depuis épousé le fils du marquis d'Onsembray. Le pauvre Bellune avait d'un premier mariage un fils qu'on appelait le marquis de Bellune, exécrable sujet auquel il eut la faiblesse de donner trop de part aux affaires et qui fit le malheur de sa vie.

Le baron de Damas, tout fraîchement ceint de lauriers espagnols, lui succéda au ministère de la guerre (1). Nos Damas, qui mangeaient ordinairement des pois chauds sur sa parenté, se rincèrent la bouche quand ils le virent ministre et le déclarèrent cousin d'une voix très claire. C'était un homme pieux, vertueux, élevé loin du monde (chez des Jésuites du Lancashire), timide, embarrassé, on pourrait presque dire gauche. Du reste, plein d'intentions droites et d'un grand zèle pour le bien public. Il ne manquait pas d'esprit, mais il en avait moins que sa petite femme, faite en Z, spirituelle et piquante, qui lui donnait une fois par an un fort bel enfant.

Les Damas, qui venaient de gagner en lui un cousin authentique, eurent la douleur de perdre un frère dans le même temps. Ce fut l'excellent Roger de Damas, le héros des guerres de Naples dont il portait les trophées sur son visage, car tout le monde a vu

(1) Ange-Hyacinthe-Maxence, baron de Damas (1785-1862), lieutenant général en 1815, ministre de la guerre, puis des affaires étrangères, où, comme dit Pasquier, éclata son insuffisance, pair (1823), gouverneur du duc de Bordeaux après la mort du duc de Rivière. *(Ed.)*

le beau coup de sabre qui traversait sa figure (1). Cette balafre avait fait des conquêtes. La dernière avait été l'aînée des trois sœurs de César de Chastellux, cette aimable, bonne et douce comtesse Roger de Damas, qu'il laissa veuve avec un enfant crétin, après avoir perdu son aîné qui était charmant. Cette pauvre mère a vainement parcouru toutes les eaux de l'Europe pour y retrouver la raison de ce petit malheureux qui est maintenant majeur, possesseur d'une grande fortune, dernier rejeton de la famille et imbécile. Peut-être, après tout, est-elle moins à plaindre que sa charmante cadette, Mme de La Bédoyère, qui a commencé par un mari criminel et fini par un fils aussi sot que massif et mauvais sujet. Quant à la seconde des trois sœurs, elle avait épousé M. de La Valette et survécut peu à ce mariage.

A la fin de septembre, la duchesse d'Angoulême revint de Bordeaux par la Vendée, alla à Nantes, de Nantes à Vannes, de Vannes à Mantes et de Mantes à Paris. C'est tout ce qu'on peut dire de ce voyage, où cette sainte et héroïque princesse, à qui le ciel a tout donné en vertus et rien en grâces, fut roide et empêtrée aux transports de la Vendée, et traversa de nuit, en dormant, tout mon arrondissement, dont la route entière était illuminée et bordée de toute la population de la Bretagne.

Je trouvai à Bourneville Albéric de Choiseul (2), l'ami intime de mon gendre, gendre lui-même de ce marquis d'Herbouville, nommé jadis le La Fayette de Rouen, depuis royaliste solide, homme d'esprit et de tête, bon administrateur, préfet de Lyon, conseiller d'État, froid comme une chaîne de puits, et qu'il fallait connaître à fond pour l'apprécier et l'aimer (3). Sa femme, excellente personne, simple, grande, droite et tranquille, sans esprit et très gourmande, avait été cette jeune, belle et brillante chanoinesse, la comtesse d'Argenteuil, qui fut, dans l'église des Théatins, l'héroïne d'une chute que Rulhière a célébrée dans cette petite pièce dont

(1) Voir sur Roger de Damas, *l'Alsace en 1814*, d'A. Chuquet, p. 91 et 399, et les *Souvenirs* de la baronne du Montet, p. 57. *(Ed.)*

(2) Albéric-César-Guy, comte de Choiseul (1787-1868), pair en 1827; sa femme, Laure d'Herbouville, est morte en 1878, à quatre-vingt-sept ans. Cf. *Mémoires* de Mme de Chastenay, II, p. 150. *(Ed.)*

(3) Cf. sur d'Herbouville (1756-1829), qui fut sous l'Empire préfet des Deux-Nèthes et du Rhône, et sous la Restauration, membre de la Chambre des pairs, Lanzac de Laborie, *la Domination française en Belgique*, I, p. 322 et 347; II, p. 11. *(Ed.)*

tout le monde connaît au moins la fin : « Monsieur, ces bourgeois l'ont-ils vu? » Elle mourut à six ans de là. Son mari n'eut pas l'air de s'en apercevoir. Huit jours après, il vint me voir : il était hébété; le surlendemain, il était mort. Sa fille cadette, la personne la plus maussadement et bizarrement désagréable que j'aie connue, avait épousé Prosper de Crillon et faisait le tourment de sa famille. L'aînée, belle et indolente personne, était la femme d'Albéric de Choiseul, jolie petite poupée, doux, poli, gracieux, embarrassé d'une grande fortune et d'une petite santé, et qui brillait peu entre sa belle femme, son aimable mère et sa charmante et spirituelle sœur, la comtesse de Périgord.

Je trouvai encore à Bourneville M. de Las Cases, gendre (si ma mémoire ne me trompe pas) du marquis de Raigecourt, et les jeunes du Plessis-Châtillon, couple que nous aimions tendrement : le mari, joli petit homme de bonne humeur et de bon caractère, à qui on ne pouvait reprocher que d'être un peu lourd, fort bavard et horriblement goutteux; la petite femme (Mlle d'Autichamp), pas précisément jolie, mais parfaitement aimable de figure, d'esprit et de caractère, gaie, douce, naturelle en perfection et l'amie de cœur de ma fille.

Aux bains d'Ischl (Haute-Autriche), le 13 septembre 1842. — Le 2 octobre 1823, je retirai Olivier de Saint-Cyr. Ses deux années étaient écoulées; il sortait sous-lieutenant avec un bon numéro, mais il fallait passer encore par l'école de cavalerie. Rien n'était organisé; on projetait une école à Versailles. En attendant, on me le donna pour trois mois, et, le 5 octobre, je le ramenai à Bourneville. Il n'entrait nullement dans nos plans, et je crois l'avoir déjà dit, de faire un militaire d'un fils unique, destiné à quelque fortune et à quelque rang dans le monde. Saint-Cyr n'avait été pour nous que le seul cloître convenable pour le séparer pendant deux ans du plus mauvais lieu qui existe sur la terre, le pavé de Paris, quand on y marche seul pour la première fois à seize ans. Je voulus le faire entrer dans la carrière diplomatique. Talaru, nommé par Chateaubriand à l'ambassade d'Espagne, allait partir, et l'amitié, la complicité même qui existaient entre nous, semblaient me répondre qu'il emmènerait volontiers mon fils à Madrid. Ce n'est pas de ce côté que j'attendais des obstacles; c'est de mon Saint-Cyrien qu'ils me vinrent. La carrière était noble et

belle; une fortune qui s'augmentait et un crédit qui commençait à croître pouvaient la rendre brillante : il n'y fallait joindre que l'instruction et le talent. Si, à dix-huit ans, une telle position m'eût été offerte, j'aurais sauté aux nues : mon fils la refusa. Dégoût de travailler et de s'instruire, indécision d'un caractère qui n'a jamais su prendre un parti sur rien, acoquinement à une route toute faite, à un sort tout acquis, qui promettait mouvement physique et repos spirituel, tout cela fut revêtu d'un honorable penchant pour la carrière des armes; il fallut céder et l'enrôler parmi cette foule de héros alors si communs dont la forte vocation était au fond l'amour de ne rien faire. Un autre essai n'obtint pas un meilleur succès. Qu'on soit ambassadeur, magistrat ou militaire, il existe un métier commun à tous les états et dont aucun ne dispense, toutes les fois qu'on est né quelque chose et ayant quelque chose : c'est celui de propriétaire. Il faut savoir administrer, accroître et défendre son bien, l'étudier, le connaître; et si le ciel m'a départi un talent, c'est celui-là que j'ai poussé jusqu'à la minutie. Mon fils trouvait sous le toit paternel un cours tout fait à sa portée. Je frappai à cette porte et la trouvai close comme la première. Je voulus l'initier dans mes affaires qui seraient un jour les siennes, faire de lui un *alter ego*, l'associer à mon gouvernement; j'essayai de lui confier, de lui expliquer mes registres, mes papiers. Vaine tentative. Je vis qu'il n'avait pas plus d'inclination pour les affaires paternelles que pour les affaires royales. Vers la fin de décembre, il entra dans un assez ridicule simulacre d'école de cavalerie qu'on venait d'improviser à Versailles sous la direction du chevalier de Brossard (1).

Dès le mois d'octobre, on avait commencé à s'occuper du projet de rendre la Chambre des députés septennale. Le public, j'entends le public qui vit d'ordre et de paix, l'accueillait avec faveur et le succès n'était pas douteux. Deux manières se présentaient d'opérer cette grande mesure politique. L'une était de la faire voter par la Chambre actuelle en la dissolvant ensuite pour qu'elle ne pût être taxée d'avoir jugé, comme celle d'Angleterre en 1716, dans sa

(1) Olivier, baron de Frénilly, donna sa démission en 1830, vécut beaucoup à l'étranger et mourut le 10 août 1852 à Venise, ne laissant pas d'enfants de la comtesse Sophie-Rosalie Larisch-Mœnich qu'il avait épousée en Autriche. C'était un homme aimable, spirituel et artiste. *(Ed.)*

propre cause. Il suffisait d'ouvrir une dernière session en 1824 et de la clore par la dissolution après le vote de cette loi et du budget. L'autre mode était de dissoudre immédiatement la Chambre actuelle et de convoquer non moins immédiatement une Chambre nouvelle pour lui faire voter la septennalité à son profit. Ce mode un peu trop personnel avait en outre l'inconvénient de retarder le budget; mais il était préféré par Villèle, et Villèle était l'homme du monde qui en toute aménité éconduisait le plus péremptoirement les conseils, vertu dont je le louerais s'il eût reçu du ciel la tête d'un Ximenès ou d'un Richelieu.

Le 24 décembre, une ordonnance déclara la dissolution de la Chambre et la convocation d'une nouvelle. Toutes les présidences des collèges électoraux furent données au côté droit; c'était au moins être franc et conséquent.

Cette petite révolution inattendue changeait entièrement ma position politique et la menaçait d'un divorce prématuré avec cette Bretagne qui m'avait cherché et élu avec tant de joie et à laquelle m'unissaient tant de sympathies. D'une part, j'étais assuré de la nomination de Beauvais, où le collège entier m'avait engagé sa foi et qui était ma mission légitime et naturelle. Blin de Bourdon, mon collègue et mon ami, était alors préfet, et d'ailleurs, s'il en eût été besoin, je savais que cette fois toutes les influences de Monsieur et du ministère travailleraient unanimement pour moi et que je n'aurais à redouter ni les intrigues d'un Thury, qui était noyé, ni l'aversion du Roi qui nous était acquis. D'une autre part, le marquis de Coislin, dont la démission m'avait donné les voix de Savenay, s'était lassé de sa retraite et se remettait hautement sur les rangs, soit ennui de ne rien faire, soit dépit de s'être laissé imprudemment remplacer par un député qui, au lieu d'être un gentillâtre breton, son modeste et malléable courtisan, avait à Paris maison, fortune, état, considération, et servait, patronisait, hébergeait ses sujets dans la capitale où lui, leur monarque, le roi de Careil, vivait en hôtel garni. Dans une terre féodale et religieuse comme la Bretagne, personne n'aurait lutté contre le nom, la fortune et la présence de M. de Coislin. C'était Philippe V abdiquant et reprenant sa couronne. J'étais sûr d'avoir tous les regrets et pas une voix.

J'allai donc à Paris m'entendre sur Beauvais avec Villèle et Cor-

bière, et j'acceptai la présidence de Clermont, car celle du chef-lieu ne pouvait être contestée à Kergorlay.

Les choses en étaient là; j'avais reçu cent lettres d'adieux de mes chers Bretons et cent d'invitations et de promesses de mes chers Beauvaisiens, et je me bottais à Bourneville pour ma présidence de l'Oise, quand le *Moniteur* m'apporta l'ordonnance qui contenait les nominations de toutes les présidences, et ma surprise ne fut pas mince en lisant mon nom en regard de l'arrondissement de Savenay! Était-ce une erreur? une balourdise? un coup de Jarnac? Prétendait-on m'exposer à l'affront de courir présider en Bretagne pour faire nommer Coislin? Vingt idées me passèrent comme un trait dans l'esprit et j'allais expédier mon refus à Corbière, lorsqu'en regardant la fin de l'ordonnance, je vis la nomination de vingt-sept pairs, au nombre desquels figurait le marquis de Coislin. Tout était donc arrangé. Il devenait pair et je redevenais Breton. Certes, son nom, sa race, sa fortune, son crédit en Bretagne, tout cela convenait à la pairie et ne l'eût même pas déparée sous Louis XIV. Et c'était moi qui le faisais pair! Je ne sais comme il prit la chose et s'il en donna ou non la gloire à ses aïeux; ce fut au moins fort galamment à mon égard, car (si toutefois ce ne fut pas une condition du marché), de ce moment, il déclara me porter hautement à Savenay. C'était du reste un beau et bon grand cheval de carrosse, sans mors ni bouche, mais marchant ferme dans un bon chemin, sans autre vice que de piaffer un peu plus qu'un homme de son nom n'avait besoin de le faire.

Je travaillais alors depuis un mois à mon livre sur la septennalité qui parut le jour de la réunion de la nouvelle Chambre.

CHAPITRE XX

(1824)

Nouveau voyage à Savenay. — La Chambre. — Casimir Perier. — Benjamin Constant. — Bourrienne. — Rapport du budget. — Peyronnet. — Vatimesnil. — Loi de la conversion des rentes — Renvoi de Chateaubriand. — Réorganisation du ministère. — Frayssinous. — L'auteur, conseiller d'État. — Mort de Louis XVIII. — Obsèques. — Charles X. — Mort de Mme de Pimodan. — Le marquis de Dreux-Brézé.

Le 14 février 1824, je pris congé de Monsieur dans une de ces intimes conversations du soir qu'il daignait souvent m'accorder.

Le 15, après avoir prolongé la soirée en famille avec du punch et des glaces, je montai en calèche après minuit, par la plus belle et la plus douce nuit d'hiver, le fidèle Jean sur le siège et auprès de moi une pacotille de livres que je comptais exploiter toute la nuit à la faveur d'une lampe de voyage que le vent me souffla tant de fois qu'il fallut me résigner à dormir comme un voyageur ordinaire. Mes chevaux me menèrent à Versailles et la poste à la Ferté-Bernard où je couchai à quarante lieues de Paris. Le lendemain 16, je brûlai le Mans et la Flèche, comptant demander un gîte à mes amis de La Bouillerie dans leur château du Buisson : mais j'avais compté sans mes hôtes, que je trouvai tous sur la route, se rendant à je ne sais quelle solennité de la Flèche. La bonne Mme de La Bouillerie voulait à toutes forces y envoyer son mari seul et revenir dans ma voiture me faire les honneurs de son château; mais je résistai généreusement, et, me fiant à la lune et aux beaux chemins, je poussai ma journée jusqu'à Angers d'où j'arrivai le lendemain à six heures du soir chez le bon Lauriston qui m'attendait, le couvert mis et mon lit fait. Après un fort bon dîner, nous allâmes finir la journée au bal chez Vérigny. J'étais jeune, alors; j'avais à peine cinquante-quatre ans. Je retrouvai la plupart de mes amis de Nantes. Leur accueil et celui du préfet m'en firent une soirée charmante.

Le lendemain matin arriva de Savenay mon ministre de l'intérieur, le bon petit Dufeugray, pour régler avec moi les affaires de l'État. Elles n'étaient certes pas minces. Il n'y allait de rien moins que de donner deux dîners monstres de soixante-dix convives, chacun dans ma capitale, où il ne manquait pour cela que des vivres, des chaises et une salle. En vingt-quatre heures, son génie surmonta toutes les difficultés. La justice délogea de très bonne grâce et la salle d'audience devint salle de banquet. L'aristocratie de Savenay offrit tables, chaises, etc.; on enrôla des maîtres d'hôtel, des valets de pied; enfin, pour la somme de 1,500 francs, le Véry de Nantes, grand maître des perdrix rouges, des truffes et des monstres marins, se chargea de mes deux banquets; ce n'était pas cher pour des Bretons qui consomment beaucoup pendant le dîner et cassent beaucoup après. Le plus étonnant, c'est que tout alla à merveille, avec ordre, élégance et profusion, et surtout la meilleure et la plus fine chère du monde. Sur cent vingt-neuf votants, il ne manqua que huit voix à mon élection; mais il n'en manqua pas une à mes dîners qui montrèrent la plus touchante unanimité, non seulement à l'égard des perdrix aux truffes, mais à l'égard des Bourbons dont la santé fut bue avec ivresse par une trentaine de jacobins qui avaient tous voté pour moi parce que j'étais, disaient-ils, *obligeant* et *accueillant*. Les restes de nos galas furent distribués à l'armée (nos cinq gendarmes) et les sous-restes aux hôpitaux et aux prisons.

Quand Auguste buvait, la Pologne était ivre.

Toute cette pompe accompagnée de routs dans mon palais (l'hôtel de la préfecture orné de trois croisées de face), de dîners et de bals chez les autorités de mon endroit, se termina le 26 février, et j'allai, ce jour-là, retomber des indigestions de Savenay dans celles de Nantes, au milieu desquelles il me fallut consentir à rester dix jours de plus pour pouvoir répondre des voix de mon arrondissement à mes amis Humbert de Sesmaisons et Revelière, candidats royalistes, de l'élection départementale. Humbert, président du grand collège, y tenait une fort bonne maison. Sa table était tous les jours de vingt-cinq couverts et ses soirées réunissaient toute la ville. Vérigny, Despinoy, le marquis de Monty, Lauriston, Walsh et l'évêque de Nantes brochaient sur le tout; c'était à qui

mangerait et ferait manger; la Bretagne était dans son triomphe et le duc de Chaulnes ressuscitait. Je ne veux pas oublier un trait d'humilité qui honora notre excellent évêque. Le cercueil d'un pauvre s'étant présenté à son église, il ne se trouva pas un prêtre pour l'accompagner au cimetière; il se fit donner un surplis et l'accompagna lui-même. Ce trait est plus touchant que celui de Fénelon ramenant une vache, recevant douze sols pour dire une messe et disant aux prêtres qui l'entouraient : « Messieurs, apprenez à honorer votre état; » phrase un peu tachée de forfanterie et qu'au demeurant, je n'ai jamais pu comprendre. Mais il est moins touchant que celui de l'empereur François rencontrant dans sa promenade le cercueil d'un pauvre qui allait seul au cimetière et le suivant pour dire une prière sur sa tombe; trait charmant, de ceux qui font jaillir une larme à l'improviste, et que notre ami d'Arlincourt, à qui j'eus la simplicité de le conter, n'a pas manqué d'imprimer en l'ampoulant de ses *sesquipedalia verba* (1). Enfin, la Loire-Inférieure, dûment hébergée et enivrée, proclama pour ses représentants Humbert, Revelière et un nommé L'Évêque, gros et riche négociant, maire de Nantes, brave homme, du parti de son commerce, c'est-à-dire du plus fort, et notre ami à pendre et à dépendre.

Ayant ainsi tant fait, « qu'à la fin nos gens sont dans la plaine », je partis de Nantes le 9 mars en ramenant à Paris Auguste de Juigné qui venait d'être nommé, lui aussi, député du département; c'était le gendre de la charmante comtesse de Durfort, le mari de la douce et bonne Rosine de Durfort, si jolie dans ma jeunesse et encore si agréable alors, beau et grand garçon comme ses frères, naturellement sérieux, même un peu triste, mais du caractère le plus doux et le meilleur homme du monde; son seul défaut était d'être grand dormeur; et, pour que le prochain n'en souffrît pas en voyage, il passait une ficelle en travers ma calèche, appuyait sur cette ficelle son nez, qui était d'une assez belle longueur, et dormait ainsi sans tomber sur son voisin. Nous arrivâmes à Paris le 11 mars.

Je ne veux point omettre deux événements de mon abscence qui furent d'un grand poids dans les destinées de la France; le pata-

(1) Lire ce « trait charmant » dans les *Souvenirs* de Mme du Montet, p. 385. *(Ed.)*

gon du parti, Talaru, fut nommé chevalier du Saint-Esprit, et mon vieil ami Tourolle, membre du conseil général de la Seine, fut créé baron.

Les élections du royaume avaient été si généralement royalistes qu'elles ne donnèrent que dix-neuf libéraux, dont étaient Stanislas de Girardin, Casimir Perier, Foy, Méchin, Benjamin Constant et Sébastiani.

La Fayette échoua à Meaux. Le pauvre Vitrolles, qu'aucun parti n'aimait et qui était la bête noire de Villèle, ne put se faire élire en Provence.

La nouvelle Chambre s'ouvrit le 23 mars. Ravez en fut derechef président. Les bancs de la gauche se trouvèrent si tristement déserts et ceux de la droite et du centre si terriblement foulés que force nous fut de résoudre qu'une colonie serait envoyée sur ces terres inconnues. L'affaire n'était pas des plus faciles : les naturels du pays n'étaient pas, il est vrai, en état de le défendre, mais, parmi nous, l'exil semblait dur et l'amour de la patrie difficile à surmonter; enfin, quelques flibustiers se dévouèrent et d'autres survinrent quand on vit la colonie prospérer. Je fus des premiers et me logeai au premier banc d'en bas où je me trouvai coudoyer Casimir Perier qui s'y cramponna seul comme une colonne antique dans le désert. C'était un bon garçon à tête de volcan qui fumait sans cesse et jetait quelquefois des étincelles. Je l'aimais assez, parce que c'était un fou sincère avec de l'esprit, sans méchanceté, qui entendait et parlait même raison quand il ne bouillait pas. Si Louis XVIII eût eu la fantaisie de le faire ministre, il aurait travaillé pour la monarchie de très bonne foi et peut-être mieux qu'un autre. Je m'accommodais donc fort bien de son voisinage; mais, pour correctif de cette bonne fortune, je me trouvai avoir au dos, sur le second banc, le seul être de la Chambre et même de la France qui m'ait jamais inspiré une sorte d'aversion instinctive qui allait jusqu'au dégoût et à la répugnance; c'était la blême et hideuse figure de Benjamin Constant, toute saturée de cruauté, d'impudence, de haine et d'envie, l'analogue parfait de son esprit et de ses discours. Je ne sentais que du mépris pour ce solennel paltoquet de Foy, qu'on n'avait pas encore fait illustre; que de l'hilarité pour ce bon gros fou de Girardin, que de l'indifférence pour les autres; mais Benjamin Constant m'était un reptile veni-

meux qui, là où amis et ennemis s'acceptaient et se parlaient, n'a jamais pu m'arracher une parole ou un regard.

Villèle, il faut le dire à l'honneur de sa justesse d'esprit, était beaucoup moins charmé que nous de la triomphante unanimité de ses amis, et il eût peut-être dit volontiers : « Mon Dieu ! gardez-moi de mes amis ; pour mes ennemis, je m'en charge. » Un jour que je lui parlais de la nouvelle statistique de la gauche : « Elle n'est pas assez nombreuse, me dit-il ; sa force vous resserrait et sa faiblesse vous éparpillera. » Il avait raison et voyait de loin ; il avait d'assez bons yeux pour discerner le danger, mais non une assez bonne tête pour le prévenir.

Tout allait cependant sur roulettes. L'importante loi de la septennalité, prévue, annoncée, accueillie d'avance par tous les esprits, fut votée sans obstacle. Le mouvement annuel du renouvellement par cinquième disparut de la Constitution, et nous pûmes nous féliciter mutuellement de nous revoir sept ans de suite.

Je fus nommé membre de la commision du budget. La commission me choisit pour son secrétaire et j'éludai cet honneur fatigant. J'ignorais alors qu'il était toujours décerné à celui auquel on destinait le rapport. Sur mon refus, le secrétariat fut adjugé au fameux Bourrienne, le camarade, puis l'instrument, puis l'ennemi de Bonaparte ; l'homme dont tout le monde a vu l'ignoble figure ou lu les amusants *Mémoires ;* bon garçon d'ailleurs, fort étourdi, très spirituel, chargé de peu de morale et de moins d'estime, qui avait gagné des amis dans sa mission de Hambourg en trahissant Bonaparte pour les Bourbons, et qui intriguait à Paris en achevant d'y manger son bien et celui des autres. Mon refus, quoique plus impertinent que je ne l'avais cru, n'offensa ni ne rebuta la commission, qui, lorsque le travail fut fini, me nomma tout d'une voix rapporteur.

Quelles que fussent mes notions préliminaires, générales ou pratiques en administration et en finances, c'était une prodigieuse besogne pour un homme de conscience comme moi, qui jamais et en quoi que se soit n'avais su jurer *in verba magistri* et voir ou faire par procureur ce que je pouvais faire ou voir moi-même. Cette grande machine m'occupa longtemps. Six semaines de ma vie y furent employées de six heures du matin à minuit, et c'est un de mes plus sensibles regrets de n'avoir gardé que dans l'énorme in-4°

dont j'accouchai ce que j'acquis de connaissances sur toutes les branches de l'administration. Pendant six mois, je fus un vrai savant; au bout d'un an, j'eus des notions; deux ans après, des idées; puis il ne me resta rien que mon fatras et force documents utiles, précieux même, que je m'étais fait donner par chaque ministère. Il me semble que cet ouvrage fut estimé le meilleur rapport de finances qui eût encore été fait. Tel qu'il était, il faillit me brouiller avec Villèle et le baron de Damas.

Je n'étais pas greffé Breton et Vendéen pour rien, et je n'avais pas vu d'un cœur froid les pertes, les revers, la ruine de cette terre de géants, et l'ingrat oubli dont ils étaient payés. Un chétif secours figurait annuellement pour eux au chapitre des dépenses dans ce budget qui jetait 800,000 francs de subvention aux comédiens de Paris. Comme le chapitre des recettes l'emportait alors de beaucoup sur celui des dépenses, j'osai en profiter pour proposer d'accroître de 200,000 francs l'allocation vendéenne. Cette nouveauté fut fort discutée dans la commission qui votait le rapport article par article (c'est le seul qu'elle m'ait contesté). On objecta que la Chambre avait le droit de réduire, mais non de grossir le budget; cela était, à dire vrai, fort sage en principe, fort conforme à mes idées; de droit, de loi, de règlement, de précédents même, il n'y en avait pas. Je l'emportai; l'allocation passa, sauf à voir plus tard ce qu'en dirait la Chambre; mais cette innovation fut traitée par les opposants de pomme de discorde. Villèle s'en ébouriffa; nous eûmes des querelles. « Vos maudits Vendéens, me dit-il, sont insatiables. » Le pauvre baron de Damas, dont ces 200,000 francs enflaient le budget, me circonvint par les Damas, m'assiégea par la sensibilité. « Je suis jeune au ministère, me disait-il; il faut prendre garde de me nuire. » Bref, nous convînmes que, quand on serait sur le grand théâtre, à la discusion de ce formidable amendement, la commission, sur les objections du ministère, consentirait à le retirer, à condition qu'à la même tribune, il prendrait l'engagement de réaliser de sa propre volonté cette allocation. Ainsi fut fait, et avec d'autant moins de résistance que j'étais sûr, et le ministère le savait bien, d'avoir au moins les trois quarts de la Chambre pour moi. Cette escarmouche me força à quelques bribes d'improvisation de tribune que je n'aimais, ni n'entendais. Le baron de Damas, qui les entendait encore moins, fit le malade, et le garde des sceaux Peyronnet,

à qui le genre martial allait mieux que la simarre, le remplaça (1).

Peyronnet était homme d'esprit, de cœur et d'entreprise; de tête beaucoup moins, quoique ferme et sensé dans ses principes; magistrat et Bordelais d'ailleurs, car la Garonne et le barreau envahissaient tout. Et comment en serait-il autrement dans un pays, chez un peuple d'inclination gasconne, et dans un temps où la tribune règne et où le premier talent, l'indispensable nécessité d'un ministre, n'est pas de savoir son ministère, mais de pouvoir pérorer et gesticuler sans fin, sans trouble et sans fatigue devant quatre cents personnes?

Ce ministre que j'aimais beaucoup, et qui garde, je crois, encore quelque amitié pour moi, venait de se défaire d'une espèce d'*alter ego* qui avait parmi nous beaucoup de confiance et d'estime. C'était Vatimesnil, secrétaire général de la chancellerie, c'est-à-dire sous-chancelier, et qui, sous un ministre moins vert et moins entier, eût été chancelier lui-même. Vatimesnil que nous avons vu depuis se salir, nous déserter et se perdre par une ridicule ambition, était alors, avec du nerf et du talent joints à de la grâce et de la politesse, un coryphée du royalisme et l'apôtre ardent des bons principes; mais, dominant avec un homme qui voulait dominer, hypocrite auprès d'un homme d'une rude franchise, il fut honorablement chassé de la chancellerie au Conseil d'Etat, et remplacé par le petit Crouseilhes qui avait moins de moyens, mais moins de prétentions (2).

Ce fut dans ce parlement septennal, apogée de la gloire de Villèle, triomphe de la cause royaliste, base impérissable de la monarchie représentative, que le premier coup de hache fut porté à la ruine de tous ces colosses. Il y suffit d'une mesure sage gâtée par un puéril entêtement : Villèle était capable de l'un comme de l'autre. Les finances étaient si prospères, le crédit si général, que l'intérêt de l'argent avait progressivement baissé et que le quatre pour cent était devenu usuel dans toutes les grandes affaires; les

(1) Pierre-Denis, comte de Peyronnet (1778-1854), député du Cher, puis de la Gironde (1820-1827), ministre de la justice (1821-1828), pair de France (1828), ministre de l'intérieur (1830). *(Ed.)*

(2) Antoine-François-Henri Lefebvre de Vatimesnil (1789-1860), secrétaire général du ministre de la justice (1822), avocat général à la Cour de cassation et conseiller d'État (1824), ministre de l'instruction publique (1828-1829), député en 1830 et en 1849. *(Ed.)*

obligations du trésor et les divers effets de la dette flottante se négociaient même à trois et demi; la caisse des consignations ne payait que trois. Cependant, le trésor royal payait toujours sur le pied de cinq pour cent l'intérêt des rentes inscrites au grand-livre. Soit que l'on considérât le ministère des finances comme le débiteur des rentes, soit qu'on vît en lui le tuteur des contribuables dont l'impôt acquittait ces rentes, rien n'était plus équitable d'une part et plus politique de l'autre que de soulager les payeurs sans nuire aux droits des payés. Les moyens étaient simples et l'Angleterre nous en prodiguait les exemples; c'était de dire aux derniers: « Choisissez entre le remboursement de votre capital ou la réduction de votre intérêt. » La rente était alors au-dessus du pair; par conséquent, d'une part, les nouveaux prêteurs pour le remboursement hypothétique se seraient trouvés immédiatement (ces fonds étaient déjà assurés); de l'autre, personne n'eût accepté le remboursement. Telle était cette opération de bon financier, juste aux créanciers, paternelle à la nation, conçue en temps opportun, solidement assurée d'avance, et dont le dispositif de la loi distribuait sagement l'exécution de manière à ménager à la fois des délais aux créanciers et des facilités au trésor.

Ce qu'avait combiné la sagesse échoua par une maladresse. Villèle, tout paternellement occupé des intérêts du peuple qui paye, ne prit aucunement la peine de prendre en compte ceux du peuple qu'on paye. Il agit pour la réduction d'une annuité de plus de 200 millions, comme s'il n'avait eu à rembourser ou à réduire que deux mille créanciers de 100,000 livres de rentes chacun, ce dont assurément la France et Paris n'eussent pas manqué de faire un feu de joie. Mais il oublia que Paris seul contenait cinquante, cent mille artisans, boutiquiers, employés, domestiques retirés, vivant de leurs petites inscriptions amassées dans le cours de leur vie; gens à qui la réduction d'un cinquième emporterait aux uns le nécessaire, aux autres le superflu, chose très nécessaire, et que l'abaissement des impôts n'indemniserait nullement de celui de leurs rentes; gens bruyants, mouvants, révolutionnaires émérites ou futurs; matière mobile, orageuse et facile à soulever par le vent des factions. Il oublia que, pour agir en pleine liberté, il fallait avant tout neutraliser cette armée et mettre ses cent mille petits intérêts hors de cause. J'étais tellement pénétré de cette nécessité, et en

même temps, il faut le dire, de cet acte d'humanité et de justice locales, que je me mis presque aux pieds de Villèle pour sauver sa loi du *tolle* des greniers, des faubourgs et des halles, en en exceptant les rentes au-dessous de 500 francs. Je ne trouvai, comme de coutume, qu'un mur mollement rembourré, mais d'airain. « Je n'excepterais pas une rente de 10 francs, » me dit-il, et il alla son chemin. La loi de réduction vint à la Chambre des députés : j'étais de la commission chargée de son examen. Elle déplut à plusieurs par ses formes; à tous, faute de ses exceptions. Nous en jetâmes le rapport à un petit Masson, employé des finances, séide bourgeois du ministre dont le crédit l'avait fait député de Troyes et membre de notre commission. Amis du gouvernement, soutiens de son ministère, nous nous interdîmes d'amender dans les débats de la Chambre la loi que nous avions contrôlée. Elle passa avec répugnance, mais enfin, elle passa. Villèle triompha. En effet, le moyen de s'imaginer que la docile Chambre des pairs s'ingérât de contester une loi voulue par le Roi, portée par les ministres, votée par les Communes, et une loi de finances encore? Cependant le temps marchait. Depuis un mois, la presse avait quotidiennement instruit et endoctriné Paris et les provinces. Déjà, dans la ville et les faubourgs et de la loge aux mansardes, il n'y avait fils de bonne mère, garçon de petite boutique qui ne raisonnât sur, c'est à-dire contre la loi : une rumeur sourde partait des halles, gagnait les boutiques, s'élevait aux antichambres et s'infiltrait de là dans les salons; elle était devenue un orage, tous les ruisseaux criaient : « Les députés ont trahi le peuple; nous n'espérons que dans la Chambre des pairs. » Cette petite Fronde n'attendait qu'un cardinal de Retz. Le pauvre abbé de Quélen, nouvel archevêque de Paris, trop jeune, trop neuf et trop impétueux pour cette place qu'il a tant honorée depuis, ne crut pouvoir faire œuvre plus chrétienne que de se saisir de ce rôle et de se constituer à la Chambre haute le défenseur de ses ouailles (1). Paris était alors plein de niais, chrétiens ou non, qui portaient aux nues cet apôtre. Il faut voir comme les carbonari, qui l'ont si bien pillé depuis, l'exaltaient alors! Que dirai-je enfin? La Chambre des pairs, planant sur cet orage parisien, fut aise de se rendre populaire (ce qui est l'antipode de son

(1) Hyacinthe-Louis, comte de Quélen (1778-1839), d'abord évêque de Samosate, puis archevêque de Paris (1821), pair en 1822. *(Ed.)*

institution) et de donner un soufflet à ces insolentes Communes dont elle ne faisait annuellement que contresigner les actes. Ministres, directeurs. conseillers s'égosillèrent en vain ; on n'écouta que le silence sournois de Chateaubriand. La veille du scrutin, Villèle désappointé crut sauver sa loi en apportant l'exception des petites rentes qui deux mois avant l'eût fait déifier : il était trop tard ; les pairs répondirent par un rejet pur et simple. Tel est le premier échec que reçut Villèle ; il fut immense : il lui fit des ennemis, découragea des amis, montra qu'on pouvait l'attaquer et le vaincre ; bref, c'était une défaite : elle fructifia.

Un autre événement suivit de près, qui fut encore une justice maladroite, chose bien plus fâcheuse qu'une injustice habile. Chateaubriand était devenu assez populaire ; les journaux le prônaient ou le ménageaient : il avait imprimé, glosé, conspiré pour et contre tout ; dans le temps même où il était notre ami, notre tambour-major, il ne manquait ni d'amis ni d'admirateurs dans le camp ennemi. Enfin, la liberté de la presse était son idole, et, à ce titre, il ne pouvait être haï, ni par les libéraux, ni par la foule des honnêtes esprits faux. Or, il était en même temps, après sa spirituelle et vive petite femme, la tête la plus détraquée de la Bretagne. Il avait donc joint au portefeuille des affaires étrangères celui des affaires particulières de Mme Boni de Castellane dont il était l'admirateur fort peu secret, avant, je crois, que mon ancien ami Molé eût recueilli sa succession, et, cette dame ayant vendu 1,800,000 francs sa terre de Saint-Pierre-de-Moustier, il n'avait su rien de mieux que de lui conseiller le placement de ces fonds dans l'emprunt des Cortès d'Espagne. Par suite, quand Ferdinand, replacé sur son trône par Louis XVIII, refusa fort sagement de reconnaître cet emprunt révolutionnaire, Chateaubriand, voyant son amie ruinée, n'avait encore su rien de mieux que de charger Talaru de mettre le pied sur la gorge au monarque espagnol pour la forcer à légitimer l'emprunt ; et Talaru ; à qui on ne peut nier la force et quelquefois les formes d'un cheval, avait si fidèlement rempli cette commission que le roi, irrité et éperdu, avait passé par-dessus toutes les formes diplomatiques en écrivant secrètement à Louis XVIII pour savoir de lui-même si c'était réellement par ordre de celui qui venait de le remettre sur le trône, et qui avait annulé l'ordonnance d'Andujar, qu'on lui ordonnait de ruiner lui

et son peuple pour enrichir les révolutionnaires d'Espagne et donner crédit et garantie aux révolutions futures. Je n'ai pas lu cette lettre; mais je sais, de qui l'a lue, qu'elle était aussi touchante que noble et sensée. Le Roi fut irrité ainsi que Villèle; le silence perfide de Chateaubriand dans l'affaire des rentes fit déborder le vase (1).

Le pauvre homme — je parle de Chateaubriand — s'était, suivant son usage, jeté tête baissée dans un puits et faisait feu des quatre pieds pour en sortir. Le 5 juin, il me chambra dans son salon pour me dire : « Villèle m'en veut de ne l'avoir pas soutenu: il me bat froid, mais il a tort: j'étais enroué à ne pouvoir parler. Je ne veux faire que ce qu'il désire : je n'ai jamais fait autre chose. » Le lendemain, il vint au conseil et trouva l'ordre de remettre son portefeuille. Il était chassé; autrefois, il eût été exilé et on n'eût pas soufflé. Alors, il n'y eut qu'un cri; nul n'était dans le fond de la confidence : « Un ministre chassé! un grand homme! Un Chateaubriand mis à la porte! et pourquoi? pour n'avoir pas soutenu une loi qui ruinait le pauvre peuple! » Le fait est que le Roi avait eu tort de faire justice dans sa colère, et que, sous le règne de sa Charte et des journaux, il fallait découdre au lieu de rompre.

Ce renvoi s'égaya pour moi d'un épisode assez plaisant. J'étais assez lié avec Chateaubriand, qui me croyait grand ami de Villèle. Dès le lendemain, j'allai le voir rue de l'Université où il s'était retiré. Je le trouvai seul avec Frisell, Anglais francisé, auteur d'une excellente brochure sur la constitution de l'Angleterre, homme d'esprit lourd, bizarre, maniaque, malade imaginaire, assez intrigant pour s'être donné à Paris un léger vernis d'espionnage qui achevait de le faire peu rechercher; il ne sortait pas de chez Chateaubriand qui trônait assez volontiers dans une cour de gens de cette espèce (2). J'arrive, armé de paroles de consolation. L'ex-ministre ne tranchait ni du Romain, ni du Spartiate; il était fort abattu. La question d'argent le préoccupait au point qu'après s'être amèrement plaint de l'ingratitude des hommes : « C'est fini, me dit-

(1) L'anecdote est également rapportée par MARMONT (*Mémoires*, VII, livre XXII). *(Ed.)*

(2) Sur l'Écossais John Fraser Frisell, voir l'article de J. FRASER dans *le Correspondant* du 25 septembre 1897. *(Ed.)*

il; vous verrez qu'ils ne me laisseront pas même mes appointements de ministre d'État. » C'était 20,000 francs.

Je me récriai là-dessus comme sur une rigueur sordide et impossible. « Non, me dit-il, vous ne les connaissez pas; ils me l'ôteront. » La conversation en resta là. Je n'y pensais plus, quand, le lendemain, Frisell vint chez moi me sonder sur ces misérables appointements, comme s'il sondait Villèle en personne. Je me récriai de nouveau et il ne me quitta pas qu'il n'eût tiré de moi la promesse de voir Villèle pour prévenir le coup. Cette démarche me déplaisait, mais Chateaubriand était dans une anxiété mortelle. J'allai chez notre président du conseil; je lui contai la chose, et, comme j'y comptais, il me rit au nez en me disant : « Croyez-vous donc le Roi capable d'une telle vilenie? » Fort satisfait, je rentre chez moi, et j'écris en hâte le succès de mon ambassade. Mais, pendant cette courte négociation, une autre négociation s'était ouverte entre Chateaubriand et le libraire Ladvocat; il avait fait un pacte, vendu sa plume, reçu trente ou quarante mille francs, et, le surlendemain, on lut dans les journaux une noble et fière déclaration de l'ex-ministre qui refusait ses appointements de ministre d'État!

Ce premier mouvement dans le ministère fut assez promptement suivi de plusieurs autres. Le baron de Damas quitta la guerre pour prendre les affaires étrangères; le marquis de Clermont-Tonnerre quitta la marine pour la guerre, et Chabrol, la direction générale des domaines — où le petit Martignac le remplaça — pour le ministère de la marine. Quant aux autres directions générales, Vaulchier chassa Mézy des postes, Bouthillier eut les eaux et forêts, et Becquey, les ponts et chaussées; Benoist resta immobile aux droits réunis, Saint-Cricq se cramponna aux douanes, Castelbajac obtint le petit département de l'agriculture et des haras (1). On mettait tous les honnêtes gens dans la position la plus favorable pour entreprendre leur éducation, car pas un d'eux ne savait un mot de son affaire. Les chefs de bureau, immuables, gouvernaient; les ministres et les directeurs allaient à l'école chez eux. Il ne faut excepter que deux hommes, Franchet et Lavau, l'un directeur général de la police de France, l'autre préfet de police de Paris, tous deux

(1) Marie-Barthélemy, vicomte de Castelbajac (1776-1868), député de 1815 à 1827, pair en 1827. *(Ed.)*

des saints régnant sur des diables et qui administraient admirablement leurs départements (1).

Dans ce chassé-croisé général, j'arrachai de Corbière la belle sous-préfecture de Toulon pour mon petit ami Dufeugray.

La session fut close le 4 août et nous retournâmes à Bourneville. Ma famille ne m'avait pas quitté, car, devenu l'astre et le pivot autour duquel tournait un morceau de la Bretagne, je devais tenir mon salon, et la présence de mon cuisinier était plus nécessaire à l'État que la mienne.

Nous eûmes à la campagne une agréable succession d'amis d'été et d'automne, entre autres les jeunes Duplessis-Châtillon ; Mme Auguste de Montbreton traversant pour aller s'ensevelir dans son magnifique tombeau de Brienne ; la bonne d'Esquelbecq avec son petit-fils Richard de Béthisy, charmant adolescent qui, quatre ans après, fut un fat, et six ans après se fit tuer à Alger ; la marquise de Lâge; mon vieil ami Dorion, etc.

L'évêque d'Hermopolis (l'abbé Frayssinous) avait été créé ministre des affaires ecclésiastiques (au mois d'août). La direction générale de l'éducation publique ou présidence de l'Université y fut jointe (2). Jamais choses ne furent plus intimement et plus nécessairement liées; jamais aussi leur importance ne demanda plus impérieusement un ministère entre les mains d'un dignitaire de l'Église. J'en avais hasardé le vœu dans mon rapport sur le budget, et la commission l'avait goûté, mais rayé comme dépassant nos limites : elle avait eu raison. Villèle me devina-t-il, m'écouta-t-il, ou nous rencontrâmes-nous? Je ne sais; mais, enfin, mon vœu fut exaucé et le ministère et le ministre n'eurent qu'une voix dans le public. Le choix était un hommage éclatant rendu à un homme de grands talents, de hautes vertus, de piété profonde et de noble caractère. Était-ce en même temps un grand service rendu à la chose publique? Nous le pensions ainsi, et c'était l'opinion com-

(1) Franchet d'Esperey (1778-1853), enfermé à Sainte-Pélagie sous l'Empire (1811-1814), secrétaire d'ambassade au Congrès de Vienne, chef du personnel au ministère des postes (1816), directeur de la police (1821); Guy de Lavau, (1788-1874); conseiller à la Cour royale (1814), préfet de police (20 novembre 1821), tous deux désignés par Mathieu de Montmorency et « membres des plus ardents de la Congrégation ». (Pasquier, *Mémoires*, V, p. 420.) Voir aussi G. de Grandmaison, *la Congrégation*, p. 152-159 et 343-347. *(Ed.)*

(2) Cf. les objections de Pasquier contre la nomination de Frayssinous. *(Mémoires*, V, p. 360.) *(Ed.)*

mune, car il était naturel de le juger entier, dominant, ferme et inflexible, d'après cette figure ferme et énergique, ces sourcils militaires, ce ton haut et décidé, cette tenue altière, ces gestes saccadés, enfin, tout cet ensemble de Samuel. Pouvait-on croire que cette étoffe un peu bourrue couvrait une modestie chrétienne, une simplicité d'enfant, une douceur, disons même une faiblesse de caractère, qui le rendaient, à coup sûr, beaucoup plus agréable à Dieu et beaucoup moins profitable au monde, au monde du moins qu'il allait gouverner? car jamais ministère n'eut plus besoin de la griffe et du glaive que celui, le seul de tous, qu'on plaçait sur la brèche pour défendre contre les légions du philosophisme les ruines de l'Église et les semences de la génération. On logea ce nouveau ministère à l'hôtel de l'Université que Rollin avait habité.

Dans le même mois où l'on créa le ministère des affaires ecclésiastiques, je fus nommé conseiller d'État. Mon chemin, certes, avait été rapide, et du premier pas je m'asseyais au plus haut degré qu'a rêvé ma jeunesse. Il est vrai que je pouvais dire comme M... en montrant son front chauve à Louis XIV : « Sire, la chose presse. » J'avais cinquante-six ans; ce siège cadrait à mon caractère, à l'ensemble de ma vie et de ma conduite, à ma situation dans le monde, à ma fortune, et enfin à une considération quelque peu exagérée que le public m'accordait alors. Des articles du *Conservateur*, deux ou trois bons discours, mon rapport des finances et l'amitié de Villèle firent plus que tout cela. Le monde l'approuva, je crois; je l'approuvai de même, et nous eûmes tous deux tort; car, à ma grande surprise et contre mon attente, je ne fus qu'un fort pauvre conseiller d'État. Voilà qui est dur; mes amis ne l'ont peut-être pas cru, et mes ennemis ne l'ont peut-être pas dit; mais c'est vrai. J'avais pensé que le Conseil d'État devait non seulement juger, mais instruire et rapporter les affaires. L'office d'étudier à fond des causes importantes, de les élucider dans le silence du cabinet et d'en présenter à la cour des rapports sages et lumineux, cet office, joint à une étude approfondie de la jurisprudence administrative, me convenait tout à fait. J'en aurais peut-être tiré quelque honneur; mais il en était tout autrement. Les affaires s'instruisaient, les rapports se faisaient par des maîtres des requêtes, nos inférieurs en rang, nos supérieurs presque généralement en étude, en pratique, en science, en talent, surtout en facilité acquise de s'énoncer en

public. Ils étaient, dans notre auguste assemblée, les maires du Palais, dont les rois pouvaient être des fainéants à leur aise, écouter, dormir et juger, sauf à opiner du bonnet. Je ne dis pas qu'il n'y eût quelques exceptions dans cette assemblée trop nombreuse : Dudon y portait la facilité d'improvisation élégante, ferme, dramatique et péremptoire qu'il avait montrée à la tribune; de Blair avait la parole lucide, agréable et facile; Bellanger était un parleur habile, inépuisable et profond (1); quelques autres parlaient plus ou moins médiocrement, plus ou moins sagement; mais quel que fût, dans le petit nombre qui ouvraient la bouche, le degré du savoir ou du talent, ils ne s'exprimaient que par improvisations, et les maîtres des requêtes avaient seuls le privilège de la réflexion, de l'étude et de la plume. Or, j'ai depuis longtemps avoué que l'improvisation publique n'était ni mon goût, ni mon fait. J'en suis passablement capable dans un comité étroit où l'on expose, approfondit et discute intimement les coudes sur la table; je ne le suis nullement sur une tribune, devant trois cents auditeurs, et pas davantage dans un fauteuil, devant une table en rang d'oignon de cinquante conseillers rangés *in fiocchi* sur les quatre côtés d'une immense salle, devant le trône vide et le siège de chancelier, flanqué en serre-file de cinquante membres des requêtes et auditeurs dont les deux tiers muets savent mieux qu'eux ce dont ils parlent. Je parlais donc rarement et avec répugnance, d'autant plus que, nouvel arrivé, sans stage ni éducation spéciale, ma conscience et ma gloire étaient d'accord pour se récuser sur la foule des affaires qui nous venaient par appel des préfectures et qui, pour minimes qu'elles étaient, n'en demandaient pas moins la triture et la pratique. Un autre malheur pour moi, c'étaient les heures matinales du Conseil. Elles coïncidaient avec celles de la digestion. J'avais beau m'inonder de café et me bourrer de tabac, la séance était très souvent pour moi une lutte à mort entre mon esprit qui voulait veiller et mes yeux qui prétendaient dormir. Je me dois de dire que l'esprit ne fut, je crois, vaincu que deux ou trois fois; mais, bien souvent, ce combat le captivait trop pour qu'il pût entrer avec toutes ses forces dans la discussion. Sans être précisément une bête, je fus donc, je le répète, un fort pauvre conseiller d'État. Il ne m'a

(1) De ces trois conseillers, Dudon est le plus connu, et Beugnot *(Mémoires*, p. 459) le qualifie d'homme d'esprit, de courage et de résolution. *(Ed.)*

peut-être manqué pour être un aigle que de boire du vin de Champagne et d'avoir des séances d'une heure à 4 heures au lieu de 10 heures à une heure. L'estomac est tout l'homme.

A partir de cette époque, ma vie, déjà passablement agitée, le devint beaucoup plus encore : le mouvement croissait chez moi avec les années, et une grande partie de mon activité commença à s'exercer sur les grandes routes. Deux fois, trois fois la semaine, mes chevaux me menaient dès l'aurore à Meaux. La poste me portait de là droit au Conseil d'État. La séance finie, elle me reprenait pour me ramener à Meaux d'où mes chevaux me reconduisaient le soir à Bourneville. Cela faisait des journées de trente-deux lieues et une séance. Déjeuner, dîner, lire, étudier des rapports distribués : tout cela se faisait en voiture. J'aimais cette vie amie de mon caractère et ennemie de ma santé.

Le 16 septembre, le Roi mourut. Trois jours avant sa fin, quarante chevaux distribués en quatre ou cinq relais voituraient encore tous les jours sa masse inerte pendant quinze à vingt lieues, ventre à terre, après qu'une machine l'avait roulé de son cabinet dans son véhicule. Il eut toute sa tête jusqu'à ses derniers moments et en usa pour ne quitter la représentation royale qu'avec la vie. Quand on lui proposa les derniers sacrements : « Non, mercredi, dit-il; je ne mourrai que jeudi. » Quand il eut les yeux fermés, la famille quitta sa chambre ; la duchesse d'Angoulême, qui avait toujours passé avant son mari comme fille de Roi, se recula à la porte en lui disant : « Passez, monsieur le Dauphin (1). »

Le corps de Louis XVIII fut immédiatement ouvert et noyé dans le chlorure de chaux dont le renouvellement continuel permit à peine l'extraction des viscères et l'embaumement qui fut, dit-on, assez mal fait.

Ainsi finit ce Roi, reçu du peuple dans sa joie et donné de Dieu dans sa colère. Roi comédien, toujours drapé, toujours en scène, qui n'eut jamais de vrai que son froid et sceptique égoïsme, esprit étroit et faux sous un manteau dogmatique, orgueilleux par delà les nues, et vénérant en soi le sage qui daignait porter la couronne. Il était né pour être un bel esprit de moyenne taille, écrivant de petits vers à la suite d'Horace et de petite prose à la suite de

(1) Les rois de France et les dauphins passaient toujours devant leurs femmes, suivant la vieille étiquette. *(Ed.)*

Sterne, académiste de bon ton, maître des élégances, causant avec grâce, contant avec sel, persiflant tout, duc ou marquis philosophe du dix-huitième siècle et intronisé l'un des Quarante. Le sort (car il faut en absoudre la Providence), le sort, dans une de ces distractions dont Beaumarchais a dit :

> ... L'erreur d'un moment
> Peut rendre un siècle misérable,

le fit naître sous le dais, sur le seuil des révolutions et sur la deuxième marche d'un trône ébranlé. Les contemporains se rappellent la moisson de mépris et de haine qu'il récolta d'abord en transfuge vaniteux et poltron de la monarchie. Il révélait son règne futur, et, grâce à sa haute estime de lui-même, il vint le recueillir après vingt-quatre ans d'exil, *n'ayant rien appris et rien oublié*, comme on eût pu le dire bien plus justement de lui que des émigrés. A un peuple qui, broyé par la Convention et Bonaparte, jusqu'à la plus servile poussière, ne demandait, dans l'effusion de sa foi et l'ivresse de ses espérances, qu'à recouvrer, comme l'Angleterre après Cromwell, ses vieilles institutions purgées de quelques abus, il vint, — jouet de son amour-propre et de quelques visionnaires intrigants, — il vint jeter une Charte anglaise. Le ciel sembla vouloir le sauver de lui-même en lui suscitant comme à Charles II un parlement tout monarchique; mais, où Charles II, égoïste, faible et léger, se sauva en livrant le gouvernement à un parlement qui ne travaillait que pour lui, Louis XVIII, égoïste, glorieux et doctrinaire, se perdit en brisant un parlement qui ne venait que pour rebâtir le trône. Soufflé par un fat prolétaire, rebut de Bonaparte et valet de sa mère (1), en un jour il cassa l'instrument de son salut, enterra la monarchie sous sa Charte et tua le règne de son successeur.

Les approches de la mort étaient tellement instantes qu'en quittant Paris (nous étions, je crois, alors en vacances), j'étais convenu avec Castelbajac qu'il m'enverrait un exprès à Bourneville dès que l'événement serait accompli. Il était une heure du matin, le 17 décembre, quand une lumière vint interrompre mon premier somme, et j'entendis la voix de mon domestique qui me criait de

(1) Decazes avait été attaché, comme secrétaire des commandements, à la maison de la mère de Napoléon. *(Ed.)*

la porte : « Monsieur, ce n'est rien; c'est le roi qui est mort. » Commander les chevaux, m'habiller, partir fut l'affaire d'une demi-heure. A 9 heures, j'arrivais rue du Marché-d'Aguesseau; à 10 heures j'étais en toilette de député, et à 11, j'arrivais à Saint-Cloud où le nouveau roi, le roi de mon cœur, s'était retiré.

J'avais eu tort de ne pas préférer le costume du Conseil d'État qui était partie intégrante de la maison royale, et, à titre d'intimité, toujours admis le premier. J'aurais vu Charles X une heure plus tôt, moins en foule et à titre de devoir et non de compliment. L'habit en décida. Le nouveau roi, habillé en violet de la tête aux pieds, était fort beau, fort triste, et, suivant sa coutume, aisé, simple et gracieux. Son premier acte avait été de maintenir tous les ministres de son frère qui, à vrai dire, étaient les siens; car depuis que Mme du Cayla, la majorité de la Chambre et les infirmités avaient contraint Louis XVIII à se pencher trop tard vers ses amis disgraciés, Monsieur était devenu à peu près le maître des affaires.

Cet excellent homme, — l'antipode en tout de son frère, — en qui tout était vérité, cœur sincère, bonté innée et grâce naturelle, et à qui la chaleur et l'élévation d'âme tenaient lieu d'esprit et fournissaient de ces impromptus heureux que toute la France a retenus, cet excellent homme commença son règne par une sottise. Villèle, déchu de sa popularité par la loi avortée des rentes, crut la reconquérir par la suppression de la censure. Malgré l'opposition de Corbière qui se montra plein de bon sens et de courage, Charles X décida pour Villèle. La presse fut libre.

La chapelle ardente érigée dans les Tuileries fut d'une extrême magnificence, mais d'une très courte durée. Je vis la translation du corps à Saint-Denis. Elle fatigua Paris sans lui imprimer ni admiration ni respect par la longueur infinie d'un cortège innombrable, mais sans ordre ni dignité, où tout figurait, hors l'Église dont pas un prêtre ne parut. Ce roi philosophe s'en alla, au grand scandale de sa capitale, coucher entre ses aïeux, sans que le ciel y prît la moindre part (1).

Les obsèques à Saint-Denis eurent lieu le 25 octobre. La cérémonie de la vieille abbaye royale fut aussi magnifique que la chapelle ardente et beaucoup plus décente que la translation. Cata-

(1) Une discussion de prérogative et de droit s'était élevée entre le grand aumônier et l'archevêque. *(Ed.)*

falque. luminaire, musique, pompe du service divin et cette immense basilique toute revêtue de noir et d'argent jusqu'aux voûtes formaient un ensemble d'une admirable solennité, en même temps que la résurrection des vieilles étiquettes de la monarchie reportait l'âme aux siècles de Philippe-Auguste ou de saint Louis.

Ce fut le 28 octobre que le Conseil d'État, qui jusqu'alors siégeait à la chancellerie, prit possession de son nouveau local sur la place du vieux Louvre. Les salles étaient noblement décorées, quoique assez déparées par les mauvais tableaux que l'Académie moderne s'était empressée de barbouiller pour elle. On avait annoncé que le roi présiderait cette séance solennelle; il ne le fit pas et eut tort.

Le 4 novembre, mort de Mme de Mézy. J'ai déjà parlé de cette charmante femme dont le seul défaut était de n'avoir que la moitié d'une vie. Elle acheva de s'éteindre. Je doute que son gros mari ait complètement senti cette perte.

Elle fut suivie quatre jours après d'une autre qui nous touchait de bien plus près, celle de la comtesse de Pimodan. Elle baissait sensiblement depuis quelque temps : mon gendre et ma fille étaient alternativement à Paris pour la soigner; mais, ayant trouvé un mieux sensible, ils étaient retournés à la campagne. Le 7, j'allai la voir, et la trouvai très mal; j'écrivis sur-le-champ à Bourneville pour que Camille pût arriver le surlendemain; mais il était trop tard : elle mourut le 8. Alors, autant j'avais été pressé de faire venir mon gendre, pour recevoir le dernier soupir de sa mère qu'il adorait, autant je le fus à l'empêcher de venir pour la trouver morte. Je plante mon lourdaud de domestique dans un cabriolet et l'envoie en poste, le 8 au soir, avec ordre de courir toute la nuit pour arriver à Bourneville avant que Camille eût pu recevoir ma lettre et se mettre en route. Le voilà parti; à Meaux, l'animal s'endort, et, au lieu d'enfiler à la sortie la route de La Ferté-Milon, il se laisse rouler deux postes sur celle de Strasbourg, se réveille, retourne, trouve à May mon gendre qui courait vers Paris, n'ose lui rien dire et poursuit jusqu'à Bourneville. A cette nouvelle, Claire prend mes chevaux, puis la poste à May, et arrive à Paris quatre heures après son mari, bon et galant homme qui a besoin d'être deux dans les grandes occasions.

Dans ce temps-là, tout Paris courait à Sainte-Geneviève pour voir

la coupole à laquelle le peintre Gros venait de mettre la dernière main. On montait sans fin pour arriver jusqu'au haut du dôme; là. une petite porte vous introduisait dans un cabinet rond, voûté, percé et illuminé par la lanterne du dôme. Le parquet était un échafaud qui suspendait les spectateurs deux cents pieds au-dessus du pavé de l'église. Les parois circulaires représentaient en mesure gigantesque un abrégé de l'histoire de France où dominaient Clovis. Philippe-Auguste, saint Louis, Henri IV, Louis XIV, et enfin. dans une sorte de nuée ossianique, les figures aériennes de Louis XVI et de Marie-Antoinette, de Madame Élisabeth et du Dauphin qui. rangées en file. avaient un peu trop l'air de s'accouder sur un balcon de nuages pour regarder passer leurs ancêtres. Tout le monde était fort beau. Cet ouvrage valut à Gros, qui n'était qu'un rude peintre de batailles, le titre de baron, un rengorgement d'orgueil et une fièvre d'ambition qui, après l'avoir mené piaffant dans tous les salons de ministres, l'emporta au bout de quelque temps.

Interruption depuis le...... Et reprise le 15 mars 1843. — A cette même époque, le public était fort préoccupé des apprêts du sacre qui devait avoir lieu à Reims dans le courant du mois de mai 1825. La France n'en avait pas vu depuis quarante-neuf ans, car Louis XVIII ne s'était senti ni assez dévot, ni assez aimé, ni assez ingambe pour s'y hasarder. (Le chevalier de Modène lui avait prédit dans l'émigration qu'il serait roi et qu'il ne serait pas sacré.) Le champ était commode et beau pour innover. Les enfants de la Révolution, n'osant pas repousser un sacre, le voulaient mondain, presbytérien, philosophique, et surtout à Notre-Dame. Les royalistes pur sang ne prétendaient en ôter ni un clou, ni une épingle, et le voulaient du temps de Louis le Jeune pour le moins. Il fallait contenter tout le monde, dans un pays où tout le monde pense, parle et écrit. On n'avait plus ni comte de Champagne, ni comte de Flandre, ni ducs de Bourgogne ou d'Aquitaine, pour porter l'épée de connétable, le sceptre, la main de justice et la couronne. On en chargea les maréchaux de France, ce qui promettait une consécration soldatesque et une couronne soutenue par ceux qui l'avaient le plus vaillamment abattue ou combattue. C'était une pitoyable inconséquence, mais bariolée de plaques, de

titres, de cordons, et enluminée de ce que, depuis Alexandre jusqu'à Bonaparte, on a toujours appelé de la gloire. Elle passa. Personne n'osa être si bigot que de parler d'écrouelles et de miracles, trop heureux encore d'avoir sauvé l'huile sainte et le pauvre pigeon de Clovis. Frustrés de toutes les traces historiques, nous nous rabattions au moins sur les costumes dont l'étiquette, la forme et la couleur rappelaient de vieilles choses et réveillaient de grands souvenirs. Nous fûmes encore battus sur ce terrain : un homme se rencontra qui suffit à lui seul pour notre défaite. Cet homme, puisqu'il faut le nommer, c'était le pauvre marquis de Dreux-Brézé, grand maître des cérémonies, bonne, grande et lourde bête, qu'on avait bardé d'un cordon bleu et qui crevait d'importance (1). Or, dans ce temps, nous avions étalé sur la table ronde du petit salon de Bourneville un beau grand in-folio, qui contenait toutes les cérémonies du sacre de Louis XVI. Les dignitaires de l'Église y étaient en robes; les pairs de France étaient en robes; les conseillers d'État, les magistrats, en robes; on ne voyait partout que robes et queues; cela était fort majestueux; mais, dans chaque tableau, on remarquait un seul personnage qui n'avait ni l'une ni l'autre, et qui, troussé, court vêtu, et figurant assez bien en crispin blanc, se trémoussait, allant de l'un à l'autre et indiquant à chacun son rang et sa place. Ce personnage était le grand maître des cérémonies. Or, ce qui nous faisait rire de grand cœur à Bourneville en nous représentant dans chaque tableau le nez superbe de M. de Brézé, accoutré de cette mascarade, ne faisait pas du tout rire M. de Brézé, qui certes, dans le même temps, étudiait encore mieux que nous ces malheureux tableaux. Point de queue au grand maître! Il en séchait et prenait toute queue en horreur. Enfin, il en sortit comme le renard de la fable, et, ne pouvant avoir de queue, il la coupa à tout le monde. Le roi y consentit; la Révolution jubila. Je me souviens que le bon duc Charles de Damas, qui n'en décolérait pas, disait alors de lui : qu'il ne voulait au sacre de long que son nez et d'antique que sa noblesse.

(1) Henri-Évrard, marquis de Dreux-Brézé (1766-1829), pair de France en 1815. *(Ed.)*

CHAPITRE XXI

(1825)

La duchesse des Cars. — Le marquis de Podenas. — La « Pointe ». — Le sacre du roi. — Morts diverses. — Le général Foy.

Retour de Bourneville à Paris, toujours le plus tard possible. Ce fut, il me semble, quelques jours avant la Noël de 1824. Il me semble aussi que je devançai ma famille et revins avec Mme de Lâge qui, en arrivant, me donna à dîner avec la duchesse des Cars, sa voisine. J'avais désiré faire connaissance avec elle et je la vis quelquefois depuis. spirituelle, piquante, hardie, tranchante; pour peu qu'on eût quelque esprit, il faisait très bon à causer avec elle, car elle était fort peu indulgente. Il ne manquait pas de rapports entre ces deux voisines qui probablement se fussent beaucoup moins aimées, s'il n'y avait eu un étage, une cour et un escalier entre elles. Il y a une foule d'amitiés dont la chaleur est en raison inverse des distances ; celle de la duchesse des Cars pour sa fille et de sa fille pour elle était de cette famille, et je sais trop quels fruits elle aurait portés si l'une n'eût logé rue du Regard et l'autre rue des Saussayes; ce qui mettait plus d'une lieue entre leurs empressements que son gendre, le très petit marquis de Podenas, réchauffait, je crois, fort peu. Ce marquis, avec sa très grosse tête ovale, était, à l'accent près, le type le plus parfait du gentilhomme gascon. Il avait de l'esprit naturel, de la fougue, de l'impétuosité; son état normal était la colère ; il moussait ou bouillait pour un rien; fort bon et galant homme, au fond, mais ayant le don rare d'être à la fois original et ennuyeux. Il était riche, ambitieux et passablement avare. Quand il eut épousé Mlle de Nadaillac (sa belle-mère n'épousa que depuis le duc des Cars), jeune, fraîche et brillante, il l'emmena voir ses castels de Gascogne. On arriva tard, las et affamé, au chef-lieu où rien n'annonçait les apprêts ni même les moyens d'un souper. Au bout d'un quart d'heure, la pauvrette se prit à dire :

« Mais est-ce qu'on ne mange pas ici? — Comment, si on ne mange pas ici! reprit le mari. La preuve qu'on y mange, c'est qu'il ne reste rien. » Je l'ai beaucoup pratiqué à Rome où il vécut cinq, six ou sept ans tout seul, dans un trou de la place d'Espagne, achetant demain toutes les terres d'Italie sans avoir jamais passé contrat d'aucune; il a fini pourtant par acquérir la principauté de Cantalupo dont il s'est fait conférer le titre par le pape. Il avait la bonté de me servir quelquefois de cicerone. Le vendredi saint, selon la promesse de la veille, il me prend pour aller à la Chapelle Sixtine à une bonne lieue. Il arrive à l'heure dite; il pleuvait à verse, nous descendons, point de voiture. Je ne dis mot et nous marchons. Au bout de trois cents pas, je rencontre un fiacre, je l'arrête; nous montons : « En effet, me dit-il, je crois qu'il tombe quelques gouttes ».

Le 22 décembre 1824 Charles X avait fait pour la première fois l'ouverture des Chambres. Il y eut un grand et sincère enthousiasme. On se sentait si las de son frère, et si bien d'accord avec lui!

Nous étions fort occupés alors de marier Armand de Mackau. J'avais jeté les yeux sur la fille unique d'un de mes collègues, député de Tours, sa patrie, où il possédait quelque 60,000 livres de rentes. M. Le Tixier (c'était son nom) était, s'il m'en souvient, fort peu de chose par lui-même et pas davantage par sa femme qui était belle, spirituelle et maîtresse au logis, mais il tenait assez bonne maison, voyait bonne compagnie et il était un très bon homme, affable, affectueux, de bon ton, de bonnes manières, enraciné du côté droit et professant quelque estime pour moi. Un matin, traversant avec lui les Tuileries, je lui fis ma proposition, il y répondit et le mariage fut conclu entre la rue de Rivoli et le Pont-Royal. Le soir, la femme l'approuva; le lendemain la fille le goûta; deux jours après l'entrevue eut lieu chez moi, et trois jours après le mariage fut rompu. Le pauvre Le Tixier était désolé et sa femme, muette. Enfin, il me confessa la raison singulière que sa femme n'avait garde de dire. Elle avait trouvé Armand trop bien portant : il était grand et fort, et son amour de mère avait frémi... Tout fut rompu. On chercha à la pauvre petite qui était saine et robuste un mari plus aérien qui ne l'a pas empêchée de mourir au bout de quelques années de mariage. Ce fut un M. d'Epinay qu'il ne

faut pas s'aviser de confondre avec M. d'Epinay Saint-Luc qui a épousé Esther de Cossé.

Mon discours de la session précédente sur les finances avait porté fruit. J'avais la faveur de la Chambre où ce n'était pas encore un tort de soutenir le ministère et d'être ami de Villèle. Je fus nommé membre de la commission du budget qui était toujours double des autres (vingt-quatre membres ou deux par bureau). Elle me nomma secrétaire, ce qui était me nommer rapporteur; mais il n'en fut pas ainsi, et le scrutin venu, je manquai le rapport d'une voix. Il fut adjugé au bonhomme Carrelet de Loisy, le plus honnête gentilhomme et la plus lourde bête de Bourgogne qui, ne sachant passablement que ses quatre règles, me chargea, à peu de chose près, de faire son travail (1). Je le fis assez volontiers par amitié pour lui, mais je n'étais pas médiocrement blessé de me voir traiter en Bourrienne. La raison de ces gens qui, en me refusant, m'accablaient de protestations, de regrets et d'estime était : que *j'étais devenu conseiller d'Etat,* et cette raison disait à elle seule le foyer d'intrigues qui commençait à travailler une partie de la Chambre et à y soulever la *pointe* imperceptible encore que nous devions voir éclore, grandir, renverser un ministère et mettre le trône sur la pente où il a depuis roulé jusqu'à sa chute. Il y avait des instincts libéraux dans beaucoup de ces âmes royalistes. Il y avait de l'envie ambitieuse dans quelques-uns de ceux que nous avions entendu crier deux ans auparavant *Villèle et Corbière, Villèle for ever*; ce cri signifiait *: moi tout à côté ou moi tout de suite après.*

Je ne puis me rappeler sans rire un certain dîner que la bonne d'Esquelbecq nous donna à l'époque où Louis XVIII glissa par force dans un ministère monarchique. Nous étions là, y compris son gendre le franc et brave Béthisy (2), une douzaine de conspirateurs de la veille qui triomphions le lendemain le verre à la main, et il fallait y voir l'air équivoque de La Bourdonnaye et la voix de *de profundis* dont il criait *Alleluia!* Ces nouveaux conjurés étaient d'abord seize ou dix-sept qui se pelotonnaient à la *pointe* de la

(1) Auguste-Bernard Carrelet de Loisy (1764-1838) était député de Saône-et-Loire. *(Ed.)*

(2) Béthisy avait, en effet, épousé en 1806 Adèle-Marie-Emmanuelle de Guernonval d'Esquelbecq. *(Ed.)*

droite du côté de l'entrée; de là, leur nom de guerre, et comme notre cri de bataille avait été *royalistes plus que le roi*, le leur, quand le roi fut royaliste, c'était *royalistes plus que les ministres*. Ils devinrent ainsi les instruments, parfois même les échos de la gauche qui voulait renverser ministère et couronne. Certes, ces ministres n'étaient pas assez monarchiques; inférieurs à leur vocation, ils avaient les meilleures théories dans la tête, les plus droits sentiments dans le cœur, mais aucun, la force de conception et de fermeté d'exécution qu'exigeait un tel temps et qu'eût secondée une telle Chambre, mais, tels qu'ils étaient, demandés, élevés par nous, il fallait les seconder et les soutenir, quereller contre eux en tête à tête (combien de fois l'ai-je fait!) et voter pour eux en public. Le rejet du remboursement des rentes qui abaissa Villèle de cent pieds, la suppression de la censure qui le mit plus bas encore, firent pulluler la *pointe;* elle commençait à devenir un tiers parti, opposition selon l'occasion, et qui, trop mince pour peser par elle-même, trouva bientôt, et accepta par degrés des alliés dévoués dans les hommes de la gauche dont elle se fit des chiffres et qui se firent ses maîtres. Que dire de plus? L'objet unique de l'aversion de Charles X qui ne haïssait personne, le bilieux, l'envieux, le plat et lourd La Bourdonnaye, devint plus tard ministre pendant trois mois. Sa nullité radicale, absolue, ne put le porter plus loin, et il tomba de cette hauteur dans sa campagne d'Anjou pour y mourrir avec la satisfaction, car je ne sais si ce fut le remords, de voir la France conquise par les Vandales, dont son nom avait pavé la route (1).

De cette troupe, était mon vieil ami Vindé, mais en amateur et dans la Chambre des pairs, car Louis XVIII n'avait eu garde d'y omettre un si chaud patriote de 89. Depuis qu'il m'avait vu plus royaliste que le roi d'Hartwell, et surtout qu'il s'était épris pour Decazes de toute la tendresse qu'il avait eue jadis pour moi, il s'était ouvert entre nous une mer de glace qui allait se congelant depuis quelques années, quand il vint la rompre un matin par les protestations de la plus chaude amitié. Il s'agissait d'obtenir, pour

(1) La Bourdonnaye se retira lorsque Polignac voulut être président du conseil en disant qu'il aimait à tenir les cartes quand il jouait sa tête; mais il n'avait rien fait durant son ministère, et il prouva seulement, selon le mot spirituel de Polignac, qu'un hardi chef d'avant-postes peut quelquefois n'être pas propre à la défense d'une ville assiégée. *(Ed.)*

son petits-fils, le jeune Terray, la place de substitut à la cour royale de Paris. Je la demandai et l'obtins. Cela fait, son amitié se rendormit et nous ne nous revîmes qu'à la Chambre des pairs où il ne m'ôtait même pas son chapeau. Depuis ma retraite, j'ai reçu de lui une ou deux lettres qui nous rajeunissaient de quarante ans. Le pauvre homme vient de finir à quatre-vingt-huit ans, laissant une fortune de dix millions.

Le 19 mars, je fis, à ce qu'on dit alors, un bon discours sur l'amortissement et le 6 mai, un autre sur le budget de 1826.

Le 26 avril, Armand de Mackau partit à la tête de l'expédition de Saint-Domingue. Son succès fut prompt et brillant et son résultat nul. Il obtint les 150 millions d'indemnités qu'il venait exiger pour les anciens colons; ils furent promis, distribués, partagés, et point payés. Au retour. il fut fait contre-amiral. Les émigrés furent plus heureux. C'est à cette époque que passa la fameuse loi qui leur donnait un milliard d'indemnité. Ce fut un des miracles du ministère de Villèle qui en même temps diminuait les impôts. Ce milliard fut payé et promptement, en rentes, sans que leur cours baissât d'un denier; c'était donner de l'argent comptant. Je fis partie avec Lally-Tollendal et d'Herbouville de la commission chargée de le distribuer; tout le monde fut enrichi; personne ne fut content.

L'époque du sacre approchait, les Chambres furent closes le 21 mai et le même jour on tira au sort dans la nôtre la députation qui devait se rendre à Reims; j'en fis partie.

Il m'arriva à cette occasion un petit malheur que je pressentais. Le roi m'envoya la Légion d'honneur. J'avais une indicible répugnance pour un ordre de la fabrique de Bonaparte; mais il fallut me résigner, être armé, reçu, prêter un serment et depuis, je n'ai jamais quitté cette tache rouge sanctifiée pour moi par la main dont je l'avais reçue et le serment que je lui avais fait.

Le sacre devait avoir lieu le 29 mai; nous retournâmes le 15 à Bourneville qui est à moitié chemin de Reims. Depuis un mois, les dames de Paris remuaient ciel et terre pour avoir une place dans la cathédrale et un lit dans la ville. Le grand maître Brézé faisait fort le renchéri pour les unes et les Champenois pour les autres. Tant demanda l'un de titres, et les autres d'argent, que le jour venu, la cathédrale ne fut pas pleine et la ville offrait des

chambres au rabais. Ma fille avait en désespoir de cause accepté un logement au château de Sillery, ce dont elle se repentit bien après. Ma femme voulut rester à Bourneville. Quant à mon fils, il était encore à Saumur. Le Roi devait loger à l'archevêché dont en un coup de baguette on changea les ruines en un séjour de fête. Chaque ministre eut dans la ville un bel hôtel, une spacieuse salle à manger surtout, car il fallait que Reims fût une table ouverte. L'archevêque en avait une, le premier maître d'hôtel en avait une, la ville et son maire, notre ami et collègue Brimont. en avaient deux, etc. L'illustre Véry et le célèbre Tortoni osèrent venir avec leurs suprêmes et leurs sorbets. Je ne sais s'ils s'en trouvèrent bien, car on avait assez à faire de se défendre des cartes et des indigestions. Quant aux logements, pairs, députés, conseillers d'État, maison du Roi, chacun avait le sien marqué d'avance. Les troupes campaient à la porte de la ville : il eût été de meilleur goût de n'en point avoir.

Le 25 mai, nous partîmes de Bourneville, mon gendre, ma fille et moi, pour aller coucher, moi à Reims, eux à Sillery. Les postes étaient servies à merveille. Le directeur général, mon excellent ami Vaulchier, avait fait affluer chevaux et postillons de 25 lieues à la ronde. C'était un spectacle curieux de les voir à chaque poste rangés par attelages le long de la route comme des remontes de cavalerie prêtes à passer la revue. Personne n'attendait cinq minutes, quoique la grande route ressemblât assez à la rue Saint-Honoré. J'allai prendre terre dans la rue Cérès, chez un brave citoyen de Reims, propriétaire de vignobles, un peu patriote, je crois, et qui sentait encore le hareng, mais du reste le meilleur homme du monde, plein d'attentions pour moi, et d'un dévouement tout neuf et tout chaud pour la famille royale. Nous eûmes deux jours pour reconnaître tout Paris dans Reims, faire et recevoir des visites, etc. Pour moi. en particulier, j'eus un grand plaisir à me retrouver dans cette noble vieille ville que je n'avais pas revue depuis les années où j'étudiais Justinien et *Paméla*. Pas une borne qui ne fût de ma connaissance, et j'avais des sensibilités pour chaque ruelle, pour chaque maison, pour chaque boutique même dont quelques-unes m'avaient été autrefois bien chères.

Le Roi fit son entrée le 28 mai. La belle, longue et large rue de Vesle prêtait fort à la magnificence. La troupe sous les armes, les

rues sablées, les maisons tapissées, tout Paris aux fenêtres et tout Reims aux toits, tout cela était fort beau. Le cortège seul ne l'était pas assez; on y voyait plus de sabres que de plumes et le Roi avait trop l'air de venir se faire sacrer par droit de conquête. Bonaparte, qui n'avait rien qu'à ce titre, a fait perdre à la France la tradition des fêtes joyeuses et des pompes galantes. Les gens qui n'ont rien vu d'autrefois trouvèrent la voiture du sacre fort belle; elle était misérable, si on la compare à ces monuments de sculpture qui nous étaient restés des pompes de Louis XIV; les meilleurs artistes de Paris y avaient épuisé leur savoir pour ne produire qu'une mesquinerie dorée.

La veille, il s'en était fallu de bien peu que cette entrée ne fût tragiquement dérangée. A la sortie de Fismes, une batterie de canons qui devait saluer le passage du Roi avait tellement effrayé ses chevaux qu'ils avaient pris le mors aux dents. Les postillons parvinrent à grand'peine à les maintenir sur la route; mais ceux d'une voiture qui les précédait à cinq cents pas, voyant celle du Roi se précipiter bride abattue, firent vivement un mouvement de côté pour éviter sa rencontre, et ce mouvement fit rouler la leur sur une pente voisine. Ceux qu'elle contenait furent assez grièvement blessés. Le duc Étienne de Damas et le général Curial furent transportés à Fismes où nous les allâmes voir à notre retour; le troisième fut le pauvre Arthur de Cossé, le premier maître d'hôtel et personnage de grande importance au sacre, qui eut la mâchoire fort endommagée; mais il poursuivit sa route et fit sa charge en mentonnière de taffetas noir.

Pour le sacre, vous vous figurez peut-être d'ici les corps qui devaient y représenter, pairs, députés, conseillers d'État, magistrats, chacun s'avançant processionnellement de leurs salles respectives jusqu'aux portes de l'église, précédés de leurs huissiers et gardes, reçus là par les maîtres des cérémonies et conduits par eux à leurs places. Cela se pratiquait ainsi autrefois. Aujourd'hui, rien de tout cela. Imaginez une petite maison de chanoine, séparée par une petite rue d'une petite porte dérobée de la cathédrale. Tel était le rendez-vous universel; telles étaient les coulisses du théâtre où chaque acteur se rendait plus ou moins crotté, car il pleuvait beaucoup. Les voitures étaient interdites pour épargner le bon peuple amoncelé partout et la petite rue ne pouvait leur donner

passage. Voilà le vestibule auguste d'où toutes les puissances de l'empire de Charlemagne, après y avoir été une heure encaquées pêle-mêle, sortirent pêle-mêle au signal donné pour se glisser par la chatière que j'ai déjà dite dans la cathédrale. Toutefois, lorsque la toile se leva, le spectacle fut très beau. Mais ma mémoire n'a gardé que la figure du Roi, que sa démarche vive, aisée, désinvolte, noble et gracieuse, rappelant Henri IV comme son esprit et son caractère. Plus vieux que moi de douze ans, il semblait en avoir trente. Je n'ai pu oublier non plus ces orages de *Vive le roi!* qu'on entendait comme un roulement de tonnerre partir des rues, pénétrer dans la nef, grossir et remplir électriquement toute l'église. Enfin, si je vois devant moi la basse figure du juif Rothschild, piaffant dans une tribune en uniforme rouge, je vois à côté de moi ce coquin de Méchin, mon honorable collègue, qui devenait fontaine de joie et de tendresse!

Le lendemain matin, il y eut grande réception à l'archevêché. Nous y fûmes. Le Roi, qui m'avait quelquefois plaisanté sur le malheur que j'ai d'être difficile en beaucoup de choses, me dit quand je le saluai : « Frénilly, cela était-il bien? Êtes-vous content? — Sire, lui répondis-je avec quelque bonheur, j'espère que Votre Majesté m'a fait pleurer hier pour la dernière fois de ma vie. »

Le roi fit le même jour vingt et un cordons bleus. J'assistai, en expiation des plaisirs de la veille, à cette longue, ennuyeuse et peu honorable cérémonie qui fit descendre le Saint-Esprit sur bien des poitrines qui ne l'avaient guère mérité, et sur bien d'autres où le cœur avait battu et battait encore pour d'autres que les descendants de saint Louis. Je mets dans les premières Villèle, Corbière, Ravez notre président et Brézé, et dans les secondes Soult, Mortier, etc. Personne ne critiqua Maillé, Fitz-James, Polignac et La Suze.

Deux jours de fête suivirent. Celle du camp fut charmante. Les soldats avaient fait des jardins devant leurs tentes. De loin en loin, des salles de danse et des salles de festin; partout des festons de verdure et des guirlandes de fleurs; enfin, force musique militaire, force tonneaux défoncés, beaucoup de joie, de bruit et d'enthousiasme.

Une autre fête eut lieu sur la promade de Reims. On avait transformé son cirque en une foire dont les boutiques étalaient

tous les trésors de la Champagne. Mais quels trésors! Pains d'épice, poires de Rousselet, fromage de cochon, petits pâtés, petits pains, toutes les gloires de Reims y éclataient. L'école d'industrie de Châlons-sur-Marne remplissait le reste d'œuvres d'ébénisterie et de serrurerie qui prouvaient mieux que tout ce qui en fut dit et écrit lors de sa création, qu'une telle institution n'était bonne qu'à gâter le goût et à multiplier la médiocrité.

Le 6 juin, le Roi fit sa rentrée dans Paris. Elle fut, comme celle de Reims, militaire et mesquine, la joie publique modérée, les illuminations pauvres, le feu d'artifice passable. Chaque ministre donna sa fête, la ville donna la sienne. Tout cela fut fort magnifique, dit-on; car, pour moi, depuis que j'étais invité partout, je ne mettais plus le pied nulle part.

Je perdis dans le même mois mon cousin Germain de Thésigny qui mourut, comme j'ai dit, dans un galetas avec douze cent mille francs dans sa poche. Le dieu des aveugles lui avait donné, par un miracle spécial, deux domestiques d'une fidélité à toute épreuve. Rien ne fut perdu que ce qu'il fallait donner à Mlle Desmares, charmante comédienne qu'il avait épousée jadis et qui produisait un prétendu fils de lui. Cette honnête personne fit payer cent mille écus son silence et notre aversion pour un si vil procès. Le reste fut partagé; la moitié alla à M. de Silvy. J'eus une centaine de mille francs pour ma part.

Le 12 juin enleva à notre société l'aimable et charmante Mme de Durfort dont nous venons maintenant de perdre l'aimable et charmante fille Rosine, comtesse Auguste de Juigné.

Le 27, Ludovic de Rosambo, l'unique fils de mon excellent ami, fit, et de l'aveu, hélas! de ses parents, le plus sot mariage dont il fût possible de s'aviser. Jeune, remarquablement beau, excellent sujet, et destiné à une belle fortune, il fut marié par la duchesse de Berry à la fille point jolie et éminemment médiocre de son écuyer, ce ménechme de don Quichotte, ce Mesnard long, maigre et nul, point riche, car elle eut pour dot une place de dame chez Madame. Tout cela charma notre pauvre amie Henriette de Rosámbo, la meilleure des mères, la meilleure des femmes, et la personne la plus raisonnable, sauf un grain de vanité qui tournait quelquefois sa bonne tête. La duchesse s'empara de ce faible, la cajola, la combla et lui fit faire cette sottise qu'elle a sûrement pleurée depuis.

J'oubliais de dire que dans ce mois notre cher comte Charles de Damas fut fait duc. Il était déjà premier gentilhomme de la Chambre. J'ai quelque peine à dire qu'il en prit un moment une légère dose d'importance; mais cela ne dura pas. Quant à sa femme, elle était trop haute pour qu'un titre la grandît d'une ligne.

Le marquis de Clermont-Tonnerre, devenu de ministre de la marine ministre de la guerre et aussi versé dans une partie que dans l'autre, mais à cela près le meilleur des hommes, me fit à cette époque et à mon insu la faveur de placer mon fils avec tous les meilleurs noms de France, dans un régiment de carabiniers que le Roi venait de former pour en faire l'élite de l'armée, composition bien entendue en 1815, hasardée en 1825 et qu'il gâta par une tache philosophique (c'était son côté faible) qui fut de donner pour chef à une jeune et riche noblesse une vieille culotte de peau, excellent officier de cavalerie, mais sans bien, nom, alliances, ni position sociale quelconque, le colonel Gusler, parvenu sous la Révolution et Bonaparte et qui devint et devait devenir l'ennemi nécessaire de tout un corps d'officiers au-dessus desquels il n'avait que son brevet. On en vit la preuve cinq ans après (1).

Je me souviens que c'est aussi dans le mois de juin qu'on posa dans le calvaire de Savenay mon petit monument vendéen à la mémoires des nobles victimes de cette bataille. Il portait pour inscription : *Deo, regi, vita, morte fideles.* Cette érection était faite aux frais des cinq députés de la Loire-Inférieure, mais Révelière promit son argent et ne donna que son nom. Foucault ne donna ni l'un ni l'autre. Quand l'aîné des Villeneuve remplaça Vérigny dans la préfecture de Nantes (Vérigny venait d'être appelé au conseil d'État; j'eus la douleur de le perdre au mois d'octobre suivant), il nous demanda comme une grâce de lui être substitué; cela était de fort bon goût.

Bourneville fut assez fréquenté dans l'automne. Nous y eûmes entre autres la bonne d'Esquelbecq, Mme Auguste de Montbreton, Dorion, Becquey et La Bouillerie, tous deux mes collègues, mes amis, tous deux perles d'honneur, de loyauté et de dévouement. Il faut en convenir, le Roi en avait beaucoup de tels à son service.

(1) Pierre-Georges Gusler devint (11 octobre 1832) maréchal de camp. *(Ed.)*

Béthisy était alors gouverneur des Tuileries; combien d'autres je pourrais nommer purs et loyaux comme leur maître, pleins comme lui de bon sens et de nobles intentions, mais comme lui sans griffes ni défenses! Il n'y en avait que dans le petit enfer qui entourait et empoisonnait le Dauphin.

Au mois de septembre, Olivier quitta Saumur pour aller à Pont-à-Mousson prendre possession de son nouvel uniforme de carabinier. Il vint, chemin faisant, passer quinze jours à Bourneville avec son inséparable Stephen de Nansouty, bon et aimable jeune homme, doué des formes de son père avec moins d'esprit que sa mère et pas plus de caractère que toute sa famille. Il a depuis épousé un lingot de l'Hindoustan, Mlle Perron, je crois, dont le père, brave cordonnier d'Angers, avait fait une fortune de nabab dans les Indes.

Cet automne raya de la scène du monde un des hommes les plus vertueux qui l'honorassent et un des plus effrontés coquins qui la salissent. Le premier fut le duc Mathieu de Montmorency, gouverneurs du duc de Bordeaux. Le second, je l'ai presque nommé, fut le général Foy. Petit capitan sous Bonaparte qui n'aimait pas les espèces, général, chevalier de Saint-Louis, grand-croix, tout ce que vous voudrez sous Louis XVIII, leur patron par excellence, traître à Nantes, conspirateur à Paris, comédien partout, il ne lui avait manqué que la pairie. De l'esprit, beaucoup — qui n'en a pas? — un peu de talent, de l'impudence, six pieds par-dessus sa tête de perruquier qui n'était qu'à cinq pieds de terre. La république des conspirateurs lui fit un temple au Père-Lachaise, une édition de ses œuvres et une gloire à frais communs, sans parler de magnifiques obsèques populacières dans lesquelles on vit briller la livrée d'Orléans.

Nous revînmes à Paris le 18 novembre; mon ermitage de 8,000 francs de loyer avait le bouquet sur l'oreille et était devenu fort agréable.

CHAPITRE XXII

(1826)

Vaublanc. — Le marquis de Rivière. — Dégrèvement. — Règlement de l'indemnité de Saint-Domingue. — Le jubilé de Sainte-Geneviève. — Les jésuites. — Mariages. — Les docteurs Moreau et Kappeler.

La session s'ouvrit le 31 janvier. Je fus de la commission de l'adresse. Je branlais au manche, mais j'étais encore sur mes pieds. La rédaction, qui le plus souvent se faisait en chœur, fut cette fois confiée à moi et à Vaublanc dont je ne veux rien dire, car j'ai déjà dépeint cette âme forte, ce cœur chaud et élevé conduits par un caractère trop franc et trop impétueux. Il avait encore un malheur de commun avec moi; c'était d'être poète. Il me lut *la Chute de Constantinople* (1) et il fallait que je l'aimasse beaucoup pour le lui pardonner.

Le duc de Rivière, autre âme de cette trempe, remplaça le duc de Montmorency dans la charge de gouverneur du duc de Bordeaux. Le choix fut goûté comme l'avait été le premier. M. de Rivière n'était pas, il est vrai, de l'étoffe qui mène à ces hautes places. Il avait de plus le malheur d'avoir une femme assez ridicule et une belle-mère, Mme de la Ferté-Mun, qui l'était plus encore. Mais il avait donné de si beaux gages, il était un si noble et si constant martyr, il était d'ailleurs d'un cœur, d'une figure, d'un caractère si ouverts, si francs et si chevaleresques que tout le monde l'aimait (2). Sa mort suivit de trop près et dans des circonstances suspectes. Ambassadeur à Constantinople, il avait vu de près les

(1) Ou plutôt *le Dernier des Césars ou la Chute de l'Empire romain*, poème en douze chants que Vaublanc publia en 1836. *(Ed.)*

(2) Cf. sur le choix de Rivière un passage intéressant des *Mémoires* de la duchesse de Gontaut, p. 271-272. Charles-François de Rivière, né en 1763, lieutenant général, pair en 1815, créé duc le 30 mai 1825, nommé gouverneur du duc de Bordeaux le 10 avril 1826, devait mourir à Paris le 21 avril 1828. Mme Vigée Le Brun *(Souvenirs*, II, p. 323-328) lui a consacré un de ses « tableaux à la plume ». *(Ed.)*

Grecs dont la cause faisait grand bruit. A Paris on les haïssait ou les aimait selon qu'on était royaliste ou jacobin. Pour lui, il les détestait cordialement et je me souviens qu'à son retour, comme je dînais avec lui chez Mme de La Trémoïlle et montrais quelque pitié pour le patriarche que Mahmoud avait fait étrangler, « Oui, me dit-il. il a été pendu et *bien* pendu !

Le 6 mars, nous perdîmes une solide et sincère amie dans la personne de Mme de Rosambo. Sa mort fut un coup de foudre pour son ange de mari qui ne vivait que pour et par elle et à qui elle laissait deux filles à marier.

Ce fut dans cette session que Villèle, qui venait de donner un milliard aux émigrés, dégreva l'impot foncier de 72 millions. Dans d'autres temps, la moitié d'un tel dégrèvement aurait fait dresser des statues à Colbert, des autels à Necker. Celui-ci passa presque inaperçu, tant la nation était devenue indifférente au bien comme au mal, tant toute inspiration généreuse était morte, tant les Jacobins et leurs journaux étaient des harpies habiles à tout infecter. L'occasion de ce dégrèvement fut celle d'une de mes meilleures querelles avec Villèle. « Gardez une poire pour la soif, lui disais-je, thésaurisez, songez aux années de guerre dont le début vous demandera cent millions, aux années de disette où Odessa vous en emportera trente : jetez-leur 40 millions au lieu de 72, et gardez le reste. — Point d'affaires, me répondit-il, commençons par rendre et dégrever; s'il vient guerre ou disette, nous redemanderons ce que nous aurons donné. — Hé bien, répliquai-je, votre confiance vous fait beaucoup trop d'honneur, et vous fera très peu de profit, car vous n'aurez pas un remerciement pour l'écu que vous donnerez, et vous aurez cent malédictions pour celui que vous reprendrez. » Une chose pourtant lui fit un peu plus d'impression. « Hé bien, lui dis-je, faites-nous donc au moins de ce don de 72 millions une révolution monarchique, accordez-en 55 au dégrèvement de l'impôt foncier et 17 à celui du commerce. — Comment l'entendez-vous? — J'entends que le commerce paye 17 millions de patentes et que par la plus absurde des interprétations de la Charte, la même somme d'impôts qui donne au propriétaire d'immeubles le droit d'élire et d'être élu, confère le même droit au marchand de viande, de couvertures et de chapeaux; que de là vient l'irruption dans notre Chambre,

l'influence dans nos lois, nos majorités et notre administration, de la matière mobilière et mobile, égoïste, intéressée, libérale surtout, sans autre patrie que ses magasins et sans attachement que ses boutiques. Rayez l'impôt des patentes; que le budget le passe purement sous silence. La Chambre n'a ni le droit, ni l'envie de de vous demander un impôt; tout le commerce de France, à quelques brouillons près, fera des feux de joie et le voilà pour jamais forclos des élections. » Je crois encore aujourd'hui que jamais opération n'aurait été plus saine, plus grandement habile et politique plus urgente et en même temps plus facile et plus opportune que celle-là. Villèle réfléchit; mais le dé était jeté et son entêtement insurmontable.

Je crois avoir un peu anticipé, car au commencement de mars, la Chambre était grosse d'une importante question d'État. Il s'agissait d'une loi que le ministère avait présentée pour régler l'indemnité imposée à Saint-Domingue. C'était une pure affaire de finances où il n'y avait pas de l'eau à boire. Mais la *pointe* en tira épisodiquement une riche source de chicanes qui grossit jusqu'à devenir affaire d'État de premier ordre. Le roi avait reconnu Saint-Domingue qui, en devenant une république indépendante, consentait à payer 150 millions aux colons dépossédés depuis trente-cinq ans et à réduire de moitié ses droits de douane pour notre commerce. L'épisode devint le principal; l'abandon du territoire fut la question sur laquelle on batailla. Adopter la loi, c'était reconnaître ce droit à la couronne. La rejeter, c'était le lui dénier. La *pointe* se précipita sur cette porte imprudemment ouverte, la Bourdonnaye s'y campa sur la brèche en tribun ignorant et grossier, ses garçons l'y suivirent, la droite faiblit et la gauche resta neutre, partagée entre ses sentiments qui adoptaient l'affranchissement des nègres et sa politique qui regimbait contre un droit de la couronne. La discussion durait depuis trois jours; il était tard; la Chambre était pleine, mais fatiguée, et l'heure des dîners allait sonner, quand mon tour vint de parler. Il faut avoir fait ce chien de métier pour savoir combien ces accessoires le rendent détestable et combien de chances Cicéron aurait en pareil cas pour endormir ou vider son auditoire. Je fis de mon mieux pour faire remettre la question au lendemain. On décida que je parlerais et je parlai en enrageant. J'eus seulement la consolation de voir qu'à mes pre-

mières paroles, la Chambre se remplit et les groupes affluèrent sous la tribune, petit privilège encourageant et flatteur dont cinq ou six d'entre nous étaient seuls en possession. Au bout de cinq minutes l'appétit se tut, l'heure fut oubliée, l'attention se réveilla, et au bout de dix, je me sentis porté par l'approbation, et quand je finis, la moitié de la Chambre et tous les ministres (à deux près), entouraient la tribune pour me féliciter. J'entendis même des députés de la gauche me crier : « Bien, très bien ! Voilà les vrais principes ! » Bonnes gens ! je parlais contre eux, mais ils étaient nègres et n'y voyaient que du noir : ils auraient donné au Roi le droit d'aliéner Paris pour avoir le plaisir de faire une République. Le fait est que, possédant assez bien la matière, je composai un solide et concluant discours. On l'appela le *discours de la session* et le soir, au jeu des Tuileries, le Roi me dit : « C'est vous qui avez fait la loi. »

Elle ne l'était pas encore cependant. La liste des parleurs était loin d'être épuisée, et la question se traîna dans les ornières jusqu'au 20 mars où je l'achevai en répondant à tout ce qui s'était resassé depuis huit jours. Le pesant La Bourdonnaye m'avait accablé d'injures au lieu de raisons. Ce sanglier dressé sur sa *pointe* était petit à petit arrivé jusqu'à me détester : 1° mon nom nuisait au sien; 2° je soutenais un ministère qu'il voulait abattre; 3° lui et ses garçons me tenaient pour transfuge, car mon indépendance et mes disputes avec Villèle leur avaient fermement persuadué qu'ils m'enrôleraient. Les séductions n'y avaient pas été épargnées et leur émissaire avait été ce chat de Bouville, patelin émérite qui vivotait encore avec assez de grâce et d'adresse sur sa vieille réputation de l'Assemblée constituante.

Ma mémoire a déplacé l'époque précise du jubilé qui eut lieu cette année. Mais elle me rappelle très bien que je le fis à pied par un froid horrible. Je suivis de Notre-Dame à Sainte-Geneviève la procession du roi, qui, vêtu comme on l'est à vingt ans, me plaisanta d'avoir endossé une redingote. En passant devant les écoles de droit, en face de Sainte-Geneviève, quelques enfants de cette jeunesse pensante crièrent : « Point de Jésuites ! » Les Jésuites étaient alors le cheval de bataille des Jacobins. Ils raisonnaient fort juste et il y avait pour eux péril en la demeure à les abattre, car Charles X faisait ce qu'aurait dû faire dix ans plus tôt

son philosophe de frère : il multipliait avec un grand sens ces écoles où l'on élevait une génération monarchique et religieuse. Ne reconnaissons-nous pas aujourd'hui encore l'éducation des Jésuites partout où nous voyons des enfants soumis, des fils respectueux, des jeunes hommes qui daignent encore aimer Dieu, leurs devoirs et la monarchie? Mais dans Paris même, cette question était une pomme de discorde jetée dans nos rangs par les libéraux et qui divisait les meilleurs royalistes. On assurait dans le peuple que le Roi s'était fait prêtre, et on faisait circuler des pièces de cinq francs où son effigie était coiffé d'un bonnet de jésuite.

L'État, sous une apparence de santé, commençait donc à montrer des symptômes de consomption. Le lendemain de mon premier discours de Saint-Domingue, étant à la Chambre, sur mon banc de gauche, en face de celui des ministres, un huissier m'apporta un billet cacheté de Villèle, qui disait à peu près, car j'ai le regret de l'avoir perdu : « Je n'ai pas besoin de vous dire que j'ai admiré plus que tout autre votre discours d'hier. Vous pénétrez parfaitement les misérables raisons politiques qui m'ont empêché de vous le dire publiquement comme les autres. » Ainsi, le président du Conseil, dans cette Chambre septennale, d'abord si unanimement royaliste, se cachait de ses amis de peur que son suffrage ne nuisît à leur crédit. La *pointe* montait.

Il n'y avait plus en France qu'une institution immobile, impérissable, c'était la comédie du Marais. Elle avait pourtant subi cette année une de ces variations dont les vieilles institutions doivent toujours se défier; elle avait substitué le mois de juillet au mois de septembre. Je crois que de l'ancienne troupe, il n'y figurait encore que l'invariable Mme Molé, Tourolle et Mme de Chastellux.

Le fils aîné de cette dernière, Léonce de Vogüé, l'inséparable d'Olivier, allait bientôt épouser Mlle de Machault, petite-fille de l'ancien ministre, joli diamant mal monté, mais d'une grande valeur numérique et intrinsèque, dont les parents longtemps oubliés dans une obscurité profonde surgissaient alors avec une grande fortune. Notre habile et solide amie avait la première flairé, dépisté, tiré ce gibier, et l'éclat de sa famille avait rendu cette chasse heureuse. En attendant que l'affaire fût cuite à point, Léonce était allé comme gentihomme d'ambassade assister au couronnement

de l'empereur Nicolas avec le maréchal Marmont à qui Charles X avait donné pour honorer la France dans cette occasion d'éclat un ou deux millions dont il n'a ni compté ni profité (1). Le mariage de Léonce eut lieu le 25 octobre.

Armand de Mackau venait d'être nommé membre du Conseil de l'amirauté, et au mois de novembre suivant, il devait partir pour aller faire l'inspection générale des ports de l'Océan et de la Méditerranée. Il avait fait bien du chemin en huit ans! Le 3 août, nous allâmes ensemble à Saint-Cloud faire au Roi la plus sotte visite du monde et j'aurais donné beaucoup pour en être dispensé. Il s'agissait de porter à sa signature le contrat de mariage de mon pauvre cousin de Chazet, oncle d'Armand, qui, à cinquante-deux ans, s'avisait d'épouser une Mme d'Arthenay, veuve flanquée de deux filles à marier et, je crois, sans nulle autre fortune. Pour lui, de zéro qui lui était resté des 300,000 livres de rentes de son père, il était remonté par des protections d'antichambre à 40,000 livres de revenus qu'il méritait, s'il suffisait d'être aristocrate du temps des croisades et ardemment dévoué à la Restauration, mais qu'il eût mieux fait de continuer à manger tout seul. J'assistai comme témoin à son mariage et à un horrible dîner qu'il avait copié de la satire de Boileau, bien que nous fussions à demi brouillés parce que je n'avais pu lui procurer une recette générale. Il faut dire qu'à cette époque les cousins ou les neveux me pleuvaient des nues ou me sortaient de dessous terre : s'il me fût échu un ministère, cela devenait une armée, tant on s'empressait à « dévorer mon règne d'un moment ». Ma chère Flore de Romeuf, qui m'était restée une sœur, m'avait mis trois fils sur les bras, bons petits sujets, grands et jolis garçons que je poussais assez bien dans les finances et la magistrature.

Nous avions perdu au mois de juillet notre médecin, l'ex-jacobin Moreau que nous aimions beaucoup parce que, avec des manières fort aimables, de l'esprit et du sel dans la conversation, il était attentif et guérissait en amusant. J'éprouvai à son sujet un petit

(1) Marmont, dit Sainte-Beuve (*Causeries du lundi*, IV, p. 37), « laissa dans cette ambassade des souvenirs qui n'ont pas seulement ébloui les yeux, mais qui lui ont conquis une estime durable pour ses qualités personnelles.» Cf. le livre XXIII des *Mémoires* du maréchal; il raconte que des fonds considérables furent mis à sa disposition et qu'il emmena quinze gentilshommes d'ambassade. *(Ed.)*

échec que je méritais et qui fit honneur à Franchet. Il s'agissait d'une chaire à l'École de médecine qu'il occupait, et probablement à la trop grande satisfaction de ses jeunes auditeurs. Menacé de la perdre, il m'ensorcela jusqu'à presser vivement Franchet en sa faveur. J'eus grand tort et lui, parfaitement raison de me résister. Il avait, je crois, estime et amitié pour moi, son collègue au Conseil, et je le lui rendais bien. Pourtant ce petit homme si délicat, si obligeant, si gracieux, si poli, fut de fer à mes instances. Tel il était dans toutes les questions d'honneur et de devoir; c'était un roc doublé d'édredon et les Jacobins l'aimaient et l'estimaient. J'aurais voulu qu'il obtînt une chaire de gouvernement aux Tuileries.

Nous remplaçâmes Moreau par le docteur Kappeler dont la clientèle et la réputation commençaient à s'étendre. Il était de Trieste et avait été médecin en chef de l'hôpital. La vieille duchesse de Narbonne, qu'il avait soignée et guérie dans cette ville, l'en avait enlevé comme un homme qui tenait le fil de sa vie, l'avait établi à Paris, lui avait procuré la direction de l'hospice Saint-Antoine et l'avait marié à la fille fort riche d'un ancien homme d'affaires de sa maison. Il avait quarante mille livres de rentes et faisait son état par goût. C'était un excellent et habile homme qui avait gardé ce que ses collègues perdent ordinairement de bonne heure, beaucoup de cœur et de sensibilité. Nous mîmes promptement ses talents et ses qualités à l'épreuve, car ma femme fut fort malade l'hiver suivant de ses crampes d'estomac et elle fut admirablement conduite, soignée, veillée même par lui.

La mort de Talma fit quelque sensation dans Paris. Elle traîna assez longtemps pour que sa conquête devînt une Iliade entre l'armée des dévots et celle des libéraux. L'archevêque de Paris y monta le premier à l'assaut avec une vaillance qui laissa peut-être voir plus d'ardeur pour une victoire chrétienne que de charité pour le salut d'une âme.

La fin de cette année fut assez animée par l'insolent et ridicule scandale du discours de M. Canning, où le nouveau ministre, précurseur plébéien du petit Thiers, se posa en Éole radical, prêt à lâcher ses vents révolutionnaires sur les peuples qui oseraient défendre contre l'Angleterre leurs droits, leurs institutions, leur

honneur ou leur patrimoine (1). Cette œuvre d'impudeur et de démence souleva un tel *tolle*, même dans sa patrie, qu'il se vit contraint de l'expliquer et de l'adoucir. A Paris, le bon Lally-Tollendal, ami chaud et ingénu de tout le monde, en imprima une justification qui montra la candeur de son âme plus que la justesse de son esprit. Nous rentrâmes à Paris le 12 décembre. L'ouverture des Chambres eut lieu le 15.

(1) Cf. sur cet épisode Pasquier, *Mémoires*, VI, p. 70. *(Ed.)*

CHAPITRE XXIII

(1827)

Mort de la duchesse de Damas. — L'académicien Michaud. — Revue et licenciement de la garde nationale. — Incartades d'Olivier. — Les Osages. — Demande de la pairie. — Montbreton et La Moussaye. — Fournée de pairs. — Élections. — Chute de Navarin. — Villèle. — Le ministère Martignac. — Les nouveaux pairs au Luxembourg.

Voici une année climatérique où nous verrons le gouvernement descendre de plus en plus la pente révolutionnaire.

Nous la commençâmes par un triste présage : ce fut la mort de mon amie de trente ans, la duchesse Charles de Damas, qu'une fièvre muqueuse nous enleva le 24 janvier. Je ne puis rien ajouter sur elle à tout ce que j'ai déjà dit! Elle laissa un grand vide pour nous dans la société. Madame de Chastellux, vive, naturelle, originale, spirituelle et dans tout cela plus jeune que son âge, appartenait trop au monde pour pouvoir, quoique notre sincère amie, nous remplacer sa mère. Il y avait une génération trop marquée entre nous.

Nous menâmes cet hiver notre train invariable et normal de maison, à cela près, que nos cercles du samedi s'enflaient de plus en plus. Nous fîmes assez heureusement l'essai de leur adjoindre un petit cercle de douze ou quinze intimes le jeudi au soir Quant à nos dîners hebdomadaires, la mesure de ma salle à manger leur défendait heureusement de s'étendre, elle était pleine quand à nous quatre se joignaient sept ou huit amis. Mais, s'ils pêchaient par le nombre, ils brillaient par la qualité. C'étaient des Damas, des Fitz-James, des Mathieu de Montmorency (quand il vivait, s'entend), des Bonald, des Villèle, des Corbière, etc... Un de ces dîners fut aussi plaisant que la politique peut l'être. Mon ancien ami Michaud, Michaud de l'académie, des *Croisades,* de la *Quotidienne*, avait eu avec le gouvernement une querelle qui le

jeta soudain dans la *pointe*. Villèle, et partant, le ministère en était devenu sa bête noire (1). Il se jugeait brouillé avec moi par induction, sans que je le fusse le moins du monde avec lui et comme je l'aimais et estimais sincèrement, je fus charmé de lui prouver, en l'invitant à un de mes dîners : 1° que mon indépendance ne se compromettait pas; 2° qu'il lui était fort égal de se compromettre. Il vint; il trouva pour convives Bonald, Vaulchier, Castelbajac, etc., tous amis et soutiens du ministère. Il s'y attendait bien, mais eux ne s'y attendaient pas du tout. Quelques mines furent d'abord un peu longues et Vaulchier me dit, moitié riant, à l'oreille : « Savez-vous bien que nous nous compromettons. » Je le croyais si peu que je recommençai l'épreuve la semaine suivante; Michaud fut très aimable. Huit jours après, Villèle et Corbière dînaient chez moi. On répandait dans le monde que ma table était un point de fusion entre le ministère et la *pointe*. Il n'y avait un mot de vrai ni dans le fait, ni dans l'intention.

J'étais si loin de ces velléités impossibles de fusion que j'achevai dans cette session de me fermer les commissions et les rapports en arborant hautement mon drapeau et en jetant, si l'on veut, mon bonnet par-dessus les moulins. Je ne parlai que contre la presse qui devenait de jour en jour plus violente et je complétai cette attaque téméraire par un projet de loi sur la censure que j'avais élaboré avec Peyronnet. Après la session (car Dieu garde qu'on l'eût osé auparavant), la censure fut rétablie et la *pointe* m'en tint pour l'auteur. Un comité de surveillance de la presse fut organisé, et neuf tyrans dont je faisais partie (les autres étaient Bonald, d'Herbouville, Breteuil, Maquillé, Ollivier de la Seine, Cuvier, Broë et Guilhermy), siégèrent une fois par semaine à la chancellerie pour recevoir les rapports des censeurs qui existaient partout où en France il se publiait un journal. Il faut en convenir, cette institution, que le ministère n'eut pas le courage de faire vivre plus de quatre mois, avait suffi dans ce peu de temps pour produire un calme surprenant dans l'ouragan des bruits publics. Elle nous attira une brochure enragée de Chateaubriand qui avait demandé des peines capitales contre la licence de la presse et dit : « Sa liberté me ferait aimer celle de Constantinople. »

(1) Le ministère l'avait privé de sa charge de lecteur du Roi. *(Ed.)*

Au mois de mars nous mariâmes enfin Armand de Mackau. Il avait tellement grandi en rang et fortune que tout le monde voulait de lui (1). Mon pauvre ami Verigny avait laissé deux filles, l'une courte, maigre, aigre, pie-grièche, rousse et rebutante en perfection, qu'un excellent gentilhomme vendéen, M. de La Rochemacé, s'était donnée pour femme quand son père était préfet de Nantes; l'autre, la cadette, charmante, droite, ronde et flexible comme un jonc, et en outre aimable, bonne, solide. Félicie, c'était son nom, ne s'effraya pas, comme Mme Le Tixier, des dimensions d'Armand. Ce fut le plus heureux, mais par malheur le plus court mariage du monde.

Le 30 avril, et en pleine session, la garde nationale de Paris fut licenciée. Ce fut et ce devait être une affaire d'État. Disons quels furent ses motifs et ses résultats. Le 29, le Roi passa au Champ de Mars une revue générale des douze bataillons de cette garde. Il est probable que trop de silence y régna, la bourgeoisie de Paris était si bien quotidiennement empoisonnée! Une voix insolente (qu'il eût mieux valu ne pas entendre) parvint à l'oreille du Roi; il fonça dessus en disant : « Qu'on m'arrête ce drôle! Je viens ici, ajouta-t-il, pour recevoir des hommages et non des leçons. » Soit froideur, soit résistance, le drôle ne fut pas arrêté, il était coupable d'insolence, ses voisins l'étaient de désobéissance. Il fallait casser et désarmer la compagnie, le bataillon même s'il osait la soutenir. Rien de tout cela n'advint. Le lendemain une ordonnance royale déclara la garde nationale de Paris licenciée. C'eût été certes une excellente affaire que de supprimer cette garde si une signature eût fait rentrer ses douze mille hommes sous terre; mais on n'en était plus là, l'époque voulait de grandes choses, faites prudemment et à propos. Je causais alors avec Villèle et parlais du manque de force dans le gouvernement. « Manque de force, s'écria-t-il en grandissant d'un pouce, et le licenciement de la garde nationale! — Est-elle désarmée? lui dis-je. Et quand elle l'aurait été! On placardait aux coins des rues *habits à vendre, armes à garder;* la rumeur était énorme, et sur cette

(1) Après sa mission du Sénégal, il avait obtenu une mission à Haïti (1825) qui lui valut le grade de contre-amiral, et il devait être membre du Conseil d'amirauté (1828), directeur du personnel de la marine (1829), commandant de l'escadre lors du siège d'Anvers (1833), vice-amiral (1837), pair de France (1841), ministre de la marine (1843-1847), amiral (1847) et sénateur (1852). *(Ed.)*

question. royalistes, ministres même se divisaient au profit de la *pointe*. Parmi les ministres il s'ourdit impromptu un petit complot. Trois d'entre eux devaient donner le lendemain leur démission. Vous voyez d'ici leur triomphe, dévouement sublime, *aura popularis*, la clique du Dauphin moussant, circonvenant le Roi et lui arrachant le renvoi de Villèle, et les trois conjurés étaient le duc de Doudeauville, ministre de la maison du Roi, doux et plat honnête homme, emporté par l'étoile des La Rochefoucauld (1) ; le deuxième, Chabrol, ministre de la marine, brave homme roide comme un pieu qui sous une apparence de fer couvrait une douceur de mouton et une faiblesse d'enfant, mené à la baguette par une diablesse qu'il venait d'épouser (2). Je ne puis retrouver le troisième. Quoi qu'il en soit, le plus petit hasard du monde me rendit l'instrument par lequel toute cette machine sauta. J'étais à la Chambre, et en sortant un moment je rencontrai Vaulchier fort inquiet. « Savez-vous, me dit-il. que Doudeauville, Chabrol et ... donnent leur démission? — Va pour Doudeauville, lui dis-je, mais pour Chabrol, je mettrais ma tête que non et je vais le savoir à l'instant de lui-même. » Nous étions fort liés, je rentre dans la Chambre, je vais droit à lui et lui dis nettement l'affaire. Je vois un homme embarrassé, ébranlé. « J'ai juré, lui dis-je, qu'il n'y avait pas un mot de vrai quant à vous, et je me suis porté fort pour vous. » Et je lui montrai le triomphe des Jacobins, de la *pointe*, de la clique du Dauphin, le trône ébranlé. Chabrol était un honnête homme, il avait encore sa démission en poche, il ne convint pas qu'il l'eût promise, mais il me jura sur son honneur qu'il ne la donnerait pas et il tint parole. Le troisième saigna du nez en voyant le triumvirat entamé, et Doudeauville, qui avait dès le matin envoyé la sienne, resta seul pris au piège qu'il avait tendu. Il fut sifflé. La Bouillerie lui succéda sous le titre de surintendant de la maison du roi « Jamais, me disait-il, un La Rochefoucauld n'a su faire une sottise plus à

(1) Ambroise-Polycarpe de La Rochefoucauld, duc de Doudeauville (1765-1841), pair en 1814, directeur général des postes en 1822, ministre de la maison du Roi du 4 août 1824 au 2 mai 1827. Cf. plus haut, p. 451. *(Ed.)*

(2) André-Christophe-Jean, comte de Chabrol-Croussol (1771-1836), préfet du Rhône en 1814, député du Puy-de-Dôme (1820-1822), directeur général de l'enregistrement (1821), pair (1823), ministre de la marine (1824-1828) et des finances (1829-1830), avait épousé une demoiselle Trousseau. *(Ed.)*

propos (1). » Son neveu, Alphonse de La Bouillerie, l'un de nos maîtres des requêtes du Conseil d'État, le remplaça dans la charge de trésorier général. C'était le jeune homme le plus recommandable que je connusse. Le roi n'en fit pas moins une insigne imprudence en supprimant ainsi, sous le vain prétexte qu'il fallait être duc pour être ministre de la maison du roi, un ministère et une voix au Conseil qui étaient entièrement dans sa dépendance. La quatrième sottise de Villèle (car la troisième avait été le licenciement de la garde) fut d'avoir conseillé ou souffert une telle imprudence. La Bouillerie était, à cela près d'un duché, l'homme de France qui convenait le mieux à un tel poste. Homme d'une probité rigide, excellent compteur, et comptable, il entra avec résolution dans les écuries d'Augias que l'impéritie et la faiblesse de son devancier y laissait et balaya d'un si bon courage que l'ordre s'y rétablit plus promptement qu'on n'eût osé l'espérer. Il ne lui resta qu'une épine, mais elle était cruelle, et le roi n'eut pas la force de la lui arracher ; c'était le fils du duc de Doudeauville, Sosthène, ce bon Sosthène dont la figure passera à la postérité dans le cadre de ses ridicules. Son père lui avait fait au ministère de la liste civile une petite direction des théâtres et un petit travail avec le roi qui s'en moquait et s'en amusait. C'était une habitude prise. Sosthène n'eut garde d'imiter la noble niaiserie de son père; tout niais qu'il était lui-même, il se cramponna à son poste et à son travail intime. Le roi le souffrit et La Bouillerie en souffrit; cette indépendance d'un chef de bureau plus grand seigneur que lui était son cauchemar et je l'ai vu plus d'une fois prêt à donner sa démission. Ce vertueux Sosthène fit dépenser au roi trois millions pour bâtir le théâtre Ventadour, dans le temps où il aurait fallu brûler dix des scènes de Paris et où Charles X n'avait pas dix mille francs à donner pour rebâtir une église de la Vendée (2).

Peyronnet et Castelbajac perdirent chacun un fils dans le mois de juin. Ce furent deux pertes affreuses pour eux, réelles pour le monde. Le premier était un jeune magistrat de grande vertu et

(1) François-Marie-Pierre Roulet, baron de La Bouillerie (1764-1833), député de la Sarthe (1815-1818 et 1820-1827), pair en 1827. *(Ed.)*

(2) Sosthène, vicomte de La Rochefoucauld (1785-1864), était directeur des beaux-arts, théâtres royaux et manufactures; on le surnommait la mouche du coche. *(Ed.)*

de haute capacité; le second, un sujet d'une rare distinction déjà, devenu le bras droit de son père. Ce que ces deux pertes eurent de plus inconsolable, c'est qu'il ne resta à chacun de ces deux pauvres pères qu'un fils aîné, fort mauvais sujet, qui ne promettait que du déboire à leur nom et qui a, je crois, tenu parole. Castelbajac se retira à Chaillot. Peyronnet à Auteuil. J'allai les y voir avant de retourner à Bourneville.

A mes affaires et embarras que l'on connaît, se joignirent les ennuis que me donna mon fils. Le 21 juillet je reçus la nouvelle qu'il était en prison à la citadelle de Metz. L'affaire risquait d'être sérieuse et il n'y allait rien moins que d'être renvoyé du régiment. Il ne s'agissait dans la forme que d'une bagatelle, une impertinence faite ou dite au manège. Trois jours d'arrêts auraient suffi pour un autre, mais le pauvre Olivier, dans son enfance l'être le plus doux et sans autre vice réel que sa paresse incarnée, tandis que sa sœur était au contraire hérissée de roideur et difficile à gouverner, avait fait un échange complet avec elle à l'âge où elle était devenue le modèle des jeunes femmes, des épouses et des mères. C'est à cet âge qu'il se mit de son côté à devenir rogue, important, glorieux, impatient de toute supériorité; bon garçon, bon enfant au fond, mais très content de lui et fort peu des autres. Le crime dont son colonel l'avait puni de quinze jours de prison et pour lequel il demandait son renvoi, n'était donc pas une frasque de manège, mais l'amoncellement goutte à goutte d'une foule de petits torts, dans son ton, sa tenue et ses manières, ses propos secs, cassants, souvent sarcastiques, tous menés jusqu'à la tangente du délit, sans qu'aucun, pris séparément, pût l'être jusqu'à la punition. C'est ce que mon étourdi n'avait garde de comprendre, et en entrant dans la citadelle, il n'eut rien de plus pressé que d'adresser en manière d'appel une belle et éloquente lettre au général Villatte qui commandait à Metz. Le général (1) lui donna quinze jours de plus et écrivit au ministère de la guerre pour demander son changement de régiment. Tout autre que lui était perdu, et il faut voir les volumes que ce petit sage m'écrivait de sa cellule pour me démontrer que tout le monde avait tort,

(1) Le comte Eugène-Casimir Villatte, général de brigade depuis le 29 août 1803, général de division depuis le 25 février 1807, commandait alors la 3e division militaire à Metz. *(Ed.)*

exeepté lui, dans eette affaire. Je réussis à le sauver par des démarehes infinies. L'amitié de son ministre, l'exeellent mais faible Clermont-Tonnerre, m'y servit bien; mon état, mes fonetions, ma considération personnelle n'y nuisirent pas; il resta au régiment malgré eolonel et général, etc., et, quand vint l'inspeetion, Prosper de Crillon, qui en était ehargé, me servit si bien qu'il conserva sa ehanee à la première lieutenanee qui lui était eontestée, qu'il aurait dû perdre et qu'il obtint au mois d'octobre suivant. Je l'avoue, je fis là un abus de crédit que ma eonseienee m'a reproehé; mais qu'on nomme eelui qui, le pouvant faire, y eût résisté.

Le 24 août, le baron de Damas, alors ministre des affaires étrangères, nous donna un grand dîner avee les Osages, espèees d'ambassadeurs de je ne sais quelle peuplade du nord de l'Amérique qui venaient demander au roi de Franee une armée. On nous étala sur un divan quatre gros et grands eoquins et leurs deux petites femmes, tous nus jusqu'à la eeinture, mais si bien tatoués, peints et bariolés, qu'ils semblaient avoir de riches justaueorps. A table, où ees sauvages se servaient fort dextrement du eouteau et de la fourehette, le chef de la bande se leva en pied pour adresser au ministre un long diseours que leur interprète aeheva de rendre un peu plus inintelligible. Rentrés dans le salon, on les pressa de chanter et ils partirent en ehœur d'un si terrible éclat de voix que les enfants du baron s'enfuirent de peur. Au fait, l'ambassade était, je erois, un petit eommeree du soi-disant interprète qui avait ramassé ees bêtes curieuses sur les bords du Missouri et les promenait à son profit de eour en eour, en attendant qu'il les promenât de foire en foire. Quelques mois après, on les voyait pour 24 sols.

On commençait à parler dans le monde d'une nouvelle eréation de pairs. Ils n'étaient déjà que trop nombreux et il eût mieux valu pouvoir les purger que les aeeroître; mais les ehimères de la *pointe* s'étaient infiltrées dans la Chambre haute, tout fraîchement et follement glorieuse de s'être popularisée dans la question des rentes. Le ministère y comptait des ennemis de poids eomme Fitz-James et Kergorlay, *pointus* nouveaux et fervents; Broglie et Molé, libéraux, bonapartistes, et Chateaubriand, aigrement meurtri de sa ehute. Il y eomptait aussi des ennemis de nombre, eomme presque

tous les pairs de Decazes, et Villèle commençait à craindre d'y voir sa majorité compromise.

Les droits, les rangs, les fortunes, les choses et les personnes avaient tellement dégringolé en France depuis Charlemagne que j'étais au dix-neuvième siècle un sujet tout à fait *pairable*, et c'est pour cela que je me souciais infiniment peu de cette grandeur qui descendait à moi au lieu de m'élever à elle. Cependant, toute microscopique qu'elle était devenue, elle donnait encore de la considération dans l'État et du crédit dans les affaires, du poids dans la fortune. On avait coutume de dire que l'hérédité de la pairie était une dot d'un million et mon fils avait bientôt vingt-quatre ans. Enfin, j'avais cinquante-neuf ans et la goutte; possesseur de deux millions de biens et d'un nom, je commençais à croire que le temps était venu pour moi de finir dans l'*otium cum dignitate* plutôt que de ramer, la Bretagne sur le dos, dans une Chambre où je perdais de jour en jour mes illusions. Toutes choses réfléchies, j'allai voir Villèle, lui contai ma situation et lui demandai la pairie si l'intention du Roi était de faire des pairs. Sa réponse fut simple : « S'il en fait, vous le serez. » Cela et le Conseil d'État étaient les seules choses que j'eusse jamais demandées, et je dois au ministre, comme à moi, la justice de dire que je n'eus à briguer ni l'une ni l'autre.

Tout le monde n'était pas aussi dégoûté que moi; il se faisait de furieuses brigues sous terre, et Paris fourmillait de candidats. Quelques-uns me passèrent par les mains, tant on s'acharnait à me croire l'oracle de Villèle. Un d'eux fut le marquis de Chabanais. Il était Colbert et la Chambre haute n'avait point encore de pair de cette famille. Deux ou trois de ce nom s'en disputaient les droits. Je crois que Chabanais m'en dut la préférence.

Un autre fut Montbreton, l'aîné des quatre; ce bon petit Montbreton, mon ami de quarante ans. Je ne lui avais jamais connu d'autre ambition que celle des chevaux, des chiens et des femmes; mais ses deux grands fils, son gros gendre et sa pétulante épouse l'avaient si bien stimulé qu'il avait appris à son grand étonnement que le chapeau de pair allait comme de cire à sa tête de linotte et que son tout-puissant ami intime (c'était moi) devait l'y mener par la main. Notez que nous logions porte à porte, que nous nous voyions de nos fenêtres et que sa femme m'écrivait un

billet chaque jour quand ce n'était pas deux. Pour lui, hors les samedis au soir, il n'entrait pas chez moi trois fois par an : j'étais trop vieux pour lui, et il avait, sans compter Mme de Bréant, bien d'autres chats à fouetter.

Un troisième fut le marquis de La Moussaye, d'une des meilleures familles de Bretagne et, à cela près, l'antipode en tout d'un breton grêle, chétif, un peu maniéré, homme de sens et d'esprit, le tout enduit de formes gracieuses et d'un vernis méticuleux et diplomatique qui le plaçaient fort bien dans le monde sans que personne pût ou voulût l'approcher au delà d'une simple connaissance. Il venait d'épouser en Nivernais une demoiselle de La Rochefoucauld, de je ne sais quelle branche, dont le riche et très étrange père, enterré dans sa gentilhommière, allait vendre lui-même ses bœufs aux foires de son voisinage. La Moussaye s'était emprisonné avec cette infante dans une maisonnette de la rue de Miromesnil. Depuis ce temps on le voyait peu, sa femme jamais. Sa porte cochère était devenue un tour de couvent; il ne disait pas son adresse, ne soufflait mot de son mariage, ne parlait que par réticences. Les uns le disaient jaloux, les autres maniaque, ceux-ci ruiné ou avare, ceux-là époux d'une sorte de paysanne de grand nom, et quant à ces derniers, ils se trompaient fort, car le hasard me fit rencontrer depuis cette jeune femme, chez la duchesse de Rohan, sa voisine, et elle me parut fort agréable. Telle était la position de M. de La Moussaye, quand l'ambition lui vint d'être pair à son tour. Un dimanche que j'avais traîné ma goutte à l'Assomption, Montbreton m'aperçut marchant de fort mauvaise grâce, me tendit le bras, m'approcha d'une chaise, en mit une sous mes pieds avec l'intention la plus amicale et me promit de me reconduire à ma porte. Cela lui ménageait une audience de cinq ou six cents pas, que sa tête légère aimait mieux dans l'à-propos d'une promenade que dans le fait exprès d'une visite. Je savais le petit homme par cœur et je flairai le tout en une minute. La Moussaye était à trois pas de là qui le flaira encore plus que moi. A l'*ite missa est,* il s'approcha vivement. « Quoi, vous sortez avec cette malheureuse goutte! Êtes-vous au moins en voiture? — Non. — Mais cela n'est pas raisonnable. Oh certes, je m'empare de vous, je réponds de vous, et ne vous quitte qu'à votre porte ». Là-dessus il s'empare de mon bras, me voilà conquis et le pauvre Montbreton dépossédé. Nous

partons trois; Montrebon nous quitte devant sa porte; La Moussaye persiste jusqu'à la mienne, il entre : « Je veux vous voir dans votre fauteuil »; et nous voilà dans mon cabinet. On cause des nouvelles, de mon mérite, de mon éloquence, de mes titres à la pairie et incidemment de la nouvelle création dont on parle dans le monde : « Pour moi, je ne sais si je dois y penser; ma famille me tourmente, mes amis me le conseillent. Je sais bien que les titres ne me manquent pas; je suis ceci, mon père était cela, mes ancêtres..... un nom considéré, une belle fortune..... Mais j'aime tant ma liberté!... Votre avis serait pour moi d'un grand poids, etc... » Il broda pendant une heure sur ce texte qui m'aurait mortellement assommé, car il avait la parole lente et filandreuse, si je n'avais eu à rire *in petto* de son attention désintéressée, de sa diplomatie cousue de fil blanc et de la déconvenue du pauvre Montbreton. Bref, il me laissa aussi convaincu de son amitié que de son mérite, et fort satisfait sans doute d'avoir fait finement ce pas de géant vers la prairie. Ni l'un ni l'autre n'y eurent part et je n'ai pas besoin de dire que je ne fis un pas ni pour l'un ni pour l'autre.

Le 6 novembre intervinrent en un seul *Moniteur* les trois dernières sottises de Villèle : 1° la dissolution de la Chambre; 2° la création de soixante-seize pairs; 3° la suppression de la censure. Hélas! les enfants cassent leurs outils au lieu de s'en servir!

La Chambre était encore cette assemblée septennale qui trois ans auparavant avait été obligée d'occuper les bancs déserts de la gauche. Dirigée avec force, franchise et dextérité, avec sympathie pourrais-je dire pour son esprit et ses principes, elle fût restée, à quelques exceptions près, longtemps la même, et sa majorité serait demeurée ferme et confiante au lieu de devenir moutonnière et timide. Or, à mener ce grand attelage Villèle n'avait jamais mis que de la finesse et trop souvent transparente, et Corbière, une avocasserie lourde et fatigante, parfois maladroite. Mais telle qu'elle était devenue, cette Chambre, et eût-elle été plus gâtée encore, elle était loin de pouvoir, et de longtemps même, faire craindre le refus d'un budget. Peut-être Villèle craignit-il, au bout des quatre ans de vie qui restaient à la Chambre, une victoire des libéraux. En tout cas, s'il crut utile de provoquer prématurément les élections, il fallait, en faisant cet appel inattendu à la France, ne pas joindre à cette tempête la chose qui devait le plus agiter

les esprits : la création folle et colossale de 76 pairs et celle qui devait déchaîner tous les vents de l'enfer sur cette agitation, la suppression subite de la censure. Au bruit de ces trois ordonnances on entendit un premier craquement dans la machine (1).

Certes dans ces 76 pairs nouveau-nés on trouvait, à quatre ou cinq noms près, la fleur de la France en naissance et fortune, en esprits sages et bonnes opinions, mais cela ne les lavait pas du crime d'être 76. Quand j'eus, très fort à regret, mon nom dans cette honorable foule, j'écrivis une lettre d'adieu à mes électeurs de Savenay en homme qui regrettait une réélection assurée, quoique, à vrai dire, connaissant bien les mines qu'on creusait là plus qu'ailleurs, j'eusse été loin de la croire certaine; mais c'était à la fois un compliment pour nos amis, et une épigramme pour nos *pointus*.

Rosambo alla présider à Saint-Brieuc. J'éludai toute présidence quoique Capelle, mon ami et le grand électeur du ministère de l'intérieur, m'en eût donné le choix. J'avais cent manières de dépenser 10,000 francs plus à propos. Le 16 novembre j'allai, en électeur bourgeois, porter mon vote aux élections de Compiègne. Le bon sous-préfet Borel de Favencourt me logea et me fit fort bonne chère ainsi qu'à beaucoup d'autres. Le pauvre homme avait là un fils, bon et honnête jeune homme, et une charmante fille, sa troisième; l'un devint banquier et fit faillite, l'autre se fit enlever. J'allai de là attendre l'assemblée de Beauvais au château de Sorel chez du Brosseron; de là, en mettant ses chevaux au bout des miens, nous nous rendîmes, lui et moi, à Beauvais. Le président était le beau et nul duc de Mouchy; le préfet, un M. de Nugent, ci-devant préfet au Mans, d'origine irlandaise et parent de celui qui commande aujourd'hui à Gratz, homme de mérite, par sa femme, de l'aimable M. Le Roi de Nisas que j'avais beaucoup connu autrefois, que je croyais mort depuis cent ans et que je retrouvai là avec grand plaisir, en longs cheveux blancs, nonagénaire et toujours aimable. Quant à l'évêque, c'était tout récemment notre petit poupin de curé de l'Assomption, l'abbé Feutrier, qui me parut se démener beaucoup dans les affaires

(1) Cf. les réflexions de Pasquier, *Mémoires*, VI, p. 95.

civiles et politiques (1). Je ne me rappelle plus quels furent nos choix; je crois qu'ils furent assez mêlés. La *pointe* avait travaillé fort et ferme dans la personne de Fitz-James qui joignait une indigestion de pairs à son aversion pour Villèle et je trouvai bien des mines froides dans ceux qui cinq ans auparavant ne trouvaient que moi digne de leurs voix. Tout fut fini le 25 novembre et le 26 je me reposai à Bourneville.

Les Jacobins pur sang (je n'ai pas dit purs de sang) firent cette année une perte sensible par la mort de l'infâme petit Manuel de Marseille, tigre manqué, et qui l'eût été tout de bon dans le beau temps de Robespierre (2). En revanche de ce gain, nous fîmes quelques pertes sensibles. La première fut celle du loyal Béthisy qui mourut au château le 5 octobre; Glandevès, fort loin de le valoir, lui succéda dans le gouvernement des Tuileries (3).

Dans le même mois, mourut la vicomtesse de Vintimille, mon ancienne amie (je datais avec elle de 1797). Après la Restauration l'étoile des Molé et des Pasquier m'avait écarté d'elle, sans brouillerie, il est vrai, mais elle avait changé la confiance en réticence et l'amitié en courtoisie. La pauvre femme si jolie d'abord, si brillante et spirituelle ensuite, était depuis deux ans devenue à demi-folle et le principal trait de sa folie était la fureur de la toilette qui n'avait été jusque-là que son faible.

Le 8 octobre, le gendre de Mme de Montbreton, le gros comte de Ganay, mourut à sa terre de Loueuse près de Beauvais, de trois jours de fièvre pernicieuse et d'un médecin qui l'assassina. Sa belle-mère était à Bourneville quand cette nouvelle y parvint. Je ne vis oncques femme plus embarrassée entre l'ardeur de courir à sa fille et la peur d'entrer dans un château enfiévré, elle qui n'entrait dans nulle maison sans s'informer en bas s'il s'y trouvait un malade, qui ne recevait pas de lettre sans l'asperger de vinaigre et qui n'abordait ses meilleurs amis qu'un flacon de chlore sous le nez.

(1) Jean-François-Hyacinthe Feutrier (1785-1830), évêque de Beauvais depuis 1825, allait succéder à Frayssinous en 1828 comme ministre des affaires ecclésiastiques. *(Ed.)*

(2) Il mourut le 20 août 1827 à Maisons, où il s'était retiré chez le banquier et député Laffitte. *(Ed.)*

(3) Georges-François-Pierre, baron de Glandevès (1768-1832), maréchal de camp (1814), pair (1823). *(Ed.)*

Quelques jours après, j'eus le chagrin de perdre après une longue maladie mon fidèle régisseur Louis, au bout de vingt-sept ans des plus dévoués services. Je n'avais eu ni n'aurai un si excellent serviteur, infatigable, industrieux, brave comme un lion et doux comme un enfant.

De toutes ces pertes, la plus sensible fut celle de la charmante Félicie de Mackau, qui, pleine de santé, de grâce et de jeunesse, mourut en couches le 13 décembre. Perte irréparable pour son mari, qui, tout bon capitaine qu'il est, eut toujours besoin d'un guide et qui n'eût oublié ni ses serments, ni ses devoirs s'il eût conservé cet ange gardien. L'enfant ne survécut à sa mère qu'assez pour hériter d'elle et rendre son père héritier d'une grande partie de sa fortune. Je ne dis pas de toute, parce qu'il usa fort noblement d'une loi barbare.

J'ai oublié de dire un mot de la fameuse bataille de Navarin, qui fut livrée le 20 octobre de cette année; les Français et les Anglais, ligués avec les Russes pour la Russie et contre eux-mêmes, battirent les Turcs en pleine paix pour faire au profit des libéraux de l'Europe un petit roi d'Athènes du petit garçon d'un petit roi d'Allemagne. La France prêta ou donna (c'est tout un) une soixantaine de millions pour installer ce Thésée de quatorze ans, un peu sourd, en mémoire d'Alcibiade et de Démosthène, et mutiler ainsi son allié naturel devenu infirme, mais riche et productif. Jamais gloire (si gloire il y avait) ne fut plus misérable, plus coupable et plus bête que cette victoire de trois peuples sur l'ombre d'une nation prise dans un trébuchet sans apparence ni déclaration de guerre. L'amiral russe méritait un grand cordon; les amiraux anglais et français méritaient la corde; il en fut question dans le parlement d'Angleterre; à Paris, tout se passa en compliments, car on n'avait qu'obéir aux impulsions de plus en plus exigeantes des libéraux et de la *pointe*.

Ce triomphe coïncida merveilleusement avec tous ceux qu'on leur livrait alors en France. Les nouvelles élections, si sagement combinées par le ministère, lui donnèrent une Chambre qui l'enterra trois ans plus tôt qu'il n'aurait dû l'être. Quel pays pour le gouvernement représentatif (s'il convient à aucun pays du monde), que celui où trente-deux millions de girouettes avaient porté sur le pavois un ministère, et six ans après le chas-

saient à coups de sifflet après en avoir reçu l'indemnité des émigrés, celle des colons de Saint-Domingue, un dégrèvement de soixante-douze millions, une prospérité financière et commerciale inouïe et le gouvernement le plus libre et le plus doux dont la France eût encore joui!

Avant que le mois de décembre fût révolu, Villèle entra sous la remise du Luxembourg en laissant les finances à Roy (1), jadis petit sous-homme d'affaires de la maison de Bouillon, faiseur d'entreprises, d'opinion nulle ou vénale, mais galant homme, bon citoyen et de plus pair de France depuis qu'il avait conquis les cinq cents mille livres de rentes, qu'il portait écrites sur sa face plate, large et radieuse.

Corbière, deuxième pair impromptu, fit place au petit Martignac, beau parleur, fleuri, rapide, intarissable, débitant avec feu et grâce, vrai trésor pour le parquet de Limoges; rien au delà; mais que fallait-il de plus? C'était un royaliste ardent; il nous l'avait tant dit! C'était un royaliste complaisant; il avait plu au Dauphin et fait l'ordonnance d'Andujar. Il était joli, souple, affectueux à tous; que pouvait-on trouver de mieux pour conduire le ministère des ministères, celui de l'intérieur?

Peyronnet, troisième pair, remit les sceaux à Portalis, intime de Pasquier, fils de cet avocat d'Aix qui avait joué un rôle de ministre des cultes sous Bonaparte. Portalis, chef des fédérés en 1815 pour la cause de ce maître qui avait voulu le jeter par les fenêtres, dévot, libéral, engoncé, empâté, poltron, qui ne haïssait ni n'aimait les Bourbons, mais qui avait une haine âcre et bilieuse pour nous, ultras qui avions chassé ses amis (2).

Voilà donc l'habile et zélé ministère donné à la couronne de saint Louis, accepté, conseillé même par celui qui lui faisait place, non sans soupçons, il est vrai, du moins à l'égard de Villèle, d'avoir créé cet enfant pour qu'il ne fût pas viable.

Castelbajac logeait porte à porte avec moi. Le jour de l'irruption

(1) Antoine, comte Roy (1764-1847), député de la Seine, pair en 1821, ministre des finances dans le cabinet Martignac; il appartenait au centre droit, passait pour grand financier et avait la confiance des gens d'affaires. *(Ed.)*

(2) Joseph-Marie, comte Portalis (1778-1858), d'abord employé dans la diplomatie, puis maître des requêtes (1806), conseiller d'État (1808), directeur de la librairie (1810), pair (1819), ministre (1828-1829), premier président à la Cour de cassation (1829-1851), vice-président du Sénat sous le second Empire. *(Ed.)*

des 76 au Luxembourg étant fixé, nos hermines, velours, broderies, plumes, dentelles étant prêts, — cette comédie coûtait 8 ou 10,000 francs, — nous partîmes ensemble pour la Chambre des pairs (en petit uniforme s'entend, car la pompe de 10,000 francs ne brillait que trois ou quatre fois par an). Je me souviens qu'il s'inquiétait assez de la manière dont nous serions accueillis : « Fort mal, lui dis-je, ils n'auront pas tort; mais qu'importe, puisque le roi nous a condamnés à entrer soixante-seize au lieu d'entrer deux, notre obéissance est d'entrer et nous entrerons l'épée dans le fourreau, si on nous reçoit; l'épée dehors, si on nous refuse. » Nous n'eûmes pas de démonstrations si guerrières à faire et toute l'humeur de nos nouveaux collègues se borna à nous faire un peu longtemps attendre. Les portes ouvertes, nous fûmes introduits tumultuairement comme dans une place conquise, sans aucune de ces formalités qui accompagnent en Angleterre l'introducteur d'un nouveau pair. Nous avions là pour amis, d'une part presque tous les pairs de la création antique et fondamentale, qui s'étaient sentis déshonorés par la colonie des *decazistes;* de l'autre, tous ceux des nouveaux qui étaient royalistes de notre sens, comme Bonald, Frayssinous, etc... Ces deux parts avaient perdu la majorité que nous leur rapportions et nous en fûmes fort bien venus. Mais nous ne fûmes accueillis qu'avec une politesse embarrassée par les *decazistes*, roseaux du pouvoir, accoutumés à plier à tout vent, froidement par les bonapartistes, mal par les libéraux et aigrement par les *pointus*, car on hait bien plus cordialement ses ci-devant amis que ses anciens ennemis. Molé, mon ci-devant inséparable, me fit quelques politesses forcées. Pasquier ne me reconnut que d'une révérence. Le timide vice-président, quoique resté de mes amis, et professant nos opinions, pliait sous l'ascendant du nouveau ministère et pendant longtemps aucun des nouveaux pairs ne fut placé par lui dans une commission quelconque. Il fallait faire acte de patience et me tirer par degrés de la foule. Le temps et le talent parviennent à tout; mais le premier ne me fut pas donné et le second s'accordait mal avec mon aversion pour la tribune.

3 avril 1848. — Voilà bientôt soixante ans que j'écris. Ne serait-il pas temps de me taire? Je ne me suis jamais senti plus d'envie

de jeter ma plume et d'oublier le reste de ma vie. Il n'y reste que deux années d'inquiétudes et treize années de deuil et qui sait si, pendant que je les écrirai, le ciel,

> Malgré ma fièvre lente et ses redoublements,
> Ma fluxion, mon rhume et mes apoplexies,
> Mon crachement de sang et mes trois pleurésies,
> Ma goutte, ma gravelle et mon prochain convoi,

n'allongera pas encore ma route et mon histoire de deux ou trois ans.

FIN



INDEX ALPHABÉTIQUE

TABLE DES MATIÈRES

CHAPITRE PREMIER

1768-1780

CHAPITRE II

1780-1787

CHAPITRE III

1787

CHAPITRE IV

1787-1791

CHAPITRE V

1792-1793

CHAPITRE VI

1798-1799

CHAPITRE VII

1800-1806

CHAPITRE VIII

1807

CHAPITRE IX

1808-1810

CHAPITRE X

1811-1814

CHAPITRE XI

1815

CHAPITRE XII

1816

CHAPITRE XIII

1817

CHAPITRE XIV

1818

CHAPITRE XV

1819

CHAPITRE XVI

1820

CHAPITRE XVII

1821

CHAPITRE XVIII

1822

CHAPITRE XIX

1823

CHAPITRE XX

1824

CHAPITRE XXI

1825

CHAPITRE XXII

1826

CHAPITRE XXIII

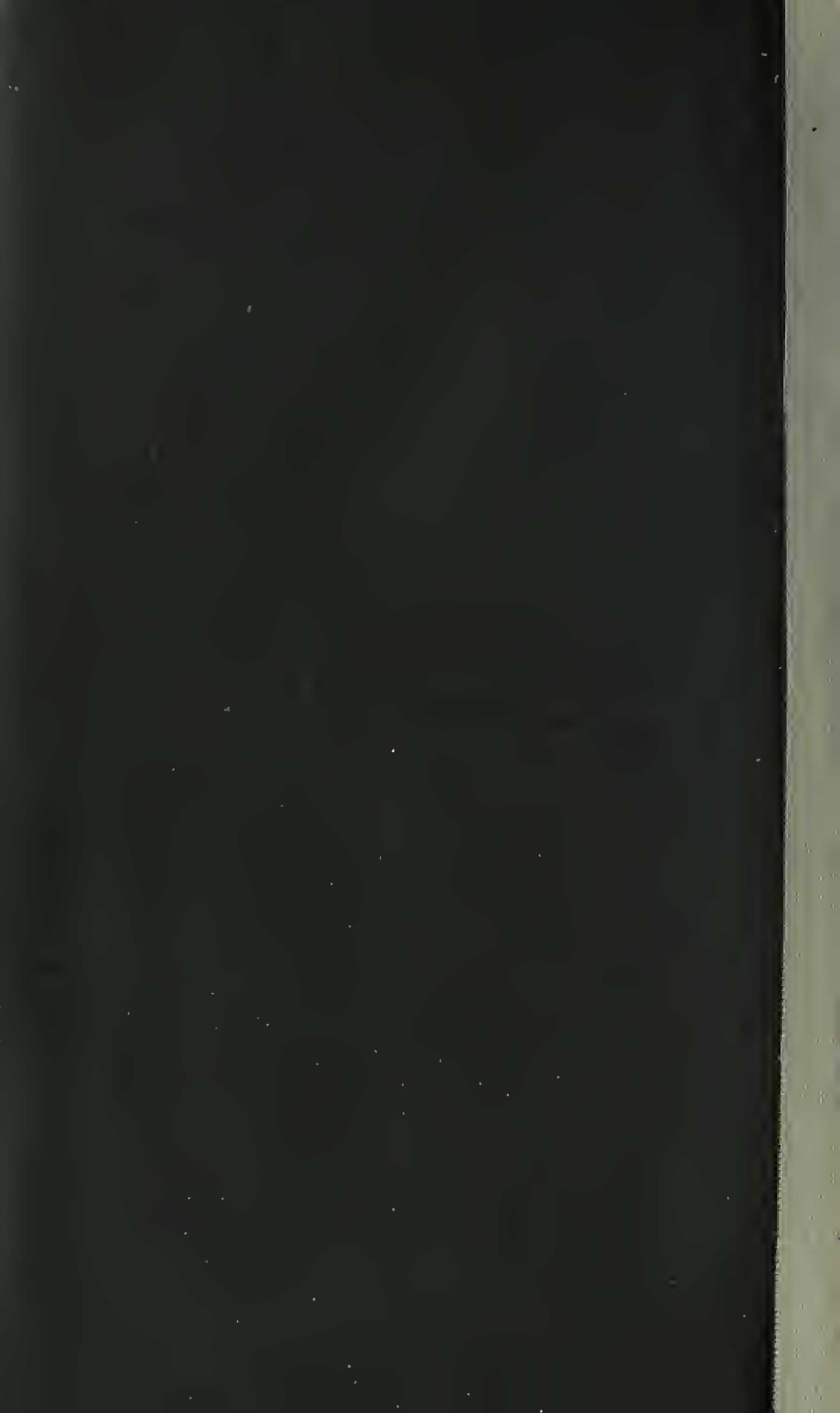
1827

PARIS — TYPOGRAPHIE PLON-NOURRIT ET Cie, 8, RUE GARANCIÈRE. — 11803.












Duke University Libraries
D01702486S